This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

840.
M55

(N°. CXLIX.) 15 Floréal an 12.
(Samedi 5 Mai 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LES NOUVEAUX GAMAS.

CETTE pièce est une traduction d'une ode portugaise de *Filinto Elisio.* Elle a été composée à l'occasion d'une ascension aérostatique de M. Charles, en 1783. Son auteur est un des littérateurs les plus distingués dont le Portugal puisse s'honorer aujourd'hui. Forcé de quitter sa patrie, pour quelque démêlé avec le Saint Office, il s'est réfugié à Paris, où, depuis vingt-cinq ans, il vit tout-à-fait ignoré. C'est dans son exil que ce moderne Ovide a composé la majeure partie de ses vers. Ceux qu'on va lire ne peuvent que donner l'idée la plus avantageuse de la littérature portugaise et du Parnasse lusitanien, si peu connu en

T

France, et si dignes de l'être. Cependant la traduction, quelque brillante qu'elle nous paraisse, n'égale pas tout-à-fait l'original, dit M. *Sané*, qui nous a envoyé l'une et l'autre, et fourni cette notice sur le poète portugais, en nous laissant, probablement par modestie, ignorer le nom du traducteur.

NOTA. Nous ne connaissons pas davantage, ou nous connaissons encore moins, l'auteur de l'élégante traduction de *Céix* et d'*Alcioné*, que plusieurs abonnés nous demandent.

C'EST ainsi que jadis, d'un vol audacieux,
Dédale osa franchir l'immensité des cieux;
Et que, planant soudain au-dessus des nuages,
A ses pieds orgueilleux il foula les orages,
De l'empire des airs il traça le chemin;
Mais dans les noirs replis d'un vaste souterrain,
La nature, en courroux contre ce téméraire,
Enferma son secret et sa prudence austère :
Contre un desir fatal voulant nous prémunir,
En déroba l'entrée aux races à venir,
Et les enveloppa d'un voile de ténèbres.
Mortels ambitieux ! pour que vos noms célèbres
Passent de siècle en siècle à vos derniers neveux,
Que ne surmontez-vous ? Quel précipice affreux
A vos bouillans desirs peut servir de barrière ?
Les héros, emportés par leur fureur guerrière,
D'un regard intrépide, en volant à l'honneur,
Ont fixé du trépas le glaive destructeur;
Ils ont, d'un fer sanglant dirigeant la victoire,
De leurs noms redoutés éternisé la gloire.

Compl. ...
...
71 10 31
24009

De l'austère vertu, d'autres suivant les lois,
Ont de la calomnie étouffé les cent voix,
Et, sans craindre l'effet de sa dent venimeuse,
D'un pied hardi foulé sa tête insidieuse.
Méprisant les fureurs du perfide élément,
L'homme avait asservi l'empire du trident.
Emporté vers les lieux où le jour vient éclore,
Il avait salué le berceau de l'aurore,
Et, l'astrolabe en main, le pied sur les glaçons,
Parcouru des autans les sauvages prisons;
Sur un mobile pin, faible jouet de l'onde,
Des mortels inquiets, aux limites du monde
Avaient déjà porté le ravage et la mort,
Et s'étaient confiés aux caprices du sort,
Dans des climats lointains où l'œil découvre à peine
De quelqu'être vivant une trace incertaine.
La terre avait senti leur sacrilège main,
Mesurer ses hauteurs et déchirer son sein.
Toi qui, dans Lipari, tenais le rang suprême,
Indomptable Vulcain, tu fus contraint toi-même
De fléchir sous la main d'un habile artisan.
Dans un étroit fourneau, resserré, mugissant,
Tu te vis obligé de forger le tonnerre,
Pour en armer les bras de ces dieux de la terre,
Qui, dans les murs d'acier des bataillons pressés,
Et les débris sanglans des palais renversés,
Se font jour, et près d'eux font marcher le carnage.
Bientôt on vit dans l'air suivre une règle sage,
A ces corps dégagés, ces globes radieux,
Qui jusque-là semblaient être errans dans les cieux.
La foudre en vains éclats consumant sa puissance,
A nos fers aimantés soumit sa résistance.
Du vaste dieu des vents les fluides états
Résistaient glorieux à nos vains attentats :
Ce dieu gouvernait seul ses transparens domaines;
Des fiers enfans du Nord les sifflantes haleines,
Effrayaient de Japet les fils aventuriers.

Cet Océan fameux, dont les flots meurtriers
Virent tomber jadis le téméraire Icare,
A leurs projets hardis ouvraient un gouffre avare.
Pour dompter leurs desirs sans cesse renaissans,
La nature toujours prit des soins impuissans,
Des champs aériens peupla les vastes plaines,
De soucis dévorans et de chutes certaines,
Leur fit voir des rochers les sommets décharnés.
Leur trépas instruisant les peuples consternés.....
Mais rien ne les retient, et, rompant les barrières,
De ces lieux interdits, à leurs yeux téméraires,
En arrachent soudain les secrets dangereux.
Un globe, tel que ceux qui roulent dans les cieux,
Gonfle ses vastes flancs d'une vapeur légère,
Monte avec son auteur, et plane sur la terre.
Moi même je l'ai vu, d'un air majestueux,
A son ordre docile, étonnant tous les yeux,
S'élever dans les airs, et, voguant avec grace,
Laisser loin après lui l'empreinte de sa trace.
C'est alors qu'emporté sur son char glorieux,
Ce génie alla prendre un rang parmi les dieux;
Puis en astre nouveau, loin de nos yeux profanes,
Décrire son orbite aux plaines diaphanes.
Tel un beau soir d'été, du monarque des cieux,
L'astre resplendissant se soustrait à nos yeux,
Et, marchant entouré de ses gardes fidelles,
Trace d'un pôle à l'autre un sillon d'étincelles.

ROMANCE.

A seize ans j'ignorais encore
Le pouvoir de ce dieu trompeur
Qu'à Gnide, à Paphos on adore,
Et qui règne au fond de mon cœur.
Les maux où le méchant nous plonge,
Etaient maux inconnus pour moi;
J'aurais pu dire sans mensonge:
L'amour est un je ne sais quoi.

Mais ce temps heureux de ma vie,
Hélas ! passa comme une fleur.
Bientôt, dans un jour de folie,
Au bal, l'Amour fut mon vainqueur.
Ma main toucha la main de celle
Dont je devais subir la loi,
Et mon cœur aussitôt, près d'elle,
Sentit un doux je ne sais quoi.

C'était un regard vif et tendre,
Un souris doux, plein de candeur,
Un air auquel il faut se rendre ;
C'était un organe enchanteur.
Ses yeux peignaient la modestie ;
Attrait toujours puissant sur moi....
Enfin, d'une femme jolie,
Elle avait ce je ne sais quoi.

Dès-lors Amour sut dans mon ame
Glisser un charme séducteur.
D'abord de sa trompeuse flamme
Je ne sentis que la douceur ;
Je me félicitais moi-même
De m'être rangé sous sa loi ;
J'étais, en voyant ce que j'aime,
Heureux par un je ne sais quoi.

Bientôt mon amour fut extrême.
Le dieu me fit alors sentir
Le besoin d'être aimé moi-même.
A ma pensée il vint offrir
Le bonheur d'un couple fidèle
Qui, de son cœur suivant la loi,
Brûle d'une ardeur mutuelle,
Et sent même je ne sais quoi.

Mais une entière indifférence
Fut le prix de mes tendres feux.
Je vis alors mon imprudence ;
Je vis qu'Amour est dangereux.

C'est en vain que ma voix l'implore,
L'enfant cruel se rit de moi;
Je ne puis, à ce que j'adore,
Inspirer ce je ne sais quoi.
Le poison de la jalousie
Depuis ce temps vient m'agiter.
Chaque instant de ma triste vie
A mon tourment vient ajouter.
Je crains, dans le fond de mon ame,
Qu'un rival, plus heureux que moi,
Ne fasse à celle qui m'enflamme
Sentir ce doux je ne sais quoi.
En vain la raison me rappelle;
En vain je veux ne plus aimer;
En vain je fuis cette cruelle:
L'Amour a trop su m'enflammer.
Oui, toujours, d'une ardeur nouvelle
Mon cœur brûlera malgré moi;
Toujours je souffrirai, près d'elle,
De ce fatal je ne sais quoi.

Par M. E. P.

A GLYCÈRE.

IMITATION DE TIBULLE.

Non, je n'aurai jamais d'autre amante que toi;
C'est un vœu que j'ai fait en te donnant ma foi,
Et Tibulle à ce vœu ne peut être infidèle.
Comment, Glycère, abjurer mon ardeur?
Seule dans l'univers tu captivas mon cœur;
Seule à mes yeux tu seras toujours belle.
Eh! puisses-tu ne l'être qu'à mes yeux,
Et déplaire au reste du monde!.....
Sous tes lois je vivrais heureux,
Mes jours s'écouleraient dans une paix profonde.
Ai-je besoin de faire des jaloux?
Fuyons cette gloire commune.

Le sage se dérobe à la foule importune,
Et jouit en secret des plaisirs les plus doux.
Les plus affreux déserts, ô ma tendre Glycère!
Si tu les habitais, me paraîtraient charmans.
Satisfait de t'aimer, ne songeant qu'à te plaire,
J'oublîrais avec toi jusqu'au nom des vivans.
N'es-tu pas mon soutien, ma lumière, ma vie ?
Charme de mes ennuis, compagne de mes pas,
Quand les Dieux m'enverraient une nouvelle amie,
Tibulle de leur main ne l'accepterait pas.
J'en atteste Junon, notre auguste déesse.....
Mais que fais-je ? insensé !.... Téméraire serment !....
N'abuseras-tu point de ma folle tendresse ?
Hélas ! de mes tourmens tu vas jouir sans cesse;
Tu vas me désoler, cruelle ! impunément.
Eh bien ! ta volonté sera ma loi suprême.
Tout entier à celle que j'aime,
Je saurai te complaire en tes moindres desirs;
Mais j'irai porter mes soupirs
Aux autels de Vénus, dont le feu me dévore :
Songe qu'elle punit la coupable beauté,
Et qu'elle accueille avec bonté
L'amant malheureux qui l'implore.

FÉLIX DE SAINT-GENIEZ.

LE CONSEIL ÉQUIVOQUE.

CONTE.

LISE, dans un concert, sans voix, faible chanteuse,
Entreprit un grand air, ne put l'exécuter :
« En vérité j'en suis honteuse,
» Je l'ai chanté dix fois sans hésiter. »
Puis d'un ton enfantin, jouant de la prunelle,
A Damon, qui se trouvait là,
Je vais le prendre en *mi*, dit-elle.
En *mi*, mon adorable ! oh ! non restez-en *là*.

LAGARDE (d'Amiens).

ENIGME.

En politique,
Comme en physique,
Je jouis d'un égal crédit.
Aux états Germaniques,
Ainsi qu'aux Helvétiques,
Quand on parle de moi, l'on croit avoir tout dit.
Dans la thérapeutique,
Avec mon spécifique,
Un adroit médecin conserve son crédit.

LOGOGRIPHE.

Mon tout chaque jour fait conquête
Et triomphe de la raison;
On le voit dans une prison
En ôtant son cœur et sa tête;
Mais il soulage le malheur
En donnant sa queue et son cœur.

CHARADE.

Du dieu d'Amour à qui vous êtes chère,
Jeune Thaïs, vous avez mon dernier.
Le temps, qui fuit d'une course légère,
Un jour, hélas! vous rendra mon premier:
Mais vous ne serez pas, dans un coin solitaire,
Triste, oubliée et seule, ainsi que mon entier.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Nef* (navire), *Nef* (partie d'une église).

Celui du Logogriphe est *Digue*, où l'on trouve *Guide*.

Celui de la Charade est *Bon-jour*.

Paradise Lost; nouvelle édition, faisant partie de la Collection des classiques anglais qui paraît chez *Théoph. Barrois* et *le Normant*. Deux vol. in-12. Prix : 3 fr. et 4 fr. par la poste.

(*Troisième extrait.* Voyez le n°. CXLV.)

DANS la partie des descriptions, Milton n'est inférieur à aucun de ses rivaux. En général, c'est la partie brillante des poètes anglais, aussi bien que des allemands; mais il faut avouer qu'ils y mettent plus de richesse que d'art, et plus de fécondité que de goût.

La description du jardin d'Eden est célèbre. Cependant M. de Châteaubriand n'en est pas satisfait; il la trouve même assez vague et assez commune. Son autorité est sans doute considérable en cette matière; car il a porté très-loin le goût de la poésie descriptive, et personne n'a peint les beautés de la nature avec une plus grande force de sentiment, et, si on peut le dire, avec une plus grande profondeur d'imagination. Mais aussi c'est là un genre de richesses dont on abuse bien aisément, et qui se tourne en luxe et en superfluités. Ils ne faut pas prendre cet abus pour un nouveau genre descriptif : c'est une prévention qu'a répandue parmi nous le goût dominant de la littérature anglaise et germanique. On s'extasie sur des tableaux d'une nature mesquine et puérile, où le bourdonnement d'un insecte et le mouvement d'une touffe d'herbe se trouvent décrits avec la plus minutieuse exactitude, comme avec la plus froide élégance. Un homme qui n'a que de l'imagination, ne voit dans la nature que les objets qui frappent les sens; il recherche curieusement toutes les formes de la matière,

et s'épuise à les peindre. Il est comme un enfant, qui, entrant dans une maison, s'occupe de la richesse des meubles, plus que du maître qui l'y reçoit.

On retrouve encore ici cette loi des convenances que nous avons reconnue pour être le fondement du goût, et qui n'est pas moins celui de la politesse. C'est cette loi qui règle la juste mesure qu'on doit garder dans la poésie descriptive. Un poète qui a de l'ame, ne va pas orner tellement le lieu de la scène, qu'il détourne votre attention des personnages. C'est ainsi que l'Ecriture, modèle de goût autant que de raison, peint avec force et simplicité les principales décorations de l'univers; mais comme ces embellissemens n'y ont pas été mis pour enchanter nos regards, elle ne s'y arrête point: le plus souvent, un trait lui suffit pour les décrire magnifiquement; et ce trait, elle l'emploie à ouvrir dans l'ame une source d'admiration, de reconnaissance et d'amour. C'est là, c'est dans ce fonds inépuisable, qu'il convient à la poésie de faire paraître sa fécondité.

M. de Châteaubriand veut qu'on ne fasse usage dans les descriptions, que des couleurs de la nature, et qu'on rejette toutes les fausses peintures de la Fable. Rien ne me paraît d'un meilleur goût. On est vraiment choqué de trouver, dans le *Paradis perdu*, un mélange grotesque de fable et de vérité, de sacré et de profane; de voir, par exemple, dans le jardin d'Eden, Pan qui danse avec les Graces, et d'entendre comparer Adam et Eve à Jupiter et à Junon. C'est une fantaisie qui ressemble à celle de ce peintre hollandais qui plaçait le portrait de son singe dans ses tableaux, sans s'embarrasser si cela convenait au sujet. Ce mauvais goût de Milton a été contagieux pour son traducteur, M. Dupré de Saint-Maur, qui, bien

qu'homme d'esprit, n'a pas senti qu'il était ridicule de mêler à la Genèse, les rêveries des poètes grecs, et de qualifier, comme il fait, d'*épouse du vieux Titon*, la première aurore de l'univers. Combien il y a loin de ces fausses images de la Mythologie, aux peintures vraies et naturelles que Milton a tirées de la Bible! Ce sont, sans contredit, les beautés les plus agréables de son poëme; mais ce sont encore celles où il paraît un véritable caractère d'originalité, et non-seulement dans le genre sublime, dont tout le poëme étincelle, mais même dans le genre gracieux, où j'ose dire que rien ne l'égale. Je n'en citerai pour exemple que le petit tableau qui commence le cinquième livre, et qui peut donner quelque idée de cette poésie à laquelle M. de Voltaire avouait lui-même qu'il n'y avait rien de comparable.

La langue anglaise est aussi aujourd'hui si répandue, qu'on ne trouvera pas mauvais que je rapporte l'original, dont les graces paraîtront sans doute bien affaiblies dans la traduction.

. . . Adam wak'd, so custom'd, for his sleep
Was airy light from pure digestion bred,
And temp'rate vapours bland, which th' only sound
Of leaves and fuming rills, Aurora's fan,
Lightly dispers'd and the shrill matin song
Of birds on every bough; so much the more
His wonder was to find unwaken'd Eve
With tresses discompos'd, and glowing cheek,
As through unquiet rest: he on his side
Leaning half rais'd, with looks of cordial love,
Hung over her enamour'd, and beheld
Beauty, which whether waking or asleep,
Shot forth peculiar graces; then, with voice
Mild as when Zephyrus on Flora breathes,
Her hand soft touching, whisper'd thus. Awake,
My fairest, my espous'd, my latest found,
Heav'n's last best gift, my ever new delight,
Awake; the morning shines, and the fresh field

Calls us ; we lose the prime, to mark how spring
Our tender plants, how blows the citron grove,
What drops the myrrh, and what the balmy reed,
How nature paints her colours, how the bee
Sits on the bloom extracting liquid sweet :

« Adam s'éveilla : son sommeil tranquille, fruit de » de la tempérance, étoit doucement interrompu » par le chant du matin, par le murmure des ruis- » seaux et des feuilles que l'aurore agite en se le- » vant; mais il fut bien surpris. Eve dormoit en- » core : le désordre de ses cheveux et le feu de » ses joues marquoient l'agitation de son esprit. Il » se leva sur le coude, et, penché sur elle, il s'at- » tendrit en voyant les graces touchantes qui étaient » peintes sur sa figure. Après l'avoir considérée » quelque temps, il lui toucha la main, et, d'une » voix aussi douce que le souffle du zéphyr quand » il murmure entre les fleurs, il lui dit : Eveille- » toi, ma belle, ma compagne, mon unique tré- » sor ; chère Eve, toi qui fais le charme de ma » vie, éveille-toi ; l'aurore allume le flambeau de » la lumière, et la fraîcheur des champs nous ap- » pelle. Nous perdons les plus belles heures de la » journée. Voici le doux moment que la fleur » des citronniers s'épanouit ; la myrrhe exhale ses » parfums les plus suaves : allons observer le mé- » lange gracieux que la nature fait de ses couleurs. » L'abeille se repose déjà sur les fleurs, pour en » extraire ses trésors liquides. »

Toute cette peinture n'est, comme on voit, qu'une imitation d'un passage du Cantique des Cantiques. *Surge, propera, amica mea. . . . . formosa mea, et veni. . . . . flores apparuerunt in terrâ nostrâ*, etc.

Je voudrois savoir pourquoi ces simples accens du cantique ont mille fois plus de charme que la poésie la plus ornée, et pourquoi les hommes qui sentent tout le mérite de cette simplicité n'y peu-

vent ou n'y veulent jamais atteindre. N'est-ce pas qu'il y a une vérité et une candeur de style dont cette simplicité fait le caractère, et que les hommes ne sauroient imiter parfaitement, parce qu'il reste toujours en eux un fonds d'amour-propre, c'est-à-dire quelque chose de faux, qui se décèle par les ornemens même dont il se couvre?

Après le discours d'Adam, Eve se réveille, et lui raconte le songe qui l'a troublée. Ce songe fait pressentir la catastrophe, et jette un voile de tristesse sur tout le reste du poëme. Ceux qui aiment les beautés mélancoliques ont lieu d'être satisfaits de ce coup de théâtre; mais les personnes qui ne s'attachent qu'à la bonne fortune, et qui veulent absolument que le héros d'un poëme épique soit heureux, ne trouveront, dans les six derniers chants du *Paradis perdu*, qu'une perspective désolante, et une lecture qui serre le cœur.

Cependant le dénouement est éloigné par des épisodes très-brillans et très-bien amenés. Dieu envoie Raphaël pour avertir l'homme de se tenir sur ses gardes, parce qu'il a un ennemi qui médite sa perte. Il était naturel qu'Adam s'informât de la nature de cet ennemi, de l'origine et des motifs de sa haine, et de l'objet de ses desseins. C'est ce que l'ambassadeur céleste lui explique par le récit de tout ce qui s'est passé avant la création. Cet épisode a son fondement dans l'Apocalypse.

Milton a profité de quelques mots du douzième chapitre (vers. 10), pour motiver ingénieusement la révolte de Satan, et le plan est conduit avec beaucoup d'art. M. de Voltaire se contente de dire de cet épisode, que *le sublime y est trop noyé dans l'extravagant*. Mais cette critique est aussi trop visiblement dépourvue de probité et d'examen. On trouve, à la vérité, quelques traits de mauvais goût et des invraisemblances, dans la descrip-

tion du combat ; mais outre que le sublime y éclate de tous côtés, ce n'est pas là le seul mérite de cet épisode. Je sais que M. de La Harpe a voulu prouver que l'épisode en lui-même est absurde. Il répète, après M. de Voltaire, une objection qui paraît foudroyante, mais qui n'est qu'une vérité mal conçue et mal appliquée. Quoi! disent ces grands critiques, Dieu veut détruire ses ennemis, et il faut que ses anges prennent la peine de combattre; et non-seulement on lui résiste, mais la victoire paraît disputée! il ordonne, et il n'est pas obéi! Cela paraît à ces messieurs le comble du ridicule. Il n'y a pourtant rien de plus naturel ni de plus conforme à l'ordre établi; car, qui ne voit que si Dieu voulait étendre son bras et faire agir sa puissance dans tous les événemens, non-seulement toute liberté serait ôtée aux agens qu'il lui a plu de créer, leur existence même deviendrait inutile? dès qu'il les a formés pour agir, il doit donc laisser quelque chose à leur ministère, et à l'exercice libre de leurs forces. Or, c'est ce qui paraît dans l'épisode de Milton, et l'événement contrarie si peu les ordres de Dieu, que lorsqu'il commande à ses anges d'aller combattre, il est manifeste qu'il prévoit de la résistance, non qu'il ne puisse l'empêcher, mais parce qu'il lui plaît d'y laisser un libre cours, afin d'honorer par un combat le zèle et la foi de ses serviteurs.

Observons en passant, que ceci est une image du gouvernement de la Providence, dans le cours des choses humaines. Dieu veut l'ordre; il le commande par ses lois. Mais parce que l'homme est libre de ne les pas suivre, le désordre règne sur la terre. Ses serviteurs sont envoyés pour défendre la justice, et ils meurent à la peine. Ils sont venus pour combattre, et non pour triompher. C'est ici un champ de bataille où le crime victorieux

foule aux pieds la vertu et insulte à ses malheurs ; et de faibles adorateurs de la Providence se troublent et se déconcertent, parce qu'ils voient l'injuste s'élever et fleurir un moment. Et par où donc les hommes apprendraient-ils que les triomphes, les empires et les richesses sont indignes d'exciter leur ambition, si le grand monarque ne les donnait pas à ses ennemis même comme des choses de nul prix ? Je l'avoue, on a peine à se retenir, et à se défendre de mépriser ouvertement tout ce qui n'est pas cette philosophie.

Mais on ne peut ni dédaigner ni excuser l'opinion que M. de La Harpe a exprimée sur le *Paradis perdu* et sur son auteur : « Je suis loin, dit-» il, de regarder Milton comme un homme à » mettre à côté d'un Homère, d'un Virgile, » d'un Tasse ; je le regarde comme un génie brut » et hardi, qui a osé embrasser un plan extraor-» dinaire, et qui, dans un *sujet bizarre*, a semé » des traits d'une sombre énergie, des idées » sublimes, et quelques morceaux d'un naturel » heureux. . . . . Les longues harangues, les lon-» gues conversations, les longs récits, les froids » épisodes ; tous ces défauts, joints à celui du » sujet, font pour moi, du *Paradis perdu*, un » ouvrage très-peu intéressant. » Ce jugement d'un écrivain si considéré, et si digne de l'être, justifiera, je l'espère, la longueur de mes remarques sur ce poëme : je ne fais point d'apologie, je ne dissimule ni les taches ni les beautés, je tâche de marquer la source des uns et des autres ; mais on me pardonnera de m'étendre avec plus de plaisir sur le bien que sur le mal.

Bien des lecteurs trouvent que les derniers chants languissent, et que le style même en est affaibli. Il est vrai qu'on y remarque moins de ces efforts brillans d'invention et de poésie, parce que

l'auteur y est moins maître de son sujet, et qu'arrivant à la Genèse, il suit l'historien sacré presque pas à pas. Le grand tableau de la création remplit tout le septième chant. Il ne pouvait que revêtir d'une expression poétique le récit de Moïse. Toutes les fois que l'imagination humaine a voulu ajouter à la simplicité magnifique de l'Ecriture, elle s'est trouvée faible. On n'a pas goûté l'invention de ce compas que Milton fait prendre à l'Eternel pour décrire le tour de l'univers. « Il appuya, dit-» il, un pied de ce compas dans le centre, et » tourna l'autre en rond au travers de la vaste pro-» fondeur des ténèbres, et dit : Monde, étends-» toi jusque-là ; ici, borne-toi ; que ce soit là » ta circonférence. » C'est tout ce que l'homme peut imaginer de lui-même. Il fait exécuter une grande action par de petits moyens. Il prête à Dieu ses instrumens, les signes de sa faiblesse. Mais le Dieu de l'Ecriture fait tout d'une parole ; et la toute-puissance de cette parole, qui tire l'univers du néant, s'y trouve représentée sous un tour d'expression si impérieux et si divin, qu'il peint tout à-la-fois la souveraineté du commandement, la grandeur de l'ouvrage, et la promptitude de l'exécution : *Fiat lux, et facta est.* Voilà ce qui remplissait Longin d'admiration, tout païen qu'il était, et ce que des philosophes pleins d'une ignorance présomptueuse osaient mépriser, au milieu des lumières du christianisme.

CH. D.

Miss

Miss Rose Summers, ou les Dangers de l'imprévoyance. Quatre vol. in-12. Prix : 8 fr., et 10 fr. par la poste. A Paris, chez *Dufour*, libraire, rue des Mathurins; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Les personnages sont toujours trop multipliés dans la plupart des romans anglais. Il faut d'abord les passer en revue, avant de rien comprendre à l'ouvrage; le lecteur ressemble à un étranger qui est présenté pour la première fois dans une société nombreuse, où il ne connaît personne; il faut qu'il fasse connaissance avec tout le monde avant de prendre intérêt à quelqu'un : telles sont les réflexions que m'ont fait naître les premières pages du roman intitulé *Rose Summers*. Les personnages y sont accumulés, la société y est fort nombreuse; je ne connaissais d'abord personne; à la moitié du volume, j'en étais encore aux complimens; mais enfin, l'intimité s'est établie; les personnages, mieux connus, m'ont intéressé, et j'ai eu un grand desir de savoir leur histoire.

Je vais essayer d'en donner une légère idée. Miss Rose Summers est une jeune orpheline que sa mère a confiée, en mourant, aux soins de son amie, madame Fitz-Osborne. Madame Fitz-Osborne l'a élevée sous ses yeux dans le voisinage de Dublin, et elle la destine, dans le secret de son cœur, à son jeune fils Hector. Le mari de madame Fitz-Osborne, qui est le plus avare, le plus ambitieux et le plus intraitable des Irlandais, a d'autres vues pour sa noble progéniture; il veut d'abord débarrasser sa maison de la présence de l'orpheline; il la propose à un vieil homme de loi, qui est refusé; la haine de M. Fitz-

Osborne s'accroît de ce refus inattendu; il persécute la pauvre orpheline, et le vieil avocat le seconde de toutes les ruses et de toutes les noirceurs de son métier. Miss Rose Summers, persécutée et devenue un sujet de trouble dans la famille de ses protecteurs, conçoit le dessein imprudent de prendre la fuite, et de se retirer dans le pays de Galles, avec un vieux jardinier qu'elle doit faire passer pour son père : ce projet est exécuté, elle est bientôt établie dans une chaumière avec le bon et fidèle Austin. Elle y retrouve le repos et le bonheur; mais cet état n'est pas de longue durée; la beauté de miss Summers lui attire des adorateurs, et parmi ces adorateurs, il s'en trouve qui sont de la meilleure foi du monde, et ce sont ceux-là même qu'elle dédaigne. Un vieux baronnet lui offre sa fortune et sa main; il est refusé inhumainement, au grand scandale du bon Austin qui savait que, malgré son travail, l'argent allait bientôt manquer. Le vieux jardinier ne s'imaginait pas comment on perdait l'occasion de devenir riche, et de quitter pour un château, une chaumière où l'on était menacé de mourir de faim : « Observez, disait-il, à sa jeune maîtresse, qu'il y a beaucoup de chenilles sur les buissons, ce qui dénote une mauvaise récolte; je crains que le jardin n'aille fort mal; votre meilleure génisse n'aura point de veau cette année; la vieille truie du fermier Hugues a mangé six petits canards, et notre pauvre petit bouriquet boite du pied de derrière..... »

Miss Summers repousse toutes ces considérations; les sermens d'un jeune lord avaient été plus persuasifs que les guinées du vieux baronnet, appuyées des remontrances d'Austin. Cependant ce jeune lord n'a que les vues d'un séducteur : il doit épouser une riche héritière de Londres, et il est attendu pour l'accomplissement de sa haute destinée; il ne reste dans le pays de Galles que pour exécuter

ses projets de séduction. Ses parens craignent qu'il n'épouse la fille d'un jardinier ; et comme ils se trouvent assez riches pour se mettre au-dessus des lois, ils font enlever miss Summers et la font conduire dans un vieux château des montagnes.

J'avoue que ce château m'a d'abord fait trembler pour la vraisemblance et l'intérêt du roman : il est situé sur des torrens et des précipices ; on n'y trouve que des ruines et une noire solitude ; je me suis ressouvenu du château d'Udolphe, mais je me suis bientôt rassuré. L'auteur n'a point blessé la vraisemblance, et la situation de l'orpheline dans le vieux château n'a rien que de naturel : son gardien, homme généreux, est touché de sa beauté et surtout de son innocence ; il la rend à la liberté ; elle revient en Irlande, auprès de ses protecteurs, et elle épouse le jeune Hector Fitz-Osbonne. Les scènes qui amènent ce dénoument sont du plus vif intérêt.

Il est facile de saisir le but moral de ce roman : l'auteur a voulu faire sentir aux jeunes gens combien il est dangereux, même avec des intentions pures, de suivre les impulsions de son cœur, et de résister aux conseils de l'expérience. Cette morale est plus utile que jamais, et les personnes les plus sévères ne pourront refuser leur approbation à un roman dont le but est de guérir la jeunesse des idées romanesques.

Le traducteur a fait un heureux choix, et sa traduction est écrite avec beaucoup de goût et de discernement. Il a ôté à son auteur beaucoup de digressions inutiles, il lui a prêté beaucoup d'idées heureuses : ce n'est pas assez, a dit quelqu'un, de tirer un ouvrage d'une langue étrangère, il faut encore l'introduire dans la nôtre, et c'est ce qu'a fait l'élégant traducteur de *Miss Rose Summers*.

Pour donner une idée de la manière de l'auteur anglais

et du style de la traduction, nous allons citer un fragment.
Mistriss Summers venait de perdre son mari; son amie, Mathilde Fitz-Osborne, accourut pour la consoler; elle ne put cacher sa surprise en voyant une apparence de calme, dans une maison où elle croyait trouver toutes les marques du deuil et du désespoir : « Je puis m'expli-
» quer votre courage, dit-elle à son amie, car je connais
» trop votre cœur pour le croire insensible. — C'en est
» fait, répondit Emilie, l'affreuse dette est payée, la vic-
» time est dans la tombe. Elle est pure et sans tache. Le
» ciel l'a voulu, adorons ses décrets. Mon calme vous
» étonne ! Mathilde croirait-elle donc qu'il y a des larmes
» pour une semblable douleur ! Non, Mathilde, je ne pleure
» point; mais ne me croyez pas une force qui est loin de
» moi; depuis que je suis liée à Summers, les troubles, les
» chagrins, les espérances trompées, les souffrances de
» celui que nous avons aimé, ont rendu mon ame la proie
» de la douleur; mon corps n'a pu la soutenir. La crainte
» d'affliger et d'effrayer Summers me rendait habile à lui
» cacher mes maux; j'allai même jusqu'à redouter la
» mort, quand il devait rester seul sur la terre; mais
» je sens que bientôt elle va me rejoindre à lui. Mathilde,
» voilà mon courage; cessez de me plaindre et de vous
» étonner...... L'ame de Summers ne m'a point quittée;
» elle m'a regardée dans son vol; c'est du haut des cieux
» que Summers m'appelle. Tandis qu'Emilie semblait déjà
» s'élancer vers le ciel, sa jeune enfant se saisit de sa
» main. Ce mouvement la fit tressaillir; elle abaissa sur
» elle des regards caressans. Hélas! oui, cet intérêt me
» reste encore; mais voilà mon amie, je lègue ma fille
» à son cœur. A cet accent de l'amitié, Mathilde s'empare
» de l'enfant : Fille de Summers et de mon Emilie, dépôt
» cher et sacré, je te reçois; viens te reposer sur mon
» cœur à côté de mon fils. Dieu puissant que je prends

» pour témoin et que j'implore! je jure que l'honneur, les
» vertus et le bonheur de ce fils ne me seront pas plus
» chers que les siens. Cette assurance rendit à l'ame
» d'Emilie un calme assez puissant pour se communiquer
» à celle de Mathilde; et depuis ce moment, les larmes
» qu'elles purent encore verser ensemble avaient une
» sorte de charme et de douceur. Deux mois s'écoulèrent,
» pendant lesquels les secours de l'art ne purent guérir le
» coup mortel dont Emilie avait été frappée; l'ardente et
» courageuse Mathilde ne voulut point la quitter un ins-
» tant; les sentimens religieux de son amie, son inalté-
» rable sérénité, sa sublime résignation, lui apprirent à
» souffrir, et la rendirent plus digne et plus capable que
» jamais d'être la protectrice de la fille de Summers et
» d'Emilie. Bientôt la mort vint dévorer sa victime..... ».

Ce morceau rappelle heureusement cette maxime vraie de Sénèque, qui dit que les *chagrins légers aiment à se plaindre, et que les grandes douleurs sont silencieuses*. On ne trouve point ici d'exaltation, mais un sentiment profond et vrai; on peut faire de la sensibilité avec un peu d'esprit, mais il faut sentir pour faire de pareils tableaux.

MICHAUD.

Suite des Souvenirs de Félicie.

Nous avons fait, hier, quatre réceptions de chevaliers de l'ordre de *la Persévérance.* On passe au scrutin pour être reçu: une boule noire suffit pour exclure; cependant, en comptant les femmes ainsi que les hommes, nous sommes maintenant quatre-vingt-un. On montre un grand empressement pour être admis, quoique nous n'ayons ni

bals, ni musique, ni festins. Les cérémonies des réceptions sont amusantes; on y fait des discours; les meilleurs, jusqu'ici, ont été, parmi les hommes, ceux de MM. de Lauzun, d'Osmond (le jeune), d'Estaing, de G*****, et de mon frère. Mesdames d'Harville, de Chastenay, de Sabran et de Meulan, ont fait aussi des discours très-agréables. J'en pourrais citer d'autres encore. Chaque personne est obligée de prendre une devise; presque toutes ces devises sont jolies; il n'y a que celle de M. de S**** qui ait paru d'une clarté trop parfaite : c'est un cœur sur une main, avec ces mots : *J'ai le cœur sur la main.* Pour moi, je l'aime beaucoup; elle exprime une chose très-estimable et si rare ! et l'on n'est pas obligé de se creuser la tête pour en deviner le sens et l'application. Nous ne nous rassemblons que pour faire quelque lecture, toujours courte, et pour proposer de bonnes actions à la société, ou pour rendre compte de celles qu'on a été chargé de faire du produit des quêtes.

On a souvent retiré de ces quêtes des sommes considérables dont on a fait un fort bon usage. M. le duc et madame la duchesse de Chartres ont donné chacun, à la quête, cinquante louis à leur réception; à chaque quête journalière, ils donnent quatre ou cinq louis, et quand on propose une bonne œuvre particulière, ils donnent l'un et l'autre avec une extrême magnificence. M. de Lauzun est aussi d'une grande générosité; c'est chez lui que nous nous assemblons; il a consacré une galerie à ces réunions, et il l'a fait décorer avec beaucoup de goût, de noblesse et de galanterie pour les dames. Malgré la libéralité des chevaliers et des dames, nous avons rarement des fonds en réserve, parce qu'on les emploie presque toujours sur-le-champ. Un jour, le vicomte de Crussol proposa un projet bienfaisant pour lequel il fallait donner beaucoup d'argent; mais le projet fut très-applaudi, et il allait passer à

la pluralité des voix, lorsque M. Séguin, notre trésorier, demanda la parole : « Je crois, dit-il, qu'avant tout, il » faudrait s'informer de l'état de la caisse. » Eh bien, s'écria-t-on, que nous reste-t-il ? Six francs, répondit M. Séguin.

Presque tous nos chevaliers viennent de partir pour leurs régimens ; l'un d'eux, le comte de Rouffignac, me demanda, la veille de son départ, de lui donner une *écharpe* brodée par moi. Je lui rappelai que nos *statuts* ne nous permettaient de la donner que pour une belle ou une bonne action bien constatée. Le hasard l'a bien servi à cet égard : en courant la poste, la nuit, pour se rendre à son régiment, il entendit des cris ; son courrier était en avant ; son postillon ne voulait pas arrêter, M. de Rouffignac l'y contraignit ; il descendit, s'approcha du lieu où l'on criait, en criant lui-même, comme s'il eût été suivi de plusieurs personnes : *venez, mes amis, c'est par ici.* Les meurtriers, croyant qu'il y avait beaucoup de monde, prirent la fuite. M. de Rouffignac trouva un homme dépouillé, assassiné, baigné dans son sang et mourant, et, au risque de tout ce qui pouvait en arriver, il l'a porté dans sa voiture. Cet homme, à ce qu'on croit, n'en mourra pas. Cinq assassins, sur sa déposition et sur celle de M. de Rouffignac, ont été poursuivis et pris ; ils sont dans les cachots. Cette histoire est superbe de toutes manières ; elle vaut bien l'écharpe qu'on m'a demandée, et elle ajoutera un nouvel éclat à la réputation d'intrépidité et de bonté qui distinguait déjà M. de Rouffignac.

J'ai reçu, il y a quinze jours, une lettre qui m'annonçait que je suis nommée *commissaire du comité d'inspection* de la société d'émulation, à la place de madame de Senneterre, qui, dit-on, dans la lettre, *a passé son temps*, et qui avait pour adjoint madame la duchesse de Villers

On a ajouté, qu'au lieu d'une femme, on me donne pour adjoint M. le duc de la Rochefoucault. Cette lettre m'a paru d'autant plus extraordinaire, que je n'ai aucune relation particulière avec les membres de cette société, et que je n'ai été qu'une seule fois à une de ses séances publiques; et ce ne fut que pour y voir Franklin que je n'avais jamais vu alors, et avec lequel j'ai dîné souvent depuis, chez madame de Boulainvilliers. J'ai donc cru que cette lettre était une plaisanterie de M. de Thiars, qui m'en a fait plusieurs de ce genre. Mais enfin, ayant acquis la certitude que j'ai très-véritablement l'honneur d'être *commissaire*, j'ai été à ce comité, et je m'y suis fort amusée. Ce comité est composé de dix ou douze personnes; il y a en outre plusieurs autres comités, mais celui-ci est le plus considérable; Elie de Beaumont en est le président, et il est risible de voir combien cet homme, blanchi dans les affaires, attache d'importance à sa charge de président: j'ai été tout de suite initiée dans les secrets de la société; j'ai vu qu'il y règne une grande désunion par la jalousie mutuelle des comités les uns contre les autres, qui veulent réciproquement s'arroger différens droits contraires aux premiers règlemens. Nous avions, ce jour là, un député d'un autre comité qui était chargé de plusieurs demandes *ambitieuses*, et qui n'allaient à rien moins qu'à transporter toute l'autorité à son comité; il y a eu, là-dessus, des disputes très-vives et très-aigres, et qui m'ont fort diverti. Notre président et nos autres chefs répétaient sans cesse les grands mots de *bien public*, *d'égalité*, *de désintéressement*, *d'amour de la paix*; on croyait entendre parler les chefs d'une république, et cela avec une gravité et une importance vraiment comique. Elie de Beaumont, en nous en allant, m'a donné le bras et m'a dit tout bas sur l'escalier: « Ils auront beau faire, notre » comité est le maître de tous les autres, et nous ne souffri-

» rons pas qu'on diminue rien de son autorité. » J'ai souri en regardant l'homme qui me parlait ainsi, avec sa grosse perruque et ses cinquante-six ans. J'admire à quel point le desir de jouer un rôle et de dominer peut rapetisser les hommes ! Je sais qu'une grande ambition a fait des héros ; mais quand elle se porte sur de petits objets, elle est, de toutes les passions, celle qui peut donner le plus de puérilité ; il faut qu'elle produise des choses éblouissantes, ou qu'elle rende ridicule. Au reste, après avoir rempli un devoir de politesse, et satisfait ma curiosité, je suis très-décidée à renoncer à mes fonctions de *commissaire*, et à ne plus retourner à ce comité d'inspection.

J'ai fait vœu de relire tous les ans, pendant deux ou trois mois, des mémoires et des ouvrages du temps de Louis XIV : il serait à desirer que tous les jeunes littérateurs eussent lu avec attention les excellentes *Réflexions sur la Critique de La Mothe ;* cet ouvrage est parfait dans son genre ; il y répond avec autant de goût, de finesse, que d'esprit et de charme, aux injures de madame Dacier : avant leur brouillerie, il lui avait rendu l'hommage le plus éclatant, en faisant une ode à sa louange, qu'il lut à une séance publique de l'académie ; mais depuis la dispute sur les anciens et sur les modernes, madame Dacier, indignée que La Mothe soutînt la cause des derniers, prit pour lui une haine violente, et l'injuria publiquement dans ses écrits, avec une inconcevable grossièreté. La Mothe, en réponse, dans ses *Réflexions sur la Critique*, loin de rétracter ses louanges anciennes, les rappelle pour les confirmer, et pour lui en donner de nouvelles. Madame Dacier l'avait accusé d'*envie*, de *malignité*, de *mauvaise foi ;* elle dit qu'il est *froid* et *plat*, qu'il est *plein d'orgueil*, qu'il n'a *pas le sens commun*, qu'il est *ridicule*, *impertinent*, *d'une ignorance honteuse*, etc. Cependant M. de La Mothe ne crut pas qu'un tel oubli des bien-

séances pût l'autoriser à manquer aux égards qu'un homme doit à une femme. Il répond à ce torrent d'injures avec le ton de l'estime pour son érudition, et du respect pour sa personne; il se plait à reconnaître, à louer le mérite de celle qui rend si peu justice au sien; il vante de bonne foi l'utilité de ses traductions; il ne se permet que des épigrammes fines et douces, qui ne tombent que sur la manière dont elle le traite. Piquant seulement par l'esprit et par la grace, il est toujours équitable et respectueux. Madame Dacier, dans un de ses écrits contre La Mothe, disait qu'Alcibiade donna un grand soufflet à un rhéteur qui n'avait aucun ouvrage d'Homère, et elle ajoute: Que ferait-il aujourd'hui à celui qui lui lirait l'*Iliade* de M. de La Mothe? A cela, La Mothe se contente de répondre: *Heureusement, quand je récitai un de mes livres à madame Dacier, elle ne se souvint pas de ce trait d'histoire.* Combien cette douceur a de grace! Mais, pour écrire et se conduire ainsi, il faut un aimable caractère, beaucoup d'esprit, du goût et d'usage du monde.

D. GENLIS.

(La suite dans un prochain numéro.)

SPECTACLES.

THÉATRE LOUVOIS.

Les Questionneurs, comédie en un acte et en vers, de M. de *Latresne.*

Questionner et contredire (à tout propos) étaient autrefois des ridicules qui dénotaient un homme sans éducation, un pédant, ou un provincial. On exigeait que les questions, ainsi que la contradiction fussent rares, indirectes, enveloppées. C'était une grande

incivilité que d'interroger celui dont on n'était pas au moins l'égal. Il ne faut pas croire que ces règles établies par l'usage, dans un temps où l'on avait au suprême degré le tact de toutes les convenances, fussent arbitraires. Les raisons en sont prises dans la nature des choses. Une question est souvent une indiscrétion; car les enfans ne sont pas toujours les seuls auxquels il soit embarrassant de répondre. Celui qui est interrogé peut avoir des motifs de ne pas s'expliquer, ou être hors d'état de satisfaire à la demande. C'est une situation dans laquelle il ne convient pas de le placer. En questionnant d'ailleurs, on s'empare de la conversation, on la dirige, et si les questions sont fréquentes, on en devient le tyran, ce qui est intolérable de la part de qui que ce soit, impertinent et ridicule dans un inférieur.

On sent bien que nous ne parlons pas ici des questions nécessaires, utiles, agréables même à celui auquel on les adresse, en ce qu'elles lui procurent l'occasion de développer des talens ou des connaissances : celles-là sont louables. En tout, ce n'est que l'abus et l'excès qu'on peut blâmer.

L'idée de mettre aux prises deux questionneurs est très-heureuse. Voici le cadre dans lequel l'auteur l'a renfermée : M. Beffroy a promis sa fille à Melcour, neveu de M. Burnel. C'est de part et d'autre un riche mariage. On n'y peut prévoir aucun obstacle; mais il s'en présente un tout-à-coup, et il naît de l'humeur semblable et incompatible du beau-père et de l'oncle, tous deux infatigables questionneurs. Ils se voient pour la première fois dans le dessein d'arranger les clauses du contrat, et au lieu de s'en occuper, s'amusent à s'accabler réciproquement de questions auxquelles aucun ne répond, l'un et l'autre ne songeant qu'à en faire. Ils se trouvent mutuellement insupportables, s'injurient, se quittent, bien résolus à rompre le mariage projeté, à ne se revoir jamais, et détestant, dans autrui, la fureur interrogeante. Quand ils ne sont plus en présence, leur colère s'adoucit. Ils sentent que le bonheur de deux enfans qui leur sont chers, ne doit pas être sacrifié à un moment d'humeur. Cependant pour terminer le mariage, il faut que les questionneurs se rejoignent. Une soubrette avisée prévoit qu'ils ne pourront se retrouver sans que les questions et la querelle recommencent : elle imagine de leur présenter une convention, par laquelle ils s'obligent de payer 200 louis à chaque interrogation qu'ils pourraient faire. L'accord est signé. Nouvelle entrevue. Les deux babillards sont au supplice; ils ne peuvent se dédommager que faiblement, en faisant adresser, par des intermédiaires, quelques questions au notaire qui dresse les articles du mariage. Enfin, quand ils sont signés, on déchire le dédit qui leur avait apposé, si l'on peut dire ainsi, le scellé sur la bouche. « A présent, se disent-ils simultané- » ment, vous pouvez questionner à votre aise. » Les questions recom-

mencent effectivement des deux côtés, et ils se séparent encore avec une brusque furie.

Il y a trois jolies scènes dans cette bagatelle ; et c'est à peu près tout ce qu'on peut attendre dans une pièce si courte. Je veux parler des deux entrevues des questionneurs, et de l'arrivée du valet de l'oncle, qui peint son maître avec des couleurs très-vives et très-gaies. Ce rôle de valet ne tient pas à la pièce ; mais il a été si bien rendu par Picard le jeune, qu'il a fait un très-grand plaisir. L'amour des deux futurs époux est extrêmement froid, et n'est aucunement réchauffé par le jeu des acteurs, qui remplissent fort tristement ces deux tristes personnages. Cette bluette m'a semblé, en général, écrite avec esprit, et avec une élégante légèreté : c'est même, à mon avis, son principal mérite ; car j'avoue que les Questionneurs ne m'ont point paru seulement ridicules, mais complètement fous. Je pense qu'au théâtre, les défauts doivent être un peu exagérés ; cependant *est modus in rebus* ; cela ne doit point aller jusqu'à l'extravagance ; et dans la fougue des deux Questionneurs, on voit moins la manie des questions, que le dessein, trop marqué, de se pousser réciproquement à bout, ou plutôt d'amuser le spectateur par une dispute qui dégénère en farce : voilà du moins comme j'ai été affecté. Je m'attendais à voir des impertinens, et je n'ai vu que des extravagans : il n'y a jamais eu rien de semblable ni d'approchant dans la société. Néanmoins, j'aime à le redire, cette petite pièce n'est pas sans mérite, il s'en faut beaucoup, et elle justifie l'empressement qu'on a témoigné d'en connaître l'auteur. Il a, dit-on, exercé autrefois une importante magistrature au parlement de Toulouse. Ce serait sans doute une question déplacée, que de lui demander pourquoi il se livre à des occupations si éloignées de la gravité de son ancienne profession ; il répondrait peut-être que *le président* de Montesquieu a bien fait *le Temple de Gnide.*

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Le Premier de Mai, ou les Pépinières de Vitry ; par MM. *Radet* et *Armand Gouffé.*

Le couplet d'annonce était agréable et facile ; on l'a fait répéter. En voici la fin :

> Le mois de mai plaît à l'amour ;
> C'est un mois toujours sans nuage.
> Empêchez que son premier jour
> Ne soit pour nous un jour d'orage.

La prière a été à peu près exaucée ; il n'y a pas eu d'orage : quelques

nuages seulement ont obscurci l'horizon. Les auteurs ont été faiblement demandés, et si faiblement qu'on a un peu balancé à les nommer. Enfin, quand ils ont été connus, le public a paru surpris qu'ils n'eussent pas imaginé quelque chose de plus piquant et de moins usé : surprise en même temps flatteuse et fâcheuse pour ceux qui l'excitent.

Germain, jeune villageois de Vitry, paraît d'abord seul avant le lever de l'aurore; il apprend au spectateur qu'il est l'heureux amant de Lucette, et qu'il va l'épouser. Une vieille fille vient le joindre et le *requérir d'amour*; elle est riche; elle lui offre sa main, qui est dédaigneusement rejetée; elle le pourchasse amoureusement, jusqu'à ce qu'excédé par ses importunités, il lui dise de s'aller *recoucher*. Peu s'en est fallu que cette seconde scène de la pièce, n'ait été la dernière qu'on eût voulu entendre, et qu'on n'ait souhaité le bonsoir aux acteurs et aux auteurs, tant cette vieille a paru dégoûtante.

Pour brouiller les deux amans, elle ourdit un complot avec un vieux ivrogne nommé Bourgeon. Ils parviennent, dieu sait comme, à persuader à Lucette que Germain est épris de la vielle, et à Germain que Lucette est folle de Bourgeon. Une querelle s'émeut entre les futurs époux, telle qu'on en voit dans toutes les comédies, et bientôt suivie d'un raccommodement qui n'est pas plus neuf.

Bourgeon et la vieille, n'ayant pu désunir le couple amoureux, veulent du moins empêcher qu'il n'obtienne le prix qu'on doit, ce même jour, donner au villageois dont les arbres sont les mieux soignés, et à la villageoise qui a cultivé les plus belles fleurs; prix mérité par ces amans. En conséquence, les deux malfaisans personnages vont étêter les arbres de l'un, et arracher les rosiers et les fleurs de l'autre. Cette noirceur était assez mal imaginée; car tout le village n'a pu manquer de voir cent fois les arbres et les fleurs qu'ils viennent de ravager. Aussi déclare-t-il unanimement que la veille encore rien n'était mieux tenu que la pépinière de Germain et le parterre de Lucette. Les mains des deux traîtres, encore ensanglantées et déchirées par les épines et la rupture des branches, attestent leur crime; ils s'en repentent, et, pour le réparer, donnent chacun une petite dot aux jeunes amans. *Et moi je les couronne*, dit le juge des travaux champêtres, en leur posant une couronne sur la tête; *et moi je les unis*, s'écrie le père de la fille, en réunissant leurs mains : ce qui forme un tableau gracieux.

Il y en a un autre du même genre dans la pièce. Pendant la courte brouillerie des amans, on voit l'amoureux soigner les fleurs de sa

maîtresse, et celle-ci arroser la pépinière de son amoureux, ce qui fait présager qu'on ne tardera pas à se raccommoder.

Quelques jolis couplets de Lucette, et plusieurs autres très-gais de Bourgeon font un peu pardonner l'insipidité de la vieille et la trivialité de l'intrigue. Henry a bien joué l'amoureux; le rôle de l'ivrogne a été rendu d'une manière très-plaisante, par Hippolyte; et celui de Lucette, avec beaucoup de grace et de naturel, par Mlle. Desmares.

ANNONCES.

Mémoire sur les Abeilles; nouvelle manière de construire des ruches en paille, et la façon de gouverner les Abeilles; nouvelle édition; par M. Bienaymé, évêque de Metz, ci-devant chanoine de la cathédrale d'Evreux. Un vol. in-12. avec fig. Prix : 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

A Metz, chez Collignon, imprimeur-libraire.

Dictionnaire botanique et pharmaceutique, contenant les principales propriétés des minéraux, des végétaux et des animaux, avec les préparations de pharmacie, internes et externes, les plus usitées en médecine et en chirurgie, d'après les meilleurs auteurs anciens, et surtout les modernes; par une société de médecins, de pharmaciens et de naturalistes; ouvrage utile à toutes les classes de la société; avec 17 grandes planches représentant 278 figures de plantes gravées avec le plus grand soin; nouv. édition. Deux vol. in-8°. broch. en carton et étiquetés. Prix : 12 fr., et 15 fr. broch. par la poste.

Moreau et Pichegru, au 18 fructidor an cinq; suivi de la conjuration de ce dernier, dans les années 3, 4 et 5; suivi de la correspondance des nommés Drake et Spencer-Smith, ambassadeurs anglais, pendant le mois de mars dernier, tendante à renouer les trames contre la France et le premier consul. Un vol. in-12., de 350 pag. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 f. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Arthus-Bertrand, libraire, quai des Augustins, n°. 35.

Œuvres complètes de Laurent Sterne; nouvelle édition, avec seize gravures, contenant les opinions de Tristram Shandy; le Voyage sentimental avec la suite et la conclusion; les Lettres d'Yorick à Eliza; seize Sermons; Lettres de l'auteur; des Pensées et Anecdotes. Six vol. in-8°. Prix : 30 fr., et 36 fr. par la poste.

L'Amant timide, comédie en un acte, en vers, par M. Châteauneuf; avec cette épigraphe :

> Quel tourment de se taire en voyant ce qu'on aime!
>
> RACINE.

Représentée pour la première fois, à Paris, le 30 vendémiaire an 12. Prix : 1 fr., et 1 fr. 20 c. par la poste.

A Paris, chez l'Auteur, rue Neuve-des-Bons-Enfans, n°. 16;

Chez madame Masson, libraire, rue de l'Echelle Saint-Honoré, n°. 558.

Notions élémentaires du nouveau droit civil, ou Exposé méthodique des dispositions du code civil, pour en faciliter l'intelligence; Par M. Pigeau, ancien jurisconsulte, membre de la commission char-

gée de la rédaction du projet d'organisation de la procédure civile. Deux vol. in-8°. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Rondonneau, au dépôt des lois, place du Carrousel.

Histoire des Gaulois, depuis leur origine jusqu'à leur mélange avec les Francs, et jusqu'au commencement de la monarchie française; suivie de détails sur le climat de la Gaule, sur la nature de ses productions, sur le caractère de ses habitans; leurs mœurs, leurs usages, leur gouvernement, leurs lois, leur religion, leur langage, les sciences et les arts qu'ils ont cultivés, etc., etc.; par J. Picot, de Genève, professeur d'histoire. Trois vol in-8°. Prix : 12 f., et 16 f. par la poste.

A Genève, chez Paschoud.

L'auteur de cet estimable ouvrage, divisé en deux parties a puisé son travail dans les sources les plus pures : la distribution du plan, des matières, est sagement ordonnée. L'Histoire des Gaulois méritera sans doute les suffrages du public. (Voyez le Journal des Débats, en date du 29 germinal dernier, pour le compte rendu de ce livre.)

Les deux Voyageurs, ou Lettres sur la Belgique, la Hollande, l'Allemagne, la Pologne, la Prusse, l'Italie, la Sicile et Malte; contenant l'histoire, la description, les anecdotes les plus curieuses de ces différens pays, avec des observations sur les mœurs, les usages, le gouvernement, la littérature et les arts, et un récit impartial des principaux événemens qui se sont passés en Europe, depuis 1791 jusqu'à la fin de 1802; écrites, selon l'ordre des temps, par P. N. Anot, ancien sous-principal au collége de l'Université de Reims, auteur du *Guide de l'Histoire*, et par F. Malfilâtre, ci-devant de l'ordre de S.-Jean-de-Jérusalem. Deux vol. in-12. Prix : 4 fr., et 5 fr. 60 cent. par la poste. A Paris, chez Blanchon, libraire, rue du Battoir.

La bonne Maîtresse, comédie en un acte et en prose; par madame de Montanclos, auteur de *Robert le Bossu*, *le Fauteuil*, *les Habitans de Vaucluse*, et autres ouvrages. Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Jeunes-Artistes de la rue de Bondi, le 18 messidor an 11. Prix : 1 fr. 20 cent., et 1 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez Hugelet, imprimeur, rue des Fossés Saint-Jacques, n°. 4, près la place de l'Estrapade.

Carte synthétique des accroissemens périodiques de l'empire des français dans la Gaule, depuis Pharamond jusqu'à Bonaparte. Deux feuilles grand-colombier. — La première, représentant les portions de pays conquisés successivement par les rois de la première race sur les romains, les visigoths, les allemands, les bourguignons, les ostrogoths, les gascons et les bretons, qui tous occupoient alors la Gaule, et perdues ensuite presque toutes, pour la monarchie, par l'indépendance des grands du royaume sous les derniers rois de la deuxième race. — La deuxième exposant la restauration progressive de cette même monarchie, presque éteinte par les acquisitions, confiscations, conquêtes et donations faites au profit de la couronne sous les rois de la troisième race, depuis Hugues Capet jusqu'à ce jour, avec un tableau historique en marge de la carte; par N. Boucher et P. Picquet.

Prix : 6 fr. les deux feuilles conjointement.

A Paris, chez P. Picquet, graveur, palais du Tribunat, galeries de bois, n°. 254;

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

NOUVELLES DIVERSES.

On écrit de New-Yorck, le 5 mai, que le 21 janvier 70 habitans blancs ont été massacrés aux Cayes par les noirs. Le lendemain, quatre-vingt-neuf des principaux colons perdirent la vie ; leurs habitations furent pillées. — Les noirs ont aussi égorgé tous les habitans du Cap dans le fort Républicain. — Le magasin à poudre ayant sauté dans cette dernière place, y a fait périr beaucoup de monde. — Les nègres, maîtres de l'île de Saint-Domingue, ont changé son nom en celui de Haïti, sous lequel elle fut autrefois connue. (*Publiciste.*)

Londres. Quel est, dit *le Courrier*, le but que s'est proposé Bonaparte, en effectuant un débarquement dans ce pays? Est-ce de maintenir notre gouvernement? Non, sans doute; il veut le renverser. De quel droit ose-t-il donc se plaindre de nos desseins contre lui? Nous sommes en guerre avec la France; nos amiraux sont chargés de détruire les vaisseaux de l'ennemi, nos généraux de tuer ou de prendre les Français qu'ils trouveront les armes à la main. Pouvant faire toutes ces choses, ne pouvons-nous tenter de renverser le gouvernement qui dirige contre nous ces bâtimens et ces armées? Voilà donc, observe *le Moniteur* sur cet article, l'assassinat justifié!

Le gouvernement a refusé les passeports qui lui ont été demandés par le ministre de Bavière, qu'il retient comme ôtage pour la sûreté de M. Drake.

On débite à Rotterdam que Pitt est rentré dans le ministère britannique. Cette nouvelle mérite confirmation.

Ce qu'on sait plus positivement, c'est que, le 25 avril, M. Fox a dû faire sa motion dès long-temps annoncée sur l'état de la nation; ce jour les grands coups ont dû être portés au ministère. Les deux oppositions ont dû se réunir pour déplacer M. Addington.

On présumait d'avance que la séance serait fort orageuse, et l'on était impatient d'en apprendre le résultat.

TRIBUNAT.

TRIBUNAT.

Séance extraordinaire du 10 floréal.

Le président annonce que le 3 de ce mois, le tribun Curée a déposé sur le bureau une motion d'ordre, et lui accorde la parole pour en faire lecture. Nous n'en pouvons donner ici que la substance. « L'assemblée constituante, dit-il, commit une faute excusable, en omettant d'amener, dans un nouvel ordre de choses, une nouvelle dynastie. Mais la révolution était à son berceau. Aucune grande réputation n'existait qui pût lui inspirer une grande confiance. Tous les bons esprits jugèrent néanmoins que la constitution de 1791 serait de peu de durée. « Qu'était-ce, en effet, qu'un gouvernement qui devait » défendre la nation, et qui n'avait pas le droit de défendre son propre palais sans la permission de l'autorité » municipale ? » Des esprits superficiels espérèrent un instant qu'un gouvernement confié à un directoire de cinq personnes fixerait les destins de la république. Vaine espérance ! nous marchâmes, sous un tel gouvernement, de convulsions en convulsions. Tous les regards se tournent vers l'Orient. Le général Bonaparte touche les rivages français. Depuis cette époque, nous n'avons cessé de jouir des fruits d'une excellente administration. Le code civil est sorti des savantes et laborieuses discussions des jurisconsultes et des hommes d'état; système de législation le plus complet qui ait existé. Le peuple français est en possession de tous les droits qui furent l'unique but de la révolution de 1789.

Les ennemis de la France se sont effrayés de sa prospérité comme de sa gloire; leurs trames se sont multipliées, et l'on eût dit qu'au lieu d'une nation toute entière, ils n'avaient plus à combattre qu'un homme seul. C'est lui qu'ils ont voulu frapper pour la détruire, trop assurés que la France en deuil pour la perte qu'elle aurait faite dans le même jour, et du grand homme qui l'a organisée et du chef qui la gouverne, partagée entre des ambitions rivales, déchirée par les partis, succomberait au milieu des orages déchaînés dans tous les sens.

Quelle garantie peut-on lui donner contre la crainte de tant de malheurs ? quels remèdes opposer à tant de maux ? L'opinion, les armées, le peuple entier l'ont dit.

L'hérédité du pouvoir dans une famille que la révolution

a illustrée, que l'égalité, la liberté auront consacrée, l'hérédité dans la famille d'un chef qui fut le premier soldat de la république avant d'en devenir le premier magistrat; d'un chef que ses qualités civiles auraient distingué éminemment, quand il n'aurait pas rempli le monde entier du bruit de ses armes et de l'éclat de ses victoires.

Vous le voyez mes collègues, nous avons été ramenée par la pente irrésistible des événemens au point que le vœu national avait hautement marqué en 1789, et où nous avait laissés l'assemblée constituante elle-même; mais pourtant avec cette différence essentielle dans notre position, qu'au lieu que cette assemblée, comme je l'ai déjà dit, on n'avait pu, on n'avait voulu, on n'avait osé, en établissant un nouveau pacte social, changer la dynastie à qui elle en confiat l'exécution; ce qui entraîna bientôt la ruine de son ouvrage; ici, au contraire, nous avons l'inappréciable avantage de trouver à la tête de la nation le chef auguste d'une famille propre à former le premier anneau de la nouvelle dynastie, et certes, d'une dynastie qui sera dans le nouvel ordre de choses et dans les fondemens même de ce nouvel ordre.

Ainsi, une barrière éternelle s'opposera au retour et des factions qui nous déchirèrent, et de cette maison que nous proscrivîmes en 1792, parce qu'elle avait violé nos droits; de cette maison que nous proscrivons aujourd'hui, parce que ce fut elle qui alluma contre nous la guerre étrangère et la guerre civile, qui fit couler dans la Vendée les torrens du sang français, qui suscita les assassinats par la main des chouans, et qui depuis tant d'années enfin a été la cause générale des troubles et des désastres qui ont déchiré notre patrie.

Ainsi le peuple français sera assuré de conserver sa dignité, son indépendance et son territoire.

Ainsi l'armée française sera assurée de conserver un état brillant, des chefs fidèles, des officiers intrépides et les glorieux drapeaux qui l'ont si souvent conduit à la victoire; elle n'aura à redouter ni d'indignes humiliations, ni d'infâmes licenciemens, ni d'horribles guerres civiles, et les cendres des défenseurs de la patrie ne seront point exposées, selon une sinistre prédiction, à être jetées au vent.

Hâtons-nous donc, mes collègues, de demander l'hérédité de la suprême magistrature; car en votant l'hérédité d'un chef, comme disait Pline à Trajan, nous empêchons le retour d'un maître.

Mais en même temps, donnons un grand nom à un grand pouvoir; concilions à la suprême magistrature du premier empire du monde le respect d'une dénomination sublime.

Choisissons celle qui, en même temps qu'elle donnera l'idée des premières fonctions civiles, rappelera de glorieux souvenirs et ne portera aucune atteinte à la souveraineté du peuple?

Je ne vois pour le chef du pouvoir national aucun titre plus digne de la splendeur de la nation que le titre d'*empereur*.

S'il signifie consul victorieux, qui mérita mieux de le porter? quel peuple, quelles armées furent plus dignes d'exiger qu'il fût celui de leur chef.

Je demande donc que nous reportions au sénat un vœu qui est celui de toute la nation, et qui a pour objet :

1°. Que Napoléon Bonaparte, actuellement premier consul, soit déclaré empereur, et, en cette qualité, demeure chargé du gouvernement de la république française;

2°. Que la dignité impériale soit déclarée héréditaire dans sa famille;

3°. Que celles de nos institutions qui ne sont que tracées, soit définitivement arrêtées.

Tribuns, il ne nous est plus permis de marcher lentement. Le temps se hâte, le siècle de Bonaparte est à sa quatrième année, et la nation veut un chef aussi illustre que sa destinée.

Les tribuns Siméon, Duveyrier, Jaubert, Duvidal, Gillet, Fréville et Carion-Nisas, ont prononcé des discours étendus pour appuyer la motion. Une commission de onze membres a été nommée pour faire un rapport le 13.

Carnot demande la parole, et réclame la liberté des opinions dans une discussion de cette importance; il annonce qu'il parlera contre la motion de Curée.

Séance du 11.

Le président : Notre collègue Carnot étant seul inscrit pour parler contre la motion d'ordre, il est invité à venir le premier prendre place à la tribune. Je suis loin de vouloir atténuer l'éclat des grandes choses que le premier consul a faites, et le mérite des services qu'il a rendus aux français, et le tribut d'éloges qu'il en obtient, et dont j'aime à lui payer ma part individuelle; ne nous eût-il donné que le code civil, ce seul bienfait doit faire chérir son existence, et bénir à jamais sa

mémoire. Mais, quelques services qu'un citoyen ait rendus à sa patrie, il est des bornes à la reconnoissance nationale.

Vouloir substituer un nouveau titre à celui qu'il a tant illustré; n'est-ce pas faire tort à sa gloire? n'est-ce pas anéantir son propre ouvrage, que de lui offrir la domination de ce même pays auquel il avait promis un gouvernement libre? Depuis quatre ans nos institutions semblaient assez fortement établies pour assurer le pouvoir, et l'empêcher d'être un objet de dispute et de guerre, même à la mort de celui qui en était revêtu. Tant de préliminaires n'auront donc été qu'un acheminement insensible au despotisme!

Après avoir examiné le cas particulier où les circonstances nous ont placés, le C. Carnot s'attache à pallier les avantages que l'on attache au pouvoir d'un seul. On dit que, sous une monarchie, il y a plus de stabilité, plus de tranquillité que dans un état démocratique; que dans ce dernier état, on voit éclater des révolutions prolongées, qui deviennent des causes de guerre au-dehors: j'objecterai que le gouvernement d'un seul n'est rien moins qu'un gage assuré de la paix intérieure, et de la durée de cette sorte de gouvernement.

Voyez la monarchie romaine: dura-t-elle beaucoup plus long-temps que n'avait duré la république romaine? Pendant le cours de cette monarchie, je n'aperçois que corruption, désordre, débauches infâmes, crimes, violences, assassinats, luttes sanglantes entre des ambitieux pour s'arracher le trône, lorsqu'il devenait vacant par la mort d'un empereur. N'a-t-on pas vu les meilleurs de ces empereurs donner le jour à des monstres que la force a rendus leurs successeurs, que leurs vices et leur perversité ont fait détester, immoler, en ouvrant un nouveau champ de discorde aux assassins et aux partisans du souverain assassiné?

Nous n'avons pu établir un régime républicain sous les différentes formes que nous avons essayées; mais tous nos essais ont été tentés au milieu des orages, au milieu du déchaînement des passions aveugles qui s'opposaient au bien qu'on voulait faire: mais combien les derniers temps ont été propices pour établir sûrement cet heureux régime! Après la paix d'Amiens, Bonaparte se fût couvert d'honneur en maintenant la liberté publique qu'il avait juré de soutenir. Aujourd'hui, est-il bien dans l'intérêt de sa gloire de lui faire un patrimoine du pou-

voir absolu ? Les romains ont eu recours à la *dictature*, dans des crises extraordinaires, comme à une mesure momentanée ; mais ils se sont bien gardés de perpétuer ce pouvoir formidable dans les mains vertueuses et vaillantes qui venaient de s'en servir pour sauver l'état. Ainsi, Camille, Cincinnatus, Fabius, déposèrent-ils le pouvoir dès qu'ils n'avaient plus à en faire usage cont e l'ennemi du d hors

L'orateur cite l'exemple de César, puis celui des Etats-Unis d'Amérique, qui, gouvernés par une puissance élective, n'en jouissent pas moins d'un calme profond, d'une prospérité croissante. Il était donc réservé au Nouveau-Monde d'apprendre à l'ancien qu'on peut former une république sans monarchie. Le chef de la république française paroissait avoir les moyens de la soutenir fermement; ayant dans sa main la force publique, les choix, les nominations, et la liberté de s'indiquer un successeur. S'il survivait quelque inconvénient à cette grande mesure, je crois que le remède que l'on propose est pire que le mal ; car il est de la nature des corps privilégiés de détruire la liberté et l'égalité.

On va ouvrir des registres pour consigner le vœu qu'on dit être général : de toutes les parties de la France ce vœu va être exprimé dans des adresses .... par qui ? par des fonctionnaires publics, qui émettront sans doute le vœu de leur cœur, mais non celui du peuple tout entier. Quant aux registres ouverts aux citoyens, n'est-on pas autorisé à regarder ce mode, de recueillir les volontés comme illusoire et chimérique, quand la liberté de la presse est anéantie, quand une réclamation honnête, respectueuse, n'a aucun moyen d'être connue ?

Sans doute, le rappel des Bourbons nous rapporterait la proscription ; mais l'exclusion de cette ancienne dynastie n'établit pas la nécessité d'une dynastie nouvelle. D'ailleurs, les puissances de l'Europe adhéreront-elles au nouveau titre d'empereur ? les contraindra-t-on, par la guerre, à le reconnoître ? exposera-t-on la nation à des calamités cruelles pour faire triompher un événement politique dont la nécessité ne m'est nullement démontrée ? Je ne vois qu'un moyen de consolider la république française ; c'est d'être juste, c'est de faire ensorte que la faveur ne l'emporte pas sur le mérite des services réels. Mon cœur me dit que la liberté est possible, et qu'il est des moyens de la soutenir sans l'intervention d'un gou

vernement arbitraire, à l'ombre duquel elle meurt : et comment songez-vous à créer un monarque, sans avoir songé aux institutions qui peuvent garantir cette liberté.

Le C. Faure : Avant de vous présenter mes observations sur la motion d'ordre qui vous fut soumise à l'ouverture de la séance d'hier, je vous dois compte des idées qu'a fait naître en moi la réclamation de notre collègue Carnot.

Ai-je besoin de m'arrêter à cette observation faite par notre collègue, qu'il n'a point voté le consulat à vie ? Ce vote a réuni plusieurs millions de suffrages ; il mérite autant de respect de la part de chacun de nous, que le peuple a mis d'empressement à le souscrire. Quant à la propositon de l'hérédité, elle est commandée par la nécessité la plus réelle et la plus urgente, celle de nous mettre à l'abri de toutes secousses et convulsions ; et les puissances étrangères sont trop intéressées à la tranquillité de l'Europe, pour voir avec peine une institution qui contribuera si efficacement à l'assurer. Que notre collègue cesse donc d'être agité par la crainte !

Nous avons essayé dans le cours de la révolution tous les régimes démocratiques ; il n'en ait aucun qui n'ait produit les effets les plus funestes. Qui peut avoir oublié cette époque affreuse où un comité décemviral couvrait la France de prisons et d'échafauds ? qui peut avoir oublié ces temps où l'on disposait de la vie des hommes sur de simples blancs-seings ? qui peut avoir oublié cette autre époque où le directoire ne put empêcher les réactions qui eurent lieu dans le Midi, et qui y firent verser des torrens de sang ? qui peut avoir oublié ces agitations de l'an 7, qui manquèrent de nous précipiter une seconde fois dans le gouffre de 1793, et qui eussent de nouveau ensanglanté la France, sans l'heureuse journée du 18 brumaire ? Je retrace rapidement ces époques auxquelles on ne peut songer sans horreur ; et si, comme j'aime à le croire, notre collègue n'en regrette aucune, pourquoi vient-il réclamer contre des institutions qui seules peuvent empêcher le retour de tant de malheurs ?

Examinant ensuite la motion d'ordre, l'orateur démontre par l'expérience des siècles et par nos malheurs récens, la nécessité d'un pouvoir héréditaire dans un grand état. Ce n'est point ici l'avantage de quelques hommes qu'il faut considérer ; c'est celui d'une nation entière placée au premier rang par sa population, sa bravoure, ses lumières,

et la fécondité de son génie. Combien de fois n'a-t-on pas répété que le peuple n'existe point pour les princes, que les princes ont été créés par le peuple et pour le peuple ? Il n'est point de nation assez insensée pour déléguer ses pouvoirs dans le dessein de faire son propre malheur ; en mettant à sa tête ou un magistrat suprême, elle lui impose la condition expresse tacite de lui laisser toute l'étendue de liberté dont le sacrifice n'est pas nécessaire pour assurer sa tranquillité au-dedans et au-dehors, et de garantir à chaque citoyen la jouissance paisible de ses propriétés, ainsi que tous les avantages qu'il a droit d'attendre de ses talens, de son commerce et de son industrie.

Malheur aux princes qui ont oublié ces éternelles vérités ! tôt ou tard la justice divine a puni par leur chute leurs coupables erreurs ; c'est ainsi que les dynasties ont péri. La dynastie de Hugues Capet nous en offre un nouvel exemple.

Une famille qui, depuis douze ans, rejetée de la nation française, veut ressaisir un sceptre qu'elle s'est montrée incapable de conserver ; qui, après avoir soulevé l'Europe entière contre nous, liée encore aujourd'hui avec nos plus cruels ennemis, ne cherche qu'à rallumer le flambeau des discordes civiles, et détruire une partie du peuple pour donner des fers à l'autre ; une telle famille nous avertit qu'il est temps de songer aux moyens les plus propres à faire disparaître jusqu'à la moindre lueur de ses chimériques espérances.

L'orateur oppose par des traits frappans la situation où se trouve aujourd'hui la France, à celle où elle se trouvait à l'époque de la révolution et sous le règne faible de Louis XVI. Alors sans considération ni crédit public, aujourd'hui elle est plus considérée que jamais ; alors languissant dans un état de faiblesse qui la rendait chez l'étranger un objet d'humiliation et de mépris ; aujourd'hui comblée de gloire, elle voit ses limites reculées au nord et au midi ; respectée de toutes les nations, elle partage la magnanimité de son chef qui n'a vaincu que pour assurer à l'Europe le bonheur et la paix : alors plongée dans le chaos de lois diverses et de coutumes bizarres ; aujourd'hui la France jouit d'un code civil uniforme, fondé sur des principes si purs que la sagesse même semble les avoir dictés. A l'époque de la révolution, on n'apercevait plus nulle règle, nul ensemble, nulle vigueur dans les diverses branches de l'administration civile et militaire ; on ne voyait rien qui

n'annonçât la caducité de l'empire : aujourd'hui la France a recouvré cette fraîcheur de jeunesse, cette santé vigoureuse qui lui promet les plus brillantes destinées.

Tant de biens si précieux sont dus à Bonaparte......
Le autres dynasties commencèrent dans des temps d'ignorance et de préjugés ; celle-ci s'élève lorsque les préjugés sont bannis, et dans un siècle de lumières. Trente millions d'hommes sont gouvernés par le plus grand des héros, et l'état qu'il gouverne est le plus beau des empires.

Quel autre titre que celui d'empereur pourrait dignement répondre à l'éclat d'une si haute magistrature ? Ce titre fut honoré dans le neuvième siècle par un prince qui donna son nom à la famille des Carlovingiens : le portrait que les historiens nous en ont tracé semblerait avoir été fait pour l'homme extraordinaire du dix-neuvième siècle. Tous les orateurs qui ont parlé ensuite ont combattu l'opinion de Carnot.

Séance du 12.

La discussion continue sur la motion de Curée. Quoi qu'on ait fait, dit Chassiron, pour consolider notre état politique, tout y est encore précaire, tout est encore en viager ; c'est ce que nos ennemis disaient avec ironie. Pour mettre cet état à l'abri des événemens, il faut lier le pouvoir héréditaire au gouvernement représentatif. Nous dirons à notre collègue (Carnot) : Nous avons confié la puissance exécutive à des mains dignes de l'exercer ; mais les droits du peuple nous les avons conservés.

Perrée : Le gouvernement d'un seul est celui qui convient le mieux au peuple français, à raison de son état, de son caractère et de ses mœurs. Depuis le 18 brumaire, l'expérience a montré que l'unité du pouvoir étoit plus capable de le rendre heureux, que cette multiplicité d'autorités qui l'avaient fatigué et tourmenté pendant tant d'années. Consacrons donc l'unité perpétuelle du pouvoir, par la voie de l'hérédité, et toutes nos craintes s'évanouissent.

Carré et Delpierre parlent dans le même sens.

Costaz s'attache particulièrement à répondre aux observations faites hier par le C. Carnot. — Les fonctionnaires publics ont seuls exprimé, selon le C. Carnot, le vœu d'hérédité, et non les citoyens indépendans : mais dès 1789, les provinces adressaient à leurs députés le vœu d'une nouvelle dynastie, consigné dans des cahiers, et quand on eut reconnu l'inaptitude du dernier roi à gouverner, le peuple

français agita la question de choisir un roi parmi quelques princes magnanimes de l'Allemagne. Le vœu d'une nouvelle dynastie existe donc depuis nombre d'années. Le moment est venu de le réaliser. La Providence nous affranchit aujourd'hui du honteux besoin d'aller chercher un chef parmi des étrangers. Un citoyen illustre s'élève dans une foule de citoyens illustres, et voilà celui que nous pouvons en toute confiance investir de la suprême puissance.

Savoie-Rollin : La monarchie absolue est le plus avilissant des systèmes; la monarchie liée au gouvernement représentatif, concilie la liberté politique et la liberté civile. Dans l'excès de civilisation où nous sommes parvenus, il n'y a point de stabilité pour le gouvernement, s'il est arbitraire; mais s'il ne se dirige que d'après la loi, il est incorruptible. Frédéric disait que les lois « ne peuvent réussir que par un juste équilibre entre le pouvoir du gouvernement et la liberté des citoyens. Ce que Frédéric pensait, Napoléon va l'exécuter. Je vote pour la motion d'ordre qui tend à unir le pouvoir héréditaire au gouvernement représentatif.

Beauvais, par une motion d'ordre, demande que la discussion soit fermée. — Adopté.

Séance du 13.

Au nom de la commission chargée d'examiner la motion d'ordre du tribun Curée, le C. Jard-Panvilliers fait un rapport très-étendu.

« Le temps des illusions politiques est passé; il serait déraisonnable de ne pas profiter des leçons que l'histoire et l'expérience nous ont laissées sur la nature du gouvernement qui convient le mieux à nos habitudes, à nos mœurs, et à l'étendue de notre territoire.

» Tous les citoyens frémissent encore au seul souvenir du comité de salut public. La France fut couverte de prisons et d'échafauds; et quand ce gouvernement fut obligé d'abandonner son sceptre de fer, il fut remplacé par un autre dont la faiblesse ne fut pas moins funeste à la France que ne l'avait été la cruauté de celui qui l'avait précédé. Vint ensuite le directoire exécutif. Ce gouvernement, d'une constitution essentiellement faible, et bientôt épuisé par le jeu des passions des individus qui le composaient, passa rapidement de l'enfance à la décrépitude. N'ayant pas assez de force pour comprimer les factions, il eut recours au système perfide des contrepoids pour se servir alternativement de l'une contre l'autre. De là naquirent les funestes réactions

qui ensanglantèrent la plupart des départemens méridionaux, jusqu'à l'époque où il devint lui-même victime des partis qu'il avait créés pour en faire les instrumens de ses vengeances et de son ambition. Telle est l'histoire des gouvernemens démocratiques qu'on a tenté d'établir parmi nous. On n'y voit que tyrannie, foiblesse, instabilité.

» On a prétendu qu'on n'avait pu consolider les divers gouvernemens, parce que les constitutions qu'ils avaient créées avaient été l'ouvrage des partis ou des circonstances: mais alors, nous demanderons comment on pourra se flatter de faire une constitution stable et qui ait l'assentiment général, ou du moins qui soit respectée par tous, lorsqu'il s'agira de régler les principes d'un gouvernement dont l'essence est, suivant tous les publicistes, d'être sujet plus qu'aucun autre aux agitations intestines, et même aux guerres civiles, parce qu'il tend continuellement à changer de forme. On le pourra, dit notre collègue Carnot, lorsqu'un homme revêtu d'un grand pouvoir, et ayant acquis, par ses services éclatans, un grand ascendant sur l'esprit de la nation, voudra user à cet effet de son influence sur l'opinion générale, comme Bonaparte pouvait le faire après la signature du traité d'Amiens. Quoi! notre collègue s'imagine réellement qu'un homme, quelque puissant qu'il soit, pût établir sur des bases solides un gouvernement essentiellement sujet à des troubles intestins? Mais cela implique contradiction. Oui, sans doute, il formera bien une constitution; il en deviendra même, si l'on veut, le premier magistrat; mais par cela seul qu'elle sera populaire, il sera en butte aux attaques de l'ambition qui voudra le supplanter; et si l'on ne peut pas se servir de son ouvrage pour le renverser, on attaquera son ouvrage lui-même, ou l'on en fera plier les principes dans le sens le plus favorable aux changemens qu'on aura projetés.

» Nous avons vu le directoire exécutif et les partis avec lesquels il était en opposition, invoquer tour-à-tour et violer les mêmes principes constitutionnels, suivant que cela convenait à leurs intérêts. Ici on adoptait les élections faites par la majorité; là on les repoussoit pour adopter celles de la minorité. Cela ne tenait pas seulement à la faute des gouvernans, mais aux vices mêmes de la constitution, qui ouvroit le champ à tous les ambitieux.

» Si l'on nous dit que les Etats-Unis d'Amérique nous offrent maintenant l'exemple d'une république sagement

constituée, nous répondrons qu'il n'y a aucune comparaison à faire entre un peuple encore presque neuf, dont la majorité éparse sur un territoire immense, et s'occupant presque uniquement d'agriculture, conserve toute la simplicité de ses mœurs primitives, et une nation parvenue depuis long-temps au plus haut degré de civilisation, et où le besoin des richesses s'est introduit avec le luxe, et la corruption des mœurs avec le luxe et le besoin des richesses.

» .... La fâcheuse expérience que nous avions faite du gouvernement démocratique, eut du moins cet avantage, qu'en l'an 8 elle nous ramena au système nécessaire de l'unité de pouvoir et d'action dans les mains du premier consul. Mais on méconnut la nécessité de l'hérédité du pouvoir dans la même famille. Des événemens et la force des choses nous y ramènent aujourd'hui, et ce sont nos ennemis qui nous la font sentir par leurs attentats reitérés contre la personne du premier consul....

» Il n'y a que l'hérédité qui puisse prévenir les dangers que des exemples assez récens ne nous permettent pas de regarder comme chimériques. Quel est l'homme qui, pensant aux déchiremens que le système électif a fait éprouver à la Pologne, ne craindroit pas d'exposer son pays à de si grands malheurs?.....

» Les Anglais, dans l'avant-dernier siècle, après bien des efforts inutiles pour établir chez eux la démocratie, fatigués des agitations que des essais infructueux leur avaient causées, se virent forcés de se reposer dans le gouvernement qu'ils avaient proscrit. Les Français ne sont point réduits à cette fâcheuse nécessité. Non, ce ne sera point en faveur d'une dynastie dégénérée, transfuge et qui a trahi la patrie, que nous rétablirons l'hérédité; et quelle que soit notre admiration pour le héros que la reconnaissance publique y appellera, nous ne lui sacrifierons point, comme on l'a dit, notre liberté pour prix de ses services. Jamais un vœu contraire aux principes de la souveraineté du peuple ne sortira du sein du tribunat; et celui que nous nous proposons d'émettre en ce moment, n'a pour objet que de consolider les institutions qui seules peuvent garantir à la nation l'exercice de ses droits.

» Il ne s'agit pas de conférer à qui que ce soit le pouvoir absolu. Ce vœu impie ne peut entrer dans le cœur d'aucun de nous; et quand même nous serions assez lâches pour le former, il seroit repoussé avec indignation par

tous les Français ; il le seroit, n'en doutons pas, par celui-là même en faveur de qui nous l'aurions formé.

» La nation a repris l'exercice de sa souveraineté ; elle ne se dessaisira point de ses droits, qui trouveront toujours des défenseurs dans le sénat, dans le corps législatif, dans le tribunat et dans le gouvernement lui-même, qui saura les respecter et les maintenir.

» Ainsi tout ce qui existe sera conservé ou amélioré. La nation continuera d'exercer sa souveraineté par l'organe des représentans qu'elle aura choisis pour l'interprétation et la conservation des lois fondamentales de l'empire, pour la confection des lois civiles et criminelles, et pour le consentement des contributions publiques....

» Mais que parle-t-on de noblesse et de priviléges héréditaires? Non, il n'y aura plus parmi nous d'autre distinction que celle que donneront les vertus et les talens, d'autre considération que celle qu'on acquerra par ses services personnels ; et n'est-ce pas, nous le répétons encore, pour maintenir ces précieux avantages de la révolution, que nous voulons consolider le gouvernement qui seul peut nous les garantir? . . . .

» En mettant la forme de votre gouvernement en harmonie avec celle que les puissances étrangères ont adoptée, vous n'êtes plus pour elles un sujet d'inquiétude continuelle ; vous faites cesser un état secret, mais réellement permanent, de préventions contre la France, et vous détruirez peut-être la cause éventuelle de plusieurs guerres sanglantes....

» Hâtons-nous donc, citoyens tribuns ; n'attendons pas que l'armée, dans un mouvement d'enthousiasme bien légitime pour le chef auguste qui va bientôt la mener à de nouvelles victoires, nous devance, en l'élevant sur le bouclier ; qu'il reçoive du vœu calme et réfléchi de la nation entière la dignité héréditaire d'empereur de la république, et qu'il soit déjà revêtu de la pourpre impériale lorsqu'il ira montrer à l'Angleterre le héros et le vengeur de la France. »

Voici le projet d'arrêté que votre commission m'a chargé de vous présenter :

Le Tribunat, considérant qu'à l'époque de la révolution, où la volonté nationale put se manifester avec le plus de liberté, le vœu général se prononça pour l'unité individuelle dans le pouvoir suprême, et pour l'hérédité de ce pouvoir ; que la famille des Bourbons ayant, par sa

conduite, rendu le gouvernement héréditaire odieux au peuple, en fit oublier les avantages, et força la nation à chercher une destinée plus heureuse dans le gouvernement démocratique; que la France, ayant éprouvé les divers modes de ce gouvernement, ne recueillit de ces effets que les fléaux de l'anarchie; que l'état étoit dans le plus grand péril lorsque Bonaparte, ramené par la Providence, parut tout-à-coup pour le sauver; que sous le gouvernement d'un seul la France a recouvré au dedans la tranquillité, et acquis au dehors le plus haut degré de considération et de gloire; que les complots formés par la maison de Bourbon, de concert avec un ministère implacable ennemi de la France, l'ont averti du danger qui la menace, si, venant à perdre Bonaparte, elle restoit exposée aux agitations inséparables d'une élection;

Que le consulat à vie et le droit accordé au premier consul de désigner son successeur, ne sont pas suffisans pour prévenir les intrigues intérieures et étrangères qui ne manqueraient pas de se former lors de la vacance de la magistrature suprême; qu'en déclarant l'hérédité de cette magistrature, on se conforme à la fois à l'exemple de tant de grands états anciens et modernes, et au premier vœu que la nation exprima en 1789; qu'éclairée par l'expérience, elle revient à ce vœu plus fortement que jamais, et le fait éclater de toutes parts; qu'on a toujours vu, dans toutes les mutations politiques, les peuples placer le pouvoir suprême dans la famille de ceux auxquels ils devaient leur salut; que quand la France réclame pour sa sûreté un chef héréditaire, sa reconnaissance et son affection appellent Bonaparte; que la France conservera tous les avantages de la révolution par le choix d'une dynastie aussi intéressée à les maintenir, que l'ancienne le serait à les détruire; que la France doit attendre de la famille de Bonaparte, plus que d'aucune autre, le maintien des droits et de la liberté du peuple qui l'a choisi, et toutes les institutions propres à les garantir; qu'enfin, il n'est point de titre plus convenable à la gloire de Bonaparte, et à la dignité du chef suprême de la nation française, que le titre d'Empereur:

Le tribunat, exerçant le droit qui lui est attribué par l'art. 29 de la constitution, émet le vœu; 1°. que Napoléon Bonaparte, premier consul, soit proclamé Empereur des Français, et, en cette qualité, chargé du gouvernement de la République française; 2°. que le titre d'empereur et le pouvoir impérial soient héréditaires dans sa famille, de

mâle en mâle, et par ordre de primogéniture ; 3°. qu'en faisant, dans l'organisation des autorités constituées, les modifications que pourrait exiger l'établissement du pouvoir héréditaire, l'égalité, la liberté, les droits du peuple soient conservés dans leur intégrité. Le présent vœu sera présenté au sénat par six orateurs qui demeurent chargés d'exposer les motifs du vœu du tribunat.

Le C. Gallois présente au tribunat son opinion sur le troisième article du projet d'arrêté.

« Il est impossible en effet qu'à la longue, et dans un espace de temps indéfini, une puissance héréditaire, séparée des institutions qui doivent lui servir à la fois de garantie et de limites, ne s'use par ses excès, ou ne se dégrade par ses foiblesses ; mais la fatale expérience du genre humain n'a que trop appris que ce n'est point la sagesse des peuples qui se présente alors pour corriger ces abus ; c'est l'anarchie qui se charge de la punir aux dépens du gouvernement et des peuples. Ces grandes catastrophes des corps politiques, lents mais inévitables résultats de la lutte des opinions et des sentimens contre un ordre de choses devenu intolérable, sont la plus horrible calamité des peuples. C'est donc cette funeste crise que le devoir des législateurs qui stipulent pour l'intérêt des générations futures, est de prévoir et de prévenir par tous les moyens qui appartiennent à la prudence humaine.

» Notre fonction, tribuns, n'est point de présenter les diverses parties du système politique dont la France a besoin dans les circonstances où elle se trouve ; mais notre devoir étoit de déclarer que ce système, pour être veritablement national, pour être durable, ne peut être séparé des principes de la liberté, de l'égalité, des droits du peuple, en un mot, de toutes les idées et de tous les sentimens qui forment aujourdhui l'opinion de la grande société européenne, et qui sont devenus en quelque sorte la conscience du genre humain. Notre devoir étoit d'en faire la déclaration solennelle, et de porter au sénat l'expression de ce vœu. »

L'hérédité du pouvoir exécutif, dit-il, n'est qu'une partie du systême politique. Le grand changement qui va être opéré dans la principale partie de notre systême politique, exige dans les autres parties des changemens analogues. Il faut de nouvelles combinaisons, de nouvelles distributions de pouvoir pour rendre le systême complet, et par conséquent donner à la puissance exécutive elle-même, la force réelle et la stabilité dont elle a besoin pour être utile au corps politique.

» Il faut de nouvelles institutions qui, en déterminant avec exactitude les caractères du pouvoir d'exécution et des autres pouvoirs correspondans, défendent la nation contre les abus et les erreurs d'un gouvernement héréditaire, en même temps qu'elles puisse défendre ce pouvoir contre les entreprises de l'ambition et les attentats des passions particulières; qui placent à côté de ce pouvoir des forces toujours prêtes à faciliter sa marche dans les temps ordinaires, à l'assurer dans les temps difficiles, à le préserver lui-même de l'irrégularité de ses mouvemens, et à maintenir à jamais son action dans sa sphère constitutionnelle, pour son propre intérêt, autant que pour l'intérêt public, par des moyens paisibles et légitimes, et par conséquent prévus et d'avance établis.

» C'est sur-tout dans les gouvernemens héréditaires que les caractères de l'autorité doivent être déterminés avec le plus de soin. Le principal avantage du système héréditaire exécutif est de mettre plus de suite dans les projets, plus d'unité dans les vues, plus d'accord dans les détails, plus de force dans l'ensemble de toute la partie exécutive, en y portant l'attention, la surveillance et le soin d'une sorte de propriété personnelle.

» Mais de cet avantage même naît aussi trop souvent un de ces plus grands inconvéniens. Cette disposition, propre à consolider et accroître le pouvoir, expose souvent au danger de le consolider et de l'accroître par des moyens que ne peuvent avouer ni l'intérêt public, ni la liberté publique.

» Ce n'est pas, quoiqu'on le disent généralement, qu'il y ait une opposition véritable et fondée dans la nature des choses, entre l'intérêt d'un état et l'intérêt de son gouvernement : l'expérience et le raisonnement prouvent que le véritable intérêt de l'un est la même chose que l'intérêt de l'autre ; mais l'expérience et le raisonnement apprennent aussi que les hommes ne savent pas toujours reconnoître leur véritable intérêt où il est; et c'est à la loi à prévenir d'avance, dans les choses qui sont de son ressort, les erreurs des passions particulières qui peuvent influer sur l'intérêt public. C'est ici sur-tout que la loi doit être éminemment prévoyante; car à cette prévoyance est attachée la conservation de l'ordre politique tout entier.

Le président met aux voix le projet d'arrêté : tous les membres se lèvent simultanément pour l'adoption, excepté le membre qui a marqué son opposition.

Le C. Jard-Panvilliers est nommé premier orateur pour porter demain au sénat le vœu qui vient d'être émis par le

tribunat. Les noms des cinq autres orateurs sont tirés au sort.

Sahuc obtient la parole : Tribuns, dit-il, je viens vous entretenir au nom de l'armée. Le vœu que vous venez d'émettre est aussi le sien : elle l'a manifesté sur-tout dès l'an 7, lorsque, sacrifiée aux combinaisons étroites du directoire, elle fut contrainte de céder au nombre, et de quitter un champ de bataille témoin de ses victoires. Elle tourna en soupirant ses regards vers le vainqueur de l'Egypte. Dès-lors elle l'eût élevé sur le pavois, et eût, par cet acte de dévouement, de raison et de justice, avancé le retour de sa prospérité et de sa gloire. Avec quel transport elle va apprendre que le plus cher de ses vœux se réalise aujourd'hui ! Que d'actions de graces sa reconnaissance va rendre au tribunat, organe et interprête de ses desirs ! Mais il est temps de consommer l'acte dépositaire de ce vœu commun. Tribuns, je demande que chaque membre soit admis à signer le procès-verbal de la séance de ce jour, conjointement avec le bureau. — Adopté.

Un huissier présente le procès-verbal manuscrit à chaque membre, qui le signe avec empressement. Arrivé à la place du C. Carnot, l'huissier lui présente le procès-verbal ; le C. Carnot en parcourt les feuillets, et le remet aux mains de l'huissier, sans y mettre sa signature.

PARIS.

Un des magistrats de sûreté de Paris, le cit. Fardel, est en prison à Versailles, où s'instruit une dénonciation très-grave faite contre lui au grand-juge par le tribunal criminel spécial de la Seine. Il a jeté dans le public plusieurs mémoires, où il accuse à son tour quelques-uns des juges du tribunal qui l'a dénoncé. On a sans doute regardé son procédé comme une récrimination ; car il est jusqu'à présent seul détenu, et seul en jugement. Il réclame contre son arrestation, et prétend qu'on devait se borner au mandat d'amener décerné d'abord contre lui par le directeur du jury d'accusation, et que le magistrat de sûreté de Versailles n'avait pendant l'instruction commencée que le droit de requérir.

—Il vient de paraître une nouvelle brochure de M. de Montgaillard, intitulée : *La France sous le gouvernement de Bonaparte*. Elle est de trois feuilles d'impression, et se vend chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42. Prix : 60 centimes, et 75 centimes par la poste.

(N°. CL.) 22 Floréal an 12.
(Samedi 12 Mai 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

BOUTADE PHILOSOPHIQUE.

A MON AMI.

Paris, janvier 1784 (1).

O TOI, dont la muse polie,
Riant des hommes et du sort,
Souvent près de femme jolie
Boit, chante et rime sans effort :
Mon jeune Horace, aimable frère
D'une sœur plus aimable encor,
(Cela soit dit sans te déplaire),
Ne pourrais-tu charmer l'ennui

---

(1) Cette épître familière, quoiqu'ancienne, n'avait point encore été publiée.

Qui de mes jours mine la trame ?
Plus morne que l'auteur d'un drame,
Las de moi-même, et las d'autrui,
Sur un luth qui très-mal résonne
Promenant mes doigts engourdis,
En vain d'une voix qui détonne
J'appelle et l'Amour et Cypris :
Mon front, que le chagrin sillonne,
Epouvante l'essaim des ris ;
Un souffle mortel empoisonne
Les fleurs qui me paraient jadis ;
Et les roses de ma couronne,
Il les transforme en noirs soucis.

Auprès de la flamme rougeâtre
D'un tison tirant sur sa fin,
Le nez avancé dans mon âtre,
Un soufflet sans ame à la main ;
Au lieu d'un aimable refrain,
Sur une belle à l'air folâtre,
Ou sur les lis d'un sein d'albâtre
Ou sur l'incarnat d'un beau teint,
Je roule en mon cerveau malade
Quelque soliloque maussade
Sur les travers du genre humain.
Eh ! qui n'a pas, par incartade,
Un peu médit de son prochain ?
Du sommet d'une humble guérite,
Voisine du palais des vents,
Insulter aux lambris des grands,
Dont jamais on n'eut la visite ;
Gravement faire de son gîte
Le sanctuaire des talens,
Le temple unique du mérite ;
Tonner contre les mœurs du temps,
Et ne voir, modeste Héraclite,
Excepté soi, que des méchans ;

Se targuer d'une ame plus fière,
Que Diogène en son tonneau;
Sous les lambeaux de la misère,
Traiter l'or d'horrible fléau,
Et, cul-de-jatte solitaire,
Sans pitié maudire *in petto*
Les doux péchés qu'on ne peut faire;
Endoctriner les potentats,
Dans un long et savant système,
Où l'auteur ne se comprend pas;
Régler l'intérêt des états,
Sans pouvoir se régler soi-même;
Enfin, dans un écrit nouveau,
Pour prix de sa vertu suprême,
S'adjuger un beau diadème,
Comme fit Jean-Jacques Rousseau.
Que cet orgueil philosophique
Console bien un pauvre humain,
Lorsqu'en son ame léthargique,
Les soucis, au front peu badin,
Versent leur poison narcotique!
Ma foi, le remède est divin.

Oui, tandis qu'à part moi je gronde,
N'ayant rien à faire de mieux;
Que par charité je vous fronde
Les rois, les belles et les Dieux;
Que dans ma course vagabonde,
Sans sortir de mon coin poudreux,
Comme Homère, en un pas ou deux,
J'arpente la machine ronde,
Tançant, dans un sermon plein d'art,
Le Huron caché sous sa hutte;
L'Iroquois errant au hasard,
Réduit à l'instinct de la brute;
Le Lapon, qui sans cesse lutte
Contre un ciel armé de frimas;

Le Nil, adorateur des chats;
Le Chinois qui, dans ses pagodes,
Se croit plus vieux de trois mille ans,
Que nous, petits-maîtres pimpans,
Si profonds dans les arts commodes,
Et célèbres depuis long-temps
Par nos caprices et nos modes :
Alors tout fier, en vérité,
Du bon sens dont ma tête abonde,
Par arrêt de ma vanité,
Me voilà le seul sage au monde.....
Cela donne de la gaîté.

Que dis-je? la mélancolie
Me poursuit jusqu'en ce moment.
Malgré moi je bâille en rimant,
Et de ma veine à l'agonie
Le vers coule plus lentement.
Pour m'égayer, je veux médire;
Mais, en dépit d'un ton railleur,
Ma bouche n'a qu'un faux sourire,
L'ennui réel est dans mon cœur.
D'une étude pénible et vaine,
Ainsi le poète entêté,
En maudissant vingt fois sa peine,
Vante sa douce oisiveté;
Ainsi le forçat à la chaîne
Chante, en ramant, la liberté.

Revenez, enfans de Cythère,
Consolez votre nourrisson;
Revenez, et, pour me distraire,
Offrez-moi l'ensemble mignon
D'un sein naissant, d'un air fripon,
D'une taille fine et légère,
D'un son de voix doux et flatteur,
D'un œil tour-à-tour fier et tendre,
Qui sache allumer et défendre

Les transports d'une heureuse ardeur.
Peignez..... Mais j'entends Emilie,
Adieu Sénèque, adieu Platon !
Grands docteurs en philosophie,
Vous parlez d'or ; mais au sermon,
Le sage même, hélas ! s'ennuie,
Quand le chapitre est un peu long.
Raison est quelquefois folie,
Folie est quelquefois raison ;
Et pour le bonheur de la vie,
Je troquerais tout le Charron (1)
Contre un feuillet d'Anacréon,
Contre un regard de mon amie.
Et toi, que Pharsale a vu fuir,
Caton ! tu parlas comme un livre,
Mais comme un sot pourquoi mourir ?
Nous n'avons qu'un instant à vivre ;
Bien fou qui l'enlève au plaisir (2) !

D. G.

A TORQUATUS.

Sur le Retour du Printemps et la Certitude de la Mort.

Diffugere nives, redeunt jam gramina campis, etc.
Hor. lib. 4, od. 7.

La neige a disparu ; déjà l'herbe naissante
Etale à nos regards sa tige verdoyante :
Les arbres ont repris l'éclat de leurs rameaux,
Et la terre revêt mille charmes nouveaux ;
Les fleuves, entraînés long-temps hors de leurs rives,
Roulent plus lentement leurs ondes fugitives.

---

(1) Auteur de *la Sagesse*.

(2) Les personnes qui ne sont pas étrangères à la littérature reconnaîtront sans doute ici l'auteur de l'*Imitation en vers de la guerre civile de Pétrone*, et de plusieurs pièces insérées dans cette feuille, toutes remarquables par leur facilité et leurs graces.

Aglaé se parant de guirlandes de fleurs,
Dans nos champs reverdis ose mener des chœurs.
N'espérez point, ami, des choses immortelles;
Tout nous en avertit: l'an qui fuit sur des ailes,
Le jour que l'heure emporte avec rapidité.
Le zéphyr, tous les ans, de ses tièdes haleines,
Fait cesser les frimas, vient réchauffer nos plaines.
Le printemps, à son tour, est chassé par l'été;
Aux chaleurs du Cancer a succédé l'automne,
Et, malgré ses présens, la fertile Pomone
Fuit devant les autans qui soufflent en ces jours.
L'astre qui, chaque mois, recommence son cours,
Nous ramène avec eux leurs rigueurs ou leur charmes;
Mais nous, quand par la mort nous tombons moissonnés,
Dans la nuit du tombeau, triste séjour des larmes,
A ne revivre plus nous sommes condamnés.
Il ne reste de nous qu'une froide poussière.
Puisqu'encore vos yeux s'ouvrent à la lumière,
Donnez avec plaisir, gardez-vous d'amasser
Des biens qu'à des ingrats il vous faudra laisser;
Richesse, esprit, talent, rien ne peut nous défendre
Du sort, qui chez Pluton doit nous faire descendre.
Pour Hippolyte en vain Diane supplia;
Et pour Pirithoüs dans le séjour des ombres
Thésée osa paraître: il gémit, il pria,
Sans pouvoir l'arracher de ces demeures sombres.

LE PAYSAGE.

FRAGMENT.

Que la nature est belle dans ces lieux!
Quelle variété des plus brillantes scènes!
Là, des monts escarpés; ici, de vastes plaines;
Plus loin, jusques au ciel, ces bois audacieux
Semblent porter l'orgueil de leurs têtes hautaines.
Dans ces vallons je goûte un frais délicieux;

On dirait qu'en îlots partageant la prairie,
Et s'égarant comme la rêverie,
Ces ruisseaux argentés, après mille détours,
Veulent recommencer ou prolonger leur cours.
Au-dessus, en festons la vigne épanouie,
De son feuillage vert tapisse les coteaux,
Ou de l'orme stérile embrasse les rameaux.
Les champs, tels qu'un parterre immense,
Sont divisés en cent compartimens,
Dont jamais le compas n'a réglé la distance,
Dont l'art jaloux n'a point tracé les plans.
L'horizon azuré, qui se perd dans la nue,
Par ses illusions charme et séduit la vue.
Dispersés au hasard, des moulins, des châteaux,
Des toits rustiques, des villages,
Des pâtres gardant leurs troupeaux,
Des bergères dansant à l'ombre des bocages,
Par leur gaîté folâtre animent ces tableaux.

KÉRIVALANT.

ENIGME.

Tu vois, en moi, lecteur, un être singulier;
Tel m'a déjà compté, recompté par millier,
Qui ne m'a jamais vue :
Je suis pourtant chose connue.
Chacun, pour soi, veut me multiplier,
Et tout, pour me gagner, travaille dans le monde;
C'est moi, qui fais que chez toi tout abonde;
Je ne suis ni d'argent ni d'or,
Ni de cuivre non plus. Ce n'est pas tout encor :
Je suis une monnaie, ou je n'en suis pas une.
Voilà de quoi chercher, et jusque dans la lune;
Mais je vais, en deux mots, finir ton embarras :
Si par la lettre T, je me trouve alongée,
Frémis de voir combien je suis changée !
Je puis alors te donner le trépas.

4

LOGOGRIPHE.

Frêle et léger enfant du matin de l'année,
Si j'ai l'éclat des fleurs, j'en ai la destinée,
Et souvent un soleil me voit naître et mourir.
Dans mes huits pieds, lecteur, tu pourras découvrir
L'arbre ami des frimas, dont la sombre verdure
Semble porter, l'hiver, le deuil de la nature;
Le fleuve où Phaéton finit son triste sort;
L'épouse de Jacob; un habitant du Nord;
L'oiseau qui de l'orgueil est l'ordinaire emblème;
L'aliment que l'on doit à l'art de Triptolême;
La fille d'Inachus; un fruit doux et vermeil;
Un petit animal dont l'inquiet réveil
Prévient l'aube du jour; un supplice; une plante;
Ce fleuve si fameux qui des fils d'Israël
Vit dans les anciens jours la fuite triomphante;
Un quadrupède fier; un habitant du Ciel;
Et ce Dieu qui, brûlé des ardeurs les plus vives,
Poursuit, la mine en feu, les Nymphes fugitives.

G. de P.

CHARADE.

C'est toi que j'ai choisi, lecteur, pour mon premier;
Prends-le pour mon second, ce sera mon entier.

P.**

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Diète*.
Celui du Logogriphe est *Amour*, où l'on trouve *mur*, or.
Celui de la Charade est *Chauve-souris*.

L'Enéide, traduite par *J. Delille* (1).

Le talent de M. Delille a obtenu depuis long-temps une si légitime et si flatteuse célébrité, que je crois m'appercevoir qu'on ne lui donne plus que des éloges ou faibles ou excessifs ; et il me semble que la critique la plus sévère peut seule honorer un homme qui s'est mis en quelque sorte au-dessus de la louange. La marque la plus sincère d'admiration qu'on pût lui donner, seroit de juger son ouvrage avec une rigueur capable de réduire au désespoir tout autre talent que le sien. Cette rigueur montrerait mieux que tous les éloges ce qu'on croit devoir en attendre, et elle tournerait à sa gloire, en le forçant de donner tout ce qu'il peut produire. La supériorité accablante de Virgile ne peut plus être une excuse et une consolation que pour la médiocrité. Depuis que les hommes du grand siècle ont fait voir de quoi notre langue était capable, il n'est plus permis de penser que l'Enéide, toute parfaite qu'elle est, n'y puisse paraître que dans un style indigne de l'original; et

(1) *L'Enéide*, traduite en vers français, avec des remarques sur les beautés du texte; par J. Delille.

In-12, sans texte, 2 gros vol. d'environ 1000 pages.

Petit *in*-12, sans le texte, papier commun. . . . 7 fr. et 9 fr. par la poste.

In-4°. avec le texte, 4 gros vol. d'environ 1800 pages.

Papier commun, jésus, sans fig. . . . . 60 fr.

— vélin grand-jésus, superfin, cartonné, 4 fig. . . 240

— Le même, sat. et cart., orné de 16 fig. avant la let. 560

In-18, avec le texte, 4 gros vol. d'environ 1800 pages.

Papier fin grand-raisin, avec 4 fig. . 14 fr., et 16 fr. par la poste.

A Paris, chez Giguet et Michaud, Imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans, n°. 6; et chez le Normant, rue des Prêtres S. G. l'Aux.

quelqu'admirable, après tout, que soit le talent d'un traducteur, il ne faut pas s'imaginer, comme font quelques personnes, que celui même qui rendrait fidèlement toutes les beautés de la diction d'un Virgile ou d'un Racine, fût pour cela leur égal, puisqu'il n'aurait encore aucun mérite d'invention. On peut donc ici se montrer exigeant, sans craindre de paraître injuste ni déraisonnable, et le traducteur des Georgiques nous a donné le droit d'être difficiles. Ce motif justifiera la liberté de mes remarques; je ne craindrai pas de pousser trop loin l'esprit d'examen et de censure : je dirai tout ce que la perfection de Virgile m'inspire ; et si le célèbre traducteur m'en paraît trop éloigné, je rendrai tout à-la-fois hommage à la vérité et au talent, en montrant qu'il est resté au-dessous de lui-même, faute de travail ou de conseil.

La préface de M. Delille mériterait une attention particulière, et j'avouerai qu'elle m'a causé bien de l'étonnement par la nouveauté et la hardiesse des choses qui y sont avancées sans preuve. Je n'oserais me persuader qu'il ait pris à tâche de contredire ce que tout le monde a pensé jusqu'ici de Virgile et d'Homère; mais si le jugement qu'il en porte était aussi vrai qu'il est nouveau, il faudrait croire que personne n'a encore su lire ni estimer ces deux poètes. Il lui a sans doute paru piquant d'ôter à l'un les qualités que tout le monde lui reconnaît, et de donner à l'autre celles que personne ne lui accorde. Mais il est plus aisé de contredire que de convaincre, et la témérité des assertions ne rend que plus visible la faiblesse des preuves. Lorsque M. Delille ose soutenir qu'Homère, *avec tout son génie, n'a pu s'empêcher de donner à tous ses héros le même courage et une très-grande ressemblance*, il révolte le sentiment de tous les hommes de goût qui savent que ce poète, vraiment créa-

teur, a poussé la variété jusqu'à inventer plusieurs sortes de bravoure, et à diversifier le même caractère par les nuances qu'il y a mises, de telle sorte que ses héros, quoique tous braves, le sont pourtant d'une manière absolument différente. Lorsqu'ensuite M. Delille entreprend de prouver que l'Enéide est plus variée que l'Iliade, et qu'après avoir accusé Homère d'uniformité, il dit expressément qu'il n'y a *rien de pareil dans Virgile*; lorsqu'il affirme que, dans la peinture des combats, le poète latin fait paraître *une fécondité d'imagination pour le moins égale à celle d'Homère*, c'est assurément heurter le sentiment général d'une manière bien violente. Mais je n'entrerai pas encore dans cette discussion. Ces paradoxes, et plusieurs autres de la même nature, seront mieux examinés dans le courant du poëme, où les preuves viendront à l'appui du raisonnement.

Pour peu qu'on ait de véritable critique, on doit sentir qu'il est impossible de juger de la traduction d'un ouvrage tel que l'Enéide, sur quelques morceaux choisis, d'une réputation plus brillante parmi les connaisseurs, et sur lesquels le traducteur a pu s'attendre que la critique jetterait d'abord les yeux. Ces morceaux d'éclat, objets d'une lutte particulière, ne constatent que les efforts d'un moment, et ne donnent aucune idée de cette capacité vaste qu'exige un ouvrage de si longue haleine. Il faut donc entrer dans des considérations plus générales. Il s'agit d'examiner quel est l'esprit de Virgile, quel est son goût, quels sont les caractères distinctifs de son style, et si le traducteur les a conservés dans le sien. Or, je remarque que M. Delille s'en est éloigné de deux manières, toutes deux capables non-seulement d'affaiblir les couleurs, mais de changer même le fond de la diction : 1°. il a substitué à la brièveté de Virgile un caractère ha-

bituel de prolixité ; 2°. il a altéré la vérité et le naturel de son style par trois sortes d'enflure qui se font remarquer dans les idées, dans les images et dans l'harmonie.

La prolixité que je considère ici ne consiste pas dans cette espèce de longueur que le traducteur le plus heureux ne peut pas toujours éviter, parce qu'une telle expression ou tel tour qui tient au génie de la langue originale peut offrir une résistance invincible ; mais je parle de celle qui délaye les idées, et qui allonge le discours sous prétexte d'arrondir la phrase ; défaut vraiment capital, qui ôte à la pensée toute sa profondeur, aux figures toute leur vivacité, au style tout son nerf. Le premier livre du poëme, sans chercher plus loin, nous offrira assez d'exemples de ces trois caractères.

L'exposition de l'Enéide est un chef-d'œuvre de simplicité. Les six premiers chants sont renfermés exactement dans ces deux vers :

.... Multùm ille et terris jactatus et alto,
Vi superùm, sævæ memorem Junonis ob iram.

Et les six derniers se trouvent de même tout entiers dans les trois suivans :

Multa quoque et bello passus, dùm conderet urbem,
Inferretque deos Latio : genus unde Latinum,
Albani que patres, atque altæ mœnia Romæ.

On ne peut être ni plus simple, ni plus court. Comparez maintenant à ce peu de paroles les douze vers que M. Delille en a tirés :

Errant en cent climats, triste jouet des flots,
Long-temps le sort cruel poursuivit ce héros,
Et servit de Junon la haine infatigable.
Que n'imagina point la déesse implacable,
Alors qu'il disputait à cent peuples f meux
Cet asile incertain tant promis à ses dieux,

Qui doit au Latium sa brave colonie,
Qui dut mêler son sang au vieux sang d'Ausonie,
Préparait le berceau de ces fameux Albains,
Nobles fils d'Ilion, et pères des Romains,
Et leur cité de Rome un moment la rivale,
Et des vainqueurs des rois la ville impériale ?

Sans parler ici du style de ces vers, peut-on connaître Virgile et ne pas sentir que ce développement énerve sa pensée, et que l'emphase qui y paraît dénature le caractère de son esprit ? Peut-on ne pas voir que c'est ôter à sa muse le mérite qui la distingue, ce mérite rare et modeste qui consiste à annoncer de grandes choses du ton le plus simple, et à resserrer dans une briéveté énergique tout le fond des plus magnifiques événemens de son poëme ?

Sa Muse en arrivant ne met pas tout en feu,
Et, pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.
(*Art poét.*)

Il y a une autre sorte de briéveté, dont l'effet est de rendre la narration rapide.

Soyez vif et pressé dans les narrations.

Virgile l'est éminemment. A peine il entre en matière qu'il court aux merveilles de son sujet ; c'est l'aigle qui prend son vol.

Vix è conspectu Siculæ telluris in altum
Vela dabant læti, et spumas salis ære ruebant,
Cum Juno. . . . . . .

A ces deux vers pleins de rapidité, M. Delille en substitue cinq d'une marche traînante, et embarrassée d'une redondance de termes oiseux :

Cependant les Troyens, après de longs efforts,
Des champs Trinacriens avaient rasé les bords ;
Déjà leurs nefs perdant l'aspect de la Sicile,
Voguaient à pleine voile, et de l'onde docile
Fendaient d'un cours heureux les bouillons écumans.

Observez que Virgile ne peint que la joie des Troyens qui voient flotter leurs voiles vers l'Italie,

vela dabant lœti.... et M. Delille nous parle de leurs longs efforts dont on ne saisit point l'objet. Il est vrai qu'il leur fait raser les bords de la Sicile, ce qui pouvait être lent et pénible, au lieu que Virgile nous les montre s'élançant du port dans la haute mer : *in altum vela dabant. Les champs Trinacriens* et la Sicile n'étant qu'une même chose, je ne vois pas quelle grace il peut y avoir à nous apprendre deux fois en cinq vers de quel pays partent les Troyens, et lorsqu'on nous a dit que leur flotte *voguoit à pleine voile*, et que *l'onde* était *docile*, il est assurément inutile d'ajouter qu'elle voguait *d'un cours heureux.*

Il y a un troisième caractère de brièveté qui décèle un talent plus rare que les deux autres, parce qu'il tient à l'intelligence du cœur humain, et qu'il est, dans le langage des passions, une beauté dramatique. C'est ce que Virgile observe admirablement dans la manière dont il fait parler Junon. Cette déesse veut écarter Enée du Latium; mais elle sait que le destin ne le permet pas. Cet obstacle la désole et l'humilie. Lorsqu'elle se demande avec hauteur qui peut l'empêcher de poursuivre sa vengeance, elle est forcée de se répondre que le destin s'y oppose: *Quippe vetor fatis!* Il faut bien dévorer cette fatale parole qui est l'écueil de tous ses desseins; mais elle n'a garde de l'étendre. L'orgueil n'enfonce pas dans les sujets mortifians, il glisse sur les humiliations comme sur du feu, et lorsqu'il est contraint d'en parler, il économise les syllabes. Virgile n'y met que trois mots, et M. Delille en fait quatre vers. Voici comme il fait parler Junon:

Le destin, me dit-on, s'oppose à ma demande :
Junon doit obéir quand le destin commande.
Pergame impunément a donc pu m'outrager ?
Seule entre tous les dieux je ne puis me venger?

Ainsi, tandis que, dans Virgile, Junon ne fait qu'effleurer cette opposition humiliante qui la révolte; dans la traduction, elle s'en repaît comme à plaisir, et se tourne elle-même le poignard dans le cœur. Y eut-il jamais, s'il est permis de le dire, une amplification plus déplacée? C'est que M. Delille n'a pas fait attention à l'art du poète; il n'est pas entré dans le secret de la passion. Il n'a pas senti la raison de cette brièveté: *Quippe vetor fatis!* Il a trouvé que ce passage n'avait pas un rapport assez clair avec ce qui suit, comme, en effet, il n'en a pas, et il s'est imaginé qu'il fallait ménager là une transition bien adroite, et rétablir la liaison des idées. Malheureuse rhétorique, qui vient placer ses précautions et ses finesses dans le désordre admirable de la passion!

Méditez un moment le vers de Virgile:

Quippe vetor fatis! Pallas ne exurere classem
Argivùm. . . . .

Le destin s'oppose à ma vengeance! Pallas n'a-t-elle pas brûlé la flotte des Grecs?

vous sentirez qu'il y a là quelque chose de brusque et d'interrompu qui n'est pas conforme aux lois du raisonnement; mais c'est la marque d'une ame impétueuse qui franchit les idées intermédiaires pour arriver au terme de sa passion. Cette fière déesse ne s'amuse point à délayer son humiliation et son dépit; elle ne songe point à préparer la suite de ses idées; elle se garde bien, sur-tout, de dire qu'*elle doit obéir au destin;* elle lui oppose vivement l'exemple de *Pallas*. A peine a-t-elle prononcé ce terrible arrêt qui rompt tous les projets de sa vengeance: *Quippe vetor fatis!* qu'elle passe brusquement aux exemples qui l'autorisent:

. . . . *Pallas ne exurere classem*
Argivùm, atque ipsos potuit submergere ponto?

C'est ainsi que la passion, ordinairement si fertile en paroles, en est quelquefois si ménagère; et je laisse à juger à M. Delille si c'était ici le lieu de les prodiguer et de commenter Virgile.

Je trouve de même qu'il n'a pas observé la brièveté convenable à la circonstance, dans le petit discours de Vénus à Enée, au moment où cette déesse lui apparaît dans l'équipage d'une chasseresse. Virgile lui fait dire rapidement :

. . . . Heus. . . . juvenes, monstrate mearum
Vidistis si quam hic errantem forte sororum,
. . . .

Et le traducteur refroidit cette vivacité par les détails :

. . . . Une de mes compagnes,
Leur dit-elle, avec moi parcourait ces campagnes;
Je ne vois plus ses pas, je n'entends plus sa voix.
. . . .
Si le hasard l'a fait apparaître à vos yeux,
O jeunes voyageurs, dites-moi dans quels lieux
Je puis la retrouver. . . . .

Le long discours d'*Ilionée* à Didon offre, d'un bout à l'autre, ce même caractère de prolixité qui fait languir le style, et j'épargne au lecteur des citations qui ne sont plus nécessaires pour éclaircir ma pensée.

Virgile a porté jusque dans les descriptions cette précision nerveuse qui le distingue. C'est que son expression est si juste, et tout ensemble si forte, qu'il n'a pas besoin d'y revenir à deux fois. D'un trait il fait un tableau. Que peut-on ajouter, par exemple, à ceux dont il peint la beauté que Vénus répand tout-à-coup sur le héros troyen, quand il paroît devant Didon?

. . . . Namque ipsa decoram
Cæsariem nato genitrix, lumenque juventæ
Purpureum, et lætos oculis afflarat honores.
Quale manus addunt ebori decus, aut ubi flavo
Argentum, Pariusve lapis, circumdatur auro.

Quelle peinture achevée en quatre vers!

M. Delille

RÉP. FRA 5. cen

M. Delille en fait onze ; et l'homme de goût sentira en les lisant, qu'il était inévitable d'affaiblir le coloris en le délayant de la sorte.

> Vénus *même* à son fils prodigua la beauté,
> Versa sur tous ses traits ce charme heureux qui touche ;
> *Elle-même* en secret, d'un souffle de sa bouche,
> *Fait* luire sur son front, rayonner dans ses yeux,
> Ce doux éclat *qui fait* la jeunesse des dieux ;
> En boucles *fait* tomber sa belle chevelure,
> *Et pour lui de ses dons épuise sa ceinture.*
> C'est un dieu, c'est son fils. Bien moins *resplendissant*,
> Sort d'une habile main l'ivoire *éblouissant ;*
> Ainsi l'art donne au marbre une beauté nouvelle,
> Ou tel, entouré d'or, le rubis étincelle.

Ce n'est pas que je prétende que M. Delille n'ait pu très-bien, dans une description, étendre quelques images, comme je reconnais qu'il l'a fait avec succès dans la peinture de cette jolie rade où Enée se réfugie après la tempête,

> *Est in secessu longo locus. . . . .*

petit tableau plein de fraîcheur, que l'auteur de *la Henriade* a imité, comme il a imité la tempête, et comme un homme de son talent pouvoit imiter Virgile. Ce n'est pas non plus que je veuille donner à penser que la traduction de M. Delille soit dépourvue de beaux morceaux ; et, sans sortir de ce premier livre, je puis citer toute la réponse de Jupiter à Vénus, où, à quelques taches près, la copie est digne du modèle ; ce n'est pas même que plusieurs des défauts que je releverai dans son style, ne puissent, à quelques égards, passer pour des défauts brillans, et charmer peut-être certains amateurs de la poésie ; mais j'avance, comme une chose générale, qu'il n'a point lutté avec assez de force contre la précision du poète latin, qu'il a manqué de brièveté dans les occasions où elle importait le plus, et qu'ainsi sa diction ne peut, sous ce rapport, donner qu'une fausse idée de la diction de Virgile.

Le second défaut que j'ai reproché à l'illustre traducteur, est celui de l'enflure, et je ne me dissimule pas que ce reproche paraîtra moins sensible que le premier au commun des lecteurs ; car on doit bien s'attendre qu'un écrivain tel que M. Delille, ne peut pas être enflé à la manière de Brébeuf : mais il règne dans l'*Enéide* un naturel et une vérité de style qui ne souffrent pas la plus légère ombre d'affectation. Point de fausse élévation dans les pensées, point de vaine parure dans les images, pas le moindre effort dans l'expression ; et c'est ce naturel charmant que j'accuse le poète français d'avoir altéré par plusieurs sortes d'enflure plus ou moins répréhensibles. Boileau avait bien connu ce beau caractère de la poésie de Virgile, lorsqu'il s'écrie, en traduisant les premiers vers de son poëme :

O que j'aime bien mieux cet auteur plein d'adresse,
Qui, sans faire d'abord de si haute promesse,
Me dit d'un ton aisé, doux, simple, harmonieux :
Je chante les combats, et cet homme pieux,
Qui des bords phrygiens. . . . .

M. Delille a cru bien faire de corriger Boileau, et de mettre *ce guerrier pieux ;* cependant la piété est ici le caractère de l'homme, et non pas du guerrier : *Insignem pietate virum.*

J'ai déjà remarqué le ton d'emphase qu'il a mis dans l'exposition. Virgile dit simplement : *Albani que patres*, *les pères d'Albe :* mais le traducteur, qui ne goûte pas cette simplicité, y a substitué :

. . . . Ces fameux Albains,
Nobles fils d'Ilion, et pères des Romains.

Ailleurs, il dit : *Le* noble *sang des rois ;* comme si le sang des rois pouvait n'être pas noble ! Lorsque *Ilionée*, après le naufrage, va implorer en suppliant le secours de Didon, M. Delille lui fait dire :

Sachez ce qu'on nous doit, en sachant qui nous sommes.

On peut bien juger qu'il n'y a pas un mot de cela dans Virgile; mais en revanche il s'y trouve un vers qui est la meilleure critique d'une fierté si déplacée; car, *Ilionée*, pour disculper les Troyens qu'on accusait d'avoir voulu envahir le pays où ils sont jetés par la mer, répond :

Non ea vis animo, nec tanta superbia victis.

Cette violence n'est point dans notre cœur, et tant d'orgueil siérait mal à des infortunés.

Persuadons-nous bien que c'est une fausse grandeur que celle qui grossit les traits de Virgile. Ce poète n'aurait pas dit que Junon

Défendait l'Ausonie aux grands destins de Troie.

Il dit tout naturellement : *Arcebat longè Latio.* Il n'eût pas fait dire à Vénus éplorée,

Que Rome adoucissait les dés sires de Troie,

parce qu'il ne faisait point de jeux de mots, et qu'il savait bien qu'une mère affligée ne s'amuse pas à en faire : il n'eût pas imaginé de faire *foudroyer* les Troyens par l'*aigrette d'Achille*, ni de donner à ce héros un char *tonnant*, parce qu'une aigrette et un char n'ont rien de commun avec le tonnerre.

Lorsque Vénus instruit l'Amour à tromper Didon, sous la figure d'Ascagne, elle termine ses leçons par ces deux vers :

Quùm dabit amplexus, atque oscula dulcia figet,
Occultum inspires ignem, fallasque veneno.

Et M. Delille traduit :

Didon va t'imprimer *des baisers pleins d'ardeur*;
Mon fils, glisse en secret ton poison dans son cœur.

Ces baisers pleins d'ardeur me paraissent un contre-sens des plus formels, et ôtent à la pensée de Virgile tout ce que j'y vois de fin et de délicat; car le poète veut dire que Didon, dans la simpli-

cité de son cœur, donnera des baisers pleins d'innocence à cet enfant qu'elle prendra pour le fils d'Enée,

. . . . *Inscia Dido*
Insidat quantus miseræ deus. . . . .

et que ces baisers trompeurs la brûleront sans qu'elle s'en puisse défier : c'est ce qui est exprimé par *oscula dulcia figet.* Ces baisers si doux allumeront des feux terribles : voilà le sens de Virgile ; mais le même esprit qui fait qu'on enfle tout ce qu'on dit, empêche de saisir le fond vif et naturel d'une pensée ; on voit les choses dans un faux jour, et on prend l'ombre pour le corps.

Enfin, je remarque dans les vers de M. Delille, une certaine enflure d'harmonie, qui paraît venir de l'habitude qu'a ce poète d'accumuler des termes sonores, et de rimer par des épithètes. Le plus grand défaut, dans ce genre, consiste à affectionner de certains sons qui flattent d'abord, parce qu'ils remplissent l'oreille, mais qui l'importunent bientôt, dès qu'ils sont répétés. On ne pourrait jamais croire, si je n'en donnais des exemples, jusqu'où M. Delille a poussé une affectation si indigne de son talent, ni combien la répétition des mêmes rimes fatigue par sa bruyante monotonie :

Aussi, pour réprimer leur fougue vagabonde,
Jupiter leur creusa cette prison profonde.

Et six vers après, Junon dit à Eole :

Vous à qui mon époux, le souverain du monde,
Permit et d'appaiser et de soulever l'onde.

Eole lui répond :

Par vous j'ai la faveur du souverain du monde,
Et je commande en maître aux puissances de l'onde.
. . . .
Sur la face des eaux s'étend la nuit profonde,
Le jour fuit, l'éclair brille, et le tonnerre gronde.
. . . .

Et cédant sous leurs poids à la vague qui gronde,
La nef tourne, s'abyme, et disparoît sous l'onde.

. . . .

Ainsi tombe la vague, ainsi des mers profondes,
Neptune, d'un coup d'œil, tranquillise les ondes.

Un peu plus loin, Vénus dit à Jupiter :

Toi qui régnant dans l'air, sur la terre et sur l'onde,
Tiens en mains et la foudre et les rênes du monde.

Et quelques lignes plus bas :

Un jour leur race illustre, en conquérans féconde,
Gouverneroit la terre, assujétiroit l'onde.

Ce sont là de ces défauts qu'on ne daignerait pas remarquer dans un poète moins célèbre que M. Delille. Nous verrons plus tard quels sont les caractères de l'harmonie de Virgile, quelle variété enchanteresse il y a répandue, et jusqu'à quel point son traducteur a été fidèle. Pour peu qu'on veuille pénétrer dans les secrètes beautés du style, on découvre une immense perspective d'observations ; mais je m'arrête aux vues générales que j'en ai données. En les approfondissant, dans la suite du poëme, le lecteur pénétrant pourra dérober aux grands écrivains le secret de leurs richesses, et il s'instruira tout à-la-fois par leurs fautes et par leurs succès.

Mais, en même temps, mon dessein est d'examiner la conduite, le merveilleux, les mœurs et les caractères de l'*Enéide*, et de les comparer, autant que le sujet le permettra, aux poëmes d'Homère, pour montrer à M. Delille combien on doit de respect à ce père de la poésie, qui non-seulement a ouvert cette difficile carrière de l'épopée, mais qui même, dans plusieurs parties, a été plus loin que tous les autres.

CH. D.

Tom Jones, ou Histoire d'un Enfant trouvé; traduite de *Henri Fielding,* par *L. C. Chéron.* Six volumes in-12. Prix : 14 fr., et 20 fr. par la poste. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud,* rue des Bons-Enfans ; et chez *le Normant,* imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Depuis près de soixante ans, nous avons une traduction de ce roman, par La Place; on nous assure aujourd'hui que cette traduction ne vaut rien, et que La Place ne savait que médiocrement l'anglais : l'assertion est un peu hardie, puisqu'il serait difficile de la prouver. On ne contestera pas du moins à cet écrivain une connaissance parfaite du goût et de l'esprit français : *Tom Jones,* tel qu'il nous l'a présenté, a réuni tous les suffrages; s'il l'eût traduit littéralement, ou plutôt s'il ne se fût pas permis d'en retrancher des scènes grossières et indécentes, des digressions fatigantes, des expressions ignobles, ce roman n'aurait point du tout réussi en France à une époque où nous n'avions pas encore sacrifié notre politesse, notre religion, nos préjugés nationaux à la plus stupide admiration pour les mœurs étrangères. M. Chéron convient qu'il a été forcé de supprimer ce que le goût français, un peu trop sévère, dit-il, n'aurait pu supporter : alors, pourquoi reproche-t-il à La Place d'avoir fait pour le goût bien plus pur des Français de son temps, ce que lui-même, quoiqu'à regret, est obligé de faire pour les Français de nos jours ? Le débat entre les deux traducteurs roule donc beaucoup moins sur le mérite qui leur est personnel, que sur l'esprit du siècle qui devait les juger; et c'est en considérant la traduction de M. Chéron sous ce rapport, que nous nous permettrons de la traiter avec une sévérité qui ne peut l'offenser, puisqu'elle s'adresse bien moins à lui qu'à ceux qui trouveront du plaisir à lire *Tom Jones* tel qu'il plaît aux Anglais.

Fielding a fait beaucoup d'ouvrages : la postérité semble vouloir n'en adopter qu'un seul; c'est *Tom Jones*. Fielding, avec des qualités estimables, un esprit vif et profond, une probité qui ne se démentit jamais, manqua toujours d'ordre et d'économie : le goût des plaisirs, du luxe, de la table ne lui permit pas de ménager les ressources que son travail et ses amis lui procurèrent; il fut quelquefois dans l'aisance, souvent dans le besoin, et cette alternative de bonne et de mauvaise fortune lui apprit à connaître les hommes. Cette connaissance n'a jamais été le partage des gens heureux. Pour l'acquérir, il faut être conduit par les événemens à beaucoup réfléchir sur les autres et sur soi ; c'est pourquoi les révolutions qui nous font souvent changer de position et de projets, qui trompent sans cesse nos espérances et nous présentent les hommes presque sans masque, ont toujours produit de grands moralistes. M. de Voltaire, auquel on a voulu pendant quelque temps accorder un génie universel, n'a jamais connu que l'esprit de son siècle ; le cœur de l'homme lui était entièrement étranger ; aussi, dans ses nombreux ouvrages, trouve-t-on des traits brillans, et point de réflexions profondes ; les personnages de ses comédies ne ressemblent à personne ; ses contes ne révèlent aucun secret de l'humanité ; et, dans sa correspondance, on le surprend sans cesse avouant son dégoût pour les romans de caractères. Il n'aimait pas *Gil Blas* : il est vrai que Le Sage, en faisant la critique du public de Valence, s'était moqué clairement de l'enthousiasme des Français pour les tragédies de l'ermite de Ferney, crime que ce tolérant philosophe n'a jamais pardonné; mais il n'avait rien à reprocher à Fielding, et cependant il assure que *Tom Jones* l'ennuie : il n'excepte de ce jugement que le barbier Patridge; et Patridge est une caricature.

La connaissance de l'homme, premier mérite de tous les ouvrages littéraires, se trouve éminemment dans les ouvrages de l'antiquité : les mœurs changent, le goût varie; le cœur humain reste le même, et cependant il

4

offre toujours des combinaisons nouvelles à l'écrivain observateur. Un caractère bien saisi, un trait profond, une passion bien développée, sont vrais pour tous les siècles et pour toutes les nations. L'esprit seul ne donne qu'une vogue passagère; les écrits qu'il dicte n'arrivent point à la postérité, qui n'adopte et ne peut réellement adopter que les livres qui peignent ce qui ne change jamais, le cœur humain dans sa faiblesse, sa grandeur, ses passions bornées et ses desirs infinis.

Il y a dans *Tom Jones* quatre parties bien distinctes : celle qui se compose de caractères et de passions est la première, et mérite les plus grands éloges : la seconde offre une peinture des mœurs anglaises, mais de mœurs qui ont déjà subi quelques modifications, et qu'il est permis à un traducteur d'adoucir dans beaucoup de détails qui choqueraient le goût de sa nation : la troisième ne contient guère que l'expression de l'orgueil anglais à l'égard de lui-même et des autres peuples, expression que celui qui traduit peut se dispenser de rendre, sur-tout lorsqu'elle est injurieuse à son pays : dans la quatrième, je mettrai les principes littéraires particuliers à l'auteur, principes qui ne tiennent point au fond de l'ouvrage, qui blessent des règles fondées sur des convenances générales ; et qu'un traducteur est encore libre d'adopter ou de rejeter, selon qu'il estime ou méprise le jugement de ses lecteurs. Maintenant il me sera facile de comparer l'ancienne et la nouvelle traduction, sans être obligé de faire des citations qui me conduiraient trop loin.

La Place nous a donné une idée si juste des passions et des caractères mis en jeu par Fielding, dans *Tom Jones*, que ce roman a produit en France un opéra-comique qui a eu du succès, deux comédies en cinq actes qui ont été très-applaudies ; ce qui prouve que le fond de l'ouvrage anglais était bien connu du public, enchanté de retrouver sur la scène des personnages dont il avait d'autant mieux conservé la mémoire qu'il les avait trouvés vrais. M. Chéron n'a pu à cet égard faire mieux que son prédécesseur; car

l'ouvrage de Fielding est bon positivement par la raison qui fait qu'une faible traduction de l'*Iliade* n'empêche pas de reconnaître les caractères et les passions des héros Grecs et Troyens, comme une traduction prosaïque de l'*Enéide* ne peut détruire l'idée que Virgile a voulu donner de l'amour et de la conduite de Didon.

Un roman anglais qui peint des mœurs nationales doit offrir beaucoup de scènes d'auberge, parce que les Anglais sont toujours sur les routes; des voleurs de grands chemins, parce que c'est l'usage; des gentilshommes campagnards buvant, chassant, jurant; une fille qui fuit la maison paternelle; quelques scènes de prison moins rares dans les pays de liberté que dans les autres; et, si l'on veut, des exemples de l'arbitraire qu'entraîne la presse des matelots: qu'on ajoute de nombreux coups de poing, le thé, les chaises à porteur, du bruit aux spectacles, la manière de frapper aux portes suivant sa qualité, les distances qui marquent les rangs, l'importance qu'on y attache, et l'on aura une juste idée des mœurs et des usages anglais. Tout cela se trouve dans le roman de Fielding et dans les deux traductions. Mais Fielding a voulu montrer dans M. Western l'excès de brutalité d'un gentilhomme campagnard du comté de Somerset, ce qui peut amuser les Anglais qui ont, pour juger la ressemblance de ce personnage, des objets de comparaison qui nous manquent: aussi La Place a cru qu'il suffisait de nous présenter M. Western avec ce qu'il a d'originalité dans le caractère et dans les manières, et qu'il devait nous éviter des détails auxquels nous ne croirions point, parce qu'ils sont autant contre le bon sens que contre nos mœurs. M. Chéron n'en a pas jugé de même, et nous sommes réduits à croire qu'un gentilhomme anglais dit en parlant d'un autre gentilhomme qu'il respecte: « J'irai lui proposer ma fille » en mariage pour son neveu, et, s'il ose me refuser, » je lui donnerai certainement un bon coup de poing. » La Place nous avait sauvé des coups de poing de M. Western, à moins qu'ils ne fussent placés plus convenable-

ment; M. Chéron ne nous en épargne aucun : il en résulte que ce personnage qui nous avait toujours amusé dans l'ancienne traduction, fatigue souvent dans la nouvelle. De même, l'ancienne avait éloigné de nos yeux le sang qui coule à tout instant dans les boxs entre frères, élèves, précepteurs, gentilshommes et goujats; la nouvelle nous oblige à suivre dans les plus petits détails des querelles de crocheteurs dont nous détournerions les yeux si elles se passaient devant nous. M. Chéron a sur-tout conservé neuf grandes pages sur une bataille dans un cimetière, où l'on voit une jeune fille, les premières amours de *Tom Jones*, combattre tantôt un crâne à la main, tantôt avec l'os d'une cuisse d'homme, ce qui apparemment est gai en Angleterre, mais ce qui, du temps de La Place, aurait suffi pour faire rejeter en France le roman de Fielding. Combien d'expressions ignobles l'ancien traducteur nous a cachées, qui se trouvent dans la traduction nouvelle! Par exemple, j'aime, avec La Place, qu'une femme de chambre n'appelle pas *salope* une fille dont elle parle à sa maîtresse, parce que cela n'arrive que dans de mauvaises maisons; j'aime encore qu'on ne traite pas *Tom Jones* de *fils de p.....*, parce qu'il me semble que si le traducteur est assez décent pour ne pas écrire un vilain mot tout entier, il peut raisonnablement supposer qu'il y aura parmi ses lecteurs quelques personnes, des femmes même, qui trouveront indécent qu'on leur offre l'occasion de le prononcer. Dans sa préface, M. Chéron a sans doute établi d'excellens principes de traduction; mais il est à desirer qu'on ne les adopte pas, et nous allons développer les motifs de notre souhait.

Les philosophes ont souvent exalté la tolérance anglaise; cependant il est positif que, même dans leurs ouvrages d'imagination, ils montrent un souverain mépris pour les autres nations, et particulièrement pour la France. Le mépris n'est pas de la tolérance. De même, toujours dans leurs ouvrages d'imagination, on trouve des railleries sanglantes contre le papisme, non que les ré-

formés donnent à la religion catholique, et qui vient de passer dans un livre couronné par l'Institut national de France, ce qui ne sera pas un petit objet de scandale dans quelques années. Fielding n'aurait pas été bon aglais s'il eût oublié de faire beaucoup de reproches aux Français, entr'autres celui de manquer de courage, et s'il eût négligé de dire force injures aux catholiques. La Place avait supprimé ces petitesses qui déshonorent les écrivains anglais, et que de son temps on n'aurait point toléré en France; il put les retrancher d'autant plus aisément, qu'elles ne tiennent pas au fond du sujet. M. Chéron a cru devoir les conserver, sans doute parce que les principes de traduction adoptés dans le dix-huitième siècle exigent impérieusement que les réformés nous disent des injures, se moquent de nos opinions religieuses, tandis que nous autres catholiques, dans nos romans, nos ouvrages d'imagination, nous ne discutons jamais les opinions politiques et la croyance des autres peuples : nous regarderions cela comme une faute de goût et une impolitesse impardonnable. Cependant, au dire des philosophes, les Anglais sont très-tolérans, et nous, nous étions des fanatiques. Nous le deviendrons assez, je l'espère, pour repousser les ouvrages étrangers dans lesquels on ne nous respectera pas; et n'ayant rien à dire à leurs auteurs, nous dirigerons notre critique contre les traducteurs qui oublieront ce qu'ils doivent d'égards à la tranquillité publique, aux mœurs et au repos des familles. Les *papistes* étant avertis, se dispenseront du moins de donner leur argent pour avoir des livres dans lesquels on affirme que leur *doctrine est monstrueuse et absurde*.(1). A ne consulter que le goût,

(1) Nos reproches s'adressent à Fielding : nous sommes persuadés que M. Chéron n'a vu que le mérite de rendre fidèlement l'ouvrage qu'il traduisait; mais nous le prévenons qu'il est de notre devoir d'être d'autant plus sévères, que le parti qui n'a pu détruire toutes les religions en France, a le projet d'attaquer la plus ancienne par la plus nouvelle; ce qui doit rendre les écrivains aussi honnêtes que M. Chéron très-circonspects, et tous les amis de l'ordre très-tolérans et très vigilans.

ne peut-on pas dire que le traducteur qui retranche d'un ouvrage d'imagination tout ce qui tient à l'esprit de secte et de parti, sans tenir au fond du sujet, a raison contre celui qui grossit ses volumes de pareilles puérilités ?

Il nous reste à discuter entre les deux concurrens, une question littéraire qui ne dépend pas tellement du goût variable des nations, qu'on ne puisse la décider par des raisonnemens sans réplique. Un roman est une histoire que l'on raconte ; plus elle est intéressante, moins l'auteur doit s'écarter de son sujet. Dans les romans de caractères, on admet la division par chapitres, parce que le but principal de l'auteur étant de peindre une grande quantité de personnages, le passage naturel d'un chapitre à un autre lui épargne la difficulté des transitions. Fielding a divisé son roman non-seulement par chapitres, mais encore par livres : il en a fait dix-huit, et devant chaque il a placé une dissertation sur un sujet quelconque qui ne se lie point à l'action. Il y a dix-huit dissertations jetées à travers la narration, parce que l'auteur a divisé son ouvrage en dix-huit livres ; s'il l'avait coupé en vingt-quatre, il y aurait vingt-quatre digressions : que l'on augmente ce nombre ou qu'on le diminue, on trouvera toujours que la fantaisie de Fielding a seule décidé ses excursions hors de son sujet. Rien n'est plus contraire aux règles de l'art, qui ne sont que celles du bon sens.

On permet les repos aux poètes, parce qu'ils chantent : au commencement d'un chant nouveau, ils préludent avant de revenir à leur principal objet, et ce prélude sert à les remettre, ainsi que les auditeurs, dans le ton qui convient au sujet : rien n'est plus naturel. Mais un romancier ne chante pas, il raconte ; et s'il a besoin de repos, quand il revient à sa narration il n'a d'autre prélude à faire que celui nécessaire pour rappeler à ses lecteurs à quel point ils en sont restés. Fielding au contraire chante entre chacun de ses livres, et ses chansons sont aussi étrangères à son roman, que le ton qu'il prend alors est éloigné de celui que doit avoir un narrateur : si ses chansons m'a-

musent, son roman ne m'inspire qu'un intérêt médiocre; et si son roman m'inspire un vif intérêt, ses chansons m'ennuient : il n'y a point de milieu. Cela est si vrai, qu'ayant d'abord lu la traduction de La Place, et lisant de suite celle de M. Chéron, pour les comparer, j'étais obligé de me rappeler que mon intention était de rendre compte de toutes les parties de l'ouvrage, pour trouver la patience de lire les mortelles digressions qui séparent chaque livre d'un autre livre. Je le répète, la division par chapitres suffisait; car de la phrase qui finit un livre à la phrase qui en commence un autre, il n'y a jamais de motif valable pour que l'auteur s'éloigne de ses personnages, et encore moins pour que les lecteurs consentent à le suivre. Fielding n'a consulté que sa fantaisie en se jetant dix-huit fois dans des digressions préliminaires : La Place a retranché ces dissertations, et donné les raisons par lesquelles il s'est décidé; raisons si justes qu'il ne lui a fallu que quatre lignes pour les exprimer : M. Chéron nous a rendu *Tom Jones* avec tout ce qui ne regarde pas *Tom Jones;* ce qui fera mieux connaître Fielding, et moins aimer son roman. Ainsi nous pouvons conclure que M. Chéron a pris beaucoup plus de peine que n'en a dû prendre La Place, et que sa traduction est meilleure..... comme traduction. Mais la plus décente, celle qui convient mieux à des Français, et qui, sans avoir omis une seule circonstance, renferme dans quatre volumes tous les événemens racontés dans six, c'est la traduction de La Place. Les infidélités que son rival lui reproche, ne sont que des retranchemens ordonnés par le goût, et par le respect qu'un écrivain doit avoir pour ses lecteurs et son pays.

Sans croire, avec M. de La Harpe, que *Tom Jones* soit le premier roman du monde, on peut penser que c'est un des meilleurs : le plan est parfait, les caractères bien en action, et d'une vérité qui annonce dans l'auteur une parfaite connaissance du cœur humain. On sent que cet ouvrage a été fait dans un temps où les esprits étaient encore agités du souvenir des troubles civils. A quelle

autre époque un romancier aurait-il imaginé cet aubergiste qui, prenant Sophie pour la maîtresse du prétendant, calcule ce qu'il gagnera à la faire arrêter, et qui, entendant dire que le prétendant approche avec une armée, s'empresse d'accabler Sophie de respects et de protestations du plus sincère dévouement; variant de nouveau dans sa conduite selon les espérances ou les craintes qu'il conçoit, et trouvant toujours de bons raisonnemens pour se croire patriote, alors même qu'il ne consulte que son intérêt? Cette peinture est admirable, et d'une profondeur comique digne de Molière : des traits de ce genre appartiennent à tous les siècles et à toutes les nations.

Mais cet ouvrage n'est pas sans défauts. Le caractère de mistriss Bridget, un des premiers personnages, est effacé à dessein : on voit que l'auteur a employé beaucoup de petits moyens pour ne pas laisser soupçonner que *Tom Jones* lui doit la vie, et pour que le lecteur ne soit pas trop surpris de l'apprendre au dénouement. Il est difficile de concevoir comment cette femme a pu vouloir cacher à son frère un mariage qu'il aurait approuvé; et l'idée que l'auteur a donnée d'elle laisse encore moins deviner comment il s'est trouvé un jeune homme beau, aimable, spirituel, capable de l'épouser en secret. Toute la conduite de cette mère des deux rivaux manque de vérité, et ce qu'on peut dire de mieux en faveur de Fielding, c'est qu'il avait assez d'esprit pour sentir cette faute, et chercher à la déguiser; mais elle est sensible pour les connaisseurs. Les deux précepteurs ne devaient pas convenir à un homme du caractère de M. Allworthy : avec tant de raison, comment peut-il accueillir deux fous plus propres à corrompre ses neveux qu'à les instruire! L'idée de mettre des enfans entre deux doctrines contradictoires et également fausses, a pu fournir à Fielding des disputes plaisantes; mais je doute qu'un père de famille l'ait jamais réalisée; alors pourquoi la faire exécuter par un homme donné comme le modèle des hommes, et qui cependant est trompé par deux pédans, par un enfant

hypocrite, par sa sœur, femme assez sotte, et qui se trompe lui-même sur le caractère de Tom Jones ? C'est bien des torts pour le sage M. Allworthy. Lorsqu'il est mécontent de son fils adoptif, il le jette seul au milieu du monde, en lui donnant une somme d'argent assez considérable ; étrange manière de corriger un étourdi ! En général, la conduite de cet homme est en tout éloignée de la prudence que l'auteur se plaît à lui reconnaître ; il n'a véritablement à lui qu'une grande bonté ; il parle bien et agit légèrement, parce que Fielding, en lui prêtant ses propres opinions, son esprit, l'a fait agir pour l'ensemble du roman, contradiction qui n'est pas un léger défaut dans un ouvrage remarquable par une profonde connaissance des hommes.

Ceux qui ont tant vanté la pureté des mœurs anglaises expliqueront comment, dans une si grande quantité de personnages, il ne se trouve, à bien peu d'exceptions près, que des filles faisant des enfans, des femmes mariées vivant dans la débauche, des voleurs, des scélérats, des hypocrites et des libertins. Il est à présumer cependant que Fielding connaissait ses compatriotes ; et jamais les Anglais n'ont nié la vérité des peintures : en conclura-t-on que les passions et les vices prêtent plus aux événemens dont tout romancier a besoin, que la sagesse et les vertus ? Ce serait assez mon avis. Aussi n'y a-t-il point de roman dont une mère puisse prescrire la lecture à sa fille ; ce qui n'empêche pas que des romans comme *Gil Blas*, *Tom Jones* et quelques autres, ne soient une lecture aussi agréable qu'instructive, quand on est arrivé à l'âge où l'on n'a plus besoin des conseils d'une mère pour se décider dans le choix des livres qu'on peut lire.

L. C.

Suite des Souvenirs de Félicie.

De tous temps les princes ont aimé les nains, les fous et les enfans: des individus sans art, sans éducation, bien simples, bien naïfs, sont toujours sûrs de leur plaire; ils forment un contraste amusant avec des courtisans. La vérité plaît toujours aux princes, quand elle n'est bonne à rien. Ils ne la craignent communément que lorsqu'elle peut être utile, parce qu'elle est alors raisonneuse et sévère. D'ailleurs les princes, en général, sont timides; ce qui me semble très-naturel quand on fixe sur soi tous les yeux: c'est pourquoi ils montrent souvent tant d'embarras dans la conversation; on les écoute, on les cite; ils osent à peine parler : un enfant, un petit monstre, dans un salon, est une distraction, un sujet d'entretien; c'est beaucoup. Nous avons, au Palais-Royal, un petit nègre qui fait nos délices; il succède à un autre, qui, devenu grand, est relégué maintenant dans l'antichambre. *Narcisse* a treize ans, et n'est plus qu'un domestique; *Scipion* a sept ans, et c'est le petit nègre des quatre parties du monde le plus caressé et le plus gâté; il règne depuis quatre ans dans le salon du Palais-Royal, au milieu du plus beau cercle; il marche à quatre pattes, et fait la culbute sur le tapis; il casse tous les éventails qu'il peut attraper; il se glisse sous les chaises des dames, les déchausse très-adroitement, et s'enfuit en emportant leurs souliers: il débite d'une manière très-bruyante tout ce qui lui passe par la tête. L'autre jour, il s'approcha de madame la princesse de Conti, et lui dit très-gravement : *Madame, pourquoi donc avez-vous un si grand nez ?* Cette question faite à la princesse du monde la plus sérieuse, la plus imposante, qui a le plus grand nez, et devant quarante personnes, causa un étrange embarras; on voulut renvoyer Scipion, il s'obstina à vouloir s'ins-

truire,

truire, et répéta sa question, en ajoutant, *je veux savoir ça*. On fut obligé de l'emporter, il se débattait en s'écriant : *C'est que je n'ai jamais vu un nez si long*...... Il a fait, il y a quelque temps, une réponse très-spirituelle. Madame la duchesse de Chartres le prend souvent avec elle dans sa voiture; un soir, elle lui dit qu'elle le mènerait à la comédie. En effet, il descendit avec nous, mais il se trouva que la voiture était remplie, et qu'il n'y pouvait entrer; comme il paraissait regretter baucoup la comédie, madame la duchesse de Chartres lui proposa de monter derrière la voiture, en ordonnant aux valets de pied de le bien tenir. Scipion dit qu'il aimait mieux rester. Pourquoi cela? lui demanda-t-on. *Oh !* répondit-il, *c'est que, lorsqu'une fois j'aurai été derrière, on ne me prendra plus dedans.* Il sait très-bien que *Narcisse* a joui de toute sa faveur ; il faut qu'il ait profondément réfléchi là-dessus.

M. de Boulainvilliers, prevôt de Paris, a, par sa charge, le droit de porter le cordon rouge; il chasse assez souvent avec M. le comte de la Marche (1). Un jour, à l'une de ces chasses, on s'égara, et l'on appela un paysan pour s'informer du chemin. Ce paysan, sans qu'on le sut, connaissait le prince et M. de Boulainvilliers ; il répondait au prince avec un respect très-marqué; M. le comte de la Marche lui demanda, en riant, pourquoi il ne témoignait pas plus de considération pour M. de Boulainvilliers que pour lui; car, ajouta-t-il, tu vois bien que la plaque de son ordre est d'or, et que la mienne n'est que d'argent ? Oui, repartit le paysan, mais la sienne est du faux or, et la vôtre est d'argent fin.

La jolie réponse de ce paysan m'en rappelle une autre qui fut faite aussi par un paysan, à un homme de ma connaissance. Ce paysan se plaignait vivement d'un fermier, son voisin, qu'il accusait de friponnerie. Il est plus fin que l'ambre, ajoutait-il. Pourquoi, lui demanda-t-on, dis-tu qu'il est *plus fin que l'ambre ?* C'est, répondit-il,

(1) Depuis prince de Conti, aujourd'hui en Espagne.

que l'ambre n'enlève que la paille, et que lui enlève le grain.

Le marquis de ** est, comme on sait, le moins fidèle des maris; sa femme, très-jeune encore, se conduit toujours bien. Un soir, qu'il soupait avec elle au Palais-Royal, on remarqua la coiffure de sa femme qui n'avait, dans ses cheveux, qu'une étoile et un croissant de fort beaux diamans. Le marquis de ** disait à madame de Serrant, qui admirait ces deux ornemens, qu'il venait de donner l'*étoile* à sa femme au moment où elle s'était assise dans sa voiture; qu'il l'avait mise lui-même dans ses cheveux, au-dessus du croissant, sa parure ordinaire, et qu'elle ne l'avait pas encore vue! C'est un talisman, sans doute, repartit madame de Serrant, car on peut croire que c'est votre *étoile* qui vous préserve du *croissant*.

Madame de la Vaup****** n'est plus de la première jeunesse; mais elle a une physionomie agréable, de la douceur, de l'esprit et une sorte d'ingénuité dans le caractère qui la rend très-piquante. Tout cela compose une fort aimable personne. Elle s'est trouvée, il y a quelque temps, dans un plaisant embarras, dont elle s'est tirée d'une manière singulière. Se promenant à cheval, elle rencontra la chasse du roi, et elle aperçut le roi, à cheval aussi, qui s'avançait vers elle; alors, ne sachant pas si une femme, en amazone, doit ou non ôter son chapeau au roi, lorsqu'il vient lui parler, elle fut dans une cruelle perplexité, craignant de manquer de respect ou de faire une chose ridicule : cependant le roi s'approchait, il fallait prendre un parti. Dans cette extrémité, elle imagina d'ôter son chapeau, de le tenir un peu en l'air de la main droite, et de l'autre, de se gratter doucement la tête, car, dit-elle, en contant cette histoire, je raisonnais de cette manière : si je dois ôter mon chapeau, il est ôté; si l'étiquette, pour une femme, est de le garder, le roi pourra croire que je ne le tiens que pour me gratter la tête, pour rajuster mes cheveux, etc. Le roi s'arrêta près d'elle quelques minutes;

comme elle était dans une attitude très-gênante, elle trouva qu'il lui parlait bien long-temps, et elle fut extrêmement soulagée lorsqu'il la quitta.

M. de P***, était amoureux de Mme de ***, qui ne s'en doutait pas; il était son ami depuis plusieurs années, et il ne lui avait jamais laissé soupçonner ses sentimens. Un soir, se trouvant tête à tête avec elle, il lui fut impossible de se contraindre plus long-temps, et sans aucune préparation il se jette à ses genoux en lui disant les choses du monde les plus passionnées; cette brusque déclaration parut ridicule à Mme de ***; elle aima mieux en rire que se fâcher contre un ami qu'elle estimait; elle tenait un écran et en plaisantant elle en donna un petit coup sur le visage de M. de ***; mais le petit clou d'épingle qui attachait le manche de l'écran au carton s'enfonça et s'accrocha au nez de M. de P***, de manière que cet écran resta collé sur son visage comme un masque, car Mme de *** l'avait lâché, en riant aux éclats. Dans cet instant quelqu'un entra; les rires de Mme de *** redoublèrent, et M. de P***, profitant de son malheur pour s'en aller sans être vu, se releva précipitamment avec l'écran sur son visage et prit la fuite en l'emportant; il ne le décrocha que dans l'antichambre. Le tiers qui avait interrompu le tête-à-tête, n'ayant pas vu le visage de M. de P***, ne sut pas son nom ce jour là; Mme de *** ne voulut pas le dire; mais M. de P*** fut trahi par la profonde égratignure qu'il avoit au nez, qu'il conserva plusieurs jours et qui le fit reconnaître.

Deux hommes que je connaissais viennent de se tuer avec une réflexion qui fait horreur. L'un étoit un peintre en miniature qui avoit du talent, il se nommait *Melly*; il avait commencé mon portrait il y a trois mois, et n'ayant pas le temps de lui donner des séances, je lui avais laissé cette ébauche à laquelle je ne pensais plus lorsqu'il m'écrivit pour m'annoncer qu'il allait faire *un grand voyage*, et pour me demander de finir mon portrait; je lui donnai trois séances, il n'en fallait plus qu'une; il indiqua un jour assez

voir quelle heure il était ; nous nous approchâmes d'une superbe pendule, dont Louis XV avait fait présent à M. de Puisieulx ; on y voyait les trois parques soutenant le cadran, et nous remarquâmes avec saisissement que le fil d'or de celle qui tenait le fuseau était rompu, sans qu'on ait pu savoir de quelle manière il fût cassé..... M. de Puisieulx expirait dans ce moment !... Sa mort fut honorée des regrets de tous les honnêtes gens. Cet homme vertueux, rempli de piété, de droiture et de désintéressement, avait aimé du fond de l'ame la religion, l'état et son souverain ; il occupa de grandes places avec une parfaite intégrité ; il s'en démit volontairement et les quitta avec des mains pures et une réputation irréprochable. Durant les six dernières années de sa vie, il vécut en sage *chrétien*; il avait acquis le droit de se reposer. La reconnaissance conservera toujours en Champagne, parmi les pauvres, le souvenir de son immense charité et du bien qu'il a fait sans ostentation, mais sans relâche jusqu'au terme de son utile et noble carrière.

D. GENLIS.

(La suite dans un prochain numéro.)

SPECTACLES.

THÉATRE LOUVOIS.

Vincent de Paule, pièce en trois actes et en vers, de M. *Dumolard*.

On prétend que Paule, visitant les forçats de Marseille, y vit un jeune homme de 26 ans, d'une figure intéressante, et qui ne pouvait se consoler d'avoir laissé sa femme et ses enfans dans la plus grande détresse; que le saint personnage offrit de se mettre à sa place; que l'échange étant accepté, Paule fut enchaîné dans la chiourme des galériens, et que le reste de sa vie ses pieds demeurèrent enflés du

poids des fers honorables qu'il avait portés pendant deux ans. Ce trait de *charité* serait sublime : nul doute que Paule n'en fût capable ; mais cette historiette est bien difficile à croire. Moreri n'en parle pas, et les circonstances dont on l'accompagne, l'époque à laquelle on la place, ne permettent guère de la regarder autrement que comme une fable. Connu à la cour par son mérite, Paule obtint en 1619 la place d'aumônier-général des galères. Il avoit alors 43 ans, et avant cet acte héroïque de magnanimité, il était déjà célèbre à Marseille par de grandes actions. En supposant qu'on ait jamais connu l'usage des *remplaçans* aux galères, qu'un innocent ait été admis à se substituer à un coupable, ce qui est plus que douteux, comment imaginer qu'on eût reçu, qu'on eût mis à la chaîne un prêtre, un aumônier-général protégé par la cour, envoyé par elle, fameux par l'exercice des plus éminentes vertus dans le lieu même où était la chiourme? comment aurait-il pu y rester oublié pendant deux années entières?

Au reste ce n'est pas ce roman, c'est la fondation de l'hôpital des *Enfans-Trouvés* qui a servi de cadre à la pièce nouvelle, qu'on n'a voulu intituler ni comédie, ni drame, ni tragédie, et qui en effet n'est rien de tout cela, et n'a aucun caractère bien décidé, quoique *tirant* beaucoup *sur le drame*. Quelques-uns ont pensé que Paule avait, en créant cet hospice, rendu un mauvais service à l'humanité; qu'on trouvait beaucoup plus d'enfans depuis qu'il avait ouvert un asile aux Enfans-Trouvés. Il n'y a pas d'établissement si utile qui ne puisse donner lieu à quelques abus et à quelques inconvéniens ; mais il faut convenir que l'institution de Paule en a fait cesser de bien terribles. Auparavant, on vendait ces malheureux fruits de la faiblesse humaine 20 sous la pièce, et on les donnait par charité, disait-on, à des femmes malades que ces innocentes victimes débarrassaient, à ce qu'on prétendait, d'un lait corrompu; raisonnement et remède absurde, d'un côté, charité barbare de l'autre. On ne peut se dispenser de savoir gré à Paule d'avoir mis fin à des usages aussi cruels qu'extravagans. Ce n'est pas la seule censure hasardée qu'il ait eu à essuyer, malgré l'éminence de son mérite et d'une charité qui ne pourra jamais être surpassée. MM. de Port-Royal, mécontens de ce que ce saint homme, qui avait la plus grande influence sur la nomination aux bénéfices, en écartait soigneusement les partisans de Jansenius, le peignaient comme un pauvre saint ; en quoi ils avaient tort; car il possédoit la véritable éloquence, le don de persuader, et il en donna une preuve sans réplique à l'occasion de ces malheureux enfans dont

4

il s'était fait le père. Il avait commencé par en nourrir douze; bientôt, il adopta tous ceux qu'on trouvait aux portes des églises. Enfin, les secours lui manquant, il convoque, dans l'église, une assemblée de dames charitables, y fait trouver un grand nombre d'enfans abandonnés, ce spectacle, joint à une exhortation succinte et pathétique, arrache des larmes, et au même instant, au même lieu, l'hôpital des Enfans-Trouvés est établi et doté.

M. Dumolard s'est emparé de ce trait. Je dirai peu de chose du canevas de sa pièce qui est mal ourdi. Julie, pupille et nièce du seigneur de Silly, est venue se présenter comme dame hospitalière, aux Enfans-Trouvés, où elle s'est fait précéder par le fruit ignoré de sa passion pour Folleville, officier attaché au parti de la fronde, et où elle a été reçue apparemment sans qu'on sût qui elle était, chose fort invraisemblable, mais fort nécessaire pour la pièce. L'oncle de cettej eune mère ne sait où elle existe; il vient dans son hospice réclamer les bons offices de Paule directeur du conseil de conscience de la régence, pour faire avoir à son fils une commanderie dans l'ordre de Malte. On l'invite à visiter la maison. Le premier objet qu'il rencontre est Julie. Il éclate en menaces contre elle et le fondateur des Enfans-Trouvés, et sort furieux. Folleville arrive d'un autre côté pour solliciter l'entremise de Paule, afin de se remettre en grace auprès du roi. Il voit son amante, et croit toucher au moment d'unir son sort au sien, en rentrant dans le devoir; mais il rencontre un *trouble-fête*, M. de Silly fils, qui veut venger l'honneur de sa cousine. Paule fait entendre raison à ce petit mutin, en lui apprenant que l'officier retourne à la bonne cause, et veut tout réparer par un bon mariage. Alors l'oncle arrive avec un ordre pour enfermer Julie. Assaut d'éloquence de la part de tous les personnages. Paule attendrit l'oncle. Un contre-ordre survient: « Il n'en est pas besoin, dit l'oncle; Paule m'avait désarmé. » Le père et la mère se marient: mieux vaut tard que jamais.

On dit que cette pièce est le coup d'essai d'un jeune homme: il y a lieu de le croire; car on n'y trouve aucune entente de la scène; rien n'est motivé, préparé ni amené; il y a quatre à cinq reconnoissances ou rencontres imprévues. Malgré ces coups de théâtre, l'action languit fréquemment. Tout a été cependant entendu avec patience, et quelquefois avec intérêt. Il y a eu seulement un léger murmure pour un mot qui n'en valait pas la peine. L'officier et la mère précoce voulant avoir un entretien, témoignent la crainte d'être surpris; un soldat convalescent qui se trouve là, dit:

Ne suis-je pas ici pour faire sentinelle?

et va se planter à la porte. Quelques-uns ont trouvé que cela avait trop l'air de *garder les manteaux*. Mais comme l'enfant étoit déjà fait, comme on devait être bien sûr qu'il ne serait désormais question que de le nourrir, et que l'entrevue se passerait en tout bien et tout honneur, cette délicatesse a paru outrée à plusieurs, et l'affaire n'a pas eu de suites. On a été plus fâché de voir le vertueux Paule user d'artifice pour s'assurer si le futur commandeur est digne de sa protection; de l'entendre proposer à ce jeune homme de concourir à l'obtention d'une lettre de cachet contre sa cousine : ce petit moyen ne convient aucunement à la sublimité du caractère de celui qui l'emploie. Néanmoins l'auteur a été demandé d'une voix à peu près unanime.

En général, les saints ne doivent pas être mis sur le théâtre. Cependant les deux fondateurs de la scène française en ont donné l'exemple : Polyeucte, Esther, Mardochée, Josabeth, Joad sont des saints, des saintes et des prophètes. Vincent de Paule est comme eux un personnage dramatique; mais on n'aime point à le voir occupé à recrépir l'honneur des filles-mères, à dénouer des romans. Il faut toutefois dire à la décharge de l'auteur, que s'il a mis sur le théâtre un des hommes les plus religieux qui aient existé, du moins il n'a blessé ni la religion ni ses ministres; et il faut bien se garder de confondre sa pièce avec quelques autres, où le projet de la tourner en ridicule est visible, tels que celle de *l'Abbé Pellegrin*, où ce prêtre est loué de sacrifier l'autel au théâtre; de Scarron, qui vend ouvertement son canonicat 4000 livres, et dit que c'est pour rien, parce que le cardinal n'en donne pas à moins de 2000 écus. On sait bien que Scarron n'était pas fort scrupuleux, ni Mazarin non plus. Le premier sollicitant un bénéfice, comme on lui demandait de quelle espèce, répondit : « Si » simple, qu'il ne faille que croire en Dieu pour le desservir. » Mais ces traits, que l'histoire peut et doit peut-être conserver, ne sauraient sans danger être exposés sur la scène, dans un pays où l'on veut conserver la religion catholique.

M. Dumolard s'est bien gardé de manquer ainsi aux convenances. J'aurais pourtant desiré qu'il n'eût point parlé du carrosse de Paule, qui probablement n'en eut jamais, et qu'il eût averti l'acteur qui le représentait de s'habiller moins somptueusement. Du reste, il prête à son héros un langage constamment noble, décent, onctueux, quelquefois entraînant :

S'immoler au prochain, l'aimer et le servir,
Est le plus pur encens qu'au ciel on puisse offrir.

Qui les connaît (les hommes) les plaint, et qui les plaint les aime.
Un cœur vraiment pieux est toujours indulgent.

Aussi a-t-on beaucoup applaudi le soldat malade, lorsqu'il a dit, en parlant de Paule :

Un prêtre comme lui vaut presque un bon soldat.

Cette pièce fait beaucoup d'honneur à M. Dumolard comme écrivain, mais non comme écrivain dramatique : sous ce rapport, on peut le regarder comme un vrai novice.

Il n'y a dans Vincent de Paule qu'un seul rôle, pour ainsi dire, c'est le sien. Dorsan y a mis de la chaleur et de l'onction : il a beaucoup à se défendre de la monotonie de ses gestes, et il lui reste à acquérir de l'aisance et du naturel. En général on lui trouve trop d'apprêt et d'emphase.

Théatre du Vaudeville.

Édouard et *Adèle*, ou *l'Indifférence par amour*, de M. *Dubois*.

Si l'on ne voulait que des occupations édifiantes et sérieuses ; s'il était possible que tout le monde s'y livrât, il faudrait sans contredit fermer tous les théâtres, et celui du Vaudeville un des premiers ; car rien n'est moins édifiant que ce qu'on y voit. Dans l'Indifférence par amour, c'est un père qui est, d'un bout de la pièce à l'autre, berné par son fils, et une femme qui va devenir sa bru. Il est vrai que ce père est un imbécille, et que les amans ne peuvent réussir qu'en le mystifiant. Si l'on objecte qu'il faut imaginer des situations qui ne compromettent pas l'autorité paternelle, les auteurs répondront que le Vaudeville n'est pas une école de mœurs, mais un rendez-vous de plaisirs ; qu'on n'y va pas pour entendre commenter le Décalogue ; que leurs bluettes ne peuvent causer d'incendie, et que personne ne s'avise de prendre leur badinage à la lettre et d'en faire la règle de sa conduite. Et peut-être faudra-t-il se contenter de cette excuse ; car il serait trop ridicule de juger le joyeux Vaudeville avec la gravité de l'aréopage. On pourrait cependant, sans un excès de rigorisme, exiger qu'il s'abstînt de livrer à la dérision ce qui ne saurait exister long-temps sans la croyance et la vénération publique.

M. Dubois a voulu s'affranchir du joug de l'usage qui semblait exiger un couplet d'annonce. Arlequin y a suppléé par un lazzi,

Quand la comédie aura été jouée, a-t-il dit, je viendrai vous l'annoncer. On s'est contenté de cette facétie qui ne me semble point très-saillante, quoi qu'on en dise.

M. de Bellecour a une aversion décidée pour les mariages d'inclination, parce qu'il y a été attrapé : il ne veut pas que son fils Edouard en contracte un de ce genre ; et la moindre sympathie entre lui et sa future épouse, suffirait pour que le père s'y opposât. Il lui destine, en conséquence, une dame de Murville, qu'il s'imagine qu'Edouard n'a jamais vue. Il se trouve au contraire que c'est une jolie veuve dont Edouard est épris, et qui partage son amour. Les deux amans jouent l'indifférence devant le père, et même l'aversion. Averti du stratagême, il leur annonce, pour les éprouver, que puisqu'ils répugnent l'un et l'autre si fort à ce mariage, il n'y songe plus. Le couple amoureux, instruit de l'avis donné à M. de Bellecour, reçoit cette nouvelle avec tant de joie, qu'il est complètement abusé. Alors il veut les unir de force, et on ne lui oppose que la résistance nécessaire pour entretenir son erreur.

Qu'il croie que son fils cède par complaisance, on le conçoit ; mais madame de Murville, maîtresse d'elle-même, comment peut-il penser qu'elle se prête à épouser un homme qui lui inspire plus que de l'indifférence ? Il menace sa famille de toute sa colère. Ce motif est bien faible et bien vague pour déterminer la jeune veuve à un si grand sacrifice. On ne voit pas d'ailleurs, on ne dit point quel moyen aurait M. de Bellecour de se venger du refus qu'aurait fait madame de Murville d'épouser son fils, pour qui elle sent et à qui elle inspire un sentiment qui, dans la croyance du père, approche de la haine. Ce dénouement n'a aucune vraisemblance, et détruit toute illusion. M. de Bellecour, d'ailleurs, se méprend au caractère du *mariage d'inclination*. Si je ne me trompe, on n'a coutume de donner ce nom qu'à ceux où quelque convenance est sacrifiée à l'amour ; car lorsqu'elles se joignent toutes à un goût réciproque, il me semble que ce n'est pas le cas d'un mariage purement d'inclination ; et un père qui, comme M. de Bellecour, s'oppose à une alliance de cette espèce, figurerait mieux peut-être aux Petites-Maisons que sur un théâtre. Il y a un peu de langueur dans quelques scènes. Plusieurs couplets très-agréables ont soutenu la pièce et ont fait demander l'auteur.

Ce vaudeville est un hommage continuel au beau sexe, et quelquefois à sa prééminence sur le nôtre.

Si la femme écrit aussi bien,
C'est qu'elle écrit ce qu'elle pense.

Ces deux vers ont été vivement sentis. Il faut convenir que Voltaire écrivant contre les libelles, Rousseau contre les spectacles, Mercier contre la loterie, ont furieusement décrié la bonne foi du sexe masculin.

Beaucoup d'autres couplets ont été applaudis : je n'en ai retenu que ces vers :

Le premier plaisir est l'amour ;
Le premier bonheur, une femme.

et cette réponse d'Edouard à son père, qui lui dit qu'on se lasse bientôt d'une femme qu'on a prise par inclination :

L'hymen appuyé sur l'amour
N'éprouve point de lassitude.

Mais ce qui a plus contribué au succès de l'auteur, c'est madame Harvey, qui, naguère peu remarquée ou peu employée à ce théâtre, est venue se placer tout-à-coup entre madame Henri et mademoiselle Desmares, et soutient très-bien ce voisinage.

ANNONCES.

Nouveau Dictionnaire historique, ou Histoire abrégée de tous les hommes qui se sont fait un nom, par des talens, des vertus, des forfaits, des erreurs, etc., etc., depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours ; dans laquelle on expose avec impartialité ce que les écrivains les plus judicieux ont pensé sur le caractère, les mœurs, et les ouvrages des hommes célèbres dans tous les genres, avec Tables chronologiques, pour réduire en corps d'histoire les articles répandus dans ce *Dictionnaire* ; par L. M. Chaudon et F. A. Delandine. Huitième édition, revue, corrigée et considérablement augmentée ; treize volumes in-8°. à deux colonnes, de près de 700 pages chacun, et sur papier fin d'Annonay. Prix, brochés : 80 francs.

A Lyon, chez Bruyset aîné, et compagnie, imprimeurs-libraires.

On offre à l'empressement du public, la huitième et nouvelle édition d'un ouvrage attendu depuis long-temps. Les auteurs n'ont rien négligé de ce qui pouvoit concourir à la perfection de ce livre important. Chaque classe de la société, en particulier, trouvera dans cette Biographie universelle, la partie de l'histoire qui peut lui appartenir. Le législateur, le prélat, l'homme d'état, le ministre de la religion, le guerrier, le poète, l'artiste, le savant, le littérateur, le jurisconsulte, le commerçant, etc., etc., y trouveront l'histoire de ceux qui les ont précédés dans le genre de connoissances ou d'études auquel ils se sont livrés.

La Henriade, par Voltaire, avec notes, suivies de l'Essai sur la poésie épique ; nouvelle et jolie édition, ornée de dix jolies figures, et d'un frontispice gravé en taille-douce, propre à l'usage de la jeunesse. Un vol. in-12. Prix : 2 fr., et 2 fr. 70 c. par la poste.

A Paris, chez Le Prieur, libraire, rue Saint-Jacques, n°. 278.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

NOUVELLES DIVERSES.

De Londres. La fameuse motion de M. Fox, faite le 23 avril, sur la défense nationale, n'a pas complètement réussi, ni culbuté le ministère, quoiqu'appuyée par M. Pitt et tout son parti. Mais la victoire des ministres a été pénible, et présage, dit-on, leur chute. On dit même que M. Addington a fait sentir au roi la nécessité de sa retraite, et de celle de ses collègues.

Les anglais entassent conquêtes sur conquêtes : dans les Indes occidentales, Curaçao, la seule île considérable et commode pour le commerce qu'y eussent les hollandais ; dans les Indes orientales, Delhi, Agra. Tous ces pays sont beaucoup plus faciles à conquérir qu'à conserver, et cette grandeur colossale qui peut éblouir le peuple, ne paraît rien moins que solide aux hommes qui réfléchissent.

On écrit de *Lisbonne* : L'événement arrivé ici est sans exemple dans l'histoire de la navigation des peuples. Le nombre des bâtimens (anglais) qui se sont perdus, corps et biens, est de 36 navires marchands et une frégate. Toute la côte, entre Figuières et Aveiro, est couverte de débris. La perte est estimée à plus de 50 millions de notre monnaie. Plus de huit cents matelots ou passagers ont péri, parmi lesquels plusieurs familles de créoles qui passaient à la Jamaïque.....

On mande de *Vienne*, en date du 29 avril : Depuis quelque temps les communications officielles sont très-fréquentes entre notre cour et les principaux cabinets de l'Europe. Cette activité de correspondre, ainsi que d'autres circonstances, font présumer qu'il se traite en ce moment des objets très-importans. Les derniers avis de Pétersbourg et de Copenhague confirment la nouvelle de la conclusion d'un traité d'alliance défensive entre la Russie et le Danemarck.

De Ratisbonne. Dans la déclaration verbale que le chargé d'affaires de la république française a faite en dernier lieu aux principaux membres de la diète, il exhorte à éviter toutes les contestations et dissensions intestines qui ne peuvent que devenir nuisibles, dans l'attente où est l'Empire d'une nouvelle intervention de la part de la France et de la Russie. Il témoigne en même temps, que les hauts médiateurs ne pourraient voir avec plaisir que la

commission d'exécution du conservatoire du conseil aulique commençât ses opérations, d'autant plus qu'on a lieu de croire que son travail deviendrait aussi superflu que les réserves et protestations, etc.

Des bords du Mein, 17 *mai*. Les magistrats de Francfort ayant appris, qu'au mépris de leurs ordonnances, des particuliers avaient trouvé le moyen de soustraire à leurs recherches, et de cacher des émigrés et déportés français, condamnés à sortir de la ville, ont arrêté que « tout étranger muni d'un billet de permission du bureau des impositions, sera tenu de le porter sans cesse sur lui; que tout bourgeois et habitant, convaincu d'avoir logé, pendant un temps long ou court, quelque émigré ou déporté français, sera condamné sans rémission à l'amende de 20 rixd. et en cas de récidive traduit pardevant le sénat, pour subir une peine plus grième; qu'il sera fait de fréquentes visites domiciliaires, et procédé, selon toute la rigueur des lois, envers les contrevenans, et qu'il sera accordé une récompense à ceux qui les dénonceront. »

On dit que des commissaires français se sont rendus à Munich, pour procéder, conjointement avec les magistrats bavarois, à l'interrogatoire des émigrés français qui ont été arrêtés à Munich, comme impliqués dans la conspiration contre le premier consul et le gouvernement français. On ajoute que ces commissaires assisteront aussi à l'interrogatoire de ceux des habitans de Munich qui se trouvent grièvement inculpés par la correspondance de M. Drake.

Des lettres de *Carlsruhe* annoncent, comme prochain, le départ du roi de Suède pour Munich, et de là pour Vienne. Après quelque séjour dans cette capitale, S. M. suédoise se propose, ajoute-t-on, de se rendre à Berlin.

PARIS.

Depuis plus de six semaines, le sénat s'occupait de la grande mesure proposée le 10 de ce mois par le tribun Curée. La série de cet événement, qui fera époque, est tracée dans le Journal officiel du 16. On y voit que, le 6 germinal, le sénat délibérant sur la communication qui lui avait été donnée, le 2 du même mois, au nom du gouvernement, par le grand-juge, de son rapport relatif aux complots de M. Drake, arrêta qu'une adresse serait pré-

sentée, à ce sujet, au premier consul par le sénat en corps. Elle avait un double objet : 1°. une haute-cour, ou jury national, pour juger les délits des fonctionnaires publics et les hommes d'état; 2°. des institutions tellement combinées, que leur système pût survivre au premier consul. « Vous fondez une ère nouvelle, dit le sénat; mais vous » devez l'éterniser : l'éclat n'est rien sans la durée. Grand » homme, achevez votre ouvrage, en le rendant immortel » comme votre gloire. Vous nous avez tirés du chaos du » passé; vous nous faites bénir les bienfaits du présent; » garantissez-nous l'avenir. »

Le premier consul a répondu par un message du 5 floréal, en invitant le sénat à lui faire connaître sa pensée toute entière; il termine ainsi : « Je désire que nous puis» sions dire au peuple français, le 14 juillet de cette an» née : il y a quinze ans, par un mouvement spontané, » vous courûtes aux armes, vous acquîtes la liberté, l'é» galité, la gloire. Aujourd'hui, ces premiers biens des » nations, assurés sans retour, sont à l'abri de toutes les » tempêtes; ils sont conservés à vous et à vos enfans : des » institutions conçues et commencées au sein des orages » de la guerre intérieure et extérieure, développées avec » constance, viennent se terminer au bruit des attentats et » des complots de nos plus mortels ennemis, par l'adop» tion de tout ce que l'expérience des siècles et des peuples » a démontré propre à garantir les droits que la nation » avait jugés nécessaires à sa dignité, à sa liberté et à son » bonheur. »

Le sénat répondit, le 14 floréal, que les Français voulaient le repos après la victoire. « Ce repos glorieux, » ajoute-t-il, ils le devront au gouvernement héréditaire » d'un seul, qui, élevé au-dessus de tous, investi d'une » grande puissance, environné d'éclat, de gloire et de » majesté, défende la liberté publique, maintienne l'éga» lité, et baisse ses faisceaux devant l'expression de la » volonté souveraine du peuple qui l'aura proclamé....... » Ce gouvernement héréditaire ne peut être confié qu'à » Napoléon Bonaparte et à sa famille. La gloire, la recon» naissance, l'amour, la raison, l'intérêt de l'état, tout » proclame Napoléon Empereur héréditaire. »

A cette réponse était joint un mémoire dans lequel le sénat développe les dispositions qui lui paraissent les plus propres à garantir « l'indépendance des grandes autorités, » le vote libre et éclairé de l'impôt, la sûreté des pro» priétés, la liberté individuelle, celle de la presse, celle

» des élections, la responsabilité des ministres, et l'invio-
» labilité des lois constitutionnelles. »

La connaissance préliminaire de ces faits était indispensable pour bien entendre la réponse que le vice-président du sénat (le C. François de Neufchâteau) a faite le 14 de ce mois aux tribuns, qui sont venus y apporter le vœu de leur corps, relativement à l'empire héréditaire. « Depuis » le 6 germinal, a-t-il dit, le sénat a fixé sur le même » sujet la pensée attentive du premier magistrat...... Dans » vos discours publics, nous avons retrouvé le fonds de » toutes nos pensées; comme vous, citoyens tribuns, nous » ne voulons pas des Bourbons, parce que nous ne vou- » lons pas la contre-révolution, seul présent que puissent » nous faire ces malheureux transfuges qui ont emporté » avec eux le despotisme, la noblesse, la féodalité, la » servitude et l'ignorance, et dont le dernier crime est » d'avoir supposé qu'un chemin pour rentrer en France » pouvoit passer par l'Angleterre.

» Comme vous, citoyens tribuns, nous voulons élever » une nouvelle dynastie, parce que nous voulons garantir » au peuple français tous ses droits qu'il a reconquis, et » que des insensés ont le projet de lui reprendre. Comme » vous, citoyens tribuns, nous voulons que la liberté, » l'égalité et les lumières ne puissent plus rétrograder. Je » ne parle pas du grand homme appelé par sa gloire à » donner son nom à son siècle, et qui doit l'être par nos » vœux, à nous consacrer désormais sa famille et son exis- » tence. Ce n'est pas pour lui, c'est pour nous qu'il doit » se dévouer. Ce que vous proposez avec enthousiasme, le » sénat le pèse avec calme. »

Le même jour, 14 floréal, à huit heures du soir, une députation de douze sénateurs s'est rendue au château de Saint-Cloud, pour porter au premier consul le vœu du tribunat, et la réponse du sénat à ce vœu.

— De toutes les parties de l'armée de terre et de l'armée navale, de toutes les villes, à commencer par celle de Paris, il arrive au *premier consul* des adresses qui expriment le desir de voir changer ce titre en celui d'*empereur héréditaire*. Le corps municipal de la capitale rappelle qu'il y a deux ans il présenta au premier consul son vœu pour l'hérédité. « Des motifs, ajoute-t-il, qu'il ne nous » est pas permis de pénétrer, vous déterminèrent à le re- » fuser, et même à en empêcher la publicité. »

(N°. CLI.) 29 Floréal an 12.
(Samedi 19 Mai 1804.)

MERCURE
DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POESIE.

LA PROMENADE D'HIVER.

Contemple, ma Zélis, le deuil de la nature!
Vois ces chênes courbés sous les vents orageux,
Ces campagnes, ces bois privés de leur parure,
Cette aride colline, et ce ciel nébuleux!

Hiver; affreux hiver! la plaine dévastée
Seule n'est pas en butte aux traits de ta fureur!
Ton influence agit sur mon ame attristée,
Et ton pouvoir funeste usurpe aussi mon cœur.

Tu bannis le desir, tu fais fuir l'espérance,
Pour y faire régner la tristesse et l'effroi:
L'amour, le tendre amour, évitant ta présence,
Pour conserver son feu s'envole loin de toi.

O mortel malheureux, quelle est ta destinée!
Satisfait le matin, découragé le soir,
Esclave des saisons, changeant comme l'année,
Tu passes tour-à-tour de la crainte à l'espoir.

HÉLAS ! dans les accès de ma mélancolie,
Je crois voir le malheur s'attacher sur mes pas.
Viens pour me dérober aux peines de la vie ;
Viens, ma chère Zélie ! me serrer dans tes bras.

Par Et. CHAI....

ENIGME.

À peine ai-je l'existence
Que j'intrigue les curieux ;
Que de l'obscurité, jalouse par essence,
Incognito je voyage en tous lieux.
De ma discrétion quelquefois on s'irrite ;
Car trop parler n'est mon défaut ;
Il consiste, mon grand mérite,
À ne jamais dire le mot.

F***.

LOGOGRIPHE.

JE suis avec ma tête inconstant et frivole,
Et sans ma tête, aux dieux je porte la parole.

CHARADE.

FORT peu de mots à l'homme intelligent :
Je trouve l'adage excellent,
Et je le suis ; car, avec une *m*,
J'ai tout dit, et le mot lui-même.

F***.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Pistole-t*.

Celui du Logogriphe est *Papillon*, où l'on trouve *pin*, *Pô*, *Lia*, *Lapon*, *paon*, *pain*, *Jo*, *api*, *lapin*, *pal*, *lin*, *Nil*, *lion*, *Lo* (Saint-Lo), *Pan*.

Celui de la Charade est *Toile*.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

*A Madame de L*******.*

C'EST à la sensibilité,
A la douce délicatesse;
C'est aux graces, à la finesse,
Aux talens enchanteurs, sur-tout à la bonté,
Que je veux offrir mon ouvrage.
Sans doute c'est à vous qu'appartient cet hommage;
Je n'oserais le proclamer
Ce nom si pur !.... O mon amie,
Je connais votre modestie,
Je dois craindre de l'alarmer;
Qu'importe après tout ce mystère!
Ah! sans effort je puis me taire;
Vous dépeindre, c'est vous nommer.

LES SAVINIES,

OU LES DEUX JUMELLES.

Similissima coppia e che sovente
Esser solea cagion di dolce errore.

Jerusalemme liberata, T. TASSO.

SI l'amour s'allume et s'exalte au milieu de la pompe et de l'éclat des sociétés brillantes, l'amitié fidelle naît et se fortifie sur-tout dans le calme de la solitude, et parmi les nations les plus raprochées de la nature par la simplicité de leurs mœurs. Si deux êtres vertueux, confondant leur existence, ont pu parvenir à s'identifier l'un avec l'autre, une passion fragile ne fut point la cause de ce touchant phénomène; il fallut, pour le produire, le senti-

ment qui pouvant naître dès l'enfance, s'enflamme dans la jeunesse, s'affermit dans l'âge mûr, et se prolonge jusqu'au tombeau. C'est au sein de l'innocence que la sympathie et l'habitude ont dû former une telle union, dans une retraite obscure, loin du théâtre éclatant et dangereux où l'amour-propre et toutes les passions tumultueuses se disputent les préférences, et s'envient les applaudissemens. Que résulterait-il de cette amitié parfaite? des peines inévitables et déchirantes, mais des émotions de l'ame à la fois pures et délicieuses, et les sentimens les plus délicats et les plus généreux que le cœur humain puisse éprouver. Tel est le tableau dont je veux tracer l'esquisse. Qu'importe qu'il ne soit pas sous mes yeux! l'imagination et la sensibilité, pour bien peindre, peuvent se passer de modèles: le cœur n'inspire rien d'idéal, il ne saurait inventer; il devine, il découvre; et si ce récit peut toucher, il est vrai.

Au fond du canton le plus sauvage de la Suisse, à Schindelingue, lieu pittoresque, entouré de bois, de collines, et coupé par des torrens qui se précipitent des montagnes, on voit encore les ruines d'un château situé sur les bords du lac Laverzer: le voyageur qui parcourt la route d'Einsideln à Zug, ne manque jamais de s'arrêter dans cette solitude dont l'aspect a quelque chose de frappant. Le château n'est inhabité que depuis peu d'années; chacun de ses vestiges offre encore un souvenir intéressant; on y trouve partout le nom, toujours deux fois répété, de *Savinie*; il fait tout l'ornement d'un cabinet délabré, dont les peintures à fresque présentent, dans tous les panneaux, ces mêmes noms entrelacés ensemble, et couronnés de fleurs; ils sont aussi tracés sur l'écorce de presque tous les arbres; on aperçoit encore, dans l'enceinte qui formait les jardins, des treillages brisés, couverts

de pampres, qui s'étendent sur un banc de pierre portant cette inscription : *Bosquet des Savinies.* Le voyageur attendri aime à suivre la trace de ces êtres inconnus qui s'aimèrent, et qui vécurent dans ce lieu sauvage. Leur asile abandonné, dévasté, n'annonce que trop que *les Savinies* n'existent plus ; mais on cherche, avec une douce émotion, les monumens champêtres de leur tendresse. A l'extrémité du parc on rencontre une jolie fabrique en ruines ; une inscription apprend que c'était le *Temple du Bonheur*, élevé par *les Savinies* : trois statues en décoraient jadis l'intérieur ; il ne reste plus que les piédestaux, sur lesquels on lit ces noms : *l'Innocence*, *la Jeunesse*, *l'Amitié.* Ce *Temple* ruiné *du Bonheur* conduit à une allée de saules au bout de laquelle se trouve un tombeau...... c'est celui *des Savinies.* Leurs cendres réunies, reposent sous un rocher couvert de mousse, qui s'élève sur le bord du lac, et qui se réfléchit sur la surface de l'onde.... Deux peupliers furent plantés jadis, le même jour, sur ce rivage ; ces deux arbres jumeaux sont tellement inclinés l'un vers l'autre, que leurs branches flexibles s'entrelaçant ensemble, forment une espèce de dais au-dessus de la tombe : ce rocher mélancolique n'est point un écueil, le nautonier de ces pays agrestes ne craint point d'en approcher ; et souvent, en le découvrant, il s'oriente sur ces bords déserts ; les pâtres de la contrée y trouvent un doux abri, ils se reposent sur la cime du rocher ; là, garantis des ardeurs du soleil par l'ombrage des peupliers, ils dominent la plaine, et suivant de l'œil leurs troupeaux, ils peuvent veiller sur eux..... Et moi aussi, dans mes pénibles voyages, j'ai rêvé sur *le rocher des Savinies* ; j'ai pleuré sur leur tombeau, et j'ai recueilli, dans les chaumières dispersées de Schindelingue, la tradition intéressante qui forme le fond de cette histoire.

Antonia naquit à Genève; elle eut une sœur aînée qui, seule, obtint l'affection de sa mère : victime de cette injuste prédilection, Antonia passa la plus grande partie de sa jeunesse dans la douleur et dans les larmes. Un parent de sa mère, vivement touché de sa situation, devint son unique confident. Mulsain (c'était son nom), venait rarement à Genève; il attendait toute sa fortune d'un oncle établi et fixé à Schindelingue, et Mulsain passait dans cette solitude la plus grande partie de sa vie. Antonia fut entièrement sacrifiée à l'établissement de sa sœur, qui fit un riche mariage. Peu d'années après, la malheureuse Antonia perdit sa mère, et elle se trouva, à vingt-trois ans, orpheline, sans fortune, sans mentor, mais non sans consolation; il lui restait un ami. Mulsain accourut, il essuya ses larmes; il lui offrit mieux que de l'amour, une estime parfaite, une fidelle amitié. Antonia accepta sa main, et elle partit avec joie pour aller s'ensevelir à jamais dans les rochers de Schindelingue. L'aspect de ce lieu sauvage n'attrista point son cœur; le vieil oncle la reçut avec transport, il lui dit : « Vous régnerez ici, » et vous serez aimée. » Ce bon solitaire savait parler aux femmes; et que pouvait desirer de plus celle qui n'avait jamais été qu'une étrangère sous le toit maternel !

Ludvil (on appelait ainsi l'oncle de Mulsain), était un vieux célibataire de soixante ans; l'indolence, la paresse et la douceur formaient le fond de son caractère : il aimait par-dessus toutes choses le repos et la paix; il n'avait jamais voulu se marier, dans la crainte de perdre une partie de sa tranquillité. Quoiqu'il fût incapable d'affectation et de fausseté, il était l'homme du monde que l'on jugeait le plus mal : presque toutes les apparences en lui étaient trompeuses; on le croyait philo-

sophe, parce qu'il vivait depuis dix ans dans une retraite absolue, et il ne s'y était fixé que par nonchalance; il s'y trouvait bien, il y restait. Il avait l'air sérieux et réfléchi; on le prenait pour un profond penseur, et il n'avait médité de sa vie; on pensait même, en le voyant au milieu de ses rochers et sur les rives de son lac, qu'il avait quelque chose de romanesque dans le caractère; mais il ne cherchait les torrens et les ruisseaux que pour jouir de leur fraîcheur; il ne s'oubliait sur les tapis de verdure que pour se reposer et pour dormir. Peu susceptible d'éprouver un attachement véritable, il avait une aménité et une sorte d'indulgence qui le faisaient passer pour le vieillard le plus sensible. Il ne grondait point, c'eût été une fatigue; il aimait mieux pardonner sans explication, que s'émouvoir ou s'ennuyer : un infortuné venait-il l'implorer, il se hâtoit de le secourir, et sur-tout afin de s'affranchir d'une sensation pénible. On ne se doutait pas qu'il fût le plus exigeant de tous les hommes; il paraissait ne dominer personne, et il enchaînait tout ce qui l'approchait : si on le quittait, il ne se plaignait point; mais il avait l'air si attristé, et quand on revenait, il était si heureux, qu'on se reprochait la plus courte absence. Il était dangereux d'avoir pour lui une attention nouvelle; il s'en montrait si touché, il en parlait tant, et avec des expressions de reconnaissance qui marquaient si clairement qu'il était persuadé qu'on ne manquerait pas de la renouveler, qu'il n'était guère possible d'avoir le courage de tromper son espérance. Enfin, par la disposition de son humeur, il avait naturellement trouvé un grand secret, celui d'embellir et de cacher l'égoïsme sous la dissimulation, et de maîtriser tous ceux qui l'entouraient, non-seulement sans autorité, mais en se faisant chérir. . . . .

Ludvil vit arriver Antonia avec une joie sincère : sa gouvernante vieillissait et devenait infirme ; ses soins, que l'on regrettait, allaient être rendus par une jeune nièce reconnaissante. En effet, le château prit tout-à-coup un nouvel aspect ; il parut plus riant, plus animé ; on y trouva subitement plus d'ordre et de propreté ; un certain air d'élégance y fit sentir l'influence d'une *maîtresse de maison* ; on voyait, en y entrant, qu'une femme *l'habitait*. Le vieil oncle était mille fois mieux servi, mieux soigné, et, chaque jour, il répétait l'éloge d'Antonia, il félicitait son neveu d'avoir su faire un si bon choix. Au bout de quelques mois, Antonia devint grosse. Douée d'une extrême sensibilité, n'ayant jamais connu l'amour, Antonia desirait avec ardeur des enfans ; elle sentait d'avance qu'elle les aimerait passionnément ; elle se proposait d'établir entre eux la plus parfaite égalité, car elle se rappelait avec amertume tout ce qu'elle avait souffert de l'injustice de sa mère.

Sur la fin de l'automne de la même année, Antonia mit au jour deux jolies petites jumelles qui se ressemblaient si parfaitement, que l'on fut obligé, au moment de leur naissance, de leur mettre une marque différente pour les distinguer l'une de l'autre. Quand elles furent habillées, on les déposa toutes les deux dans les bras de leur mère, qui, un instant après, se trouva seule avec elles. Alors, les regardant avec un sentiment inexprimable de joie et de tendresse : « Innocentes créatures, dit-elle, le ciel, exauçant tous mes vœux, vous a formées pour être aimées également. Ah ! je veux à jamais me tromper en vous regardant, et vous confondre dans mon cœur ! Je veux que les lois même ne puissent accorder à l'une de vous la plus légère préférence...... J'abolis entre vous ce droit d'aînesse qui me fut si funeste.......

En disant ces paroles, Antonia arracha les rubans qui servaient à distinguer l'aînée de la cadette; on arriva dans cet instant, et Antonia déclara qu'ayant changé plusieurs fois de place ses enfans, elle ne savait plus quelle était l'aînée. Le père et l'oncle s'étonnèrent et murmurèrent. Antonia laissa croire qu'elle n'avait fait qu'une étourderie; elle fut un peu grondée, mais la chose étant sans remède, on prit bientôt son parti là-dessus.

Antonia, fidelle à son système d'égalité, voulut que ses filles portassent le même nom. On lui représenta qu'alors on n'aurait aucun moyen de distinguer l'une de l'autre; elle répondit que c'était tout ce qu'elle desirait. Comme elles étaient nées le 19 d'octobre, on les appela toutes deux *Savinie*, nom de la sainte du jour de leur naissance. Le même sein, le sein maternel nourrit à la fois les deux jumelles; elles furent tellement élevées à s'aimer qu'elles devinrent inséparables, et que, si l'une pleurait, l'autre aussitôt fondait en larmes. Cet instinct de la nature et de la sensibilité se manifestait chaque jour d'une manière plus touchante: le temps et l'âge ne firent qu'accroître une amitié exaltée par tous les soins d'Antonia, et fortifiée par l'habitude et par la conformité d'inclinations et de caractères. Tout entre elles était commun, leurs joujoux, leurs vêtemens, et même leurs punitions et leurs récompenses. Accusait-on l'une d'avoir fait une faute, la mère punissait au hasard celle qui se trouvait sous sa main; et l'enfant, ne fût-elle pas la coupable, ne réclamait point contre le châtiment: on l'avait accoutumée à penser qu'elle ou sa sœur c'était la même chose; dans ces occasions, elle n'imaginait pas qu'il fût raisonnable de dire, *ce n'est pas moi;* et d'ailleurs, si l'on mettait sa sœur en pénitence, elle se trouvait aussi punie qu'elle. Rien ne pouvait exciter leur jalousie;

elles adoraient leur mère, et quoique cette dernière sût parfaitement les distinguer l'une de l'autre, malgré leur extrême ressemblance, elle feignait toujours de les confondre ensemble, et de ne jamais chercher à les reconnaître. Si elle en caressait une, elle disait : Je sais bien que je tiens *une Savinie* sur mes genoux, mais j'ignore laquelle; que m'importe, puisque je les chéris également. L'une avait plus de mémoire et annonçait plus d'esprit; on ne leur fit jamais sentir que l'on s'en aperçût : souvent celle qui apprenait mieux récita la leçon de sa sœur; et c'était non-seulement sans artifice, mais elle disait avec naïveté: Elle n'a pas pu apprendre sa tâche, je l'ai apprise de plus, ainsi cela est égal; et l'on en convenait. Antonia, seulement, disait à l'autre : Applique-toi donc aussi, afin de rendre quelquefois à ta sœur le même service. Cette exhortation suffisait pour donner la plus vive émulation ; et les progrès, des deux côtés, furent tels que la tendresse maternelle pouvait les desirer. Elles se ressemblaient si parfaitement, que l'on ne pouvait faire l'éloge de la figure de l'une, sans louer celle de l'autre. Elles avaient exactement le même son de voix: écouter chanter l'une avec plaisir, c'était les applaudir toutes deux. Elles s'identifièrent si bien ensemble, que les méprises continuelles dont elles étaient les objets, n'eurent bientôt plus le pouvoir de les amuser et de les surprendre: ce n'était plus pour elles des erreurs; il leur semblait que ne faire d'elles qu'une seule personne, ce n'était pas se tromper ; *le moi*, entre elles, devint non-seulement inusité, il fut presque entièrement oublié. Antonia leur donna toutes les superstitions de sentiment qui pouvaient accroître encore leur affection mutuelle; et plusieurs maladies qu'elles eurent ensemble, ne leur laissèrent aucun doute sur la réalité de la *sympathie* physique. L'imagination

et la sensibilité fortifièrent en elles ces illusions; celle qui voyait sa sœur se heurter ou tomber, croyait sentir, et sentait en effet la commotion du coup; les souffrances ainsi que les plaisirs devinrent des liens de leur amitié, et elles parvinrent, par la suite, à se persuader entièrement qu'un seul et même fil composait la trame de leur vie, et qu'indépendamment des regrets et de la douleur, la mort de l'une entraînerait celle de l'autre, par une loi mystérieuse et irrévocable de la nature. Cette singulière existence charmait Antonia, effrayait quelquefois Mulsain, et confondait Ludvil, qui n'avait jamais vécu que pour lui-même: Je n'y comprends rien, disait-il. Ah! quelles sont heureuses! s'écriait Antonia. Mais, répondait le sage Mulsain, que deviendront-elles si le sort un jour les sépare?.... Hélas! comment s'alarmer quand on jouit avec délices du bonheur le plus pur et le plus légitime? La prévoyance peut-elle s'allier avec une extrême sensibilité? Ah! sans doute, les femmes doivent se laisser guider par les hommes; eux seuls, en effet, possèdent la sagesse; celui qui peut toujours calculer et bien voir est fait pour gouverner l'autre.

Antonia était la plus heureuse des mères et des épouses; Mulsain l'aimait tendrement: ils se suffisaient à eux-mêmes; ils vivaient dans la plus parfaite union. Mais le vieux Ludvil était souvent mécontent depuis la naissance *des Savinies*; on était moins occupé de lui; Antonia consacrait une grande partie de son temps à l'éducation de ses filles; ces dernières donnaient toutes les préférences de sentiment à leur mère et à Mulsain; une espèce de jalousie sans aucune sensibilité tourmentait en secret le vieillard. On lui prodiguait toujours de tendres soins, mais il en voulait d'exclusifs; il devenait sombre, chagrin; il connaissait enfin

combien l'égoïsme répand d'humiliation sur la vieillesse. Qu'est-ce qu'un être prêt à finir, un être qui a perdu sa force, ses agrémens, ses talens, et qui, ne pouvant se contenter d'une douce affection, et d'un juste tribut de reconnaissance, de respect et de vénération, veut encore être toujours préféré, et que tout se rapporte à lui ?

Cependant les deux sœurs atteignirent leur seizième année : elles avaient une beauté aussi touchante que régulière, leur ressemblance était toujours aussi frappante ; les mêmes traits, la même taille, le même son de voix, les rendaient si semblables, que, jusqu'alors, l'œil seul d'une mère avait pu les distinguer l'une de l'autre. Cependant, en les regardant et en les comparant avec une extrême attention, on s'apercevait que l'une des deux était plus belle, et qu'elle avait plus de grace encore que sa sœur ; sa figure entière était un chef-d'œuvre de la nature, un tableau parfait dont la seconde ne paraissait être qu'une charmante copie : cette différence était trop délicate pour frapper des yeux vulgaires ou des indifférens. Elevées dans une profonde solitude, elles n'avaient encore vu que leurs parens, des domestiques et de sauvages villageois ; on les avait regardées sans songer à les comparer. Si elles eussent vécu dans le monde, elles n'auraient eu ni les mêmes caractères, ni les mêmes sentimens : on eût déjà répété mille fois à chacune, en particulier, qu'elle était la plus aimable et la plus jolie, et chacune aurait fini par le croire, ou, du moins, par le desirer. Mais, dans leur simplicité touchante, la plus légère idée de rivalité n'avait jamais pu s'offrir un moment à leur esprit : elles étaient dans cet âge où les attachemens passionnés ont toute la naïveté de l'enfance, et toute l'énergie, toute la généreuse sensibilité de la jeunesse. O qu'il est doux d'aimer;

avec une heureuse inexpérience, lorsqu'on ne croit encore ni à l'inconstance ni à l'ingratitude! Les Savinies se chérissaient avec une parfaite sécurité : décidées à ne jamais se quitter, elles pensaient que la mort même ne pourrait les séparer, puisqu'elles croyaient que la vie de l'une, même physiquement, dépendait de celle de l'autre; cette idée produisait en elles un effet qui avait quelque chose de magique; car l'attachement à la vie et à sa propre conservation, cette espèce d'égoïsme indestructible, n'était en elles que la cause la plus puissante d'un intérêt réciproque et d'un dévouement sans bornes. Elles ne pouvaient mutuellement s'inspirer de la reconnaissance : ce noble sentiment est-il nécessaire à l'amitié? peut-il même s'allier avec une véritable sympathie? on ne croit rien devoir, tant qu'on aime, on sent qu'on a tout payé; et quelle reconnaissance pourraient produire les bienfaits et les actions les plus touchantes qui ne sauraient étonner, et qu'on n'a jamais regardés comme des efforts pénibles, ou comme des sacrifices? Les deux jumelles s'aimaient comme on s'aime soi-même; et l'une, en exposant ses jours pour sauver ceux de sa sœur, eût pensé n'agir que pour elle-même, et n'eût, en effet, cédé qu'à un mouvement irrésistible. Elles se connaissaient si bien, elles avaient des sentimens si parfaitement semblables, que, sur les choses et sur les personnes, elles ne se demandaient plus leur opinion, elles la savaient toujours d'avance; leur confiance mutuelle n'avait plus de mérite; elles se devinaient trop facilement pour qu'il leur fût possible de se rien cacher. Toujours ensemble, elles ne pouvaient se quitter un moment sans peine, et se trouver séparées sans inquiétude; l'une des deux, sans sa sœur, n'aurait pu goûter un amusement. Loin de jouir d'un beau spectacle, elle n'eût fait que le desirer; sa sœur ne

le voyait pas!....... Un de leurs grands plaisirs était d'aller passer les belles soirées d'été sur le rocher qui prit leur nom, et qui se trouvait situé sur le bord du lac Laverzer. Antonia, dès les premiers jours de son arrivée à Schindelingue, avait admiré ce rocher couvert de mousse et de verdure, et dont le sommet offrait une espèce de plate-forme sur laquelle deux personnes pouvaient être commodément assisses. On découvrait de là une vue ravissante; d'un côté l'œil se reposait sur des prairies charmantes; et de l'autre on dominait le lac dans toute son étendue; il baignait le pied du rocher. Antonia et Mulsain passèrent là souvent des heures délicieuses, et le jour de la naissance des deux jumelles, Antonia leur consacra ce rocher qu'elle aimait; elle fit planter auprès, sur la rive, deux peupliers, et l'on grava sur le roc le double nom de *Savinie*. Les deux sœurs embellirent ce lieu champêtre que la piété filiale et l'amitié leur rendaient si cher; des rosiers et des lilas formèrent une espèce de couronne autour du rocher; une guirlande de pampres et de chèvrefeuille unit les deux peupliers, et, tous les jours de la belle saison, ces deux arbres protecteurs, doux emblême de la tendresse fraternelle, furent ornés des fleurs les plus fraîches, cueillies dans les jardins et dans les champs: le rocher lui-même fut jonché de feuilles de roses; on dévastait sans pitié le parterre et la prairie pour le décorer; il ne représentait plus qu'un prodigieux monceau de fleurs; on l'aurait pris alors pour le trône de Flore. Là, passant des heures entières, les Savinies s'entretenaient de leur bonheur, et formaient d'innocens projets, non pour un avenir éloigné, on n'y pense point quand on est heureux, mais pour le lendemain, ou pour le reste de la soirée. Souvent elles chantaient des romances; elles aimaient aussi à contempler dans le lac leurs

figures semblables, représentées comme dans un miroir sur la surface d'une eau pure et tranquille; quelquefois l'une des deux, seulement, se penchant en avant et se voyant dans l'onde, disait, en souriant : Ma sœur, je te regarde. Oui, répondait l'autre en l'embrassant, oui, c'est bien moi.

Tous les jours, l'une ou l'autre Savinie alternativement faisait une lecture au vieux Ludvil; pendant ce temps, celle qui ne lisait pas se promenait dans les jardins par l'ordre d'Antonia. Un matin, la jeune Savinie, durant la lecture faite par sa sœur, était assise au bord d'un grand bassin d'eau : elle regardait un enfant, fils du jardinier, qui jouait à trente pas d'elle, lorsque tout à coup elle le vit tomber dans le bassin, qui n'avait que trois pieds d'eau de profondeur; mais dans lequel un enfant, dans sa quatrième année, se serait infailliblement noyé, si avec la rapidité de l'éclair Savinie ne se fût élancée dans le bassin, et n'eût saisi l'enfant au moment où la mère, saisie d'effroi, accourait pour le secourir. Savinie mit l'enfant dans ses bras; et la mère, pénétrée de reconnaissance, tomba baignée de larmes à ses pieds, en s'écriant : O ma bonne demoiselle, que je sache à qui je dois la vie de mon enfant!...... Quoi! répondit Savinie, ne sais-tu pas que je suis une *des Savinies ?* ..... — Oh! pardonnez-moi, mais on ne sait jamais laquelle; donnez-moi un signe pour vous reconnaître et pour vous distinguer de votre sœur..... — De ma sœur! et pourquoi? — Pour connaître celle qui m'a rendu mon enfant. — Et ma sœur ou moi, n'est-ce pas la même chose? — Mais pas du tout pour moi. Cette réponse parut si extraordinaire à Savinie, qu'elle n'y vit que de la simplicité; elle sourit. Ma bonne Maria, dit-elle, sois bien assurée que nulle différence ne peut exister entre *les Savinies*. — Mais c'est vous toute

seule qui avez sauvé mon enfant. — Ma sœur à ma place l'eût sauvé de même. — Pourtant c'est vous que je dois aimer. — Ainsi donc tu dois aimer ma sœur. — Pas tant que vous. — Je vois que je ne pourrai jamais te faire entendre raison ; mais écoute, si tu n'aimais pas ma sœur autant que moi, tu ne me paraîtrais qu'une ingrate. — O mon Dieu, je suis si reconaissante! ..... — Dans ce cas tu aimeras également les Savinies. — Ma chère demoiselle, si, au lieu de vous jeter à l'eau pour mon enfant, vous m'aviez fait du mal, devrais-je en vouloir à votre sœur ? — Tu fais là un bien mauvais raisonnement ; est-ce que nous pouvons *faire du mal ?* est-ce que nous sommes méchantes ? — O Dieu, non! ..... mais enfin, si l'une des deux, si votre sœur l'était ? .... — Eh bien nous ne serions plus *les Savinies*, nous serions deux personnes différentes. Comme elle disait ces mots, elle se trouvait à la porte du château, où elle se hâta d'entrer pour aller quitter ses vêtemens mouillés.

Dans l'une des plus belles soirées de l'été, les deux sœurs assises sur leur rocher, furent témoins d'une scène pantomime qui les toucha vivement. Il y avait vis-à-vis du rocher, sur l'autre rive du lac, une chaumière isolée, ombragée de tilleuls, et entourée d'un joli jardin : les Savinies connaissaient les propriétaires de cette habitation ; c'étaient une vieille veuve avec ses deux petites filles, dont l'une, qui venait de se marier, devait ce jour même quitter le rivage, sa patrie, pour aller s'établir à vingt lieues de là, dans le village de son nouvel époux. Les Savinies aperçurent de loin, mais distinctement, la veuve, son gendre et ses filles qui sortaient de la petite cabane, et qui s'avançaient lentement sur le bord du lac, où la nacelle qui devait transporter les deux époux chez eux, était attachée au tronc desséché d'un vieux saule. La grand'mère

grand'mère et ses filles s'embrassaient en pleurant : la jeune sœur de la nouvelle mariée, au moment de la séparation, s'élança dans le bateau pour serrer encore une fois contre son sein la compagne chérie qu'elle allait perdre : enfin il fallut se quitter, le bateau s'éloigna de la rive ; la jeune mariée, baignée de larmes, tendait les bras vers les premiers objets de sa tendresse, et vers la paisible chaumière où restait son berceau, et, livrée à l'inconstance des lacs orageux de ces contrées, elle abandonnait le doux asile où s'écoulèrent dans l'innocence les années les plus heureuses de sa vie, pour aller chercher un pays inconnu, avec le saisissement d'une vague inquiétude sur un avenir incertain...... Ce spectacle émut profondément les Savinies ; hélas ! dit l'une des deux, que je la plains, cette infortunée que l'on arrache ainsi de la demeure maternelle ! O ma sœur, que deviendrions nous si l'on nous séparait !...—Peux-tu nous comparer à des sœurs qui ne sont pas jumelles ! quel est le barbare qui voudrait nous séparer ? —Nous n'avons qu'une même destinée ; si nous changeons d'état le même jour, le même autel recevra nos sermens, et nous ne quitterons jamais le toit paternel. Comme elle disait ces paroles, elle aperçut de loin une barque qui voguait de leur côté ; le temps était orageux, et la barque agitée, car un vent assez fort venait de s'élever (1). Bientôt on distingua dans cette nacelle un vieux batelier et un jeune homme d'une tournure agréable, et bien mis. Cependant le ciel s'obscurcissait et se couvrait de nuages d'un rouge foncé, d'où s'échappaient des éclairs qui, répétés dans le lac, semblaient s'y prolonger et le sillonner d'une lumière éclatante et

(1) Les lacs de la Suisse sont très-dangereux ; des bateaux y périssent souvent.

rapide. Les eaux, en réfléchissant les couleurs tranchantes des cieux et la forme ondulée des nuages, offraient l'aspect effrayant d'une mer de feu, dont les vagues, horriblement agitées, paraissaient devoir engloutir ou consumer la barque fragile qu'elles portaient. Les Savinies faisaient des vœux ardens pour le salut de ce petit bateau; pénétrées de frayeur et de la plus tendre compassion, toutes les deux en même temps se mirent à genoux pour implorer le ciel en faveur de ces infortunés prêts à périr..... Sans leur attitude suppliante, on les aurait prises pour les divinités protectrices de ces rives sauvages..... Tout-à-coup le vent redoublant avec impétuosité, la barque chavira à cinq cents pas du rocher..... Les Savinies poussèrent de lamentables cris; mais elles virent aussitôt le jeune homme, qui nageait parfaitement, reparaître sur l'onde: alors l'une des deux descendit rapidement du rocher, pour aller chercher du secours; l'autre resta afin d'inviter l'étranger à venir se reposer dans leur château. Cependant l'inconnu, près d'atteindre le rivage, retourna la tête derrière lui, et voyant que le vieux batelier n'avait plus la force de nager, il fut à son secours, le saisit par le bras, ne le quitta plus, et jouit du double bonheur d'échapper à un grand danger et de sauver son semblable. Il prit terre au pied du rocher. La tremblante Savinie, transportée de joie, fit une touchante exclamation; l'étranger leva les yeux..... Quelle fut sa surprise en apercevant la plus charmante personne qu'il eût jamais vue, sur ce trône majestueux de fleurs qui paraissait suspendu sur le lac...! Il mit un genou en terre; et Savinie, avec toute l'ingénuité de l'innocence et toute la sensibilité de l'intérêt le plus tendre, lui tendit les bras; elle souriait, et ses pleurs inondaient encore son visage......Etre céleste! s'écria l'étranger, tes

larmes coulent pour moi ; ah ! ce sont tes vœux qui m'ont sauvé...... Dans ce moment l'autre Savinie accourut sur le rivage avec des domestiques et ses parens, qui, inquiets de leurs filles durant cet orage, étaient venus les chercher. Savinie les avait rencontrés à peu de distance du rocher, et elle les amenait avec elle, en les devançant, car elle courait avec rapidité. L'étranger, toujours à genoux, avait les yeux fixés sur la Savinie du rocher; elle lui parlait, il l'écoutait avec un sentiment d'adoration, lorsqu'il entendit tout près de lui cette voix si jeune et si douce, l'inviter à se rendre au château. Il se lève en tressaillant, et il reste pétrifié d'étonnement, en voyant à côté de lui l'autre Savinie..... Il reporta ses yeux sur le rocher; il y retrouva la même figure...... O ciel ! s'écria-t-il, la nature, contente de son ouvrage, a donc voulu le recommencer une seconde fois, et elle a produit deux chefs-d'œuvre semblables !......

Antonia et Mulsain s'approchèrent dans cet instant de l'étranger, qui leur apprit qu'il était genevois; qu'il faisait, pour son plaisir, le tour de la Suisse, et qu'il se nommait Valrive. Mulsain connaissait et estimait ses parens ; il fut charmé de recevoir ce jeune homme qui avait les manières les plus nobles et la figure la plus intéressante. On se hâta de se rendre au château, où tous les soins d'une bienfaisante hospitalité furent prodigués à Valrive et au vieux batelier. Cependant Valrive ne se lassait point de contempler les deux jumelles ; il voulait reconnaître celle qui avait reçu son premier hommage, et dont il avait vu couler les larmes ; mais il lui fut impossible de la distinguer de sa sœur, et personne ne pouvait la lui désigner : on répondait à ses questions, *qu'elles n'avaient point de surnoms, qu'il n'y avait point*

d'aînée . . . . . . Il ne revenait pas de sa surprise. . . . On se mit à table ; Valrive se plaça vis-à-vis les deux jumelles, et à force de les regarder attentivement, et de les comparer, il parvint à découvrir cette légère différence qui se trouvait entre leurs visages. Charmé de voir enfin que l'on pouvait faire un choix entre elles, il desira vivement que la plus belle fût la Savinie du rocher . . . . Il s'approcha d'elle après le souper, et d'une voix basse et timide, il lui dit qu'il n'oublierait jamais la sensibilité qu'elle avait montrée, lorsque *pour la première fois il l'avait vue sur le rocher* . . . . . Savinie convint qu'elle n'avait jamais été plus attendrie. A cette réponse Valrive tressaille de joie ; il retrouve avec certitude celle qu'il cherchait, et il est sûr de ne plus la confondre désormais avec sa sœur . . . . Cependant Savinie, par réflexion, lui demande comment il peut deviner que c'est elle qu'il a vue d'abord. Ah, *répondit-il*, les yeux peuvent tromper, mais le cœur ne saurait se méprendre. A ces mots, Savinie étonnée, interdite, rougit et garde le silence. Dans ce moment sa sœur s'avançait vers elle ; Valrive se hâte de parler d'autre chose. Valrive, malgré les fatigues de la journée, passa la nuit entière sans fermer l'œil ; il ne pensait qu'à la Savinie du rocher ; il l'aimait déjà passionnément : faut-il s'en étonner ? il était si jeune, et à cet âge, rien ne fait naître promptement l'amour comme une première entrevue singulière et romanesque.

Le lendemain matin, Valrive vit un grand mouvement dans le château ; il apprit qu'Antonia s'était trouvée fort mal dans la nuit ; qu'elle avait une grosse fièvre et du délire : il fut trouver le vieillard, maître du château, pour lui exprimer combien il serait affligé de quitter ceux qui l'avaient reçu avec tant de bonté, avant qu'ils

fussent rassurés sur un tel sujet d'inquiétude, Ludvil, effrayé déjà de la tristesse répandue dans la maison, fut enchanté d'y garder un jeune homme aimable, qui, du moins, ne serait pas profondément affecté de l'état alarmant d'Antonia. Quand on ne partage pas une douleur générale, on éprouve une secrète humiliation et une sorte de désœuvrement plus insupportable, peut-être, que le chagrin même : il faut s'abaisser à feindre; on reconnaît malgré soi que l'égoïsme a quelque chose de honteux et de vil. Il ne suffit pas alors de le cacher sous des formes aimables, obligeantes; il faut montrer une vive sensibilité; et l'on a beau s'exercer dans cet art, on ne le possédera jamais : on envie ceux qui pleurent sans effort, et on voudrait souffrir afin de paraître naturel; on devient étranger à tous ceux qui sont plongés dans une profonde affliction; on n'entend point leur langage, on ne sait point leur parler, on les importune, on les blesse sans le vouloir, on se trouve tout-à-coup isolé, et il est effreux de l'être même parmi les infortunés. Dans cette situation, on est trop heureux de rencontrer un indifférent avec lequel on peut, de temps en temps, se reposer d'une si pénible contrainte. Ludvil accueillit donc de très-bonne grace la demande de Valrive : Restez avec nous, lui dit-il; vous me charmerez; je suis accablé d'inquiétudes, j'ai grand besoin de me distraire un peu; tous les soirs nous jouerons aux échecs; car sur-le-champ le vieillard pensa que Mulsain ne ferait plus sa partie, du moins pendant sept ou huit jours, et il admira la Providence qui, pour le remplacer, avait fait échouer Valrive sur les bords de Schindelingue.

Cependant les deux sœurs, également attachées à leur mère, étaient enfermées dans sa chambre; et baignées de larmes au chevet de son lit, elles ne s'occupaient que de leur douleur; elles voyaient

cette mère chérie dans un état dangereux, nulle autre idée ne se mêlait à cette accablante pensée : le souvenir de ce jeune étranger qui, la veille, leur avait paru si aimable, était entièrement effacé de leur mémoire. Le médecin qu'on avait envoyé chercher, vint le soir; il rassura un peu la famille alarmée, en disant qu'Antonia n'était point en danger; néanmoins il déclara que la maladie serait longue; et le lendemain, quoiqu'Antonia n'eût pas encore repris toute sa connaissance, il la trouva beaucoup mieux, et il répondit de sa vie. Alors les Savinies se rappelèrent le jeune étranger; elles apprirent avec joie qu'il était toujours dans le château. Celle qu'il aimait, le rencontra l'après-midi; il la regarda fixement, et en cherchant à la reconnaître, il lui parla d'Antonia avec une extrême sensibilité. Savinie profondément attendrie, l'écoutait en silence, et ses pleurs coulèrent doucement sans qu'elle s'en aperçût. Ah ! c'est elle ! s'écria Valrive; je la reconnais à ces larmes touchantes...... c'est la Savinie du rocher...... c'est celle que j'ai vue pleurer pour moi !.... — Ma sœur pleurerait de même en vous écoutant. — Ah ! je ne veux toucher que vous..... Ces mots firent palpiter le cœur ingénu de Savinie; c'était la première fois qu'elle éprouvait une sensation agréable, en se voyant préférée à sa sœur : ce mouvement si nouveau ne pouvait l'étonner, elle ne le remarqua pas. La jeunesse ne réfléchit point quand elle est vivement émue; toute entière au sentiment qui l'anime, elle oublie alors tous les autres : souvent on l'accuse à tort d'inconstance; une impression nouvelle ne détruit pas en elle les impressions déjà reçues, mais elle en suspend l'effet : à seize ans, avec une telle ignorance, une ame sensible et une imagination exaltée, tous les mouvemens du cœur sont passionnés, et le premier enchantement de l'amour peut facilement affaiblir celui de l'amitié.

Valrive éperdument amoureux, confia le soir même son secret à Ludvil, qui s'étonna qu'il eût pu choisir entre deux objets si semblables. Valrive était riche, indépendant, âgé de 25 ans, et son maître : Ludvil l'assura qu'il obtiendrait sans peine le consentement de Mulsain et d'Antonia, mais que ce serait à condition de se fixer à Schindelingue. Le vieillard, pour l'intérêt de ses plaisirs, le desirait vivement lui-même, et Valrive s'y engagea. Ludvil lui dit encore qu'il fallait trouver un mari pour l'autre Savinie, parce qu'Antonia voulait absolument marier ses deux filles en même temps. Valrive répondit qu'il avait un cousin-germain, son ami intime, jeune, aimable, maître de sa fortune et sans engagement, et que d'avance il répondait de lui.

Le jour suivant, Antonia se trouva si bien que, contre l'attente même du médecin, elle fut en état de se lever, et de passer la journée sur une chaise longue ; mais elle était d'une faiblesse extrême, et quoiqu'elle eût toute sa connaissance, elle n'avait pas encore repris sa mémoire, et elle ne conservait qu'une idée très-confuse de tout ce qui s'était passé depuis quelques jours. Elle dormit durant presque toute l'après-midi, et les Savinies passèrent ce temps chez Ludvil, avec Mulsain, le médecin et Valrive : ce dernier vit aisément que celle qu'il aimait, partageait ses sentimens ; mais il ne s'aperçut pas qu'il avait produit la même impression sur le cœur de sa sœur : les deux jumelles étaient si étroitement unies, que l'amour ne pouvait atteindre l'une sans blesser l'autre ; elles ignoraient jusqu'au nom de la passion qui les séduisait ; elles ne se firent point de confidence, mais elles ne s'entrenaient que de Valrive ; accoutumées à penser toujours de même, elles ne s'étonnaient point d'avoir la même opinion et le même langage ; elles parlaient

de Valrive avec enthousiasme, et elles ne s'en aimaient que mieux, car jamais elles n'admirèrent davantage la conformité qui se trouvait entre leurs goûts et leurs sentimens; jamais cet accord si rare ne leur avait paru si bien fondé. Elles étaient également satisfaites de l'objet qui les intéressait : celle qui n'était pas préférée pouvait se faire à cet égard une dangereuse illusion : souvent Valrive se méprit en la voyant, et même lorsqu'il la reconnaissait il ne pouvait jeter sur elle un œil indifférent; elle lui retraçait des traits si chéris ! il la regardait comme on contemple le portrait d'un objet adoré; on le trouve toujours moins charmant que l'original, mais il enchante encore : si sa sœur était absente quelques momens, Valrive aussitôt se rapprochait d'elle et lui parlait, ne fût-ce que pour entendre le son de sa voix; cette voix si douce pénétrait jusqu'au fond de son cœur; alors, sans rien feindre, il exprimait par son ton et par sa physionomie un amour qu'il n'éprouvait pas, et sans le vouloir il trompait, il séduisait l'innocence et la sensibilité.

La santé d'Antonia se rétablit beaucoup plus promptement qu'on ne l'avait espéré; au bout de quelques jours elle fut en parfaite convalescence. Ludvil lui fit part, ainsi qu'à Mulsain, des propositions de Valrive; le vieillard, qui souhaitait ce mariage, assura même que la Savinie demandée avait de l'inclination pour Valrive? — Et l'autre, reprit Antonia avec inquiétude. Oh! répondit Ludvil, nous avons un mari pour elle, un parent de Valrive qui veut se marier, et qui cherche une femme bien jeune, bien innocente, et assez raisonnable pour préférer la campagne à la ville. Valrive est certain qu'il recevra avec transport la main de notre Savinie, car il lui a écrit à ce sujet, et il a reçu sa réponse. Ce jeune homme n'osait espérer tant de graces avec tant de simplicité; il ne demandait

point de fortune, et il en trouvera; enfin, épouser la sœur de la femme de son ami, met le comble à son bonheur. Antonia et Mulsain promirent de donner leur consentement aussitôt qu'ils auraient interrogé leur fille. Cette dernière, aimée de Valrive, était aussi la Savinie qu'Antonia préférait en secret, quoiqu'elle eût pour l'autre une vive affection : elle sut gré à Valrive d'avoir su choisir celle qui n'était distinguée de sa sœur que par des nuances si délicates, et elle pensa que pour cette fois l'amour était aussi clairvoyant que la tendresse maternelle. Antonia, le jour même, consulta ses filles qu'elle entretint séparément : celle qui devait épouser Valrive montra beaucoup de surprise, de saisissement et de joie; ensuite tout-à-coup! elle s'écria: *Et ma sœur*! Antonia répondit qu'on lui destinait pour époux, un jeune homme charmant, parent de Valrive et son ami. Antonia ajouta qu'il arriverait incessamment, et que les deux sœurs se marieraient le même jour. L'autre Savinie pâlit et resta pétrifiée, quand on lui annonça le mariage de sa sœur et le sien. Du moins, dit-elle, si Valrive avoit un frère jumeau!...... Antonia comprit tout le sens de ce mot naïf; mais elle se persuada qu'une impression si nouvelle s'effacerait aisément, et que ce cœur si neuf encore s'attacheroit avec la même facilité à l'époux qu'on lui destinait. La jeune infortunée répondit avec une douceur et une soumission qui ressemblaient à la tranquillité. Antonia s'y méprit; elle n'avait jamais connu l'amour. Les paroles furent réciproquement données et reçues. Valrive se jeta aux pieds de sa chère Savinie; il lui fit entendre pour la première fois le langage passionné de l'amour, et l'on n'y répond jamais mieux que lorsqu'on ne l'a jamais parlé. Cette soirée fut pour tous les deux un véritable enchante-

ment. Valrive demanda à *sa promise*, (1) la permission de l'appeler désormais *Léonie* (il s'appelait *Léon*); car, ajouta-t-il, mon épouse et notre sœur ne peuvent plus porter le même nom: toujours réunies l'une et l'autre par la même tendresse, il faut néanmoins que l'on puisse maintenant les désigner...... Le permets-tu? dit l'une des jumelles en se tournant vers sa sœur. Ah! répondit la triste Savinie, ne te donnera-t-on pas bientôt un nom plus cher? — Aucun nom ne peut m'être plus cher que celui de *Savinie*. — Ah! déjà l'on ne te désigne plus qu'en disant, *celle qui est aimée de Valrive!*.... appelle-toi *Léonie*...... En disant ces mots elle baissait ses yeux qui se remplissaient de larmes. Sa sœur ne s'aperçut pas de son trouble; elle regardait Valrive, elle ne voyait que lui, et elle accepta le nom de *Léonie*, que depuis cet instant tout le monde lui donna. Il fut convenu que Valrive partirait sous peu de jours pour Genève, avec Mulsain, pour aller chercher des papiers nécessaires, et son ami qu'il devait amener à Schindelingue. En attendant, Valrive passait les journées entières auprès de Léonie. Tous les matins, afin de pouvoir la reconnaître de loin, il lui donnait un gros bouquet qu'elle attachait sur son sein, et Savinie qui aimait les fleurs, ne voulut plus en porter. Elle fuyait sa sœur sous prétexte de la laisser en liberté causer avec son amant. Elle éprouvait le supplice affreux d'une double jalousie; elle aimait Valrive, mais elle chérissait Léonie; ce premier sentiment de son cœur était en elle le plus profond et le plus vrai; elle enviait le bonheur de sa sœur, et cependant elle eût mieux aimé mourir que de le troubler; elle s'affligeait sur-tout de voir Léonie

(1) C'est ainsi qu'on appelle, en Suisse et en Allemagne, celle qu'on doit épouser.

toute entière à l'amour, se passer d'elle, et lui préférer l'objet d'un attachement si nouveau. Enfin il lui semblait que sa sœur était perdue pour elle, que tous les liens d'une amitié si tendre étaient brisés; elle se trouvait seule et délaissée, et, pour comble de maux, elle se reprochait comme un crime, son penchant involontaire pour Valrive, et elle était forcée de cacher ses peines et d'apprendre à dissimuler.

Un jour, assise seule sur un banc, dans le parterre, elle aperçut la jardinière qui passait; elle l'appela, et la faisant placer à côté d'elle : Ecoute, ma bonne Maria, lui dit-elle; ma sœur m'avait défendu de te dire à laquelle de nous tu dois la vie de ton enfant; mais à présent tout est changé...., je puis te révéler ce secret. — Eh bien! parlez; je serai si heureuse de le savoir!..... je vous aimerai toujours toutes deux, mais celle qui a sauvé mon enfant!..... — Ah oui, c'est celle-là qui est née pour être aimée! c'est ma sœur. — Votre sœur! et comment la reconnaîtrai-je? — On ne me confondra plus avec elle....... ma sœur s'appelle Léonie! il n'y a maintenant qu'une Savinie, ou, pour mieux dire, il n'y en a plus!..... — Votre sœur a beau changer de nom, on la prendra toujours pour vous...... — Non, Maria, nous ne nous ressemblons plus à présent...... tu la reconnaîtras au bouquet qu'elle porte toujours, et sur-tout à sa gaîté, à ses vives couleurs. — Des couleurs, vous en aviez toutes deux de si belles!... mais c'est vrai que vous n'êtes plus si vermeille. — Enfin, Maria, je veux que tu connaisses ta bienfaitrice. Je pouvais autrefois te laisser ton incertitude.... l'une ou l'autre, c'était la même chose.... aujourd'hui je dois céder à Léonie toute ta reconnaissance. ..... aujourd'hui, me taire serait un vol!..... Cependant ne lui dis pas que j'ai parlé, peut-être en serait-elle fâchée; tu pourras le lui

dire un jour quand elle sera mariée; jusque-là, garde moi le secret. En disant ces paroles, Savinie se leva, et continuant sa promenade solitaire, elle sortit du jardin. Sa rêverie la conduisit sur le bord du lac: elle monta sur le rocher, elle jeta ses yeux sur l'autre rive, et elle aperçut sur le seuil de la chaumière, la petite fille de la vieille veuve qui s'entretenait gaîment avec un jeune pâtre assis à ses pieds sur une pierre; le berger paraissait oublier ses chèvres qu'il avait amenées là sans songer à leur subsistance, et qui, dispersées sur cette plage sablonneuse, y cherchaient en vain leur nourriture ordinaire. Cette jeune fille, dit Savinie, est déjà consolée de l'absence de sa sœur, et moi je ne m'accoutumerai jamais à penser, à rêver, à vivre sans la mienne! .... Oh! qui m'eût dit qu'une amitié si tendre deviendrait un tourment pour moi! qui m'eût dit que je viendrais sur *le rocher des Savinies*, gémir et me plaindre sans ma sœur, et m'affliger d'une peine qu'elle ignore! ... Voilà sa place; elle était là. Depuis notre enfance elle y fut à mes côtés ..... maintenant m'y voilà seule! et quand elle y viendrait encore, ce ne serait plus ma Savinie; ces peupliers ne sont plus notre emblême, ce rocher n'est plus le nôtre, c'est celui de Léonie; oui, c'est le sien! ..... C'est là que Valrive la vit pour la première fois; c'est là qu'il jura de n'aimer qu'elle. Je ne suis plus ici qu'une étrangère; je n'ornerai plus de fleurs ce lieu jadis si cher; mais tous les jours, en secret, j'y reviendrai pleurer encore ..... O toi dont l'existence sera toujours attachée à la mienne, ô ma sœur! peux-tu te croire heureuse quand je souffre? Faut-il t'exprimer mes douleurs pour t'en instruire? ne sais-tu plus me deviner! ..... Il est vrai que dans les premiers momens d'une extrême surprise je n'ai point partagé ton bonheur; ce mouvement contre la nature a-t-il donc rompu

les nœuds de la sympathie qui nous unissait ! Non, il n'est pas possible; non, mon cœur n'est point changé : le tien pourrait-il l'être ?.... En faisant ces tristes réflexions, la malheureuse Savinie mit ses deux mains sur son visage inondé de pleurs : elle ne voulait plus voir les objets qui l'entouraient, ni la jeune fille et le pâtre qui paraissaient s'entretenir de leurs amours, ni le lac, qui lui rappelait trop vivement le souvenir touchant du naufrage de Valrive, ni le rocher et le siége de mousse que sa sœur n'occupait plus. Elle était ensevelie dans une rêverie douloureuse et profonde, lorsqu'elle entendit marcher sur le rivage ; c'était Valrive qui cherchait Léonie : il crut la voir en apercevant Savinie en larmes sur le rocher ; il pensa qu'elle s'attendrissait en se retraçant leur première entrevue : il tombe à genoux; Savinie tressaille en disant : Eloignez-vous, ce n'est pas elle. Valrive étonné, monte sur le rocher, s'assied à côté d'elle et la questionne avec un tendre intérêt. Savinie, vivement émue de l'erreur qu'elle a causée et du regard si passionné qu'elle a recueilli, ne répond d'abord que par des larmes; ensuite elle dit qu'elle est inquiète de son avenir, qu'elle a des craintes sur l'époux inconnu qu'on lui destine. Valrive répète avec enthousiasme l'éloge de son ami. Vous m'avez déjà fait tous ces détails, dit Savinie ; votre ami sans doute est aimable et vertueux, mais saurai-je lui plaire ? m'aimera-t-il ? — Ce doute peut-il être sincère ? — Ah ! je dois l'avoir...... — Ma chère Savinie, vous serez adorée...... — Vous ne sauriez me le persuader !... Valrive voulut encore reparler de son ami ; Savinie soupira, ne l'écouta plus ; et se levant, elle descendit avec lui du rocher.

Deux jours après, Valrive partit avec Mulsaint. Ce départ accabla Léonie. Savinie ne partageant que trop ce qu'elle éprouvait, crut ne sentir que

sa douleur ...... mais ses peines s'adouciront en retrouvant sa compagne. Léonie s'affligeait avec une véhémence qui finit par causer une sorte d'effroi à Savinie, et qui la blessa. Ma sœur, lui dit-elle, tu pleures comme je pleurerais si l'on nous séparait. — Ah! répondit Léonie, ne compare notre amitié à nul autre sentiment. — Cependant tu te désespères, et Savinie est près de toi.... Comme il a changé notre destinée, cet étranger qui te fait verser tant de larmes! ...... — Quel nom tu lui donnes! ..... Celui que j'aime est-il un étranger pour toi? ... — J'étais si heureuse avant de le connaître! ...... — Eh bien? — Eh bien! te suis-je toujours aussi chère? A cette question inattendue, la surprise la plus douloureuse se peignit sur tous les traits de Léonie. Grand Dieu! s'écria-t-elle, ma sœur ne sait plus lire dans mon ame! elle a besoin de m'interroger, elle doute de moi! elle m'accuse!..... elle est jalouse de mes sentimens pour Valrive! ..... Ecoute, je l'aime en effet, ce jeune homme dont je pleurai la mort avant d'avoir pu distinguer sa figure, dont j'admirai le généreux courage avant de savoir son nom; ce jeune homme vertueux et sensible que j'ai vu se plonger dans les flots, exposer ses jours pour sauver ceux d'un pauvre batelier, je l'aime; mais s'il fallait, pour ton bonheur, pour ta tranquillité, te sacrifier mon amour, je renoncerais à Valrive, sans doute avec douleur, et cependant sans mérite et sans effort. En faisant tout pour toi, je ne ferai jamais que céder à un mouvement irrésistible, que me soumettre à la nécessité.... O ma sœur! interrompit Savinie en se jetant dans ses bras, pardonne!... je sens enfin combien je suis coupable ...... Ses sanglots lui coupèrent la parole. Léonie voulut en vain la consoler; plus elle montrait de tendresse, plus elle augmentait l'amertume de ses remords.

Savinie pensait avec horreur qu'elle était en secret la rivale de cette sœur si chérie et si digne de l'être; qu'elle passerait sa vie avec celui qu'elle ne pouvait aimer sans crime, et qu'elle le comparerait sans cesse à l'époux qu'elle acceptait avec tant de répugnance. Enfin le comble du malheur pour elle était de se trouver forcée de cacher un secret à Léonie. Quoi ! disait-elle, je dissimule avec ma sœur, je la trompe ! elle me découvre toujours son ame toute entière, et moi, je n'ai plus de confiance en elle ! .... Hélas ! elle peut me laisser lire dans son cœur; ce cœur si pur n'a rien à déguiser ..... elle peut avoir toujours la même franchise ...... Quoi ! ma sœur a des vertus que je n'ai plus ! l'éloge de ma sœur ne sera plus le mien ! que dis-je ? il me fera rougir, il m'accablera ! je me dirai : Nous ne nous ressemblons plus ! ..... En se livrant à ses rêveries douloureuses, Savinie répandait des torrens de larmes : le chagrin qui la dévorait altéra si sensiblement sa santé, qu'Antonia et Léonie s'alarmèrent vivement de sa pâleur et du changement de sa figure : on la questionna ; elle répondit que l'attente de l'arrivée d'un époux qu'elle ne connaissait pas lui causait une inquiétude insurmontable. On écrivit à Mulsain et à Valrive pour presser leur retour; mais des affaires particulières qui se multipliaient, les retenaient malgré eux. Cependant Savinie, consumée par une langueur secrète, dépérissait chaque jour ; elle avait perdu le sommeil, et, toujours couchée près de sa sœur, elle attendait avec impatience que Léonie fût endormie, afin de donner un libre cours aux pleurs qu'elle avait retenus durant la journée. Un matin, au lever de l'aurore, Léonie fut réveillée par le bruit du tonnerre et d'un vent impétueux; les deux sœurs se levèrent, et quand cette violente tempête fut calmée, elles sortirent, traversèrent le jardin, et elles entrèrent

dans l'allée qui conduisait sur les bords du lac. En jetant les yeux sur le rocher, un mouvement involontaire et superstitieux les fit frémir en même-temps..... Le vent avait rompu les deux peupliers plantés le jour de leur naissance ; les cimes superbes de ces arbres chéris, que les deux sœurs avaient vu croître, reverdir, s'élever à la même hauteur et s'entrelacer ensemble, maintenant réunies encore dans ce désastre, ne tenant plus au tronc que par l'écorce, retombaient dans le lac, et desséchées et flétries, plongeaient tristement dans les eaux ! Savinie se jeta dans les bras de Léonie. O ma sœur ! s'écria-t-elle, quel funeste présage ! ... Pourquoi s'en effrayer, répondit Léonie? n'annonce-t-il pas un même sort ? ..... En disant ces paroles, elle s'assit au pied du rocher; elle était pâle et tremblante : après un long silence, les deux sœurs se soutenant mutuellement, et n'osant se parler, reprirent lentement le chemin du château. Elles entrèrent dans le jardin, et Savinie se trouva si faible et si fatiguée, qu'elle fut obligée de s'arrêter dans le petit pavillon bâti pour les deux jumelles, et auquel on avait donné le nom de *Temple du Bonheur*. Savinie et sa sœur se reposèrent sur un banc, et Savinie levant languissamment les yeux, tressaille en les fixant sur l'inscription du temple. *Le bonheur !* dit-elle...... A ces mots, elle s'arrêta ; ses yeux se mouillèrent de pleurs..... Mais, reprit-elle, ce lieu fut bien nommé ; oui, nous avons goûté le bonheur ....

O ma sœur, dit Léonie, y pourrais-tu renoncer, quand je suis toujours la même, et quand tout nous donne la certitude heureuse de ne jamais nous séparer?....Qu'importe le changement de notre destinée! nous nous aimons, nous ne nous quitterons point..... Que se passe-t-il dans ton cœur oppressé ?.... Tu gémis! penses-tu pouvoir souffrir

seule ?....

seule ?.... En te taisant, tu ne peux que m'ôter mes droits : mais tu ne saurais m'empêcher de sentir, de m'affliger, de succomber au chagrin, de mourir avec toi.... Ah ! c'en est trop, s'écria Savinie en se précipitant aux genoux de sa sœur, connais donc ma faiblesse, mon crime et mes remords !.... Cette Savinie, qui voudrait avec joie s'immoler pour toi si tu pouvais lui survivre, cette Savinie, cette moitié de toi-même, entraînée par un sentiment inconnu, dans un moment d'égarement, a séparé son existence de la tienne..... elle envia ton bonheur, elle fut ta rivale !..... Le croiras tu ? quand tu bénissais ton sort, je gémissais sur le mien ; quand tu remerciais le ciel.... ô monstrueuse impiété ! je murmurais ; quand je te voyais heureuse, je pleurais.... En rompant l'accord que la nature établit entre nous, je me suis arrachée à moi-même ; ce prodige affreux a brisé mon cœur, a consumé mes jours flétris ..... mon funeste amour s'est éteint dans mes larmes ; il m'a suffi, pour en triompher, de le comparer à mon amitié pour toi ; il ne m'en reste plus qu'un douloureux étonnement et des remords dont rien ne pourra jamais me délivrer. A ces mots, suffoquée par ses pleurs, elle cesse de parler en pressant avec force contre sa poitrine les genoux de sa sœur, que la surprise et la douleur rendaient immobile ; enfin, relevant Savinie et la serrant dans ses bras : Eh bien, dit-elle d'un ton ferme, je l'abjure, ce sentiment qui a troublé ta vie ; je ne le verrai plus, cet étranger dont la présence a désuni nos pensées et nos vœux ; je renonce à l'hymen ..... Que dis-tu, juste ciel ! interrompit Savinie ; veux-tu me réduire au désespoir ?.... Ah ! qu'il vienne ce généreux, ce sensible Valrive ! il n'est plus à mes yeux qu'un tendre frère ..... et je m'unirai sans peine à son ami ; ton bonheur sera le présage du mien. Eh ! ne pourrait-

il pas m'en tenir lieu !..... Savinie s'exprimait avec toute la véhémence du sentiment le plus vrai ; Léonie ne doutait pas de sa sincérité; mais ce triste entretien venait de lui ravir sans retour toute sa tranquillité. Savinie d'abord se sentit soulagée d'avoir tout révélé à sa sœur ; ensuite remarquant l'insurmontable mélancolie et l'abattement de Léonie, elle se repentit d'avoir parlé, et ce regret cuisant la jeta dans le désespoir. Privée de repos, d'espoir et de consolation, l'infortunée succomba tout-à-coup à ses maux ; son sang s'alluma, une fièvre ardente la mit en peu de jours sur le bord du tombeau. La malheureuse Antonia envoya un courrier à Genève ; Mulsain et Valrive, remplis de douleur et d'effroi, accoururent. Léonie pâle, échevelée, silencieuse, restait depuis deux jours immobile, assise auprès du lit de sa sœur ; elle ne versait pas une larme, ne proférait pas une parole : elle ne rompit ce silence effrayant que pour interdire à Valrive l'entrée de la chambre de sa sœur, et pour refuser de le voir.

Savinie avait toute sa connaissance, et ne s'abusait pas sur son état ; dès le jour où l'on fit appeler un médecin, elle voulut remplir tous les devoirs que dans cet état la religion prescrit aux protestans. L'idée de la mort était pour elle doublement affreuse ; elle pensait qu'elle entraînerait avec elle Léonie dans la tombe ...... Un soir, le médecin donnant pour la première fois de l'espérance, Mulsain exigea d'Antonia qu'elle irait dans sa chambre se reposer quelques heures, et l'on força Léonie de se coucher auprès de sa sœur. Elle se mit au lit, et Savinie la conjurant de fermer les yeux et d'essayer de dormir : Que crains-tu, dit Léonie, de la fatigue que je puis avoir ? ne sais-tu pas que si tu guéris, je guérirai ? — O par quel

intérêt puissant tu m'attaches à la vie !.... Pourrais-je sans frémir envisager la mort !..... Que la suite en est horrible !... Quoi ! je serais condamnée à mourir toute entière !... Et mon père, ma mère, et Valrive, que deviendront-ils ? ..... Nos parens ne pourraient nous survivre, tu le sais.... Ainsi donc, à mon dernier soupir, je me dirai : la tombe où je descends, va recevoir encore tout ce que j'aime. Ah ! c'est voir en expirant l'univers se dissoudre !... La garde-malade interrompit ce funeste discours ; elle s'approcha du lit en rappelant aux deux sœurs qu'elles avaient promis de se taire : Savinie se calma ; Léonie prit sa main dans les siennes, et glacée par le saisissement et la douleur, elle ferma les yeux et feignit de dormir. Au bout de deux heures, elle sentit la main défaillante de Savinie presser doucement la sienne...... Il y avait dans ce mouvement une expression de faiblesse et de sentiment qui fit frissonner Léonie....... C'était le dernier témoignage d'une amitié si parfaite ; c'était un dernier adieu !..... La main de Savinie se roidit et se glace ; Léonie pousse un cri terrible ; elle se soulève, entr'ouvre le rideau, et à la pâle lueur de la lampe de nuit, elle voit Savinie mourante !..... Au cri déchirant de Léonie, Savinie entr'ouvre les yeux ; Léonie recueille son dernier regard, et croyant mourir avec elle, l'infortunée s'évanouit au moment où sa sœur expire.

En reprenant l'usage de ses sens, Léonie se trouva dans la chambre et dans les bras de sa mère. Son père était à ses pieds ; elle regarde tout ce qui l'entoure avec un stupide étonnement. Quoi ! dit-elle, j'existe encore !... Son père prit la parole pour combattre le préjugé, devenu si funeste, qui lui persuadait que la mort de sa sœur entraînait inévitablement la sienne ; Léonie retomba sur le sein de sa mère, et ne l'écouta pas. Quand il

eut cessé de parler, se soulevant avec effort : Dans nos jours heureux, dit-elle, nous avons souvent desiré que notre tombeau fût placé au pied du rocher qui porte notre nom...... Hier encore..... *Elle* exprima le même vœu!..... Je demande que sa dernière volonté soit exécutée...... On le promit. Alors Léonie prenant dans ses faibles mains celles de Mulsain et d'Antonia: Promettez-moi, dit-elle, d'essayer de vivre..... Vous serez deux encore!.....Promets donc, reprit Mulsain, de vaincre ta douleur pour ta mère ; elle pourra, pour toi, surmonter la sienne : veux-tu mettre le comble à ses maux? ..... Ah! dit Léonie, c'en est fait déjà!..... ne m'a-t-elle pas pleuré en la perdant!..... On fit coucher Léonie dans la chambre d'Antonia; elle se prêta sans résistance à tout ce qu'on exigea d'elle; mais touchante et seconde victime d'une sensibilité exaltée, elle était frappée de mort..... Elle ne se plaignit point, ne parla plus, et ne montra qu'une seule volonté inébranlable, celle de ne jamais revoir Valrive. Cependant comme elle n'avait point de fièvre, et qu'elle consentait à prendre de la nourriture, on espéra que sa jeunesse, la tendresse de ses parens, et l'amour, pourraient avec le temps la rattacher à la vie. Afin que rien ne lui retraçât l'image de sa malheureuse sœur, on couvrit toutes les glaces, on cacha tous les miroirs de toilette. Elle voulut savoir le jour des funérailles de Savinie, et le lendemain au soir elle se leva, elle essaya de marcher dans la chambre; elle ouvrit la fenêtre qui donnait sur le jardin, et s'asseyant sur le balcon, elle jeta de sinistres regards sur le pavillon *des Savinies*. Maintenant, dit-elle, l'allée de saules qui conduit *du temple du Bonheur au rocher*, aboutit à un tombeau!..... Voilà toujours le terme inévitable de la félicité humaine, *un tombeau!*.... Nous

l'aurons atteint promptement...... Dans l'intention d'arracher Léonie pour quelque temps d'un séjour où tout lui rappelait son malheur, on avait décidé que l'on partirait pour Genève aussitôt qu'elle pourrait se lever; elle ne s'y opposa point, elle consentit à partir le lendemain; elle témoigna seulement le desir d'être dans une voiture séparée, seule avec sa mère, et l'on convint qu'elle voyagerait ainsi. Sur le soir, le médecin ayant prescrit un bain pour Léonie, elle desira le prendre tard, et elle voulut absolument coucher dans un cabinet voisin, afin de ne pas troubler le repos d'Antonia. On craignait tant de la contrarier dans l'état où elle était, que l'on cédait sur le champ à toutes ses volontés. Une femme de chambre s'enferma avec elle pour y passer la nuit. Léonie se coucha très-tard; la femme de chambre, pour lui donner les boissons ordonnées par le médecin, ne se mit au lit qu'une heure avant le jour; Léonie tira ses rideaux, et aussitôt que la femme de chambre fut profondément endormie, elle se leva doucement, elle passa dans ses bras une robe de mousseline blanche, sortit du cabinet, descendit un petit escalier dérobé, et se trouva dans le jardin. Le jour commençait à poindre.

Tout ce qu'on revoit, tout ce qu'on entend pour la première fois, après un grand malheur, paraît d'une affreuse nouveauté; on n'éprouve plus les mêmes impressions, et l'on se rappelle des souvenirs déchirans. Dans une profonde affliction, ainsi que dans l'âge de la décrépitude, on voit toujours les objets tels qu'ils sont, on peut les juger encore, et c'est un tourment de plus: ils n'inspirent que des regrets, on a perdu la faculté de jouir; et quand ce changement ne se fait point par gradation; quand il n'est pas opéré par le temps, il est terrible: cette révolution soudaine est accablante.

La douce fraîcheur de l'air du matin, le jour naissant, le ramage des oiseaux, le bruit des torrens qui environnaient le château, produisirent sur Léonie les plus douloureuses sensations. Elle trouvait toujours la nature aussi belle, mais son charme même n'avait plus pour elle qu'une amertume affreuse.... Elle frémit en entrant dans l'allée de saules.... A quelques pas du rocher, elle éprouva un tel saisissement, qu'elle fut obligée de s'arrêter et de s'appuyer contre un arbre; elle apercevait le tombeau !..... Il était au pied de la roche, du côté et sur le bord du lac; une large pierre portant une inscription, et un jeune cyprès nouvellement planté, l'indiquaient.... Le rocher ne présentait plus qu'un aspect lugubre; il n'offrait que de tristes débris de son ancienne parure; il n'était plus orné de guirlandes; on y voyait encore des rosiers, mais flétris et desséchés par l'orage, et les deux peupliers dépouillés de leurs rameaux, n'ombrageaient plus le siége de mousse des *Savinies* .... Cependant Léonie s'avance en chancelant; elle approche du tombeau, elle y touche, elle tressaille; sa tête s'égare; elle fixe avec horreur ses yeux sur le rocher; elle croit percer la pierre et découvrir dans l'obscurité de la tombe le cercueil de Savinie !.... C'est donc ici, dit-elle d'une voix étouffée, que tu reposes pour toujours !..... Mais ici même, ton ame immortelle répond encore à la mienne !.... Parle...... je t'écoute..... Dans ce moment, Léonie aperçoit près d'elle, du côté du lac, une figure fugitive à moitié cachée, qui lui paraît enveloppée d'un linceul blanc et qui semble sortir de la tombe; c'était son image réfléchie dans les eaux!...... elle frémit; et se penchant vers le lac, elle croit en se regardant voir sa sœur pâle, défaillante, les yeux éteints et fixes, telle qu'elle la vit dans les derniers instans de son

agonie.... Dieu! la voilà! dit-elle.... O ma Savinie! ô ma sœur! tu me tends les bras, tu m'appelles.... ah! je vais te rejoindre.... A ces mots, elle retombe sur le rocher en exhalant son dernier soupir. Peu d'instans après, Valrive qui venait tous les matins pleurer sur le rocher, arrive et découvre cet horrible spectacle! Cette Léonie qu'il vit pour la première fois dans ce lieu même, cette touchante Léonie embellie alors par toute la fraîcheur de la jeunesse et tout le charme de la sensibilité, est maintenant décolorée, froide, inanimée!.... Cependant son front obscurci par les ombres de la mort, offre encore l'empreinte de la candeur et de la modestie, et l'on trouve toujours sur son visage l'expression angélique de la douceur et de la bonté. Valrive, dans le premier mouvement de son désespoir, se serait précipité dans les eaux de ce lac où il avait pensé périr, de ce lac un instant avant si cher encore à son amour! mais il se flatte qu'il sera possible peut-être de rappeler Léonie à la vie. Il prit dans ses bras, pour la porter au château, celle qui dut être son épouse; durant le chemin il la baigna de larmes, en faisant retentir l'écho des rochers et des montagnes de ses cris lamentables; mais il ne rendit aux infortunés parens de Léonie qu'un corps glacé par la mort, et qui fut déposé dans la tombe de Savinie..... Valrive disparut de Schindelingue et de la Suisse, et n'y revint jamais. La malheureuse Antonia suivit de près ses deux filles au tombeau, avec le remords déchirant d'avoir exalté follement leur attachement mutuel; elle connut, mais trop tard, que les sentimens passionnés les plus purs ont leur danger, ainsi que toutes les affections de l'ame que la raison ne modère pas. Mulsain ne put survivre long-temps à tous les objets de sa tendresse enlevés par la mort si promptement, et d'une manière si tragique.

Ludvil, seul et délaissé, mourut d'ennui. S'il eût vécu davantage pour les autres, sa vieillesse aurait été plus heureuse, et il aurait eu sans doute un ami pour lui fermer les yeux.

Puisque nous sommes mortels, n'aimons pas comme les Savinies..... mais, sur-tout, puisque nous avons besoin d'appuis et de société, ne ressemblons point à Ludvil.

D. GENLIS.

SPECTACLES.

THÉATRE FEYDEAU.

La Petite Maison, opéra en trois actes, paroles de MM. Dieu la foi et..., musique de M. *Spontini*.

Je n'ai pu rien découvrir de risible dans la scène de cabaret, dans l'effroyable vacarme dont j'ai été le triste témoin à la première représentation de cet opéra, que j'aurais bien cru devoir être la dernière. Je n'ai pu trouver plaisans les accès de fureur d'un parterre en délire, qui ne savait ni ce qu'il disait ni ce qu'il voulait; qui insultait des acteurs, et, qui pis est, des actrices, et prétendait qu'ils lui demandassent pardon de ses outrages et de ses impertinences; qui brisait des bancs, et, de leurs débris, fracassait des pupitres et renversait les lumières, au risque d'incendier la salle et l'immense galerie où elle est située. Quel sera le résultat de cette scandaleuse démence? la police interposera son ministère pour que la tranquillité et même la sûreté publique ne soient pas compromises; l'image de la contrainte attristera le sanctuaire des plaisirs, et le parterre perdra justement une liberté dont il n'est pas digne, puisqu'il ne sait qu'en abuser.

On a cherché des torts aux acteurs; ils n'en ont aucun. L'orage a commencé au second acte. Madame Scio, qui

n'a pas les moyens de dominer les cris d'un parterre forcé, lui a cédé l'honneur de la victoire. Elle s'est retirée avant d'avoir achevé sa scène. Elleviou, ne voulant pas cependant abandonner la partie, a paru avec Martin : à chaque phrase, à chaque mot on les interrompait; il était impossible de rien entendre. Après avoir long-temps soutenu ce combat trop inégal, l'un d'eux, Elleviou, s'est avancé d'un air très-décent, a salué l'assemblée, et demandé si elle souhaitait que la pièce fût continuée. — Oui. — Non; et des cris, des hurlemens affreux. Comme la réponse de l'assemblée, ou plutôt du parterre, était équivoque, les deux acteurs ont quelque temps joué encore au milieu du tumulte, des sifflets, et ne se sont enfin retirés qu'après de longs et d'inutiles efforts pour se faire écouter. La toile, étant baissée on a demandé, par dérision, l'auteur des paroles. Le spectacle était fini, on évacuait la salle, et beaucoup de monde était déjà sorti, lorsqu'il a pris fantaisie à ceux qui avaient interrompu la représentation de la pièce d'en voir la fin. L'orchestre, qui n'avait pas dû prévoir ce caprice despotique, était parti. Les mutins n'ont pas voulu se payer de cette raison. Madame Scio, leur a-t-on dit, dont la santé n'était pas très-bien rétablie, est hors d'état de jouer. On répond par des invectives. Un commissaire de police, en écharpe, veut parler; on ne l'écoute pas. On demande Elleviou avec rage. Il se montre avec une modeste fermeté. « Vous pensez bien, messieurs, » a-t-il dit, que nous ne demandions pas mieux que de » finir, mais vous avez manifesté une volonté contraire » avec tant d'énergie..... » Le parterre n'ayant rien à répondre, a continué de hurler, et quand la voix lui a manqué, il a saccagé tout ce qui s'est trouvé sous sa main. On aurait pu croire que c'étaient les Petites-Maisons qui étaient venues voir la *Petite Maison*.

Celle-ci, à la vérité, pouvait excuser l'humeur du parterre, mais non pas ses extravagances; on avait eu la maladresse de la prôner d'avance. La génération naissante, qui ne connaît que le nom de ces anciens asiles de la vo-

lupté, se faisait une fête d'y être admise ; elle a été stupéfaite de se trouver entourée d'une cohue assez insipide. Un seigneur de la cour, époux d'une femme aimable et vertueuse, est tenté de la fille d'un bonnetier de Paris, de Lucile, espèce de niaise qu'il veut souffler à son amant. Il a commencé par s'établir dans le voisinage du père, se déguiser sous un habit de médecin, et changer son nom en celui de Lambert ; puis a pris une petite maison, où il se propose d'amener Lucile par ruse. Son valet de chambre, Germain, est chargé d'exécuter cette bonne œuvre. Lucile avait passé quelques jours chez sa tante, qui demeure à la campagne, dans le voisinage de la petite maison : Germain fait en sorte qu'une voiture qui la ramenait à Paris, se brise en chemin, et il se trouve là tout à propos pour lui proposer de la mener chez le docteur Lambert, chez l'ami de son père ; ce qu'elle accepte sans défiance. Le corrupteur, pour entretenir d'abord ce sentiment, la remet entre les mains d'une vieille et honnête gouvernante. Aussitôt arrive le bonnetier, qui a su par hasard que son ami Lambert avait une maison près de celle de sa sœur. Le docteur essaie de s'en défaire, en lui persuadant qu'il traite des fous très-dangereux. Le bonnetier dit qu'il va voir sa femme et sa fille, qui sont dans le village prochain. Lambert, encore plus embarrassé, veut le retenir ; bientôt trois ou quatre libertins de ses amis le rencontrent près de sa maison, y entrent avec lui, et augmentent l'imbroglio ; cependant ils sont utiles au séducteur, parce qu'ils l'aident à retenir le bonnetier, qu'ils font passer dans l'esprit des villageois pour *le prince de Perpignan*, à qui ils doivent des secours inconnus, qu'ils ont reçus dans une calamité récente dont ils ont été affligés. Enfin, comme si tout le monde s'était donné rendez-vous dans un réduit qui doit être mystérieux et secret, l'amant de Lucile y arrive aussi. Il a glissé quelque argent dans la main du jardinier pour qu'il le laissât entrer. Lambert lui fait accroire que c'est un crime énorme, et fait adopter la même idée à l'idiote Lucile, qui, là-dessus, adresse une verte remontrance à son amant.

Ces deux pauvres dupes se fâchent, se querellent. Quand l'amant est parti, le docteur offre ouvertement à Lucile de l'entretenir. Mais ne voilà-t-il pas que sa femme et sa sœur arrivent aussi! Tandis qu'il se dérobe à leurs regards, elles rencontrent Germain, puis la bonnetière, et se doutent de la petite espièglerie qu'on veut faire à la jeune innocente. Germain qui a été mis à la question par ces dames, et qui s'en est tiré comme il a pu, est interrogé par son maître sur cet entretien. Là, le parterre a voulu qu'on s'arrêtât. Il est bien visible que l'honneur de la bonnetière devait être sauvé par la femme du séducteur; que les deux époux se seraient réconciliés, et que la pièce aurait fini de la manière la plus édifiante : mais le parterre n'a pas voulu être édifié; il s'est retiré au milieu du scandale qu'il a reçu et donné.

Une des choses qui m'ont le plus choqué, est un long monologue du valet de M. Lambert, qui invoque *le Dieu du mystère*. Qu'un jeune amant fasse cette invocation pour son compte, à la bonne heure; mais un vil proxénète, un misérable agent de débauche! c'est une dégoûtante profanation des mystères de la galanterie.

Sans réunir tous les suffrages, la musique a été beaucoup moins mal accueillie que les paroles. On est convenu que le musicien a fait preuve de talent; et l'on ne s'étonne point que son début n'ait pas été un chef-d'œuvre.

Les auteurs, voyant que personne ne se souciait de les connaître, et voulant néanmoins être connus, ont fait tout bonnement mettre leurs noms sur l'affiche. La pièce s'est redonnée au grand étonnement de ceux qui ont vu sa chute. La musique a, dit-on, fait un peu tolérer les paroles, quoiqu'on s'accorde à dire qu'elle n'a point assez d'analogie avec le poëme.

ANNONCES.

Six Duos caractérisés à deux voix, paroles italiennes, avec accompagnement de forté-piano; composés et dédiés à madame Elisabeth de Seigneux, par Joseph Catrufo. Œuvre II°.

Prix : 9 francs. Se trouve à Genève; et à Paris, chez le Normant.

NOUVELLES DIVERSES.

Londres. Il paraît décidé que Pitt rentre au ministère : on dit qu'il n'avait point de répugnance à s'y trouver avec Fox ; mais que le roi a formellement donné l'exclusion à ce dernier.

M. Drake est de retour à Munich à ce qu'on prétend, sans qu'il y déploie néanmoins aucun caractère public.

Prusse. Sa majesté n'a point accepté, dit-on, la proposition du gouvernement français, qui demandait à occuper Embden, en dédommageant les finances prussiennes de la perte du droit de douane ou autre qui en résulterait nécessairement.

— On apprend de Cassel, que tout le militaire hessois, à l'exception des garnisons de la principauté de Hanau, avait reçu l'ordre, le 25 du mois dernier, de se mettre en mouvement. Quelques corps avaient de suite mis cet ordre à exécution, et étaient déjà en marche, lorsque le 28, à la suite d'un courrier arrivé la veille à Cassel, il fut expédié un contre-ordre. Le militaire hessois qui devait marcher, consistait, y compris les régimens de garnison, en 21 escadrons de cavalerie, et 38 bataillons d'infanterie. Sa destination paraissait être pour les frontières du pays de Hanovre.

Les nouvelles de Berlin annoncent le départ prochain de S. M. prussienne pour Grodno, et ajoutent qu'elle n'assistera cette année à aucune revue du printemps. D'un autre côté, les lettres de Vienne et de Pétersbourg parlent aussi du prochain départ des deux empereurs d'Allemagne et de Russie, pour leurs provinces de l'ancienne Pologne. Il paraîtrait constant, d'après cela, que ces trois souverains auront l'entrevue dont il est question depuis si long-temps. Comme le partage de la Pologne entre ces monarques est encore tout récent, on présume qu'ils ont des arrangemens à prendre à cet égard.

PARIS.

Le sénat conservateur s'est assemblé le 28 floréal, sous la présidence du second consul. Tous les ministres et les

conseillers d'états Portalis, Defermont et Treilhard. Le s nat, ayant entendu le rapport de sa commission fait par le sénateur Lacépède, adopte le projet de sénatus-consulte qui lui est présenté. La séance étant levée, il s'est rendu en corps à Saint-Cloud pour le présenter. Il contient, dit-on, 143 articles renfermés en 16 titres :

Le premier déclare Napoléon Bonaparte empereur des Français; et la dignité impériale héréditaire dans sa descendance directe, naturelle et légitime. de mâle en mâle, par ordre de primogéniture, à l'exclusion des femmes et de leur descendance. Le premier consul pourra adopter les enfans ou petits-enfans de ses frères pourvu qu'ils aient atteint l'age de 18 ans accomplis; et que lui-même n'ait point d'enfans. L'adoption est interdite à ses successeurs. A défaut d héritier naturel et légitime du premier consul, ou d'héritier adoptif, l'empire serait déféré à Joseph Bonaparte et à ses descendans; à leur défaut, à Louis Bonaparte et à ses descendans. A défaut d'héritiers de Joseph et de Louis Bonaparte, un sénatus-consulte proposé au sénat par les titulaires des grandes dignités de l'empire, et soumis à l'acceptation du peuple, nommeroit un empereur.

Les membres de la famille impériale, dans l'ordre d'hérédité, porteront le titre de prince français. Le fils aîné de l'empereur portera celui de prince impérial. Un prince français qui se mariera sans l'autorisation de l'empereur, sera privé de tout droit à l'hérédité, à moins qu'il n'ait point d'enfans de ce mariage, et que le mariage ne vienne à se dissoudre.

La liste civile reste réglée ainsi qu'elle l'a été par les articles 1 et 4 du décret du 26 mai 1791. Les princes français Joseph et Louis Bonaparte, les fils puinés de l'empereur, seront traités conformément aux articles 1, 10, 11, 12 et 13 du décret du 21 décembre 1790.

L'empereur visitera les départemens; en conséquence, des palais impériaux seront établis au quatre points principaux de l'empire.

En cas de minorité de l'empereur, il y aura un régent de l'empire. L'empereur est mineur jusqu'à l'âge de 18 ans accomplis. Les femmes sont exclues de la régence. L'empereur régnant désignera d'avance le régent parmi les princes français, A défaut de désignation de la part de l'empereur, la régence sera déférée au prince le plus proche en degré. Aucun sénatus-consulte organique ne pourra être rendu pendant la régence ni avant la fin de la troisième année qui suivra la majorité. Il y aura un conseil de ré-

gence composé des titulaires des grandes dignités de l'empire.

Les titulaires des grandes dignités de l'empire sont le grand électeur, l'archichancelier de l'empire, l'archichancelier d'état, l'architrésorier, le connétable et le grand-amiral. Ils seront nommés par l'empereur; ils jouiront des mêmes honneurs que les princes français, et prendront rang immédiatement après eux; ils seront sénateurs et conseillers d'état; ils formeront le grand-conseil de l'empereur; ils seront membres du conseil privé; ils composeront le grand-conseil de la légion d'honneur; ils seront inamovibles. Des sénatoreries seront affectées à chacune des grandes dignités impériales.

Il y aura de grands-officiers de l'empire; 1°. des maréchaux de l'empire choisis parmi les généraux les plus distingués, leur nombre n'excédera pas celui de seize; 2°. huit inspecteurs et colonels-généraux de l'artillerie et du génie, des troupes à cheval et de la marine; 3°. des grands-officiers civils de la couronne, tels qu'ils seront institués par les statuts de l'empereur. Les grands officiers sont inamovibles. Chacun d'eux présidera un collége électoral qui lui sera spécialement affecté au moment de sa nomination. Si, par un ordre de l'empereur, ou pour toute autre cause, un titulaire d'une grande dignité de l'empire, ou un grand-officier venait à cesser ses fonctions, il conserverait son titre, son rang, ses prérogatives et la moitié de son traitement : il ne les perd que par un jugement de la haute-cour impériale.

L'empereur, dans les deux ans qui suivent son avénement ou sa majorité, prêtera serment au peuple français sur l'Evangile, et en présence des titulaires des grandes dignités de l'empire, des ministres, des grands officiers de l'empire, du sénat, du conseil d'état, du corps législatif, du tribunat, de la cour de cassation, des archevêques et évêques, des grands officiers de la légion d'honneur, des présidens des cours d'appel, des colléges électoraux, des assemblées de canton, des consistoires et des maires des principales villes de l'empire. Il jurera de maintenir l'intégrité du territoire de la république, de respecter et de faire respecter la liberté des consciences et les lois du concordat, l'égalité des droits, la liberté politique et civile, l'irrévocabilité des ventes de biens nationaux, de ne lever aucun impôt qu'en vertu d'une loi, etc.

Le sénat se composera, 1°. des princes français; 2°. des titulaires des grandes dignités de l'empire; 3°. de quatre-

vingt membres nommés sur la présentation des candidats choisis par l'empereur sur les listes formées par les colléges électoraux de département; 4°. des citoyens que l'empereur jugera convenable d'élever à la dignité de sénateur. Il sera formé par le sénat et dans son sein, une commission de 7 membres pour la liberté individuelle. Toutes les personnes arrêtées et non mises en jugement après les 10 jours de leur arrestation, peuvent recourir directement à la commission sénatoriale de la liberté individuelle.

« Il y a aussi dans le sénat une commission chargée de veiller à la liberté de la presse. Ne sont point compris dans son attribution les ouvrages qui se distribuent par abonnement et à des époques périodiques. Les personnes qui auront à se plaindre d'empêchement mis à l'impression ou à la circulation d'un ouvrage, pourront recourir directement et par voie de pétition ; à la commission sénatoriale de la liberté de la presse.

Tout décret du corps législatif pourra être dénoncé au sénat par un sénateur, 1°. comme tendant au rétablissement du régime féodal; 2°. comme contraire à l'irrévocabilité des ventes des domaines nationaux; 3°. comme n'ayant pas été délibéré dans les formes prescrites par les constitutions de l'empire et les lois; 4°. comme portant atteinte aux prérogatives de la dignité impériale et à celle du sénat. Le sénat, après trois lectures du décret dans trois séances, pourra exprimer l'opinion qu'il n'y a pas lieu à promulguer la loi. Le président portera à l'empereur la délibération motivée du sénat. L'empereur, après avoir entendu le conseil d'état, déclarera son adhésion à la délibération du sénat, ou fera promulguer la loi.

Le sénatus-consulte contient beaucoup d'autres dispositions qui concernent le conseil d'état, le corps législatif, le tribunat, les colléges électoraux, l'ordre judiciaire, et la haute-cour impériale. Cette cour sera composée des princes, des grands dignitaires, des grands officiers de l'Empire, du grand-juge, de 60 sénateurs, des six présidens de section, du conseil d'état, de 14 conseillers d'état, et de 20 membres de la cour de cassation. Elle jugera les délits personnels commis par les membres de la famille impériale, par de grands dignitaires, par le secrétaire d'état, par des sénateurs, par des conseillers d'état; les crimes contre la personne de l'empereur et la sûreté de l'état; les délits de *responsabilité* d'office commis par les ministres, etc.

Les lois seront promulguées ainsi : N. par la grace de Dieu et les constitutions de la république, empereur des Français, etc.

Le peuple français votera dans les formes déterminées par l'arrêté du 20 floréal an 10, sur l'hérédité de la dignité impériale dans la descendance directe naturelle et légitime de Napoléon Bonaparte, de Joseph Bonaparte et de Louis Bonaparte.

— L'adoption du sénatus-consulte dont on vient de parler, a été annoncée aux parisiens par plusieurs coups de canon.

— L'ouverture des débats du procès qui s'instruit contre le général Moreau et autres, paraît être fixée définitivement au 5 prochain.

—M. Montgaillard écrit *de Lyon :* « Bien des personnes croient, ou affectent de répandre que *j'ai rédigé*, que *j'ai publié* ce mémoire depuis l'arrestation de Pichegru et du général Moreau ; que je me suis soumis aux circonstances, ou que j'ai cherché à les flatter : il importe à mon honneur et à la vérité que l'opinion publique soit mise à même de prononcer un jugement vrai et exact. Je déclare donc que j'ai fait, écrit, envoyé, il y à six années, tout ce qui vient d'être publié sous mon nom. Je déclare que je remplirai avec le même sèle et le même désintéressement les devoirs que m'imposent ma qualité de citoyens français et ma fidélité au gouvernement consulaire, en ne lui refusant aujourd'hui aucun des renseignemens qu'il a droit d'exiger de moi, relativement à Pichegru, relativement au général Moreau.

— Une nouvelle production de M. Guérin, auteur des tableaux de *Marcus Sextus*, de *Phèdre et Hippolyte*, etc. va être placée dans une des salles du musée spécial de l'école française de Versailles, où on pourra le voir, à compter de dimanche prochain, 30 floréal. Ce tableau représente l'*Amour et la Piété filiale*, qu'une tendre sollicitude amènent au temple d'Esculape, et qui demandent à ce dieu, pour unique grace et comme le bien le plus précieux, de rendre à la santé et à leur bonheur le père le plus chéri.

— Il a été publié en France, dans le cours de l'an 11, 1006 ouvrages.

(No. CLII.) 6 Prairial an 12.
(Samedi 26 Mai 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

TRADUCTION LIBRE DE L'ODE D'HORACE :

Æquam memento, etc.

Par les maux et par la tristesse,
Ami, ne sois point abattu;
Si la fortune te caresse,
Aux transports d'une folle ivresse
N'abandonne point ta vertu.

Tant que la Parque meurtrière
Eloigne de toi ses ciseaux,
Jouis du beau jour qui t'éclaire,
Et bois sous l'ombre hospitalière
Que forment pour toi ces berceaux.

Jouis des dons de la nature,
Des parfums, du chant des oiseaux :
Vois couler l'onde libre et pure

E a

De cette source qui murmure
Et fuit à travers les roseaux.
De fleurs nouvellement écloses
Tu dois semer tous tes instans :
La mort, qui détruit toutes choses,
Aura bientôt flétri les roses
Dont tu couronnes ton printemps.

Ce vaste palais qu'à la ville
A grands frais tu viens d'acheter;
Ces jardins, ce champêtre asile,
Que baigne le Tibre tranquille,
Il faudra dans peu les quitter.

D'héritiers une troupe avide
S'apprête à dévorer ton bien;
Victime du sort homicide,
L'or de Crésus, le nom d'Alcide,
Ne pourraient te servir de rien.

Riche, pauvre, berger, monarque,
Nous allons tous aux mêmes lieux :
Nous naissons sujets de la Parque;
Tôt ou tard Caron, dans sa barque,
Nous conduira chez nos aïeux.

Par M. VERLHAC (de Brives).

FRAGMENT.

D'UN sommeil de trois mois la nature affranchie,
Prend enfin sous nos yeux une nouvelle vie ;
Et le soleil vainqueur de nos pâles hivers,
Par un chemin plus lent descend au sein des mers.

POUR distraire son cœur des rigueurs de Céphale,
Sur l'horizon vermeil toujours plus matinale,

L'Aurore, chaque jour, dans les naissantes fleurs,
Admire en souriant l'ouvrage de ses pleurs.
Dans nos prés rajeunis la tendre violette
Trahit par son parfum sa modeste retraite,
Et, sortant à regret de son obscurité,
Va régner sur le sein d'une jeune beauté.

DÉJA du doux Zéphyr la brillante maîtresse
S'échappe en rougissant au bouton qui la presse :
Le papillon volage, épris de ses couleurs,
Semble fixer son choix sur la reine des fleurs;
Et bientôt, dédaignant de si tendres prémices,
Court promener ailleurs ses amoureux caprices.

MÉLODIEUSES voix des chantres du printemps!
Ruisseaux qui vous mêlez à leurs concerts touchans!
Brillant émail des fleurs! jeune et fraîche verdure!
Soleil, époux fécond de la riche nature!....
C'est en vain qu'à mes yeux vos charmes rassemblés
Veulent rendre le calme à mes esprits troublés :
En vain, pour appaiser la fureur qui m'enflamme,
Ils veulent de mes sens passer jusqu'à mon ame;
Trop pleine du sujet de ses afflictions,
Elle ne reçoit plus d'autres impressions,
Et du bonheur en moi la fleur déjà flétrie,
N'attend pas du printemps une nouvelle vie.

TOUT germe, tout fleurit, tout jusques au plaisir
Semble naître en ces lieux sous l'aile du Zéphyr;
Et moi, triste témoin de ce bonheur du monde,
Je m'enfonce encore plus dans ma douleur profonde,
Et tant d'attraits divers dans la nature épars,
Outragent ma misère et glacent mes regards.

QUOI! ces lieux ont encor des beautés qu'on admire!
Quoi! le ciel est serein, et Thélème respire!
Et, de son souffle impur l'air encore infecté
N'altère point du jour l'aimable pureté?....

Ah ! du moins le printemps, en étalant ses charmes,
Ne tarira jamais la source de ses larmes.
La nature ne plait qu'aux yeux de la vertu ;
Il n'est point de printemps pour un cœur corrompu.

M. A. J.

L'ÉTOILE.

ANECDOTE.

Le jeune de Valliers brûlait pour Edelmonde ;
Et jamais un amant ne fut plus généreux.
S'il avait possédé les trésors de Golconde,
Il les eût prodigués à l'objet de ses feux.
Ce qu'ont de plus brillant les airs, la terre et l'onde,
Pour elle il eût voulu pouvoir le réunir
Et mettre à ses genoux les dépouilles du monde.
Du rubis enflammé, du modeste saphir,
De la verte émeraude ornant un diadème,
D'une tremblante main qu'agitait le plaisir
Sur sa tête adorée il le posait lui-même,
En disant, qu'il est doux d'embellir ce qu'on aime !
C'était son seul souci, c'était son seul desir.
Un soir qu'il était plein de ce penser unique
Près d'Edelmonde assis dans un bosquet riant,
Son amante s'écrie : O spectacle touchant,
Que la nature est magnifique !
Vois-tu cet astre étincelant
Au front d'or et d'azur, superbe diamant,
Qui répand tant d'éclat sur la célèbre voûte ?
Je connais peu le ciel ; cependant je me doute
Que ce doit-être là l'étoile de Vénus,
— Oui tu l'as deviné ; mais ne m'en parle plus
— Eh pourquoi ; lui répond la belle ?
De ta part un caprice a droit de m'étonner.
— Tu me ferais, dit-il, une peine mortelle ;
Je ne puis pas te la donner.

R.

COUPLETS

A MADAME FANNI D'ESP......

Roses, pourquoi sitôt vous hâtez-vous d'éclorre ?
Fanni, dans ces bosquets doit-elle revenir ?
Hélas ! de vos beaux jours si vous pressez l'aurore,
Craignez qu'une autre main ne vienne vous cueillir.

Roses, de ces jardins qui faites la parure,
L'art ne vous donne pas votre éclat, vos couleurs;
Fanni tient plus que vous des dons de la nature,
Elle charme les sens et règne sur les cœurs.

Roses, les papillons dans leurs cours infidèles,
Voltigent près de vous..... Cherchent d'autres attraits,
Près de Fanni l'amour vient déposer ses ailes,
Et l'amitié, sans fard, ne la quitte jamais.

Roses, avec orgueil, vous défiez l'envie,
Partout vous ne voulez que plaire, que briller;
Au contraire, Fanni cache avec modestie
Des beautés que nos yeux cherchent à dévoiler.

Par un Abonné (de Maub....).

ENIGME.

Je sors, tout à-la-fois, du règne végétal,
Et marche aux premiers rangs dans le règne animal.
Tantôt je suis jaloux de me faire connaître;
J'ai deux pieds et deux mains, tout l'esprit de mon maître :
Tantôt j'ai quatre pieds, mais je n'ai plus de mains;
C'est de mon maître alors que l'esprit doit paraître.

Je suis en général propre à tous les humains,
Pour causer entre soi, sans se voir, ni s'entendre.
Seul, avec mes deux pieds, je puis tout entreprendre;
Avec mes quatre pieds je ne puis rien sans toi.
Quand on s'adresse à moi, je suis propre aux affaires,
Depuis celles d'état jusques aux plus vulgaires.
J'exerce, avec deux pieds, souvent plus d'un emploi :
A quatre, il n'en est qu'un dont je sois susceptible.
Parfois, avec deux pieds, je trahis ton secret :
Jamais, à quatre pieds, je ne suis indiscret.
Je marche avec deux pieds : avec quatre, impossible.

LOGOGRIPHE.

Je suis, de prime abord, membre du corps humain;
Tranche-moi tête et queue, alors je deviens saint.

CHARADE.

C'est au faîte de mon entier
Qu'on voit, parfois, cheminer mon premier ;
Et c'est au pied de mon entier
Qu'on voit, souvent, circuler mon dernier :
Ou fort, ou de plaisance, est toujours mon entier.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Enigme.*

Celui du Logogriphe est *Mode.*

Celui de la Charade est *Carême.*

L'Enéide, traduite par J. DELILLE (1).

(Deuxième Extrait.)

VIRGILE a disposé tous les ressorts de son poëme dans le premier livre. En cela, il a suivi l'exemple d'Homère ; mais, outre qu'il lui a laissé les honneurs de l'invention, son plan décèle un génie moins vaste.

Les ressorts de l'Enéide sont pris uniquement dans le merveilleux, et ce merveilleux n'est qu'un débris de la grande machine de l'Iliade. La haine que Junon garde aux Troyens, et la faveur que Vénus leur accorde, forment tout le spectacle du premier chant de Virgile et le principal mobile de son poëme. Tout se passe entre ces deux déesses ; et ni l'une ni l'autre, si je l'ose dire, ne fait paraître un caractère bien judicieux, ni des desseins bien entendus. Junon n'est plus, comme dans l'Iliade, la protectrice du lit nuptial, sa vengeance n'a plus rien de légitime : c'est une haine furieuse qui la fait combattre en désespérée contre l'ordre du Destin ; et, pour l'avilir encore plus, elle se trouve jouée par une déesse d'un rang inférieur. Vénus, de son côté, quoiqu'elle soutienne le parti le plus juste, ne remplit pas un rôle beaucoup plus noble, elle est inconséquente sans passion, et cruelle sans motif. Lorsqu'après la tempête, Jupiter l'a pleinement rassurée par son beau discours ; lorsqu'il lui a révélé la grandeur future de son fils, et l'empire

(1) *In*-4°. avec le texte, 4 gros vol. d'environ 1,800 pag. :
Papier commun, jésus, sans fig. . . . . 60 fr.
—— vélin grand-jésus superf., cartonné, 4 fig. 240
—— Le même, sat. et cart., orné de 16 figures avant la lettre 360
Quatre vol. *in*-18, fig., pap. ord., 10 fr., et 12 fr. par la poste.
Chez Giguet et Michaud, et le Normant.

du monde promis à son sang; lorsqu'enfin il envoie Mercure à Carthage, pour qu'Enée y trouve un accueil favorable, je demande de quoi s'inquiète cette déesse, et où tend ce dessein d'embraser Didon, et de la dévouer aux tourmens d'un amour abusé, *pesti devota futuræ*? N'est-ce pas une perfidie bien inutile, et qui ne peut avoir d'autre fruit que d'arrêter le prince troyen dans le cours de ses glorieuses destinées, comme elle même l'insinue assez clairement?

Hunc Phœnissa tenet Dido, blandis que moratur
Vocibus. . . . .

Ce n'est donc pas un dessein convenable, ni qui mérite l'intervention d'une divinité; et quelque grande que soit l'autorité de M. Delille, je ne saurais voir là *le merveilleux dans toute sa pompe et dans toute sa dignité.*

La dignité manque souvent à Homère, je l'avoue; mais, pour la pompe, qui oserait le lui disputer? Dès le premier chant de l'Iliade, tout l'Olympe est en mouvement. Apollon descend, couvert de la nuit, pour venger un pontife. Il s'assied loin des vaisseaux; son arc est tendu pendant neuf jours, et le sifflement terrible de ses flèches retentit dans les vers du poète grec. Au moment où Achille menace Agamemnon, et tire son glaive du fourreau, Minerve se précipite du ciel, et arrête le héros par sa chevelure. Quel caractère que celui de Junon, qui ne veut pas avoir fatigué en vain ses coursiers, à rassembler les nations devant Troye? Il faut qu'elle tombe, et qu'elle expie le crime d'avoir protégé l'adultère. Mais Thétis veut retarder sa chute, afin d'honorer la retraite de son fils, et Jupiter entre dans ses vues. Si Troye embrasée doit venger la sainteté du mariage, il faut que les malheurs des Grecs apprennent aux rois les funestes

effets de la discorde. Ainsi chaque dieu a ses desseins et son plan de conduite.

Mais le poète ne s'est pas borné à ces ressorts surnaturels ; il en a créé de plus intéressans dans les passions de ses héros, et le camp n'est pas moins agité que l'Olympe. A peine vous entrez dans le poëme, déjà le feu d'Homère se déploie ; les principales figures sortent du tableau, et elles sont dessinées avec une fierté de pinceau qui annonce assez quels hommes vont être mis en scène. Si Achille est le rempart des Grecs, que fera l'armée, privée de son secours ? Comment le fléchira-t-elle ? Que feront les autres guerriers pour la consoler et la soutenir dans son absence ? et si leurs efforts ne sont pas heureux, comment le roi des rois fera-t-il plier sa hauteur pour le salut général ? comment Achille lui-même, tourmenté du besoin de la gloire, supportera-t-il l'oisiveté d'un camp ? Toutes les sources d'intérêt s'ouvrent ainsi devant vous. Voilà ce qui fait dévorer avec tant de plaisir la plus faible traduction de l'Iliade. Mais cette chaleur d'action manque absolument à l'Enéide. Tout le premier livre n'offre pas la moindre apparence d'un caractère héroïque. C'est le récit d'un voyage ordinaire, dans lequel les Troyens ne font paraître d'autre passion qu'un grand amour pour le repos :

. . . . Magno telluris amore
Egressi, optatâ potiuntur Troës arenâ.

Cette simplicité est bien relevée, il est vrai, par la plus admirable poésie ; mais, si vous exceptez la passion de Didon, qui même ne tient pas au développement des caractères, puisqu'elle est allumée par un stratagême qui rentre dans le merveilleux, vous ne trouvez rien qui échauffe le lecteur, rien qui le presse d'avancer ; aucun personnage ne l'attache, et ne le rend impatient de voir la suite des choses.

Je suis loin de mépriser, comme on l'a fait, le caractère que Virgile donne à Enée : la piété convenait à un fondateur d'état : mais, bien loin d'affaiblir les qualités du guerrier, son courage n'en devait paraître que plus ferme; et j'avoue que je n'aime pas voir un héros trembler de tous ses membres au milieu d'une tempête :

Extemplò Æneæ solvuntur frigore membra.

Je crains bien que ce ne soit là un trait de flatterie pour Auguste, dont la poltronnerie sur mer était assez connue depuis la bataille d'Actium. Ce ne serait pas la première fois qu'on aurait fait sa cour aux dépens de son honneur.

On ne peut quitter ce premier livre sans admirer avec quel art Virgile a jeté dans son poëme les premières semences de la rivalité de Carthage, pour flatter l'orgueil de sa nation : c'est un trait de génie d'avoir fait entrer ce motif dans le cœur de Junon. Mais l'hospitalité généreuse que la reine de Carthage accorde aux Troyens, sa tendresse pour leur prince, la mémoire éternelle que celui-ci s'engage à conserver de ses bienfaits ; tout cela me paraît affaiblir l'art du poète, puisque ces souvenirs rappelaient à Rome les services que ses ancêtres avaient reçus de sa rivale.

Au reste, la hardiesse avec laquelle j'ose critiquer un poète si célèbre, et que j'admire si passionnément, prouvera du moins que je puis user de la même liberté envers M. Delille, sans rien ôter à l'admiration que mérite son travail. A Dieu ne plaise que je cause le moindre déplaisir à un homme que je regarde comme le seul qui ait fait parler Virgile dignement dans notre langue! Si je l'accuse de n'avoir pas toujours atteint à la perfection du style le plus savant et le plus achevé qu'il y ait jamais eu, qui doute que ce soit un hon-

neur d'avoir seulement mérité ce reproche? Et combien d'hommes de talent ont couru la même carrière, qui, loin d'égaler ses beautés, sont même au-dessous de ses fautes!

Le second livre présentait au traducteur de très-grandes difficultés; c'est peut-être ce que Virgile a écrit de plus pathétique et de plus profond, n'en déplaise à ceux qui ont rêvé depuis peu que les six derniers livres de *l'Enéide* contenaient des beautés plus fortes et plus originales. Je ne sais, pour moi, quel ordre de beautés peut être supérieur au spectacle de la désolation de Troie, au songe d'Enée, à l'attaque du palais, et à la mort de Priam. On croit entendre les derniers accens de la muse d'Homère, mêlés aux soupirs du cygne de Mantoue. C'est là qu'il faut étudier Virgile dans ce style enchanteur dont lui seul eut le secret parmi les anciens, et qui s'est retrouvé sous la plume de Racine. Il faut prêter l'oreille à cette mélodie des soupirs, à cette harmonie sentimentale qui peint tous les mouvemens de l'ame, non par les efforts d'un style travaillé, mais par l'effusion naturelle d'une sensibilité douce et profonde, qui est comme répandue dans la diction, qui coule avec elle, et qui semble attendrir les expressions de ce grand poète.

Il ne faut pas confondre cette harmonie avec celle qu'on nomme imitative, et qui consiste à peindre les effets de la nature par le choix des sons. Celle-ci entre pour beaucoup dans le talent de M. Delille, qui, sous ce rapport, peut soutenir assez souvent la comparaison avec le poète latin. L'autre a sa source dans l'ame de Virgile, et il n'est pas donné à tous les hommes d'en avoir le sentiment. Les exemples que j'en apporterai, expliqueront au moins l'idée que je m'en fais.

Lorsque Virgile commence le récit des malheurs

de Troie, il faut se persuader qu'une longue méditation a rempli son ame de la tristesse du sujet, en sorte que son style, qui rend témoignage de ce qui se passe dans son cœur, est comme pénétré de cette tristesse, et que toutes ses expressions en portent le caractère. C'est ce sentiment qui vous saisit, dès les premiers vers, pour peu que vous y soyez attentif, et que vous les lisiez avec une oreille juste :

Infandum, regina, jubes renovare dolorem,
Trojanas ut opes et lamentabile regnum
Eruerint Danaï; quæque ipse miserrima vidi,
Et quorum pars magna fui. . . . .

En quoi consiste la beauté de cette harmonie et de cette diction, si excellemment appropriée au sujet ? En ce que le poète a effacé toutes les couleurs brillantes, toutes les images qui pouvaient donner de l'éclat à son style ; en ce qu'il a choisi des expressions simples, connues, pour servir de voile à une douleur qui est au-dessus des paroles ; enfin, en ce qu'il a donné à ses vers une mesure lente et lugubre. Or, je ne vois rien dans la traduction, quelque bien écrite qu'elle soit, qui ait ce caractère.

Reine, de ce grand jour faut-il troubler les charmes,
Et r'ouvrir à vos yeux la source de nos larmes;
Vous raconter la nuit, l'épouvantable nuit
Qui vit Pergame en cendre, et son règne détruit;
Ces derniers coups du sort, ce triomphe du crime,
Dont je fus le témoin, hélas! et la victime?
O catastrophe horrible! ô souvenir affreux!

Ces vers sont assurément pleins d'énergie. Je les admirerois chez tout autre que M. Delille; mais, s'il faut le dire, ils blessent mon cœur et mon oreille par un contresens de style et d'harmonie. Relisez les vers de Virgile; voyez ce qu'ils vous mettent dans l'ame, avec si peu d'efforts d'éloquence, et vous sentirez que cette *épouvantable nuit, ces derniers coups du sort, ce triomphe du*

crime, cette catastrophe horrible.... toutes ces expressions fortes épuissent la douleur, au lieu que Virgile la concentre, lui laisse toute sa profondeur, sous ces termes simples,

. . . . *quæque ipse miserrima vidi,*
Et quorum pars magna fui.

Quel fonds de tristesse ! et quelle modération dans le discours ! C'est ainsi qu'un héros doit parler de ses malheurs.

J'aurais la même remarque à faire sur ce passage :

Venit summa dies et ineluctabile tempus
Dardaniæ : fuimus Troës ; fuit Ilium.....

Il est, il est venu, ce jour épouvantable,
Ce jour, de nos grandeurs le terme inévitable ;
Ilion, les Troyens, tout est anéanti !

Ce n'est pas l'expression, c'est le sentiment du poète que je réclame ; c'est cette harmonie douce et attendrissante à laquelle vous substituez une harmonie sonore et enflée. Songez que celui qui parle est un homme qui n'a plus de patrie. Ce *terme inévitable des grandeurs* ne fait pas sonner à mon oreille cette dernière heure de Troie, *venit summa dies.....*

Qui ne sent pas cela ? Et n'est-ce pas à M. Delille qu'il faut demander compte des beautés de cette nature, que tant d'autres traducteurs n'ont pas même soupçonnées ? S'il n'en offre pas toujours l'expression juste, on ne peut nier du moins qu'il n'en ait le sentiment ; il est assez marqué dans ce beau morceau :

. . . . . . Hélas ! de ces scènes affreuses
Qui pourroit retracer les tragiques horreurs ?
Quels yeux pour ce désastre auroient assez de pleurs ?

Tu tombes, ô cité si longtemps florissante,
De tant de nations souveraine puissante !
Les morts jonchent en foule et les profanes lieux,
Et des temples sacrés le seuil religieux.

Le traducteur a eu recours à l'apostrophe pour émouvoir. C'est un effort que Virgile ne fait pas ; il conserve le ton du récit, et il touche bien davantage.

Urbs antiqua ruit, multos dominata per annos,
Plurima perque vias sternuntur inertia passim
Corpora, perque domos, et religiosa deorum
Limina.

Ne semble-t-il pas que ces mesures et ces expressions soient faites pour le deuil ? Mais voici ce qui marque le grand écrivain. Virgile change tout-à-coup la scène, et un mot lui suffit pour changer également la couleur et le mouvement de son style :

Quondam etiam victis redit in præcordia virtus,
Victoresque cadunt Danaï; crudelis ubique
Luctus, ubique pavor; et plurima mortis imago.

L'effet du mot *redit* est assez sensible : en même temps que le courage des Troyens se réveille, le style acquiert de la vivacité. M. Delille n'a pas pris d'abord un tour aussi énergique ; mais, dans la suite du morceau, il me paraît au moins égal au poète latin :

Le Troyen cependant ne meurt pas sans vengeance;
La fureur quelquefois ranime sa vaillance.
Tour-à-tour on éprouve, on répand la terreur;
On fuit, et l'on poursuit; on tombe, on est vainqueur :
Partout des pleurs, du sang, des hurlemens terribles,
Et la mort qui renaît sous cent formes horribles.

Ce n'est pas là précisément ce style mûr qui distingue Virgile; au contraire, on y remarque une certaine jeunesse d'imagination, qui est amoureuse du coloris et des antithèses. Mais cette imagination qui fournit souvent au poète français des traits brillans de verve, l'emporte aussi quelquefois trop loin. Au lieu de mesurer ses coups, pour les faire tomber avec justesse et s'épargner la peine de re-

doubler, il prodigue sa vigueur en jeune homme, et s'épuise en efforts pour rendre un effet qui l'a frappé. Ainsi, dans ces deux vers :

Vertitur intereà cœlum et ruit Oceano nox,
Involvens umbrâ magnâ terramque polumque,
Myrmidonum que dolos.

Un homme de goût ne pouvait manquer d'être sensible à cette harmonie d'*umbrâ magnâ*, qui fait tableau, et par la consonnance, et par la manière dont l'épithète est jetée après le substantif, contre l'usage ordinaire de la langue latine. Virgile ne pouvait ouvrir plus majestueusement la scène du carnage et de la chute d'un grand empire. Mais que cet effet lui coûte peu ! Et qui ne souffrirait de voir M. Delille tourmenter sa belle imagination, dans une longue suite de vers, pour traduire deux mots ?

Et cependant le ciel, dans son immense tour,
A ramené la nuit triomphante du jour :
Déjà du haut des cieux jetant ses crêpes sombres,
Avec ses noirs habits et ses muettes ombres,
Sur le vaste Océan elle tombe, et ses mains
D'un grand voile ont couvert les travaux des humains,
Et la terre et le ciel, et les Grecs et leur trame.

Un poète ordinaire pourrait s'applaudir de cette brillante amplification ; mais, si je l'admirais dans M. Delille, ne serait-ce pas une complaisance bien injurieuse ?

J'ai reconnu avec joie l'immortel traducteur des *Géorgiques* dans la plupart des morceaux de force. Il y a de très-beaux vers dans la peinture de Laocoon. Le tableau des dieux qui démolissent Troie, est de main de maître. Quelques endroits du siége de la citadelle, et de la mort de Priam, sont traités avec chaleur. Mais on souhaiterait qu'un écrivain d'un talent si supérieur eût porté son attention sur une foule de petits détails ; où brille le génie de Virgile, et qui sont pleins d'un

sentiment qui n'est qu'à lui. Il n'y a pas un mot, pas un son, qui n'y soit employé à dessein. Tout y est pittoresque, tout y fait image.

Lorsque Pyrrhus a enfoncé les portes du palais à coups de hache, le poète semble suspendre l'impétuosité de l'attaque, pour vous faire considérer avec un étonnement mêlé de pitié, cette antique maison des rois ou pénètrent pour la première fois les regards de l'ennemi, en même temps qu'il porte au fond de votre ame les cris des femmes éplorées qui errent dans les vastes appartemens, qui en embrassent les portes et les couvrent de baisers. Vous demeurez ainsi partagé entre des images de fureur et de tendresse. Et quel style! quelle harmonie propre à chaque situation!

Apparet domus intùs, et atria longa patescunt!
Apparent Priami et veterum penetralia regum.

Quel art profond dans l'emploi et la répétition de ce mot de trois longues! C'est dans de telles beautés qu'on ne peut souffrir que M. Delille soit au-dessous de la perfection.

Le morceau le plus touchant du second livre est celui où Anchise déclare à ses enfans qu'il a résolu de mourir et de ne pas survivre à sa patrie. Ce généreux vieillard les conjure de fuir, et de le laisser au milieu des flammes. Sa belle-fille, son petit-fils, toute sa maison se jette à ses pieds; rien ne peut le fléchir:

Abnegat, inceptoque et sedibus hæret in isdem.

Que fera Enée dans une position si douloureuse? Parlera-t-il à son tour? oui, mais avec une éloquence bien différente. Il saisit ses armes, et revole au combat, pour y chercher la mort:

Rursus in arma feror, mortemque miserrimus opto.

Qu'Enée me paroît grand dans ce vers! Et faut-il que M. Delille ait affaibli un mouvement si héroïque! Il traduit:

Alors

. . . . Alors, dans ma furie,
Je me voue à la mort.

Ce n'est pas du sentiment, c'est de l'action qu'il fallait ici. Enée ne se voue pas à la mort, il y court : *Rursùs in arma feror.* Mais après avoir ébranlé le cœur de son père par ce mouvement de désespoir, qu'il est beau de l'entendre dire avec tout l'attendrissement d'un dernier adieu :

Me ne efferre pedem, genitor, te posse relicto
Sperasti? tantumque nefas patrio excidit ore?
Si nihil ex tantâ superis placet urbe relinqui,
Et sedet hoc animo, perituræque addere Trojæ
Teque tuosque juvat; patet isti janua leto
Jamque aderit multo Priami de sanguine Pyrrhus,
Natum ante ora patris, patrem qui obtruncat ad aras.
. . . .
Arma, viri, ferte arma : vocat lux ultima victos.
Reddite me Danaïs, sinite instaurata revisam
Prœlia; non omnes hodie moriemur inulti.

Le feu du courage semble avoir passé dans le style, et les élans de l'ame se font sentir dans la rapidité des trois derniers vers. Voici la traduction :

Mon père, m'écriai-je, ah! que veux-tu de moi?

(Il fallait supprimer ici toutes les liaisons du discours qui semblent marquer qu'Enée répond avec ordre et méthode. On a vu comment il répond dans l'original : *Rursùs in arma feror.*)

Moi fuir! moi te quitter! ô pensée exécrable!
L'as-tu pu commander ce crime abominable?

(Je crois que M. Delille a outré l'expression *tantum nefas.*)

Si d'un peuple proscrit rien ne doit échapper,
Si, pour que le destin n'ait plus rien à frapper,
Tu veux joindre les tiens aux ruines de Troie,
Attends, voici Pyrrhus, qui vient chercher sa proie.

(Il me semble qu'il ne fallait pas séparer de Pyrrhus l'image qui le rend si terrible :

Jamque aderit multo Priami de sanguine Pyrrhus.)

Pyrrhus, qui fait tomber sous le glaive cruel
Le fils aux yeux du père, et le père à l'autel.

Du meurtre de nos rois encore dégoutante,
Bientôt de notre sang sa main sera fumante.
. . . .
Eh bien! dédaignez donc mes prières, mes larmes:
Je pars; la mort pour moi n'eut jamais tant de charmes.
Rendez-moi l'ennemi, rendez-moi les combats;
Tous les Grecs aujourd'hui ne nous survivront pas.

Quoique ces vers ne soient pas sans beauté, je regrette le mouvement de Virgile : *Arma, viri, ferte arma.....* Mais quel dernier coup de pinceau, et quel digne couronnement d'une si belle scène, lorsqu'au moment où Enée s'élance pour sortir, son épouse et son enfant se jettent au-devant de lui, sur le seuil de la maison!

Si periturus abis, et nos rape in omnia tecum.

Quel vers! quel cri de la nature! Ne cherchez pas celui-là dans une traduction. Il faut pardonner même à M. Delille de n'y pouvoir atteindre. Ce sentiment, ce style, cette harmonie, sont au-dessus de tout; et c'est un des momens où Virgile ne peut avoir ni traducteur ni rival.

CH. D.

Odes Sacrées, ou *les Pseaumes de David*; le *Magnificat* et le *Te Deum* en vers français : traduction nouvelle, par *A. Rippert*, curé du diocèse de Grenoble. Un vol. in-8°. Prix : 4 fr. 50 cent., et 6 fr. par la poste. A Lyon, chez *Tournachon-Molin* : à Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, libraires, rue des Bons-Enfans; et chez *le Normant*, libraire, imprimeur du *Journal des Débats*, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, en face du petit portail de l'Eglise.

ON trouve dans les prophètes des modèles de presque toutes les beautés poétiques. En considérant ces productions sacrées, qui ont précédé tous les fruits de l'imagina-

tion des hommes, en les considérant sous un rapport purement littéraire, on ne tardera pas à s'en convaincre. Quels poètes ont donné une idée plus grande de la divinité que les prophètes qui étaient en effet inspirés par elle ? Ce ne sont point ces Dieux méprisables que la perversité humaine inventa pour justifier ses crimes et ses faiblesses; c'est un Dieu fort, dont la justice égale la puissance. « (1) Il a » ouvert sa main, dit le prophète, et tout a été rempli » de ses bienfaits : détourne-t-il son visage ? tout est dans » le besoin et la détresse : retire-t il son esprit créateur ? » tout cesse de vivre et retourne à la poussière. S'il » envoie de nouveau le souffle de la vie, tout est créé de » nouveau, et la face de la terre est renouvelée. » L'intervention de la divinité dans les combats, a été souvent peinte par Homère et Virgile; mais le courroux des Dieux déchaînés contre Troie, peut-il se comparer à la justice de Dieu qui disperse les ennemis de David ? « (2) Sa colère, » suivant les expressions du prophète, monte comme » un tourbillon de fumée, son visage paraît comme la » flamme.... Il abaisse les cieux. il descend, et les nuages » sont sous ses pieds Les nuées amoncelées forment autour » de lui un pavillon de ténèbres; l'éclat de son visage les » a dissipées, et une pluie de feu est tombée de leur sein. » Alors les eaux ont été dévoilées dans leur source; les » fondemens de la terre ont paru à découvert, parce que » le Seigneur les a menacés, et parce qu'ils ont senti le » souffle de sa colère. » Dans Homère et dans Virgile on trouve souvent des tableaux de l'instabilité du bonheur des hommes; ces tableaux, qui respirent la simplicité antique, ont pour but moral de prouver qu'une félicité durable n'est point le partage de l'humanité : en supposant même la continuation des faveurs de la fortune, quels chagrins secrets n'éprouve pas l'homme heureux en appa-

(1) *Benedic anima mea Domino*. Ps. 103.

(2) *Diligam te, Domine*. Ps. 17.

tencé, et qui n'en est que plus ingénieux à se tourmenter? Mais de toutes ces fictions des poètes anciens, dont l'objet est de diminuer l'orgueil du puissant, et d'adoucir les peines du faible, que résulte-t-il? Quelle est la consolation du malheur? Une froide résignation, une patience orgueilleuse. L'Ecriture, en déployant les trésors de la Providence divine, présente sans cesse un Dieu bienfaisant qui tend la main à l'infortuné plongé dans l'abyme des douleurs. La vie d'aucun roi ne fut plus agitée que celle de David : au milieu de son désespoir, il n'oublie jamais le Dieu qui est son appui; il l'invoque, et la paix rentre dans son ame. « (1) Sur la terre, un abyme est près d'un abyme; les orages, » dit-il, passent sur ma tête; mais il vient le jour des miséricordes; elle vient la nuit destinée aux cantiques. » Le livre de Job présente encore la fragilité du bonheur des hommes avec une vérité dont les poètes profanes n'ont pu approcher.

Si l'on veut chercher des exemples de cette tristesse profonde et recueillie, dont la peinture a tant de pouvoir sur les cœurs véritablement sensibles, on les trouvera également dans l'Ecriture. Les Juifs, captifs à Babylone, arrivent, accablés de fatigue, sur les bords de l'Euphrate (2); là, ils s'asseyent et ils pleurent. *Illic sedimus et flevimus*. Ils regarderaient comme un crime de se livrer à aucun plaisir tant qu'ils seront au milieu des idolâtres; ils suspendent leurs instrumens aux saules des rives de l'Euphrate. Leurs maîtres veulent entendre leurs cantiques : Eh! comment, répondent-ils, chanterions-nous les cantiques du Seigneur au milieu d'une contrée étrangère? Alors ils témoignent à l'envi leur fidélité à Dieu, et leur amour pour leur patrie; ils veulent demeurer sans voix si Jérusalem n'est pas toujours le premier objet de leur joie et de leurs vœux. Cet amour de la patrie que les

---

(1) *Quem admodum desiderat cervus*. Ps. 41.
(2) *Super flumina Babylonis*. Ps. 136.

Grecs et les Romains ont porté jusqu'à l'héroïsme, n'a jamais été exprimé avec autant de sensibilité dans aucun de leurs poëmes : il y a ici un mélange de douleur et de résignation qui donne au désespoir même quelque chose de paisible et de tendre. Virgile, dans sa première églogue, a peint les regrets d'un berger que l'on arrache de sa terre natale: les expressions de ce grand poète sont pleines d'élégance et de vérité; mais qu'elles sont loin de celles du psalmiste !

Desire-t-on trouver une tristesse plus douce, et qui inspire cette mélancolie qu'on a si souvent dénaturée de nos jours ? Il suffira de relire le cantique d'Ezéchias (1), que J. B. Rousseau a paraphrasé. Au rapport de M. de La Harpe, d'Alembert lui-même ne pouvait se le rappeler sans attendrissement. Ezéchias, accablé par la maladie, est abandonné de tout le monde : « Le temps qui lui avait été » donné s'est enfui; tout s'est éloigné comme la tente » d'un berger qu'on a transportée dans un autre lieu; il » gémit comme la colombe, et ses yeux s'épuisent à regar» der le ciel dont il espère l'appui. » Le Seigneur l'a secouru, et il consacrera le reste de sa vie à mériter ce bienfait. On ne voit dans aucun poète un tableau aussi touchant de la faiblesse humaine, qui se confie à la Providence divine.

Les prophètes n'excellent pas moins à peindre l'allégresse que la douleur. Le pseaume que composa David, au moment où il fit transporter l'arche sur la montagne de Sion, en est un des plus beaux exemples. L'enthousiasme s'empare du poète : tout prend à ses regards une nouvelle forme; tout s'anime à ses accens. Quelle pompe dans la cérémonie! Quel aspect le peuple d'Israël offre à son roi! «(2) Il » brille comme la colombe, dont les plumes étalent au » soleil l'éclat de l'or et de l'argent, comme les neiges » colorées par le soleil sur les sommets de Salmon. » Ce pseaume, dit M. de La Harpe, est un de ceux dont le style

(1) Isaïe, chap. 38.
(2) *Exurgat Deus.* Ps. 67.

offre les figures les plus hardies; la magnificence de la diction répond à celle du sujet. Le pseaume qui porte le titre de *Cantiques des Amours*, et qu'on ne doit entendre que dans le sens spirituel indiqué par saint Paul, présente des images plus gracieuses; on y voit cette joie douce et pure qui accompagne un mariage heureux.

Les prophètes ont employé, et souvent porté à leur plus haut degré de perfection, les beautés poétiques dont leur langue, et l'état de la société dans ces temps reculés, leur permettaient de disposer. La langue hébraïque n'a presqu'aucun de ces termes abstraits qui, dans les idiomes plus modernes, ont servi à marquer les nuances des pensées; il fallut donc y suppléer par des images. Les transitions étaient impossibles; il dut en résulter une diction sententieuse, et un peu monotone. Le retour des figures dut être fréquent, et, pour exprimer des idées différentes, sous quelques rapports, il fallut souvent employer les mêmes expressions. L'état de la société ne présentait guère plus de ressources: les guerres continuelles auxquelles furent exposés les Israélites depuis leur sortie d'Egypte; les dissentions qui eurent lieu sous les successeurs de David, ne permirent pas aux Juifs d'acquérir ce goût délicat qui ne peut se former que dans une société long-temps paisible. Les productions des prophètes, dans tout ce qui concerne les rapports humains, durent se ressentir de la pénurie de leur langue et des mœurs du temps. On chercherait en vain chez eux cette régularité de conception, cet accord de pensées, ces transitions heureuses, et ce style périodique qui font le charme des écrivains classiques de l'antiquité profane. Mais par quelles beautés ne rachètent-ils pas les défauts dont ils ne purent se garantir?

Ce qui le prouve, c'est que la *Vulgate*, qui n'est qu'une traduction littérale de l'hébraïque, fait encore les délices de tous ceux qui aiment la poésie, et que les imitations françaises, essayées par nos meilleurs poètes, n'ont pu y

suppléer. Le premier livre des *Odes* de Rousseau, qui, avec les chœurs de Racine, sont des chefs-d'œuvre qu'on ne se lasse point d'admirer, n'empêchent pas de relire, dans la traduction latine, les morceaux que ces deux grands poètes ont voulu rendre. On aurait tort de chercher à justifier les obscurités, les incorrections et l'impropriété des termes, qui sont en grand nombre dans cette traduction. Les hommes pieux qui y travaillèrent, respectèrent non-seulement le sens, mais l'expression de l'original. Pour peu que l'on connaisse les élémens des anciennes langues de l'Orient, on doit se figurer quel effet dut produire, en latin, le soin scrupuleux que s'imposèrent les traducteurs de ne jamais s'éloigner du texte littéral. Cependant, ce soin même donne à la *Vulgate* une couleur locale que plusieurs gens de goût préfèrent aux embellissemens et aux paraphrases des poètes modernes : il y règne une précision de pensées, une exactitude d'images qui se perdent dans l'amplification. M. de La Harpe observe très-bien que Racine s'est élevé beaucoup plus haut, lorsque, pénétré de la substance des livres saints, il a parlé, pour ainsi dire, en prophète, que lorsqu'il a voulu imiter tel ou tel passage.

Le nouveau traducteur des *Pseaumes de David* semble partager cette opinion : au reproche que l'on pourrait lui faire de s'être exercé sur des morceaux déjà imités d'une manière supérieure par Racine et J. B. Rousseau, il répond que ces poètes n'ont fait *qu'étonner par l'essai de leurs grands talens dans la paraphrase de quelques pseaumes, et que le Psautier doit être traduit par une seule plume.* On croirait, d'après cette explication, que l'imitation de M. Rippert se rapproche beaucoup plus du texte, que celles de ses illustres devanciers. Quelques citations suffiront pour en juger. Dans le pseaume 36, se trouve ce passage que Racine a imité dans un chœur d'*Esther* : *Vidi impium super exaltatum et elevatum, sicut cedros Libani; et transivi, et ecce non erat.* On connaît la belle imitation de Racine :

J'ai vu l'impie adoré sur la terre :
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux.
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre;
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus;
Je n'ai fait que passer; il n'était déjà plus.

La paraphrase n'est pas trop étendue; le mouvement et l'harmonie de cette strophe ont quelque chose de divin; et le dernier trait est sublime. M. Rippert, qui a la prétention de traduire plus fidèlement, a employé neuf vers pour exprimer cette pensée; il en a changé la forme et le mouvement.

Bravant les coups de la tempête,
Du Liban le cèdre orgueilleux,
Dans les airs élève sa tête;
Il touche la voute des cieux.
Tel à mes yeux parut l'impie :
J'ai vu la fortune asservie
A ses caprices absolus.
Rapide songe de la vie !
J'allai pour l'approcher, il n'était déjà plus.

On s'est aperçu que M. Rippert, en commençant par une comparaison, a détruit absolument le mouvement poétique du psalmiste. Racine l'a rendu avec la plus grand simplicité : *Vidi impium super exaltatum, sicut cedros.....*

J'ai vu l'impie adoré sur la terre :
Pareil au cèdre......

Après ces premiers vers, il est sur que la pensée avait besoin de développement : Racine exprime dans deux vers tous les triomphes dont l'impie peut jouir sur la terre; mais revenant bientôt à la précision de l'Ecriture, il traduit littéralement, et cependant d'une manière sublime ces derniers mots : *Transivi et ecce non erat.*

Quelle est, au contraire, la manière du nouvel imitateur ? Il consacre quatre vers à une comparaison dont on

ne voit pas d'abord l'objet; le triomphe de l'impie n'est exprimé que par ces mots :

J'ai vu la fortune asservie
A ses caprices absolus.

tournure commune et prosaïque. Ensuite le traducteur croit avoir besoin d'une transition pour arriver à la chute de l'impie : *La vie, dit-il, n'est qu'un songe!* C'est ici que le goût prescrivait de se passer de transition ; l'image est sublime et poétique, lorsqu'après une description pompeuse, le psalmiste ajoute :

Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

elle perd toute sa force, si le lecteur est préparé à cet étonnant contraste. On ne voit pourquoi M. Rippert a traduit *transivi*, par *j'allai pour l'approcher* : il valait beaucoup mieux prendre le vers entier de Racine, que de dénaturer ainsi un des plus beaux passages de l'Ecriture.

Le nouvel imitateur n'est guère plus heureux quand il lutte avec J. B. Rousseau. Tout le monde connait le fameux pseaume : *Cœli enarrant gloriam Dei.* Ce concert de toute la nature, pour adorer Dieu, est un des plus beaux sujets d'ode qui existe. Le psalmiste parle du soleil : *In sole posuit tabernaculum suum; et ipse tanquam sponsus procedens de thalamo;* Dieu a placé son pavillon dans le soleil; cet astre est parti des hauteurs du ciel, comme le nouvel époux sort de sa couche. Voici comment M. Rippert paraphase ce verset.

Je te vois, mon œil te contemple,
Source de feu, brillant soleil,
Où de Dieu, comme dans son temple,
J'admire l'éclat sans pareil.
Astre, dont l'univers s'étonne,
Par la splendeur qui t'environne
Tu fais seul la beauté des cieux.
Tel, dans les charmes qu'il étale,
Quittant la couche nuptiale,
Un époux ravit tous les yeux.

Il y a beaucoup de fautes dans cette strophe. D'abord, le traducteur a tort de ne pas suivre le mouvement du psalmiste, et de s'adresser au soleil. Dans une hymne à la gloire du Créateur, il faut que toutes les idées se rapportent à lui. Si l'on substitue à ces mots sublimes *in sole posuit* une froide apostrophe, on ne déploie qu'un enthousiasme affecté. Rousseau n'a pas manqué, comme nous le verrons bientôt, d'imiter fidèlement son modèle dans la tournure et dans l'expression de cette pensée. Passe-t-on à l'examen des détails de cette strophe ? on n'est pas plus satisfait. Tout le monde sait que *l'œil* de l'homme ne peut *contempler* le soleil. *L'éclat sans pareil* de cet astre n'en donne pas une idée assez magnifique. On ne doit pas dire que l'univers *s'étonne* du soleil pour exprimer qu'il en est transporté d'admiration. La comparaison n'est pas mieux rendue : l'époux sortant de la couche nuptiale montre plutôt sa gloire et son bonheur que ses charmes; il enchante plutôt les yeux qu'il ne les ravit. On va voir que J. B. Rousseau n'a commis aucune de ces fautes, et qu'il a soigneusement conservé le sens et l'esprit du prophète :

> Dans une éclatante voute,
> Il a placé de ses mains
> Ce soleil qui, dans sa route,
> Eclaire tous les humains :
> Environné de lumière,
> Cet astre ouvre sa carrière,
> Comme un époux glorieux
> Qui, dès l'aube matinale,
> De sa couche nuptiale,
> Sort brillant et radieux.

Il y aurait trop de sévérité, et peut-être même de l'injustice à continuer des rapprochemens si défavorables à M. Rippert. Nous ne les avons faits que pour répondre à l'assertion un peu hardie de sa préface, où il prétend que les paraphrases de Racine et de J. B. Rousseau *font bien moins connaître les pseaumes que leurs traducteurs.*

En éloignant donc des parallèles qui ne pourraient que

lui nuire, on doit convenir que sa traduction a, en général, le mérite de la clarté et de la correction. S'il ne s'élève presque jamais au sublime, il ne tombe pas du moins dans le mauvais goût. Il manque de cet enthousiasme, de cette richesse d'imagination qui caractérisent le poète lyrique; mais en variant souvent le mètre de ses vers, il repose l'esprit du lecteur, et parvient à le distraire de la monotonie qui résulte d'une suite de productions poétiques peu élevées au-dessus de la médiocrité.

Les morceaux qu'il a le mieux rendus sont ceux où le psalmiste s'abaisse devant la majesté divine, et ceux qui renferment de grandes idées morales. Nous en citerons deux où l'œil le plus sévère ne trouvera qu'un très-petit nombre de taches. Le psalmiste parle de Dieu (1).

C'est lui qui du chaos a fait tomber les voiles.
Sa parole affermit les cieux;
Son souffle sema les étoiles
Que la nuit étale à nos yeux.
L'onde entra dans son lit, à ses ordres sublimes,
Et le vaste Océan, dans ses profonds abymes,
Enferma ses flots orgueilleux.

Dans un autre pseaume (2), le poète fait un rapprochement du juste et du méchant, et montre les avantages du premier sur le second.

Les pécheurs, malgré leurs richesses,
Sentiront des besoins affreux;
Et le juste par ses largesses,
Sera l'appui des malheureux.
L'un est aimé du Dieu qu'il aime,
Les autres, objets d'anathème,
Haïs de la terre et des cieux,
Verront leur gloire et leurs biens *même*,
Ainsi qu'une vapeur, disparaître à leurs yeux.

On trouve dans ces deux strophes de la justesse dans les

---

(1) *Exultate, justi, in Domino*. Ps. 32.
(2) *Noli æmulari in malignantibus*. Ps. 36.

expressions, et de la suite dans les pensées; il y a même des tournures poétiques bien assorties au genre.

M. Rippert commet quelquefois une faute dont il est utile de l'avertir. Les règles de la versification française prescrivent de ne jamais placer au milieu du vers un mot où l'*e* muet, précédé d'une voyelle, est suivi d'un *s* ou des lettre *nt*. Cela produirait un son désagréable à l'oreille. Le traducteur ne s'est pas souvenu de cette règle, lorsqu'il a dit : Mes amis....

Contemplant de mon sort la funeste rigueur
Me *fuyent*, et pour prix de mon amour extrême....

M. Rippert aurait évité cette faute en mettant *s'éloignent*.

Une autre règle porte que l'*e* muet, au-dedans d'un mot et à la suite d'une autre voyelle se supprime toujours, et ne fait pas une syllabe particulière dans la prononciation. M. Rippert ne s'y est pas conformé lorsqu'il a dit :

Tu viendras extirper le vice,
Tu *foudroyeras* l'injustice.

Foudroyera ne devait être que de deux syllabes. Au reste, ces inexactitudes ne sont que des taches légères qu'il serait aisé de faire disparaître.

Toutes nos observations sur la traduction de M. Rippert n'empêchent pas que ce ne soit une production estimable sous plusieurs rapports. « Les pseaumes, dit-il, sont » comme un abrégé de toutes les instructions que l'esprit » saint a répandues dans le corps entier des écritures. Ils » enseignent de la manière la plus admirable à prier avec » ferveur, à souffrir avec patience, à mettre tout son » espoir en Dieu, à le craindre, à l'aimer, à le bénir, à le » louer sans cesse. » Le traducteur, en liant les pensées et les versets des peaumes, en éclaircissant le véritable sens, souvent obscur, en formant un ensemble régulier d'un composé de parties quelquefois disparates, a élevé un monument qui sera cher à la religion. Les personnes peu familiarisées avec la *Vulgate* pourront, sans difficulté

connaître le plus grand des prophètes dans une version qui ne rend pas, il est vrai, toutes les richesses poétiques de l'original, mais qui en développe toujours avec clarté, et quelquefois avec élégance, la morale et les pensées.

P.

Suite des Souvenirs de Félicie.

On dit toujours que *la mémoire nuit à l'esprit;* je ne connais rien de plus faux que cette maxime, car, assurément, on ne veut pas dire que la lecture méditée de tous les chefs-d'œuvre écrits dans les langues anciennes et modernes, puisse gâter l'esprit. Mais il est vrai que si ces belles choses ne laissaient qu'un souvenir vague et confus, que le germe des idées qu'on aurait admiré, on parviendrait à prendre ces réminiscences pour ses propres conceptions; on travaillerait sur ce fonds d'emprunt; et, plagiaire de bonne foi, en s'énorgueillissant d'un mérite imaginaire, on affaiblirait ou l'on dénaturerait des pensées originales et sublimes. Ce malheur si commun ne vient que du *défaut de mémoire.* Mais quand on se rappelle nettement tout ce qu'on a lu d'important, l'esprit s'agrandit, parce qu'il ne s'attache qu'à recueillir ce qui a pu rester dans les champs déjà moissonnés, ou a découvrir par tant de routes ouvertes, de nouveaux points de vue. Le génie est un noble don de la nature; il ne s'enrichit d'aucune dépouille: rayon immortel de la suprême puissance, il n'est grand que parce qu'il est pur, il n'envahit rien, il est créateur.

Plus on a d'esprit et d'imagination, et plus il est utile d'avoir de l'instruction et de la mémoire: si l'on en manquait, on devinerait au lieu de créer, on épuiserait son génie pour ne trouver que des choses déjà connues; on

inventerait sans gloire, on paraîtrait commun à proportion de la facilité que l'on aurait de se rencontrer avec les auteurs distingués par la justesse de leur esprit. Ainsi il est donc bien faux que la *mémoire nuise à l'esprit.*

Il me semble que lorsqu'on veut devenir auteur, il faudrait savoir tout ce qu'on a dit d'intéressant, bien ou mal, pour ne pas répéter ou pour tâcher de développer mieux, et afin de connaître aussi ce qui reste à dire de nouveau; et pour tout cela, il est nécessaire d'avoir une très-belle mémoire. J'ai remarqué que tous les auteurs véritablement profonds et originaux avaient une vaste érudition, c'est-à-dire, une grande mémoire tels que Montaigne, Bossuet, Pascal, Montesquieu, Buffon, etc; tandis qu'au contraire ceux qu'on accuse d'avoir peu d'idées originales ont fort peu lu, ou n'ont lu que très-superficiellement. On pourrait citer là-dessus quelques exceptions; mais elles sont rares.

Voici un trait d'enfant qui m'a paru plaisant. M. le duc de Montpensier, qui n'a pas quatre ans, est d'une si grande faiblesse qu'il tête encore, et qu'il n'a jamais marché sans être tenu par des lizières, ce qui me paraît d'autant plus singulier qu'il est dans un appartement entièrement matelassé, où il pourrait se heurter et tomber sans se faire le moindre mal. Aujourd'hui, à ma prière, sa gouvernante a bien voulu le mettre debout au milieu de sa chambre et l'y laisser tout seul. L'enfant, accoutumé à être tenu par les lizières par deux femmes de chambre, est resté stupéfait et immobile en se trouvant dans cet effrayant isolement. Nous l'avons invité à s'avancer vers nous, alors il a mis ses mains derrière lui pour chercher ses lizières, et les saisissant il les a ramenées en avant en étendant les bras, et les tenant avec force dans l'intention de se conduire lui-même; et rassuré par cette prudente précaution, il s'est approché de nous d'un pas assez ferme. La première éducation de ces jeunes princes est si molle,

qu'elle prépare beaucoup de peine à ceux qui seront chargés de l'achever.

Je ne connais point de femme plus intéressante et plus estimable sous tous les rapports que madame de Boulainvilliers; elle est épouse irréprochable, bonne mère, bonne amie; toutes ces qualités sont solides parce qu'elles ont pour base une piété sincère. Elle a de l'esprit, de la finesse et un cœur excellent. Je rencontrai chez elle un jour une jeune personne qui sans être jolie avait une tournure agréable; elle parlait à madame de Boulainvilliers avec une expression de respect et de reconnaissance qui me fit connaître que madame de Boulainvilliers était sa bienfaitrice. Quand cette jeune personne fut partie, comme je me trouvai seule avec madame de Boulainvilliers, je la questionnai à ce sujet, et elle me conta l'histoire suivante : Un soir qu'elle se promenait près de sa maison de Passy, elle aperçut un petit garçon de dix ans bien déguenillé, qui portait sur son dos une petite fille de six ou sept, qui paraissait être fort malade; ces enfans demandaient l'aumone. Madame de Boulainvilliers, touchée de ce spectacle, les intéroge; elle apprend qu'ils sont orphelins, n'ont point d'asile, et que leur père venait de mourir à l'Hôtel-Dieu. Et que faisait votre père? demanda-t-elle. — Oh rien, car il étoit gentilhomme. — Gentilhomme! — Oh, oui, il nous l'a dit trois jours avant de mourir. — Et qui prend soin de vous? — Personne, depuis la mort de notre père. — Eh bien suivez-moi. Les enfans ne demandèrent pas mieux. Madame de Boulainvilliers les emmène chez elle, les fait habiller et les garde trois semaines. Durant ce temps, d'après les renseignemens qu'elle reçoit d'eux, elle fait faire à l'Hôtel-Dieu des informations sur leur père; elle apprend avec surprise qu'il avait la croix de Saint-Louis, et elle voit avec plus d'étonnement encore sur son extrait mortuaire, qu'il s'appelait *Valois*. Cepen-

dans elle met les deux enfans en pension, elle fait des informations sur leur famille pendant deux ou trois ans sans succès ; au bout de ce temps, elle acquiert quelques lumières et finit par découvrir, avec certitude, me dit-elle, que ces deux enfans sont les descendans d'un bâtard de Charles IX. Elle avait mis la petite fille en apprentissage, elle l'en retire à cette époque et la place dans un couvent ; (c'est cette même jeune personne que j'avais vue chez elle) elle donne des maîtres au petit garçon qu'elle fait appeler le chevalier de Valois. Ce jeune homme a aujourd'hui dix-sept ans. Madame de Boulainvilliers, voulant le faire entrer dans la marine, me demanda de faire quelques démarches en faveur de ce jeune homme, qui est un très-bon sujet. Nous avons réussi, il vient d'être placé (1). Ce qui me frappe le plus dans cette singulière histoire, c'est l'étonnante discrétion de madame de Boulainvilliers, qui a conduit si mystérieusement toute cette bonne action pendant sept et huit ans sans en dire un seul mot à ses amis les plus intimes, et elle ne m'en a parlé que parce qu'elle a cru que je pouvais, dans cette occasion, concourir à compléter sa bonne œuvre. Voilà comme les vraies dévotes font le bien; et madame de Boulainvilliers, femme d'un homme très-riche, mais qui ne prodigue point du tout l'argent, n'a qu'une pension de quatre mille francs pour son entretien ; elle vit dans le plus grand monde ; elle est mise convenablement ; et avec une pension si modique, elle trouve le moyen de faire de telles actions ! que l'économie de la charité est ingénieuse ! combien elle donne de ressources !.....

J'ai connu dans le monde deux saintes dont je me rap-

(1) La sœur du jeune homme a été depuis cette madame de la Mothe, si fameuse par l'étrange et malheureuse histoire du colier de diamans.

pellerai

pellerai toujours le souvenir avec une profonde vénération ; l'une était mademoiselle de Montesson, belle-sœur de ma tante ; elle est morte à 75 ans, et n'a vécu que pour Dieu et pour les pauvres. Elle avait trente mille livres de rente, ne s'en réservait pas six, et donnait tout le reste aux infortunés. Prier Dieu, soigner des malades, délivrer des prisonniers, faire élever des orphelins, donner aux pauvres, voilà toute sa vie. On ne fait pas un roman de cela, mais quelle belle histoire ! Je ne l'ai jamais vue qu'à la mort de son frère ; elle n'allait point dans le monde, elle ne cultivait point les gens heureux ou qui paraissent l'être ; la compassion seule pouvait lui donner de l'activité. Le malheur fut un aimant pour elle, il l'attirait et la fixait !..... Je tiens ces détails de ma tante, qui ne parle d'elle qu'avec admiration.

Mon autre sainte fut mademoiselle de Sillery ; j'ai beaucoup vécu avec celle-là, parce qu'elle logeait chez son frère, M. de Puisieulx. C'était un ange sous tous les rapports ; et elle était par son esprit et par son caractère extrêmement aimable ; elle avait trente-six mille livres de rente ; logée chez son frère et passant huit mois de l'année à Sillery, elle n'en dépensait pas dix, le reste appartenait aux pauvres. Elle revenait de Sillery tous les ans avec deux ou trois petits orphelins qu'elle emportait dans sa voiture et qu'elle mettait en apprentisage ; et l'on n'a découvert que dans sa dernière maladie et après sa mort, que sans compter ses aumones journalières, elle donnait par an environ douze mille francs de pensions réglées à des vieillards, des infirmes, etc. Elle avait le plus tendre attachement pour son frère ; elle le veilla jusqu'à son dernier soupir, et le saisissement et la douleur la conduisirent elle-même au tombeau peu de jours après.

D. Genlis.

(La suite dans un prochain numéro.)

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Pierre le Grand, tragédie en cinq actes, de M. *Carion-Nisas*.

C'ÉTAIT un projet hardi et digne d'encouragement, que celui de crayonner le grand homme qui arracha les Russes à la barbarie, et fit prendre sur le théâtre du monde une place distinguée à des hordes sauvages. Ce prince, moitié héros et moitié tigre, suivant l'expression de Voltaire, sera toujours regardé comme un des personnages les plus étonnans qui avaient figuré dans l'histoire. Elle n'a point adopté le jugement trop sévère qu'en porte le roi de Prusse, jugement que lui avait inspiré la lecture de quelques mémoires de la vie de ce prince, ou peut-être la secrète envie (dont tous les héros mêmes ne sont pas exempts) qui nous porte à rabaisser un peu ce que l'univers admire. « Un sage historien, dit Frédéric, nous le fait voir avec tous les dé- » fauts, et peu de vertus ; ce n'est plus cet esprit universel qui con- » çoit tout, et veut tout approfondir ; c'est un homme gouverné par » des fantaisies assez nouvelles pour donner un certain éclat et pour » éblouir. Ce n'est plus ce guerrier intrépide, qui ne craint et ne » connaît aucun péril ; c'est un prince lâche, timide, et que sa bru- » talité abandonne dans les dangers : cruel dans la paix, faible à la » guerre, admiré des étrangers, haï de ses sujets ; un homme enfin » qui a poussé le despotisme aussi loin qu'un souverain puisse le pous- » ser, et auquel la fortune a tenu lieu de sagesse..... L'auteur, ajoute- » t-il, n'avance rien qu'il ne soit en état de prouver. » Ni l'*auteur*, ni cette violente diatribe, n'ont pu détruire la réputation de Pierre. Le doux Fontenelle a même cherché à excuser sa cruauté, par la force des circonstances qu'il avait à combattre, et la dureté des peuples qu'il avait à gouverner ; il est vrai que c'est dans un panégyrique qu'il s'exprime ainsi. Mais que l'excuse soit admise ou rejetée, le nom de *Grand* n'en demeurera pas moins attaché à celui de Pierre. Dorat l'avait, il y a trente ans, pris pour le héros d'une de ses tragédies, et lui avait attribué un trait de clémence qui passait celui d'Auguste envers Cinna. Cette poétique exagération ne fit point fortune, elle contredisait trop toutes les notions historiques et le caractère connu d'un monarque terrible et barbare dans ses vengeances. Le sujet qu'a choisi M. Carion est différent. C'est le czar, immolant son propre fils à l'intérêt de son empire.

Voici ce que les fureurs, les cris du parterre, pendant deux représentations, qui ressemblaient à des bacchanales, nous ont permis d'entrevoir ou de soupçonner du plan de ce drame.

Pierre combat les Turcs dans des régions lointaines. Les Boyards, les Popes, les Strélitz, irrités de ses innovations, conspirent pour le détrôner, et mettre à sa place son fils Alexis, comme eux partisan fanatique des anciens usages. On sait que cet enfant indocile s'était évadé de la cour de son père, et avait erré quelque temps chez l'étranger. Il arrive à Moscow, et y trouve la rebellion, près d'éclater en sa faveur; déjà même elle a fait une tentative en incendiant un quartier de la ville. Mais il dit à ses amis qu'il n'est plus besoin de ces moyens violens; il vient d'apprendre que son père a été défait et tué. Tandis qu'ils s'en réjouissent, et qu'il a peine lui-même à contenir sa joie, on annonce que le czar, sauvé des périls qui l'environnaient, arrive; alors on reprend les desseins de révolte. *Le feu nous a trahis*, disent les conjurés, *nous emploîrons le fer.* Cependant Alexis doute encore de la vie et du retour de son père; il interroge le Fort et Menzikoff, restés fidèles au czar. Parlez, leur dit-il; que faut-il que j'en pense? *de tes dangers mon cœur avait frémi.* Le Fort répond : *il peut se rassurer.* Cette réponse ironique a été applaudie à la première représentation, et sifflée à la seconde : puis fiez-vous au goût du public! Ces événemens qui auraient pu, en très-grande partie, se trouver dans l'avant-scène, remplissent deux actes. Aussi ces deux actes sont-ils extrêmement vides. A l'exception d'Alexis, qui vivifie un peu la scène, on n'y voit que des personnages subalternes.

Enfin le czar paraît au troisième acte. Il entre accompagné de Menzikoff et le Fort; examine les ravages de l'incendie, reproche à le Fort de n'avoir pas été plus prompt à l'éteindre.

Il y fallait courir, vous y précipiter.

LE FORT.

Je m'y serais jeté, s'il eût pu de ma cendre
Naître un ami pour vous plus fidèle et plus tendre.

Ce sentiment a été vivement applaudi. Pardonne à ma vivacité, réplique le czar;

J'ai dompté mon pays et n'ai pu me dompter.

Le mot est historique. « J'ai réformé la Russie, disait souvent le czar, et n'ai pu me réformer moi-même. » *Dompter* n'est point tout à fait le mot propre. Pierre n'avait pas, comme César, subjugué sa patrie.

L'entretien du czar avec ses deux confidens a des beautés, mais il est bien long. Il leur apprend qu'il va couronner Catherine, qui, déjà son épouse en secret, a sauvé par ses conseils sa vie, son armée, et l'empire sur les bords du Pruth, et ajoute :

Qu'importe que ses mains aient pu porter des fers,
Si son esprit est fait pour régir l'univers!

Lorsqu'il a épuisé le chapitre de Catherine, il passe à celui de son fils par une transition qui n'est point heureuse : *Mais parlons de mon fils.* Il consulte ses amis sur le parti qu'il doit prendre à son égard. Le Fort conseille la *sévérité*, Menzikoff la douceur. Votre avis, dit Pierre au Genevois, est plus juste et plus sage; mais je suivrai celui de Menzikoff.

Alexis vient à son tour. Il s'élève entre le père et le fils une discussion animée sur les changemens que le czar a faits dans ses états, sur les arts qu'il y a introduits. Alexis prétend qu'ils ne peuvent qu'être nuisibles; que sans eux la Russie a renversé le colosse de l'Empire Romain; que les ancêtres de Pierre sont prêts à soulever leurs tombes pour lui reprocher d'avoir changé leurs mœurs. Pierre répond à son fils qu'il peut contempler chez le fier Ottoman les sinistres effets de la barbarie; que c'est avec le secours de ces mêmes arts, dont il lui reproche l'adoption, que lui-même s'assiéra, s'il veut, au trône de Constantin.

Dans trente ans, sous tes lois, mugira le Bosphore.

Chacun des deux interlocuteurs finit par garder son opinion, comme c'est l'usage.

Le troisième acte est le seul qui ait eu quelque succès, et qu'on ait entendu à peu près d'un bout à l'autre. Au quatrième, le czar couronne Catherine. Alexis, dont la mère a été répudiée et se trouve enfermée dans un couvent près de la ville, s'indigne du triomphe de sa rivale. La conjuration éclate. Il m'a semblé (alors le tumulte était extrême) que le chef des Popes, pour enflammer davantage les esprits, avait assassiné la mère d'Alexis, et fait servir *son corps palpitant* d'étendard *sanglant ;* expressions qui ont causé les plus violens murmures. On apporte au fils du czar une épée que sa mère en mourant a chargé de lui remettre, pour qu'il la fît servir à venger sa mort. Alexis qui croit que cette mort est l'ouvrage du czar, et qui, quoique vaincu, se trouve, on ne sait par quelle aventure, libre dans le palais, promet le parricide qu'on lui demande. Son père paraît; il court pour lui plonger le fer dans le sein. Des cris d'indignation se sont élevés dans toute la salle. Le czar attribue cette féroce démence au fanatisme que les

prêtres ont inspiré à son fils. En lui montrant un autel, il lui dit : « C'est là qu'ils t'ont fait jurer ma mort. Tu vas connaître la différence » de ta religion à la mienne. Sur ce même autel, je jure d'oublier ton » crime si tu veux y faire serment de respecter mes lois et mes » nouveaux établissemens (1). » Alexis prétend que le ciel s'y oppose. Le czar envoie cet enragé à l'échafaud. On voit bien que l'auteur a eu en vue de diminuer l'horreur d'un arrêt de mort prononcé par un père contre son fils; mais en évitant un écueil, il est tombé dans un autre, et a fait du fils, qui d'abord avait inspiré quelque intérêt parce qu'il se présentait comme un opprimé, et comme le vengeur de l'oppression de sa mère, il en a fait disons-nous un scélérat imbécille tout ensemble et atroce. Quand on vient annoncer sa mort, le czar dit :

Puisque j'ai des sujets je serai toujours père.

Je doute que dans un moment aussi terrible, il soit convenable de montrer tant d'esprit et de présence d'esprit.

Le plan de cette tragédie est mal conçu; le dénouement, qu'on avait prôné d'avance, est ce qu'elle a sans contredit de plus repréhensible. Ce parricide qu'on veut exécuter sur le théâtre ferait tomber la pièce d'ailleurs la plus parfaite et la mieux conduite. Seïde tue son père, mais il ne le connaît pas; et dès-lors ce meurtre n'est dans son intention qu'un homicide. Mais un fils courant l'épée à la main sur son père, en s'écriant *c'est lui*, offre un spectacle si horrible, qu'il est étonnant qu'on en ait pu concevoir même l'idée, et qu'on ait espéré d'en faire soutenir la vue à une nation polie. La coupe d'Atrée et le cœur de Couci ne présentent, à mon avis, rien d'aussi effroyable qu'une tranquille tentative de parricide.

En général, cette tragédie n'est pas très-habilement conduite : dans les premiers actes, sur-tout, on voit à chaque instant se succéder de nouveaux personnages lesquels paraissent venir principalement pour mettre fin à des scènes languissantes, et pour donner quelque mouvement à la pièce, qui n'en acquiert un peu que dans les derniers actes. Le czar paraît trop tard. Je ne connais guère que Tancrède où le principal personnage n'arrive qu'au troisième acte; aussi les deux premiers sont-ils passablement ennuyeux. Le dénouement est tout ce qu'on peut imaginer de plus mauvais et de plus froid; je dis de plus froid, car on sent bien que Pierre, entouré de plusieurs personnes, ne périra pas. En sorte que la plus épouvantable atrocité n'inspire pas même de terreur.

(1) Ce morceau est une imitation assez faible de quatre vers connus d'Alzire.

Le style en est très-inégal, et plutôt celui d'un drame que d'une tragédie. A la seconde représentation, l'auteur avait changé quelques expressions qui avaient déplu, telles que le *crépuscule*, l'*audace* du destin, ma *voix vous poussait* dans ses bras. Il a cru pouvoir laisser *l'aurore du jour*, qui a toujours fait rire. Je n'aime pas ce vers, qui a passé néanmoins sans réclamation :

Et l'autel fut pour eux le *marchepied* du trône.

La langue a un mot plus noble dont Corneille a fait usage dans une circonstance à-peu-près semblable :

Le ravage des champs, le pillage des villes,
Et les proscriptions, et les guerres civiles,
Sont les *degrés* sanglans dont Auguste a fait choix
Pour monter sur le trône et nous donner des lois.

Ces *degrés sanglans* me paraissent préférables au *marchepied*.

On a trouvé très-mauvais le compliment que le czar fait à Catherine, en lui disant : Venez

Mêler votre douceur à ma sévérité.

Ce *mélange* n'a pas été goûté. Le vers est un peu sec ; mais il y en a une foule de plus répréhensibles, tels que :

Ce théâtre *fatal* d'horreur, de désespoir.

Il est trop clair qu'un théâtre d'horreur et de désespoir, est un théâtre fatal ; il fallait supprimer l'épithète. Les sifflets avaient vivement indiqué cette suppression, qui n'a pas été faite :

A ceux qui mille fois ont vu briller le glaive,
La prudence est faiblesse, et le péril un rêve.

Ce sentiment est faux, et les vers qui le rendent sont pénibles.

J'ai remarqué aussi quelques imitations malheureuses. Voltaire fait dire à César :

Si je n'étais César, j'aurais été Brutus.

Et M. Carion, au chef des Popes, plat et hypocrite personnage :

Je l'aurais imité, si le ciel m'eût fait roi ;
S'il eût ceint la tiarre, il eût fait comme moi.

Voltaire avait dit :

César à la tempête opposait sa fortune.

Et M. Carion :

J'oppose à leurs complots ma gloire et ma fortune.

Pierre y opposait quelque chose de mieux, son courage et sa prudence.

On a critiqué peut-être avec trop de rigueur :

Il détruisit, je crée; il renversa, je fonde.

Il est vrai que ce vers, un peu dur, qui semblerait contenir deux pensées, n'en renferme qu'une. Détruire et renverser sont à-peu-près la même chose, comme créer et fonder. Ainsi un vers, qui a l'air d'être extrêmement concis, est cependant trop long de la moitié.

L'auteur manque aussi quelquefois aux convenances. Le parterre ne prend pas garde à ces bagatelles; mais j'ai été très-choqué de voir le Fort, dans un moment tranquille, interrompre son maître au milieu d'une phrase, sans aucune espèce de nécessité. Je ne l'ai pas moins été d'entendre Alexis dire aux conjurés :

Et *le moindre* de ceux dont j'accepte l'appui
Me trouvera tout prêt à périr avec lui.

On ne doit pas dire à des complices qu'il y a parmi eux des gens de peu d'importance : cela est maladroit, et faux sous un certain rapport. Quoique toute conjuration ait des chefs ou des directeurs, au moment de l'exécution, tous les conjurés ne sont plus que des camarades; et ce n'est pas ce moment qu'il faut choisir pour leur parler *de moindres*.

Il ne faut pas croire cependant que le style de cette tragédie soit absolument sans beauté. Il est quelquefois énergique et mâle, comme le sujet. On a rendu un mauvais office à l'auteur en comparant son Pierre le Grand à Cinna, et sa manière à celle de Corneille. Il peut cependant se trouver dans sa tragédie quelques pensées et quelques vers que Corneille aurait pu avouer. En parlant de l'ingratitude du peuple envers un grand homme, il ne se serait pas mieux exprimé que M. Carion :

Jamais l'ingrat vulgaire,
Tant qu'il vit, ne l'absout du bien qu'il veut lui faire.

On a encore remarqué ces vers, prononcés par un des conjurés :

Et l'œil des délateurs,
Va lire les secrets jusques au fond des cœurs;

Et cet autre dans la bouche de le Fort :

En sauvant un grand homme, il (le ciel) sauve un peuple entier.

Celui qui m'a le plus frappé, c'est celui-ci :

Je retiens par pitié le pouvoir arbitraire.

Cette pensée, dans la situation où se trouve le czar, est juste et profonde; Pierre ne pouvait rendre un plus grand service à son peuple, que de le régir avec une autorité absolue. Il est fort aisé de crier contre le despotisme; mais il y a des circonstances, heureusement passagères, où il peut seul sauver une nation. Les Romains l'avaient bien senti; leur dictateur était un despote. Lycurgue, pour établir sa législation, exerça un vrai despotisme. On a beaucoup déclamé contre lui, mais quand il parut, Lacédémone périssait, et il la sauva. Je ne sais pas si les Russes ont *mûri* trop tôt, comme le prétend Jean-Jacques, mais je sais que depuis qu'il a prédit la décadence de leur empire, il a toujours été croissant; que si Pierre a trop vite achevé son ouvrage, il est possible qu'un grand nombre de siècles se fussent écoulés sans qu'un autre monarque eût osé former la même entreprise, et qu'il valait mieux être un peu trop tôt policés qu'éternellement barbares.

Le carractere du czar est tracé vigoureusement. Ce prince paraît brusque, violent, sans donner aucun signe de barbarie et de cruauté. L'auteur a bien fait d'user du droit qu'il avait d'adoucir un peu les traits de son héros. Talma n'a rien négligé pour conserver à ce prince sa phisyonomie; il a été, dit-on, à Versailles étudier sa statue, et le costume sous lequel il est représenté; mais il a été faiblement secondé. Catherine cependant qui parait peu, et qui n'est aucunement nécessaire, a été jouée convenablement par Mme Talma, parée avec autant d'agrément que de magnificence; Alexis avec feu, par Damas. Mais on n'entend plus Monvel, et la gravité de Baptiste est parfois comique. Naudet est un des plus mauvais tragédiens qu'on ait vus à Paris depuis trente ans. Tout cela n'a pas nui à la chute de la pièce; au reste elle ne devait pas réussir. De tout ce que nous avons dit, on peut conclure avec certitude que c'est une production manquée d'un écrivain qui ne manque ni d'esprit ni de talent, mais qui ne paraît pas avoir celui de la tragédie, puisqu'il ne sait ni tracer un plan, ni donner à son style la couleur tragique.

Cependant on l'a traité avec une révoltante indécence; il était impossible de ne pas voir dans le parterre le dessein formé de faire tomber la pièce, bonne ou mauvaise; et l'indiscrétion qu'avait eue l'auteur d'irriter d'avance ses juges, n'est pas pour eux une excuse suffisante. On a tort de rire de ces scènes scandaleuses; les plaisanteries qu'on a faites sur le renversement de la *Petite Maison*, l'impunité accordée aux *Démolisseurs*, ont été fatales à la jeunesse, qui a voulu agir de même avec Pierre le Grand. La police, comme nous l'avions bien pressenti,

a été forcée d'intervenir, et plusieurs d'entre les plaisans ont passé tristement la nuit au corps-de-garde, ou peut-être en prison. Il y a eu à la première représentation une méprise plaisante. Quelques doctes du parterre, entendant Alexis dire qu'il voulait interroger *le Fort*, ont fait un vacarme horrible; ils ont pris ce Genevois pour une forteresse : cela rappelle la jolie fable de la Fontaine, où le singe dit que le *Pirée* est de ses amis :

> Notre magot prit pour le coup
> Un nom de port pour un nom d'homme.

Ici l'on a pris un nom d'homme pour celui d'une forteresse. On épluchait impitoyablement chaque hémistiche, et l'on en condamnait quelquefois sans aucune apparence de raison. Le parterre aurait bien de la peine à dire pourquoi il prenait en guignon *le sort en est jeté*, et vingt autres locutions semblables ; au reste on ne juge pas d'une tragédie par quelques hémistiches. On a raison de dire que la haine est aveugle ; car les siffleurs avaient rendu un très-grand service à l'auteur lorsqu'ils s'étaient la première fois opposés à ce que sa pièce arrivât au dénouement. On le disait superbe, et rien n'eût empêché de le croire tel, s'il n'avait pas été connu. Si l'on veut corriger ce qu'il a de repoussant, cette tragédie pourra, comme *Montmorenci*, obtenir sept ou huit représentations.

Théâtre Feydeau.

Mademoiselle Saint-Aubin, fille de la célèbre actrice de ce nom, a débuté le 24 mai dans *le Concert* avec un succès prodigieux. Sa voix est une des plus belles qu'on ait entendues sur aucun théâtre. La fille et la mère ont été demandées avec enthousiasme : leur apparition a redoublé ce sentiment, et produit une sensation difficile à rendre.

Théâtre Louvois.

Jacques Dumont, ou il ne faut pas quitter son champ, de M. *Ségur* le jeune.

La querelle de M. Carion de Nisas contre *les marmousets*, *les loustiques*, *les siffletistes et les siffletiers* (c'est ainsi qu'il nomme ses adversaires) a presque exclusivement occupé la bonne ville de

Paris toute cette semaine. On n'a donné qu'une légère attention à *Jacques Dumont* et aux *Velocifères*, qui ont eu du succès à Louvois et au Vaudeville. Celui de Jacques Dumont a été le moins brillant. Ce n'est, à la vérité, qu'une bagatelle qu'un homme d'esprit peut bien arranger dans une ou deux matinées. Le dénouement est précisément celui des *Femmes savantes*, l'un des meilleurs de Molière, comme on sait.

Jacques Dumont vivait à la campagne, dans une petite propriété de 4000 fr. de rente, lorsqu'il vint *fournir* à Paris. Une intrigante qui a tous les ministres dans sa manche, tous les juges à sa dévotion, et les mains toujours pleines de pétitions apostillées, lui promet des affaires lucratives : déjà même il a fait des fournitures excellentes (pour lui); mais sa femme, sage à la campagne, a perdu la tête à la ville, et son luxe toujours croissant ne peut manquer d'opérer la ruine prochaine de son mari. Ce jour elle donne une fête superbe; et lui, songe à faire une prudente retraite, et à regagner son village. Il voudrait, sans rompre avec sa femme qu'il aime toujours, trouver un moyen de la désabuser. Deux lettres lui arrivent très à propos pour son projet : elles lui annoncent deux faillites qui lui enlèvent à peu près tout ce qu'il a gagné en *fournissant*. Sa femme ne songe qu'à sa fête. Il feint aussi de ne pas avoir d'autre pensée, sort pour présider aux apprêts, et dit à madame Dumont : « Puisque je vais m'occuper de vos plai-» sirs, occupez-vous un peu de mes affaires; lisez ces deux lettres que » je n'ai pu que parcourir légèrement, et vous m'en rendrez compte. » Madame Dumont, restée seule, lit et voit qu'elle est ruinée. Eperdue, elle envoie prier son mari de la venir trouver sur-le-champ. Il arrive avec un air tranquille. « Mais vous n'avez donc pas vu vos lettres? lui » dit sa femme. — J'ai entrevu de quoi il s'agissait. Cela n'est rien. » Vous savez qu'il doit venir à notre fête des gens d'importance. — Ces » gens d'importance payeront-ils pour vous? — Ma foi non; ils ont » bien de la peine à payer pour eux-mêmes. Mais nous avons des » amis. » Il nomme cette intrigante dont j'ai parlé, un fournisseur avec lequel il est lié, un certain Florence qui est riche, et s'offrait pour époux à sa fille. Tous ces gens-là lui manquent, et ceux qui étaient venus à la fête s'enfuient dès qu'ils ont su la nouvelle de sa ruine, que lui-même avait eu soin de répandre.

Madame Dumont est au désespoir; mais son mari lui apprend que sa petite terre, qu'elle avait conseillé de vendre et qu'elle croyait vendue, ne l'est point; qu'il l'a au contraire arrondie, en achetant quelques champs voisins; qu'il possède à présent 6000 fr. de rente. Un jeune homme de son village qui, lorsque M. Dumont l'a quitté, était au moment d'épouser sa fille, est venu à Paris pour la voir; ils s'aiment. M. Dumont les unit, et ils partent tous pour la campagne,

» air, avec peu de chose, on a même le superflu, tandis qu'à la ville,
» grâce aux progrès du luxe, avec beaucoup, on manque presque du
» nécessaire. »

Cette petite pièce est écrite avec facilité, et jouée avec le plus grand ensemble par Vigny, Picard, Clozel, mesdames Delille et Molière.

Théatre du Vaudeville.

Les Vélocifères, par MM. *Moreau*, *Chazet* et *Dupaty*.

Cette jolie bagatelle a eu le succès le plus complet et le mieux mérité. Arlequin aime la fille de Cassandre, qui a un établissement de voitures ordinaires; il a pour rival Gilles *inventif*, lequel n'invente rien: lui, au contraire, a eu l'esprit d'imaginer les vélocifères, et a obtenu un brevet d'invention qu'il a mis au nom de Cassandre, dont il fait ainsi à la fois la réputation et la fortune, et qui, par reconnoissance, ne balance pas à lui donner la préférence sur Gilles inventif. Ce fond très-mince est relevé par une foule de couplets étincelans d'esprit et de gaîté. Ils ont tellement fait fortune, qu'on les redemandait presque tous. Celui qu'on appelle *d'annonce*, a été fort applaudi:

De la gaîté l'enfant chéri,
A la mode toujours fidèle,
Chez Momus voudrait aujourd'hui
Mener sa voiture nouvelle.
S'il fait un faux-pas en chemin,
Cette voiture est si légère
Que vous pourrez, d'un coup de main,
Relever son vélocifère.

Cassandre préférait d'abord Gilles inventif; il lui trouvait un esprit prodigieux:

Il est pour moi d'un grand secours;
Sitôt que j'en manque il en trouve.

Gilles, continuant sur le même air:

Ce qui fait que j'en ai toujours.

Colombine, qui ne partage point l'engouement de Cassandre, dit: « Mon père m'a toujours vanté les connaissances de Gilles: je ne dis» pute pas là-dessus; mais

Je ne veux pas que ce soit lui
Qui m'apprenne ce que j'ignore.

Arlequin, faisant l'énumération des gens à qui les vélocifères sont utiles, nomme les gens d'affaires, les amoureux, les intrigans, les fournisseurs. « Ah, mon Dieu! s'écrient les propriétaires des anciennes » voitures, qui l'écoutent:

Il ne nous restera personne.

Dans une autre scène, Arlequin veut embrasser sa maîtresse. « Non, » dit-elle; si nous voulons qu'un amant se plaise à nous revoir, il ne » faut pas

Qu'il parte comblé de plaisir,
Mais en emporte l'espérance.

Arlequin fait ainsi l'éloge de ses voitures:

De tous ceux que l'amour engage,
Elles servent la vive ardeur:
Abréger le temps du voyage,
C'est doubler celui du bonheur.

La pièce finit par ce couplet, que Colombine adresse au public quelquefois:

. . . .
. . . .
Le bruit déchirant des sifflets
Est trop prompt à se faire entendre.
Ah! dans la crainte de les voir
Menacer ici notre pièce,
Faites que les bravo ce soir
Gagnent les sifflets de vitesse.

Ce vaudeville a été parfaitement joué. Madame Delisle y a été très-piquante. Dans celui qui a précédé *(Sophie)*, Madame Henri a paru aussi belle et aussi agréable que de coutume; il est impossible de réunir plus de moyens de plaire.

MUSIQUE.

On a célébré à Notre-Dame, dimanche dernier, une messe en musique, de la composition de M. Desvignes, élève de M. le Sueur. Ce jeune musicien s'est montré, dans cette composition, le digne élève d'un grand maître. On a sur-tout admiré le premier morceau, et celui qui a été exécuté par quatre harpes (MM. Naderman, Ver-

nier etc.); un violon (M. Boucher), et un cor (M. d'Auprat). M. Boucher a montré, dans ce beau morceau, dont le violon faisait la première partie, le talent supérieur que tout le monde lui reconnaît enfin. Sans jamais forcer les sons de son violon, il a toujours dominé tous les autres instrumens mais avec ménagement et douceur, comme il faut *dominer* pour plaire et pour obtenir tous les suffrages. C'est lui qui a conduit l'orchestre, et d'une manière parfaite.

C'est un beau sujet de composition qu'une messe en musique; c'est une espèce de drame sacré, dont le vrai mérite serait dans l'expression. Ce sujet ne comporte point les prodiges brillans d'une exécution rapide; des sons précipités se confondroient sous les voûtes d'une vaste église; le compositeur et les musiciens, dans cet auguste sanctuaire, doivent renoncer au vain plaisir d'étonner l'oreille; c'est à l'ame qu'ils doivent parler, et ce langage est toujours majestueux ou touchant. J'ai entendu beaucoup de belles messes en musique, en France et en Italie; mais j'avoue que je n'ai trouvé dans aucune le plan et les idées que j'y cherchais. C'était toujours un recueil de morceaux détachés, qui (à l'exception de celui qu'on avait destiné à *l'élévation*) pouvaient se déplacer à volonté, dans le cours de la messe, sans qu'on s'en aperçût. Cependant chaque morceau devrait s'accorder avec les mystères et les paroles sacrées. Par exemple, il faudrait que dans le *Gloria in excelsis*, le compositeur fît d'abord entendre du haut des voûtes une musique lointaine et mystérieuse, *à peine articulée*, donnant quelques idées vagues des concerts célestes; ensuite, après un silence, il descendrait sur la terre, il ferait entendre toutes les voix des créatures et celles des élémens, le ramage des oiseaux, le bruit du tonnerre, les sifflemens des vents, le murmure des eaux, les sons rustiques des musettes, les chants de victoire des instrumens guerriers; enfin, toute la nature entière s'unissant pour louer son auteur. Et toute cette vaste composition n'exprimerait que ces paroles : *Louange à Dieu au ciel et sur la terre*. Je voudrais que le *Confiteor* fût plaintif; qu'il exprimât l'humilité par sa simplicité, et le repentir et la douleur. Il serait exécuté par des voix gémissantes, qui n'auraient rien de sonore : on avoue ses fautes avec une voix oppressée; mais on publie sa croyance avec force, avec énergie : la foi est hardie et courageuse; le *Credo* serait éclatant. Voilà dans quel esprit je voudrais que l'on fît une messe en musique; et, sous ce rapport si simple et si naturel, c'est un ouvrage tout neuf que je propose à nos grands compositeurs.

D. GENLIS.

ANNONCES.

Code civil des Français, édition originale et seule officielle imprimée à l'imprimerie de la république. In-4°., papier fin double 1 vol. 12 fr., et 15 fr. 75 cent. franc de port. — In-4°., papier ordinaire, 1 vol., 8 fr., et 11 fr. 75 cent. franc de port. — In-8°., papier fin, 1 vol., 4 fr., et 6 fr. 50 cent. franc de port. — In-32 beau papier, 1 vol. 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 25 cent. franc de port. — Les dépôts pour la vente à Paris, les départemens et l'étranger, sont chez le C. Rondonneau, au dépôt des lois, place du Carrousel; Gallard, libraire, palais du Tribunat, n°. 225. — Pour les libraires des départemens et de l'étranger, chez les CC. Bossange, Masson et Besson, rue de Tournon n°. 1133

Œuvres de lady Montagüe, contenant sa vie, sa correspondance avant son mariage, avant et durant l'ambassade en Turquie, et pendant deux voyages qu'elle a fait en Italie depuis cette ambassade. Traduit de l'anglais sur l'édition récemment publiée à Londres d'après les lettres originales, émises par la famille de lady Montagüe; 4 vol. in-12. Prix: 7 fr. 50 c., et 10 fr. 50 c. par la poste.

Les mêmes libraires continuent de recevoir les souscriptions au procès de Georges, Moreau et autres, imprimé par le cit. Patris, à qui seul toutes les pièces authentiques seront remises; le prix est de 20 fr. pour soixante feuilles, et 25 à 30 portraits, le tout franc de port.

Fragmens d'un Ouvrage très-important, qui sera mis sous presse incessamment, intitulée : *l'Homme tel qu'il devrait être*, ou la Nécessité démontrée de le rendre constitutionnel pour son bonheur, et d'établir, par des loix vraiment conformes à sa nature, l'empire absolu que doit avoir son moral sur son physique; par P. Patti. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Langlois, imp.-lib., rue S. Jacques, n°. 279.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

Plumes élastiques qu'on ne taille jamais, et portant l'encre, approuvées par le lycée des arts et admises par le jury d'examen, des objets d'art à l'exposition publique de l'an 10 au Louvre; elles se vendent à l'essai au prix de 5 fr. pièce, et 5 fr. 50 c. par la poste. A Paris, chez l'auteur (le cit. Bautheler) rue de Tournon, n. 17; Hebert march. de porte-feuilles au palais du Tribunat, galerie de pierre, n. 20, côté de la rue Richelieu; chez le cit. Lemoine, libraire, rue du Montblanc, n. 70, et boulevard Montmartre, n. 1044. Ces plumes sont d'argent préparé exprès, infiniment supérieur pour la durée et par son élasticité à l'argent ordinaire; ce qui les rend aussi douces que les plumes d'oie; elles ont à peu près la forme d'un petit porte-crayon, et se portent à la poche avec la même facilité. Pour les départemens on y joindra une petite instruction pour s'en servir. — On trouvera aussi chez les mêmes des plumes d'argent et de platine (or blanc) sans porter l'encre, pour toutes sortes d'écritures, le dessin, la musique et les langues étrangères. Celles d'argent sont de 2 fr., 50 c. et celle de platine de 6 fr. On ajoutera 30 c. pour le port de chaque pièce. Les plumes de ces deux dernières espèces sont montées sur des mouches d'ébène qui leur servent d'étuie. On ne recevera pas les lettres non affranchies.

NOUVELLES DIVERSES.

Londres. On lit dans le *Morning-Chronicle* : « M. Addington, dont la démission a été reçue avec répugnance par sa majesté, a remis le 10 le porte-feuille entre les mains de M. Pitt. Cet arrangement est le seul que l'on connaisse jusqu'à présent; mais il paraît certain que M. Pitt fait tout ce qui lui est possible pour former une nouvelle administration. L'embarras dans lequel il se trouve à cette occasion nous rappelle un bon mot dit en pareille circonstance : « On ne peut, disoit-on, se montrer dans les rues sans craindre d'être *pressé* pour le ministère. »

— On mande des *bords du Mein* : « Les milices de l'électorat de Hesse, lesquelles, au moment du contre-ordre, qui arrêta leur marche, étaient déjà loin du point de leur départ, sont à présent cantonnées dans la Haute-Hesse. L'ambassadeur français a, dit-on, présenté à la cour de Cassel une note relative à ce mouvement de troupes. »

« On dément la nouvelle du retour de M. Drake à Munich : il s'est embarqué le 21 avril, à Tonningen, pour l'Angleterre. »

« On apprend de Rome que Lucien Bonaparte y est arrivé le 6 mai; et que l'émigré Vernègue a été livré par le saint-père au gouvernement français, qui l'a réclamé. »

PARIS.

Le nombre des adresses qui votent l'hérédité de l'empire dans la famille de Napoléon Bonaparte, est si grand, que le journal officiel se contente de donner la nomenclature des corps constitués et des fonctionnaires publics qui les envoient. On y trouve les noms de MM. les archevêques de Tours, de Lyon; de MM. les évêques d'Arras, de Gand, de Mayence, de Liége, de Vannes, de Metz, d'Amiens, de Coutances, de Strasbourg, de Turin, etc.

— Le sénatus-consulte organique a été publié à Paris dimanche, 20 mai, à midi. — Sa majesté impériale a nommé à la dignité de grand-électeur S. A. I. le prince Joseph Bonaparte; à celle de connétable, S. A. I. le prince Louis Bonaparte; à celle d'archi-chancelier de l'empire, le consul Cambacérès; et à celle d'archi-trésorier, le consul Lebrun.

— *Décret impérial du 29 floréal* : Napoléon, empereur des Français, décrète ce qui suit :

Sont nommés maréchaux de l'empire : les généraux Berthier, Murat, Moncey, Jourdan, Massena, Augereau,

Bernadotte, Soult, Brune, Lannes, Mortier, Ney, Davoust, Bessières.

Le titre de maréchal de l'empire est donné aux sénateurs Kellermann, Lefebvre, Pérignon et Serrurier, qui ont commandé en chef.

— Le décret impérial qui a été lu le 29 floréal, à la séance extraordinaire du tribunat, étoit conçu en ces termes :

On donne aux princes français et aux princesses le titre d'*altesse impériale*. Les sœurs de l'empereur portent le même titre.

On donne aux titulaires des grandes dignités de l'empire le titre d'*altesse sérénissime*. On donne aussi aux princes et aux titulaires des grandes dignités de l'empire, le titre de *monseigneur*. Les titulaires des grandes dignités de l'empire portent l'habit que portaient les consuls. Un costume particulier leur est affecté pour les grandes cérémonies.

Le secrétaire d'état a rang de *ministre*. Les ministres conservent le titre d'*excellence*. Les fonctionnaires de leurs départemens, et les personnes qui leur présentent des pétitions, leur donnent le titre de *monseigneur*.

Le président du sénat reçoit le titre d'*excellence*.

On appelle les maréchaux de l'empire *monsieur le maréchal*. On leur donne aussi, quand on leur adresse la parole, ou quand on leur écrit, le titre de *monseigneur*.

(*Journal officiel*.)

— Un décret impérial ordonne qu'il sera ouvert aux secrétariats de toutes les municipalités, aux greffes de tous les tribunaux, chez tous les juges de paix et chez tous les notaires, des registres sur lesquels les Français seront appelés à consigner leur vœu sur la proposition suivante : « Le peuple veut l'hérédité de la dignité impériale dans la descendance directe, naturelle, légitime et adoptive, de Napoléon Bonaparte ; et dans la descendance directe, naturelle et légitime de Joseph Bonaparte et de Louis Bonaparte, ainsi qu'il est réglé par le senatus-consulte du 28 floréal an 12. » Ces registres seront ouverts pendant douze jours.

— M. Wright, commandant d'une corvette anglaise prise dernièrement, et qui avoit jeté sur les côtes de Dieppe, Georges, Pichegru, et beaucoup d'autres, est le même qui s'échappa du Temple, il y a quelques années, avec Sidney Smith. On l'a envoyé de Vannes à Paris, sous l'escorte de la gendarmerie. Il a été confronté avec plus de quarante personnes, qui l'ont reconnu pour celui qui les a débarquées aux pieds de la falaise de Béville.

— C'est, dit-on, lundi, 28 mai, que doivent commencer les débats du procès qui s'instruit contre Georges, Moreau, et les autres prévenus de conspiration.

(N°. CLIII.) 13 Prairial an 12.
(Samedi 2 Juin 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

CINYRE ET MYRRHA.

(Ovid., *Métam.*)

Infortuné Cinyre ! au comble du bonheur,
Ta fille criminelle a causé ton malheur !
Ma main trace à regret des scènes trop affreuses.
O vous, pères heureux ! vous, filles vertueuses !
Ne prêtez point l'oreille à mes sombres accens ;
Rejetez loin de vous ces crimes effrayans ;
Ou du moins frémissez du châtiment funeste
Dont le ciel sut punir un exécrable inceste.
  Je rends graces aux dieux, de vivre en un pays
Où de pareils forfaits ne furent point commis.
Myrrha, l'on vante en vain ta fertile patrie ;
Ses fleurs et son encens ne me font point envie :
Tu naquis, tu vécus sur ses funestes bords ;
Je déteste à ce prix ses plus rares trésors :

Tes feux, du tendre Amour ne furent point l'ouvrage,
Il refusa ses traits à cet indigne usage :
L'horrible Tisiphone et ses horribles sœurs
Dans ton cœur insensé soufflèrent leurs fureurs.
A tes honteux excès peut-on les méconnaître?
Myrrha, maudis cent fois le jour qui te vit naître.
Qui peut haïr un père est un monstre odieux;
Ton amour est un crime encor plus monstrueux.
Myrrha s'embellissait sous les yeux de son père.
Lorsque de toutes parts, empressés de lui plaire,
Mille amans à l'envi se disputaient sa main,
Déjà ses feux impurs fermentaient dans son sein.
« Choisissons un époux, il en est temps encore. »
Ces mots ont ranimé l'ardeur qui la dévore.
« O ciel! où m'égaré-je, et quel est mon espoir?
» Non, dit-elle, à jamais je suivrai mon devoir.
» Dieux puissans que j'implore, et vous, vertu sublime,
» Détournez loin de moi, détournez un tel crime!
» Est-ce un crime, en effet? Aucun ordre du ciel
» N'a fait de cet amour un amour criminel.
» Je vois les animaux, guidés par la nature,
» Leurs sens à cet amour se livrent sans murmure;
» Le père par sa fille est sans honte écouté,
» Et le fils rend fécond le sein qui l'a porté:
» De leurs tendres ardeurs toute gêne est bannie.
» Hélas! à votre sort que Myrrha porte envie!
» Que vous êtes heureux! Pourquoi, sévère honneur,
» Ta voix s'oppose-t-elle au penchant de mon cœur?
» On dit pourtant qu'il est de lointaines contrées
» Où ses cruelles lois sont encore ignorées,
» Où l'on peut dans un père embrasser un époux:
» Sans doute la vertu gagne à des nœuds si doux.
» Dans ces lieux fortunés que n'ai-je pris naissance!
» Barbares préjugés, enfans de l'ignorance,
» A vos caprices vains je dois donc mes malheurs!
» Que dis-je? rejetons ces rêves enchanteurs;

» Bannissons de mon cœur un espoir téméraire.
» Oui, je veux vous aimer, mais comme on aime un père.
» Quoi! parce que de vous Myrrha reçut le jour,
» Elle ne pourra point prétendre à votre amour!
» Les nœuds du sang, par qui je vous suis attachée,
» Cinyre, pour toujours de vous m'ont arrachée!
» Ah! que ne sommes-nous l'un à l'autre étrangers!
» Chaque jour dans ces lieux m'offre mille dangers.
» Fuyons, éloignons-nous du sein de ma patrie,
» Avant que sur mon front ma gloire soit flétrie.
» Moi, fuir Cinyre! Non, je ne puis le quitter;
» Par des liens secrets je me sens arrêter.
» Ici, du moins, je puis lui parler et l'entendre,
» Attacher mes regards sur un père si tendre,
» Le couvrir de baisers, l'arroser de mes pleurs,
» Quand je ne puis, hélas! jouir d'autres douceurs.
» D'autres douceurs! O ciel! dans mon ardeur fatale,
» De ma mère je vais devenir la rivale,
» La mère de mon frère, et la sœur de mon fils!
» De mes égaremens moi-même je frémis.
» Déjà je vois les dieux, qu'offense ma tendresse,
» Allumer contre moi leur foudre vengeresse.
» Fléchissons leur colère, et désarmons leur bras;
» Sur le bord de l'abyme affermissons mes pas:
» Mon cœur fut criminel, ma vie est encor pure.
» Ah! respectons les dieux, les lois et la nature.
» De quoi me servirait enfin de le vouloir?
» Mon père est plus que moi soumis à son devoir;
» Il aurait en horreur ma fureur insensée:
» Que ne sent-il les feux dont je suis embrasée! »
Tels étaient de Myrrha le trouble et la douleur;
Mille pensers divers s'élevaient dans son cœur.
Son père cependant, trompé par l'apparence,
Fondait sur sa vertu sa plus douce espérance.
« Parmi tous les amans de ton hymen jaloux,
» Quel est celui, dis-moi, que tu veux pour époux? »

Myrrha se tait : ses yeux, où brillaient tant de charmes,
S'arrêtent sur son père, et répandent des larmes ;
Son cœur est oppressé. Sensible à ses douleurs,
Son père la rassure en essuyant ses pleurs ;
Il voit en eux l'excès de sa délicatesse ;
Il la serre en ses bras, tendrement la caresse,
La presse de nouveau de nommer son époux.
« Je veux, dit elle enfin, qu'il soit fait comme vous. »
Cinyre à sa réponse applaudit sans comprendre :
« Sois toujours, lui dit-il, et vertueuse et tendre ;
» Aime toujours ton père. » Eperdue, à ces mots,
Elle baisse les yeux et retient ses sanglots ;
Ses baisers, ses discours, sa bonté, sa tendresse,
De ses sens égarés ont redoublé l'ivresse.
La nuit vint : le sommeil, au regard languissant,
Versait dans tous les cœurs son baume bienfaisant ;
Tout reposait en paix : seule, errante, éplorée,
Myrrha veille et gémit, à sa douleur livrée ;
La honte, les desirs, le désespoir, l'amour,
La crainte, les remords, l'agitent tour-à-tour.
Sous le tranchant du fer, quand sa chute est prochaine,
Tel on voit dans nos bois chanceler un vieux chêne ;
Tandis qu'à ses côtés de jeunes arbrisseaux
Tremblent tous pour l'honneur de leurs tendres rameaux :
Ainsi Myrrha choisit, se repent, s'inquiète,
Forme mille projets, et soudain les rejette ;
Tout redouble ses maux, tout aigrit son ennui ;
De son cœur agité le repos s'est enfui ;
La mort est son espoir et son unique envie.
« Sans toi, sans mon amour, que m'importe la vie ?
» Cher Cinyre ! dit-elle, en pleurant sur mon sort,
» Puisses-tu deviner la cause de ma mort !
» Plains, en la condamnant, ta fille infortunée. »
En achevant ces mots, d'une main forcenée
Elle allait terminer sa vie et ses douleurs.
Sa fidelle nourrice avait ouï ses pleurs ;

La vieillesse toujours a l'oreille attentive.
Elle hâte aussitôt sa démarche tardive;
Elle entre, elle l'arrête, et, trompant ses desseins,
Arrache en s'écriant le poignard de ses mains:
Tous ses sens sont frappés d'une frayeur mortelle;
Sous ses genoux tremblans son faible corps chancelle;
La voûte a retenti de ses cris douloureux :
La nuit rendait encor ce tableau plus affreux.
Sa tendresse bientôt succède à ses alarmes;
Elle embrasse Myrrha, l'arrose de ses larmes:
« Quelle fureur, dit-elle, ou quel chagrin secret
» A pu vous inspirer cet horrible forfait? »
Myrrha baisse les yeux, garde un morne silence,
Et regrette la mort, son unique espérance;
Elle retient ses pleurs qui sont près de couler.
Sa nourrice trois fois la presse de parler:
« Ah! rendez-vous, dit-elle, à mon impatience.
» Ma fille! par les soins que j'eus de votre enfance,
» Si toujours on me vit partager vos douleurs,
» Daignez me confier le sujet de vos pleurs;
» A ma triste vieillesse accordez cette grace.
» Il n'est rien que pour vous mon amitié ne fasse;
» Mon zèle par les ans n'a pu se ralentir,
» Et peut-être en ce jour je pourrai vous servir.
» Redoutez-vous les dieux? mais par des sacrifices
» On peut les appaiser et les rendre propices.
» Craignez-vous les effets des noirs enchantemens?
» Rassurez-vous, j'ai l'art de les rendre impuissans.
» Quel peut être en effet l'objet de vos alarmes?
» Nos voisins contre nous ne portent point leurs armes;
» Leurs béliers menaçans n'assiégent point nos tours,
» Et votre père en paix voit couler ses beaux jours. »
Myrrha pousse un soupir, à ce doux nom de père.
Sans pénétrer encor cet horrible mystère
Sa nourrice pourtant soupçonne, à sa rougeur,
Que l'amour a porté le trouble dans son cœur:

Elle insiste, elle prie, et, d'une main tremblante,
Pressant contre son sein sa fille gémissante,
« J'ai lu dans votre cœur, dit-elle; vous aimez.
» Rendez, rendez le calme à vos sens alarmés;
» Fiez-vous à mes soins, comptez sur ma prudence;
» Votre père jamais n'en aura connaissance. »
A l'aspect d'un serpent, ainsi qu'on fuit soudain,
Telle, à ces mots, Myrrha s'arrache de son sein:
De son corps palpitant un froid mortel s'empare;
Et, dans le trouble affreux où son esprit s'égare,
« Fuyez! éloignez-vous! dit-elle avec effroi,
» Ou, si je vous suis chère, ayez pitié de moi;
» Cessez d'interroger votre fille coupable:
» Sachez que mon secret est un crime effroyable! »
La nourrice s'épuise en efforts superflus;
Sa curiosité s'accroît par les refus:
Elle tombe à ses pieds, les presse, les embrasse;
Tantôt elle la flatte, et tantôt la menace,
Et lui fait espérer et craindre tour-à-tour
De déclarer son crime ou servir son amour.
Myrrha lève en tremblant sa tête languissante:
Elle rappelle en vain sa vertu chancelante;
L'amour, l'amour l'emporte; elle cède à ses lois.
Vingt fois prête à parler, elle se tait vingt fois;
Elle s'écrie enfin d'une voix douloureuse:
« Avec un tel époux, que ma mère est heureuse! »
A ces funestes mots, qu'elle a trop entendus,
La nourrice frémit; ses yeux ne virent plus,
Son visage pâlit, tous ses sens se troublèrent,
Et d'horreur sur son front ses cheveux se dressèrent.
Que ne dit-elle point, en revoyant le jour,
Pour lui faire abjurer ce détestable amour!
Mais de tous ses forfaits sa fille est convaincue;
Elle en convient: sa mort est pourtant résolue
Si ses desirs honteux ne sont point assouvis.
« Ah! ma fille, vivez pour suivre mes avis;

» Ou, si tel est l'arrêt de votre destinée,
» Si les dieux à ce point vous ont abandonnée,
» Vivez, vivez encore, et l'on pourra fléchir.... »
En prononçant ces mots, qu'elle ne peut finir,
Elle tremble, et, du ciel redoutant la colère,
Elle n'osa jamais ajouter : Votre père.

LA NOBLESSE DE GAULÉJAC,

PRÈS DE SARLAT.

Histoire véritable.

Un chevalier périgourdin
Disait et redisait sans cesse :
« Mon incontestable noblesse
» Naquit avec le genre humain. »
Chacun refusait de le croire,
Traitant l'orateur de *gascon*;
Mais il reprenait son histoire,
Qu'il contait de cette façon :
« Autrefois, quand Dieu fit le monde,
» Il mit *des nobles* en tous lieux,
» Pour que, dans la machine ronde,
» Les choses allassent au mieux.
» Il répandit avec sagesse
» Cette graine, par-ci, par-là....
» Au Périgord il réserva
» Celle de la plus fine espèce;
» Mais quand il fut sur *Gauléjac*,
» Pour mieux nous prouver sa tendresse,
» Le Créateur vida le sac. »

RIVALS.

ENIGME.

J'ai vu, j'en suis témoin croyable,
Un jeune enfant armé d'un fer vainqueur,
Un bandeau sur les yeux, tenter l'assaut d'un cœur
Aussi peu sensible qu'aimable.
Bientôt, le front élevé dans les airs,
L'enfant, tout fier de sa victoire,
D'une voix triomphante en célébrait la gloire,
Et semblait pour témoin vouloir tout l'univers.
Quel est donc cet enfant dont m'étonna l'audace ?
Ce n'était pas l'Amour, cela vous embarrasse.

LOGOGRIPHE.

Sans tête, je deviens l'ornement de ma tête;
Avec elle je tombe, et mon trépas s'apprête.

CHARADE.

Avant que d'être mon premier,
Presque toujours un homme est mort dernier;
Tout homme est, en naissant, soumis à mon entier.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Secrétaire*.

Celui du Logogriphe est *Epaule*, où l'on trouve *Paul*.

Celui de la Charade est *Chât-eau*.

LES AMANS SANS AMOUR.

« Il y a des gens qui n'auraient jamais été
» amoureux, s'ils n'avaient jamais entendu
» parler de l'amour. »
(Maximes de La Rochefoucault.)

On a beaucoup déclamé contre les prédilections maternelles, et l'on a raison de les blâmer quand elles se manifestent par des préférences injustes ou seulement trop marquées; cependant soyons persuadés qu'elles ont presque toujours un fondement raisonnable : une mère, dans ses craintes et dans ses espérances, peut se tromper sur l'avenir, mais elle juge toujours bien du présent ; eh ! qui pourrait mieux qu'elle connaître ses enfans? Un ancien répondait à un homme qui lui reprochait de se séparer de sa femme qui était belle et vertueuse : Vous pouvez bien voir si mon soulier est bien fait, mais vous ne pouvez savoir où il me blesse. Il est plus difficile encore de sonder le cœur sensible et délicat d'une mère : quand elle paraît choisir parmi des êtres si chers, c'est un tort sans doute, mais il a pour cause un malheur ; en censurant, il faut plaindre, il faut croire qu'une mère alors est plus imprudente qu'injuste.

Tout le monde condamnait la tendresse de la marquise de Forlis pour Louise sa fille aînée ; on trouvait Juliette beaucoup plus aimable, et elle l'était en effet. Louise, âgée de vingt ans, avait une de ces figures que tous les gens bienveillans peuvent louer, et qui ne plaisent à personne ; toutes les femmes disaient qu'elle avait de *la beauté*, et sa mère sur-tout le croyait. On pouvait en la dépeignant donner l'idée d'une très-belle personne ;

elle avait de grands yeux, une petite bouche, de belles dents; elle était blanche, bien faite, mais son teint était fade et terne, ses grands yeux étaient ronds et un peu saillans, sa bouche s'ouvrait désagréablement, son regard n'exprimait rien, et son nez aquilin et un peu recourbé vieillissait son visage et répandait sur toute sa physionomie une morne tristesse, que les flatteurs de madame de Forlis appelaient une douce mélancolie ou de la majesté. Ce malheureux nez recevait bien d'autres éloges; les femmes de chambre de la marquise le trouvaient *un nez bien tiré*, et les amis de la maison assuraient que c'était un véritable nez à la romaine. La taille de Louise, parfaitement régulière, était d'une roideur remarquable, ainsi que son maintien, proposé par sa mère comme le modèle accompli de la bonne grace et de la décence. Louise, avec très-peu d'esprit, avait de l'instruction et des talens; mais, par malheur, elle ne s'était appliquée qu'à des choses qui ne pouvaient pas répandre le moindre agrément dans la société; elle ne dessinait que de grandes têtes et des académies, aux crayons noirs et blancs sur du papier bleu. La marquise montrait avec complaisance *le torse antique* et l'*écorché*, les deux chefs-d'œuvre de Louise; on avait fait encadrer ces deux dessins pour en orner le salon. Louise n'avait retenu de l'histoire que des dates; elle avait dans la tête une prodigieuse chronologie, et elle ne connaissait bien de la géographie que le cours des fleuves et des rivières. Elle était bonne musicienne; et la marquise, qui jadis avait passé pour une excellente claviciniste, lui savait un gré infini de préférer le clavecin au *piano*. Louise ne jouait jamais que sur le superbe *Ruker* de sa mère, par un sentiment d'amour filial très-respectable; elle n'exécutait guère que les anciennes et longues sonates que sa mère avait jouées dans sa

jeunesse. Madame de Forlis s'attendrissait et s'extasiait en écoutant les pièces de Scarlatti, de Galuppi, d'Alberti, d'Handel, etc. Elle n'avait pas tort de les admirer toujours, mais les amateurs modernes ne partageaient pas tout-à-fait son enthousiasme. Louise n'aimait que la danse grave; on lui avait dit que c'était la seule qui convînt à la noblesse de sa figure: elle avait la réputation de danser supérieurement le menuet, et par l'exercice constant de ce talent elle portait la désolation dans tous les bals. On sait l'ennui que le menuet y cause aux danseurs vulgaires, et avec quelle impatience on attend qu'il soit fini pour reprendre les contredanses ou les anglaises qu'il a suspendues. Louise enfin était toujours insipide, et souvent ennuyeuse dans le grand monde; mais elle possédait des qualités qui plaisent à toutes les mères et qui rendent aimable dans l'intérieur de sa famille; elle avait de l'ordre, de l'économie, le goût des occupations qui conviennent aux femmes, une tête froide, un bon cœur et un excellent caractère; elle était reconnaissante, elle chérissait sa mère et n'avait de confiance qu'en elle.

Les grands écrivains moralistes, qui veulent instruire la jeunesse, ne lui disent que ce qui peut s'exprimer avec éloquence ou d'une manière brillante; ils ne lui parlent que de ses principaux devoirs; et qui peut ignorer ceux-là? mais il est des conseils, frivoles en apparence, qui lui seraient peut-être beaucoup plus utiles; c'est aux auteurs d'un rang très-inférieur à les donner. Je dirai donc aux jeunes personnes qu'une des choses qui plaît le plus à une mère, c'est de la consulter et de la croire sur sa parure, sur-tout si elle ne s'occupe plus de la sienne; car alors on suppose communément que son goût est rouillé; mais ne le conserve-t-on pas, ne le perfectionne-t-on pas

encore pour parer et pour embellir sa fille ? Voilà ce que pensait la bonne Louise : ma mère sait mieux que moi, disait-elle, ce qui me sied. Ce seul mot-là pourrait suffire pour décider un homme raisonnable à épouser celle qui le dit de bonne foi. Enfin, l'avouerai-je, lorsqu'à vingt ans on se laisse entièrement conduire sur ce point, on n'est indocile sur aucun autre. Juliette, jolie, vive, spirituelle et piquante, aimait et respectait sa mère, mais elle lui trouvait des goûts fort gothiques, et elle en avait de très-differens. Elle ne faisait aucun cas des *Rukers ;* elle détestait la danse *terre à terre*, même le *menuet* de la cour, malgré les deux ou trois petits sauts qui l'égayent un peu : elle n'en tolérait que *la gavotte* qui le termine. Elle n'avait pas la moindre estime pour les pièces de *Scarlatti ;* elle ne jouait que des variations, et sur un piano d'*Errard*. Elle avait pris un guide, et ce n'était pas sa mère ; elle avait fait choix d'une amie, et ce n'était pas sa sœur. La comtesse Adrienne, nièce de madame de Forlis, possédait toute la confiance de Juliette ; c'était une jeune femme de 26 ans, fort inférieure à Juliette par l'esprit et par les qualités du cœur, mais qui se mettait bien, qui avait de l'usage du monde et qui causait agréablement. Elle flattait madame de Forlis et elle donnait de mauvais conseils à sa fille. La marquise était jalouse, et par conséquent blessée de l'amitié que Juliette montrait pour elle ; cependant elle l'aimait assez. Les deux sœurs vivaient en parfaite intelligence, malgré la différence de leur caractère, parce qu'elles avaient l'une et l'autre un grand fonds de bonté et d'honnêteté. La marquise de Forlis, veuve, riche, et maîtresse de sa fortune, voulait la partager également entre ses deux filles ; elle leur donnait à chacune la même dot, mais elle était décidée à marier Louise la première ; et jus-

qu'alors Juliette, par sa jolie figure et ses graces, avait seule attiré les vœux des prétendans. Le vicomte de Fonrose en était devenu passionnément amoureux : âgé de 29 ans, il joignait beaucoup d'agrémens à une naissance illustre, une fortune considérable et une excellente réputation. Juliette partageait ses sentimens ; mais, guidée par la comtesse Adrienne, elle le cachait avec soin à sa mère, qui, ne sachant même pas que Fonrose fût amoureux de Juliette, se flattait qu'il pourrait prendre du goût pour Louise qu'elle s'efforçait de faire valoir à ses yeux. Fonrose, qui voulait plaire à madame de Forlis, montrait une grande admiration pour *le torse antique* et pour *l'écorché* ; quand Louise jouait ses belles sonates, Fonrose se plaçait au bout du clavecin, ce qui de tout temps a passé pour une preuve d'amour ; enfin il avait dansé le menuet plusieurs fois avec elle ; et madame de Forlis, qui faisait en silence toutes ces observations, concevait les plus grandes espérances. Cependant Fonrose voulut tenter de parler à la marquise et de lui demander la main de Juliette. Gardez-vous-en bien, lui dit Adrienne, vous seriez refusé comme les autres. Songez donc qu'il s'agit d'abord de trouver un mari pour Louise. Quoi ! ne pourrions-nous pas découvrir un homme assez sensé pour préférer l'aînée à la cadette ? Il me vient une idée, s'écria Fonrose, et c'est un trait de lumière...... vous connaissez, du moins de nom, mon cousin, le vieux baron de Verdac ? — Que trop ! répondit Adrienne, il est en procès avec mon père. — Eh bien, reprit Fonrose, il vient d'envoyer du fond de sa terre en Languedoc, son fils unique le vicomte de Verdac, qu'il me recommande vivement ; j'ai déjà présenté ce jeune homme à la cour...... — Quel âge a-t-il ? — Vingt-deux ans. Il est riche, il a un beau nom..... — Et sa

figure ? — Fort bien ; il n'a pas toutes les graces du monde..... — Je m'en doute..... — Mais c'est ce qu'on appelle un bel homme..... — Il est beau comme Louise est belle ? — Précisément. Il a cinq pieds huit pouces, des cheveux noirs, l'air timide et froid, des traits marqués..... — Je le vois d'ici. — Il a été élevé avec soin ; on vante beaucoup son instruction et sa raison. — Il est bien savant et bien niais ; c'est ce qu'il nous faut. Voilà le mari que le ciel a formé pour la sage et parfaite Louise. Ma tante part demain pour la campagne ; il faut lui demander la permission de lui amener votre cousin. — Sans doute. — Et vous confierez au vicomte votre secret afin qu'il n'aille pas sur vos brisées ? — Point du tout ; mon jeune cousin a tant de confiance en mon goût, que si je lui laissais voir tout ce que je pense de Juliette, il en deviendrait amoureux par respect pour mon opinion. — Alors ne lui vantez que sa sœur. — C'est bien mon projet. — Je ne suppose pas qu'il ait les passions vives ? — Oh non ; c'est un cœur tout neuf. — On l'a fait entrer au service ? — Assurément ; mais sa garnison se trouve à deux lieues de sa terre : son père ne l'a jamais quitté que pour l'envoyer à Paris, et dans un mois il viendra le rejoindre. — De bonne foi vous vous flattez de le rendre amoureux de Louise ? — Je le lui soutiendrai, il faudra bien qu'il le croie. Il n'a jamais entendu parler de l'amour..... — A vingt-deux ans on pourrait en deviner quelque chose. — Oh ! pour lui, il ne devine rien. Je n'ai qu'une petite inquiétude ; c'est que son père, à ce qu'il m'a confié, a déjà presque arrangé un mariage pour lui..... — Le jeune homme a-t-il vu celle que son père lui destine ? — Pas encore, et même il ignore son nom ; comme il n'est pas curieux, il n'a pas le moindre desir de l'apprendre, certain, m'a t-il dit,

que son père ne peut faire qu'un choix très-convenable. — Si c'était Louise ? — Non, car il sait seulement que sa future est fille d'un homme de robe. — Ce vieux baron de Verdac est ennemi de mon père ; je serai charmée de contribuer à déjouer ses projets ; je n'épargnerai rien pour faire valoir aux yeux de Louise le vicomte de Verdac..... — Elle est si froide!..... — Et si ridiculement élevée ! elle n'a jamais lu un roman : j'ai voulu lui en prêter (et des romans très-moraux) ; savez-vous ce qu'elle répond ? maman n'approuve pas ce genre de lecture. — Eh bien, il faut lui en faire composer un dont elle sera l'héroïne. — Si Juliette voulait nous seconder ! . . . . . — Je vous réponds d'elle.

Le jour même de cette conversation, Fonrose présenta le vicomte de Verdac à madame de Forlis, qui reçut avec beaucoup de grace le jeune homme dont Fonrose était le parent et le mentor ; elle l'invita même à souper, ce qui fut accepté. Le vicomte, jusqu'alors par indifférence et par timidité, n'avait jamais examiné une femme ; mais prévenu dès le matin, par l'homme du monde le plus brillant et le plus recherché, que Louise était la plus belle personne de Paris, il voulut regarder ce chef-d'œuvre de la nature, et ses yeux s'arrêtèrent souvent sur elle. Lorsqu'on se leva pour arranger les parties de jeu, Fonrose fit remarquer au vicomte les grands dessins faits par Louise, en lui disant : *cela est superbe*. Le vicomte, qui savait très-bien le latin, le grec, l'allemand, l'histoire et la géométrie, n'avait pas la moindre connaissance des arts, et même au premier coup d'œil il prit *le torse* pour une espèce de cuirasse, et il ne put s'empêcher de faire une grimace assez marquée en regardant *l'écorché;* mais Fonrose lui expliqua ce qu'il ignorait, et le vicomte répéta qu'en effet

ces deux morceaux étaient *superbes*. Dans ce moment, Louise s'approchant pour présenter une carte à Fonrose, ce dernier conseilla tout bas à son ami de lui dire un mot agréable sur ses dessins. Le vicomte, par pure obéissance et avec un extrême embarras, dit à Louise en rougissant : Mademoiselle, nous admirions votre torse et votre squelette qui sont charmans. A ce joli compliment, Louise qui connaissait assez bien *la langue* des artistes, se mit à rire ; ce qui acheva de déconcerter le pauvre Verdac. Fonrose le consola, en l'assurant que Louise n'était nullement moqueuse, mais que, par un excès de modestie, elle prenait toujours pour des plaisanteries les éloges les plus sincères et les mieux tournés. A souper, la comtesse Adrienne fit placer le vicomte à côté de Louise; et Fonrose, en passant, invita son cousin à faire parler mademoiselle de Forlis sur *les fleuves* et sur *les rivières*. Le vicomte, charmé qu'on lui fournît un sujet de conversation, ne manqua pas d'interroger Louise sur toutes les rivières du Languedoc : elle répondit avec une justesse qui l'enchanta. Cet entretien intéressant dura tout le souper ; car le vicomte, qui connaissait parfaitement la carte de sa province, ne fit pas grace à Louise d'un seul ruisseau, et il ne se lassait point d'admirer la vivacité de ses réponses : en sortant de table, il dit à Fonrose que mademoiselle de Forlis avait bien de l'esprit.

Les deux sœurs couchaient dans la même chambre ; et le soir, Juliette, en se déshabillant, demanda à Louise si elle avait remarqué avec quelle attention le vicomte de Verdac l'avoit regardée ? Mais en effet, répondit Louise, je rencontrais toujours ses yeux. — Il est certain qu'il a été occupé de vous d'une manière fort extraordinaire. — Ce jeune homme est aimable ; il cause

très-

très-bien; sa conversation est instructive. — On dit qu'il a une instruction prodigieuse; il sait toutes les langues, il est grand mathématicien, il possède toutes les sciences. — Et la géographie!... — Aussi. — Aussi? — Il y est très-fort; il m'a fait des questions qui prouvent de grandes connaissances: c'est dommage qu'il ne sache pas aussi bien parler sur les arts. — Les arts? il les aime avec passion. — Cependant il a fait de mes dessins un éloge si singulier!.... — Soyez sûr que c'était une plaisanterie: la comtesse Adrienne, qui s'y connaît, dit qu'il a beaucoup de grace dans l'esprit. — A souper, c'est ce que je trouvais. — Et un grand fonds de gaieté. — Pourtant il a quelque chose de si triste dans la physionomie! — Il n'en est que plus piquant. — Oui, c'est un contraste. Pour cette première fois, Juliette en reste là, se promettant bien de reprendre cette conversation. De son côté, Fonrose n'entretenait le vicomte que des perfections de Louise, et le jeune provincial convenait qu'il n'avait jamais vu de femme aussi belle et aussi accomplie. Madame de Forlis partit pour sa maison de campagne, située à Chevilly, près de Paris. Fonrose, invité à y passer huit jours, eut la permission d'y mener son ami. La comtesse Adrienne fut du voyage. Le vicomte entendit un soir, après souper, Louise jouer du clavecin: pour imiter son ami, il se plaça à côté de lui, et comme lui penchant doucement la tête sur la table retentissante du clavecin entr'ouvert, en battant légèrement du bout du pied la mesure assez juste, parce qu'il suivait le mouvement donné par Fonrose. Toutes les fois que ce dernier s'écriait: *Brava! charmant!* Verdac, un peu assoupi, se ranimait en tressaillant, et, avec un bâillement étouffé, répétait à demi-voix les mêmes exclamations. Cependant, comme il n'avait pas l'habitude de veiller, il allait céder tout-à-coup

au sommeil, et dans un moment où Louise se surpassait en exécutant les *croisés* les plus difficiles; mais Fonrose, sous prétexte d'applaudir avec transport, repoussa hors du clavecin la tête appesantie de Verdac, et en même temps, donnant une petite secousse au bâton doré qui soutenait le couvercle du clavecin, le couvercle retomba avec un fracas harmonieux, mais terrible, qui suspendit subitement *les croisés* rapides de Louise, et qui fit frémir mad. de Forlis pour son Rucker. Verdac, épouvanté, se réveille en sursaut, et machinalement il dit en se levant: *Brava*!..... « Ah! par exemple, s'écria Fonrose, voilà un trait d'enthousiasme qui mérite d'être remarqué. Verdac ne fait nulle attention au bruit formidable qui nous a causé tant d'effroi; il n'entend que la pièce d'Hardel, et, dans ce désordre, son premier mouvement est d'applaudir. Voilà un véritable amateur! Quand il écoute de belles choses, il est comme le sage d'Horace, *la chute du monde ne l'ébranlerait pas.* — En effet, reprit madame de Forlis en souriant avec complaisance, il écoute bien la musique. » Le vicomte, flatté de ces louanges, répondit avec le ton glacial qui lui était naturel, mais en déclarant qu'il aimait passionnément la musique.

Le lendemain matin, Juliette, en s'éveillant, dit à Louise : « Mon Dieu! ma sœur, qu'aviez-vous donc cette nuit? — Comment? — Vous rêviez tout haut, et vous ne parliez que du vicomte de Verdac. — Bon! — Vous prononciez son nom à toute minute..... — Cela est inconcevable, car je ne pense pas du tout à lui. » A ces mots, Juliette se mit à rire d'un air malin; sa sœur, étonnée, la questionna, et Juliette lui fit entendre qu'elle la soupçonnait d'avoir du penchant pour Verdac. Louise s'en défendit de très-bonne foi; mais Juliette insistant, Louise commença à s'inquiéter. Quand elle revit

Verdac, elle l'examina avec une sorte de curiosité; car du moins elle voulait connaître un peu ce jeune homme pour lequel on l'avertissait qu'elle avait une inclination naissante; et l'on ne manqua pas de faire observer au vicomte, que mademoiselle de Forlis le regardait avec une expression toute particulière. Après le dîner, la comtesse Adrienne emmenant les deux sœurs dans un cabinet: « Il faut que je vous conte, leur dit-elle, que Fonrose m'a dit ce matin que ce pauvre vicomte de Verdac a la tête tournée de Louise; il a couché dans une chambre qui n'est séparée de celle de Fonrose que par une cloison très-mince, et, durant la nuit entière, il a crié *brava* en battant la mesure à quatre temps sur la cloison, et de toute sa force. » A ce récit, Louise regarda sa sœur en rougissant; Juliette admira la sympathie, et Louise ne put s'empêcher de convenir qu'elle était très-frappée de cet accord d'idées et de sentimens.

Fonrose fit les mêmes contes à Verdac, qui montra d'abord un peu d'incrédulité, en assurant qu'il n'avait jamais été somnambule; mais Fonrose lui protestant que rien n'était plus vrai: « Je le crois, dit-il; et apparemment que j'avais le cochemar. » Cependant il laissa voir qu'il était flatté que mademoiselle de Forlis eût parlé de lui en dormant.

Le jour suivant était un dimanche; on dansait toutes les fêtes dans une salle à manger de la maison, avec les paysans et les femmes-de-chambre. Verdac ne savait pas danser; mais il assura qu'il serait avec grand plaisir spectateur de ce bal champêtre. Cependant, au bout d'un quart d'heure, il s'ennuya tellement, qu'il prit le parti de s'échapper pour aller respirer un air frais dans un beau jardin à l'anglaise, et pour pêcher à la ligne, son amusement favori. Il sortit du bal furtivement, au moment même où Louise venait de commencer un

menuet avec Fonrose. Louise faisait avec tout le moelleux et toute la dignité possible le profond *ployé* du *pas grave* qui suit les deux premières révérences, lorsqu'elle aperçut Verdac qui s'esquivait..... Elle n'avait jamais eu la moindre coquetterie; mais quelle femme est tout à-fait insensible à la première passion qu'elle fait naître ou qu'elle croit inspirer ?..... Louise dansa le reste du menuet avec une nonchalance qu'on n'avait jamais vue en elle, et elle y gagna à tous les yeux, parce qu'elle y mit moins de pompe et d'emphase; car une des choses qui lui donnait le plus de disgrace, c'était de tout faire avec importance et avec l'air d'une profonde application. Il en résultait qu'elle avait toujours pleinement satisfait ses maîtres, et complètement déplu à tous les spectateurs.

Après le menuet, Fonrose dit tout bas à Louise: Je sais bien pourquoi Verdac vient de sortir. — Pourquoi donc ? — Il craint de n'être pas maître de ses mouvemens, et de faire encore une scène. Avec son air sage et réservé, c'est un jeune homme très-impétueux; il a une grande énergie dans le caractère, une ame de feu; c'est le mont *Hécla*, de glace au dehors, mais tout de flamme au dedans. Cette comparaison géographique eut toute l'approbation de Louise.

Fonrose fut chercher son ami dans le jardin; il le trouva assis auprès d'un tombeau antique, sur le bord d'une pièce d'eau, et pêchant à la ligne. Mon cher Verdac, lui dit-il gravement, que signifie cette profonde mélancolie qui vous fait fuir tous les plaisirs, pour venir rêver parmi les tombeaux ?.... Comment ? répondit Verdac, étonné de l'air sérieux de Fonrose, je n'ai point de chagrin, je vous assure; j'ai toujours beaucoup aimé la pêche à la ligne.... Ouvrez-moi votre cœur, reprit Fonrose d'un ton sentimental. — Mais en vérité

je n'ai point de secret...... — Quoi! vous abuseriez-vous sur le sentiment que vous éprouvez?.... — Quel sentiment? — Je dois vous éclairer.... Mon ami vous êtes amoureux. — Et de qui donc? demanda Verdac avec curiosité. — De mademoiselle Louise de Forlis, répondit Fonrose. A ces mots, Verdac laissa tomber la ligne qu'il avait tenue jusqu'alors, et la surprise le rendit immobile. Après un moment de réflexion: Mon cher Fonrose dit-il, je crois que vous avez deviné juste...... — Ah il ne fallait pas pour cela beaucoup de pénétration..... — Vous me connaissez mieux que moi-même..... — Vous n'avez pas d'expérience, c'est votre première passion. — Oui la première. — Elle fera le destin de votre vie: vous avez fait un si bon choix! — Il est certain que mademoiselle de Forlis.... — Vous l'avez aimée dès le premier jour.... — Il est vrai que je fus bien frappé de sa beauté et de ses talens; mais malheureusement mon père a d'autres vues, et...... — Bon! votre père n'a point encore donné de parole positive; il vous aime, il ne voudra pas faire le malheur éternel de votre vie. — En effet, à présent, j'oublierais difficilement mademoiselle de Forlis. — Mon ami, il ne faut point vous désespérer; vous êtes peu démonstratif, mais je vois ce qui se passe dans votre ame. Vous souffrez cruellement!...... — J'ai de grandes inquiétudes. — Songez donc, qu'indépendamment de ses avantages personnels, mademoiselle de Forlis est un très-grand parti, par sa naissance et par sa fortune; enfin je me charge d'obtenir le consentement de votre père. — Vous me rendrez un grand service. Mais pourrai-je plaire à mademoiselle de Forlis? — Vous êtes nés l'un pour l'autre, soyez-en sûr; il est facile de s'apercevoir qu'elle a du penchant pour vous. — Je tâcherai de me rendre digne de son estime.

Depuis cette conversation, dont on rendit compte à Louise avec les embellissemens nécessaires, ces deux amans s'occupèrent un peu plus l'un de l'autre ; et la comtesse Adrienne, qui partageait avec Fonrose la confiance de Verdac, lui conseilla de déclarer sa passion à Louise, et lui promit de lui en faciliter les moyens. En effet, un jour à la promenade dans le jardin, Adrienne, Fonrose et Juliette laissèrent tête à tête le vicomte et Louise dans un petit pavillon, sous le prétexte d'aller chercher la guitare de Juliette, que l'on avoit priée de chanter une romance. On ne revint qu'au bout d'une demi-heure, et l'on trouva les deux amans jouant au volant ; ils ne s'étaient pas dit un seul mot. Fonrose prit le parti de dicter au vicomte une lettre très-passionnée, que la comtesse Adrienne se chargea de remettre à Louise, qui fit répondre verbalement par elle, qu'elle *agréait la recherche de Monsieur le Vicomte de Verdac*, et qu'aussitôt qu'il auroit obtenu le consentement de son père, elle l'autorisait à parler à madame de Forlis. En attendant, Louise, certaine enfin d'être aimée, déclara tout à sa mère, qui fut surprise et fâchée en découvrant que Fonrose n'était point amoureux de sa fille aînée; elle l'aurait préféré au vicomte, qu'elle trouvait moins aimable et trop jeune; néanmoins, comme il était fils unique d'un homme de qualité, immensément riche, elle approuva l'union projetée; elle la desira même, quand Louise lui eut avoué qu'elle aimait le vicomte depuis le premier instant de leur connaissance. Elle fit à sa mère une relation exacte, non de la vérité, mais de tout ce qu'on lui avait conté et persuadé. Madame de Forlis trouva dans ce récit le sujet du plus joli roman du monde ; il n'en est point de plus charmant aux yeux d'une mère que celui des amours d'une fille chérie et de l'amant qu'on lui destine

pour époux; et la lettre dictée par Fonrose parut à madame de Forlis un chef-d'œuvre de délicatesse et de sensibilité. Dans ces entrefaites, la comtesse Adrienne partit pour Paris, en promettant de revenir le lendemain. Elle apprit à Paris d'étranges choses. Cette jeune personne que le baron de Verdac destinait à son fils, était la sœur d'Adrienne; ce mariage projeté secrètement par les deux pères, terminait un long procès, et il était sur-tout desirable pour la famille d'Adrienne. On attendait le lendemain le baron de Verdac. Le père d'Adrienne sachant que le jeune Verdac était à Chevilly, chez madame de Forlis, conta tous ces détails à sa fille, en la chargeant de prévenir adroitement le vicomte en faveur de sa sœur. Adrienne, au désespoir d'avoir noué une intrigue si nuisible aux intétêts de sa famille, se promit bien de tout employer pour la rompre, se flattant qu'elle n'aurait pas de peine à brouiller deux amans qui n'avaient point d'amour. Ce qui lui parut le plus difficile, c'était d'agir à l'insu de Fonrose et de Juliette, et de les trahir sans qu'ils s'en aperçussent. Enfin elle ne pouvait, sans devenir suspecte aux yeux du vicomte, ni lui dévoiler son intérêt personnel, ni lui découvrir les ruses qu'on avait employées pour lui persuader qu'il était amoureux: il s'agissait de l'arracher promptement de Chevilly, en l'engageant à renoncer à Louise; et elle forma son plan en conséquence de ce dessein. Ce fut dans ces dispositions qu'elle se hâta de retourner à Chevilly. Elle apprit en arrivant que Fonrose, malade d'une violente migraine, gardait sa chambre, et y passerait toute la journée. Cet incident facilitait merveilleusement l'exécution du projet d'Adrienne, et elle sut en profiter. Elle emmena le vicomte au fond du parc, et là, seule avec lui: Savez-vous, lui dit-elle, que ce pauvre Fonrose m'inquiète horriblement? —Mais

la migraine n'est pas un mal dangereux. — La migraine ! vous croyez bonnement que c'est la migraine qui le retient dans sa chambre, et qui le rend inaccessible à tous ses amis? — Il est dans son lit, . . . et très-assoupi, à ce que m'a dit son valet-de-chambre. — Oui, assoupi ! . . . Quoi ! vous ne soupçonnez pas la vérité ? — Non, je vous assure; mais je ne suis pas du tout soupçonneux. . . . . — Vous avez de la candeur, je le sais, mais vous avez aussi de la finesse et du tact ; d'ailleurs, il ne s'agit ici que de deviner une chose belle, grande, et même héroïque, on peut le dire. — Et quel rapport cela peut-il avoir avec la migraine de Fonrose ? — Je vais vous révéler un grand secret ; mais votre intérêt, celui du malheureux Fonrose m'y oblige. Promettez-moi une discrétion à toute épreuve, et, sur toute chose, de ne jamais dire à Fonrose que je vous ai dévoilé ce mystère. — Je vous en donne ma parole. — J'y compte. — Eh bien! — Apprenez donc que Fonrose est votre rival. — Mon rival !.... — Oui, mon cher vicomte, il adore Louise; il se flattait de l'obtenir de sa mère, mais en découvrant votre passion, et en voyant qu'elle avait du penchant pour vous, il s'est sacrifié sans hésiter. — Je vous proteste, madame, que j'étais à mille lieues d'imaginer cela ; je ne l'aurais pas souffert. — A présent que vos yeux sont ouverts, vous vous rappellerez bien des choses qui ne vous laisseront aucun doute sur les sentimens de l'infortuné Fonrose. — En effet il m'a toujours parlé de mademoiselle de Forlis avec un enthousiasme.... — Qui n'aurait pas dû vous paraître naturel . . . . L'amour seul peut s'exprimer ainsi. — Cela est vrai. Il l'aime éperdument. — Il s'en meurt. — Je l'ai toujours regardé comme un parfait honnête homme, et ce trait-là met le comble.... — Vous ne le laisserez point périr, ce rare et fidèle ami ! . . . .

— Mon dieu, madame, que faut-il faire pour lui rendre la santé tout de suite? — Ecoutez: je dois vous dire encore que M. votre père arrive après-demain, et qu'il est irrévocablement décidé à vous unir à la personne qu'il a choisie. J'ai su cela par le plus grand hasard du monde, mais avec certitude. Voulez-vous donc vous brouiller avec votre père, et causer la mort de votre ami? — Non, non, madame; je renonce à mademoiselle de Forlis. — Ce noble sacrifice est digne de vous. Voici comment vous devez vous conduire. Ne dites pas un seul mot à Fonrose; il est convenu que vous parlerez demain à madame de Forlis, pour lui demander la main de sa fille, et au lieu de cela vous lui direz qu'une lettre de votre père vous apprend qu'il a pris des engagemens pour vous marier sous peu de jours, et que vous venez prendre congé d'elle; ensuite vous partirez courageusement sans voir Fonrose ou mademoiselle de Forlis. — Oui, madame; je ferai de point en point tout ce que vous me prescrivez.

Cette générosité ne coûtoit guère à Verdac; néanmoins, quoiqu'il fût aussi peu susceptible d'une vive amitié que d'amour, il eût été capable de faire en ce moment un véritable sacrifice à Fonrose. Il avait une ame très-commune, mais il devait à une excellente éducation, de bonnes opinions et des principes honnêtes; et c'en est assez pour se conduire noblement dans la jeunesse, quand des passions violentes ne combattent point ces premières impressions. Verdac sentait peu, mais il pensait bien; il n'avait ni assez d'expérience, ni assez d'esprit pour distinguer *les nuances*; il confondait facilement l'héroïsme avec le simple devoir, et ne jugeant jamais que d'après ceux qui possédaient sa confiance, il aurait fait niaisement une action sublime, sans en connaître la grandeur et sans en

tirer vanité, si la personne qui le menait la lui eût prescrite. La comtesse Adrienne craignant d'être surprise tête à tête avec Verdac, le laissa dans le jardin et rentra dans la maison. Le vicomte réfléchit mûrement à ce qu'on venait de lui dire, et il prit la résolution de servir efficacement son ami avant de partir, sans dire que la comtesse Adrienne lui eût parlé. Il avait naturellement un peu de commérage dans le caractère; il se faisait un grand plaisir de causer à un autre la surprise qu'il venoit d'éprouver lui-même : d'ailleurs, il n'étoit pas fâché de se faire valoir un peu sur le sacrifice de son amour et sur l'abandon de ses prétentions. Le soir même, il demanda mystérieusement à madame de Forlis une entrevue particulière; elle lui donna rendez-vous pour le jour suivant à neuf heures du matin.

Le lendemain, le vicomte, avant l'heure indiquée, était à la porte de madame de Forlis; on le fit entrer sur-le-champ, et il fut d'abord très-embarrassé de se trouver tête à tête avec une femme de quarante ans qui lui paraissait très-imposante; mais rassuré, en songeant aux belles choses qu'il allait révéler, il prit enfin la parole : Madame, dit-il, je vais vous dire des choses très-surprenantes... Ce début fit sourire madame de Forlis. Je crois, répondit-elle, que je les devine à peu près..... — Non, madame, cela est impossible... — Eh bien, qu'est-ce donc? — Vous croyez sans doute que M. de Fonrose a eu la migraine hier; point du tout, madame... — Comment! je ne comprends pas... — M. de Fonrose n'avait point la migraine. — Après, monsieur, que voulez-vous dire? M. de Fonrose est dans un état très-dangereux; il se meurt... — O ciel! interrompit mad. de Forlis, saisie d'effroi; il faut envoyer à Paris chercher des secours. A ces mots, elle se levait pour se précipi-

ter sur son cordon de sonnette. Le vicomte l'arrêta. — Non, madame, dit-il; non, il n'a pas besoin de médecin; vous pouvez le guérir d'un mot.... Il est passionnément amoureux de mademoiselle Louise de Forlis... Ici, Verdac ne parut plus niais et ridicule aux yeux de madame de Forlis, et elle l'écouta avec autant d'attention que d'intérêt. Quoi! dit-elle, de ma fille aînée? — Oui, madame, il l'adore... — En êtes-vous bien sûr? — Oui, madame, c'est un fait avéré. — Et pourquoi ne se déclarait-il point? — Parce qu'il a découvert que j'ai les mêmes sentimens... — Et qu'il aura supposé que ma fille les partageait! Ah! que cela est touchant, et de part et d'autre!... En disant ces paroles, madame de Forlis essuya ses yeux remplis de larmes, et tendant la main à Verdac: Mon cher vicomte, dit-elle, je suis vivement touchée de votre candeur et de votre générosité. — Je ne fais que mon devoir, madame, reprit le vicomte animé par cet éloge; et je vous demande pour M. de Fonrose, la main de mademoiselle Louise de Forlis. C'étoit bien tout ce que madame de Forlis desirait; car elle ne comprenait pas comment sa fille pouvait préférer Verdac à Fonrose, quoique de cet instant elle estimât profondément le premier. Certaine de son empire sur l'esprit de Louise, elle voulait la prévenir avant de s'engager; mais Verdac la pressa tellement d'envoyer chercher Fonrose sur-le-champ, qu'elle y consentit. En l'attendant, le vicomte se promenait dans la chambre en se frottant les mains; il jouissait d'avance de l'agréable surprise qu'il allait causer à son ami. Fonrose arrivé, le vicomte court à lui, et l'embrassant: Mon ami, lui dit-il, remerciez madame de Forlis; elle consent à votre union avec celle que vous aimez. A ces mots, le vicomte ne doute point que son secret n'ait été découvert; il

croit qu'on lui offre la main de Juliette; et, transporté de joie, il tombe aux pieds de Mme de Forlis. Cette dernière, vivement attendrie, lui dit : C'est votre généreux rival qu'il faut remercier... Ces paroles furent un coup de foudre pour Fonrose ; il entrevit une partie de la vérité, et il eut assez de présence d'esprit pour ne rien dire, et pour baisser la tête sur les genoux de Mme de Forlis, afin de cacher la surprise et la consternation qui devaient se peindre sur son visage. Oui, mon ami, s'écria le vicomte, je vous cède mademoiselle Louise de Forlis; je vais partir : mon père arrive aujourd'hui, je vais l'aller retrouver; et pour vous ôter tout sujet d'inquiétude, j'épouserai tout de suite la personne qu'il me destinait... Non, non, interrompit Fonrose en se relevant impétueusement ; je n'abuserai point de tant de grandeur d'ame... J'ai cédé à un premier mouvement dont je n'ai pas été le maître; mais la réflexion me rend à moi-même... Mon cher Fonrose, reprit Verdac, mon parti est tout-à-fait pris ; mes chevaux sont mis, je pars dans l'instant.... Je ne le souffrirai pas, repartit Fonrose... Adieu, madame, dit Verdac, en faisant une profonde révérence à madame de Forlis qui, pendant ce dialogue héroïque, pleurait d'admiration ; adieu. En prononçant ces paroles, il sortit précipitamment; Fonrose le suivit, et quand ils furent sur l'escalier, Fonrose saisit Verdac par le bras, et l'entraîna malgré lui, en donnant ordre à un domestique de renvoyer les chevaux de poste.

Verdac, conduit dans sa chambre par Fonrose, répéta qu'il persistoit dans son dessein. Il ne s'agit point ici, lui dit Fonrose, de votre amour et du mien ; nous ne devons nous occuper que de Louise : c'est vous qu'elle aime, et il ne vous est pas permis d'être généreux avec moi aux dépens de son bonheur ; d'ailleurs, puis-je accepter le sacrifice que

vous voulez me faire? L'honneur me permettroit-il de prétendre à la main d'une personne qui ne m'épouserait que par contrainte, d'une personne dont le cœur n'est plus libre? — Avec le temps elle vous aimera. — Non, non, jamais on ne guérit d'une première passion. Mademoiselle de Forlis n'est pas le premier objet que j'aye aimé; je sens que la raison pourra triompher d'un penchant qui est déjà très-affaibli. Vous, qu'elle aime, vous devez être fidèle; si vous l'abandonniez, vous ne seriez qu'un séducteur. — Oh! c'est ce que je ne serai jamais. — J'en suis sûr. Ne vous laissez donc point aveugler par une fausse générosité; acceptez la félicité qui vous est offerte. — Mais, mon père? — Vous aurez son consentement. Avant tout, il faut faire la démarche que vous devez aux sentimens de Louise; il faut la demander à sa mère. Dans le trouble où vous êtes vous ne pourriez lui parler... — Oui, je suis fort troublé. — Vous ne pourriez même écrire. Moi, je suis plus calme; je vais vous faire une lettre que vous copierez et que vous lui enverrez; ensuite, vous m'avouerez comment vous avez découvert que je suis amoureux de Louise. Quelqu'un vous a donné cette idée?.... — Point du tout... C'est votre migraine qui m'a ouvert les yeux... — Ma migraine? — Oui, j'ai bien vu que vous étiez malade de chagrin. — Oh! ma passion ne va pas jusque-là. J'avoue que si Louise m'eût aimé, je l'aurais adorée; n'ayant pu me flatter de ce bonheur, je n'ai pour elle qu'un sentiment involontaire qui ne fait point mon tourment, et qui s'éteindra tout-à-fait quand elle sera votre épouse. Mais, occupons-nous dans ce moment de la lettre pour madame de Forlis; nous reprendrons cet entretien. . . . .

Francœe prit un écritoire, et il écrivit une lettre

adressée à madame de Forlis, et conçue en ces termes :

« MADAME,

« Après une longue conversation avec mon ami, » je vois, à n'en pouvoir douter, que sa passion » est infiniment moins vive que la mienne; il pourra » vivre sans mademoiselle de Forlis, et j'avoue » que je ne puis exister sans elle. C'est lui qui » m'autorise à vous ouvrir mon cœur et à vous » montrer sans déguisement l'excès d'un amour » dont l'amitié pouvait obtenir le sacrifice, mais » que rien au monde ne saurait affaiblir. Dai- » gnez, madame, me rendre l'espérance; ce sera » me rendre à la vie. »

Fonrose laissa ce billet à Verdac (qui lui promit de le copier et de l'envoyer sur-le-champ), et il fut chercher Juliette afin de l'instruire de tout ce qui s'était passé. A peine était-il sorti de la chambre, qu'Adrienne, très-inquiète de la conférence des deux amis, s'avança doucement dans le corridor, sur la pointe des pieds, d'un air mystérieux; elle fut aperçue de Fonrose qui feignit de ne pas la voir; il continua son chemin, et, restant caché derrière une porte battante, il jeta un œil soupçonneux et perçant dans le corridor, et il vit Adrienne entrer précipitamment chez Verdac. Fonrose alors n'eut presque plus de doute sur la perfidie d'Adrienne, quoiqu'il lui fût impossible d'en deviner le motif. Il fut tenté de rentrer chez Verdac ; mais il pensa qu'Adrienne aurait assez d'adresse pour donner des raisons plausibles de cette visite clandestine si contraire à la bienséance, et il jugea qu'il valait mieux paraître ne pas se défier d'elle, et l'observer avec soin, afin de la démasquer plus sûrement. D'après ces réflexions, il se hâta d'aller rejoindre Juliette.

Adrienne trouva Verdac taillant une plume pour copier à main posée, de sa plus belle écriture, le billet écrit par Fonrose. Adrienne le questionne vivement; Verdac répond avec sa naïveté ordinaire, et lui donne sa parole qu'il n'a pas prononcé son nom, et que personne ne se doute qu'elle ait la moindre part aux démarches qu'il vient de faire; et il lui renouvelle la promesse de ne point démentir cette discrétion. Adrienne lui soutient que Fonrose dissimule sa douleur; elle parle avec tant d'adresse et de véhémence, qu'elle ramène Verdac à son premier projet, qui, dans le fond, lui convenoit mieux, parce qu'il craignait mortellement l'opposition et la colère de son père. Mais que ferai-je? dit Verdac. Une action aussi belle que celle de Fonrose, répondit Adrienne. Que ce billet qu'il écrivit pour vous, avec désespoir, serve à son bonheur! — Comment? — Donnez-le moi, et je vais le porter à ma tante, de la part de Fonrose, comme s'il l'eût écrit pour lui-même. Pendant ce temps, faites seller un cheval, et partez sans délai; allez rejoindre votre père qui vous attend. Verdac trouva cette idée excellente; il appela son valet de chambre, et, en présence d'Adrienne, il lui donna l'ordre d'aller lui seller un cheval sur-le-champ, et de le conduire au bout de l'avenue; car il vouloit partir sans bruit. Adrienne, charmée de sa docilité, le quitta en emportant la lettre écrite par Fonrose, et sur le revers de laquelle il avait tracé ces mots : *Pour madame de Forlis*. Adrienne aussitôt vole chez sa tante, la fait demander dans son cabinet; et là, lui remettant le billet de Fonrose, dont madame de Forlis connaissait parfaitement l'écriture, elle lui dit qu'elle a trouvé ce papier dans le corridor, et qu'ayant lu seulement le nom de madame de Forlis, elle a cru devoir lui apporter cet écrit.

Adrienne, après cette explication, ajoute qu'elle vient de recevoir un courrier de son père qui l'oblige à partir dans l'instant pour Paris; elle prend congé de sa tante et la laisse seule. Madame de Forlis lut avec empressement le billet de Fonrose, et l'erreur qu'il produisit la combla de joie; car Fonrose était le gendre qu'elle desirait. Elle fit appeler Louise, elle lui conta les combats généreux des deux amis, et finit par lui lire le billet qu'elle venait de recevoir. Louise écouta ce recit avec beaucoup de sang-froid; elle ne savait trop que penser et lequel elle devait le plus admirer de Fonrose ou de son Verdac : sa mère la décida en lui disant que ces deux vertueux amans si passionnés étaient également dignes d'elle : Mais, ajouta-t-elle, le vicomte ne serait pas sûr d'obtenir le consentement de son père; et, dans cette incertitude, nous ne devons plus songer à lui. Fonrose vous adore; il est son maître : serez-vous insensible à un attachement si tendre et si délicat? Louise assura qu'elle n'était point ingrate, et que, puisqu'elle ne pouvait épouser M. de Verdac, elle consentirait sans répugnance à s'unir à M. de Fonrose. A ces mots, madame de Forlis, au comble de ses vœux, envoya chercher Fonrose, qui vint au moment même. Mon cher Fonrose, lui dit-elle en lui montrant Louise, elle est à vous, et elle y consent. . . . .
Fonrose resta pétrifié. « Peut-être, reprit madame de Forlis, après m'avoir écrit le billet touchant que je possède, vous en êtes-vous repenti; peut-être avez-vous encore formé de nouveau le noble projet de vous immoler; mais le ciel ne l'a pas permis. Vous avez perdu ce billet; on vient de me l'apporter; le voici.... » En disant ces paroles, elle lui montra la lettre qu'avait dû copier Verdac; et Fonrose, intérieurement outré de colère, reconnut

le

le fruit de l'entrevue d'Adrienne et de Verdac. Après un moment de silence et de réflexion, il s'approcha de madame de Forlis, et, serrant ses deux mains dans les siennes : Ah! madame, dit-il, si vous lisiez dans mon cœur, vous verriez combien il est pénétré de vos bontés.... Mais je suis si ému, si hors de moi-même, qu'il m'est impossible de vous exprimer ce que je sens. Souffrez que j'aille réfléchir avec moins de trouble à mon étrange situation. A ces mots, il sortit sans attendre de réponse. Il écrivit avec un crayon deux lignes à Juliette, pour l'instruire de ce singulier incident; et, descendant dans les écuries, il monta sur le cheval de Verdac, et partit au grand galop pour Paris. Il avait prévu qu'Adrienne engagerait Verdac à quitter Chevilly, et il savait qu'elle-même venait de partir. En conséquence, il avait gagné le valet-de-chambre de Verdac et les gens de l'écurie, qui mirent des obstacles invincibles au prompt départ du vicomte. On lui dit d'abord que son cheval était déferré : il demanda des chevaux de poste; on le fit attendre trois quarts d'heure, pour lui dire ensuite qu'il n'y en avait point. Alors il donna l'ordre de ferrer son cheval; on ne put trouver le maréchal. Le vicomte, attendant toujours, se promenait assez tristement dans l'avenue, ne se doutant pas que Fonrose, qui avait pris un chemin détourné, étoit parti, et sur son cheval. Durant ce temps, Juliette opérait une une grande révolution. Louise, après son entretien avec sa mère, était remontée dans sa chambre; et, avec un sérieux assez convenable, elle dit à Juliette que, pour obéir à sa mère, elle avait promis à Fonrose de l'épouser. . . . . A ce récit, Juliette, déjà prévenue par Fonrose, se jeta au cou de sa sœur avec toutes les démonstrations du plus douloureux attendrissement : Ah!

ma pauvre sœur! s'écria-t-elle, qu'allez-vous devenir? — Cela me fait beaucoup de peine, répondit Louise; vous savez que j'aimais M. de Verdac, mais il n'y faut plus penser.... — Ma pauvre sœur!.... comme vous êtes pâle et saisie!.... — Oui, cela m'a coûté beaucoup.... — Encore, si vous pouviez pleurer! cela vous soulagerait un peu.... — Non, je ne pleurerai pas, mais j'ai un poids sur l'estomac.... — Savez-vous que cela est du plus grand danger.... — J'ai envie de prendre un peu d'éther.... — Je vais vous en arranger. Comme vous tremblez!.... Laissez-moi vous délacer.... — Oh! non, l'on va dîner tout à l'heure.... — Dîner! y pensez-vous, dans l'état où vous êtes?... — J'ai très-peu déjeûné, et j'ai des tiraillemens d'estomac.... — Ce serait bien pis si vous mangiez. Je suis sûre que vous avez de la fièvre: voyons votre pouls.... ô ciel! il est convulsif.... — Réellement?... — Et de la fièvre.... — C'est un grand malheur que celui d'être née trop sensible!.... — Il faut vous coucher. En disant ces mots, Juliette déshabillait sa sœur avec la plus grande activité; Louise s'y opposait un peu, mais Juliette, en lui parlant de Verdac, en lui peignant son profond désespoir, parvint enfin à l'émouvoir: Louise, moitié de gré, moitié de force, se mit sur son lit. Il fut convenu que Juliette dirait à Madame de Forlis que Louise avait un violent mal de tête, et qu'elle demandait la permission de dîner dans sa chambre. Juliette, recommandant à sa sœur de prendre une infusion de mélisse qu'elle avait fait préparer, la quitta en lui promettant de revenir la voir en sortant de table. Juliette fut chercher Verdac, qu'elle trouva dans l'avenue, où il attendait toujours depuis plus d'une heure et demie; il étoit si fatigué, qu'il avait pris le parti de s'asseoir; et comme il n'y avait point de siéges dans cette allée, il s'était mis sur

une escarpolette attachée à deux gros arbres, et, pour se distraire ou par distraction, il se balançait nonchalament, lorsque Juliette, tout essouflée, accourut près de lui. Que faites-vous donc là, lui dit-elle, quand Louise est dans un état affreux?.... Comment! reprit Verdac en descendant de l'escarpolette, qu'a-t-elle donc? — Une terrible attaque de nerfs. Croyez-vous donc de bonne foi qu'elle puisse jamais se décider à épouser Fonrose avec le sentiment qu'elle a pour vous?.... Elle est dans son lit avec une fièvre ardente.... et vous auriez la barbarie de partir et de la laisser dans un tel état!.... — Mon Dieu! j'ignorais.... Dans ce moment, Verdac s'arrêta pour écouter la cloche qui annonçoit le dîner, ce qui acheva de le déterminer à rester.... Eh bien! poursuivit-il, je ne partirai point aujourd'hui. A ces mots, il offrit son bras à Juliette, et tous les deux se hâtèrent de rentrer dans la maison. Madame de Forlis et deux ou trois personnes de sa société se mettaient à table: Juliette dit tout bas à sa mère que Louise était un peu malade, et qu'elle la suppliait de la dispenser de descendre; madame de Forlis y consentit, imaginant qu'elle craignait de revoir le vicomte; mais elle s'inquiéta en apprenant que Fonrose était parti pour Paris. Le vicomte eut l'air triste; il parla peu, mais il mangea beaucoup: l'exercice qu'il avoit fait dans la matinée lui donnait un appétit infiniment plus remarquable que son chagrin. Après le dîner, on rentra dans le salon, et un instant après on entendit une voiture. Verdac se mit à la fenêtre, et fit un cri de surprise; il voyait descendre de voiture son père et Fonrose.

Madame de Forlis, aussi étonnée que lui, passa dans son cabinet pour recevoir cette visite inattendue. Fonrose y parut triomphant; il présenta le baron de Verdac à madame de Forlis, en ajou-

tant qu'il venait lui demander pour son fils la main de mademoiselle Louise de Forlis. J'eusse été trop heureux de l'obtenir, poursuivit-il; mais, madame, outre mon amitié pour Verdac, un obstacle invincible s'opposait à mon bonheur : je n'ai que trop vu, malgré l'extrême réserve de mademoiselle de Forlis, qu'elle avait un penchant secret pour Verdac; j'ai dû sacrifier mes sentimens aux siens, à ceux de mon ami; j'ai été trouver M. le baron de Verdac; et, pour le rendre favorable aux vœux de son fils, il m'a suffi de vous nommer, madame.

Le baron prit la parole pour confirmer tout ce que venait de dire Fonrose; et madame de Forlis, admirant ces événemens merveilleux, donna son consentement. Louise prenait sa huitième tasse d'eau de mélisse quand on lui annonça cette nouvelle; elle parut charmée, et Juliette, comme on peut le croire, partagea sincèrement sa joie. Le souper fut très-gai, malgré la pitié qu'inspirait le *généreux* Fonrose, dont on ne pouvait se lasser de louer le courage et la grandeur d'âme. Quelques jours après, madame de Forlis lui demandant avec attendrissement s'il était véritablement guéri de sa passion: Oui, madame, dit-il; Louise n'est plus à mes yeux qu'une sœur chérie.... Elle pourrait le devenir en effet, reprit madame de Forlis. Ah! s'écria Fonrose, le bonheur de vous appartenir sera pour moi la plus puissante de toutes les consolations. A ces mots, madame de Forlis l'embrassa, en disant : Ce n'est pas celle que j'aurais voulu vous donner, mais il me sera toujours bien doux de vous avoir pour gendre. Juliette fut consultée; on devine sa réponse. On décida que les deux mariages se feraient sous quinze jours. Ce dénouement désola l'intrigante Adrienne : ce ne fut pas sa seule punition; le baron de Verdac plaida contre

son père, et gagna son procès. Enfin Adrienne perdit sans retour l'amitié de Juliette et celle de Fonrose. Madame de Forlis maria ses deux filles le même jour, en répétant à tous ses amis que l'histoire de ses gendres formerait le sujet du plus beau roman, ou du drame le plus pathétique. L'insipide et sage Louise fut la femme la plus irréprochable et la plus constamment heureuse; et Verdac remarquait que son bonheur faisait mentir le proverbe qui dit que les mariages faits par amour sont toujours malheureux. La piquante Juliette, avec de la coquetterie et le goût de l'intrigue, eut une conduite souvent imprudente, inconséquente et légère. Le brillant Fonrose, pendant plusieurs années, lui donna de vives inquiétudes, lui montra beaucoup de jalousie; et plus d'une fois, au milieu de ces orages, ils envièrent la destinée des *amans sans amour* qu'ils avaient unis par leurs stratagêmes.

D. Genlis.

L'Amour et *Psyché*, poëme en huit chants; par M. *A. Sérieys*, bibliothécaire du Prytanée français. Un vol. in-12. Prix : 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez *Tiger*, imprimeur-libraire, place Cambrai; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Le sujet d'un poëme intéressant n'est pas une chose facile à trouver; et parmi ceux que l'histoire, la fable et l'imagination peuvent offrir, le choix présente d'immenses difficultés. Cette observation ne porte pas seulement sur les faits héroïques qui pourraient aller de pair avec ceux qu'ont chantés les anciens poètes, elle s'étend

encore aux sujets plus simples, qui ne peuvent devenir recommandables que par les traits dont l'imagination les embellit.

Les aventures de l'*Amour* et de *Psyché*, qui forment un épisode touchant dans le poëme de l'*Ane d'or* d'Apulée, ont intéressé plusieurs auteurs estimables, qui les ont fait passer dans leur langue avec plus ou moins de changemens. Notre La Fontaine crut y trouver le sujet d'un petit poëme ou roman qu'il fit trop long, et c'est le seul de ses ouvrages dont on néglige la lecture, quoique l'on y retrouve souvent le poète de la nature et des Graces. Molière, aidé par Corneille, en a fait une tragi-comédie en vers libres, qui plut à la cour de Louis XIV : cette pièce, où l'auteur de *Cinna* plia son génie à un genre d'écrire dont on ne le croyait pas capable, est très-intéressante, mais il est difficile de la jouer, parce qu'il faut réunir les trois sortes de talens qu'exigent le théâtre, la déclamation, le chant et la danse. Enfin, de tout cela, nos modernes fabricateurs de ballets en ont tiré une pantomime délicieuse pour notre grand Opéra ; c'est à peu près ce que nous avons de plus parfait dans ce genre ; mais on sent bien que le mérite d'un pareil ouvrage est tout entier dans l'élégance des décorations, dans le choix de la musique et dans la souplesse des acteurs, et qu'il ne peut en être question ici que pour mémoire.

M. Sérieys, connu par son goût pour les belles-lettres, qu'il cultive avec succès, puisqu'elles l'ont porté au poste qu'il occupe, vient, après tous ces auteurs, nous entretenir des malheurs de l'*Amour* et de *Psyché* ; mais, plus hardi que ses prédécesseurs, il n'a suivi les traces de personne, et, à l'exception des noms des deux principaux personnages, et de l'apothéose de l'amante de l'*Amour*, tout, dans ce nouveau poëme, est de son invention. Ce

n'est pas ce que j'admire; M. Sérieys paraît avoir oublié que l'invention même est soumise à des lois : on lui permet de créer des ressorts pour intéresser le lecteur, comme le dit Boileau :

Inventez des ressorts qui puissent m'attacher ;

mais on ne souffre pas qu'elle dénature un sujet, ni qu'elle en détruise le caractère. Les aventures de *Psyché* sont allégoriques, et on ne peut en changer le fond sans faire évanouir le beau sens qu'elles présentent. *Psyché* signifie *ame* dans la langue grecque : la passion que le fils de Vénus conçoit pour elle, est un emblême de cet amour de l'ame qui s'élève au-dessus des sens. Le caractère de cette passion est ce qui produit et ce qui motive la colère de Vénus, sa jalousie, et les persécutions qu'elle fait souffrir à sa rivale, puisque cet amour tend à renverser son culte et ses autels; allégorie par laquelle on a voulu représenter le combat que les passions livrent à l'esprit; fiction charmante, sans laquelle cette fable n'aurait aucun sens moral. C'est ce que M. Wiéland, le plus bel esprit de l'Allemagne, a très-bien senti, et non moins heureusement exprimé dans un de ses plus agréables ouvrages, où, sous les noms allégoriques d'*Agathon* et de *Psyché*, il a fait l'histoire de ces amours intellectuels, de ces transports de l'ame dont les Grecs avaient eu l'idée.

Je suis obligé de dire ici que M. Sérieys a ignoré ou dédaigné ce que cette allégorie a de délicat; et ce seul défaut d'observation ou de goût l'a tellement jeté hors de son sujet, qu'il est impossible maintenant de trouver, dans tout son ouvrage, la plus petite leçon de morale, et qu'il ne présente plus qu'un caprice puéril, sans agrément et sans utilité.

Ce n'est plus Vénus qui poursuit sa vengeance sur l'a-

mante de son fils; c'est Junon qui s'acharne à détruire la pauvre Psyché, qui ne lui a fait aucun mal. Et que lui veut cette Junon ? de quoi se plaint-elle ? Il n'est pas aisé de le comprendre. L'auteur a introduit cette déesse sous les mêmes traits que Virgile, profondément aigrie par le souvenir des affronts qu'elle a essuyés sur le mont Ida, et ne pouvant s'en prendre ni à Vénus, ni au pieux Enée, que l'auteur appelle

L'usurpateur de l'Etrurie,
De Turnus l'indigne assassin,
De Priam le fils inhumain,
Qui vendit aux Grecs sa patrie (1).

Parce que cet honnête homme a été placé au rang des Dieux, elle décharge sa fureur sur une vierge grecque, dans la vue de désoler l'Amour, et, par contre-coup, pour faire de la peine à Vénus sa mère. Voilà ce qui s'appelle arriver à son but par un détour un peu long. Mais on ne devinerait jamais, si je ne prenais la peine de l'apprendre au public, par quel motif M. Sérieys a imaginé de faire exécuter à Junon une vengeance aussi froide et une cruauté aussi inutile que celle-là. C'est lui-même qui s'en explique, et qui nous apprend que, par le tour d'esprit le plus bizarre, il trouve mauvais que cette terrible déesse n'ait pas eu le pouvoir de détruire toute la race des Troyens, pour venger l'honneur de sa figure. Il avoue qu'il était pressé du besoin de faire un poëme où il prît fait et cause dans sa querelle. En un mot, M. Sérieys prétendait redresser le plan de l'*Enéide* et les torts de Virgile, qu'il trouvait très-injuste

(1) Je ne sais où M. Sérycis a pris qu'Enée était fils de Priam, et qu'il avait vendu Troie; mais un chronologiste, qui place Saint-Bazile avant Jésus-Christ, peut bien avoir des lumières particulières sur l'histoire.

d'avoir fait triompher Vénus. Je ne sais ce que Vénus lui a fait ; mais on ne s'aperçoit que trop, à sa poésie, que tout son ouvrage est dirigé malignement contre la mère des Graces. « La fin de l'*Enéide*, dit-il, ne m'avait point satis» fait..... Je ne pouvais voir de sang froid un prince étran» ger, fugitif..... tuer son rival, épouser son amante. » Rien ne m'intéressait en faveur du héros troyen..... » Junon m'avait toujours paru soutenir le parti de la raison » et de la justice. Ilion, réduite en cendre, avait un peu » calmé le ressentiment de la déesse ; mais la défaite de » Turnus..... devait naturellement entretenir dans cette » ame orgueilleuse une haine implacable..... et je conçus » le projet de venger la reine des immortels. »

Je suis fâché que cette logique aboutisse à faire de M. Sérieys le chevalier d'une méchante femme. Mais enfin de qui veut-il la venger ? De Vénus, que Pâris a trouvée plus belle ? rien de plus juste ; c'est un crime qu'une femme ne pardonne guère. Et comment la venge-t-il ? en lui faisant persécuter la rivale de Vénus : Cela n'est-il pas bien adroit ? et n'est-ce pas un détour bien ingénieux que d'aller tourmenter l'innocente Psyché, afin de mettre l'Amour au désespoir, dans l'idée que sa mère en ressentira quelque peine, tandis qu'au contraire, rien ne sert mieux les desseins de Vénus, qui veut tout à-la-fois punir son fils et perdre sa rivale. M. Sérieys n'est-il pas ici pris pour dupe avec sa Junon, dans le plan que lui-même a concerté ? Mais il craignait, nous dit-il, de mettre Junon aux prises avec Vénus, parce que Mars aurait pris la défense de cette *puissante concubine*. Voilà une défaite bien plaisante, et un poète d'une humeur bien pacifique ! Eh ! monsieur, si Homère eût craint de mettre l'Olympe en feu, où serait le merveilleux de l'*Iliade* ? Je sens bien qu'on ne peut pas faire un crime à M. Sérieys de ne pas ressembler à Homère ; mais

par quelle singularité se fait-il qu'il ne puisse jamais arriver à ses fins ? Il veut venger Junon, et vous voyez qu'il ne la venge point ; il veut desservir Vénus, et vous voyez qu'il la sert à merveille ; il veut éviter de commettre les deux déesses, et il fait précisément tout ce qu'il faut pour les brouiller, si le tour qu'il prend n'était pas, par bonheur, de la plus insigne maladresse. Selon M. Sérieys, en effet, Junon ne persécute l'Amour que pour affliger la mère :

« Quoi! pour signaler ma disgrace,
La fille des mers à ma place
Fera des lois impunément!
Et moi, d'un vain ressentiment
J'effacerai jusqu'à la trace!
Non; je punirai son audace,
Et par le Styx j'en fais serment;
Il lui reste un superbe enfant
Plus coupable encor que sa mère;

De quoi est-il coupable ? C'est ce qu'on ne prend pas la peine de nous dire :

C'est sur lui que, dès ce moment,
Va tomber toute ma colère. »

Or, si M. Sérieys pensait que cette persécution du fils pût tourmenter la mère, comment n'a-t-il pas vu qu'il se mettait dans l'embarras qu'il voulait éviter, et que ce motif était suffisant pour armer le dieu de la guerre en faveur de la déesse de la beauté ?

Le procédé de Junon crie d'autant plus vengeance, qu'il est d'une noirceur réfléchie, et pourtant folle ; car, après avoir enlevé *Psyché* des bras de l'*Amour* endormi, elle devait se contenter de ce coup d'autorité, et il était bien inutile d'enfermer sa victime dans un cachot et de l'y faire mourir. Junon n'avait pas besoin de ce nouveau crime pour

devenir odieuse, et c'est un singulier service que lui rend là M. Sérieys.

Quel intérêt pouvait produire une conception aussi vicieuse ? aucun, sans doute ; mais il est inconcevable avec quel art M. Serieys a détruit tous les moyens qui pouvaient animer la langueur de son poëme, et en féconder l'extrême aridité. Tous ceux que son sujet lui mettait sous la main, il les a repoussés. Qui croirait que la sensible *Psyché* n'y joue absolument aucun rôle ? Dès le commencement de l'ouvrage, on la voit précipitée dans le fond d'une noire prison, et l'on ignore ce qu'elle y fait, ce qu'elle y dit, ce qu'elle y pense jusqu'à la fin du poëme. Et que fait l'Amour ? Désespéré, à son réveil, de ne trouver à la place d'une jolie fille qu'un vilain monstre, que Junon a eu l'attention de lui substituer, il croit que son amante a été mangée ; il crie, il tempête..... On le rassure ; on lui dit qu'elle respire, mais c'est pour le livrer à de nouveaux tourmens.

Il part, vole de mers en mers, de climats en climats ; il visite le palais de la Gloire, l'île de la Volupté, la caverne des Regrets, mais sans retrouver son amante : il devient furieux ; il veut se noyer...... Une réflexion l'arrête ; il prend la forme d'Ixion, que Junon aimait secrètement ; il va la trouver ; il lui lance une flèche dans l'instant qu'elle lui tourne le dos : elle brûle d'une flamme adultère ; mais, honteuse d'aimer un parricide, elle est forcée de supplier l'Amour de la délivrer de cette passion funeste : il y consent, à condition que sa chère Psyché lui sera rendue. Le marché se conclut; on la lui rend, mais elle est morte ; il la ressuscite, et, à sa prière, le père des Dieux la place au rang des immortelles, pour la mettre à l'abri des misères humaines, et afin, dit le poète,

..... Que les Parques désormais
De ses jours respectent la trame.

Tel est le plan, la marche et le dénouement de ce poëme. Ce serait une tâche trop fatigante pour le lecteur, de relever les fautes de détails dont il fourmille ; et, sans nous arrêter à la ridicule figure sous laquelle l'Amour apparaît à Junon ; sans parler du marché extravagant qu'ils font ensemble, on ne sait comment, ni de la bonhomie avec laquelle l'auteur, oubliant que son *Amour* est un grand garçon, le fait sauter sur les genoux de sa mère, ni d'une foule d'autres inadvertances, nous nous bornerons à observer que le ton de tout l'ouvrage est d'une uniformité trop sèche ; que l'humeur acariâtre de Junon y répand une monotonie fatigante, et que les doléances de l'*Amour* n'ont rien de varié ni d'attachant.

Mais si les efforts de M. Sérieys n'ont pas été heureux dans la conception du plan, ni dans les détails qui le développent, nous pouvons le féliciter d'avoir trouvé une manière de versifier tout-à-fait commode, et si facile qu'il s'en faut de peu que ses vers ne soient aussi coulans que de la prose. En voici un petit échantillon digne des amateurs :

« Amour triomphe ; l'Univers
Gémit sous le poids de ses fers :
Il triomphe ; à sa folle audace
Rien, dit Junon, ne met un frein,
Ni ses douleurs, ni sa disgrace ;
Et mon ressentiment est vain. »

Je suis déjà charmé de ce petit morceau, et je suppose que le lecteur pourrait fort bien me prier de ne pas aller plus loin; je me contente donc d'observer avec quel succès M. Sérieys est parvenu à venger Junon, puisque lui-même lui fait avouer la vanité de tous ses projets et l'impuissance de son ressentiment.

Cependant si, comme l'assure M. Sérieys, la première édition qu'il donna de cet ouvrage, il y a douze ans, fut

favorablement accueillie du public, nous ne doutons pas que celle-ci, qu'il juge bien supérieure, n'ait un prompt débit, et qu'il ne trouve dans cet hommage flatteur et lucratif, la meilleure vengeance qu'il puisse souhaiter de cette petite critique, et la récompense de tous ses travaux.

G.

ANNONCES.

IV°., V°. et VI°. cahiers de la seconde année de la *Bibliothèque physico-économique*, instructive et amusante, à l'usage des villes et des campagnes, publiée par cahiers avec des planches, le premier de chaque mois, à commencer du premier brumaire an 11, par une société de savans, d'artistes et d'agronomes, et rédigée par C. S. Sonnini, de la société d'agriculture de Paris et de plusieurs sociétés savantes et littéraires. — Ces trois cahiers, de 216 pag. avec des planch., contiennent, entre autres articles intéressans et utiles : Destruction des insectes qui attaquent le pommier et le poirier. Moyens de détruire les chenilles; Manière de tirer parti de la farine de blé gâté pour faire le pain; Préparation du fromage, appelé fromage de sucre; Cire pour rendre les souliers et les bottes imperméables; Méthode nouvelle de guérir la fièvre jaune; Procédé pour faire pousser des racines aux arbres nouvellement plantés, ainsi qu'à ceux qui les ont perdues par accident; Moyen de réparer les dommages que les gelées causent aux arbres; Description d'une machine très-simple, propre à élever l'eau, avec une facilité étonnante, à telle hauteur que l'on desire; Remède contre la goutte sciatique, dont on a des expériences sûres; Moyen de remplacer le café, le cacao et la vanille; Manière d'empêcher la fumée des cheminées; Emploi d'une plante très-commune pour teindre en bleu les étoffes de laine et de coton, etc., etc., etc. — Le prix de l'abonnement de la seconde année de cette Bibliothèque est, comme pour la première, de 10 fr. pour les 12 cahiers que l'on reçoit, mois par mois; francs de port par la poste. La lettre d'avis et l'argent doivent être affranchis et adressés à F. Buisson, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n°. 20, à Paris.

Lettre à M. Charles Villers, relativement à son essai sur l'esprit et l'influence de la réformation de Luther, qui a été couronné dans la séance publique de l'institut national de France, du 2 germinal an XII. Par L. M. P. de Laverne. Prix : 1 fr. 20 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Henrichs, libraire, rue de la Loi; Levrault, Schoell et compagnie, libraires, rue de Seine.

A Strasbourg, chez Levrault et comp°., libraires.

Le Nouveau Secrétaire Français, ou Modèles de Lettres sur toute sortes de sujets, avec leurs réponses; 1°. pour les fêtes anniversaires, premiers jours de l'an; 2°. de félicitation, de condoléance, etc.; 3°. des enfans à leurs parens; 4°. d'amour, de demandes en mariage, etc.; 5°. d'affaires de commerce; suivis de modèles de pétitions, de billet à ordre, de lettres de change, et mémoires : précédé d'une instruction sur le cérémonial épistolaire, et terminé par un petit traité de la ponctuation. Un vol. in-12. Prix : 1 fr. 25 c., et 1 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Le Prieur, libraire, rue Saint-Jacques, n°. 278.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

PARIS.

Le capitaine anglais Georges Wright, fait prisonnier sur la corvette anglaise prise à l'entrée du Morbihan, et conduit au Temple, a été interrogé. Il a refusé de répondre à toutes les questions qui lui ont été faites; mais il a été reconnu, par deux des conspirateurs, pour celui qui les a débarqués au pied de la falaise de Béville; et par le concierge du Temple, pour l'ancien compagnon de Sidney-Smith, qui, du temps du directoire, s'évada du Temple avec lui, au moyen d'un faux ordre du ministre de la marine. Sur l'observation qui lui a été faite par M. Thuriot, qu'il était prouvé que c'était lui qui avait débarqué des hommes venus en France pour y allumer la guerre civile, et y assassiner le chef de l'état; que ces actes étant purement volontaires, on ne pouvait se dispenser de le considérer comme appartenant à la conspiration, et de procéder contre lui, il a répondu qu'il n'avait rien fait sans avoir des ordres précis de son gouvernement, et qu'il ne craignait pas d'être désavoué; qu'au reste, il n'entrerait dans aucuns détails ultérieurs.

—L'instruction du procès des quarante-sept prévenus de conspiration a commencé, ainsi qu'on l'avait annoncé, le 6 prair. Le commissaire du gouvernement, dans l'acte qui les accuse, a établi trois propositions: 1°. Que la conspiration est constante; 2°. que le gouvernemant anglais en est l'ame; 3°. que tous les accusés sont auteurs ou complices de cette conspiration, ou contrevenans à la loi du 9 vent. dernier, relative aux recéleurs.

Il serait trop long d'analyser les preuves dont le commissaire appuie chacune de ces trois propositions: nous nous bornerons à citer quelques faits relatifs à la première et à la troisième; car, pour ce qui concerne la seconde, il est assez notoire que les Anglais ne sont étrangers à aucune des entreprises qui se sont formées depuis la révolution contre le gouvernement français.

L'ex-général Lajolais vient de Londres rendre compte au général Moreau des résolutions du cabinet de Saint-James et des ci-devant princes français, et lui fait connaître les desseins positifs de Pichegru et de ses associés. La réponse de Moreau ne laissant aucun doute sur sa détermination, Lajolais la reporte à Londres. La prompte exécution du plan est arrêtée. Trois débarquemens successifs ont lieu sur la falaise de Béville. Le premier s'opère le 21 août; Georges était à la tête. Dans le troisième, qui se fit le 16 janvier, étaient Pichegru et Lajolais. Un quatrième devait s'effectuer; le ci-devant comte d'Artois, et des personnes à la présence desquelles les conjurés attachaient une haute importance, devaient en faire partie: les vaisseaux

furent réellement en vue; des vents contraires les empêchèrent d'approcher.

Le commissaire, pour prouver l'existence de la conspiration, rapporte les déclarations d'une foule d'accusés. Georges est convenu qu'il était venu à Paris dans l'intention d'attaquer de vive force le premier consul; que son projet et celui des conjurés était de mettre le prétendant sur le trône; qu'un ci-devant prince devait se trouver à Paris; que le plan avait été conçu et devait s'exécuter d'accord avec les ci-devant princes français.

Après avoir établi la première et la deuxième proposition, le commissaire articule les faits relatifs à chacun des accusés. Quant à ce qui concerne Moreau, il dit: « Lorsqu'il s'agit de conspiration contre l'état, aucune considération ne doit arrêter l'homme de bien : la dénonciation devient une obligation sacrée; s'y soustraire est un crime. » Et cependant Moreau n'avait pas dénoncé Pichegru avant le 18 fructidor; et depuis il s'est lié avec lui; il a eu des conférences avec lui, ainsi qu'avec Georges. Il a nié les avoir vus; « mais l'instruction administre une masse de preuves de leurs entrevues, de leurs conférences et de leurs rapports. La justice restera convaincue que, si l'assassinat du premier consul n'a pas été commis, si la guerre civile ne s'est pas allumée en France, c'est parce que Moreau a voulu la dictature, sauf à nous remettre ensuite sous un joug brisé depuis douze années, en rappelant une dynastie abattue par ses fautes et ses vices, et proscrite à jamais par la volonté nationale. »

La séance du lundi a été consacrée à la lecture de l'acte d'accusation. Dans celle du lendemain, les défenseurs de plusieurs accusés ont proposé un déclinatoire qui a été rejeté. Moreau avait déclaré s'en référer à la justice du tribunal; on a passé outre aux débats, qui ont occupé le reste de la séance, et qui ont continué les jours suivans. Les bornes de ce journal ne permettent pas d'entrer dans ces détails, qui le rempliraient tout entier, et auxquels encore il ne suffirait pas.

Dans la séance du jeudi 12, l'ex-marquis de Rivière, ancien officier aux Gardes-Françaises, et premier aide-de-camp du ci-devant comte d'Artois, a parlé de son attachement à sa personne, a déclaré que son voyage en France lui avait été commandé par son dévouement à cet ex-comte; qu'il est arrivé avec la simple mission d'examiner la situation des esprits, et de vérifier l'exactitude de ce que disaient quelques lettres de France et les journaux anglais, sur les dispositions du peuple et de l'armée, relativement au rappel et au rétablissement des Bourbons; qu'il devait ensuite repasser en Angleterre pour dire au

prince la vérité ; qu'en peu de jours il a pu s'apercevoir que les bruits accrédités par ces lettres et ces journaux étaient inexacts ou mensongers : qu'il était dans l'intention de retourner à Londres, pour dissuader les princes du projet de tenter une contre-révolution, mais que les mesures prises par la police lui avaient enlevé tous les moyens de retour. Il a avoué ses liaisons à Paris avec Georges, Rochelle, Lajolais, Pichegru et autres ; mais au moment où le président l'a invité à s'expliquer sur les moyens qui devaient, dans l'hypothèse de l'arrivée du prince, opérer la contre-révolution et le rétablissement des Bourbons, il s'est récrié contre ce qu'on lui a fait dire dans les divers interrogatoires par lui subis. Il a soutenu que dans ces interrogatoires on avait substitué la particule *ou* à la particule *si*, et que par ce moyen on présentait comme des mesures positivement prises des projets qui n'étaient que conditionnels.

Le général Moreau a avoué sa réconciliation avec Pichegru ; il a dit que plusieurs généraux s'étaient réunis à lui pour demander son rappel au premier consul ; il a avoué les ouvertures que Rolland lui a faites au sujet de Pichegru ; mais il les a regardées comme extravagantes. Moreau a nié formellement son entrevue avec Pichegru sur le boulevard de la Madeleine ; et Lajolais ayant, sur l'interpellation du président, persisté dans sa déclaration relative à cette entrevue, Moreau a aussi persisté dans sa dénégation.

Moreau a avoué avoir reçu Pichegru deux fois chez lui ; qu'à la première entrevue il ne fut question que de complimens d'usage ; qu'à la seconde, Pichegru lui fit des ouvertures sur l'armée, sur l'influence que pourraient avoir les princes ; sur le parti que l'intrigue pourrait obtenir de la descente, etc. ; qu'il répondit de manière à le renvoyer mécontent. On a lu ses lettres et proclamations au sujet de Pichegru, et sa lettre au premier consul. Le président lui a ensuite demandé comment, après avoir dénoncé Pichegru comme un traître, il avait pu consentir à le recevoir chez lui. Moreau a répondu qu'il croyait alors l'accusation bien prouvée, et que depuis il avait été dans l'incertitude, attendu que l'affaire ayant été renvoyée devant une commission militaire, les prévenus avaient été acquittés ; que d'ailleurs, s'il avait alors fait une faute, elle avait été bien rachetée par les victoires qu'il a remportées. Le président l'a interrogé de nouveau sur les ouvertures qui lui avaient été faites par Pichegru. Moreau est convenu de ces ouvertures ; il a observé que, lorsqu'il commandait les armées, il en avait souvent reçu de pareilles, tantôt de la part des républicains, tantôt de la part des royalistes ; et sur l'interpellation de déclarer pourquoi il ne les avait pas dénoncées, il a répondu qu'il avait mieux aimé se battre contre l'ennemi que de faire des délations : que quant au projet de se faire dictateur, il l'aurait été, s'il en avait eu l'intention, avant l'arrivée de Bonaparte ; qu'on le lui avait alors proposé ; qu'actuellement il regarderait comme un fou l'homme qui voudrait renverser le gouvernement ; qu'un pareil projet lui paraissait ridicule ; et que depuis dix ans il a prouvé qu'il ne faisait rien de ridicule.

Le président l'a encore interpellé sur l'entrevue du boulevard. Moreau a dit qu'on lui en avait demandé plusieurs fois, et qu'il ne se rappelait pas celle-là.

(N°. CLIV.) 20 Prairial an 12.
(Samedi 9 Juin 1804.)

MERCURE
DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

CINYRE ET MYRRHA.

(Suite.)

On célébrait alors les fêtes de Cérès ;
Les dames, à l'envi, dans ces jours consacrés,
Offraient sur ses autels chargés de sacrifices,
Des fruits et des moissons les heureuses prémices ;
Et les embrassemens de leurs époux chéris,
Durant neuf jours entiers leur étaient interdits.
L'épouse de Cinyre, à son devoir fidelle,
Dans ces mystères saints fait éclater son zèle,
Et sur-tout de Cérès évitant le courroux,
S'éloigne avec respect du lit de son époux.
La nourrice choisit ce moment favorable ;
Elle propose au roi cet amour détestable,
Tandis que de Bacchus le dangereux poison,
De sa vapeur funeste enivrait sa raison.

« Pour remplir les momens de votre épouse absente,
» Acceptez, lui dit-elle, une beauté touchante.
» La fleur de la jeunesse embellit ses attraits;
» Elle a de votre fille et la taille et les traits. »
Cinyre, en cet état, y consentit sans peine :
Dans son lit, ce soir même, il veut qu'elle l'amène.
La nourrice promet qu'elle l'y conduira.
Elle triomphe, et court l'annoncer à Myrrha.
Sa fille, avec horreur, reçoit cette nouvelle:
Dans ses yeux cependant le plaisir étincelle,
Tant son fatal amour aveuglait tous ses sens.
La nuit sur l'hémisphère avançait à pas lents,
La terre reposait dans l'ombre et le silence;
A leur faveur Myrrha vers son crime s'avance.
Sur son char à l'instant la lune s'obscurcit;
De nuages épais tout le ciel se couvrit.
Les flambeaux de la nuit, parcourant leur carrière,
Craignent de lui prêter leur tremblante lumière;
Saisis d'étonnement, à ce spectacle affreux,
Vous fûtes les premiers à détourner les yeux,
Vertueuse Erigone, et vous, pieux Icare,
De l'amour filial exemple, hélas! trop rare.
Myrrha dans le palais porte un pas incertain;
Ses pieds trois fois heurtés la rappellent en vain,
Et trois fois vainement, au milieu des ténèbres,
De l'oiseau de la nuit les cris longs et funèbres,
Par leurs sons menaçans viennent l'épouvanter;
Ces augures certains ne peuvent l'arrêter.

La nuit à sa pudeur prête un voile propice;
Elle tient d'une main la main de sa nourrice,
L'autre lui sert de guide en parcourant le mur :
Elle arrive bientôt dans un réduit obscur,
Où seul, impatient, dans l'ardeur qui le presse,
Son père attend l'objet promis à sa tendresse.
A peine elle est entrée, une froide sueur
Couvre son corps tremblant, sans force et sans couleur;

La frayeur à l'instant succède à son audace,
Et d'amour enflammé son sang se tourne en glace.
Dans tout leur jour alors voyant ses attentats,
Elle hésite, elle veut retourner sur ses pas;
L'implacable remords s'élève dans son ame:
Bientôt, n'écoutant plus que sa funeste flamme,
Vers ce lit odieux elle porte ses pas;
Son père avec transport la reçoit dans ses bras;
Par de tendres discours, la flatte, la rassure,
Lui donne des baisers dont frémit la nature.
Jusques au fond du cœur sa fille a tressailli;
Et cet affreux inceste enfin est accompli.
O nuit, ô nuit horrible! ô des nuits la plus sombre!
Que n'as-tu renfermé ce secret dans ton ombre!

Cependant du soleil devançant le retour,
Pour dérober son crime à la clarté du jour,
Myrrha fuit en tremblant; et, dans son sein coupable,
Porte de son amour le fruit abominable:
Mais ses desirs encor ne sont point satisfaits;
Une nouvelle nuit vit de nouveaux forfaits;
Une troisième nuit elle y retourne encore,
Et toujours de ses bras s'arrache avant l'aurore.
Sans soupçons, sans remords, enflammé de desirs,
Cinyre, chaque nuit s'enivrait de plaisirs,
Lorsque, las de jouir d'une amante inconnue,
Portant sur ses attraits une indiscrète vue,
Il reconnut enfin sa fille et son erreur.
Il succombe à l'excès de sa juste douleur:
Il veut, dans le transport dont son ame est frappée,
Dans son sein criminel enfoncer son épée.
Myrrha, loin du palais précipite ses pas,
Et l'ombre de la nuit la dérobe au trépas;
Elle parcourt les champs, les forêts, les montagnes;
Elle quitte bientôt ces fertiles campagnes
Où l'heureuse Arabie, au milieu des hivers,
Voit couronner de fleurs ses palmiers toujours verts.

Cependant de la nuit l'inconstante carrière,
Avait neuf fois vu naître et mourir sa lumière.
Myrrha fuyait encor errante et sans dessein;
Aux champs des Sabéens elle s'arrête enfin;
C'est là que, terminant sa course appesantie,
Redoutant le trépas et détestant la vie,
Aux Dieux du repentir elle adressa ces vœux:
« O vous qui recevez les pleurs des malheureux!
» Regardez sans pitié le destin qui m'accable;
» Punissez-moi, grands Dieux! je suis assez coupable!
» Mais que j'erre ici bas ou sur les sombres bords,
» Mon crime va souiller les vivans ou les morts:
» Qu'un heureux changement de Myrrha les délivre;
» Ordonnez, sans mourir, qu'elle cesse de vivre. »
A ces mots, que sa bouche à peine a prononcés,
Les Dieux furent émus et ses vœux exaucés;
En arbre au même instant elle fut transformée,
Sous une écorce épaisse elle fut renfermée;
Ses pieds se roidissant, par des chemins nouveaux,
S'étendent en racine, et ses bras en rameaux;
Ses cheveux sont changés en un épais feuillage,
Et déjà les oiseaux chantent sous son ombrage.
On voit cet arbre encor sensible à ses malheurs,
Porter le nom de myrrhe et répandre des pleurs.

Par l'auteur de CÉIX *et* ALCIONÉ.

LES BANQUETS D'APOLLON,

FOLIE D'UN TROUBADOUR.

Aux banquets d'Apollon, tous les jours invité,
J'y chante tour à tour chaque divinité.
Ici, de Jupiter je célèbre la gloire;
Là, de Mars sur Vénus *l'insanglante* victoire.
Si je veux de Junon obtenir un coup d'œil,
J'enfle des vers pompeux qui renflent son orgueil;

Pallas veut qu'on la loue avec plus de réserve ;
Mais de l'encens toujours : il plaît même à Minerve ;
Et les dieux en cela semblables aux mortels,
S'il n'était point d'encens, ne voudraient point d'autels.

Vénus m'offre un baiser, si, gagnant la gageure,
J'ajoute un seul attrait à ceux de sa ceinture :
J'accepte avec transport ; et, presqu'en un moment,
Au lieu d'un seul baiser j'en ai mérité cent.
On veut les disputer, mais Jupiter ordonne
Qu'on me laisse jouir des charmes que je donne,
Et des plus doux trésors ravisseur fortuné,
Je possède bientôt plus que je n'ai donné.

Des nouveaux mariés je fais l'épithalame :
Momus contre Vulcain me souffle une épigramme ;
Je la lance, et, d'abord chacun fort étonné....
Mais Jupiter en rit, et je suis pardonné.
A ces festins des Dieux, le nectar souffre à peine
Qu'on tempère ses feux avec l'eau d'Hippocrène.

Tels sont les doux plaisirs des amis d'Apollon,
Admis à ses banquets, dans le sacré vallon.
Les plus grands prosateurs, par un décret funeste,
Ne peuvent se montrer dans cette cour céleste
Où l'on tient que leurs sons les plus mélodieux,
Ne sont qu'un beau patois de la langue des dieux.

Platon, hors du Parnasse, assuré de nous plaire,
Délasse des transports dont nous épuise Homère ;
Et Fénélon nous charme en calmant les ardeurs
Que le brûlant Racine alluma dans nos cœurs.
Tous ces auteurs fameux que la sagesse inspire,
Du poète jamais n'ont le divin délire ;
Phœbus aime à les voir errer dans ses bosquets,
Mais ils ne sont jamais admis à ses banquets.

Par M. A. K.

ENIGME.

Je ne suis point matérielle;
La matière pourtant ne saurait exister
Un seul instant sans moi, ni moi sans elle.
De la création je puis donc bien dater.
Mon inconstance est, sous le nom de mode,
En grand honneur chez les Français.
Si je suis régulière, élégante ou commode,
On me recherche, on m'admire et je plais.
Suis-je défectueuse? à la belle nature
Viens-je à faire une exception?
Du spectateur qui me censure
Je deviens la dérision.
L'aveugle au tact peut me connaître;
Je me plie en tout sens au gré de l'ouvrier;
Et par un effet singulier,
Le même instant me voit et mourir et renaître.

P.***

LOGOGRIPHE.

Coupe mon chef, j'exprime la douleur,
Et mon tout répand la frayeur.

CHARADE.

Dans le fond d'un marais, mon premier prend naissance;
Le jeu de mon dernier plaît beaucoup à l'enfance;
Et de mon tout, une fleur compose l'existence.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Ramoneur*.
Celui du Logogriphe est *Abois* (de cerf).
Celui de la Charade est *Mort-alité*.

Histoire comparée des Systèmes de Philosophie; relativement aux principes des connaissances humaines; par *J. M. Degerando*, correspondant de l'Institut national de France, et de six académies ou athénées. Trois volumes in-8°. de 5 à 600 pages. Prix : 15 fr., et 19 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Henrichs*, libraire, rue de la Loi, près le Théâtre-Français; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Ce journal ne suffirait pas pour dire tout ce que contient l'ouvrage de M. Degerando, dont les sommaires seuls forment une espèce de petit volume. Il ne s'agit ici de rien moins que de l'analyse, de la critique et de la comparaison de tous les systèmes de philosophie grecque, syriaque, arabe, indienne, chinoise, hébraïque, romaine, anglaise, écossaise, allemande, italienne et française. Comment rendre compte en quelques lignes de tant de rêveries? comment échapper au reproche d'être tranchant dans ses décisions? Il faut bien cependant se prononcer en peu de mots, ne fût-ce que pour éviter de procurer à mes lecteurs plus d'ennui encore que je n'en ai moi-même éprouvé; car plus on essaie de resserrer ce qui est naturellement abstrait, plus on le rend inintelligible.

Sans le vouloir, j'ai déjà jugé l'ouvrage de M. Degerando : eh bien! je ne me dédirai pas; cet ouvrage est extrêmement ennuyeux, mais rien ne prouve davantage en faveur de la raison et de la probité de l'auteur. Nos philosophes modernes n'auraient pas eu tant de lecteurs s'ils avaient eu plus de sagesse; c'est par leurs extravagances qu'ils

se sont mis à la portée de tous les esprits; leurs livres n'ont pas été prônés pour la métaphysique qu'ils contiennent, mais parce qu'ils flattaient les passions, et que tout le monde entend ce langage. M. Degerando n'a mis dans ses trois volumes ni anecdotes scandaleuses, ni déclamations contre les lois, la religion et la morale; il n'a parlé de la philosophie qu'en métaphysicien: on ne le lira guères en France; mais il pourra être traduit en Allemagne, et obtenir un grand succès dans toutes les universités de ce pays. Pour nous autres Français, nous voulons bien qu'on annonce la prétention de nous instruire, mais c'est à condition qu'on nous amusera; et toute philosophie qu'on ne peut pas résumer en vaudevilles, ou faire entrer dans un roman, ne nous conviendra jamais.

On peut appliquer à tous les faiseurs de systèmes (et les philosophes ne font pas autre chose), ce que Gil-Blas disait en parlant du docteur Sangrado : « Ses raisonnemens paraissent géométri- » ques, et ses opinions singulières. » Cette réflexion contient l'histoire de la philosophie ancienne et moderne, et un jugement très-profond sur le style de ceux qui argumentent. Ecoutez-les, lisez-les: leurs raisonnemens s'enchaînent assez bien; il y a de l'ordre dans leur manière d'établir les preuves dont ils veulent s'appuyer; les conséquences qu'ils tirent naissent naturellement des principes qu'ils ont posés; tout est géométrique. Débarrassez leurs opinions de tout cet entourage scientifique, examinez-les en elles-mêmes, vous ne trouvez plus que singularité, folie, inconséquence; et vous restez convaincu que les principes établis pour former le raisonnement, ne sont, pour les esprits faux ou vains, que des moyens avoués de déraisonner suivant les règles. C'est sur-tout la vanité qui les égare; voulant expliquer pour les autres ce qu'ils ne comprennent point

eux-mêmes, ils inventent des expressions qui n'ont point de sens déterminé, ou ils attachent des idées nouvelles et vagues aux expressions reçues; et chaque fois que leurs pensées se subtilisent au point qu'ils en perdent eux-mêmes la conviction, ils se jettent dans ces mots qui se prêtent à tout, parce qu'ils ne signifient rien de positif. Ils font alors semblant de croire qu'ils se sont expliqués bien clairement; les fous de leur école assurent qu'en effet rien n'est plus clair; pour le prouver ils enfantent des volumes qui font bientôt naître d'autres volumes, lesquels entraînent des discussions, des répliques, des divisions, des animosités; et lorsque le système est passé de mode, on s'aperçoit que tant d'ouvrages, entrepris pour démontrer l'évidence d'un axiome déclaré de prime abord incontestable, n'ont servi qu'à ramener les esprits au même point d'où ils étoient partis; c'est-à-dire, au doute.

C'est au doute en effet que nous sommes revenus en sortant d'un siècle tout philosophique; M. Degerando en convient, et cela l'effraie. Il est persuadé que le doute absolu est trop contraire à la nature humaine pour que notre esprit puisse s'y fixer; et il craint, si les philosophes tardent à élever *l'édifice de la vraie science*, qu'ils ne soient devancés par la crédulité. Ainsi, après tous les systèmes philosophiques dont le souvenir nous est resté depuis la création du monde, l'édifice de la vraie science est encore à construire. Qui donc se chargera de l'élever? Les philosophes? ils ne sont d'accord sur rien, ni entre eux, ni avec eux-mêmes; pour bâtir il faut un terrain, et tout est creux dans leur empire. Qu'on les oblige seulement de définir ce qu'ils entendent par la vraie science, ils vont se disputer jusqu'à la consommation des siècles. S'ils pouvaient convenir d'un principe au-delà duquel on ne remontera plus, l'ouvrage serait plus d'à moi-

tié fait; mais où trouver ce principe premier, cette vérité primitive? Tel était l'embarras il y a quelques mille ans, tel il est encore aujourd'hui; en dépit du système de perfectibilité, nous n'avons pas encore une seule vérité hors de discussion, à ne considérer les choses que philosophiquement.

Cependant la connaissance de l'homme moral a fait des progrès; on ne peut le révoquer en doute: à qui les doit-on, si ce n'est à une religion qui a révélé à l'humanité toute sa faiblesse et le secret de ses forces? Ce qu'il nous est impossible d'expliquer, cette religion nous ordonne de le regarder comme un mystère; elle pose des bornes à notre raison, parce que notre raison est bornée; elle n'en met point à notre foi, parce que le doute est contre notre nature, et que notre crédulité est infinie; elle exige le sacrifice de cette portion de notre orgueil dont nous n'avons jamais su rien faire; mais elle nous récompense amplement de notre soumission, puisque tout est expliqué, tout est positif pour quiconque croit qu'il n'arrive rien dans le monde que selon les vues d'une éternelle Providence. D'une grande vérité généralement reconnue, il résulte, et cela doit être, une plus grande union parmi les hommes, la vérité n'ayant de prix réel qu'autant qu'elle sert à nous attacher les uns aux autres. Qu'on me cite un système philosophique qui ait contribué à maintenir l'homme dans des dispositions sociales, autant que la religion la plus grossière, et j'irai jusqu'à convenir que le meilleur système philosophique est préférable au système religieux le plus faux: jusque-là, la philosophie me paraîtra toujours une pompeuse et nuisible inutilité. Dans la religion la plus fausse, il y a du moins cette vérité irrécusable, que l'homme reconnaît quelque chose au-dessus de lui, tandis que la philosophie se place sans cesse au-dessus

de tout; erreur commune à tous les systèmes qu'elle enfante, erreur fondamentale d'où sortent tant d'autres absurdités. J'ai parlé de la religion la plus fausse, parce que la philosophie n'est pas digne d'être comparée à une religion vraie, et qu'il ne faut jamais assimiler des rêveries qui sont à peine communes à quelques individus, à des dogmes religieux qui font que le même jour, à la même heure, des millions d'hommes occupés des mêmes soins, des mêmes idées, des mêmes espérances, se réunissent tous dans la pensée du même Dieu. A ne consulter que la raison, on reconnaît ici une grande vérité, car il y a utilité et bienfait pour l'humanité.

M. Degerando, pour ne choquer l'opinion d'aucun de ses lecteurs, a cru pouvoir disposer son sujet de manière à éviter de parler de la Divinité, et il y est parvenu en ne comparant tous les systèmes de philosophie que relativement aux *principes des connaissances humaines* : j'avoue que je ne suis pas assez versé dans ces matières, pour comprendre ce que les métaphysiciens pensent lorsqu'ils parlent des *principes* de nos connaissances. Si nous portons en nous ces principes, de qui les avons-nous reçus ? Si nous les recevons de la société au milieu de laquelle nous naissons, de qui la société les tient-elle ? Définir les principes de nos connaissances sans l'intervention de la Divinité, me paraît la plus grande de toutes les abstractions ; c'est toujours rentrer dans la grande manie philosophique, qui veut expliquer l'homme par l'homme, et qui s'obstine à chercher en lui la solution d'un problême qui est au-dessus de lui.

Peut-être parviendrai-je à faire entendre à mes lecteurs les opinions de M. Degerando, en les dégageant de tous les termes de l'école, et en les présentant le plus clairement possible : pendant la

lecture de ces trois volumes, je n'ai eu le courage de surmonter entièrement l'ennui, que pour étudier ce qui appartient directement à l'auteur. Il est convaincu que jusqu'à présent la philosophie prise en masse n'a produit que le doute, et que le doute ne convient pas à l'esprit humain : il cherche des vérités primitives. Je souhaiterais de tout mon cœur qu'il en rencontrât une bien claire, bien positive; car avec une seule vérité de ce genre, l'histoire du monde moral serait bientôt expliquée. Pour arriver plus sûrement à son but, M. Degerando pose en principe qu'il y a souvent de la raison à ne raisonner pas du tout ; c'était aussi l'avis de MM. de Port-Royal qui ont cent fois répété qu'on cesserait de s'entendre si l'on s'avisait jamais de vouloir tout analyser : l'exemple de notre révolution n'a laissé aucun doute à cet égard. M. Degerando pense que le raisonnement est un instrument qui n'atteste que l'impuissance de l'esprit humain, puisqu'un esprit sans limite verrait tout et ne raisonnerait sur rien. Pour admettre la vérité de cette assertion, il suffit de remarquer que les hommes les plus sots sont ordinairement les plus bavards, et que les ouvrages les plus longs sont toujours ceux qui contiennent le moins de choses, témoins les livres de philosophie. Cependant comment arriver à des vérités primitives, c'est-à-dire, comment établir des principes en métaphysique sans le secours du raisonnement ? C'est un tour de gibecière que je donne au plus fin, et je laisserai l'auteur opérer lui-même.

« Il ne s'agit point ici de preuves, de démons-
» trations : il s'agit de reconnaître un *fait*, non
» pas un fait éloigné, mais un fait présent et in-
» time. Il s'agit de s'entendre sur l'état de la ques-
» tion, d'en concevoir clairement les termes, de
» descendre ensuite au fond de soi-même avec

» l'entière bonne foi qu'exige une question si grave.
» Il ne s'agit point d'établir que l'esprit humain
» peut connaître, d'expliquer comment il peut
» connaître ; il s'agit de se rendre compte de ce
» qui se passe en lui quand il exécute cette opé-
» ration à laquelle nous donnons le nom *d'acte de*
» *la connaissance.* »

Voici l'escamotage achevé, et *l'acte de la connaissance* a brusquement passé devant votre esprit, tandis que l'opérateur tournait votre attention sur toutes les choses dont il ne s'agissait pas. Si vous demandez à l'auteur ce que les philosophes appellent l'acte de la connaissance, il lui sera impossible de vous le dire, parce qu'il croit l'entendre et ne l'entend point ; mais il vous détaillera ce qu'il appelle connaître, ce qu'il appelle ne pas connaître ; et pour vous expliquer une chose brève et incompréhensible, il se servira de beaucoup d'expressions que vous comprendrez encore moins, comme le moi, la permanence du moi, l'identité du moi, l'unité du moi, les connaissances modales, leurs divisions et subdivisions; et le dernier résultat que vous tirerez de toutes ces explications, si vous avez beaucoup de pénétration et de patience, c'est que l'auteur est persuadé que nous ferions mieux de consulter notre conscience que notre esprit.

Il a raison sans doute; mais ce n'est point ici une vérité primitive ; ce n'est qu'une vérité d'expérience, une vérité très-secondaire. J. J. Rousseau a bouleversé toutes les têtes en affirmant que nous avions une conscience naturelle : personne n'a bien saisi son idée qui est complètement fausse ; mais tout le monde a trouvé bon de l'adopter, parce qu'il y a toujours des arrangemens faciles avec une conscience qu'on ne doit qu'à soi ; c'est presque comme un directeur ; pourvu qu'on la consulte et qu'on lui dise des douceurs, on est

toujours certain de l'absolution. On aime beaucoup ce genre de conscience dans les siècles d'hypocrisie sentimentale et de corruption philosophique ; on aime aussi prodigieusement la morale, pourvu qu'elle ne soit pas obligatoire. Il est si doux de se livrer à ses passions en se persuadant qu'on est sage! cela ne coûte aucun effort, l'amour-propre ne souffre pas, les devoirs ne sont point à charge, les obligations pénibles ; tout paraît bien dans un monde dont on se fait toujours le centre. Si les désordres particuliers qui n'ont plus de frein deviennent plus forts que les gouvernemens, si le temps des révolutions menace, on accuse ceux qui règnent ; et lorsque les révolutions s'accomplissent au milieu du carnage et des proscriptions, on accuse le peuple ; car on ne peut jamais se persuader qu'avec une conscience à soi, une morale à soi dont on était parfaitement content, on ait en rien contribué aux désordres publics. En un mot, chacun restant le seul juge de ses actions, il arrive qu'on entend tout le monde parler de ses malheurs, et personne de ses fautes.

La vérité est qu'il n'y a point de conscience naturelle ; J. J. Rousseau le savait très-bien, puisqu'il l'a dit positivement quand il est entré dans son sujet de le dire. Dieu n'a rien confié à l'individu, puisqu'il l'a créé pour la société ; c'est de la société que nous recevons la faculté de distinguer le bien et le mal ; c'est la conscience publique qui forme la nôtre ; et nous ne cédons à l'empire de la morale, que lorsqu'elle nous a été présentée dès notre enfance comme obligatoire. Alors, si nous voulons y échapper, nous sentons des remords : nos passions peuvent bien nous y soustraire pendant quelques instans ; mais il y a des retours certains, parce qu'il y a de l'énergie dans les ames : tel est en effet le spectacle qu'offrent les siècles religieux.

Mais quand la philosophie a remis en discussion les vertus et les vices, quand il n'y a de crimes reconnus que ceux punis par la loi, il n'y a plus de conscience individuelle, parce qu'il n'y a plus de morale publique; l'histoire est obligée d'inscrire les forfaits, sans consoler l'humanité par l'exemple des grands repentirs.

Ce que M. Degerando appelle l'acte de la connaissance, ce que J. J. Rousseau désignait au besoin sous le titre de conscience naturelle, ce que l'Allemagne vient de recevoir de Kant sous le nom de criticisme, ne forment que des variations d'un orgueil obstiné à chercher dans l'individu ce qui n'est vrai que dans la société, et dans la société formée par la religion. Dans tout cela, il n'y a point de vérités primitives, c'est-à-dire, de vérités que tout homme, indépendamment de l'éducation qu'il a reçue, puisse reconnaître en descendant en lui-même, de vérités qui soient incontestables pour l'esprit, de vérités au-delà desquelles la curiosité humaine ne puisse voir ou desirer voir encore quelque chose. Les métaphysiciens sont libres d'inventer des expressions, de changer le sens de celles qui sont consacrées, et de crier au miracle comme s'ils avaient fait de grandes découvertes; on sait que les philosophes se paient volontiers avec des mots, et qu'à cet égard ils sont beaucoup plus peuple qu'ils ne se l'imaginent; mais nous resterons malgré eux dans l'ignorance de ce qu'il ne nous importe réellement point de savoir, et ce n'est jamais en nous que nous trouverons l'explication de ce qui est au-dessus de nous.

Du reste, tous les systèmes de philosophie, rassemblés et comparés dans le même ouvrage, donnent une idée assez juste de la position des maçons de la tour de Babel, quand ils cessèrent de s'entendre: ils durent parler bien haut, bien longuement, s'é-

tonner les premiers des expressions dont ils se servaient, s'exalter par l'impossibilité de se faire comprendre, s'ennuyer réciproquement, et finir tous par se persuader que ceux qui ne leur répondaient pas dans le même langage étaient devenus fous. En considérant l'ouvrage de M. Degerando de cette manière, on éprouvera après l'avoir lu la satisfaction de se retrouver seul avec son bon sens, et l'on s'applaudira de n'avoir point assez d'esprit pour attacher de l'importance à tant d'erreurs profondes.

FIÉVÉE.

Ossian, Barde du troisième siècle, poésies galliques en vers français; par *P. M. L. Baour Lormian.* Seconde édition, corrigée et augmentée. Un vol. in-18. Prix: 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste. A Paris, de l'imprimerie de *Didot* l'aîné; et se trouve chez *Capelle* et *Renard*, libraires, rue Jean-Jacques Rousseau; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Ce n'est pas ici le lieu de rappeler les doutes qui se sont élevés sur l'authenticité des poésies d'Ossian. Que M. Macpherson les ait trouvées chez les habitans de l'ancienne Calédonie; qu'il les ait embellies et développées; que même elles lui appartiennent absolument, c'est ce qu'il est inutile d'examiner. Il suffit d'observer qu'au moment où elles furent publiées, elles produisirent la plus vive sensation; qu'on les traduisit dans toutes les langues de l'Europe, et qu'elles créerent, pour ainsi dire, une nouvelle école. A quoi faut-il attribuer cette admiration exagérée que l'on montra pour des poésies dont le merveilleux est triste et monotone, et qui n'offrent, dans le genre

genre descriptif, que des images sombres et toujours semblables ? Le goût qui dominait à la fin du dix-huitième siècle, résoud facilement ce problême. La satiété des chefs-d'œuvre poétiques avait donné du penchant pour les rêveries vagues que l'on décorait du nom de mélancolie; on aimait à se livrer à la sensibilité minutieuse qui déguise si adroitement l'égoïsme. Les philosophes ayant présenté l'état de nature comme infiniment supérieur à l'état de société, toute conception qui en offrait le tableau devait plaire ; l'excès même de la corruption qui imposait la nécessité de ranimer, par toute sorte de moyens, les imaginations flétries, assurait le succès d'un poète sauvage qui avait du moins le mérite d'être original et nouveau.

La mythologie d'Ossian est très-bornée. Les héros, après leur mort, si leurs exploits ont été chantés par un Barde, vont habiter les nuages. Au milieu des tempêtes d'un ciel nébuleux, ils se livrent aux goûts qui les ont occupés pendant leur vie; leur consolation est de voir les belles actions de leurs descendans Quelquefois ils leur apparaissent, soit pour prédire leur sort, soit pour animer ou calmer leur fureur. Quand un héros est tombé, la harpe qui est dans son palais rend un son triste et plaintif; ses amis le pleurent, et sa maîtresse le suit ordinairement. Si le héros n'a point été chanté par un Barde, son ame ne va point habiter le séjour aérien ; elle fait partie des vapeurs qui s'élèvent sur les ondes du lac Légo. On sent combien les Bardes devaient inspirer de respect, puisque d'eux seuls dépendait l'avenir des héros. Les seules descriptions que l'on trouve dans Ossian, sont celles d'un climat froid, exposé aux brouillards et aux orages. Le désordre des élémens donne au Barde de grandes idées ; mais ces idées reviennent sans cesse, et leur monotonie ne peut produire que l'ennui et la fatigue. Cependant on remarque, en général, dans les héros de ces poésies un courage et une résignation tranquilles qui élèvent l'ame ; le souvenir des temps passés consacré dans leurs chants, donne lieu à des

RÉP. FRA. 5. cen

images touchantes; et leurs poëmes, qui presque tous sont des complaintes sur la mort de leurs guerriers, respirent quelquefois une sensibilité vraie.

Aucun homme de goût n'a méconnu ce genre de beauté dans les poésies d'Ossian. On peut en lire avec plaisir quelques fragmens à de longs intervalles; mais à moins que d'avoir un penchant décidé pour ces rêveries vagues qui ne laissent dans l'imagination aucune impression déterminée, il est impossible de suivre le Barde dans la monotone uniformité de ses pensées et de ses images.

On est habitué à voir les éditeurs et les traducteurs faire de pompeux éloges des ouvrages auxquels ils ont consacré leurs soins : une conduite opposée seroit inconséquente. Quand on commente ou quand on traduit, on est ordinairement convaincu que le livre sur lequel on s'exerce mérite le travail qu'on s'est imposé. Il faut donc peu s'étonner si M. Baour surpasse dans son admiration les plus grands amateurs d'Ossian.

Il parle de l'effet que produisent les poésies du Barde. Quand vous quittez la lecture d'Homère ou de Virgile, votre imagination est enflammée par l'héroïsme qui domine dans les principaux caractères; votre esprit est enchanté par les descriptions et par la richesse des images; il reste dans votre ame de profondes impressions. De l'aveu de M. Baour, Ossian produit des sensations différentes. « Lorsqu'on examine attentivement ses tableaux, » dit-il, on s'oublie, on se transporte dans les contrées » qu'il habita; on voit le mont escarpé, le pin solitaire, » la sombre forêt; on entend l'aboiement du dogue, le » cri de l'aigle; on marche au fracas du torrent, aux » lueurs de la tempête; et quand l'illusion finit avec la » peinture, on ne croit pas avoir lu, il semble que l'on » ait rêvé. »

Voilà donc le résultat de ces grandes images d'Ossian; l'irrégularité de ses conceptions, la tristesse de ses pensées, le retour éternel de ses tableaux ébau-

chés, produit l'effet d'un mauvais rêve. Que l'on s'en rapporte à M. Baour, et que l'on se figure avoir vu en songe les objets dont il parle, on conviendra que l'on a eu une nuit pénible. Sont-ce là les sensations que doit produire la poésie ?

Le traducteur ne borne point là les éloges qu'il donne à son modèle ; il le met, sans scrupule, à côté des plus grands poètes et des philosophes modernes. « Détruisez, » dit-il, l'uniformité, l'irrégularité de ses tableaux ; ajou- » tez aux maximes simples de sa morale, et vous aurez » presque un poète de la cour d'Auguste, un philosophe » du dix-huitième siècle. » Il est difficile d'accorder ces deux espèces d'éloges, car on sait qu'il y a une grande différence entre Horace et Virgile, et les philosophes modernes. Comment Ossian peut-il les mériter ? c'est ce que ne dit pas M. Baour. On ne voit pas quel rapport les complaintes d'une Sulmala, d'une Minona peuvent avoir avec le IV^e^ livre de l'*Enéide;* mais on aperçoit qu'il pourrait bien y avoir un point de contact entre Ossian et un philosophe du dix-huitième siècle, puisque ni l'un ni l'autre n'admet d'idées religieuses. Quelques grands esprits seulement trouveront le Barde inférieur aux philosophes, parce qu'il ne s'élève pas comme eux jusqu'au matérialisme.

La bataille de Témora est le poëme le plus étendu de ce recueil ; le sujet est intéressant et héroïque : la haine de Fingal contre Caïrbar se trouve fondée sur les motifs les plus nobles ; et la lutte de ces deux guerriers peut donner lieu à des peintures dignes de l'épopée. Cependant, on remarque dans ce poëme la même monotonie que dans les autres poésies galliques ; aucun événement n'est préparé avec art ; les descriptions ne sont point variées ; et il règne dans les caractères une triste uniformité. Le personnage de Cathmor est celui que les amateurs d'Ossian ont le plus admiré ; c'est le frère de Caïrbar : sa générosité fait un contraste assez frappant avec la scélératesse de celui dont il est obligé de défendre la cause.

Le traducteur en prose des poésies d'Ossian vante beaucoup ce caractère. « On ne trouve point, dit-il, dans » toutes les anciennes poésies galliques, de plus beau ca- » ractère que celui de Cathmor ; son humanité, sa gé- » nérosité, sa valeur, en font un héros accompli ; et son » attachement pour Caïrbar est le seul reproche que » l'on puisse lui faire. »

Il était naturel que M. Baour, qui a traduit en vers, fût encore plus prodigue d'éloges ; il copie à peu près ce passage de M. Hill ; il n'y change que quelques mots pour donner à Cathmor la supériorité sur les héros de tous les poëmes épiques. « On ne trouve, dit M. Baour, *dans aucun* » *poëme connu*, de plus beau caractère que celui de Cath- » mor : son humanité, sa *bravoure*, sa générosité, en font » un héros accompli ; et son attachement pour le *lâche* » Caïrbar est le seul reproche que l'on puisse lui faire. » On ne voit pas ce que l'épithète de *lâche*, donnée à Caïrbar, et le mot de *bravoure* substitué à celui de *valeur*, peuvent ajouter à la phrase de M. Hill ; mais on doit relever cette assertion étrange, qu'il ne se trouve dans aucun poète connu un caractère aussi beau que celui de Cathmor. Le traducteur en prose a été beaucoup plus circonspect ; on lui accordera volontiers que ce héros l'emporte sur les autres personnages d'Ossian ; jamais il n'y aura de dispute bien vive pour savoir quel était le plus généreux, ou de Carthon, ou de Gaul, ou de Caïrbar, ou de Cuchullin.

Ceux qui ne sont pas très-familliers avec Ossian, seront peut-être curieux de connaître en quoi consiste ce caractère que l'on annonce avec tant d'enthousiasme. Cathmor, dont le frère a été tué dans le premier combat, refuse d'attaquer de nuit le camp de Fingal. Ce refus serait véritablement héroïque, si le héros n'avait l'air de craindre la vigilance de son ennemi :

Quoi! lui répond Cathmor, veux-tu frapper dans l'ombre ?
Les guerriers de Morven sont-ils en si grand nombre?
Un héros doit combattre à la clarté des cieux.
Fingal, d'ailleurs, Fingal n'a point fermé ses yeux :

Il veille sur le mont, comme un aigle rapide,
Qu'environnent les vents sur un rocher aride.
Demain je combattrai suivi de mes tribus.

On voit que le principal motif de Cathmor, pour ne pas attaquer, est la certitude où il se trouve que Fingal veille sur le mont. Jusque-là, il n'y a dans sa conduite rien de bien héroïque, ni de bien généreux. Il obtient de Fingal que les Bardes chantent sur le tombeau de Caïrbar; c'était, comme nous l'avons dit, un devoir sacré que l'on rendait aux morts. Cathmor, en le sollicitant pour son frère, ne s'élève pas au-dessus de la générosité la plus commune. Il découvre ensuite Sulmala, qui s'est déguisée pour le suivre. Il la regarde, ne lui dit rien, et s'éloigne. Il résiste aux prières qu'elle lui adresse, pour le disposer à la paix, et trouve bientôt la mort dans un combat décisif. Son ombre apparaît à sa maîtresse, qui meurt de douleur.

Ce sont pourtant ces conceptions vagues et communes, que l'on voudrait opposer aux conceptions sublimes d'Homère, de Virgile et du Tasse. Cette froide mélancolie, ce courage passif, qui distinguent le sauvage Cathmor, peuvent-ils être comparés à l'héroïsme des personnages de l'Iliade, à la douce sensibilité qui respire dans les caractères de Nisus, d'Euriale, du bon roi Evandre, et même du fier Mézence; à la galanterie noble et chevaleresque de Renaud et de Tancrède? Le souvenir seul de ces chefs-d'œuvre rend inutile toute discussion.

Le poëme de *Témora* étant d'une certaine étendue, on avait lieu d'espérer qu'il serait travaillé avec plus de soin que les autres fragmens qui composent ce recueil. M. Baour, en le réduisant à six chants, pouvait supprimer tous les détails inutiles, et développer les morceaux dignes d'inspirer quelque intérêt. On voit avec peine qu'il s'est presque toujours borné à versifier la traduction en prose. Son attention à en conserver les expressions, à en suivre les mouvemens, donne à sa versification quelque

chose de gêné, et les images perdent presque toujours cette hardiesse et cet abandon qui en font le charme principal. Quelques exemples suffiront pour le prouver.

Cathmor arrive au camp de son frère ; toute l'armée est dans la joie; voici comme le traducteur en prose rend cette image : « Nous entendîmes leurs chants d'alégresse; » nous crûmes que le vaillant Cathmor était arrivé ; » Cathmor, l'ami des étrangers, le frère du farouche » Caïrbar : que leurs ames étaient différentes ! celle de » Cathmor était pure comme la lumière des cieux. »

Le poète imite ainsi :

Nous cependant surpris de ces transports joyeux,
Nous croyons que le roi, suspendant sa colère,
Célébrait le retour de son généreux frère.
Tous deux doivent leur rang aux plus nobles aïeux;
Mais combien *en vertus* ils diffèrent tous deux!
L'ame de Caïrbar était la nuit profonde;
Et l'ame de Cathmor, le jour qui brille au monde.

Au premier coup d'œil, on a pu voir que la traduction en prose est beaucoup plus naturelle que l'imitation en vers. Si l'on examine avec plus de soin, on remarquera dans la dernière des défauts essentiels. Caïrbar et Cathmor ne *diffèrent point en vertu :* l'un est un monstre, l'autre est un brave guerrier; il fallait, comme le prosateur, se borner à dire que *leurs ames étaient différentes*. L'antithèse qui suit n'est pas plus heureuse. On a dit souvent que l'ame d'un scélérat était *ténébreuse*, mais jamais on n'a dû dire qu'elle était *la nuit profonde.* La métaphore de l'ame de Cathmor, qui se trouve être *le jour*, est bien moins vraie que la comparaison employée par le traducteur en prose.

Caïrbar brave Oscar; celui-ci lui répond fièrement : « Ton visage sombre et farouche ne peut m'effrayer, tes » yeux ne lancent point les foudres de la mort; me vois-tu » frissonner au bruit de ton bouclier ? les chants d'Olla » me font-ils trembler ? Non; Caïrbar peut épouvanter le » faible; Oscar est un rocher. »

M. Baour affaiblit, dans ses vers, cette réponse énergique :

Que m'importe ta rage et tes chants *assassins ?*
Me vois-tu frissonner au bruit de ton armure?
Me crois-tu le jouet de ta lâche imposture ?
Que le faible te voie et coure se cacher,
Je n'en suis point supris.... Oscar est un rocher.

Le mot *assassin* ne peut s'employer adjectivement. Le poète a supprimé l'image des yeux de Caïrbar, qui lancent la foudre, pour y substituer un vers insignifiant. Passant ensuite au trait qui termine ce morceau, il le dénature presque entièrement. Dans l'original, Caïrbar est présenté comme ne pouvant effrayer que les faibles : que fera-t-il contre Oscar, qui est un rocher? L'image est belle et juste. Le poète la gâte en l'étendant. Qu'est-il besoin de savoir que le *faible courra se cacher?* Pourquoi Oscar ajoute-t-il qu'il *n'en sera pas surpris* ? Ces mots parasites ne détruisent-ils pas l'effet du dernier trait, qui n'est plus amené convenablement ?

Nous ne multiplierons pas davantage les citations de ce genre; elles nécessiteraient des rapprochemens et des observations minutieuses qui pourraient fatiguer nos lecteurs. Nous nous bornerons à regretter que M. Baour se soit trop asservi à versifier de la prose, et qu'il n'ait pas eu l'heureuse hardiesse d'embellir son sujet.

Dans les poëmes épiques, les revues des grandes armées donnent lieu au poète de faire de belles descriptions, et de peindre des mœurs et des usages différens. On en voit de célèbres exemples dans l'*Iliade* et dans la *Jérusalem délivrée.* Il se trouve un morceau de ce genre dans la bataille de Témora ; mais la sécheresse de cette peinture prouve combien le Barde est inférieur aux grands poètes. En cette occasion, M. Baour ne le traduit que trop littéralement.

Là sont Clonor, Donscär, des braves redoutés,
Et le jeune Hidallan cher à tant de beautés.
Sous son casque de fer, Cormor aux traits farouches,
Voile un front téméraire et roule des yeux louches.

4

Le regard de M thos est plus terrible encor.
A leurs côtés, Foldath brandit sa lance d'or;
Homicide guerrier, il a soif du carnage,
Et le dédain toujours perce dans son langage :
D'autres, non moins fameux, environnent leur roi.

Nous ne ferons point d'observation sur l'extrême dureté de ces vers; nous remarquerons seulement qu'aucun des guerriers n'est peint avec des couleurs qui le caractérisent. Qu'importe que Cormor *roule des yeux louches* sous un casque de fer ? cela fait-il connaître son caractère ? Le Tasse a présenté Ism n avec cette difformité hideuse; mais les autres traits de l'enchanteur s'accordent avec celui là, et laissent de lui une idée juste et préc se. D'ailleurs, quand il n'y a aucune nécessité, le goût prescrit d'éviter de donner même aux scélérats une figure trop difforme.

En général, dans tout ce qui est image ou sentimens, les vers de M. Baour ont le double défaut de la faiblesse et de la dureté : il a été plus heureux dans la manière dont il a rendu quelques idées morales; la tirade suivante, quoique peu animée, n'offre presque rien de répréhensible.

Quelle fatale erreur t'entraîne,
Homme faible et présomptueux ?
Pourquoi ces palais fastueux ?
Le *temps, dans* sa course incertaine,
Traverse tes soins et tes vœux.
Aujourd'hui rayonnant de joie,
Du haut de tes superbes tours,
Ton regard au loin se déploie,
Et de ta plaine immense embrasse les contours;
Du voile des sombres années,
Demain tu dormiras couvert;
Et dans ces tours abandonnées,
Sifflera le vent du désert.

Cette idée perd une partie de sa grandeur par l'absence de la divinité. Si, comme dans le pseaume XLVIII, si bien paraphrasé par J. B. Rousseau, le poète montrait le néant de la gloire de l'homme en parallèlle avec la puissance de Dieu, il n'aurait pas ce vague de pensées qu'on lui a justement reproché.

Parmi les défauts de l'ouvrage que nous annonçons, une partie tient au génie de l'auteur original, l'autre au peu de soin de l'imitateur. Nous croyons les avoir suffisamment indiqués; et nous pensons que les amateurs d'Ossian préféreront toujours la traduction en prose, qui du moins rend avec assez d'exactitude le petit nombre de beautés que l'on trouve dans les chants du Barde.

P.

Pierre-le-Grand, tragédie en cinq actes, par M. *Carrion-Nisas*. A Paris, chez *Baudouin*, imprimeur-libraire, rue de Grenelle Saint-Germain, n°. 1131; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

La lecture de *Pierre-le-Grand* a changé très-peu de chose à l'idée que nous en avait donné la représentation; elle nous a seulement laissé voir quelques beautés de détails, et aussi quelques défauts que le tumulte nous avait dérobés. L'auteur a fait de l'évêque Gléboff un misérable bien plus odieux que Mathan, un scélérat plus vil que Narcisse. Ce pontife conspire d'abord contre son maître, le croyant déterminé à supprimer, comme trop dangereuse, la dignité de patriarche à laquelle aspire son ambition. Mais le czar la lui confère, en déclarant que c'est une exception qui n'aura lieu que pour lui. Peu après il le charge d'assembler un concile, pour juger le prince Alexis. Le cafard, se voyant patriarche, est ébranlé. Il se demande, en sortant: *que feras-tu, Gléboff?* Quand il reparaît, il a pris son parti. Satisfait de son élévation, il annonce qu'il devient à ce prix l'appui du diadême. Mais la première femme du czar, Eudoxie, pouvait révéler le secret de sa conspiration; il la fait expédier par un

assassin, dont il se débarrasse aussi, pour que son secret ne transpire pas, et dresse contre Alexis, son complice, un arrêt *tel que Pierre l'attend*, c'est-à-dire un arrêt de mort, parce que son salut, à lui, veut la perte ou du père ou du fils, et qu'il importe peu lequel régnera,

> Pourvu que des autels l'éclat soit rehaussé.

Il apprend que sa fourbe est découverte; qu'Ivan a tout révélé à l'instant de sa mort. Alors il change de plan. Il fait croire à Alexis que c'est le czar qui a tué Eudoxie, et engage Pierre à se transporter au concile, où il se propose de l'assassiner. Pierre s'approche du lieu de la séance, après avoir dispersé sa garde et presque seul, dans un moment où une conjuration vient d'éclater, et où l'on combat encore. Alexis, s'adressant à l'ombre de sa mère :

> Je vais venger ta mort par un coup plus affreux.

et de peur que son père n'échappe à ce coup effectivement très-affreux, il dit aux pères du concile :

> Si cette main s'égare,
> Revenez sur mon corps immoler le barbare.

et à Gléboff : *Levez les mains au ciel, cher Gléboff.* Alexis ne balance pas un moment, n'a pas un remords, et traite d'*odieux esclave* Menzikoff, *dont l'audace l'arrête*. Après qu'Alexis a refusé sa grace, à laquelle on ne mettait d'autre condition qu'un serment de fidélité, il est entraîné au supplice, dont son père a signé l'arrêt en sa présence, et il prononce en sortant cette effroyable imprécation :

> Tyran, si mon supplice est prêt avant le tien,
> Assouvis ta fureur ; *ton sang suivra le mien :*
> Oui, je rejoins ma mère, et tous deux à Dieu même
> Nous demandons pour toi la mort et l'anathème.

Le czar lui avait cependant appris que ce n'était pas lui, mais le détestable Gléboff qui avait fait périr sa mère. Il

est vrai qu'elle avait encore à se plaindre de sa répudiation; mais était-ce assez pour appeler sur la tête du monarque, la mort et l'anathème?

Il paraît que l'auteur a le projet de faire continuer les représentations de sa pièce. Nous doutons qu'on puisse tolérer la cafarderie du patriarche, et la démence parricide d'Alexis, qui veut tuer son père pour le punir d'avoir introduit des arts utiles dans ses états. Il fallait tâcher d'intéresser pour le père sans faire du fils un fou atroce.

Il est heureux pour l'auteur qu'on n'ait pas remarqué *Catherine se cachant derrière le fauteuil* du czar; qu'on n'ait pas entendu le prince disant :

Vous m'abandonnez tous !
Toi-même Catherine. . . . .

et Catherine répondant (*en se montrant*) :

Elle est auprès de vous.

Nous croyons que ce trait de comédie eût excité la gaieté du parterre; ce qui est plus fâcheux que les sifflets.

L'auteur a réclamé justement contre les citations inexactes faites dans le Mercure du 26 mai, de trois ou quatre vers de sa tragédie. Nous voyons, par nos yeux, que nos oreilles ou notre mémoire nous ont trompés; mais nous avons acquis aussi la triste certitude que nous n'avons pas eu tort de trouver dans le style de cette pièce, en général, beaucoup d'inégalités, peu de correction, et rarement le ton de la tragédie. Nous en citerons plusieurs preuves, et nous les prendrons quelquefois dans des vers qu'on appelle *à prétention* :

Remplace un maître injuste; et viens prendre ton rang,
S'il est mort sur sa tombe, et s'il vit dans son sang.

C'est tout au plus si cela est intelligible. *Prendre un rang dans le sang* est, certes, une phrase bien étrange.

A leurs mains, à leurs yeux je me suis échappé.

Je me suis échappé à leurs mains est une inadvertance grammaticale. On dit : *J'ai échappé à leurs mains*; ou je *me suis échappé de leurs mains*.

Fonder un règne est encore une expression inexacte ambitieuse. On fonde un royaume, non pas un règne.

Que j'aime, cher Lefort,
Pour un prince si grand ce fidèle transport !

Fidèle est une épithète qui affaiblit le substantif qu'elle accompagne. Ailleurs on trouve encore un *dévouement fidèle*. Dans un autre endroit, *sa froide pensée*.

A quels excès honteux ne s'est pas emporté
Des murmures, des cris le délire effronté !
. . . .
Là, le russe du czar demande avec ardeur
Tout haut l'heureux succès, et tout bas le malheur.
. . . .
De leurs *hideux* exploits le cours impétueux.

Les cris et les murmures du parterre avaient justement réprouvé ces vers peu harmonieux, et remplis de termes impropres. Celui-ci :

Demain son czar lui rend toute sa liberté.

est bien dur. Il y en a un très-grand nombre de ce genre. Un plus grand nombre encore de faibles et de trop prosaïques.

Je tiens de Lefort
Qu'aujourd'hui, dans ces murs, va paraître mon père.

Je tiens de Lefort est d'un style de gazette. Voici qui est bien pire.

Loi trop digne en effet du code des tartares ;
L'horreur des étrangers est le sceau des barbares.

Cela est absolument inintelligible pour nous.

Dans ces âpres climats *qui* fixa mon séjour ?
Est-ce le vain éclat dont le czar me décore ?

Qui, en ce sens, ne peut se dire que des personnes et non des choses. Qui, au lieu de quelle chose, de quoi, de

qu'est-ce qui, est une mauvaise locution de quelques provinces, où l'on dit de qui, lorsqu'on veut dire de quoi vous plaignez-vous?

> Et ce cri d'âge en âge
> De nos tristes enfans deviendra l'héritage.

Le cri du peuple qui devient un héritage, forme une image incohérente. Phèdre dit, en parlant de son nom, de la réputation qu'elle laissera:

> Pour mes tristes enfans, quel affreux héritage!

On dirait très-bien aussi, la haine du peuple deviendra leur *héritage*; mais ce mot ne peut s'allier avec celui de *cri*.

Quelquefois l'auteur pèche, non-seulement par le style, mais par un défaut de justesse, de convenance, par l'exagération des idées; comme lorsqu'il dit deux fois de suite du czar : *Il est mort ou vainqueur*. On sait que Pierre survécut à plusieurs de ses défaites, et que l'héroïsme ne consiste pas à se tuer quand on éprouve un revers.

Je n'aime pas que Menzikoff recommande au fils du czar, comme à un petit garçon, *plus de docilité, de soins, de complaisance* envers son père. Ce qui me semble bien plus déplacé, c'est la rodomontade de Lefort. Alexis allait lui adresser la parole, et n'avait encore pu prononcer que ces deux mots : *Pour vous,....* lorsque Lefort l'interrompt malhonnêtement :

> Prince, arrêtez, vous n'êtes point mon maître.
> . . . .
> Je pourrai quelque jour périr votre victime;
> A vivre sous vos lois rien ne peut m'obliger.
> *Estimez* ma franchise.

Ce langage est d'un matamore. Lefort a coupé la parole au fils de son maître pour le braver, avant de savoir ce qu'il allait lui dire. Il ne me semble pas convenable non plus qu'un homme, quel qu'il soit, avertisse et ordonne en quelque sorte de *l'estimer*.

C'est aussi un défaut de convenance de la part de Menzikoff, en parlant au czar, après lui avoir dit qu'il lui devait tout, de mettre la chose en doute, en ajoutant :

Si Menzikoff *peut-être* est votre heureux ouvrage.

Pierre, à son tour, parle en capitan, lorsqu'il prétend que sa flotte est

Des vents et des ondes maîtresse.

On n'a jamais connu de telle flotte.

On pourrait citer plus d'un exemple de cette enflure :

PIERRE *(à son épouse)*.

Le trône à vos vertus est un prix mérité.

CATHERINE.

C'est trop, seigneur....

PIERRE.

Sortez de cette erreur *profonde ;*

Le ciel vous fit pour moi, *comme moi pour le monde.*

Voilà encore une interruption avant que l'interlocuteur ait pu faire connaître sa pensée. Il est clair que l'erreur profonde de Catherine, qui n'a pu s'expliquer, est là pour la rime, et que ce n'est pas à Pierre qu'il peut convenir de dire *qu'il est fait pour le monde.*

Catherine aussi interrompt le patriarche, sans lui donner le temps de s'expliquer, et répond à ce qu'il n'a pas dit, ni peut-être pensé ; elle lui promet son estime, s'il veut faire ses efforts pour sauver Alexis :

GLÉBOFF.

Ce langage, madame....

CATHERINE.

En seriez-vous surpris ?

. . . .

Si de tels sentimens vous *pouvaient* étonner,
C'est à vous de rougir, à moi de m'indigner.

La grammaire exigerait *peuvent*, au lieu de *pouvaient*. Gléboff, après cette belle tirade, répond qu'il ne s'étonne point de ce langage, qu'il l'admire : c'est ce que Catherine aurait su, si elle avait voulu le laisser finir sa phrase. Ces interruptions, dont le but est de fournir à un interlocuteur le prétexte de débiter quelque couplet brillant, sont un défaut d'art trop visible, et trop commun dans beaucoup de drames modernes.

Il s'en faut beaucoup que nous ayons cité tout ce qui nous a paru répréhensible dans cette pièce : même dans ce qu'elle a de mieux écrit, il se trouve des incorrections qui supposent, ou que l'auteur n'a pas consulté quelques amis, ou qu'il n'en a pas trouvé de sincères. Je donnerai pour exemple une des tirades les plus vigoureuses du drame ; il parle du Russe :

Toujours prêt à porter sa brutale insolence
De l'extrême esclavage à l'extrême licence.
On le verrait *en foule*, à d'indignes hasards,
Du premier imposteur suivre les étendards,
Encenser ce qu'il hait, briser ce qu'il adore,
Détester ses fureurs, s'y replonger encore,
Et menacer toujours, si ce bras irrité
N'eût mis un frein terrible à leur férocité.

Quoiqu'on substitue très-bien le singulier au pluriel, je ne sais si *le Russe* qui court *en foule* n'a pas quelque chose de trop discordant. Je doute aussi que *suivre des étendards à des hasards* soit une expression élégante, ou même correcte. Se *replonger* dans des fureurs n'est peut-être pas plus exact. *Leur férocité* est une distraction ; il fallait *sa férocité*. *Bras secourable* eût mieux rendu la pensée de l'auteur, que *bras irrité*. Du reste, le dernier vers est beau ; celui-ci l'est encore davantage :

J'eusse été plus cruel, étant moins rigoureux.

Dans la même scène (la 5ᵉ du 5ᵉ acte), il se trouve des morceaux entiers qui n'ont point de taches, et qui ont de la verve :

Mon siècle en vain s'oppose à sa félicité ;
J'en appelle sans crainte à la postérité :
Elle est l'espoir d'un roi dont la gloire est l'idole,
Au sein des durs travaux cet espoir le console ;
Et loin dans l'avenir, au vulgaire caché,
Lui montre le seul bien dont son cœur soit touché.
Le seul qu'il obtiendra. . . . . .
. . . .
On le menace au trône, on l'invoque au tombeau.
C'est pour toi que des arts s'allume le flambeau.
Suis cet astre propice, et marche à sa lumière.
. . . .
Change avec l'univers, qui change autour de toi.

Beaucoup d'autres vers, que nous pourrions rapporter encore, et dont nous avons fait connaître quelques-uns dans le Nᵒ du 26 mai, prouvent que l'auteur a quelquefois de l'élévation dans les pensées, de l'énergie et de la noblesse dans l'expression ; mais son style manque trop souvent d'harmonie, de correction et d'élégance. Les deux premiers actes de sa pièce sont trop vides ; il y a de l'intérêt dans le 3ᵉ et le 4ᵉ : dans le dernier, beaucoup de mouvement, de fracas, des invraisemblances, et une froide atrocité. Sans de grands changemens, nous ne pensons pas qu'elle puisse réussir devant un tribunal impartial et attentif. Au reste, une bonne tragédie est une œuvre si prodigieusement difficile, que celui même qui ne réussit qu'à faire quelques bonnes scènes, a droit encore à l'estime : il serait donc injuste d'en refuser à l'auteur de *Pierre le Grand*. Et toutefois, si cette production est, comme il le dit, le *nec plus ultrà* de ses forces, nous craignons qu'il n'obtienne jamais que de médiocres succès dans la carrière dramatique.

Cinquième

Cinquième livraison du *Répertoire du Théâtre Français* (1), composée des tomes XIII, XIV et XV; contenant les pièces de la Chaussée, Boissy, Gresset, la Noue, de Bièvre, Imbert et Fabre d'Eglantine, et terminant tout ce qui concerne les comédies en cinq actes.

On ne peut reprocher aux éditeurs de cette belle collection d'avoir multiplié les discours; celui qu'ils ont placé en tête du premier volume contient à peine vingt pages, et dit, sur l'origine des Théâtres, tout ce qu'il est nécessaire d'en savoir. A la fin du tome XV, ils ont considéré en peu de mots ce qu'il y a de vrai sur l'influence morale qu'on accorde aux spectacles, question restée indécise après avoir été tant discutée, ou peut-être pour avoir été trop discutée. Nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître l'opinion des éditeurs du Répertoire du Théâtre Français à cet égard; il est impossible de chercher la vérité avec plus de franchise, et de l'exposer avec moins de prétention.

« On sait qu'il est d'usage parmi les éditeurs de donner à la partie littéraire qui les occupe une importance dont ils espèrent profiter pour se grandir dans l'opinion des lecteurs : nous n'avons pas voulu user de ce privilège; et le discours placé en tête de cette édition a prouvé que nous ne confondions point la comédie et la morale. Quelques per-

(1) Ou recueil des tragédies et comédies restées au théâtre depuis le Venceslas de Rotrou, pour faire suite aux éditions *in*-8°. de Corneille, Molière, Racine, Regnard, Crébillon et au théâtre de Voltaire, avec des notices sur chaque auteur et l'examen de chaque pièce, par *M. Petitot*, dessins de *M. Périn*, impression de *Didot* l'aîné. Prix : 7 fr. le vol., et 14 fr. papier vélin, gravure avant la lettre. A Paris, chez *Perlet*, libraire, rue de Tournon, n. 1133; et chez le *Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

sonnes qui ont adopté l'opinion contraire, propagée par les philosophes du dix-huitième siècle, s'empressèrent de nous dire que nous mettions nous-mêmes des obstacles au succès de notre entreprise, et qu'il était absurde de dégrader un art sur lequel nous voulions attirer l'attention des gens de lettres. Leur prédiction s'est trouvée fausse : le public a bien voulu nous savoir gré de notre respect pour la vérité; il a trouvé fort juste la distinction que nous rétablissions entre les ouvrages d'imagination et les ouvrages de morale. En effet, ce qui dégrade les arts, ce qui les perd, c'est l'oubli de leurs principes, la confusion des genres; et nous croirions avoir rendu un véritable service à l'art dramatique s'il nous était permis d'espérer que notre ouvrage pût aider à le rappeler à sa destination.

» Il n'y a de morale vraie que celle qui est obligatoire; et certainement personne ne soutiendra qu'on soit obligé par devoir de conscience de régler sa conduite sur les maximes qui se débitent au théâtre : si cela était, nos comédies les plus goûtées, les plus gaies et les mieux faites devraient être interdites, et nous serions réduits à des drames moraux fort ennuyeux, qui ne feraient point honneur à notre littérature, seraient peu suivis, et encore moins lus. Si la morale qui se débite au théâtre était obligatoire, tous les hommes sensés seraient autorisés à demander au gouvernement sous lequel ils vivent, pourquoi il permet l'opéra, où l'on change les héros en Céladons, l'opéra-comique, où l'amour prend tous les tons, quelquefois même celui des boudoirs, enfin tant de petits théâtres où les farces les plus extravagantes sont présentées au peuple dans un style et avec des sentences vraiment extraordinaires. Mais tous les gouvernemens regardent les spectacles comme un besoin des peuples civilisés, comme un amusement dont les dangers ne sont rien si on les compare aux inconvéniens qui naîtraient de l'impossibilité où seraient tous les désœuvrés d'une grande ville de faire emploi de leur tems. Les spectacles, dans leur rapport avec la politique, ne sont réellement considérés que comme un moyen de police.

» A cette manière de les juger, à l'opinion des philosophes qui les regardent comme une école de morale, il faut ajouter le sentiment de quelques autres philosophes misantropes qui les ont dénoncés comme des écoles de corruption. J.-J. Rousseau a soutenu cette dernière cause avec une éloquence d'autant plus vive qu'il se mettait en opposition aux moralistes dramatiques; car du tems de Molière le citoyen de Genève se serait fait moquer de lui en plaidant avec chaleur contre les

théâtres, parce qu'alors on ne leur accordait que l'importance qu'ils méritent, et que quand tout le monde parle raison, celui qui se fait déclamateur n'excite que la risée publique. S'il n'y avait pas eu un parti puissant et nombreux qui mettait l'instruction que l'on peut puiser au théâtre au-dessus de toutes les autres, J.-J. Rousseau aurait perdu tous ses avantages dans le combat, ou plutôt il n'aurait point combattu: c'est toujours d'un excès que naît par opposition un autre excès.

» Il ne nous a point été difficile de tenir un juste milieu entre ces opinions contradictoires : ne reconnoissant d'autres principes littéraires que ceux du siècle de Louis XIV, nous avons aussi considéré la comédie comme on la regardait alors, c'est-à-dire comme un plaisir décent, une école de goût, une carrière brillante ouverte à l'imagination, un cadre dans lequel on inscrit en beaux vers, ou en prose naturelle et piquante, les caractères, les usages, les ridicules, et les variations dans les mœurs. N'est-ce point assez pour que les productions de cet art soient regardées comme une des plus riches parties de notre littérature ? Ceux qui veulent lui donner plus d'importance lui font tort, l'attaquent dans ses véritables principes, et finiraient par le dénaturer. La manie de la morale jette nos jeunes auteurs dans la niaiserie ; pour plaire à des spectateurs qui ne sont plus des juges, ils ne parlent que de bienfaisance, de sensibilité ; ils prodiguent les sentences morales, et négligent les règles de l'art, la vérité du dialogue et des caractères ; ils abandonnent sur-tout cette précieuse gaieté qui faisoit tant d'honneur à notre nation : car, en dépit de nos découvertes en idées *libérales*, on peut affirmer que le peuple de l'Europe le plus gai était le meilleur, le plus sage, et le plus heureux.

» Mais si le théâtre n'est pas une école de morale, il ne doit jamais la blesser dans ses résultats importans : ce principe simple a toujours été mis en usage par nos grands poètes, qui ne se sont point amusés à le proclamer, parce qu'il n'était pas révoqué en doute ; en récompense il a souvent été violé par ceux qui ont cru nécessaire de l'établir avec emphase. Ainsi c'est une règle générale que le vice et le crime ne sortent point triomphans : de l'observation de cette règle il résulte que chaque pièce, dans son ensemble, offre une moralité consolante ; et c'est cette moralité que nos penseurs modernes ont prise pour de la morale : l'erreur à cet égard a été si complète qu'elle a influé sur notre langue ; et l'on dit assez généralement aujourd'hui, quoiqu'à tort : C'est un homme d'une grande *moralité*, qui a beaucoup de *moralité*, lors-

Mm 2

qu'on veut faire l'éloge de ses mœurs. La moralité n'est que la réflexion qui résulte d'une action dont on est témoin, d'un récit que l'on entend; et toutes les pièces de théâtre renferment des moralités, parce qu'elles sont composées d'actions et de récits : mais il ne s'ensuit pas qu'elles soient, ni même qu'elles doivent être morales pour plaire au public et aux amis des lettres.

» Comme il faut toujours s'appuyer de preuves irrécusables contre ceux qui multiplient sans effort de faux raisonnemens pour soutenir un faux système, nous avions réservé cette discussion, plus intéressante qu'elle ne le paraît, avec l'intention de la placer à la fin des comédies en cinq actes, les seules qui, par leur importance, puissent aider à débrouiller la question. Nous allons jeter un coup-d'œil rapide sur celles insérées dans ce recueil, en ne les considérant que sous le rapport de la morale : comme elles ont toutes été adoptées par le public, et la plupart depuis long-tems, il faut consentir à les admettre comme pièces de conviction, ou condamner l'esprit de deux siècles.

» *La Mère Coquette*, de Quinault, tourne en ridicule un vieillard père de famille, et présente une femme qui n'est punie d'un amour criminel que par le retour d'un époux, qu'elle voulait mort, et qu'elle a abandonné dans le malheur; une soubrette qui trompe toujours rentre en grace pour la seule vérité qu'elle dise quand elle n'a plus d'intérêt à mentir.

» *La Femme Juge et Partie*, de Montfleury, offre si peu de morale, qu'il faudrait un effort d'esprit pour deviner la moralité qu'on peut en tirer.

» *Le Festin de Pierre*, mis en vers par T. Corneille, mêle à des personnages dont les mœurs sont licencieuses une statue qui parle et qui marche, et un dénouement qui ne peut inspirer aucune réflexion salutaire, parce qu'il est contre l'ordre naturel des évènemens.

» *Le Chevalier à la mode*, de Dancourt, laisse voir la plus singulière composition de famille, trois femmes trompées par le même homme, et pour la moralité un mariage raisonnable fait d'une part par dépit, et de l'autre par intérêt.

» *Le Mercure Galant*, de Boursault, est contraire à la morale, puisque le fonds du sujet tient à un mariage qui ne s'accomplit que par un mensonge; les accessoirs, qui l'emportent de beaucoup sur le fonds, sont gais, présentent des ridicules bien saisis, et de bonnes moralités. L'auteur avait fait une scène d'un homme qui vient demander des conseils sur un vol considérable qu'il a commis, et qu'il ne veut pas rendre,

même pour éviter d'être pendu : le public, qui n'aime pas à rire d'un personnage qui peut aller directement à la potence en sortant du théâtre, fit supprimer cette scène : ici la morale fut du côté du public.

» *Esope à la Cour*, du même auteur, est une pièce vraiment édifiante d'intention et de détails ; et le malheur veut que ce ne soit point une comédie dans les règles ; ce n'est qu'une succession de tableaux que l'auteur était maître de choisir à volonté. Nous remarquerons encore qu'il y avait une grande scène dans laquelle on discutait l'existence de Dieu, et que le public du dix-septième siècle la fit retrancher, par la raison généralement sentie que chaque chose doit être à sa place, et que les dispositions qu'on porte au théâtre ne sont pas conformes à la gravité d'une pareille discussion.

» *Le Muet*, de Brueys, est une pièce d'intrigue imitée de Térence : on sait que les anciens ne cherchaient pas la morale à la comédie, d'ailleurs il serait contradictoire d'en exiger dans les sujets qui ne marchent qu'à force de fourberies.

» *Le Jaloux Désabusé*, de Campistron, met en jeu un mauvais frère, avare du bien d'autrui, prodigue du sien, et qui n'est contraint à rendre compte à sa sœur que parce qu'il est mari jaloux. S'il n'avait eu d'autre défaut que l'intérêt, il n'aurait pas été puni : en conclura-t-on que pour s'amander il ne suffit pas d'avoir des vices, et qu'il faut y joindre des ridicules ?

» *L'Homme à bonne fortune*, de Baron, n'est pas dans les règles de la parfaite décence ; ce qui est bien loin d'offrir des exemples dignes d'être imités : Baron avait terminé sa comédie par quelques réflexions sérieuses ; on la finit par un éclat de rire : tant on sent que la morale ennuie au théâtre ! *l'Andrienne*, du même auteur, est une imitation de Térence dont on peut raisonnablement conclure qu'il est permis de se marier contre le vœu de son père, pourvu qu'il arrive d'Andros un homme capable de concilier tous les intérêts par des révélations romanesques.

» *Turcaret* peut passer pour une pièce morale, quoiqu'elle n'offre que des coquins, sauf un seul personnage qui n'a pas le tems d'être fripon, parce qu'il est toujours ivre ; mais du moins tous ces personnages sont si vils et couverts de tant de ridicules, que qui que ce soit ne serait tenté d'entrer en communauté avec eux. Par une bizarrerie singulière, la comédie la moins dangereuse, à notre avis, est positivement celle que les moralistes philosophes condamnent comme n'offrant que le tableau du vice.

« *La Réconciliation Normande*, de Dufresny, ne peut guère faire naître qu'une réflexion, c'est que les enfans qui ont des parens injustes, haineux et égoïstes ne peuvent se soustraire à leur avarice et à leur haine qu'en les trompant.

» Si nous examinons les pièces de Destouches, qui commence les comiques moralistes, c'est-à-dire ceux qui ne sont pas gais, nous trouverons, dans *le Philosophe Marié*, une honte du lien conjugal qui est contraire aux bonnes mœurs; dans *le Glorieux*, un homme insolent qui n'est pas puni, parce que l'acteur qui créa le rôle ne voulut point être humilié; ce qui ne fit aucun tort au succès de l'ouvrage : dans *le Dissipateur*, un fou sauvé par une fripponne sensible : ce qui ne peut tirer à conséquence, car elle est à coup sûr la seule de son espèce; du reste des parens traités sans respect et même sans politesse. *Le Tambour Nocturne* est une farce imitée de l'anglais, théâtre assez généralement brouillé avec la morale : Destouches a présenté le sujet d'une manière décente, et dont on peut tirer pour moralité qu'il ne faut pas épouser la femme d'un homme qui vit encore, parce qu'il peut revenir. *L'Homme Singulier* est un fou qui débite gravement les maximes les plus dangereuses: il mériterait d'être enfermé aux Petites-Maisons; et l'auteur a cru le corriger suffisamment en lui faisant promettre qu'il changerait d'habit, qu'il passerait l'hiver à Paris, et l'été à la campagne.

» *La Métromanie*, de Piron, porte sur un ridicule assez saillant par lui-même quand il n'est pas excusé par beaucoup d'esprit : on ne peut plaindre ni blâmer le métromane de faire tant de sacrifices à son amour pour la poésie, parce qu'il se montre si satisfait de son sort, qu'on s'en rapporte à lui sur ce qui lui convient le mieux de faire : du reste on est assez embarrassé de tirer la moralité de cette pièce, puisque M. Francaleu est plus fou que Damis, ce qui ne l'a pas empêché de faire une grande fortune et d'obtenir de la considération dans le monde : or si le financier est devenu poète à cinquante ans, on peut espérer que le poète deviendra financier avant cet âge; cette dernière métamorphose serait moins incroyable que la première.

» Les pièces de La Chaussée roulent toutes sur un fonds si romanesque, qu'il est impossible d'en tirer aucune conséquence applicable à l'usage ordinaire de la vie. *Le Préjugé à la mode* n'a jamais été que la manie de quelques individus dans une certaine classe de la société : le mari avoue hautement ses maîtresses; et le spectacle d'un père qui prend parti pour un gendre libertin contre sa propre fille, blesse la

raison encore plus que les mœurs. Dans *Mélanide*, un époux, un père résiste à la voix du devoir et cède à l'attendrissement ; c'est absolument le contraire qu'il faut regarder comme une règle de conduite. *L'Ecole des Mères* est une pièce vraiment morale ; mais en la considérant sous ce rapport, on trouvera injuste que la mère traite son fils avec sévérité, car elle a plus de torts que lui : si son mari avait du caractère il pourrait lui apprendre qu'avant de corriger les autres il est sage de se corriger soi-même ; l'instruction alors serait complète. *La Gouvernante* rappelle un beau trait de probité ; mais, à travers de grandes maximes, il y a dans cette pièce une combinaison très-immorale, renfermée dans la conduite du jeune homme, qui ne parle que de probité, de vertu, et se permet de séduire une jeune fille sans éprouver un seul moment d'hésitation.

» Dans l'*Homme du jour*, de Boissy, on voit une ingénue qui emploie la ruse où la franchise suffisait, puisque les évènemens s'arrangent de manière qu'elle devient naturellement libre de congédier l'homme qu'elle n'aime pas, et d'épouser celui qu'elle aime : mais la franchise n'est pas un moyen de comédie ; il faut à ce genre, des finesses, des intrigues, et sur-tout de l'amour.

» *Le Méchant*, de Gresset, n'est puni de tout le mal qu'il fait que par le chagrin de n'en pouvoir faire davantage ; lorsqu'il est démasqué c'est encore lui qui menace.

» *La Coquette corrigée*, de La Noue, est tellement tracassière et ingratte dans le commencement de la pièce, que sa conversion à la fin ne rassure pas les gens difficiles : d'ailleurs ces conversions faites par l'amour ne sont pas morales, puisque notre sagesse ne doit pas dépendre de nos sentimens, mais de l'idée juste que nous avons de nos devoirs.

» *Le Séducteur*, de M. de Bièvre, se console de la perte d'une jeune fille par l'enlèvement d'un philosophe ; recette dont l'usage ne tentera personne. L'auteur avait fait sa comédie pour que le séducteur fût à la fin livré à la rigueur des lois ; mais on lui fit comprendre qu'au théâtre une plaisanterie réussissait mieux qu'une moralité trop sévère : il céda, et s'en trouva bien.

» *Le Jaloux sans amour*, de M. Imbert, ressemble trop au *Préjugé à la mode*, de La Chaussée, pour nous offrir une réflexion nouvelle ; cependant nous observerons que si le mari n'était jaloux que de sa maîtresse, il vivrait très-tranquille dans le libertinage, et qu'il lui fallait deux ridicules pour revenir à la raison.

Le Philinte de Molière, par Fabre d'Eglantine, offre dans Alceste un caractère trop idéal : on peut souhaiter que la société renferme beaucoup d'individus d'une probité aussi active; mais un souhait ne change rien à la destinée humaine. Nous avouerons pourtant avec plaisir que la principale combinaison de cette pièce est morale, et pour ne pas affaiblir le mérite de cet aveu nous ne rappellerons pas la conduite de l'auteur.

» Nos lecteurs voudront bien ne pas oublier que dans cette récapitulation nous ne jugeons point le mérite littéraire de toutes ces comédies, et que notre intention a été de les considérer seulement par les résultats qu'on devrait en attendre si le théâtre était véritablement un école de morale : nous croyons le procès jugé maintenant. Si nous passions en revue les révélations que les auteurs sont obligés de faire lorsque leur sujet exige qu'ils exposent la conduite et les maximes des gens riches, désœuvrés, libertins, et brillans d'amabilité, cela nous conduirait à répéter, après J. J. Rousseau, que le théâtre est une école de corruption : et nous sommes bien loin d'adopter cette opinion bizarre. Voici notre avis, et c'est d'après les réflexions les plus profondes que nous osons le risquer. Le théâtre peut corrompre les jeunes gens auxquels on le présente comme une école de morale, et séduire irrésistiblement ceux auxquels on a exagéré le danger de le fréquenter ; mais il est sans inconvénient pour les jeunes gens auxquels on ne l'offre que comme une école de goût, un amusement spirituel et décent. Quiconque croit qu'il n'y a de véritable morale que celle qui est obligatoire, n'attache aucun prix aux maximes débitées sur la scène; il juge les ouvrages par les règles de l'art s'il aime la littérature, ou seulement par le plaisir qu'il en éprouve si les lettres lui sont étrangères. Ainsi nous regardons comme dangereuses toutes ces pièces sentimentales où les actions coupables sont déguisées sous des grands sentimens, et dans lesquels on prétend faire compensation entre les vices que l'on se permet, et les vertus qu'on se vante de posséder : nous regardons également comme dangereuses toutes les pièces qui finissent par des conversions, parce qu'elles trompent, et celles qui présentent des caractères d'une perfection chimérique, parce qu'elles mentent constamment ; mais nous appellerions volontiers morales ces comédies gaies et franches du bon vieux temps, et nous pourrions appuyer notre sentiment sur une observation que chacun peut faire. L'homme qui rentre chez lui après avoir ri de bon cœur au spectacle, porte presque toujours un esprit de complaisance au sein de son ménage ; les ridicules

dont il vient d'être frappé lui laissent une humeur facile, une indulgence dont il ne sait pas la cause, mais qui profite à ceux qui dépendent de lui : le même homme, après avoir vu une pièce larmoyante et sentimentale, en un mot ce qu'on appelle aujourd'hui une comédie morale, se retrouve au sein de sa famille dans une disposition triste ou sévère; ce qui l'entoure n'est plus en rapport avec ses sentimens; les discours de ses enfans lui paroissent légers, leurs plaisirs frivoles, et souvent même il regarde leur heureuse insouciance comme un défaut de sensibilité. Nous livrons cette observation à nos lecteurs; s'ils s'amusent à la vérifier, et qu'ils la trouvent juste, la grande discussion sur l'effet moral des spectacles sera à jamais terminée pour eux.

» Il est un autre exemple que nous pouvons citer à l'appui de notre opinion, et qui, nous l'espérons, la fera goûter par ceux même qui vont rarement au théâtre. A la campagne, dans cette vie douce et libre de château, il est assez d'usage de ne se réunir entièrement que le soir, et alors on fait volontiers en commun une lecture qui prête plus qu'elle ne nuit à la conversation : les femmes travaillent et écoutent; les hommes, plus désœuvrés, sont aussi plus disposés à interrompre ; mais qu'importe, le livre n'est là que pour ne pas obliger à parler : quand l'envie de causer se communique, le livre se repose, et rien n'est plus naturel. Si l'ouvrage est gai, la gaicté se répand et se prolonge dans la petite société; s'il peint des mœurs vraies, sans nuire à l'enjouement, il excite des réflexions fines, quelquefois profondes, et toujours exprimées sans prétention; mais si par malheur on lit un ouvrage sentimental et sentencieux, un de ces ouvrages nouveaux où tout, jusqu'à la vertu, paraît incroyable, parce que rien n'est peint naturellement, alors le lecteur tient seul la conversation ; on se persuade involontairement qu'on n'est là que pour entendre lire; on se sépare sans avoir rien à se dire; et l'on ne voit pas alors ces scènes si plaisantes et si souvent répétées, où chacun, tenant sa bougie à la main, s'éloigne, revient, s'en va, revient encore, où tout le monde rit et parle à la fois, où l'on se quitte enfin dans cette disposition qui fait que le premier bon jour du lendemain est un appel à la gaicté de la veille. En vérité, des comédies et des livres qui nous rendent l'humeur facile, agréable, qui nous font goûter ceux qui nous entourent, et les disposent à la même indulgence pour nous, ont des résultats très-*moraux*; au contraire les vertueuses, sentimentales et métaphisiques conceptions dont on nous accable aujourd'hui ne seraient propres qu'à nous rendre tristes et hypocrites, si les Français pouvaient jamais le devenir. Concluons que

la véritable comédie n'est pas celle qui prêche la morale, mais celle qui montre l'homme à l'homme, fait rire les gens d'esprit des ridicules naturels à l'humanité; nous accoutume à voir le monde d'un œil observateur, et nous rend moins sots sans nous rendre meilleurs ou plus méchans. »

SPECTACLES.

Théatre du Vaudeville.

Les Deux Pères, ou *la Leçon de Botanique*, de M. *Dupaty*.

Cette pièce est du nombre de celles où l'intérêt finit avec l'exposition, où il n'y a d'intrigue que pour quelques personnages, et point pour l'auditeur, qui est d'abord au fait de tout ce qui va se passer. De tous les plans qu'on peut imaginer, celui-là, sans contredit, est le plus mauvais. C'est une excessive mal-adresse de ne rien laisser à desirer ni à craindre au spectateur. Dès-lors l'ennui le gagne très-promptement, et il devient presque impossible de fixer son attention. Ces sortes de drames, du moins, ne sauraient être trop courts. Celui-ci n'a que deux actes, mais le dernier en vaut quatre.

Prosper et Laure demeurent ensemble, et croient s'aimer en secret, quoique toute la maison ait deviné leur intelligence. Le père de Laure est un amateur de botanique très-riche. Celui de Prosper est allé chercher, dans les colonies, la fortune, qu'il n'avait point trouvée à Paris, et il y a été plus heureux; mais son fils, qui l'ignore, n'a chez le botaniste, que l'humble poste de secrétaire. Bientôt arrive Prosper le père, pétri d'embonpoint, de gaieté, qui annonce qu'il vient de faire le tour de la machine ronde. On voit assez, ajoute-t-il, que j'en

suis revenu rond comme elle. Sa bourse aussi s'est arrondie ; mais

> Par d'honnêtes salaires,
> Comme faisaient nos pères.

Quoique *salaires* ne soit pas le mot propre, on n'a pas laissé d'applaudir cette mesquine épigramme. Le botaniste apprend à l'homme *arrondi* que leurs enfans s'aiment : ils conviennent de les marier. Néanmoins le père de Laure veut auparavant leur donner une forte leçon. Il leur inspire une jalousie réciproque, les brouille ensemble, les agite, les tourmente, et impatiente autant l'assemblée que les amans, parce qu'il n'en finit pas. L'amoureux, au désespoir, va partir pour rejoindre dans les colonies son père, dont il ignore le retour. Celui de Laure le charge auparavant de lui dessiner un bouquet de roses ; et ce bouquet, il le place sur le sein de sa fille, où les roses, dit-il, se balancent comme sur leur tige. Il demande à Prosper s'il n'est pas content du *pupitre*. Ces fadeurs sont extrêmement déplacées dans la bouche d'un père, et encore plus au moment où il s'occupe à donner une leçon de morale. Le jeune homme, au lieu de dessiner les roses, dessine sa maîtresse. Ils s'expliquent, s'entendent, se réconcilient. Néanmoins Prosper persiste dans le dessein d'aller, comme Hyppolite, *chercher son père*. La réflexion lui a fait sentir qu'étant sans fortune, il a eu tort de chercher à gagner le cœur d'une riche héritière, en abusant du bienfait de l'hospitalité. Il place dans une rose une lettre d'adieu à son amie : le père de Laure, qui en est instruit, s'empare de la rose, et, sous prétexte de l'analyser, l'effeuille, trouve la lettre. Les sentimens de repentir qu'elle renferme lui font juger qu'il est temps de finir l'épreuve ; il dit à sa fille avec un air sérieux : « Il valait » mieux confier vos secrets à votre père qu'à une rose. » Pour vous punir, je vous ordonne d'épouser Prosper.—Ah! » que vous me punissez bien ! s'écrie la petite personne. » Et alors s'accomplit enfin ce mariage si impatiemment at-

tendu par tout le monde. Vingt fois on s'est impatienté; mais, dès que madame Henry paraissait, on n'éprouvait plus d'autre sentiment que celui du plaisir. Elle a mis dans le rôle de Laure tant d'intérêt, de grace, d'ingénuité, qu'elle a fait supporter et aimer en quelque sorte la prolixité de la pièce, qui lui doit tout son succès. Avec une telle actrice, les chutes sont presque impossibles. Il y a cependant de l'esprit dans ce vaudeville, mais trop de manière, de prétention, quelquefois des trivialités et du faux bel esprit.

ANNONCES.

Mémoires du duc de la Rochefoucauld, imprimés pour la première fois sur un manuscrit corrigé de sa main, et plus ample de moitié, avec sept portraits, de Louis XIV enfant, Anne d'Autriche, Mazarin, Condé, Turenne, le cardinal de Retz et la Rochefoucauld; tous gravés par Saint-Aubin. Un vol. in-18 de 360 pages, papier d'Angoulême. Prix, broché : 3 fr.; in-12, pap. d'Angoulême, 5 fr. 25 c.; pap. vél., 7 fr. 50 c.; pap. vél., portraits avant la lettre, 12 fr.

Il faut ajouter 50 c. pour recevoir l'ouvrage par la poste.

A Paris, chez Antoine-Augustin Renouard, libraire, rue St.-André-des-Arcs, n°. 42.

Manière d'apprendre et d'enseigner; ouvrage traduit du latin, du P. Joseph de Jouvancy, jésuite; par J. F. Lefortier, professeur de belles-lettres à l'Ecole centrale de Fontainebleau. Prix : 1 fr. 80 c., et 2 fr. 50 c. par la poste.

Observations sur les bêtes à laine, faites dans les environs de Genève, pendant vingt ans; par J. M. Lullin, membre du comité d'agriculture. Un vol. in 8°. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. par la poste.

Ces observations sont faites sur les terrains, le logement, le choix d'un troupeau; de l'importance et des moyens d'amélioration des bêtes à laine, des agneaux, du parcage, de la tonte et du lavage de la laine, des engrais et vente des moutons, des maladies des bêtes à laine en général et en particulier, des remèdes qui conviennent aux troupeaux, etc.

Ruche et Rucher de la Prée, dép. de l'Indre; par M. Cagniard. Deux vol. in 12, avec des tableaux. Prix : 5 fr., et 6 fr. 50 c. par la poste.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez LE NORMANT, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

F. Buisson, imprimeur-libraire à Paris, publiera incessamment *l'Histoire du procès de la conspiration anglaise,* avec celle des pièces justificatives nécessaires à l'intelligence de cette histoire. Un vol. in-8°. de quatre à cinq cents pages. Prix : 5 fr. broché; et 6 fr. 50 cent. rendu franc de port par la poste. Les lettres d'avis et l'argent doivent être affranchis et adressés à F. Buisson, rue Haut. feuille, n°. 20, et à le Normant. On prie les personnes des départemens et de l'étranger d'envoyer leur adresse bien exacte.

NOUVELLES DIVERSES.

Des lettres d'Italie annoncent qu'il a été entamé des négociations importantes entre la cour pontificale et le gouvernement français. On dit aussi que le saint Père se propose de faire bientôt un voyage à Paris. (*Journ. des Débats.*)

Ratisbonne, 29 mai.

M. Bacher, chargé d'affaires de France, a adressé à la diète la note suivante, qui a été portée aujourd'hui à la dictature.

Note. » Le soussigné chargé d'affaires de France, a l'honneur de transmettre à la diète générale de l'Empire germanique, l'exemplaire ci-joint du sénatus consulte qui détermine pour l'avenir la dénomination, les formes et la transmission du pouvoir souverain en France; les seules choses qui, dans l'organisation du gouvernement de la république, n'étoient pas proportionnées à la grandeur et au besoin de l'état.

« Il s'empresse dans cette circonstance de notifier, conformément aux ordres de son gouvernement, que S. M. I. Napoléon, empereur des Français, est investi par les lois de l'état de la dignité impériale, et que ce titre et cette dignité seront transmis à ses descendans en ligne directe et masculine, ou, à défaut de cette ligne, à la descendance directe et masculine de L. A. I. les princes Joseph et Louis Bonaparte, frères de l'empereur.

« En faisant cette notification, le soussigné doit observer que les communications officielles doivent cesser jusqu'à ce que les anciennes dénominations soient remplacées par celles du protocole impérial, tant dans les lettres de créance des ministres accrédités en France, que dans celles des ministres de S. M. I. l'empereur des Français, accrédités dans les cours étrangères. Les communications confidentielles, préparatoires et utiles à la sûrete des affaires, continueront à avoir lieux dans les formes accoutumées.

« Le soussigné est en même temps chargé de déclarer que la grande loi qui vient d'accomplir l'organisation de l'état d'une manière conforme à la dignité du peuple français, n'apporte aucun changement dans les rapports politiques. Seulement en les plaçant sous la sauvegarde d'un gouvernement investi de plus d'éclat et revêtu d'une dignité plus analogue à la nature des choses, la France assure plus de force et de consistance à la réciprocité des avantages que les nations amies peuvent attendre d'elle, et en même temps elle attache plus d'importance aux égards que tous les gouvernemens recevront du sien, et qu'à leur tour, ils doivent lui rendre. »

Ratisbonne, le 8 prairial an 12 (28 mai 1804.)

BACHER.

PARIS.

On assure que presque tous les ambassadeurs étrangers ont déja reçu de leurs souverains respectifs leurs nouvelles lettres de créance auprès de S. M. I., et il n'est pas douteux que les autres ne les reçoivent bientôt. (*J. de Paris*).

— On apprend de Berlin qu'il y est passé un courrier français qui se rend à Pétersbourg ; on le dit chargé de dépêches pour l'ambassadeur français, le général Hédouville, d'après lesquelles on croit que cet ambassadeur quittera pour quelque temps, par congé, cette résidence, en y laissant un chargé d'affaires.

— La procédure de la conjuration touche à son terme. On pense que le jugement pourra être rendu du 20 au 21. Le général Moreau a prononcé, le 16, le discours suivant, qui contient le plan de sa défense, qu'a ensuite développé M. Bonnet.

« Messieurs, en me présentant devant vous, je demande à être entendu un instant moi-même. Ma confiance dans les défenseurs que j'ai choisis, est entière : je leur ai livré sans réserve le soin de défendre mon innocence : ce n'est que par leur voix que je veux parler à la justice ; mais je sens le besoin de parler moi-même, et à vous, et à la nation.

» Des circonstances malheureuses produites par le hasard, ou préparées par la haine, peuvent obscurcir quelques instans de la vie du plus honnête homme ; avec beaucoup d'adresse, un criminel peut éloigner de lui et les soupçons et les preuves de ses crimes ; une vie entière est toujours le plus sûr témoignage contre ou en faveur d'un accusé. C'est donc ma vie entière que j'oppose aux accusateurs qui me poursuivent. Elle a été assez publique pour être connue. Je n'en rappellerai que quelques époques, et les témoins que j'invoquerai sont le peuple français, et les peuples que la France a vaincus.

» J'étais voué à l'étude des lois au commencement de cette révolution qui devait fonder la liberté du peuple français. Elle changea la destination de ma vie ; je la vouai aux armes, je n'allai pas me placer parmi les soldats de la liberté par ambition ; j'embrassai l'état militaire par respect pour les droits des nations ; je devins guerrier, parce que j'étais citoyen.

» Je portai ce caractère sous les drapeaux, je l'y ai toujours conservé ; plus j'aimais la liberté, plus je fus soumis à la discipline.

» J'avançai assez rapidement, mais toujours de grade en grade, et sans en franchir aucun, toujours en servant la patrie, jamais en flattant les comités. Parvenu au commandement en chef, lorsque la victoire nous faisait avancer au milieu des nations ennemies, je ne m'appliquai pas moins à leur faire respecter le caractère du peuple français, qu'à leur faire redouter ses armes. La guerre sous mes ordres ne fut un fléau que sur les champs de bataille. Du milieu même de leurs campagnes ravagées, plus d'une fois les nations et les puissances ennemies m'ont rendu ce témoignage. Cette conduite, je la croyais aussi propre que nos victoires à faire des conquêtes à la France.

Dans les temps même où les maximes contraires sembloient pré-

valoir dans les comités de gouvernement, cette conduite ne suscita contre moi ni calomnie ni persécution. Aucun nuage ne s'éleva jamais autour de ce que j'avais acquis de gloire militaire, jusqu'à cette trop fameuse journée du 18 fructidor: ceux qui firent éclater cette journée avec tant de rapidité, me reprochèrent d'avoir été trop lent à dénoncer un homme dans lequel je ne pouvais voir qu'un frère d'armes, jusqu'au moment où l'évidence des faits et des preuves me ferait voir qu'il étoit accusé par la vérité et non par d'injustes soupçons. Le directoire, qui seul connoissait assez bien les circonstances de ma conduite pour le bien juger, et qui, on ne l'ignore point, ne pouvait pas être disposé à me juger avec indulgence, déclara hautement combien il me trouvait irréprochable; il me donna de l'emploi: le poste n'étoit pas brillant; il ne tarda pas à le devenir.

» J'ose croire que la nation n'a point oublié combien je m'en montrai digne; elle n'a point oublié avec quel dévouement facile on me vit combattre en Italie dans des postes subordonnés; elle n'a point oublié comment je fus reporté au commandement en chef par les revers de nos armées, et renommé général en quelque sorte par nos malheurs; elle se souvient comment deux fois je recomposai l'armée des débris de celles qui avaient été dispersées, et comment, après l'avoir remise deux fois en état de tenir tête aux Russes et à l'Autriche, j'en déposai deux fois le commandement pour en prendre un d'une plus grande confiance.

» Je n'étois pas, à cette époque de ma vie, plus républicain que dans toutes les autres; je le parus davantage. Je vis se porter sur moi, d'une manière plus particulière, les regards et la confiance de ceux qui étaient en possession d'imprimer de nouveaux mouvemens et de nouvelles directions à la république. On me proposa, c'est un fait connu, de me mettre à la tête d'une journée à-peu-près semblable à celle du 18 brumaire. Mon ambition, si j'en avais eu beaucoup, pouvait facilement se couvrir de toutes les apparences, ou s'honorer même de tous les sentimens de l'amour de la patrie. La proposition m'était faite par des hommes célèbres dans la révolution par leur patriotisme, et dans nos assemblées nationales par leurs talens; je la refusai. Je me croyais fait pour commander aux armées, et ne voulais point commander à la république. C'était assez bien prouver, ce me semble, que si j'avais une ambition, ce n'était point celle de l'autorité ou de la puissance: bientôt après je le prouvai mieux encore. Le 18 brumaire arriva, et j'étais à Paris. Cette révolution, provoquée par d'autres que par moi, ne pouvait alarmer ma conscience. Dirigée par un homme environné d'une grande gloire, elle pouvait me faire espérer d'heureux résultats. J'y entrai pour la seconde fois, tandis que d'autres partis me pressaient de me mettre à leur tête pour la combattre. Je reçus dans Paris les ordres du général Bonaparte. En les faisant exécuter, je concourus à l'élever à ce haut degré de puissance que les circonstances rendaient nécessaire. Lorsque, quelque temps après, il m'offrit le commandement en chef de l'armée du Rhin, je l'acceptai de lui avec autant de dévouement que des mains de la république elle-même. Jamais mes succès militaires ne furent plus rapides, plus nombreux, plus décisifs qu'à cette époque, où leur éclat se répandait sur le gouvernement qui m'accuse. Au retour de tant de succès, dont le plus grand de tous était d'avoir assuré, d'une manière efficace, la paix du continent, le soldat entendait les cris éclatans de la reconnoissance nationale.

» Quel moment pour conspirer, si un tel dessein avoit pu jamais entrer dans mon ame! On connaît le dévouement des armées pour les chefs qu'elles aiment, et qui viennent de les faire marcher de victoire en victoire: un ambitieux, un conspirateur, aurait-il laissé

échapper l'occasion où, à la tête d'une armée de cent mille hommes, tant de fois triomphante, il rentrait au milieu d'une nation encore agitée, et toujours inquiète pour ses principes et pour leur durée ?

» Je ne songeai qu'à licencier l'armée, et je rentrai dans le repos de la vie civile. Dans ce repos qui n'était pas sans gloire, je jouissais sans doute de mes honneurs, de ces honneurs qu'il n'est pas dans la puissance humaine de m'arracher, du souvenir de mes actions, du témoignage de ma conscience, de l'estime de mes compatriotes et des étrangers, et, s'il faut le dire, du flatteur et doux pressentiment de la postérité.

» Je jouissais d'une fortune qui n'était grande que parce que mes desirs n'étaient pas immenses, et qui ne faisait aucun reproche à ma conscience. Je jouissais de mon traitement de retraite. Sûrement j'étais content de mon sort, moi qui jamais n'enviai le sort de personne. Ma famille et des amis d'autant plus précieux que, n'ayant plus rien à espérer de mon crédit et de ma fortune, ils ne pouvaient rester attachés qu'à moi seul ; tous ces biens, les seuls auxquels j'aie pu jamais attacher un grand prix, remplissaient mon ame toute entière, et ne pouvaient plus y laisser entrer ni un vœu, ni une ambition ; se serait-elle ouverte à des projets criminels ?

» Elle était si bien connue cette situation de mon ame, elle était si bien garantie par l'éloignement où je me trouvais de toutes les routes de l'ambition, que depuis la victoire de Hohenlinden jusqu'à mon arrestation, mes ennemis n'ont jamais pu me trouver, ni me chercher d'autre crime que la liberté de mes discours : mes discours !.... ils ont été souvent favorables aux opérations du gouvernement, et si quelquefois ils ne l'ont pas été, pouvais-je donc croire que cette liberté fût un crime chez un peuple qui avait tant de fois décrété celle de la pensée, celle de la parole, celle de la presse, et qui en avait beaucoup joui sous les rois même.

» Je le confesse, né avec une grande franchise de caractère, je n'ai pu perdre cet attribut de la contrée de la France où j'ai reçu le jour, ni dans les camps, où tout lui donne un nouvel essor, ni dans la révolution qui l'a toujours proclamé comme une vertu de l'homme et comme un devoir du citoyen. Mais ceux qui conspirent blâment-ils si hautement ce qu'ils n'approuvent pas ? Tant de franchise ne se concilie guères avec les mystères et les attentats de la politique. Si j'avais voulu concevoir et suivre les plans de conspiration, j'aurais dissimulé mes sentimens et sollicité tous les emplois qui m'auraient replacé au milieu des forces de la nation. Pour me tracer cette marche, au défaut d'un génie politique que je n'eus jamais, j'avais des exemples sus de tout le monde, et rendus imposans par des succès. Je savais bien peut-être que Monck ne s'était pas éloigné des armées lorsqu'il avait voulu conspirer, et que Cassius et Brutus s'étaient approchés du cœur de César pour le percer.

» Magistrats, je n'ai plus rien à vous dire. Tel a été mon caractère, telle a été ma vie entière. Je proteste à la face du ciel et des hommes de l'innocence et de l'intégrité de ma conduite : vous savez vos devoirs, la France vous écoute, l'Europe vous contemple, et la postérité vous attend. »

— M. Bonnet avait annoncé que le grand-juge avait promis au général Moreau la communication des charges existantes contre lui ; le grand juge a authentiquement démenti cette assertion, dans une lettre adressée à M. le procureur-général impérial en la cour de justice criminelle.

MERCURE
DE
FRANCE,
LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

TOME DIX-SEPTIEME.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LE NORMANT.
AN XII.

(N°. CLVI.) 4 Messidor an 12.
(Samedi 23 Juin 1804.)

RÉP. FR.

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LA BATAILLE D'ACTIUM (1).

CHANT.

Sacra facit vates.... Imité de Properce.

Peuples, faites silence à la voix du poète,
Le sacrifice est prêt, déjà le coup mortel
A frappé la victime aux marches de l'autel ;
Sur le Pinde écoutez l'émule de Philète (2) :
Que la laine trois fois borde le feu sacré ;
Donnez-moi ces parfums : puissé-je être enivré

(1) Quoique l'original ne soit point coupé en strophes, j'ai cru pouvoir me permettre cette forme, comme la plus analogue au ton des couleurs qu'a employées *Properce*. Je pourrais citer sur-tout dans la poésie italienne, plusieurs exemples de cette liberté.

(2) C'est le nom d'un poète grec, que Properce réunit assez volontiers dans ses poésies à celui de *Callimaque*.

Du nectar qui jaillit de l'urne de Cyrène (1)!
Dans le cristal des eaux que je plonge mes mains!
Je vais, m'abandonnant au transport qui m'entraîne,
Chanter la gloire des Romains.

Que l'Envie, aux accords de la lyre immortelle,
Fuie, et de ses poisons souille d'autres climats;
L'Apollon palatin s'offre à guider mes pas
Dans les secrets détours d'une route nouvelle.
O Muses, soutenez mon vol audacieux!
Et toi, grand Jupiter, puissant maître des cieux,
Si le nom de César enflamme mon génie,
De son auguste éclat si j'embellis mes vers,
Ah! n'en sois point jaloux; le héros d'Ausonie
Règne avec toi sur l'univers.

Aux confins de l'Epire, il est un port facile,
Où la mer d'Ionie accourt briser ses flots.
Là se découvre un temple; aux feux des matelots
Les palmes d'Actium signalent cet asyle:
Des efforts de la terre en ce lieu rassemblés,
Le souvenir s'éveille en mes esprits troublés.....
L'oracle me redit l'arrêt de la Fortune:
D'une femme enhardie à de honteux mépris,
La flotte entière doit aux plaines de Neptune
Crouler en immenses débris.

De nos Romains bientôt la valeur indomptée
S'élance avec César à de nouveaux lauriers;
Nérée en deux parties dispose les guerriers;
Déjà brillent les dards sur l'onde épouvantée.....
Combattans, arrêtez.... Dans les airs, Apollon
Arrive de Délos, Délos que l'aquilon
Détachait autrefois de sa base incertaine.
Sur le pompeux esquif de lumière éclatant,
Le dieu plane, et du Nil l'audacieuse reine
Frémit du destin qui l'attend.

(1) Il veut désigner ici *Callimaque*, natif de *Cyrène*.

Apollon, cette fois, avait quitté sa lyre;
Son front n'étalait point l'or de ses blonds cheveux,
Tel il parut jadis terrible, impétueux,
Quand, du fils de Pélops châtiant le délire,
Il dévoua les Grecs aux avides tombeaux (1);
Tel, lorsque de Python brisant les longs anneaux,
Il immola ce monstre aux champs de la Phocide (2);
(Image où le poète apprend qu'il doit dompter
L'Envie et ses serpens, qu'une Muse timide
N'osera jamais affronter.)

« Auguste, dit Phœbus, toi le salut du monde,
» Honneur d'Albe la longue, illustre sang d'Hector,
» Plus grand que tes aïeux, prends un plus vaste essor;
» La terre t'appartient, sois le maître de l'onde,
» Entends dans mon carquois mes flèches retentir (3)...
» Le crime se promet en vain d'anéantir
» L'espoir de Romulus en ton ame aguerrie;
» Ne sois point infidèle aux oiseaux Palatins,
» Frappe, de ses terreurs délivre ta patrie:
» Sur toi reposent ses destins.

» O honte! l'ennemi, dans sa haine implacable,
» Exhale sous tes yeux ses royales fureurs,
» Et tu le souffrirais!..... Non, non, plus de lenteurs!
» Vois la mer s'indigner sous le poids qui l'accable!
» Sois sans crainte à l'aspect de ces mille vaisseaux!
» De ces immenses tours qui volent sur les eaux,

(1) Epris de la beauté de Chryseïs qu'il avait enlevée, Agamemnon ne voulut pas rendre cette fille à son père Chrysès. Apollon, pour venger l'outrage fait à son prêtre, envoya la peste dans le camp des Grecs.

(2) Cette double comparaison renferme le doute qu'exprime *Visconti* dans son Musée Clémentin sur le véritable sujet de l'Apollon du *Belvédère*.

(3) En parlant d'Apollon......... *I dardi*
Strepitando sull'omero Rimbalzarò.
Iliade. Traduction de CÉSAROTTI.

» Les flancs couverts d'airain sont vides de courage :
» La cause en soi fait tout ; juste, l'honneur la suit ;
» Injuste, du soldat elle perd le suffrage,
» Et l'infamie en est le fruit.

» Commence d'Actium la célèbre journée !
» C'est moi qui t'en fournis le moment glorieux ;
» C'est moi qui guiderai, d'un bras victorieux,
» La nef de *Julius*, de lauriers couronnée. »
Il dit, et lance un trait. Dans sa sublime ardeur,
Auguste n'a cédé qu'à Phœbus en valeur;
Rome a vaincu..... La reine, au gré des Dieux, punie,
En partage n'a plus que l'opprobre, le deuil;
Et son sceptre, brisé dans les flots d'Ionie,
Disparaît avec son orgueil.

Le grand César, penché sur l'astre d'Idalie,
Voit son fils, l'applaudit de ses regards charmés :
« Je suis un dieu, dit-il; les voilà confirmés
» Ces exploits dont mon sang a flatté l'Italie.. »
Soudain Triton poursuit, et sa voix, dans les airs,
Module des accens que les Nymphes des mers
S'empressent de redire à la plage attentive,
Tandis que Cléopâtre, en butte aux coups du sort,
Dirigeant vers le Nil sa barque fugitive,
Echappe à son arrêt de mort.

Ah ! que notre vengeance eût été satisfaite,
Si nous avions pu voir, captive des Romains,
Cette femme arriver par les mêmes chemins
Où Jugurtha, naguère, a traîné sa défaite !.....
Mais au dieu de Délos épargnons nos regrets ;
Dix vaisseaux ont péri par un seul de ses traits,
Le temple d'Actium en garde la mémoire.
Salut, remparts sacrés !... Muse, écoute Apollon !
« Assez tes vers, dit-il, ont chanté la victoire ;
» Tiens, prends le luth d'Anacréon. »

De roses mon front se couronne,
Phœbus a quitté son carquois:
Venez, venez, Nymphes des bois;
Sans crainte mon cœur s'abandonne
Aux délices de vos festins;
Célébrez le fils de Latone
Et la grandeur de nos destins.

Des plus doux parfums de l'Asie
Embaumez trois fois mes cheveux;
De Falerne, au gré de mes vœux,
Faites ruisseler l'ambroisie.
O Bacchus! quand de tes transports
L'ame du poète est saisie,
Tout cède à ses brillans accords.

C'est par toi que, rivaux d'Orphée,
Les uns nous peignent à grands traits
Du fier Sicambre, en ses marais,
La rebellion étouffée,
Du soleil les climats ardens,
Et le royaume que Céphée
A transmis à ses descendans.

Remplis de ta fureur divine,
D'autres, pour venger nos drapeaux,
Du Parthe troublent le repos,
Dans leurs vers creusent sa ruine,
D'avance tentent de punir
L'Orient que César destine
Aux triomphes de l'avenir.

Ah! si tu peux encor m'entendre,
Sache que l'Euphrate est soumis;
O Crassus, il nous est permis
D'aller baigner de pleurs ta cendre:
Console-toi dans les enfers
Où Rome en deuil t'a vu descendre!
Rome oublie enfin tes revers.

O Nuit, hâte-toi, je t'implore;
Viens me prodiguer les faveurs
Et de Bacchus et des neuf Sœurs,
Jusques à la naissante Aurore :
Dieux ! quel plaisir à son réveil,
Si mon breuvage se colore
Des feux de l'Olympe vermeil!

VINCENT DARUTY, *à Cagliari en Sardaigne.*

L'HOMME ET LE TEMPS.

« Dis-moi, vieillard, quel est ton âge ?
— L'éternité. — Ton nom ? — Le temps. . .
— Quel est ton emploi ? — Je ravage. . .
— Repose-toi quelques instans ;
— Je ne saurais. — Pourquoi ? — Le monde
Reçoit le mouvement de moi.
— A quoi sert cette faux profonde ?
— A tout moissonner. — Mais pourquoi
Flottent-ils derrière ta tête,
Ces cheveux plantés sur ton front ?
— Pour que devant on ne m'arrête. . .
— Mais le derrière est chauve... — Bon,
Je ne veux pas que l'on m'y prène.
— Je viens de t'arrêter ! — Tu crois !
Je te tiens. . . — Et moi je t'entraîne.
— Laisse, laisse, vieillard. Eh quoi !
Rien ne peut te fixer ? . . . — Tu vois. . .
Ne vieillis plus à ma poursuite ;
Jouis ; tu ne peux m'échapper.
— Mais tu me fuis ? — C'est par ma fuite,
Que je saurai te rattapper. »
« Grand Jupiter, quelle folie
» De bavarder avec le temps !

» Homme, *utilise* tes momens.
» Va, je cours malgré ton envie,
» Et chacun de mes mouvemens
» Déchire un des fils de ta vie. »

RICARD-SAINT-HILLAIRE, fils.

LA FAUVETTE ET LE LINOT.

FABLE.

DANS un bosquet, voisin d'un hermitage,
Un linot, sans prétention,
Faisait entendre son ramage.
Pour exciter son émulation,
Une fauvette à l'azuré plumage,
Voulait bien quelques fois accorder son suffrage
Aux faibles accens de sa voix;
Mais au retour de l'agréable mois
Que le printemps ramène sur son aile,
Le bosquet retentit des chants de Philomèle:
Le linot étonné les écoute et se tait.
Eh quoi ! vous gardez le *tacet* ?
Lui dit, un beau matin, la fauvette indulgente.
Oui, répondit le modeste linot,
Quand le rossignol chante,
Le silence est mon lot.

LAGACHE (d'Am....)

L'ANE CONSERVÉ.

ÉPIGRAMME.

EN vérité, Guillot, notre âne nous ruine,
Disait à son mari la fermière Claudine;
Son travail ne saurait lui fournir le manger:
Il faut le vendre. Oh ! non, répond le ménager,

Tant qu'a vécu mon pauvre père,
Un âne fut toujours céans ;
Et tant que je vivrai, quand j'irais à cent ans,
Un âne ici sera, ma chère.

G....., (du Puy, Haute-Loire.)

ENIGME.

Sur mes trois pieds je suis au vrai très-singulier ;
Et ma tête et ma queue en tout point sont semblables.
Quant à mon cœur, rien n'est plus régulier.
Ah ! qui que vous soyez, si quelques misérables,
Pressés par le besoin, viennent vous supplier,
N'usez jamais de mon entier.
Tout malheureux sans doute doit me craindre.
Véritables amans, que vous êtes à plaindre,
Lorsqu'incertains de votre sort
Je puis imprudemment prononcer votre mort !
Mais nos mœurs ont rendu l'événement si rare,
Qu'on ne saurait plus craindre un pouvoir si barbare.

LOGOGRIPHE.

J'OFFRE, dans quatre pieds, un grain très-farineux ;
Mais en m'ôtant un point je suis devant vos yeux.

CHARADE.

Les Chinoises, dit-on, s'ornent de mon premier ;
Vous serez à l'abri passant dans mon dernier ;
Approchez mes deux bouts, vous aurez mon entier.

Par M. ROBERT, *habitant d'Issoudun, département de l'Indre.*

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Vent.*
Celui du Logogriphe est *Tarn,* où l'on trouve *rat.*
Celui de la Charade est *O-raison.*

Mémoires du duc de la Rochefoucauld. Un vol. *in*-18. Prix : 3 fr., et 3 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Ant.-Aug. Renouard*, libraire, rue S. André-des-Arcs, et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

LES mémoires du cardinal de Retz sont beaucoup plus dramatiques que les mémoires du duc de la Rochefoucauld ; en rapportant tous les événemens à lui, le cardinal a trouvé un moyen bien simple de ne pas s'écarter de l'unité sans laquelle il n'est point d'intérêt pour les lecteurs vulgaires; et l'on peut dire que la même vanité qui le rendit factieux lui faisait trouver, dans sa retraite, un certain plaisir à raconter ses fautes : les souvenirs de la Fronde lui plaisaient, parce que les incidens de la Fronde pouvaient encore servir à lui donner une certaine importance aux yeux de la postérité. Le duc de la Rochefoucauld, au contraire, a écrit sur ces temps malheureux dans les dispositions d'un homme qui sent que sa considération était indépendante des troubles civils, et que sa fortune aurait été plus brillante s'il n'eût pas sacrifié les faveurs de la cour à l'attachement qu'il eut toujours pour le prince de Condé; aussi ne se met-il jamais sur le premier rang : il ne cherche, ni ne fuit l'occasion de parler de lui; il ne fait ni l'éloge, ni l'apologie de sa conduite; il raconte, et se nomme sans affectation et sans fausse modestie lorsque les événemens auxquels il a pris part exigent qu'il le fasse. Comme historien, il ne conserve aucun souvenir favorable au parti qu'il a servi, aucune prévention injuste contre le parti qu'il a combattu :

cette impartialité qu'on ne peut trop admirer annonce un homme d'un grand caractère. C'est dans son ouvrage qu'on peut connaître les fautes et les torts du prince de Condé auquel il était dévoué, et les qualités du cardinal de Mazarin auquel il fut toujours opposé. Ainsi, en avouant que les mémoires du coadjuteur sont plus dramatiques que les mémoires de M. de la Rochefoucauld, nous sommes bien loin de donner la préférence aux premiers; ils ne plairont à un plus grand nombre de lecteurs, que parce que le plus grand nombre a toujours besoin qu'on lui donne, sur les hommes et sur les événemens, des jugemens tout faits, et assez passionnés pour que la mémoire puisse s'en charger sans effort : mais les bons esprits préféreront l'ouvrage du duc de la Rochefoucauld, parce qu'il est vrai, noble et simple dans ses récits, qu'il exerce la réflexion, et ne cherche jamais à la séduire. C'est la manière de Tacite, autant que des mémoires écrits sans prétention peuvent être comparés à une histoire dont chaque phrase est travaillée avec soin.

Ces mémoires n'avaient point été destinés à l'impression; les premières éditions qu'on en fit en Hollande, sur des copies dérobées, eurent beaucoup de débit malgré les fautes qui s'y glissèrent. L'auteur, mécontent de se voir défiguré, fut tenté de se faire imprimer lui-même : ses amis le détournèrent de ce dessein vraiment dangereux dans un moment où toutes les personnes dont ils parlaient vivaient encore; et à une époque où l'esprit de famille engageait à prendre en toutes choses parti pour les siens. En général, tous les écrits sur les affaires du temps ne doivent paraître que lorsqu'ils ne peuvent plus réveiller de haines; car, s'ils sont dictés par la vérité, ils blesseront tous les partis, et s'ils sont faits de manière à ne point blesser ceux

qui ont pris une part active aux troubles civils, ils seront sans intérêt pour la postérité. Il est vrai qu'on n'évite guère ces deux inconvéniens sans risquer de tomber dans un autre : un ouvrage qui doit long-temps rester manuscrit, s'altère en passant de mains en mains ; les dépositaires se permettent quelquefois des additions, quelquefois des retranchemens ; les libraires ensuite, pour faire les volumes plus ronds, mêlent des morceaux sur le même sujet à un ouvrage dont ils ne sentent pas le mérite, et croient l'avoir rendu plus complet lorsqu'ils n'ont fait que lui ôter son originalité : c'est ce qui était arrivé aux mémoires que nous annonçons. M. Renouard, qui aime les livres comme s'il n'était pas libraire, et les bons ouvrages comme s'ils contribuaient à la fortune de ceux qui les vendent, est parvenu à se procurer les copies les plus authentiques, dont une est corrigée de la main de M. de la Rochefoucauld ; et l'édition qu'il nous donne est la première qui ne laisse rien à desirer. Cependant, sans entrer dans des détails qui deviendraient fastidieux, nous croyons que la première partie n'est pas de la même main : M. Renouard reconnait la différence du style ; eh ! qui n'en serait frappé ? Des phrases d'une longueur qui désole l'attention, un enchaînement de conséquences dont on desire toujours la fin, quoiqu'il soit difficile d'en contester la justesse ; en un mot, tous les défauts opposés à ceux qu'on peut reprocher à M. de la Rochefoucauld considéré comme auteur : s'il a commencé à écrire d'une manière aussi prolixe, il faudrait en fournir des preuves incontestables pour que les gens de goût pussent se décider à le croire. Il ne suffit pas de dire que son style s'est formé : on sait bien que le style se forme par le travail ; mais on ne change point sa manière, par la même raison

qu'on ne change point la tournure de son esprit; et il y a tant de différences entre les quatre-vingt-douze premières pages de ces mémoires et la suite, qu'il est impossible d'y reconnaître le même écrivain. Au reste, nul reproche à faire à cet égard à M. Renouard : en disant qu'il regarde le commencement comme appartenant au duc de la Rochefoucauld, il ne donne que son opinion particulière; mais il avoue que le manuscrit sur lequel il a imprimé n'a commencé à lui servir qu'à la page quatre-vingt-treize de son édition.

Comme éditeur, M. Renouard a mis quelques notes ; il en est une dans laquelle il s'est montré plus tranchant qu'il n'appartient à un particulier, puisqu'il semble décider impérativement un objet sur lequel les plus grands politiques sont encore indécis. Nous la citerons :

« Si quelque chose prouve jusqu'à l'évidence la » supériorité de ces mémoires sur ceux qu'on » avait déjà mis au jour, c'est le soin avec lequel » on avait retranché tout ce qui pouvait blesser » et offusquer la *cour* ; ici se trouve une page » toute entière dont on n'avait jamais eu connois- » sance : on y voit le *jugement* que portait M. de » la Rochefoucauld sur l'utilité des états-géné- » raux. »

Il est naturel qu'en imprimant un ouvrage avec la permission de l'autorité, on en retranche tout ce qui blesserait, non la *cour*, mais l'autorité; cela est d'usage dans tous les pays, et jusqu'à présent on ne voit pas ce qu'on peut gagner à s'en écarter ; mais n'est-il pas possible aussi qu'on ait retranché l'opinion de M. de la Rochefoucauld sur l'utilité des états-généraux, seulement par égard pour lui ; car jamais on n'a cru que l'opinion de M. de la Rochefoucauld fût un *jugement* en politique? Dans une assemblée des états-géné-

raux, il voyait, et il l'avoue, l'intérêt de M. le prince de Condé; mais était-ce aussi l'intérêt de la France? Sous un roi mineur, pendant la régence d'une reine qui ne fut jamais cruelle, et qui succédait au cardinal de Richelieu qui avait irrité la noblesse par sa cruauté plus encore que par son despotisme: dans l'état d'effervescence où était la France qui passait de la confusion du pouvoir féodal à l'unité du pouvoir monarchique, pouvait-on espérer un heureux résultat d'une assemblée où chacun porterait ses prétentions, ses mécontentemens, ses souvenirs; où tous les efforts pour retourner en arrière devaient être vains, et n'auraient probablement eu d'autre résultat que d'arrêter l'essor que Louis XIV devait donner à son siècle? Des états-généraux sous un roi enfant, et après le cardinal de Richelieu! des états-généraux au milieu de l'esprit de la Fronde! il y a de quoi faire frémir, même après notre révolution. Il serait à desirer qu'un éditeur ne portât pas l'engouement pour l'ouvrage qu'il imprime, jusqu'à se prononcer sur des questions de cette importance. Qu'il se contente de faire remarquer qu'il rétablit une page supprimée dans les éditions précédentes, et qu'il laisse aux lecteurs le soin de juger les motifs qui jusqu'alors avoient commandé cette suppression.

Au reste, la note de M. Renouard tombe positivement sur le seul passage dans lequel M. de la Rochefoucauld s'amuse à chercher le meilleur parti qu'on aurait pu prendre pour finir les troubles de l'état; ordinairement il ne s'occupe qu'à raconter la conduite des partis, et il marque d'une manière lumineuse les erreurs dans lesquelles ils sont réciproquement tombés. On voit qu'il n'ignorait pas cette vérité si souvent confirmée par l'expérience, que, quand tout se mène par les passions, les fautes ne servent d'exemples ni à ceux qui les commettent,

ni à ceux qui en profitent, et qu'ainsi dans les troubles civils un parti se perd presque toujours par ce qu'il fait, et ne sort d'une situation désespérée que par ce que font les partis opposés. Si le cardinal de Mazarin eût été aussi passionné que ses ennemis, il aurait été sacrifié sans retour; mais il avait beaucoup de calme dans l'esprit, et son sang-froid devait à la longue assurer son autorité. La destinée de cet homme fut vraiment singulière; détesté de tous les ordres de l'état, banni par la haine publique, il vit à ses pieds tous ceux qui l'avaient proscrit, et mourut premier ministre, sans s'être jamais fait craindre, sans avoir en rien diminué le pouvoir qui lui fut confié.

Parmi les fastueuses inutilités prodiguées par la philosophie du dix-huitième siècle, on doit compter sur-tout les ouvrages dans lesquels on trace la conduite que doivent tenir ceux qui gouvernent. Pour que ces ouvrages fussent bons à quelque chose, il faudrait que les circonstances politiques se rencontrassent souvent les mêmes; et quiconque sait lire l'histoire est convaincu qu'il n'y a pas deux événemens semblables dans leur origine, dans leurs développemens, et dans leurs résultats. Tous les livres faits par des philosophes, pour l'instruction des rois, sont particulièrement ridicules en ce qu'ils supposent que les peuples sont toujours bons, reconnoissans, faciles à gouverner; et cependant il est incontestable que les nations sont quelquefois atteintes de folie : cela est toujours sensible dans les états démocratiques, et n'est pas sans exemple dans les monarchies. Pendant la Fronde, la France avait certainement des vertiges, puisqu'on y faisait la guerre civile en riant, et qu'on s'y livrait à tous les excès uniquement par vanité. Il n'y avait ni fanatisme, ni grands intérêts, ni ambition, ni aucune de ces brillantes erreurs avec lesquelles on porte si

facilement les peuples aux plus affreuses extrémités; tout était misérable dans les motifs, et peut-être n'y eut-il aucun résultat uniquement parce qu'aucun chef ne sut jamais ce qu'il voulait. Si le cardinal de Mazarin eût étudié les livres pour découvrir quelle conduite il devait tenir dans des circonstances aussi extraordinaires, il se serait fatigué bien vainement; il chercha ses ressources dans son caractère, et c'est en effet toujours là qu'on les trouve, quand on n'est pas un sot : on ne se sauve point avec l'esprit qu'on emprunte, mais avec le sien. Le cardinal était très-fin : de règle générale, la finesse n'est bonne à rien, c'est du moins un axiome reçu; et cependant elle lui suffit pour terminer la guerre civile et rétablir l'ascendant de l'autorité souveraine. Cet exemple est unique dans l'histoire du monde. S'il eût voulu imiter le cardinal de Richelieu, dont la mémoire était vivante, et dont il connaissait bien les projets puisqu'il avait été son élève, il aurait perdu la France en donnant de grands motifs aux mécontens, car les esprits ne demandaient qu'un prétexte pour pousser les choses à ce point où il n'y a plus de conciliation possible. Les factieux subalternes ne faisaient pas d'autre souhait, ainsi qu'on peut le voir dans les mémoires du cardinal de Retz; le duc de la Rochefoucauld laisse aussi entendre que les amis du prince de Condé trouvaient qu'il osait trop pour ce qu'il voulait, et pas assez pour ce qu'il aurait pu. Dans les troubles qui éclatent sous les gouvernemens monarchiques, les mécontens en sous-ordre sont toujours intérieurement disposés à aller plus loin que les chefs, car les chefs ont leur fortune faite, et les subalternes veulent faire la leur. Ce fut donc un grand bonheur pour la France que cette finesse du cardinal de Mazarin, qui, laissant toujours l'espérance aux mécontens en titre, ne força point à devenir ambitieux des hommes qui ne se révoltaient que par

vanité, et qui seraient tombés dans la dépendance des factieux populaires s'ils avaient été obligés de renoncer à s'arranger avec la cour.

Quoique le duc de la Rochefoucauld parle peu de lui dans ses mémoires, il est facile d'y démêler son caractère : c'était un homme qui se serait aisément contenté d'une vie tranquille, et auquel cependant les grands mouvemens ne déplaisaient pas; avec son sang-froid, il aurait volontiers poussé les choses à l'extrême, uniquement pour satisfaire sa raison qui lui demandait souvent quel était le but de tant d'agitations. Il n'y a rien de plus terrible que les gens raisonnables une fois qu'ils sont engagés dans les révolutions; il leur est quelquefois plus facile d'en partager les crimes que les petitesses; aussi ne reviennent-ils au repos de la vie domestique qu'avec un souverain mépris pour l'humanité. C'est dans les guerres de la Fronde que l'auteur des Maximes apprit à mettre tous nos sentimens, une partie de nos vertus, et tous nos vices sur le compte de l'amour-propre. En effet, il avait vu la France livrée aux horreurs de la guerre civile, il avait vécu avec tous les chefs, assisté à la plupart des conspirations, sans rencontrer un homme assez passionné pour méditer quelque chose de grand, ou assez sage pour sacrifier sa vanité à l'intérêt de sa patrie. Il peignit l'homme tel qu'il le connaissait; et s'il le montra toujours vain, c'est qu'il n'avait pu le considérer que sous ce rapport; aussi restera-t-il au premier rang parmi nos moralistes, parce que toutes ses maximes sont vraies quoiqu'elles ne soient pas d'une application aussi générale qu'il l'a pensé : comme historien, il est à la fois si naturel et si profond, qu'il ne peut plaire qu'aux hommes de bon goût et de bon jugement; mais il suffit de répandre cette idée dans le monde, pour que la nouvelle édition de ses Mémoires s'enlève avec rapidité.

FIÉVÉE.

Fables littéraires de Thomas Yriarte, poète espagnol, traduites en français par M. *Lhomandie*, professeur de langues anciennes et modernes. Un vol. in-12. Prix: 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez *Debray*, libraire, Barrière des Sergens, rue Saint-Honoré; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus.

Ce précepte d'Horace, qui termine l'une des fables de Thomas Yriarte, traduites par le professeur français, aurait pu devenir très-utile à cet auteur et à ce traducteur, si l'on savait toujours profiter des avis qu'on donne volontiers aux autres; mais, comme dit Lafontaine,

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Thomas Yriarte s'est figuré qu'il était né pour instruire le genre humain par des fables, et M. Lhomandie a jugé qu'il n'avait rien de mieux à faire dans ce monde que de le traduire. Il serait difficile de décider lequel des deux s'est trompé le plus lourdement. Le premier a fait soixante-sept fables, qui, selon le traducteur, lui ont acquis une grande réputation parmi les Espagnols; il les appelle littéraires, parce qu'elles sont toutes dirigées contre les critiques, avec qui il paraît que Thomas Yriarte avait de grands démêlés: il ne cesse de les invectiver et de se louer lui-même, comme c'est assez l'usage des mauvais auteurs; il se fâche, d'où je conclus qu'il avait tort. Son ton, toujours grondeur et hargneux, indispose le lecteur et lui fait rejeter la leçon d'un moraliste qui ne sait pas se modérer lui-même: on croit assister à la leçon du maître de philosophie de

M. Jourdain, qui, après s'être fait rosser par le maître de danse et le maître d'armes, dit, en rajustant son collet : « Ce n'est rien, un philosophe sait prendre les choses, et » je m'en vais composer contre eux une satire qui les » déchirera de la belle manière. » Voilà à peu près la morale du fabuliste espagnol, et cela fait une assez plaisante philosophie.

Jusque-là, il n'y a rien que de risible; mais ce qui devient sérieux, c'est que ce terrible auteur menace du poison quiconque osera trouver que ses fables sont mauvaises : « *Messieurs les rongeurs*, dit-il agréablement, » *craignez qu'on ne vous prépare de l'encre corrosive.* » Il dut y avoir en Espagne bien des gens en péril d'être empoisonnés, à moins que cette encre corrosive de Thomas Yriarte ne soit une figure, pour exprimer le mordant de son style et la force de ses épigrammes. Dans ce cas, je ne vois rien de moins dangereux, ni de plus innocent.

Je m'étais persuadé depuis long-temps que les Espagnols n'avaient pas le génie tourné à la naïveté de l'apologue : leur langue a des formes pompeuses qui s'y prêteraient difficilement. Michel-Cervantes a mis, il est vrai, dans son style, beaucoup de naturel, de gaieté et de finesse, mais cet auteur, qui avait prodigieusement voyagé, n'avait pas le caractère espagnol; on le voit bien, puisqu'il a travaillé à le réformer, et peut-être (qu'on me pardonne cette réflexion), avec plus d'esprit que de jugement. Tout son ouvrage n'a d'autre vue que de guérir ses compatriotes de ce goût pour l'héroïque et le merveilleux, qui avait fait écrire tant de romans de chevalerie. Ces romans étaient mauvais, sans doute; mais c'est une question, s'il ne valait pas mieux régler ce goût par la raison, que le déraciner par le ridicule. Les grandes actions qu'il pouvait produire ont disparu ; les mœurs qu'il rendait sévères se

sont amollies. Il ne s'est conservé que ce caractère fier et sérieux qui distinguait encore la nation de Charles-Quint, depuis même que cette fierté n'avait plus d'objet.

Je me persuadais donc que les écrivains de cette nation grave ne pouvaient réussir dans le genre naïf ou familier. Le caractère que Thomas Yriarte a donné à ses fables m'affermit dans mon opinion. Il n'y avait qu'un auteur de ce pays et de cette humeur, qui pût imaginer de donner à l'apologue un ton aussi sérieux, et de changer la douce bonhomie de ses leçons en critiques pleines d'aigreur.

Mais que penser de la littérature espagnole, si les fables de cet auteur sont aussi admirées que le prétend M. Lhomandie ? Et que penser de M. Lhomandie, si ces fables sont aussi mauvaises que je le prétends ? Or, je tiens pour impossible de trouver un inventeur plus sec et un écrivain plus froid que ce Thomas Yriarte; c'est ce que je ferai voir aisément.

La fable a, comme le poëme dramatique, ses héros, ses caractères et ses mœurs convenus; et de même que c'est une loi de représenter Achille emporté, et Médée violente, c'en est une de donner au paon de l'orgueil, au chien de la fidélité, et de la finesse au renard. L'invention consiste à mettre ces personnages en scène, et à faire ressortir leur naturel d'une manière piquante et instructive. C'est ce qu'Esope, Phèdre, Lafontaine, ont fait, chacun avec l'esprit qui lui était propre. Mais Thomas Yriarte est créateur à sa manière; ce puissant génie a imaginé (voyez ce que c'est que l'invention!) de substituer aux anciens héros de l'apologue, des animaux qui étaient plus de son goût, et de donner, par exemple, au crapaud, le caractère et le langage du paon. Cela n'est-il pas heureusement trouvé ? Voyez la fable LXI, où, pour représenter l'orgueil d'un auteur qui cherche le grand jour, il met en

scène un crapaud qui fait le glorieux, et il lui oppose (saisissez la beauté du contraste) un hibou qui se cache dans son trou, pour peindre le mérite modeste qui fuit la lumière. N'est-ce pas là une fiction d'un joli goût, et surtout bien entendue ? Car vous sentez que ce hibou, qui a toutes les raisons du monde de se cacher, puisqu'il est laid, et qu'il ne peut supporter le jour, est un emblême parfait du mérite, qui ne se cache que parce qu'il est modeste. Mais ne manquez pas d'admirer la belle réflexion qui termine cette fable, et le tour pittoresque que l'auteur donne à sa morale. *Hélas!* dit-il, *nous aimons mieux être crapauds publics que hiboux cachés.* Comme cela est ingénieux ! comme cela est dit finement, pour vous faire entendre que l'orgueil a plus de partisans que l'humilité ! Vous m'avouerez que ces *crapauds publics* sont d'un goût absolument neuf. Pour moi, je sais un gré infini à M. Lhomandie de nous avoir procuré une lecture aussi curieuse. Je vois bien des gens qui ne s'en amusent point, parce qu'ils ne savent rien approfondir; ils effleurent toutes les beautés avec dégoût; ils sont comme ce rat dédaigneux (pour ne pas sortir des fables), qui ne touchait aux mets que du bout des dents :

. . . *Tangentis male singula dente superbo.*

Je ne suis pas de cette humeur; je ne vois rien de plus divertissant qu'un auteur qui se rend ridicule de la meilleure grace du monde. Dieu merci, les Thomas Yriarte ne nous manquent point, mais on en voit peu qui donnent le bon exemple de faire contre les critiques un volume de fables. Il devrait y avoir, dans la république des lettres, un serment de *haine à la critique*. Un vrai Thomas Yriarte doit porter cette haine dans le cœur, comme un Romain y portait la haine des rois. Ce sont de bien abominables gens que ces critiques, qui n'ont point d'autre occupation

que de faire admirer ce qui est beau dans les arts de l'esprit, et de proscrire ce qui peut corrompre le goût de leur nation.

Voici un des tours les plus fins que Thomas Yriarte ait imaginé pour leur donner le change. *Je vais*, dit-il, *traduire une fable d'Esope....* Le critique, ainsi prévenu, lit et trouve une fable qui n'a pas le sens commun.... Il n'y a pas moyen de s'y tromper; c'est du Thomas Yriarte tout pur; c'est son style, c'est son air niais, on le reconnaît à merveille, et vous jugez comme on rit de sa finesse. Mais voici le tour. Il plaît à ce bonhomme d'imaginer qu'on y est trompé. Il suppose que le critique prend sa fable pour une fable d'Esope. Il lui fait dire qu'elle est charmante; et voilà mon sot qui part d'un grand éclat de rire, tout triomphant d'une méprise que lui-même a imaginée. *Ah! ah!* dit-il, *monsieur l'érudit, vous trouvez cette fable si heureuse? Eh bien! critiquez-la maintenant, elle est de moi.* Il est malin ce Thomas Yriarte. Il est toujours sûr d'avoir raison quand il fait la demande et la réponse.

On a déjà cité, mais en partie seulement, la fable de la chèvre et du cheval. C'est un meurtre; je la rapporterai toute entière, car c'est un morceau charmant, et très-propre à faire connaître tout à-la-fois le génie de l'original et le goût du traducteur.

« *La chèvre et le cheval.*

» Une chèvre, depuis long-temps, écoutait avec atten-
» tion les doux accords d'un violon harmonieux, elle tré-
» pignait de joie; et s'adressant à un cheval qui, charmé
» comme elle, avait oublié sa ration d'avoine, elle lui
» parla de la sorte : N'entends-tu pas l'harmonie de ces
» cordes? Hé bien! sache que ce sont les boyaux d'une
» chèvre qui fut autrefois ma compagne. Je me flatte,

» et ce n'est point un petit bonheur, qu'un jour mes in-
» testins sonores formeront des cadences aussi douces. Le
» cheval se retourna vers elle, et lui répondit : Si ces cordes
» résonnent, c'est qu'on les frappe avec des crins arrachés
» à ma queue. Le mal et la frayeur que cette opération me
» causa sont dissipés, et maintenant j'ai le plaisir de voir
» que le violon doit son éclat à mon secours. Toi qui
» espères une satisfaction égale, quand la goûteras-tu ?
» après ta mort. »

Il serait difficile d'imaginer l'instruction que Thomas Yriarte a tirée de cette fable : on pourrait la donner à deviner comme une de ces énigmes renforcées dont on n'a pas encore le sens, après avoir trouvé le mot. La voici :

« C'est ainsi qu'un mauvais auteur qui, pendant sa vie,
» n'a pas vu applaudir ses ouvrages, en appelle au juge-
» ment de la postérité, et se console. »

Je laisse aux curieux le soin de trouver le rapport qui peut exister entre les ouvrages d'un mauvais auteur et les boyaux sonores d'une chèvre. Il appartiendrait peut-être au traducteur de nous l'expliquer ; mais, pour moi, je ne suis pas assez fin connaisseur pour le découvrir. G.

Premiers élémens de la langue française, ou *Grammaire usuelle et complète*, rédigée d'après les principes des meilleurs auteurs tant anciens que modernes ; par M. *Caminade*, membre de plusieurs sociétés savantes. Seconde édition. Deux vol. in-8°. Prix : 9 fr., et 12 fr. par la poste. A Paris, chez *Agasse*, rue des Poitevins, n°. 18 ; *Garnery*, libraire, rue de Seine, vis-à-vis celle Mazarine ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

M. CAMINADE n'a pas eu la prétention d'établir un nouveau système : après un siècle où l'on a imaginé tant

de théories grammaticales, il a cru nécessaire de recueillir les bonnes observations qui avaient pu être faites sur quelques difficultés de la langue française. Il est peu de littérateurs modernes qui ne se soient occupés plus ou moins de cet objet. M. de Voltaire, conservant sous plusieurs rapports les traditions du grand siècle, a donné souvent des décisions pleines de clarté et de goût; M. Duclos, entraîné par l'esprit de système, a plutôt embrouillé cette matière qu'il ne l'a éclaircie; l'abbé d'Olivier a fait quelques réflexions fines dont on a pu profiter; et M. d'Alembert, dont les prétentions littéraires n'étaient fondées ni sur un goût délicat, ni sur une connaissance parfaite du génie de notre langue, n'a laissé qu'un petit nombre d'observations utiles. Il était à desirer qu'un homme de goût pût faire un choix dans ce mélange de préceptes bons et mauvais; et que, ne se livrant pas à l'esprit d'innovation du siècle, il eût soin de ne recueillir que les règles qui se concilient avec le caractère particulier de la langue française. C'est ce qu'a entrepris M. Caminade; il a, sous plusieurs rapports, atteint le but qu'il se proposait. Cependant on ne peut s'empêcher d'observer que plus d'une fois il a été entraîné involontairement dans les erreurs des écrivains modernes. Il est difficile, en s'occupant d'un travail de ce genre, de ne pas prendre quelques opinions hasardées dans des livres dont on est obligé de faire une étude approfondie.

Au nombre de ces erreurs que la critique doit relever, il faut remarquer celle qui a été commune à plusieurs écrivains modernes, et qui consiste à penser que l'instruction des anciens colléges était défectueuse. On connaît tous les sophismes rebattus qui furent employés pour prouver que, dans l'éducation, on devait principalement s'occuper de la langue française, et que l'étude des langues

mortes était à peu près inutile. M. Caminade ne partage pas tout-à-fait cette opinion; mais il cite, avec une sorte de complaisance, ce passage de d'Alembert, où la doctrine nouvelle est développée. « Des gens de lettres se récrient tous » les jours sur l'harmonie de la langue grecque et de la » langue latine; ils ne manquent pas de lui donner une » grande supériorité sur les langues modernes, sans comp- » ter d'autres avantages qui sont dus à la nature et au » génie de ces langues. L'admiration pour l'harmonie des » langues mortes et savantes se remarque sur-tout dans » ceux qui, ayant mis beaucoup de temps à les étudier, se » flattent de les bien savoir, et les savent en effet aussi » bien qu'on peut savoir une langue morte, c'est-à-dire » très-mal; cet enthousiasme, qui n'est pas toujours de » bonne foi, a sa source dans un amour-propre assez par- » donnable: on s'est donné bien de la peine pour apprendre » une langue difficile; on ne veut pas avoir perdu son » temps; on veut même paraître aux yeux des autres » récompensé des peines qu'on a prises, etc. »

Il n'était pas possible de mettre plus à l'aise la paresse et l'ignorance. En couvrant de ridicule ceux qui, par un travail pénible, étaient parvenus à entendre les chefs-d'œuvre de l'antiquité, on devait facilement réussir à dégoûter les jeunes gens d'une étude qui, après tout, ne pouvait faire d'eux que des pédans. Aussi cette doctrine philosophique s'était glissée dans les écoles long-temps avant la révolution, et l'on y remarquait une négligence et un dégoût qui annonçaient, dans les lettres, une prompte décadence. Nous avons dit que M. Caminade ne partageait pas tout-à-fait cette erreur; il convient que l'étude des langues anciennes est une mine abondante que les plus grands hommes ont exploitée; mais il offre en même temps aux jeunes gens un appât dont il est à craindre que

leur paresse naturelle ne les porte à profiter. « On sait, » dit-il, que beaucoup de personnes, qui n'ont jamais lu » Homère, ni Cicéron, se sont fait un nom dans la litté» rature par les productions les plus estimables. » Cette assertion n'est nullement fondée. Sans doute il a pu se trouver des gens de beaucoup d'esprit parmi ceux qui ont négligé leurs premières études : ils ont pu faire des ouvrages agréables; mais jamais ils n'ont pris rang parmi nos auteurs classiques. Dans le siècle de Louis XIV, le seul Boursault a fait exception ; encore ne doit-on considérer l'auteur d'*Esope à la Cour* et du *Mercure Galant* que comme un poète comique du troisième ordre. Nos grands maîtres, au contraire, ne sont parvenus à perfectionner la langue française que par une étude approfondie des anciens; c'est dans l'arrangement de leurs périodes, dans l'harmonie de leur style, dans la variété de leurs tours, dans la noblesse de leurs expressions, que ces grands maîtres ont puisé les beautés que nous admirons dans leurs ouvrages. L'art de la comédie exige peut-être moins que toute autre partie de la littérature, la connaissance de la langue latine; cependant, l'on sait que Molière, dont l'éducation avait été négligée, se livra, malgré son père, à ce genre d'étude, qu'il le cultiva toute sa vie, et qu'au milieu des occupations dont il était surchargé, il fit en vers une traduction de *Lucrèce*.

Au reste, les opinions hasardées que nous croyons devoir reprocher à M. Caminade ne se trouvent guères que dans sa préface. La Grammaire usuelle en est presque toujours exempte. Elle commence aux premières règles de la prononciation, embrasse toutes les parties de l'art de parler et d'écrire correctement, et se termine par un petit Traité de rhétorique, divisé en deux chapitres, dont l'un est intitulé : *De l'art d'écrire en prose et en vers*; et l'autre : *Des règles de la versification.*

On voit que cet ouvrage est un des plus complets qui existent en ce genre. Les préceptes sont exprimés avec élégance et clarté, et les exemples sont en général bien choisis. L'ordre que l'auteur a adopté mérite des éloges ; on passe sans fatigue d'un objet à un autre ; aucune définition n'est obscure ; aucune difficulté n'est sans explication ; et les irrégularités sont souvent éclaircies ingénieusement par les règles de l'analogie. M. Caminade a donné beaucoup de soin au chapitre de son ouvrage qui traite des participes ; on peut dire que personne, jusqu'à présent, n'a jeté plus de lumières sur cette partie de notre grammaire, qui a donné lieu à tant de théories différentes.

La Rhétorique de M. Caminade mérite à peu près les mêmes éloges quant à la clarté des définitions et à la justesse des principes. Cependant l'on est étonné de ne pas trouver, parmi les exemples cités à l'occasion des figures oratoires, ces modèles de l'éloquence française, qui ont prêté à la religion une voix si persuasive et si entraînante. Bossuet, Massillon, Fénélon ne sont presque jamais rappelés par M. Caminade. On voit à leur place Thomas, Vauvenargue et J. J. Rousseau. Si c'est un sacrifice que l'auteur a été obligé de faire aux philosophes modernes, il faut croire qu'il ne s'y est prêté qu'à regret : avec le goût qu'il annonce, on voit qu'il a dû sentir combien cette omission pouvait nuire à son travail. M. Caminade veut donner un modèle du style tempéré : combien n'en aurait-il pas trouvé d'exemples dans Fénélon et dans Massillon ? Obligé de le chercher dans M. Thomas, il choisit un passage de l'éloge de d'Aguesseau ; quoique ce passage soit un des meilleurs morceaux de l'orateur, on remarquera facilement qu'il est loin de pouvoir être présenté aux jeunes gens comme un modèle.

M. Thomas parle des vertus privées de d'Aguesseau :

ce sujet pouvait donner lieu aux peintures les plus douces et les plus touchantes. On devait s'attendre à voir ce magistrat célèbre retiré au sein de sa famille, oubliant la méchanceté des hommes au milieu des caresses de ses enfans, répondant à leurs questions naïves, et partageant leurs jeux. L'orateur pouvait faire valoir cette simplicité dans les manières qui distinguait d'Aguesseau, et qui donnait à ses grands talens un nouveau lustre. Rien ne l'empêchait de s'étendre sur l'indulgence qu'il avait pour des travers et des vices dont sa vertu antique l'avait toujours préservé. Ces sortes de tableaux étaient beaucoup trop naturels pour l'orateur moderne. Voici comment il s'acquitte péniblement de la tâche qu'il s'est imposée.

« Suivons, dit-il, d'Aguesseau dans l'intérieur de sa » famille, nous y verrons un spectacle aussi noble que » touchant. Père, époux, fils vertueux, il remplit ces » devoirs sacrés comme dans *les premiers âges du monde.* » Il adore la vertu dans son père, il l'a reçue en dot avec » son épouse; il l'enseigne lui-même à ses enfans : je » vois cette famille *auguste* et simple, unie par les nœuds » les plus tendres, vivre sous la garde d'une *auguste* dis- » cipline, dans cette joie que la paix, la concorde et la » vertu inspirent. Quel spectacle de voir un père savant » et vertueux, *revêtu de la pourpre, assis sur le trône* » *de la justice, entouré de ses jeunes enfans,* transporté » de joie en voyant leurs vertus éclore, les serrer dans » ses bras, les baigner de larmes de tendresse, les offrir » à la patrie ! O luxe ! ô dignité de notre siècle ! jamais » ta funeste grandeur ne donna un pareil spectacle au » monde. »

Jamais peinture n'exigea plus de simplicité, jamais elle ne fut faite avec plus d'emphase et de prétention. La vertu que d'Aguesseau adorait dans son père, qu'il a reçue en

dot avec son épouse, et qu'il enseigne à ses enfans, présente une suite de métaphores incohérentes; la tournure est froide et affectée. Qu'entend l'auteur par une *discipline auguste?* est-ce l'ordre qu'un père de famille vertueux établit dans sa maison? Le tableau qui suit n'a aucune vérité. Quand d'Aguesseau remplissait ses fonctions, il n'était pas avec ses enfans: se mettait-il en robe rouge pour jouer avec eux? On reconnaît, dans ces rapprochemens forcés, l'emphase d'un rhéteur. Que signifie ensuite cette apostrophe contre le luxe? C'était un lieu commun dont M. Thomas avait coutume de se servir quel que fût le sujet qu'il traitât.

On trouve, dans la Rhétorique de M. Caminade, des exemples mieux choisis que celui que nous venons de citer. Comme nous l'avons déjà observé, les défauts de cet ouvrage tiennent peut-être aux circonstances dans lesquelles l'auteur s'est trouvé: à une époque où les bons principes de l'instruction étaient oubliés, il fallait absolument, pour faire adopter un livre classique, sacrifier quelque chose aux préjugés dominans (1). Ces sacrifices n'étant heureusement pas nombreux, sur-tout dans la partie purement grammaticale, il y a lieu de croire que l'ouvrage de M. Caminade pourra être utile aux jeunes gens et aux étrangers qui voudront se perfectionner dans l'étude de la langue française.

P.

---

(1) La première édition de cet ouvrage a paru en l'an 7.

Extraits d'Homère et de Sophocle, ou *Seconde partie de l'Anthologie poétique grecque;* par *J. B. Gail*, professeur de littérature grecque au Collége de France. Prix : 1 fr., broché. A Paris, chez *l'Auteur*, au Collége de France, place Cambray; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

M. Gail vient de rendre un nouveau service aux études de la jeunesse par la publication de cette seconde partie de son *Anthologie grecque poétique.* La première partie contenait des morceaux choisis d'Anacréon, de Théocrite, de Pindare, d'Aristophanes, avec la traduction latine, la traduction française interlinéaire et des notes. La seconde, destinée à des étudians plus forts, est composée des plus beaux passages de *l'Iliade*, de *l'Odyssée* et de *l'Œdipe*, roi, de Sophocle; mais sans notes, et seulement avec la traduction latine. Le choix des morceaux est fait avec goût. On ne peut trop admirer et louer le zèle de M. Gail, qui consacre à faire de bons ouvrages élémentaires, le peu de loisir que lui laisse son important travail sur Xénophon.

Nous profitons de cette occasion pour réannoncer deux autres ouvrages de M. Gail, publiés il y a quelque temps: 1°. *Le Traité de la Chasse, de Xénophon, traduit en français d'après deux manuscrits collationnés pour la première fois, et accompagné de notes critiques.* In-18. Prix : 1 fr. 50 cent. A Paris, chez *l'Auteur*, et chez *le Normant.* — 2°. *Les Trois Fabulistes, Esope, Phèdre et Lafontaine, avec un commentaire sur Lafontaine par Champfort.* Quatre vol. in-8°. Prix : 10 fr. On vend chaque partie séparément. Paris. Mêmes adresses.

SPECTACLES.

Théatre Feydeau.

Second début de mademoiselle *Saint-Aubin* dans *Michel-Ange*.

Après avoir trois fois joué le rôle de Cécile, dans le *Concert*, aux applaudissemens unanimes d'un public toujours également nombreux et empressé, la débutante avait pris quelques momens de relâche : elle a reparu dans celui de Florina de *Michel-Ange*, et l'on s'est encore porté en foule à cette pièce.

Le Théâtre Feydeau semble être plus particulièrement celui des orages. Il y en a eu ce jour-là un assez violent, même avant que la toile fût levée. Le parterre s'est amusé à poursuivre par ses vociférations quelques hommes qui, placés sur le devant de la première galerie, laissaient des femmes derrière eux. Comme ils étaient là, pour ainsi dire, à sa portée, il les a regardés comme ses justiciables, les a *admonétés* et condamnés à se montrer plus galans. Il s'est, de préférence, attaché à un des coupables qui voulait à toute force être entendu. On a compris qu'il consentait à la retraite, mais qu'il desirait une capitulation honorable. Cinq ou six fois il a pris la parole. Sa phrase, commençant toujours par *l'impulsion de son cœur*, était toujours interrompue par des risées. Enfin, après une demi-heure de résistance, voyant que l'impulsion de son cœur était constamment baffouée, il a, moitié gré, moitié force, exécuté le jugement *d'expulsion*. Plusieurs autres, égale-

ment coupables du crime de lèse-galanterie, ont persisté dans leur révolte. Quand la toile s'est levée, on a eu l'air de vouloir s'opposer à la représentation jusqu'à ce qu'ils fussent rentrés dans l'obéissance. J'ai cru un moment que ce débat consumerait la soirée; mais les réfractaires ont laissé crier, sont restés à leur place, et le parterre s'est appaisé tout-à-coup, comme par miracle.

L'acte de police qu'il a exercé n'était pas sans doute de sa compétence; et, n'ayant pas de force coercitive, il a éprouvé qu'on pouvait lui résister impunément. Mais s'il a tort dans la forme, au fond, sa réclamation n'est-elle pas raisonnable? On objecte qu'il n'est pas juste de priver une femme du plaisir d'être à côté de son père, de son époux, de son *ami*. C'est sans doute un inconvénient: il lui restera du moins la ressource d'en être très-proche; et un léger sacrifice de sa part épargne à d'autres personnes de son sexe le désagrément d'avoir pour toute perspective, pendant trois heures, le dos d'un homme qui, plus grand qu'elles, les empêche de voir la scène. Vraiment, si l'intention du parterre n'était que de se procurer le plaisir de contempler plus à l'aise la plus belle moitié de l'assemblée, on pourrait trouver trop de personnalité dans son exigence; mais rien ne s'oppose à ce qu'on croie qu'il n'est mu que par un sentiment désintéressé de galanterie; et s'il entrait dans son procédé un peu de l'un et de l'autre motif, il est à présumer que les femmes n'en seraient point offensées.

Cependant, comme il est de la nature de toute espèce d'abus d'aller toujours croissant jusqu'à ce qu'il soit réprimé, il arrivera que cette querelle interrompra quelque jour entièrement le spectacle, et qu'il faudra l'intervention de la police pour la terminer.

On a d'abord donné *la Malade par amour*. C'est le grand talent de madame Scio qui seul avait soutenu ce drame

médiocre; dénué de cet appui, il a été sifflé dans la scène où la malade avoue son amour à celui qui le cause, avec une franchise qui choque un peu la bienséance. Ce n'est pas que ce personnage n'ait été bien rendu; mais il l'était supérieurement par madame Scio, et son absence a valu un affront à la pièce. Quand l'actrice estimable qui jouait la malade a reparu, on a eu soin de l'avertir par des signes non équivoques qu'on avait sifflé son rôle et non pas sa personne.

Il était temps néanmoins que cette pièce finît, et fit place à *Michel-Ange.*

On se souvenait encore de la douce émotion qu'on avait éprouvée au début de mademoiselle Saint-Aubin, lorsque, rappelée sur le théâtre une seconde fois avec sa mère, elle s'était jetée sur sa main, l'avait baisée avec tendresse, et qu'on avait vu leurs yeux baignés de larmes de joie et d'attendrissement. On en parlait dans l'assemblée lorsque mademoiselle Saint-Aubin a paru, et qu'on a vu un spectacle non moins touchant, la mère avec sa fille sur la scène. La situation de madame Saint-Aubin était embarrassante; on voyait l'inquiétude maternelle percer à travers la gaieté qu'elle était obligée de montrer dans le rôle de Zerbine; on a cru même s'apercevoir qu'elle disait tout bas à sa fille *courage.* Bientôt les applaudissement dont mademoiselle Saint-Aubin a été couverte ont permis à Zerbine de déployer sans contrainte tout son enjouement. La scène s'ouvre très à propos par une ariette, et mademoiselle Saint-Aubin, toujours sûre d'être accueillie avec enthousiasme dès qu'elle chante, a eu le temps et toutes les raisons possibles de se rassurer. On a vu, avec plaisir, que le talent de cantatrice n'était pas le seul qu'elle possédât: elle a débité quelques paroles avec justesse et sensibilité, avec un accent qui allait au cœur. Il reste encore

beaucoup

beaucoup de timidité à vaincre. Ses mains, trop souvent jointes, se levaient et se baissaient trop périodiquement. Sa mère et Elleviou lui en prenaient fréquemment une, non sans dessein, suivant toute apparence, et l'obligeaient ainsi à varier ses gestes : mais cette timidité même avait un charme inexprimable, et dont ne sauraient approcher ce qu'on appelle l'à-plomb et l'aisance, qui sont des qualités d'un autre âge, et qu'on ne doit pas trop s'empresser de voir éclore. Elleviou et madame Saint-Aubin, ayant l'air de protéger la jeune débutante, et de ne jouer en quelque sorte que pour la faire briller, offraient une scène infiniment plus touchante que toutes celles de *Michel-Ange*, auxquelles on ne pouvait guère prêter d'attention. C'était en quelque sorte deux drames en un, dont celui qui était réputé le principal se trouvait éclipsé par l'autre. Et comme acteurs et comme protecteurs, Elleviou et madame Saint-Aubin ont été au-dessus de tous les éloges. La figure de mademoiselle Saint-Aubin est très-agréable ; la candeur et l'ingénuité se peignent dans tous ses traits ; son maintien a de la grace et de la décence. Elle a été demandée avec transport ; sa mère ensuite. Madame Saint-Aubin s'est montrée rapidement à l'extrémité du théâtre, au bord de la coulisse, comme si elle eût craint de détourner de sa fille l'attention du public, et de lui dérober quelques applaudissemens. Cette situation pourrait faire le sujet d'un tableau plein d'intérêt.

Théâtre du Vaudeville.

Théophile, ou *les Deux poëtes*, par MM. *Pain* et .....

La poëte qui figure avec Théophile, dans cette pièce

est Colletet, père de celui contre lequel Boileau a fait ces deux vers très-peu dignes de lui :

> Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
> Va mendier son pain de cuisine en cuisine.

Les auteurs font jouer à Colletet un rôle infâme, et un très-brillant à Théophile. Ce dernier, incrédule et libertin, fut soupçonné d'être l'auteur du *Parnasse Satyrique*, recueil de méchancetés, de débauches et d'impiétés, et condamné, comme criminel de lèse-majesté divine, à être brûlé; ce qui fut exécuté en effigie. Arrêté au Catelet, en Picardie, et ramené à Paris, il fut renfermé dans le même cachot où avait été Ravaillac. On recommença son procès, et, malgré ses protestations d'innocence, il fut condamné à un bannissement. Il revint à Paris, où il mourut à 36 ans dans l'hôtel du duc de Montmorenci, qui lui avait donné un asile. Il avait de l'imagination et peu de jugement. On est persuadé que le père Garaste, dans *sa doctrine curieuse*, a outre-passé la médisance à son *égard*, quoiqu'il y eût du déréglement dans ses mœurs, et du cynisme dans ses discours et dans ses écrits. Racan disait que son plus grand tort était de n'avoir pas fait de meilleurs vers.

Le couplet d'annonce était naturel et facile. C'est bien assez, dit-on, qu'autrefois

> Il ait été brûlé dans cette ville;
> Aujourd'hui n'allez pas siffler
> Son effigie au Vaudeville.

C'est sa fuite au Catelet qui a fourni le canevas du drame. Là se trouve Silvie, à laquelle le talent de Théophile a inspiré en sa faveur la plus tendre prévention. Il est l'ami de son père, (qui est absent), et il vient se réfugier chez lui, déguisé en capitaine et accompagné de *Fier-à-Bras*, son domestique, vêtu d'un uniforme de

soldat. Il a fait route avec M. *Trousset*, prévôt, chargé de l'arrêter, et qui ne l'a point reconnu sous son déguisement. Cet officier *de robe courte* ne cesse de répéter qu'il est *fin*, et cependant il dit son secret au premier venu. Le prétendu capitaine avoue que Théophile est son ami, et le prétendu soldat confesse qu'il a été à son service. M. Trousset demande si le signalement qu'on lui en a donné est bon. Il se défie de son exactitude :

> Car en fait de signalemens,
> On en fait de si ressemblans,
> Qu'ils ressemblent à tout le monde.

Celui dont il fait lecture est bien celui du poète. *Fier-à-Bras* lui persuade le contraire, et lui en dicte un tout opposé. Moyennant ce stratagème, le capitaine s'imagine n'avoir rien à craindre. Il voit Silvie, dont il est enchanté, et qui, de son côté, le trouve charmant. Elle voudrait bien que Théophile, dont elle le croit l'ami, lui ressemblât. La suivante de Silvie, Florine, remontre à sa maitresse qu'elle a tort de se passionner pour ce poète qui est peut-être laid ou difforme. Elle répond qu'un homme d'esprit ne peut être désagréable :

> Crois-moi, Florine, le génie
> Embellit même la laideur.

Bientôt elle change de langage. Colletet, le véritable auteur du *Parnasse Satyrique*, qu'il a méchamment mis sur le compte de Théophile, arrive au Catelet chez le père de la belle Silvie, avec lequel il est lié. Il vient pour s'y cacher, parce qu'il a aussi quelque sujet d'inquiétude. Un mal-entendu fait que Silvie le prend pour Théophile. Comme il a l'air sombre et farouche, Silvie le trouve infiniment moins agréable que le faux capitaine, et son engouement s'évanouit

Les deux poètes se rencontrent, se disputent à l'occasion de leurs vers. Colletet tourne en dérision ces deux-ci de Théophile, qui sont véritablement des modèles de mauvais goût :

Le voici ce poignard, qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement; il en rougit, le traître!

« Pour les tiens, répond Théophile, personne ne te les « reprochera; on s'en rappelle pas un seul. » Colletet réplique par la menace de le faire connaître au prévôt. Au fort de la querelle, Trousset survient; il a tout entendu. Le capitaine et le soldat prétendent que Colletet est Théophile. Colletet, furieux, a beau crier à l'imposture, le prévôt donne ordre de le saisir. A la réflexion, il demande cependant ses papiers à Théophile, et comme le poète n'en a pas, Trousset ne sait plus que croire. Colletet commence à espérer; mais l'officier de robe courte lui déclare qu'il a aussi des notes contre Colletet, et s'assure des deux poètes.

Cependant Silvie accourt, elle a été joindre son père à une demi-lieue du château. En revenant de Paris, il avait versé et s'était légèrement blessé. Sa fille apporte la grâce de Théophile, que le père a obtenue. Elle a su que les deux prisonniers répudiaient l'un et l'autre ce nom, parce qu'il était proscrit. Pour découvrir quel est celui à qui il appartient, elle témoigne le plus vif intérêt pour Théophile: ce poète, enivré d'amour, tombe à ses genoux, et, au péril de sa vie, lui témoigne sa joie et sa reconnaissance. Silvie lui apprend qu'il a sa grâce, et lui dit que son père a quelque autre chose à lui communiquer. Il devine sans peine ce qu'elle n'ose dire, et passe du sein de l'infortune au comble du bonheur. Silvie annonce à Colletet que le parlement veut bien se borner à mépriser le *Parnasse Satyrique*; et Théophile déclare lui pardonner ses méchans vers, pourvu qu'il ne les mette plus sur son compte. Il se

est quitte pour quelques sarcasmes qu'on lui lance. Il faut, dit-on, l'excuser,

S'il n'eût mal parlé de personne,
Personne n'eût parlé de lui.

Les couplets de ce vaudeville sont, en général, très-bien tournés. Il y en a un qui peint très-agréablement le sort du poète, et qui finit ainsi.

Il attend la gloire long-temps,
Et toujours la fortune.

Ce joli drame a le double mérite de l'intérêt et de la gaieté. L'esprit y est répandu avec une juste mesure. Je n'y ai remarqué qu'un calembourg; et on peut passer un calembourg unique dans un vaudeville, et dans la bouche d'un valet. Celui de Théophile, en parlant de son arrêt et de son amour, lui dit :

Vous ne pourrez sortir d'affaire,
Car je vous vois entre deux feux.

On a demandé l'auteur. M. Pain a été nommé; on a ajouté qu'il avait un collaborateur qui voulait garder l'anonyme. La pièce a été très-bien jouée par MM. Henri et Chapelle, et par mademoiselle Desmares. Elle a eu un succès soutenu et mérité.

ANNONCES.

VIIe., VIIIe. et IXe. cahiers de la seconde année de la *Bibliothèque physico-économique*, instructive et amusante, à l'usage des villes et des campagnes, publiée par cahiers avec des planches, le premier de chaque mois, à commencer du premier Brumaire an 11, par une société de savans, d'artistes et d'agronomes, et rédigée par C. S. Sonnini, de la société d'agriculture de Paris et de plusieurs sociétés savantes et littéraires. — Ces trois cahiers, de 216 pag. avec des planch., contiennent, entre autres articles intéressans et utiles : Machine très-simple pour arroser les prés. — Moyen d'empêcher les étangs de geler. — Excellent préservatif contre les maladies contagieuses des bestiaux. — Potage économique et agréable, par le comte de Rumfort. — Blanchîment des toiles écrues en usage dans l'Inde. —

Education des volailles à l'île de Bourbon. — Manière d'extraire le sucre du miel. — Deux remèdes contre la goutte. — Guérison des chancres qui rongent les oreilles des chiens de chasse. — Description d'un fourneau d'évaporation. — Ciment turc pour les métaux, le verre, la porcelaine, l'acier, etc., etc. — Le prix de l'abonnement de la seconde année de cette Bibliothèque est, comme pour la première, de 10 fr. pour les 12 cahiers que l'on reçoit, mois par mois, franc de port par la poste. La lettre d'avis et l'argent doivent être affranchis et adressés à F. Buisson, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n°. 20, à Paris.

Considérations sur le glanage, pour servir de réponse à la question faite sur cet objet par la ci-devant Commission d'Agriculture. Par Etienne Calvel, ci-devant membre de plusieurs Académies, Sociétés littéraires et d'Agriculture, de la Société d'Emulation de Colmar. Prix : 50 c., et 60 c. par la poste ; avec cette épigraphe :

Non ignara mali, miseris succurrere disco. VIRG.
Je connus le malheur, puissé-je l'adoucir !

A Paris, chez A.-J. Marchant, libraire pour l'Agriculture, rue des Grands-Augustins, n° 12.

Cet ouvrage, écrit avec autant de sensibilité que d'éloquence, offre tout ce qu'on peut dire de plus sage pour concilier l'intérêt de la propriété et celui de l'indigence ; et assure à l'auteur de l'intéressante Feuille du Cultivateur, un nouveau titre à l'estime publique.

Abrégé de l'histoire romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la chûte de l'empire romain, en Occident ; traduit de l'anglais du docteur Goldsmith sur la douzième édition, par V. D. Musset Pathay, à l'usage des Lycées et écoles secondaires ; seconde édition, soigneusement revue et corrigée, avec une carte de l'*Italie* et de la *Gaule*. Un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 25 cent., port franc.

A Paris, chez Hyacinthe Langlois, libr., quai des Augustins, n° 67. On trouve *l'Histoire de la Grèce*, du même auteur ; deux vol. in-8° avec cartes. Prix : 9 fr. et 12 fr., franc de port ; et *l'Abrégé de la même*, à l'usage des classes ; un vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 25 cent., port franc.

Au lieu de noyer les faits dans des réflexions morales, Goldsmith présente sans cesse un tableau rapide dont toutes les parties se lient les unes aux autres. Son style vif et plein de concision, lui a mérité à juste titre le nom de *Tacite anglais*. De temps en temps il lui échappe une réflexion ; mais elle est si précise et surtout si naturelle, qu'on croit toujours soi-même l'avoir faite avant de la lire.

Bibliothèque géographique et instructive des jeunes gens, ou Recueil de Voyages intéressans pour l'instruction et l'amusement de la jeunesse, par Camp ; tradu t de l'allemand avec des notes, et ornés de cartes et figures. — Sixième et dernière livraison de la seconde année ; contenant les tomes 3 et 4 du voyage de Chardin en Perse, et autres lieux de l'Orient. Deux vol. in-18, fig. et une belle carte de la Perse. Prix : 3 fr. et 3 fr. 60 cent., par la poste. — La souscription pour la troisième année, qui comprendra les voyages en Europe, est ouverte à raison de 15 fr. pour Paris, et 19 fr. 50 cent., franc de port.

A Paris, chez Gabriel Dufour, libraire, rue des Mathurins, au coin de la rue de Sorbonne.

Code civil des Français, contenant les motifs de chaque loi, les rapports faits au tribunat, les discussions qui y ont eu lieu, et les

discours prononcés au corps législatif, suivi d'une table raisonnée des matières ; par l'auteur du Dictionnaire Forestier. Cinq vol. in-8°, et un volume renfermant le texte, imprimé sur l'édition de la République, auquel on a joint une table très-étendue des matières. Prix des 6 vol. : 15 fr., et 20 fr. par la poste.

A Paris, chez Garnery, libraire, rue de Seine.

Le meilleur commentaire du Code se trouvant dans les motifs et les discussions auxquels chaque loi a donné lieu, le public ne peut qu'accueillir favorablement le recueil que nous lui annonçons. Les éditions officielles que le Gouvernement a publiées, ne renferment que le texte.

Manuel latin, ou Choix de compositions françaises et recueil de fables et histoires latines ; le premier, pour préparer à la traduction des auteurs latins ; le second, pour faciliter l'intelligence des écrivains du siècle d'Auguste ; l'un et l'autre contenant un vocabulaire. Par J. E. J. F. Boinvilliers, correspondant de l'Institut national de France, etc. 4e édition. — Tous les devoirs français que renferme cet ouvrage, dont la publication a été retardée bien involontairement, coïncident en tout avec les règles de la syntaxe contenues et développées dans la Grammaire latine du même auteur. Ces deux ouvrages classiques, et généralement adoptés, ne subiront plus de changement, il n'y a d'éditions avouées par l'auteur que celles dont les exemplaires sont signés de lui à la main. A Paris, chez Hocquart, rue de l'Eperon, n° 1 ; Barbou, rue des Mathurins. A Rouen, chez Auguste Delalain. Prix : 2 francs 40 cent. cart.

Nouvelles observations sur la Grammaire française, pour servir de complément à celle de M. de Wailly, par M. Lardillon, associé correspondant de la société des Sciences et Arts de Dijon. Un vol. in 8. Prix : 1 fr. 50 cent., et 2 fr. 10 cent., franc de port par la poste. — Cet ouvrage est fait pour ajouter un nouveau mérite à la Grammaire de Wailly : des principes lumineux, des observations délicates, des remarques judicieuses, beaucoup d'aperçus nouveaux, doivent assurer à l'auteur le suffrage de ceux qui le liront. Cet ouvrage ne peut être que très-utile aux Français qui veulent saisir toutes les finesses de la langue, et aux étrangers qui veulent en étudier les principes.

A Paris, chez Grégoire, libraire, rue du Coq Saint-Honoré, n° 135 (*bis*) ; et Thouvenin, libraire, quai des Augustins, n° 44.

Marie Menzikof et Fédor Dolgorouki, histoire russe, en forme de lettres ; trad. de l'allemand d'Auguste Lafontaine, par madame Isabelle de Montolieu. Deux vol. in-12, brochés. Prix : 4 fr. pour Paris, et 5 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris, chez Gosset, libraire, palais du Tribunat, galerie de bois, n.° 234. — On trouve chez le même libraire, Aristomène, traduit de l'allemand, d'Auguste Lafontaine, par madame de Montolieu. Deux vol. in-12, brochés. Prix : 4 fr. pour Paris, et 5 fr. 50 cent. par la poste.

Mémoire sur l'Hortensia, plante nouvelle de la Chine. Deuxième édition, augmentée d'un autre Mémoire sur le cestrau, ou galand du jour, du soir et de la nuit, arbrisseaux très-odoriférans, et qui méritent par cette raison d'être cultivés dans nos jardins ; par J. P. Buc'hoz, méd.-naturaliste ; br in-8°. Prix : 50 c., et 60 c. par la poste.

A Paris, chez Mme. Buc'hoz, épouse de l'auteur, rue de l'Ecole de Médecine, n°. 30.

CES DIFFÉRENS OUVRAGES SE TROUVENT AUSSI CHEZ LE NORMANT, LIBRAIRE, RUE DES PRÊTRES SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS, N°. 42.

NOUVELLES DIVERSES.

Londres. — Nous félicitons, dit le *Morning-Chronicle*, nos concitoyens de ce que l'on peut considérer les derniers débats du parlement comme la défaite de la nouvelle administration. La première mesure ministérielle proposée par M. Pitt n'a obtenu, hier soir, qu'une majorité de 40 voix. Il n'est pas douteux que le bill ne soit abandonné, et que de nouveaux arrangemens ministériels n'aient bientôt lieu. Nous espérons que la minorité deviendra majorité si l'on en vient à de nouvelles divisions, et que M. Pitt sera forcé de céder à l'esprit qui anime à la fois le parlement et le public.

Les débats qui ont eu lieu hier soir à la chambre des communes sont beaucoup plus importans par leur résultat que par les raisons données pour et contre. Le ministre n'a eu qu'une majorité de 40 voix, et cette division est vraiment décourageante, si l'on considère les efforts qu'a faits M. Pitt : une aussi faible majorité dans une discussion aussi importante pour les ministres, loin de leur fournir un juste motif de triomphe, n'est pour eux qu'une défaite presque totale.

On saura bientôt quel est le plan de conduite que se propose M. Pitt; et s'il se résout enfin à soutenir un combat aussi prodigieusement inégal sous le rapport des talens, il ne sentira pas redoubler son courage en voyant ce qu'a produit son grand et premier effort : sa majorité de 40 voix n'est que supérieure à celle qu'avait son digne prédécesseur, lorsque, voyant son administration frappée d'un coup mortel, et cédant aux desirs du parlement, il s'est retiré d'un poste qu'il ne pouvait plus occuper à l'avantage de son pays. Dans la séance des communes du 5 juin, il avait dit :

Personne ne contestera que le grand objet de recruter et d'organiser notre armée de ligne, ne mérite toute l'attention de la chambre et l'approbation de la nation entière. Tout le monde conviendra qu'il est de la plus grande importance de fonder un établissement militaire, non-seulement proportionné aux circonstances où nous nous trouvons, mais encore propre à offrir une ressource suffisante pour être employé dans une guerre continentale, si les circonstances l'exigeaient. Ces circonstances peuvent se

présenter ; et il est d'une sage politique de se montrer en état d'agir en ce cas avec vigueur et avec succès. Mais rien n'annonce cette guerre continentale que semblent appeler les vœux du ministre. Au contraire, tout semble présager la continuation de la paix de l'Europe, l'Angleterre exceptée ; car les dernières lettres de Ratisbonne parlent d'une ouverture qui vient d'être faite par le ministre directorial aux ministres des états de l'empire à la diète, pour les informer que le gouvernement français a remis à M. de Cobentzel, ministre impérial à Paris, une note relative aux explications demandées sur les arrestations à la rive droite du Rhin. Cette affaire, est-il dit, est maintenant arrangée, et on attend d'un jour à l'autre une déclaration du gouvernement de Bade, propre à écarter de la diète toute délibération à cet égard. En conséquence, la décision d'ouvrir le protocole sur cette affaire vers la fin de juin, a été rapportée.

A la seconde lecture du bill pour la défense de l'état, la discussion a été très-animée encore. Quatre orateurs ont parlé contre. M. Pitt, résumant toutes les opinions énoncées contre son plan, demande à ceux qui l'ont combattu, leurs conseils, leurs moyens, leurs systèmes et leurs amendemens ; et, passant aux détails, il s'étonne de ce qu'on se laisse arrêter par des *petites considérations paroissiales*, lorsqu'il s'agit des intérêts fondamentaux de la patrie et des plus chères espérances de l'Europe. D'ailleurs, il nie que ce mode soit arbitraire ou tyrannique ; il insiste sur la nécessité d'avoir une force respectable, et conclut en invoquant les lumières et les conseils des honorables membres qui lui sont opposés.

M. Fox a parlé pendant plus de deux heures, avec un ton fort animé. Il a combattu le projet, parce qu'il lui semblait être inconstitutionel, avoir beaucoup d'inconvéniens et ne pas atteindre le but qu'on s'était proposé. Il pense qu'on peut se servir utilement des milices de l'armée de réserve et de l'armée régulière ; qu'on peut s'en reposer sur le patriotisme et l'énergie des habitans pour défendre leur pays. Il repousse les reproches que M. Pitt lui a faits, en rappelant que lui-même avait demandé la création d'un comité pour examiner la situation militaire de l'état. Il s'arrête un moment sur une phrase du discours de M. Pitt..... « A parler franchement, dit l'orateur, il me semble qu'il y a également défaut de » modestie dans M. Pitt et dans M. Addington. L'un parle

» de lui-même comme s'il faisait à lui seul toute l'ad-
» ministration actuelle ; l'autre comme s'il avait été lui
» seul toute l'administration dernière. Cela me paraît in-
» jurieux à la majorité du dernier ministère, qui forme
» encore la majorité du nouveau. Qu'avons-nous donc à
» faire des six membres qui partagent si heureusement la
» gloire et la fortune de l'administration présente et pas-
» sée ? Ils *ont été* ministres, nous l'apprenons par le ca-
» lendrier de la cour : qu'ils soient *encore* ministres, nous
» en avons des autorités également incontestables. Ils sont
» membres des deux cabinets, et non, heureusement pour
» eux, dans l'état abandonné de ceux qui n'appartiennent
» ni à l'un ni à l'autre. (Longs éclats de rire.) » Après cette sortie, M. Fox reprend l'examen du bill proposé ; il en démontre les inconvéniens. Il termine par dire qu'il s'excuserait d'avoir si long-temps occupé l'attention de la chambre d'un projet si défectueux, si le caractère de son auteur ne lui avait paru mériter cette marque de considération.

Le bill n'a obtenu encore que la faible majorité qu'il avait eue à la première lecture.

On mande de Naples, que le chevalier Acton, avant son départ de la cour, a été comblé des bienfaits du roi.

Des lettres de Ratisbonne nous apprennent que le chargé d'affaires de France, M. Bacher, a demandé au ministre de l'électeur archi-chanchelier, M. le baron d'Albini, l'éloignement de l'évêque français émigré de Sisteron, et du père Maure Horn, Ecossais, qui était étroitement lié avec M. Drake.

PARIS.

Il paraît des *Mémoires secrets* de M. de Montgaillard (1), dans lesquels on trouve des détails très-curieux sur une foule de faits qui appartiennent à la révolution. L'auteur s'accorde, en plusieurs points, avec M. Méhée ; il soutient constamment que le général Moreau était d'accord avec Pichegru, pour le rappel des Bourbons. « Je les plains, » dit-il ; je me plains, d'être forcé, par le plus inexorable » de tous les devoirs, à élever ma voix en ce moment. » Ce n'est point contre ces infortunés que je parle, c'est

---

(1) Un vol. in-8° Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez Petit et le Normant.

» pour ma patrie que j'écris. J'achèterais mon propre » silence au péril de ma vie, si ce silence pouvait être » compatible avec la fidélité que je dois au gouvernement. » Ces pages sont baignées de mes larmes. »

Tout n'est pas également intéressant dans cet écrit, qui paraît avoir été tracé avec une grande rapidité. Il importe, par exemple, peut-être assez peu de savoir que M. de Montgaillard a fait « deux dîners excellens chez » M. le comte d'Odonnal, et qu'il y a mangé des pois » verts et des fraises, avant la mi-mai. » Il y a beaucoup d'autres particularités de ce genre, qu'il aurait également pu nous laisser ignorer. Mais la plus grande partie de ces Mémoires sera lue avec avidité par tous ceux qui connaissent la révolution, ou qui veulent la connaître. On y trouvera des notices sur une quantité de personnages remarquables, que l'auteur a vus de près, et des anecdotes piquantes, qui n'étaient pas connues, ou ne l'étaient guères.

M. de Montgaillard garantit l'exactitude de ses récits. « Il faut que ces pages vivent de vérité, que mon témoi- » gnage paraisse ce qu'il est, le témoignage d'un homme » d'honneur : et puisque mon devoir m'oblige à reproduire » mon nom aux regards du public, je dois à mes enfans » de leur laisser intact l'héritage d'honneur que mon père » m'a transmis. »

Ailleurs il dit : « Les amis de l'Angleterre affectent de » répandre que je suis un homme sans nom, sans consi- » dération, sans existence; ils espèrent affaiblir ainsi la » force des témoignages. » Après avoir établi sa noble descendance, et prouvé qu'il n'était pas un homme sans nom, M. de Montgaillard ajoute : « J'aime mieux avoir » rendu un service à la république, que descendre du roi » Clovis. » Entr'autres services rendus par lui à la république, il rappelle le conseil qu'il donna à l'archiduc Charles pendant le siége de Mantoue. « M. l'archiduc » faisait alors le siége de Kehl : on m'assura qu'il était » dans l'incertitude s'il continuerait les opérations de ce » siege, ou s'il détacherait une partie de son armée pour » provoquer la levée de celui de Mantoue. Je crus qu'il » ne pouvait y avoir aucune raison suffisante pour m'em- » pêcher d'exprimer, au quartier-général de M. l'archiduc, » une façon de penser conforme aux intérêts de ma patrie, » dans cette circonstance majeure. »

Il avoue franchement qu'après être retourné au parti

de la république, qu'il a d'abord combattu, il conserva quelque temps les apparences royales, pour être utile à l'armée française en Italie. « Si l'on osait appeler cela être » espion, je m'honorerais de l'avoir été; car je n'ai jamais » été conduit que par mon zèle, et n'ai été payé que par » mes services. »

Parmi les choses extraordinaires qu'on trouve dans cette brochure, aucune n'est plus extraordinaire que ce qu'on y raconte de M. le comte de Trautmansdorff, ministre autrichien. « M. Robespierre, disait ce ministre, est un » homme bien étonnant; depuis plus de six semaines il » nous empêche de dormir : pourquoi aussi ne pas le re- » connaître ? Tout serait terminé de cette manière. »

L'auteur fait de MM. Bertrand et d'Antraigues le portrait le plus hideux et le plus effrayant, et ne flatte pas M. Necker, comme on va voir.

« J'ai lu une lettre de M. Necker à M. Bertrand, à » Rennes, de la fin de l'année 1788. Le Janus-genevois » remerciait le Samuel-Bertrand, intendant, de la manière » heureuse avec laquelle il dirigeait l'opinion contre les » les castes privilégiées, à Nantes et à Rennes. M. Ber- » trand avait le lâche amour-propre de montrer cette lettre; » M. Necker a répandu la *première goutte* de sang de la » révolution, et M. Bertrand a vendu cette goutte. »

Quand à M. d'Antraigues, l'auteur assure « qu'il ven- » dait aux Anglais le sang des hommes dont il était le » ministre, et riait comme un fou des victimes et des » dupes qu'il faisait. Croira-t-on que M. Montet et moi » avons eu la preuve de ces faits, de la bouche même de » M. d'Antraigues ? »

M. Wickham est un *citron* politique et à l'obligation à M. Drake de n'être pas le plus inepte des négociateurs.

M. de Montgaillard parle en termes flatteurs du caractère de M. d'Avaray, non de son esprit; de M. Guillermi, et surtout de l'archiduc Charles; de M. de Breteuil, comme d'un imbécile qui, parce qu'il a fait serment de porter toujours le cordon bleu sur la poitrine, en a fait faire un de toile cirée, qu'il garde même dans le bain.

Voici quelques-uns des traits dont il peint M. Pitt. « M. Burke disait de ce premier ministre de l'Europe : » On dirait qu'il joue avec le monde comme avec un » bilboquet..... Devenu homme et ministre le même jour, » il fut doué par la nature d'une éloquence rare, même en » Angleterre. C'est un excellent administrateur, et peut-

» être le meilleur financier qu'ait eu la Grande-Bretagne.
» Son désintéressement pécuniaire et son esprit national
» sont devenus des vérités géométriques, et lui méritent
» toute la confiance de son estimable nation.... Il maîtrise
» l'opinion ; il a gouverné par le sentiment d'une haine
» profonde contre la France : c'est celle d'Annibal contre
» Rome. Personne n'ignore que lord Chatam, ramenant
» son fils à Londres, le fit mettre à genoux sur le tillac,
» et lui fit jurer, à la vue de Calais, une haine irrécon-
» ciliable à la nation dont il quittait le territoire....
» Malheureusement, avec l'ame de Machiavel, il n'a pas reçu
» le génie de Richelieu. Toutes ses entreprises politiques
» contre la France portent l'empreinte de la médiocrité
» de son génie.... M. Pitt est peut-être, jusqu'à Douvres,
» l'homme le plus étonnant qu'ait enfanté la Grande-
» Bretagne : à Calais ce n'est plus qu'un homme ordi-
» naire. »

M. de Montgaillard regrette la perte de ses papiers que son valet de chambre, recherché par la police, a brûlés en l'an 8; ce qui l'empêche aujourd'hui « de donner au
» public toute sa correspondance avec Louis XVIII,
» aussi bien que beaucoup de lettres de M. d'Antraigues,
» et de plusieurs agens de M. le prince de Condé. »

Il faut lire, vers la fin de l'ouvrage, les idées de l'auteur sur la révolution et ses causes. « *La révolution fran-*
» *çaise n'est point la suite réfléchie d'un plan antérieur à*
» *la convocation des états-généraux; elle me paraît*
» *tout simplement le résultat, peut-être nécessaire et à*
» *peu près inévitable, de la corruption du siècle; de la*
» *perfection des sciences et des arts; (perfection, la*
» *plus dangereuse des maladies de l'esprit humain), des*
» *fautes de la cour, des vices bien plus que des crimes*
» *des grands, de la mobilité de l'esprit public, et des*
» *circonstances particulières dans lesquelles l'Europe se*
» *trouvait placée, depuis plusieurs années, par une con-*
» *séquence forcée de l'égoïsme qui a caractérisé ce siècle,*
» *et de la cupidité qui a signalé la fausse politique des*
» *puissances.... Nul esprit n'en devina les événemens,*
» *aucun cabinet n'en entrevit les conséquences, et un seul*
» *homme a su y mettre un terme.* »

Le gouvernement monarchique paraît à l'auteur le seul convenable. « Je ne sais si Montesquieu n'a pas craint de
» dire qu'il n'y avait qu'une manière sage et utile de gou-
» verner les hommes, mais je sais bien que la nature

» nous l'indique en ne donnant qu'un chef à la famille ;
» je crois que si la Providence eût condamné Montesquieu
» à être contemporain de la révolution, ce grand génie
» eût effacé une partie de son Esprit des lois. Le génie de
» Montesquieu est tout entier dans ses Considérations sur
» les Romains. »

— On compte à présent neuf condamnés à mort pour la conspiration, qui ont obtenu leur grace. Le dernier est Charles d'Hozier. Ils ont été transférés de la Conciergerie au Temple. On dit qu'au 14 juillet ils seront mis en liberté. Les autres condamnés à mort ont été envoyés à Bicêtre. Ils se sont tous pourvus en cassation.

De ceux qui ont été condamnés à la détention de deux ans, aucun ne s'est pourvu, si ce n'est la fille Hisai. Le général Moreau a renoncé à cette faculté, après une longue conférence avec ses conseils, et une plus longue avec sa femme.

— On annonce que le fameux M. Drake est de retour sur le continent, et qu'on ignore où il va se fixer.

— On fait en ce moment des travaux à l'hôtel des Invalides ; on croit qu'ils ont pour objet des dispositions pour les cérémonies et les fêtes du couronnement, que l'on dit être renvoyé au 18 brumaire

— Le 30 prairial, à cinq heures du soir, le soleil parut d'une couleur purpurine de phosphore. L'atmosphère était très-nébuleuse, sans être chargée de nuages. Le baromètre à cuvette, bien purgé d'air, était à 28 pouces et demi ; le thermomètre de Réaumur au mercure, à 15 degrés et demi. La direction de la boussole devint folâtre pendant une minute ; la boussole de déclinaison était à 18 degrés 45 secondes du nord à l'ouest. Si l'on peut attribuer des effets semblables à des causes pareilles, on peut croire qu'il y a eu grande éruption volcanique sur notre hémisphère, ainsi qu'il arriva lors des tremblemens de terre de Messine et de Lisbonne, suivant les observations de M. Lemonnier.

— On lit dans la gazette de Hambourg, un article où il est dit positivement que l'ex-général Lahorie et Fresnières, secrétaire du général Moreau, ont été arrêtés à Neisse, petite ville de la Silésie prussienne, sur la demande du gouvernement français.

— On trouve chez *le Normant*, les *Vers Homonymes*, suivis des *Homographies*, par M. *Fréville*, professeur aux écoles centrales. Cet ouvrage forme un fort volume in-12, et se vend 2 fr. 50 cent., et 3 fr. 25 cent. par la poste.

(N°. CLVII.) 11 Messidor an 12.
(Samedi 30 Juin 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ESSAI DE TRADUCTION

Du Prædium Rusticum, *poëme latin du P.* Vanière.

Fragment du deuxième livre, qui commence au 350e vers :
Ille suæ hominum, *etc.*

Trop heureux ce mortel qui, sans trouble et sans bruit,
Vit dans l'obscurité d'un champêtre réduit,
Et borné dans ses vœux, content du nécessaire,
Interdit à son cœur tout espoir téméraire !
Sa seule ambition est de donner des lois
Aux fleurs de ses jardins, aux arbres de ses bois.
Il n'a pas pour le gain cette ardeur inquiète
Qui, toujours renaissante et jamais satisfaite,
Fait sur des monceaux d'or asseoir la pauvreté ;
Jamais trop de savoir n'enfla sa vanité.

D

Le seul art qu'il possède est celui de bien vivre,
De soigner des troupeaux, de connaître et de suivre
L'influence des cieux et l'ordre des saisons,
La nature des vents et le temps des moissons.
Il méconnaît l'envie, et d'un peuple volage
Ne va point follement mendier le suffrage,
Et montrer, en tombant du faîte des honneurs,
La triste vanité des humaines grandeurs.
Il ne redoute point, étranger aux affaires,
Et la voix de Thémis et ses arrêts sévères.
Comme il ne hait personne il n'a point d'ennemi ;
La crainte, le remords n'approchent pas de lui :
Nul regret ne se mêle à sa gaîté durable,
Et jamais le dégoût ne s'assied à sa table.

D'un bras infatigable il poursuit ses travaux ;
Tantôt sème un blé pur dans les sillons nouveaux ;
Tantôt le redemande à son terrain fertile.
Ainsi croît sa vigueur ; ainsi son corps agile
Ignore et ces douleurs et ces infirmités
Qu'enfante la mollesse au sein des voluptés.
Tout mets lui paraît bon, car la faim l'assaisonne ;
Et sa faim, le travail chaque jour l'aiguillonne.
Un facile sommeil lui verse ses pavots,
Tandis que l'opulent cherche en vain le repos,
Et sur sa couche d'or, bercé par la mollesse,
Veille et demeure en proie à sa noire tristesse.

Vaut-il mieux, méprisant la nature et ses lois,
Courir au sein des mers sur un fragile bois,
Y poursuivre Plutus et franchir les limites
Qu'à nos vastes desirs un Dieu même a prescrites ?
Vaut-il mieux habiter un monde corrompu,
Où l'intérêt toujours étouffe la vertu ;
Et, jaloux d'un vain nom qu'on poursuit à toute heure,
Tantôt d'un grand superbe assiéger la demeure,
Courtiser sans rougir d'indignes serviteurs,
Et s'ouvrir en rampant la route des honneurs ;

Et tantôt, se laissant aller à l'indolence,
Traîner dans les langueurs sa pénible existence?
Vaut-il mieux au barreau, prostituant sa voix,
Défendre l'innocence et le crime à la fois;
Ou, d'un triste avocat qui s'emporte et qui crie,
Comme juge, écouter la longue plaidoïerie,
Et, voué sans relâche aux affaires d'autrui,
Laisser journellement les siennes dans l'oubli?
Vaut-il mieux, sous le poids d'une usure effroyable,
Feignant de l'obliger, écraser son semblable;
Ou, cherchant dans la guerre un barbare butin,
S'engraisser à loisir des pleurs du genre humain?
Tandis qu'on peut aux champs cueillir d'une main pure
Les faciles trésors qu'enfante la nature.
Heureux, a dit Virgile, heureux le laboureur,
S'il sait l'être en effet, s'il connaît son bonheur!
Mais Virgile aime mieux percer le voile immense
Qui des mondes divers nous cache l'ordonnance.
Ainsi ce beau génie, en ses doctes loisirs,
Pâlit sur des objets créés pour nos plaisirs;
Il suit, sans se lasser, la route peu connue
Des globes radieux errans dans l'étendue,
Les classe, et savamment les range en divers corps;
Tandis qu'en ses foyers, sans trouble et sans efforts,
Le laboureur jouit de leurs clartés propices,
Et d'une belle nuit goûte en paix les délices.

FÉLIX DE SAINT-GENIEZ.

LA MÉLANCOLIE,

Poëme.

CONCLUSION.

. . . .
. . . .

Mais déjà de la nuit le flambeau solitaire
Répand dans la vallée une faible lumière;

Sur les rochers déserts l'argent de ses rayons
De la neige brillante imite les flocons;
Tandis que les Zéphirs, amans légers de Flore,
Balancent tendrement les boutons près d'éclore:
De la noire forêt le feuillage frémit;
Et l'écho de ces bords aux plus lointains redit
La plainte que murmure au courant qui l'entraîne,
Une source tombant et fuyant sur l'arène.
Quel moment enchanteur! l'univers est en paix,
La chaumière est égale au fastueux palais;
Tous deux ensevelis dans les flancs de la nue,
De leurs murs inégaux n'affligent point la vue:
Le pauvre dort peut-être, et le riche endurci
Peut-être appelle en vain le sommeil qui l'a fui.
Le poète, inspiré, sur sa lyre savante
Célèbre les beaux arts, la gloire, son amante:
Sur un ton moins pompeux le hautbois des bergers
D'une simple romance entretient les vergers;
D'un malheureux amant il redit l'aventure,
Comme il fut oublié d'une belle parjure,
Comme il quitta les lieux témoins de son malheur,
Et mourut en aimant qui lui perça le cœur:
Hélas! l'amant trahi peut-il chérir la vie!

Entendez-vous crier, sous la main de Sylvie,
Le volet malheureux qu'elle soulève en vain?
Elle s'arrête.... elle ouvre, et s'arrête soudain....
Rassure-toi; la nuit pour toi sera discrète,
Et tu n'as réveillé qu'une douce fauvette,
Tremblant pour ses petits, comme toi pour tes feux.
Tout est calme; et Sylvie, au comble de ses vœux,
Croit entrevoir au loin, aux rayons de la lune,
Le doux ami qui fuit sa lumière importune,
Et dans l'obscurité cherche à perdre ses pas.
Il approche.... c'est lui, le cœur ne trompe pas....
Un soupir, un baiser, sont donnés par Sylvie;
Mais c'est tout; c'est beaucoup.... Au matin de la vie,

L'amour est innocent, et n'en est que plus doux.
« Adieu, mon doux ami! — Ma belle, m'aimez-vous?
— Je t'aime... — Demeurez... — Je ne puis.. — Ah, cruelle!...
— Je souffre plus que vous... — Adieu! Sois-moi fidelle.
— A demain, mon ami! — Tu me quittes!.. — Ah Dieu!.. »
Elle rentre, et revient pour lui redire adieu....
L'ami, bien lentement, s'éloigne de Sylvie,
Le cœur rempli d'amour et de mélancolie:
Tes ombres, douce nuit! mieux que les feux du jour,
Inspirent le poète, et plaisent à l'amour.
O nuit! c'est dans ton sein que la harpe gallique,
Des compagnons d'Odin et de l'Ecosse antique,
A dit à l'avenir les travaux belliqueux;
Et ces chants, applaudis par nos derniers neveux,
Graces à *Lormian*, honneur de ces rivages,
Du temps qui détruit tout défiant les outrages,
Feront aimer la gloire, et suivront aux combats
L'intrépide guerrier qui brave le trépas:
Ils charmeront encor les heures de la vie,
Et livreront les cœurs à la mélancolie.
O nuit! tu vas finir.... un rayon incertain
Sur ton manteau de deuil projette le matin;
Bientôt l'astre de feu, sortant du sein de l'onde,
D'un seul de ses regards rendra le jour au monde:
Alors, tranquille nuit! compagne de la paix!
Loin de nous.... Mais le jour va revoir nos guérets...
La haine et la douleur reviennent sur la terre,
Et moi, je vais rêver sous mon toit solitaire.

Ricard-Saint-Hillaire, fils.

TRADUCTION DE LA PREMIÈRE ODE D'HORACE.

Mæcenas, atavis, etc.

Illustre rejeton des rois de l'Étrurie,
Mécène, ô mon soutien, ô ma gloire et ma vie!

Pour ceindre d'un laurier son front victorieux,
L'athlète, tout couvert d'une noble poussière,
Aime à faire voler un char dans la carrière :
S'il remporte la palme, il est au rang des dieux.
Des caprices du sort, esclave ambitieux,
L'un poursuit des honneurs la fumée incertaine :
L'autre, pour entasser les trésors de la plaine,
Se plaît à cultiver les champs de ses aïeux.
On ne les verra t point, pour tout l'or du Pactole,
Timides nautonniers, sur de frêles vaisseaux
Commettre leur destin à la merci d'Eole.
Lorsque les aquilons ont soulevé les flots,
Le marchand, du fermier nous vante le repos.
Bientôt, la soif du gain ranimant son courage,
Sur sa nef réparée il brave le naufrage.
D'autres, s'abandonnant à leur goût paresseux,
Mollement étendus sur le bord des fontaines,
Dans les flots écumans d'un Falerne mousseux,
Boivent le doux oubli des soucis et des peines.
Le soldat, endurci dans les travaux de Mars,
Aime le son perçant des trompettes guerrières,
Ce son si redoutable au cœur des tendres mères!
Son bonheur est de vivre au milieu des hasards.
Le chasseur, sans penser à sa jeune compagne,
Passe les jours, les nuits, errant dans la campagne;
Soit qu'il suive une biche à travers les forêts,
Soit qu'un vieux sanglier ait rompu les filets.

Pour moi, l'honneur, les prix, les couronnes de lierre,
Des bocages touffus le frais délicieux,
Des nymphes et de Pan les danses et les jeux,
M'élevant au-dessus du profane vulgaire,
M'inspirent les accords les plus mélodieux,
Pourvu que les neuf Sœurs visitent ma retraite,
Et daignent accorder mon luth harmonieux;
Mais si j'obtiens de vous le titre de poëte,
Bientôt mon front superbe ira frapper les cieux.

KÉRIVALANT.

ENIGME.

En tout temps, en tout lieu, sur tout ce qui respire
J'exerce un invincible et naturel empire;
Et je cause aux mortels, soumis à mes desirs,
Et de cruels tourmens, et de bien doux plaisirs.
Sans cesse, à leurs regards, je me métamorphose,
Et même, à leur insçu, de leur sort je dispose.
Rien au monde, lecteur, même ta volonté,
Ne saurait désunir notre société;
Avec toi je naquis, et nous mourrons ensemble.
Par un contraire effet, en moi seul je rassemble
Et la présomption, et la timidité,
Et l'adresse à séduire, et la crédule ivresse.
Toujours l'oreille au guet, les yeux toujours ouverts,
Bien souvent, et j'entends, et je vais de travers.
Je suis bas, orgueilleux; je gronde, je caresse.
Mon sentiment, mon goût, sont fins, sont délicats;
Le mets le plus grossier a pour moi des appas.
Frère du dieu de la tendresse,
J'assure ses succès; et le fripon par fois,
Sans respect pour mon droit d'aînesse,
Me force à fléchir sous ses lois.
Des autres je m'occupe avec un soin extrême,
Pour mon propre intérêt; car c'est moi seul que j'aime...
Mais j'ai parlé trop clairement;
Et c'est ainsi que bien souvent,
En voulant me cacher, je me trahis moi-même.

D....

LOGOGRIPHE.

Je suis de ma nature un être assez petit,
Et, malgré mon grand nom, mon mérite est fort mince;
Je me couvre parfois du manteau de l'esprit,
Et j'amuse souvent Paris et la province.

Je suis pour les oisifs un objet très-commode;
Je vous inscris sans peine au nombre des auteurs :
Je partage mon trône avec deux de mes sœurs;
Et, si l'on me méprise, on n'est point à la mode,
(En province, s'entend); et si quelque lecteur,
Voulant me disséquer, desire me connaître,
Qu'il cherche dans dix pieds de diverse grandeur :
Aussitôt à ses yeux un métal va paraître;
Un mal très-répandu, que peut-être il ressent;
Une exclamation; le chef d'une famille;
L'instrument sur lequel on brûla Saint-Laurent;
Ce qui toujours distingue un homme d'une fille;
Ce que cherche un Français en bravant le trépas;
Et cet objet sacré dont il prend la défense :
Quoi! malgré tout cela, tu ne devines pas?
Eh bien! en veux-tu plus? je suis en ta puissance.

LEGORGUS (de Versailles.)

CHARADE.

Mon premier charge un animal tranquille;
Sans mon second mon tout est inutile.

Par un Abonné.

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Non*.
Celui du Logogriphe est *Maïs* (blé de Turquie.)
Celui de la Charade est *Cha* (1) -*rade*.

---

(1) Le *cha* est une étoffe de soie qui se fait à la Chine. (*Voyez* le DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE.

L'Enéide, traduite en vers français par *J. Delille.* Quatre volumes in-18, figures, avec le texte. Prix : 14 fr., et 16 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

TOUT n'est pas admirable dans les hommes les plus dignes d'admiration. La faiblesse humaine se trahit toujours par quelqu'endroit. Nous avons vu Virgile s'élever dans le second livre de *l'Enéide*, à toute la hauteur de l'épopée. Dans le troisième, il n'embouche plus que faiblement la trompette héroïque. Ce n'est pas l'avis de M. Delille, qui veut, au contraire, que ce soit un des chants où le poète latin *ait montré le plus de goût et quelquefois d'imagination.* Il va même jusqu'à dire qu'il est *peut-être supérieur* à ceux qu'on a coutume d'admirer davantage ; mais les traducteurs sont comme les amans, qui voient dans leurs maîtresses des beautés qu'elles n'ont pas, et qui ne voient pas les défauts qu'elles ont.

Ce n'est pas le mouvement, c'est l'action qui manque à ce troisième chant : ce sont deux choses qu'il faut apprendre à distinguer. La flotte des Troyens ne fait que passer et repasser la mer, sur la foi d'oracles ambigus, qui la jettent de rivage en rivage. C'est mettre des corps en mouvement; ce n'est pas mettre en action des ames et des caractères. Errer, ce n'est pas agir; et cette vie vagabonde, qui n'est relevée par aucun exploit, ternit le caractère de résolution qu'Enée avait fait paraître

dans le livre précédent. Le premier oracle d'Apollon s'explique si mal, que les Troyens vont s'établir en Crète, où ils essuyent la peste. Les Dieux d'Ilion apparaissent alors à Enée, et lui apprennent que ce n'est pas en Crète qu'il fallait aller, mais en Italie. On pouvait leur répondre que leur avis venait un peu tard. La conduite de ces Dieux est si mal entendue, qu'elle donne un air de faiblesse à la piété du héros. Enée croit tout, jusqu'aux prédictions des Harpyes, qui, pour avoir été rapportées par Denys d'Halicarnasse, n'en sont ni moins puériles, ni moins indignes de figurer dans un poëme sérieux. Lorsqu'on songe que ces tables que les Troyens seront réduits à dévorer, ne sont autre chose que des gâteaux qui leur servirent d'assiettes; peut-on ne pas rire de voir une circonstance si frivole faire la matière d'une prophétie menaçante, qui effraie toute une armée ? M. Addison trouve que Virgile a bien soutenu dans cet endroit la majesté du poëme épique. Il a bien fait de le dire, je ne l'aurais jamais deviné.

L'arbre sanglant de Polydore, que le Tasse a imité, n'est pas seulement une fiction dépourvue de vraisemblance, comme l'ont observé les critiques; c'est encore du merveilleux en pure perte, puisqu'un événement si terrible, au lieu d'exciter Enée à la vengeance, n'aboutit qu'à lui faire peur et à précipiter sa fuite.

. . . . . *Gelidusque coït formidine sanguis.*

Enée est un peu sujet à avoir le sang glacé dans les veines, et ces marques d'une frayeur excessive reviennent trop souvent dans son récit. Il avait cependant une belle occasion de déployer sa grandeur d'ame, et la bonté qui fait le fond de son caractère. Les inquiétudes paternelles d'un chef, dans une mission aussi haute et aussi difficile que

la sienne, suffisaient à ce dessein. Il fallait sauver le reste de sa nation. Et de quels périls ? Quelle nuit pour un héros, que celle où Énée, retiré vers le mont Ida avec ses compatriotes, voyait, d'un côté, les Grecs et les flammes qui achevaient de consumer Troie, et de l'autre, une multitude tremblante qui se reposait sous son épée ! Virgile pouvait approfondir cette situation : il ne l'a pas même touchée. Par quelle raison ? Je l'ignore ; mais au lieu de décider ce qu'il devait faire, voyons ce qu'Homère a fait dans une conjoncture assez semblable, qui ouvre le dixième chant de *l'Iliade*.

Les Grecs sont à la veille de voir leurs retranchemens forcés, et leur flotte brûlée par Hector. La nuit seule les a sauvés de ses mains. Les Troyens, maîtres de la plaine, attendent le lever de l'aurore pour les exterminer. La consternation règne dans le camp. Cependant les guerriers, fatigués d'une sanglante bataille, dorment près des vaisseaux. Agamemnon seul ne peut fermer les yeux. Ce roi des rois pleure sur le sort de ses peuples, qu'il voit réduits à la dernière extrémité ; mais après que sa grande ame a donné quelques momens à la douleur, il se souvient que le salut de l'armée repose sur lui seul. Il se lève, il va visiter tous les postes du camp ; il envoie son frère réveiller les principaux capitaines, et joint à son ordre cette leçon admirable : « N'oublie pas, en arrachant nos guerriers » au sommeil, de les qualifier honorablement. » Appelle-les du nom de leurs pères ou de leurs » ancêtres. Éloigne de ton ame tout sentiment » d'orgueil. C'est à nous de porter tout le poids du » malheur. » Cette résignation, dans un cœur aussi fier que celui d'Agamemnon, me paraît un effort de magnanimité également sublime et touchant. Ce n'est qu'un sentiment, mais il est si noble ; ce n'est qu'une parole, mais elle est si pleine de gran-

deur d'ame, qu'elle suffit pour tracer le modèle d'un parfait général et d'un véritable pasteur des peuples. Cette manière de dessiner les caractères est vraiment homérique, et il faudrait être aveugle pour ne pas reconnaître dans cette partie l'immense supériorité du poète grec.

Si la justice oblige de dire qu'on ne trouve pas dans l'*Enéide* ces ressorts vigoureux de la composition d'Homère, on n'oubliera jamais que l'éclatante perfection de son style couvre tous les défauts. Virgile, comme écrivain, n'a que des admirateurs. C'est le poète le plus sensible et le plus mélodieux de l'antiquité; c'est aussi le plus difficile à traduire. Il faudrait avoir, pour ainsi dire, la même oreille et la même ame, pour rendre ces délicatesses de sentiment, de goût et d'harmonie par lesquelles il vous enchante, et qui offrent presque à chaque pas des difficultés qu'il faut bien croire invincibles, puisque M. Delille ne les a pas vaincues.

La versification du célèbre traducteur m'a paru plus égale et plus soutenue dans le troisième livre. Il réussit mieux à donner du tour et de l'élégance à de simples détails de narration, qu'à entrer dans les finesses du cœur, ou même à déployer les richesses de l'imagination. Ce sont souvent de très-beaux vers qu'on est obligé de critiquer dans M. Delille, et j'ose assurer qu'il serait un poète plus parfait, s'il savait quelquefois être un versificateur moins brillant.

Par exemple, on est étonné de trouver, dans une description de la peste, des vers tels que ceux-ci :

. . . . La stérile année
Voit sur son front noirci sa guirlande fanée.
. . . .
Plus d'épis pour l'été, plus de fruits pour l'automne.

Il faut avouer que ce n'est pas là la couleur du sujet, ni celle de Virgile. Dans une mortalité générale, s'amuse-t-on à considérer si la *guirlande* de l'année est flétrie ? C'est tout ce qu'on dirait d'une sécheresse qui empêcherait les bergères de trouver des fleurs dans les prés. Virgile est bien éloigné de cette espèce de coquetterie d'imagination. Il tourne tout en sentiment :

. . . . Miserandaque venit
Arboribusque satisque lues, et lethifer annus.
Linquebant dulces animas. . . . .

Un des secrets de l'art, pour émouvoir et laisser des impressions profondes, c'est de ramasser en quelque sorte toute la force du sentiment, et toute l'abondance des idées sous une seule expression. C'est comme un seul coup qu'on porte à l'ame ; mais si fort et si puissant, qu'il l'ébranle jusqu'au fond. Virgile excelle dans cet art, qui est une des grandes parties du style. S'il y a une circonstance attendrissante dans l'*Enéide*, c'est sans doute celle du départ des Troyens, lorsque, prêts à s'embarquer, ils jettent un dernier regard sur les cendres de leur ville. Combien de vers touchans le poète ne pouvait-il pas tirer de cette circonstance ! Cependant, il fait dire simplement à Enée :

Littora tunc patriæ lacrymans portusque relinquo,
Et campos ubi Troja fuit. . . . .

C'est comme un trait qu'il jette en passant ; et il vous laisse creuser ce fonds de tendresse et de mélancolie. S'il l'eût développé, il n'aurait produit que des sentimens superficiels. M. Delille traduit :

Les yeux en pleurs, je pars, je fuis ces bords chéris,
Ces antiques remparts, dont Vulcain fit sa proie,
Et les toits paternels, et les champs où fut Troie.

Ces vers ne paraissent pas très-défectueux ; et néanmoins combien une critique rigoureuse y trouverait

à reprendre ! Premièrement. *ces antiques remparts dont Vulcain fit sa proie*, qui pourraient être partout ailleurs un beau vers, ne servent ici qu'à altérer la douceur et le naturel du style; car une personne affligée, qui cherche des expressions tendres, n'ira pas recourir à de pareilles métaphores. Ensuite, *ces bords chéris* ne rendent point *littora patriæ*, *les rivages de la patrie*. Cette dernière expression va au cœur : et pourquoi ? c'est qu'elle vous met en situation, c'est que tous ceux qui ont voyagé sur mer savent avec quel attendrissement on considère de loin les rivages de sa terre natale. Enée ne pouvait pas dire, au moment de s'embarquer, qu'il fuyait *les toits paternels*, puisque ces toits ne subsistaient plus, et qu'il dit lui-même, dans le second livre, que les Grecs y avaient mis le feu.

. . . . *Tectum omne tenebant.*

Mais quand l'expression aurait été juste, Virgile ne l'eût pas employée, parce que c'est entrer dans un détail qui ne peut qu'affaiblir le grand sentiment que le poète a renfermé dans une seule parole: *Et campos ubi Troja fuit*..... Qui est-ce qui ne sent pas que cela dit tout ?

On trouve le même art dans le bel épisode d'Andromaque. Cette femme si tendre, cette mère inconsolable, quel plaisir ne semble-t-il pas qu'elle va éprouver à s'entretenir avec Enée de tout ce qu'elle aime ? Au moment où elle ouvre la bouche, quel torrent de sensibilité et de regrets ne s'attend-on pas à lui voir répandre ! Elle ne dit qu'un mot, elle ne jette qu'un cri : *Hector ubi est ?* Où est mon Hector ? Et les larmes lui coupent la voix.

. . . . *Dixit, lacrymasque effudit*. . . .

La vraie douleur n'a point de phrases, ni de dis-

cours suivi, elle n'a que des mots tendres, des exclamations qui partent du cœur. Ceux qui ont perdu quelque personne chère, et qui la regrettent tous les jours, sentiront tout ce qu'il y a de vrai et de profond dans la question d'Andromaque. C'est le cri habituel d'une ame désolée, qui a sans cesse devant les yeux ce qu'elle a perdu. Où est-il celui que j'aimais ? *Hector ubi est ?*

Ne craignons pas d'approfondir ces beautés sentimentales : notre nation en a besoin. Amollissons, s'il se peut, ces entrailles que la guerre et l'égoïsme ont endurcies. Qu'y a-t-il de plus touchant que cette triste solennité, dans laquelle Virgile nous représente Andromaque vouée toute entière au culte de la douleur et de l'amour ?

Solemnes tùm fortè dapes et tristia dona,
Ante urbem in luco, falsi Simoëntis ad undam,
Libabat cineri Andromache. . . . . . .

Les souvenirs de la patrie viennent se mêler à ceux de l'amour conjugal et de la tendresse maternelle. C'est au fond d'un bois, sur le bord d'un ruisseau qui lui rappelle le Simoïs, que la veuve d'Hector fait des libations à sa cendre. Le poëte ajoute qu'elle avait élevé deux autels pour y pleurer :

Et geminas, causam lacrymis, sacraverat aras.

Deux autels ! C'est assez rappeler la double perte qu'elle avait faite. D'un mot, Virgile vous fait entendre et le motif et le but de ce triste appareil. *Causam lacrymis;* mais M. Delille n'a pas senti combien cette briéveté était précieuse. Il joint à ce beau texte le plus malheureux de tous les commentaires. Après avoir dit assez élégamment,

Deux autels recevaient le tribut de ses pleurs;

Il ajoute :

L'un pour Astianax, et l'autre pour son père.
Là pleurait tour-à-tour et l'épouse et la mère.

C'est là ce que j'appelle épuiser le lecteur, et ne lui rien laisser dans l'ame; car, lorsque le poète a tout dit, que peut-il vous rester à penser ?

Je n'aime pas non plus entendre dire à Andromaque, dans la suite de son histoire,

J'ai rampé sous un maître. . . . .

Ce langage manque de convenance dans la bouche d'une princesse. Il faut remarquer avec quelle délicatesse Virgile a relevé, par l'expression, ce qu'il y a d'humiliant dans le fond de l'idée.

Nos, patriâ incensâ, diversa per æquora vectæ,
Stirpis Achilleæ fastus, juvenemque superbum
Servitio enixæ tulimus. . . . .

Observez que c'est la seule occasion où Andromaque parle au pluriel. *Nos. . . . tulimus*. Elle se confond dans la foule des captives, pour sauver sa dignité. Elle ne se nomme pas, par respect pour elle-même. Le sort peut persécuter une grande ame, il ne l'avilit jamais. O qu'il importe d'apprendre à lire dans la pensée des grands écrivains, et de se rendre compte de toutes les expressions qu'ils emploient! Suivons Virgile jusqu'à la fin de l'épisode.

Les premiers mouvemens du cœur d'Andromaque ont été pour Hector; les derniers sont pour son fils; mais l'expression en est bien différente. C'est une douleur modérée, quoique tendre, qui ne trouble ni l'usage de l'esprit, ni les lois du discours. Le fils d'Enée lui rappelle le sien; c'est à cet enfant qu'elle fait ses derniers adieux. Elle lui offre des vêtemens travaillés de ses mains, qu'Astyanax aurait portés.

Accipe et hæc, manuum tibi quæ monumenta mearum
Sint, puer, et longum Andromachæ testentur amorem,
Conjugis Hectoreæ. Cape dona extrema tuorum,
O mihi sola mei super Astyanactis imago!
Sic oculos, sic ille manus, sic ora ferebat,
Et nunc æquali tecum pubesceret ævo.

Quelle

Quelle juste mesure de sensibilité et de modération, de douleur et de dignité ! Avouons que Virgile a fourni à Racine la première idée de ce beau caractère; mais aussi, disons que Racine a prodigieusement perfectionné l'idée de Virgile. Quels hommes que Virgile et Racine ! La manière dont M. Delille a traduit le discours d'Andromaque n'est pas dépourvue d'élégance ni de sentiment, et cependant elle ne me satisfait pas. J'en vais dire les raisons.

Je trouve d'abord qu'il y a quelque chose de trop familier et de trop brusque dans les deux impératifs qui commencent le discours,

« Tenez, prenez ce don de l'épouse d'Hector. »

Ensuite, pourquoi le traducteur a-t-il craint de faire dire à Andromaque que ce don était l'ouvrage de ses mains? *Manuum monumenta mearum*. Pourquoi a-t-il transporté cette circonstance dans le récit où elle perd ce qu'elle a de touchant ? L'expression de *monumenta* est elle-même une beauté de sentiment que M. Delille nous laisse à regretter.

« Cher enfant, qu'il vous prouve à jamais ma tendresse. »

Je regarde comme une grace charmante, dans le latin, qu'Andromaque se nomme ici elle-même. Elle dit à cet enfant : Que mon présent vous fasse souvenir long-temps de l'amour d'Andromaque.

Longum Andromachæ testentur amorem.

Mais après s'être nommée avec cette simplicité, elle ajoute tout-à-coup, avec une emphase touchante, qu'elle est l'épouse d'Hector; *conjugis Hectoreæ*. C'est un léger mouvement d'orgueil qui s'éteint bien vîte dans les larmes.

. . . . *Cape dona extremà tuorum.*

« C'est le dernier présent d'une triste princesse. »

On doit sentir pourquoi ce nom de *princesse* ne convient point ici. Virgile dit *tuorum*, et M. Delille a eu raison de s'y reprendre à deux fois pour rendre la modestie et le sentiment de cette expression.

« De vos parens, hélas ! c'est le dernier bienfait.
» Prenez, ô de mon fils, doux et vivant portrait ! »

Ce dernier vers est bien éloigné de rendre la force et la douceur de la pensée d'Andromaque, qui regarde le jeune Iule comme la seule image qui lui reste d'Astyanax.

O mihi sola mei super Astyanactis imago !

« Voilà son air, son port, son maintien, son langage;
» Ce sont les mêmes traits, il aurait le même âge. »

Le tour de Virgile est infiniment plus passionné, et il s'arrête à des traits de ressemblance bien plus sensibles que l'*air* et le *maintien*. *Sic oculos, sic ille manus*.... Il est naturel qu'Andromaque soit frappée des regards et du geste; mais elle ne peut pas dire, *voilà son langage*, lorsque cet enfant n'a pas prononcé une parole. Elle se complaît dans cette vive image de son fils, elle est entraînée par le plaisir d'en parler, et, par une suite de cette complaisance, elle orne son style. Il y a, dans le dernier vers, une fleur de poésie que le traducteur paraît avoir désespéré de faire passer dans notre langue.

Et nunc æquali tecum pubesceret ævo.

On voit, par tous ces exemples, que le troisième livre n'est pas inférieur aux précédens pour le mérite de la diction. On y reconnaît assurément la même main. C'est ce qui couvre de ridicule la prétendue tradition rapportée par Macrobe, qui donne pour un fait certain que Virgile avait copié presque mot à mot tout le second livre de l'*Enéide* dans un ancien poète grec. Je suis étonné que

M. de La Harpe prétende qu'il soit difficile de douter d'un pareil fait. Il serait bien plus difficile d'y croire, quand même il aurait de meilleures autorités pour appuis. Car est-il si aisé de se persuader qu'un homme tel que Virgile, ait pu prendre dans un autre écrivain, non-seulement le fond des idées, mais même le style d'un des plus beaux chants de son poëme, sans qu'un emprunt si considérable laisse apercevoir la moindre nuance de disparate dans la manière de concevoir, de sentir et de s'exprimer ? Non, l'empreinte est trop uniforme, et la touche trop originale pour s'y méprendre; et il est évident, pour un homme de goût, que celui qui a écrit le sixième livre de l'*Enéide*, a également écrit le second. Virgile aura pu profiter de quelques situations, remanier quelques idées du poète grec. C'est ce qu'il a fait à l'égard d'Apollonius de Rhodes et de Catulle, dans la peinture des amours de Didon. Cependant, personne ne conteste l'originalité du quatrième livre, et Didon n'en est pas moins regardée comme la plus belle création de son génie.

CH. D.

Les Merveilles du Corps humain, ou *Notions familières d'Anatomie, à l'usage des enfans et des adolescens*, par *L. F. Jauffret*. Deux volumes in-18. Prix : 3 fr., et 4 f. par la poste. A Paris, chez *Leclerc*, libraire, quai des Augustins; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Il y a deux manières de se rendre ridicule dans les lettres : l'une est de traiter en bel esprit ce qui est de science, et l'autre de traiter en savant ce qui est du bel

esprit. De ces deux manières je ne voudrais pas dire que M. Jauffret ait été assez adroit pour n'en pas manquer une; mais son livre me paraît avoir les deux défauts contraires, d'être trop savant et de ne l'être pas assez; de sorte que ne convenant ni aux hommes qu'il n'instruit pas suffisamment, ni aux enfans qu'il instruirait trop, il est difficile de deviner à qui il pourrait être utile, à moins que ce ne soit à M. Jauffret lui-même.

« Il y a des sujets, dit Leibnitz, où l'information n'est » pas moins nécessaire que le génie. » C'est à quoi on ne fait pas assez d'attention aujourd'hui; et de là vient qu'on traite en déclamateur des matières où il ne faudrait être qu'instructif. Galien, Ray, Derham, Nieuwentith, ont écrit sur la merveilleuse structure du corps humain. Ils l'ont fait pertinemment, parce qu'ils avaient du savoir. Ils ont réfuté la folle opinion de ces philosophes qui voulaient que les yeux n'eussent pas été faits pour voir, ni les pieds pour marcher, mais qui soutenaient que l'homme les avait tournés à cet usage, par sa seule volonté, et par l'effet du hasard. C'était le faire plus habile que la nature, et il faut avouer qu'il s'était avisé là d'une chose bien sensée. Ces absurdités qui eussent été capables de déshonorer l'esprit humain, ont donné lieu à de beaux traités sur les causes finales; et l'anatomie, dont quelques personnes abusent aujourd'hui, servait alors à justifier la Providence. C'est ce qui a fait dire à Fontenelle : « L'astronomie et l'anatomie sont les deux sciences où sont le » plus sensiblement marqués les caractères du souverain » Etre. L'une annonce son immensité, l'autre son intelli» gence; on peut même croire que l'anatomie a quel» qu'avantage. L'intelligence prouve encore plus que » l'immensité. »

Cicéron, dans le second livre de la Nature des Dieux,

a traité ce beau sujet comme en se jouant ; il a montré de quel style on pouvait orner les considérations qu'il offre à l'esprit. Il est tout à-la-fois le modèle et le désespoir de ceux qui veulent traiter cette partie de la philosophie en orateurs. J'en rapporterai quelques passages, et l'on verra que M. Jauffret n'a fait que délayer la matière sur laquelle l'auteur romain a jeté en passant quelques-unes des fleurs de son éloquence. Je n'imagine pas que le lecteur se plaigne d'être arrêté un moment par Cicéron, avant d'arriver à M. Jauffret.

« *Sunt è terra hominès, non ut incolæ atque habitatores, sed quasi spectatores superarum rerum atque cœlestium, quarum spectaculum ad nullum aliud genus animantium pertinet. Sensus autem interpretes ac nuncii rerum, in capite, tanquam in arce, mirificè ad usus necessarios et facti et collocati sunt. Nam oculi, tanquàm speculatores, altissimum locum obtinent ex quo plurima conspicientes, fungantur suo munere. Et aures, cùm sonum percipere debeant, qui naturâ in sublime fertur, rectè in altis corporum partibus collocatæ sunt....* » ..... « *Quis verò opifex, præter naturam, quâ nihil potest esse callidius, tantum solertiam persequi potuisset in sensibus? quæ primùm oculos membranis tenuissimis vestivit et sepsit, quas primùm perlucidas fecit, ut per eas cerni posset; firmas autem, ut continerentur. Sed lubricos oculos fecit et mobiles, ut et declinarent, si quid noceret, et adspectum, quò vellent, facilè converterent.* » « ..... *Auditus autem semper patet; ejus enim sensu etiam dormientes egemus, à quo cùm sonus est exceptus, etiam è somno excitamur. Flexuosum iter habet, ne quid intrare possit, si simplex et directum pateret. Provisum etiam ut si qua minima bestiola conaretur irrumpere, in sordibus aurium, tanquam in visco, inhæresceret. Extrà autem*

eminent quæ appellantur aures, et tegendi causâ factæ tutandique sensûs, et ne adjectæ voces laberentur atque errarent, priusquàm sensus ab his pulsus esset. »
(De naturâ Deor. lib. II.)

« La terre n'est pas pour l'homme une demeure ni une patrie; c'est un lieu d'observations, d'où il considère tout le spectacle des choses célestes, qui n'est point fait pour les animaux. Ceux de ses organes dont la fonction est de l'instruire de ce qui se passe, sont placés dans la tête comme dans une citadelle, et leur usage est merveilleusement approprié à nos besoins. Les yeux occupent le poste le plus élevé, comme des sentinelles qui veillent à sa garde; et les oreilles, qui sont destinées à recevoir les sons, dont la nature est de monter, sont placées avec le même jugement dans le haut du corps humain..... Mais quel autre que le souverain artisan eût pu perfectionner avec tant d'adresse ces instrumens de nos sensations? avec quelle finesse il a tissu ces membranes, dont il a couvert et garanti les yeux, et qui sont tout à-la-fois assez transparentes pour que les rayons de la lumière y pénètrent, et assez fermes pour retenir l'œil dans ses mouvemens! En même temps il a fait les yeux humides et mobiles, pour qu'ils pussent éviter ce qui les blessait, et tourner aisément leurs regards, partout où l'esprit les voudrait porter..... L'organe de l'ouïe reste toujours ouvert; c'est un sens dont nous avons besoin même dans le sommeil, afin qu'au premier bruit qui nous menace nous soyons avertis et réveillés. Mais pour que rien ne s'y puisse introduire, son canal est plein de détours; la nature a pourvu même à arrêter les petits insectes qui s'efforceraient d'y pénétrer; ils demeurent pris dans cette espèce de glu dont il est tapissé. Au dehors, la coquille de l'oreille forme une *proéminence* qui n'est pas seulement destinée à pro-

téger l'organe, mais à recueillir la voix qui aurait pu tomber et se perdre, avant que l'ouïe en eût été frappée. »

On voit assez ce que ces idées pouvaient fournir à un esprit aussi philosophe et aussi fertile que celui de Cicéron. Il eût pu les étendre sans mesure, s'il eût imaginé de faire un livre d'un sujet d'amplification. Mais il a laissé à M. Jauffret l'idée vraiment neuve de mettre l'anatomie en dialogues à l'usage des enfans. Cicéron était un bon homme qui n'aurait pas senti l'importance de cette étude dans le premier âge. Il ne se doutait pas que les connaissances physiques dussent faire le capital de l'éducation. Il ne savait pas combien il était pressant d'enseigner aux petites filles toutes les parties du corps humain ; mais M. Jauffret ne manque pas, parmi les interlocuteurs de son dialogue, d'en introduire une dont les innocentes questions pourraient fortement embarrasser son cher papa, M. de Valmont, lorsqu'il lui parle *des viscères pector ux et abdominaux et des muscles fessiers*. La digne occupation pour un père, et la belle instruction pour des enfans ! Certainement cette anatomie théorique est pour les hommes mêmes qui n'en font pas leur étude, la curiosité la p'us vaine et la plus stérile ; et, quant à la pratique, on conviendra sans peine que, hors l'application qu'on en fait à la médecine et à la chirurgie, il serait difficile de lui trouver un autre objet d'utilité.

Mais la forme que M. Jauffret a donnée à son livre, est encore plus étonnante que l'objet qu'il s'est proposé. Il met en scène un bon père, qui, soigneux de cultiver l'esprit de ses jeunes enfans, profite des momens de loisir que lui procure son séjour à la campagne, pour leur faire la description « d'une machine composée d'un nombre infini » de parties de nature différente, solides, molles, fluides, » spiritueuses, toutes renfermées sous une enveloppe com-

» mune ; d'une machine en même temps élégante et ma-
» jestueuse, qui s'élève perpendiculairement sur deux
» piédestaux, l'un à droite, l'autre à gauche, surmontés
» par deux colonnes obliques, lesquelles soutiennent en
» l'air un édifice à trois étages qui se communiquent par
» des ouvertures ménagées avec art dans les planchers
» qui les séparent. »

On est d'abord tenté de croire que c'est d'une machine de physique qu'il va être question ; et on ne peut s'empêcher d'admirer la clarté de ce style pour des enfans.

M. Jauffret examine ensuite les propriétés des cinq sens ; il fait observer l'admirable mécanisme de chacun en particulier, leurs rapports avec les objets extérieurs, mais il ne dit pas un seul mot de leurs relations avec l'ame, qui auraient pu lui fournir des vues physiologiques si intéressantes. Peut-être n'a-t-il pas voulu s'engager dans cette métaphysique avec des enfans qui n'auraient pu l'entendre, mais qui cependant ne comprennent pas davantage ce que c'est que *le pli des rayons dans les humeurs de l'œil* .... *la rampe supérieure du limaçon de l'oreille* .... *le nerf olfactoire composant les papilles du nez*, etc.

Des cinq sens, M. Jauffret passe à l'examen du *tibia* et du *péroné*, du *fémur*, du *sacrum*, des *vertèbres* et des autres os ; du *périoste* qui les recouvre, et de la *synovie* qui sert à faire mouvoir toute cette charpente avec plus de facilité. Il n'oublie pas, en passant, les soixante-huit os de la tête, mais il ne juge pas à propos d'en faire la description, et il fait quelques observations sur les parties du visage, et, en particulier, sur les lèvres qui, dit-il, nous sont indispensables pour recevoir les alimens, pour empêcher qu'ils ne tombent de la bouche, pour les repousser au dedans, lorsque les mâchoires s'ouvrent, et pour

arrêter la salive qui s'échapperait continuellement, *ce qui serait*, ajoute la petite Laurette, *une chose des plus dégoûtantes*. Il distingue douze ou quinze sortes de rires dont les lèvres sont l'organe; mais, moins profond que le philosophe du Bourgeois Gentilhomme, il ne s'arrête pas à nous indiquer les différens mouvemens qu'elles doivent faire pour les exprimer. Il nous donne ensuite la belle description que Gallien a faite de l'usage de la main, et il finit par une courte explication de la respiration, de la circulation du sang, de la digestion et de la nutrition, qu'il dit être un secret impénétrable. Il termine enfin son livre par cette sage réflexion « que cette matière, toute attrayante » qu'elle est pour des yeux philosophes, ne peut avoir » pour les enfans *le charme* des autres connaissances plus » rapprochées de leur âge. » Et il faut avouer que c'est une belle raison pour justifier l'utilité de son ouvrage.

M. Jauffret ignore-t-il donc qu'il y a long-temps que les hommes les plus sensés se sont élevés contre ce fol amour des sciences physiques, qu'on veut inspirer aux enfans dès le berceau? On veut *les charmer*; on veut faire de l'éducation un amusement. Des insensés, qui osent se dire philosophes, vous parlent sans cesse de les instruire en les divertissant; et on trouve des pères qui se laissent enchanter à ces rêveries, qui ne sentent pas qu'avec ces amusemens et cette mollesse, on peut bercer de grands enfans, mais non pas former des hommes. N'est-il pas temps enfin de nous défaire de cette manie de vouloir nous rendre plus agréables qu'utiles à ces beaux enfans, qu'on aime tant, mais pour lesquels on fait si peu de chose? Etudions-nous leur nature, leur caractère, pour céder sans cesse à leurs caprices? Sommes-nous leurs flatteurs ou leurs maîtres; leurs esclaves ou leurs pères? Défions-nous de cette molle tendresse qui veut leur épargner toute

la peine, et qui cherche à semer de roses le rude sentier qui mène à la science et à la vertu : aimons-les, mais pour eux-mêmes; forçons notre amour à se renfermer dans notre sein, et qu'il ne paraisse qu'aux fruits utiles qu'ils en retireront pour leur instruction. « Aussi bien, dit Montaigne, est-ce une opinion reçue d'un chacun, que ce » n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses » parens : cette amour naturelle les attendrit trop et les relâche, voire les plus sages. » Vous voulez charmer vos élèves, imprudent que vous êtes, vous voulez les divertir! et si, dans un moment d'humeur, ils vous disent que vous ne les charmez pas, que vous ne les divertissez pas, qu'aurez-vous à leur répondre ?

C'est une chose digne de remarque combien l'adoption d'un faux principe nous jette loin de la raison, et quelle prise nous donnons sur nous lorsqu'une fois l'erreur a gagné notre esprit. Mais si le premier devoir de la critique est de relever cette erreur, elle doit, en même temps, y joindre le correctif que le sujet comporte, et c'est ce que je fais de bon cœur, en rendant hommage aux vues secondaires de M. Jauffret dans la composition de son ouvrage : il faut avouer que la partie morale de son livre, quoique légèrement effleurée, est très-douce et très-honnête ; si le sujet est mal choisi, au moins il est traité avec une grande réserve, et avec tout le respect qu'on doit à l'enfance.

M. Jauffret annonce, dans le cours de son ouvrage, qu'il a le projet de nous parler un jour des plantes, des oiseaux, des papillons, etc., etc., et de suivre le plan qu'il s'est tracé dans le livre qu'il nous offre aujourd'hui; c'est-à-dire que chacun de ces objets lui fournira la matière d'un volume ; et, comme il n'y a pas de raison pour exclure de ce long travail la plus petite partie de l'histoire naturelle, je prévois avec douleur que nous ne pourrons

suffire aux productions de cet infatigable écrivain. Heureux les amateurs dont la bibliothèque sera assez large pour les contenir, la fortune assez grande pour les acheter, et la vie assez longue pour les lire !

G.

---

imprimé avec le plus grand soin, dont tous les amateurs des lettres orneront sûrement leur bibliothèque.

Je releverai ici une petite erreur de fait qui se trouve dans une note. On y dit qu'une des dames de la cour était *première dame d'honneur de Madame*. Il n'y a jamais eu à la cour et chez les princesses du sang, qu'une seule

Cette nouvelle édition qui vient de paraître, est précédée de notices historiques et littéraires très-bien faites et fort agréables; on y a joint quelques lettres de madame de la Fayette, adressées à madame de Sévigné, et la correspondance de madame de Tencin avec M. de Richelieu. Les lettres de madame de la Fayette sont écrites avec beaucoup d'esprit; on y trouve cette manière piquante de conter et de peindre, qui donne tant d'agrément aux lettres de toutes les femmes spirituelles de ce temps, et qui consiste à ne jamais s'appesantir, à savoir choisir les petits détails, et à le faire avec précision et simplicité. Peindre d'un trait fut un talent qu'elles eurent toutes, ainsi que celui de plaisanter et de médire avec une légèreté et un certain ton d'insouciance véritablement inimitable. Mais ce caractère qui les distingue particulièrement, ne se trouve que dans leurs lettres; car, par une singularité remarquable, elles ont dans leurs ouvrages composés pour le public, un style diffus et souvent lourd; ce qui prouve qu'elles écrivaient à leurs amis sans aucune prétention, et comme elles parlaient. Leurs lettres don-

nent une idée exacte de leur conversation, et certainement il n'en fut jamais de plus aimable. C'est ce bon goût et ce ton si parfait, qui rendent si agréables les lettres de mesdames de Maintenon, de Caylus, de Coulange, de Dangeau, de la Fayette, de Sévigné, etc. : mais cette dernière eut de plus un charme, une gaieté et des graces qui n'appartinrent qu'à elle. Néanmoins, si elle eût été privée de
» n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses » parens : cette amour naturelle les attendrit trop et les re» lâche, voire les plus sages. » Vous voulez charmer vos élèves, imprudent que vous êtes, vous voulez les divertir ! et si, dans un moment d'humeur, ils vous disent que vous ne les charmez pas, que vous ne les divertissez pas, qu'aurez-vous ? [illegible] manque de grace ; parce qu'elle manque de naturel ; mais combien elle est vraie, quand elle parle de son amitié pour madame de Sévigné ! Elle n'emploie, pour l'exprimer, ni tournures, ni jolies phrases, et chaque mot intéresse. Ces lettres honorent également son esprit et son cœur. On n'en peut dire autant de la correspondance de madame de Tencin : on n'y voit qu'une intrigante qui se montre sans graces, sans finesse, et même sans esprit.

Madame de Tencin dit nettement, dans ces lettres, que la cour eut l'air d'exiler Voltaire, pour l'envoyer à Berlin, *comme espion, sonder le cœur et abuser de la confiance du roi de Prusse.* Le témoignage de madame de Tencin ne serait pas en ceci d'un grand poids ; les personnes dévouées à l'intrigue ne sont jamais impartiales, et madame de Tencin haïssait Voltaire et madame du Châtelet ; mais on trouve, dans les lettres même de Voltaire une infinité de traits qui donnent beaucoup de vraisemblance à cette affreuse accusation. Il paraît que Voltaire joua plus d'une fois ce rôle infâme. Samuel Johnson, écrivain si véridique, dit que Pope se brouilla avec Voltaire parce que

ce dernier était *un espion de la cour d'Angleterre, et qu'il ne venait chez lui que pour le sonder et l'épier* (1).

On ne parlera point des romans de mesdames de la Fayette, de Tenc n et de Fontaines; ils sont jugés depuis long-temps, et placés au premier rang des productions de ce genre. C'était rendre un service au public de rassembler ces ouvrages charmans, et d'en former un recueil imprimé avec le plus grand soin, dont tous les amateurs des lettres orneront sûrement leur bibliothèque.

Je releverai ici une petite erreur de fait qui se trouve dans une note. On y dit qu'une des dames de la cour était *première dame d'honneur de Madame*. Il n'y a jamais eu à la cour et chez les princesses du sang, qu'une seule *dame* d'honneur et qu'une seule *dame d'atour*; les autres dames chez la reine s'appelaient *dames du palais*; et chez toutes les autres princesses, *dames de compagnie*. Chez toutes les princesses du sang la place de dame d'honneur se donnait toujours à la plus ancienne. Les seules princesses de la *famille royale* avaient des *dames d'atours*.

Suite des Souvenirs de Félicie.

Il faut convenir, à la gloire des lettres, que ceux qui les cultivent avec application et succès, sont en général moins vindicatifs et moins haineux que les autres hommes. Ils disputent entre eux trop souvent avec toute la grossièreté, tout l'emportement de la colère et de l'orgueil blessé; mais il n'est pas rare de les voir ensuite se réconcilier avec sincérité : leur amour-propre est délicat et très-

(1) The lives of the most eminent english poets by Samuel Johnson.

irritable; néanmoins il semble qu'il n'ait qu'un premier feu, et que la réflexion, ou, pour mieux dire, le charme de l'étude, en amortisse tous les ressentimens. La haine personnelle envenime le cœur; il y a toujours de l'atrocité dans ses desseins ou dans ses desirs; les haines littéraires n'ont point cette véhémence et cette férocité, et (à moins de noirceurs particulières dont on a vu peu d'exemples) elles ne détruisent ni l'humanité ni l'estime. Un bon écrivain est piqué plutôt qu'irrité d'une critique injuste: quand il a répondu, il se croit vengé, il n'y pense plus; et si son ouvrage est accueilli du public, le pardon des injures ne lui coûte guère.

On a remarqué que dans le parlement d'Angleterre, ce sont les mauvais orateurs qui conservent une véritable rancune contre leurs adversaires; il en est de même parmi les auteurs: ceux qui sont dépourvus de talent sont quelquefois implacables; tous les traits lancés contre eux ont porté. Dans la carrière littéraire on n'opprime point un mérite supérieur; on n'y peut immoler que les sots: ceux-là sont donc très-excusables lorsqu'ils se montrent vindicatifs; le grand *tribunal d'appel* n'existe pas pour eux; ils savent que le public ne cassera point les arrêts dont ils sont les victimes, alors même que la sentence est injuste.

Ce n'est point le génie qui attire des persécutions; mais il faut admirer la Providence qui a réglé que celui qui fait un pernicieux usage de ses talens, aura toujours lieu de s'en repentir. La véritable gloire fut souvent funeste aux héros; elle ne l'est jamais aux écrivains, elle ne leur suscite que de petits ennemis, de petites contradictions, qui ne sont au vrai que des tracasseries puériles (1).

---

(1) L'auteur écrivait ceci avant la révolution; et tout ce qu'on a vu depuis, ne prouve rien contre ces réflexions. On ne peut juger sainement les hommes que dans les temps calmes et dans le cours ordinaire de la vie.

Si J. B. Rousseau n'eût jamais profané son talent par d'infâmes épigrammes, on ne l'auroit point accusé d'avoir composé les couplets qui causèrent sa perte. Mais M. de Voltaire, avec tout son crédit, ses nombreux partisans et ses intrigues, n'a pu dans aucun moment affaiblir la réputation littéraire de ce grand poète. Il eut beau calomnier Fréron, ce dernier, dans ce temps même, passa toujours pour être un excellent critique. Si M. de Pompignan eût eu plus de goût et plus de grace dans l'esprit, Voltaire n'aurait pu le tourner en ridicule. Au reste, toutes ces moqueries ne tombaient en général que sur la personne de M. de Pompignan, elles n'attaquaient point ses écrits.

Jamais la seule flatterie n'a fait naître un véritable attachement, et les critiques littéraires ne peuvent inspirer qu'une inimitié superficielle et momentanée : ce qui n'affecte point l'ame, ne saurait inspirer une haine profonde. Il résulte de tout ceci, que le cœur est plus délicat et plus sensible que l'amour-propre; c'est une vérité qui honore la nature humaine : malheur à ceux qui ont employé tout leur esprit à la combattre. Je trouve, à l'appui de cette opinion, beaucoup de traits frappans dans l'histoire des littérateurs anglais; en voici quelques-uns :

Blackmore fut l'auteur d'un poëme intitulé *le Prince Arthur*, qui eut un grand succès dans le temps, Dennis, célèbre critique, fit une satire sanglante de cet ouvrage; ce qui n'empêcha pas Blackmore de devenir par la suite son ami, et d'écrire que Dennis était égal à Boileau pour la poésie, et supérieur à lui pour la critique.

Spence fit une critique, écrite avec politesse, mais très-détaillée, très-sévère et parfaitement juste, de la traduction de l'*Odissée* de Pope. Ce dernier trouva cet ouvrage si bien fait, qu'il desira en connaître l'auteur; il se

lia avec lui de la plus intime amitié, et dans la suite, par son crédit et par ses amis, il contribua infiniment à l'avancement de sa fortune.

Anthony Collins, qui fit un si mauvais usage de ses talens, possédait une fort belle bibliothèque; on réfuta tous ses ouvrages, en prouvant qu'il faisait une multitude de fausses citations: stratagême si souvent employé depuis par nos philosophes irréligieux. Non-seulement Collins n'était point irrité des critiques, mais il ne refusait jamais de prêter des livres à ceux qui ne desiraient les avoir que pour réfuter ses ouvrages.

En relisant ce journal, je vois qu'à propos de mon ineptie en affaires et de l'esprit de madame de F*****, je m'étais promis de conter une petite histoire; la voici:

D. Genlis.

(La suite dans un prochain numéro.)

SPECTACLES.

Théatre Louvois.

Les Tracasseries, comédie en cinq actes et en prose.

Destouches avait indiqué à un ami, et même ébauché quelques sujets de comédie. On en a traité trois : *le Vindicatif, l'Aimable Vieillard* et *le Tracassier*; aucun n'a réussi. Le premier de ces drames est de feu M. Dudoyer, homme de lettres peu connu, si ce n'est par son attachement à mademoiselle Doligni, qu'il avait fini par épouser. On sait que *l'Aimable Vieillard* n'a pas eu une heure entière d'existence au Théâtre-Français.

Quant

Quant au *Tracassier*, Destouches l'aurait manqué très-certainement, à en juger d'après le plan qu'annoncent les trois premières scènes qu'il avait esquissées. Son chevalier annonce qu'il veut, à force d'adresse et de tracasserie, écarter des rivaux qui pourraient traverser un riche mariage qu'il a en vue. C'est là le procédé d'un intrigant. La tracasserie alors ne se montre plus comme le fond de son caractère; mais comme un moyen qu'il appelle au secours de son ambition.

L'auteur de la nouvelle pièce, que les journaux avaient nommé d'avance, nous donne deux tracassiers au lieu d'un, M. Tatillon et sa femme. Obligés de quitter leur ville, d'où ce défaut les avait, en quelque sorte, fait chasser, ils viennent chercher à s'établir dans un bourg voisin. Le mari arrive le premier pour choisir une habitation. Ce jour est marqué par deux événemens très-considérables; c'est celui d'une grande foire, et d'une grande alliance entre les deux premières familles du pays. Le notaire et le marchand de drap du lieu étaient en procès pour un pré. Ils doivent terminer la querelle par le mariage de leurs enfans. M. Tatillon choisit sa demeure provisoire dans une auberge dont l'hôte a préparé le repas de noces. A la fin du premier acte, on voit un honnête négociant de la ville qu'habitait le couple Tatillon, et qui annonce à l'aubergiste le caractère de ces gens. Il prétend que le mari est homme à le persécuter pour qu'il abatte sa maison, afin d'avoir, lui, le plaisir de présider à sa reconstruction. Effectivement, M. Tatillon en dit quelque chose dans le cours de la pièce. Cette charge a paru un peu forte.

Au second acte, madame Tatillon vient seconder son mari, et en un moment ils ont brouillé huit personnes: les futurs époux, les beaux-pères, les belles-mères, le négociant de leur pays, qui est venu à la foire, et sa

maîtresse. M. Tatillon trouve cette dernière fort à son goût, et le lui fait connaître. Cette fantaisie forme comme une double intrigue ; mais, d'un autre côté, elle sert heureusement aussi à amener le dénouement qu'on attendait avec impatience. Madame Tatillon, instruite de cet amour subit, témoigne de l'humeur, de la jalousie ; et tandis que ces tracassiers se querellent, tous ceux qu'ils ont brouillés se raccommodent. Lorsqu'ils reviennent, ils sont bien étonnés du prompt effet qu'à produit leur absence ; et tout le monde leur conseille d'aller habiter la capitale, où leur humeur tracassière sera moins dangereuse, et ne trouvera point autant d'emploi qu'en province.

Cette pièce, en somme, a fort ennuyé ; on en peut assigner plusieurs causes. Dans les premières scènes, M. Tatillon a plus l'air d'un importun, qui n'a aucun usage, que d'un tracassier. Il parle à tout le monde, sans connaître personne ; arrête long-temps, et à diverses reprises, un aubergiste qui a tout à-la-fois l'embarras d'une foire et d'un repas de noce ; qui répète sans cesse qu'il n'a pas une seconde à perdre, et ne s'en va jamais. On a trouvé que c'était un pléonasme que de mettre deux tracassiers sur la scène ; que M. Tatillon est trop avili. C'est sa femme qui écrit les lettres d'affaires, et c'est lui qui les porte à la poste. On commence par les donner pour de bonnes gens, et quelquefois leurs tracasseries dégénèrent en noirceurs d'autant plus odieuses, qu'ils les font sans intérêt ; en sorte qu'ils ne se contentent pas toujours d'être de *petits méchans*. C'est peut-être encore un défaut de l'intrigue, qu'aucune des affaires dont les *Tatillons* se mêlent pour les gâter, ne les touche. Il eût été plus moral de leur faire porter la peine de leur odieuse conduite, que de les montrer nuisant, avec impunité, à tout le monde. L'immensité des détails étouffe l'action principale. Les tatillo-

nages sont si fréquens, qu'il en résulte une fatigante monotonie. C'eût été assez de trois actes pour développer ce genre de ridicule. Quoique les personnages, qui sont très-multipliés, aillent et viennent sans cesse, l'action chemine très-lentement. Enfin, on a remarqué que cette pièce avait beaucoup de ressemblance avec quelques-unes de ses sœurs, et qu'il y avait aussi des tatillons dans les *Voisins*, *la Diligence de Joigny*, *l'Ami de tout le Monde*, etc.

On a pourtant retrouvé dans plusieurs traits, et même dans plusieurs scènes, le talent de l'auteur, sa manière vive, franche, piquante, originale. Rien n'est plus plaisant que le procédé de M. Tatillon qui rappelle en face aux six principaux personnages, les torts réciproques et les défauts qu'il leur suppose. Madame Tatillon même en est choquée : « Que faites-vous donc, lui dit-elle ? — C'est, » répond-il, pour les réconcilier. »

On a écouté avec la plus grande indulgence, malgré l'ennui dont on ne pouvait se défendre. Quand la toile a été baissée, quelques sifflets se sont fait entendre. Il eût bien mieux valu se borner à ne pas demander l'auteur. Ce silence seul eût été assez expressif. Les sifflets sont une grossièreté superflue, qu'on aurait dû épargner à un auteur qui a tant de droits à l'estime et à la bienveillance publique.

Il vient de réduire sa pièce à quatre actes, et cette réduction lui a procuré quelque succès. L'auteur est l'infatigable Picard.

ANNONCES.

Essai d'un nouveau calendrier liturgique, ou classification nouvelle et raisonnée des fêtes pour tout le cours de l'année chrétienne. Brochure de 128 pages. A Paris, chez Brajeux, libraire, rue Saint-Severin, n° 122, vis-à-vis la rue de la Harpe. Prix : 1 fr. 30 cent. — Un article des lois organiques du concordat promet une liturgie uniforme pour tous les diocèses de France. L'auteur de l'écri

que nous annonçons, présente à cette occasion ses vues sur la meilleure manière de composer l'année chrétienne. Elles ne sauraient être indifférentes aux véritables amis de la religion ; elles méritent l'attention des personnes qui seront chargées du travail concernant cette uniformité de culte promise et si desirée.

Nouvel atlas portatif et classique de géographie ancienne et moderne, d'après les nouvelles divisions des états de l'Europe et les dernières découvertes, pour l'intelligence de toutes les géographies, contenant 30 cartes enluminées, destiné à l'usage des Lycées et écoles secondaires. Prix : 10 fr. pour Paris, et 11 fr., port franc.

L'Etude de l'enfance, ou syllabaire méthodique, instructif et amusant ; divisé en quatre parties, et orné de planches pour l'instruction des enfans du premier et du second âge ; contenant, 1.° les premiers principes de la lecture ; 2.° l'abrégé des principes de la grammaire et de l'orthographe ; 3.° les principes de la morale puisée dans l'histoire de Joseph ; 4°. les premiers principes de l'écriture et de l'arithmétique. Par M. F. Buron, professeur d'écriture, d'arithmétique, de commerce et de banque, et membre de plusieurs sociétés savantes.

Adeo in teneris consuescere multum est. VIRGILE.

Il importe de former l'homme dès son enfance.

Un vol. in-12. Prix : 1 fr. pour Paris, et 1 fr. 25 cent. par la poste.

A Paris, chez Marchand, libraire, palais du Tribunat, galerie de bois, n° 188, et passage Feydeau, n°. 24.

Les trois conjurés Irlandais, ou l'Ombre d'Emmet ; par P. S. Tissot : broch. de 20 pag. in-8°. Prix : 60 c. et 75 c. par la poste.

A Paris, chez Cussac, imp.-lib., rue Croix des Petits-Champs, n°. 33.

Code des Enfans naturels, ou Recueil complet des lois qui fixent leur état et leurs droits : précédé d'un traité analytique des mêmes lois, et suivi de formules d'actes de reconnaissance ; par P. A. Garres, ci-devant avoué-défenseur au tribunal de cassation. Un volume. Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez Garnery, libraire, rue de Seine, ancien hôtel Mirabeau.

Méthode simple et facile, par demandes et par réponses, pour apprendre rapidement et sans confusion, la musique ; suivie des principes du violon, et de l'explication des termes italiens les plus usités pour l'indication des mouvemens ; terminée par des observations sur la musique, avec plusieurs planches ; par F. M., ancien professeur de musique. Un vol. in-12. Prix : 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste. A Paris, chez Michelet, imprimeur-libraire, rue Montmartre, n°. 224, entre les rues Mandar et Tiquetone.

Septième, huitième et neuvième cahiers, avec figures, du *Journal du Galvanisme, de Vaccine*, etc. ; par une société de physiciens, de chimistes et de médecins ; rédigé par J. Nauche, médecin, président de la société galvanique, membre des sociétés académique, des sciences, médicale de Paris, de Gênes, de plusieurs comités de vaccine, etc. — Le prix de la souscription est de 12 fr., pour recevoir, franc de port, douze cahiers de 48 pages chacun, dont un chaque mois. — On souscrit chez F. Buisson, libraire, rue Hautefeuille, n°. 20.

La lettre et l'argent doivent être affranchis. On peut envoyer le prix de la souscription en un mandat sur Paris.

Grammaire de l'Enfance ; par Yves Bastiou, ancien principal du collége de Tréguier, auteur de la *Grammaire de l'Adolescence*. Nouvelle édition. Prix : 75 cent., et 1 fr. par la poste. A Paris, chez

Fain, impr.-libr., place du Panthéon, aux ci-devant Ecoles de droit.

Méthode simplifiée de la tenue des Livres, en partie simple ou double, par laquelle le journal et le grand-livre se balancent mutuellement, et les livres les plus volumineux peuvent être rapportés et balancés tous les jours, sans qu'il soit possible de ne pas découvrir l'erreur la plus légère; méthode expéditive, sûre et facile, remédiant à tous les défauts des méthodes en usage, applicable à toute espèce de commerce, adoptée par la banque d'Angleterre, et pour laquelle l'auteur a obtenu un brevet d'invention; traduite de l'anglais de E. T. Jones, avec des tableaux adaptés au nouveau style, pour modèles du journal et du grand-livre en partie simple et double, d'un état d'entrée et de sortie des marchandises, et d'un compte de caisse. Seconde édition, revue, corrigée avec soin et augmentée; par J. G****. Prix: 5 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez E. Johanneau, libraire, palais du Tribunat, première galerie de bois, n°. 236.

L'Arithmétique des Dames, ou *Traité de Calcul*, à l'usage des jeunes personnes qui se destinent au commerce, contenant les calculs, tant anciens que nouveaux, les plus nécessaires aux commerçans; le rapport des anciens poids, mesures et monnoies, avec des tableaux comparatifs; le tout expliqué avec clarté et précision; par P. G. Gallimard, professeur de langue française. Prix: 1 fr., et 1 fr. 25 cent. par la poste.

A Paris, chez l'auteur, rue Montmartre, au coin du passage du Saumon; Le Normant, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois; et Martinet, rue du Coq Saint-Honoré.

Les Matinées du Hameau, ou Contes d'un grand-père à ses petits enfans; ouvrage destiné à l'instruction et à l'amusement des enfans du second âge: « Le conte fait passer la morale avec lui. » Prix: 4 fr., et 5 fr. 25 cent. par la poste.

A Paris, chez Dujardin, libraire, rue de la Harpe, n°. 461.

La quatrième livraison de l'*Œuvre du Poussin* paraît; elle contient quatre pages de la vie du Poussin, huit pages de description, et six gravures, dont 1°. la Manne; 2°. Saint François Xavier au Japon, qu'on croit être gravé pour la première fois; 3°. Vision de sainte Françoise; 4°. Moyse sauvé des eaux; 5°. l'Echo, paysage; 6°. le berger Pâris, esquisse.

Cet ouvrage, monument digne de la gloire du Poussin, premier peintre de l'école française, et de la nation qui s'honore de lui avoir donné le jour, est dû au burin de MM. Massard, et au goût délicat que M. Gault (de Saint-Germain) manifeste depuis long-temps pour les arts utiles et agréables.

Le prix de chaque livraison est de 8 f. sur pap. fin nom de Jésus; de 12 f. sur même papier, fig. avant la lettre; de 15 fr. sur papier vélin, fig. avec la lettre; de 18 fr. sur papier vélin, fig. avant la lettre, pour Paris; 25 cent. de plus pour les départemens.

On n'exige aucune avance; on ne paye chaque livraison qu'en la recevant. Il en paraît une tous le mois.

On souscrit à Paris, chez Maillard, libr., rue du Pont de Lodi, n°. 1;

Et chez Massard l'aîné, place Thionville, maison l'Honorey, n. 27.

Cet ouvrage se vend encore chez Didot l'aîné, imprimeur, au Louvre.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°.* 42.

NOUVELLES DIVERSES.

Londres. La séance de la chambre des communes du 11 juin a été très-orageuse. Le chancelier de l'échiquier ayant proposé de se former en comité, afin de prendre en considération le bill ayant pour objet de créer des forces additionnelles, cette proposition a été vivement combattue. On a soutenu que ce bill menaçait la liberté des sujets; qu'il tendait à renverser la constitution, puisqu'on voulait faire des levées indépendamment du parlement, et que les troupes restassent toujours sur pied. La France, dit M. Moore, est dans un tel état, que vouloir l'attaquer par terre, serait une véritable folie. Nos forces de terre sont parfaitement inutiles, et nos vaisseaux les rendront toujours telles.

M. Naughton ne voit au contraire, dans la mesure proposée, rien de contraire à la constitution, et juge une armée permanente nécessaire à la patrie; il ajoute qu'on ne peut attribuer qu'à l'esprit de faction, les discours de plusieurs honorables membres. Il est rappelé à l'ordre. La motion de M. Pitt obtient une majorité de 50 voix.

Dans la séance du 15, l'orateur a proposé de procéder à la deuxième lecture des amendemens du bill de défense. On s'y est opposé, et le ministre a eu contre lui une majorité de 6 voix.

Les portes sont restées fermées pendant un assez long-temps. Les tribunes ont enfin été r'ouvertes; et plusieurs membres ont parlé pour ou contre le bill. M. Klarke a prétendu que c'était à M. Pitt que la Grande-Bretagne devait la conservation de tout ce qui lui est cher, et qu'elle

ne pourrait jamais acquitter envers lui la dette de la reconnaissance. Je n'oublie pas, dit-il, les magnifiques éloges qui lui furent dernièrement prodigués par ceux mêmes qui se montrent aujourd'hui ses plus opiniâtres adversaires. Ils reçurent avec applaudissement les premières vues du bill qu'ils décrient aujourd'hui. Les débats ont continué avec chaleur. Le tumulte a été extrême. M. Spencer Stanhope dit qu'il ne s'est jamais passé de scène plus fâcheuse et plus méprisable. Il est rappelé à l'ordre. Le procureur-général prend la parole, et représente la conduite de l'opposition comme un nouveau stratagême pour hâter l'éloignement d'un ministre. L'intention de ces messieurs est évidente. Ils ont résolu de s'opposer à toutes les mesures que le ministre pourra proposer. Ils veulent opérer de nouveaux changemens dans les conseils de S. M. et suspendre pour deux mois le pouvoir exécutif.

L'orateur de la chambre pense que l'honorable membre (le procureur-général) a transgressé les règles de l'ordre, en interprétant de cette manière les motifs des autres membres.

L'amendement a été mis aux voix, et le ministre n'a eu qu'une majorité de 29 voix : ce qui prouve, dit le *Morning-Chronicle*, que le pouvoir ministériel est sur son déclin.

Londres retentit encore des bruits de paix qu'y répandit l'arrivée de M. Livingston. Le *Moniteur* les a contredits. Le *journal de Paris* dit que cet ambassadeur américain a quitté cette ville plutôt qu'il ne voulait, ou ne s'y attendait. Les ministres de S. M. ayant jugé qu'un plus long séjour de la part de cet ambassadeur avait quelqu'inconvénient dans les circonstances.

On mande *des bords du Mein* que les sémestriers de

toutes les troupes prussiennes ont été congédiées, et sont retournés chez eux; circonstance qui, seule, suffirait pour détruire les bruits qui ont couru des préparatifs militaires en Prusse.

Des nouvelles analogues, de Vienne, annoncent qu'il y a en ce moment des négociations ouvertes sur divers points très-importans, dont la décision consolidera le nouvel ordre des choses, et maintiendra, par un juste équilibre, les rapports des puissances continentales entr'elles, et que le cabinet autrichien joue un des principaux rôles dans ces négociations.

On écrit de Hambourg : Le bruit court ici que décidément les médecins du roi d'Angleterre ont rédigé, le 3 juin, une consultation à l'effet de convaincre ce monarque que sa santé exige sa prompte abdication, et que M. Pitt a été faire part de cette consultation au prince de Galles. Ce qui est hors de doute, c'est que MM. Fox et Gray sont allés trouver M. Pitt, et sont restés en conférence avec lui au moins une heure et demie.

On écrit de Hanovre, que deux bataillons de troupes françaises sont partis, il y a quelques jours, des environs de Walfrode, pour Bremervoedde, afin d'occuper les rives du Weser, et intercepter la navigation de ce fleuve aux bâtimens anglais.

Plusieurs journaux allemands, parlent de la manière la plus favorable pour les relations politiques des puissances de l'Europe, et pour la fixité de la paix continentale, des nouveaux changemens qui ont eu lieu en France.

On lit dans une gazette allemande : Le roi de Naples doit enfin avoir résolu d'accorder aux Français le droit de mettre les garnisons dans les forteresses du pays. — L'amiral Nelson a envoyé une escadre vers Corfou, pour agir

en certains cas conjointement avec les forces navales d'une autre puissance, ect. (*Publiciste.*)

Cette dernière nouvelle paraît bien peu vraisemblable, puisqu'il est connu que la Russie a en France, et la France en Russie, un chargé d'affaires.

Des lettres de Hambourg font mention de préparatifs militaires dans les états du roi de Danemarck, sans qu'on en connaisse le motif. On prétend que les relations de ce royaume avec celui de Suède ont pris tout-à-coup une tournure assez sérieuse.

Il y a eu aussi de nouvelles contestations entre le Danemarck et l'Angleterre, relatives à des bâtimens de commerce enlevés par les escadres anglaises qui bloquent l'embouchure de l'Elbe. Ces prises, qui paraissent avoir été autorisées par le ministère britannique, ont donné lieu à des représentations très-vives. Ce procédé hostile a excité une forte sensation en Danemarck, où les Anglais sont détestés, depuis le bombardement de Copenhague par l'amiral Nelson.

On lit dans la gazette d'Augsbourg : Il se fera dans peu quelques changemens dans l'état pontifical, et à cette occasion, le roi de Sardaigne recevra, dit-on, une indemnité. Le cardinal Fesch, oncle de l'empereur des Français, paraît destiné à jouer un plus grand rôle.

On écrit de Hanovre : Le général Bernadotte, maréchal d'empire, est attendu ici aujourd'hui (19 juin). Le général Dessolles restera près de lui. — On va changer les boutons dans l'uniforme français. Au lieu des mots : *République française*, on lira *Empire français.*

De Berlin : que M. Laforêt, ministre de France, a reçu de la cour une réponse très-satisfaisante à la note qu'il remit il y a quelques jours. Il l'a aussitôt envoyée à l'empereur.

Il paraît certain que M. le prince de Hatzfeld se rendra sous peu à Paris, pour féliciter l'empereur sur son avénement.

PARIS.

Le dispositif de l'arrêt de la cour criminelle et spéciale, séante à Paris, n'a été connu qu'au commencement de cette semaine. Il porte qu'il est constant que d'après l'instruction et le débat, il a existé une conspiration tendante à troubler la république par une guerre civile, en armant les citoyens les uns contre les autres, et contre l'exercice de l'autorité légitime. On avait dit dans tous les journaux, et nous l'avions répété d'après eux, que neuf des condamnés à mort avaient obtenu leur grace. C'est une erreur : il n'y en a eu que huit, et de ceux qu'on avait nommés, il faut excepter Louis Ducorps.

Le 4 messidor, la cause a été plaidée à la cour de cassation. Le rapporteur, M. Audier-Massillon, a réfuté les cinq moyens présentés par les appelans, et conclu à la confirmation du jugement. MM. Gauthier, Dommaget et Girod, ont plaidé pour les accusés. On trouvera dans ce que nous rapporterons de la réfutation de M. Merlin, procureur-général, les principales objections faites par ces défenseurs.

« On allègue, dit-il, que les procès-verbaux dressés dans le cours de l'instruction préliminaire, n'ont pas été annexés à l'acte d'accusation. L'article 251 du code n'oblige d'annexer à l'acte d'accusation que les procès-verbaux qui constatent le corps du délit. Or, dans l'affaire actuelle, il n'existe aucuns procès-verbaux de cette espèce,

il n'existe point de délit matériel : le crime n'existe que dans la pensée de ceux qui se préparaient à le commettre.

» Il a été, dit-on, produit en témoignage des hommes qui avaient joué dans le procès le rôle de dénonciateurs. Le fait est-il vrai ? cette assertion n'a été mise en avant qu'à cette audience : supposez qu'elle soit vraie ; qu'en résultera-t-il ? L'article 358 du code défend de produire les dénonciateurs comme témoins, dans le seul cas où il s'agit de délits dont la délation est pécuniairement récompensée par la loi, ou lorsque le dénonciateur peut, de toute autre manière, profiter de l'effet de sa dénonciation. Or, dans l'espèce dont il s'agit, la loi ne récompense pas pécuniairement la dénonciation du crime imputé aux demandeurs en cassation. Les prétendus dénonciateurs dont on parle à la cour, ne pouvaient profiter de leur dénonciation, soit directement, soit indirectement ; ainsi l'article 358 ne peut recevoir ici aucune espèce d'application.

» Enfin, a-t-on dit, les accusés n'ont pas joui de la liberté nécessaire pour leur défense ; mais quelle preuve apporte-t-on d'une assertion aussi extraordinaire ? aucune ; et la preuve contraire résulte du procès-verbal des débats. »

Le procureur impérial a conclu comme le rapporteur, et leurs conclusions ont été suivies ; la cour de cassation a confirmé l'arrêt de la cour criminelle.

Le lundi 6 messidor, cet arrêt ayant été lu aux douze condamnés à mort, ils ont tous demandé des confesseurs, qui les ont accompagnés jusqu'à l'échafaud. Chacun a embrassé son confesseur et baisé le crucifix avant de se livrer à l'exécuteur. La tête de Georges est tombée la première, celle de Mercier la dernière. Joyant et Deville dit Tamerlan, montés sur l'échafaud, ont crié : *Vive le roi!* des militaires ont répondu à ce cri par celui de : *Vive l'empereur!*

Les huit condamnés qui ont obtenu leur grace, seront renfermés dans différens châteaux forts, pendant quatre ans, au bout desquels ils seront déportés.

Le général Moreau est parti pour se rendre aux Etats-Unis.

— Unir l'Océan à la Manche, en joignant la Loire à la Vilaine, et celle-ci à la Rance, et par ce moyen établir une communication sûre et facile entre les deux ports de Nantes et de Saint-Malo; réunir la Vilaine à la rivière d'Oust, cette dernière à celle de Blavet, et le Blavet à la rade de Brest; jonctions si utiles à l'approvisionnement du premier port de France : telle est l'importante partie du plan général de navigation adopté par les états de Bretagne en 1784, que le gouvernement d'alors se proposait de faire exécuter à ses frais, en ce qui concernait le Blavet seulement, et qu'un gouvernement dont l'active influence se fait sentir partout où il s'agit d'ouvrir de nouvelles sources de prospérité, fait aujourd'hui exécuter toute entière.

(*Journal des Débats.*)

— Le cabinet britannique, qui ne cesse de faire tous ses efforts pour susciter des ennemis à la France, vient, dit-on, de proposer à la cour de Vienne des subsides pour 300,000 hommes. On ajoute que S. M. lui a fait répondre qu'elle persistait invariablement dans son système de neutralité.

— Une de ces femmes scandaleuses, qui ne rougissent de rien, se présenta dernièrement au jardin de l'Elysée, et scandalisa tellement l'assemblée par l'indécence de son costume, qu'on fut forcé de la mettre à la porte. Elle fut reconduite *extrà muros* par tous les jeunes gens qui se trouvaient là, et les huées de la multitude poursuivirent cette malheureuse bien au-delà des Champs-Elysées.

— On a célébré nouvellement à Salency-lès-Noyon, département de l'Oise, la fête de la Rosière. Un concours prodigieux de personnes distinguées assistait à cette fête. Cette cérémonie religieuse, qui a eu pour instituteur Saint-Médard, évêque de Noyon, natif de Salency, décédé en 545, n'a jamais été interrompue, pas même dans nos plus violentes convulsions révolutionnaires. On remarque avec intérêt que, depuis cette édifiante et pieuse institution, aucun Salencien n'a été flétri par la justice.

— Dans la journée du 8 messidor, on a observé, à Paris, en neuf heures d'intervalle, une variation presqu'incroyable, de 12 degrés du thermomètre, quoiqu'il n'y ait point eu d'orage apparent, du moins dans le voisinage; car on doit présumer qu'il y en a eu au loin.

— Le ministre des finances, consulté sur la question de savoir « si les clauses des baux qui chargent les fermiers d'acquitter la contribution foncière de leurs exploitations, emportent pour eux l'obligation d'acquitter la portion de la contribution volontaire votée pour la guerre contre l'Angleterre, qui se trouve répartie au marc le franc de la contribution foncière », a répondu « que cette taxe est incontestablement à la charge du propriétaire, à moins qu'il n'existe entre lui et son fermier une convention explicativement contraire. »

— Nos forces navales et celles de la Hollande ont, dans trois ou quatre actions récentes, obtenu des avantages marqués sur celles de la Grande-Bretagne, dans l'Océan et la Méditerranée.

— M. le conseiller d'état Portalis a fait, dit-on, à l'empereur un rapport sur plusieurs associations religieuses, qui, sous le nom de *Société du cœur de Jésus*, *Société des victimes de l'amour de Dieu*, *Société des Paccanaristes*,

ou pères de la foi, s'étaient introduites en France, ces dernières années. On assure que sur ce rapport, l'empereur a ordonné la suppression de ces sociétés, non autorisées, et formées sans que leurs membres eussent observé les formalités prescrites.

— *Le Normant* vient de mettre en vente une nouvelle édition du *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, par *J. J. Barthélemy* (1). Cet ouvrage est un des monumens littéraires du dix-huitième siècle, qui passeront à la postérité. Son succès égala celui de l'*Esprit des Lois*. Ces deux productions, d'un genre différent, ont coûté l'une et l'autre vingt ans de travail à leurs auteurs. Le style de Montesquieu est plus vif et un peu plus concis. Celui de Barthélemy a plus d'harmonie et de sûreté. Si l'on peut lui faire quelque reproche, c'est, si on l'ose dire, l'excès de la perfection. Dans l'*Esprit des Lois*, on trouve plus d'une opinion qui peut être contestée, et qui n'est pas sans danger. Il n'y en a aucun à lire le *Voyage d'Anacharsis*. Si la Grèce y est peinte avec les plus brillantes couleurs, l'auteur a soin de faire observer la faiblesse et le vice de ces petites républiques, dont le vice incurable était, d'un côté, la haine et l'envie que la pauvreté portait à la richesse, de l'autre, la versatilité du peuple, la nécessité de le flatter pour lui plaire, et la bassesse des orateurs, qui le corrompaient en le flattant.

M. Barthélemy est du très-petit nombre des écrivains dont les ouvrages sont à-la-fois, comme on l'a dit, une autorité pour les savans, un modèle pour les écrivains, une

(1) *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce, vers le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire, par J. J. Barthélemy*. Sept vol. in-18. Prix : 16 fr. brochés, et 20 fr. cartonnés.

source d'instruction et de plaisir pour tous les genres de lecteurs. Sans répéter des éloges unanimes et cent fois répétés, nous nous bornerons à faire connaître quelques-unes des additions et des améliorations de cette édition, *vraiment* nouvelle. Elle est en sept vol. in-18 ; c'est la première de ce format, si commode pour les ouvrages qu'on lit souvent. Elle a été imprimée par M. Didot jeune, avec la plus scrupuleuse exactitude : l'éditeur a fait choix de caractères au-dessous de ceux employés dans les éditions in-8°. et in-12, mais qui, gravés et fondus exprès pour celle-ci, lui donnent une netteté d'impression que la vue la plus délicate peut encore trouver agréable. Cette édition, faite sur la magnifique édition in-4°, revue et augmentée par M. l'abbé Barthélemy lui-même, dans les dernières années de sa vie, et donnée au public après la mort de l'auteur, par M. Didot le jeune, contient par conséquent toutes les *Additions* et toutes les *Corrections* qui donnent à l'édition in-4° une si grande supériorité sur les précédentes. Parmi les *Additions*, on distingue un excellent *Mémoire* de *M. Mariette, sur le plan d'une Maison grecque, relatif* au chapitre *des Maisons et des Repas des Athéniens;* plusieurs morceaux ajoutés dans le cours de l'ouvrage, notamment aux chapitres sur les *Jeux olympiques*, sur l'*Education*, sur l'*Argolide*, sur *Socrate*, sur le *Bonheur*, etc... ; et trois Tables nouvelles jointes aux deux précédemment publiées, savoir ; une des *Mois attiques*, une autre des *Tribunaux et Magistrats d'Athènes*, et la troisième des *Colonies grecques*. Ces nouvelles Tables ont été rédigées d'après les vues et selon le desir de M. l'abbé Barthélemy, par un de ses collégues à l'Académie des Inscriptions. Le savant auteur des *Tables des hommes célèbres dans la littéra-*

ture, les sciences et les arts, imprimées dans les premières éditions, les a corrigées en beaucoup d'articles, les a augmentées de moitié environ; enfin il a revu et vérifié la première *Table*, celle des *Epoques*, avec toute l'attention qu'exige une matière si épineuse et si importante. Les *Corrections* sont trop nombreuses pour les indiquer ici. Nous nous contenterons de dire qu'elles sont de deux sortes; les unes regardent le style; les autres sont des erreurs de *faits*, de *sommes* et de *dates* qui avaient échappé à l'attention de l'auteur, mais qu'il a relevées au moyen des vérifications dont il s'est occupé jusqu'à la fin de sa laborieuse carrière. — L'éditeur a mis à la tête de cette édition les *Mémoires sur la vie et sur quelques-uns des ouvrages de Jean-Jacques Barthélemy, écrits par lui-même en* 1792 *et* 1795. L'auteur ne se proposait point de les livrer à l'impression; mais on a pensé avec raison que le public n'écoutera pas sans intérêt un écrivain célèbre racontant à sa famille et à ses amis les principales circonstances de sa vie, avec cette simplicité et cette candeur qui rendaient son caractère si aimable. Enfin le premier volume est orné du portrait de l'abbé Barthélemy, gravé par M. Saint-Aubin, d'après la belle médaille que M. Duvivier a consacrée à la mémoire de son illustre ami. La réunion de tous ces avantages ne peut manquer d'assurer à cette jolie édition la préférence sur toutes celles qui l'ont précédée.

— Le même libraire vient de mettre en vente un livre intitulé : *Nouveau Dictionnaire de l'Enregistrement, Timbre et Hypothèques*; par M. *Belot*, de Langres. Un volume in-8°. Prix : 8 fr., et 10 fr. 50 c. par la poste.

Errata. Faute essentielle à corriger dans le dernier N° (25 juin), page seconde, vers 17e, *fieur*; lisez [illegible].

(N°. CLVIII.) 18 Messidor an 12.
(Samedi 7 Juillet 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

RÉP. FRA. 5. cen

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LE COLIBRI.

A madame D....re, *qui accusait l'Auteur d'avoir montré beaucoup d'inconstance* (1).

Vous connaissez ce léger volatile,
Du papillon ce rival inconstant;
Ainsi que lui, vif, aimable et brillant,
Amant des fleurs, mais amant peu docile,
Qui toujours brûle, et toujours caressant,
De l'une à l'autre, en son humeur volage,
Va promener son infidèle hommage,
Aime, jouit et change en un instant:
Du Colibri, je crois, telle est l'image.

(1) Cette pièce fut composée à Saint-Domingue, en 1792.

G

Penseriez-vous que cet oiseau charmant
Dût de l'amour éprouver l'esclavage ?...
Qui le croirait ? Et voici cependant
Un Colibri qui languit, qui soupire :
Tout est soumis à l'amoureux empire,
Et l'univers cède aux lois d'un enfant.

Près d'un bouton qui commençait d'éclore,
Un Colibri reposait ce matin ;
A son éclat, l'œil séduit, incertain,
Croit voir briller une fille de Flore;
Mais, tout-à-coup, d'un gosier souple et fin,
J'entends sortir un aimable ramage :
Je l'écoutais; Amour qui l'inspirait,
Me permettait d'entendre son langage,
Et je vous rends ce que l'oiseau chantait.

CHANSON DU COLIBRI.

Jadis d'une aile légère,
J'aimais à papillonner,
J'étais toujours sûr de plaire,
Et toujours prêt à changer;
Mais, aujourd'hui, quel prestige
En ces lieux vient m'enchanter ?
Un Colibri qui voltige
Serait-il fait pour aimer ?...

Oui je perds mon inconstance,
Près de ce bouton charmant;
Amour, jamais ta puissance
Ne fit rien de plus brillant !
Seul il aura mon hommage;
Il est digne de ma foi,
Et l'oiseau le plus volage
Sera moins heureux que moi.

Enfant gracieux de Flore,
Il a toutes ses faveurs;

Tous les regards de l'Aurore,
Qui le baigne de ses pleurs;
Et dans sa beauté nouvelle,
Seul il offre à mes ardeurs,
Tout ce que le moins fidèle
Va chercher sur mille fleurs.

Ainsi chantait l'oiseau chéri de Flore;
Echo se tait à des accens si doux;
Moi, dans l'ardeur du feu qui me dévore,
Je m'écriais, le cœur tout plein de vous:
Dieu des amans, de la beauté que j'aime,
Dans ce bouton tu m'as fait voir l'emblême!
Pour la former tu réunis un jour
Tous les attraits dont brillent tour-à-tour,
Aux lieux soumis à ton pouvoir suprême,
Mille beautés qui composent ta cour.
Comble mes vœux, puissant dieu de Cythère!
Sans doute un jour, elle doit s'enflammer!
Ah! je sais trop comment il faut l'aimer;
Enseigne-moi comment on peut lui plaire.

AGAR.

VERS

*Ecrits sur un exemplaire de l'*AMINTE *du* TASSE, *donné par un maître d'italien à son écolière.*

JE rêvais cette nuit; une image chérie
Se retraçait à mon œil enchanté.
Nouvel Aminte, auprès de la belle Silvie
Je croyais être transporté.
Je m'éveille, et soudain un hasard favorable
Me présente les chants de ce poëte aimable,
Qui si bien fit parler amour, fidélité;

Je les lis, les répète, et dis avec tendresse :
Mon écolière, hélas ! que n'es-tu ma maîtresse !
Je la verrais en toi cette jeune beauté
Que le chantre d'Aminte a su rendre immortelle.
Tu m'offrirais Silvie, et serais moins cruelle.
Autant d'attraits, sur-tout plus de bonté,
Telle je te voyais en songe :
Dis un seul mot, et pour moi le mensonge
Devient une réalité.
Le Tasse sut aimer, et ne fut point volage ;
J'en crois ses malheurs, et l'ouvrage
Qu'a mon réveil Amour a placé sous mes yeux.
Qu'il me deviendra précieux,
Dans chaque vers si tu lis mon hommage :
Si quelque jour déposant la fierté
Qui désolait l'amant de la belle Silvie,
Et fixant pour jamais le destin de ma vie,
Ce doux mot *j'aime* est par toi répété !
Je devrai tout à l'appui secourable
Qu'Aminte et son auteur ici m'auront prêté ;
Mais pour te peindre un sentiment durable,
Qu'est-il besoin d'un langage emprunté ?
Si j'ose t'offrir *une fable* (1),
Dans mon cœur est la vérité.

LA TORTUE ET LES GRENOUILLES.

FABLE.

Au sort d'autrui souvent on porte envie,
Lorsqu'on devrait remercier les Dieux
D'être en effet partagé beaucoup mieux ;
Mais de l'homme c'est la folie,
Il veut toujours ce qu'il n'a pas :

(1) Le Tasse a intitulé modestement son poëme pastoral, *Favola Boschereccia*.

Et l'insensé se trouve aux portes du trépas,
Ayant en vains desirs passé toute sa vie.
Voici comme Esope a traité,
De son temps, cette vérité.
Une tortue avait son domicile
Près d'un marais. Les dames de ces lieux,
Gent fort légère et fort agile,
Venaient à tout moment se montrer à ses yeux.
Les unes s'avançaient doucement à la nage
Jusques aux bords du marécage,
Puis tout-à-coup rentraient au fond des eaux;
Les autres se jouaient, sautaient dans les roseaux,
S'égayaient et faisaient maint autre badinage.
A tous ces jeux, la tortue en secret
Soupirait.
Qu'à mon égard, se disait-elle,
La nature semble cruelle!
Loin d'avoir cette agilité
Qui me mettrait au comble de la joie,
Il faut encor que je me voie
Presque réduite à la captivité;
Ayant sur le dos cette masse
Que je ne puis, qu'avec difficulté,
Parfois changer enfin de place.
Tout en faisant réflexion
A sa misère prétendue,
A ses regards s'offre une grue
Jettant la consternation
Parmi la gent du marécage.
Que vois-je? ô Jupin, quel carnage!
Dit l'animal porte-maison.
Des hôtes de cette eau bourbeuse
J'enviais la condition;
Ah! qu'avec bien plus de raison,
La mienne, en ce moment, doit leur paraître heureuse!

B. S.

ENIGME.

Je suis monstre marin ou démon, mais femelle :
Monstre, pour dévorer, j'attaque un gros vaisseau ;
Démon, j'ai le cœur dur et l'âme assez cruelle
Pour étouffer l'enfant qui dort dans son berceau.

Par M. Verlhac (de Brives), *abonné.*

LOGOGRIPHE.

Renverse-moi, lecteur ; et quand ton pauvre esprit,
Tout enveloppé d'un nuage,
Ne saurait distinguer le jour d'avec la nuit ;
Tu n'y verras que *trop*, je gage.
Redresse-moi, le fanal luit ;
Cingle droit, ne va pas au port faire naufrage.

CHARADE.

Air : *Mon père était pot*, etc.

L'Angleterre, sans mon premier,
Aurait moins d'arrogance ;
Certain docteur, par mon dernier,
Démontre sa science ;
Mon tout, dans un mois,
Paraît quatre fois,
Et toujours on le fête ;
Il est dans les cieux,
Au nombre des Dieux,
Et sur terre un prophète.

Lagache (d'Am.....).

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Amour-propre*.
Celui du Logogriphe est *Logogriphe*, où l'on trouve *or*, *gripe*, *ah !* *père*, *gril*, *gorge*, *gloire*.
Celui de la Charade est *Bat-eau*.

Mes Souvenirs de vingt ans de séjour à Berlin, ou *Frédéric-le-Grand*, sa famille, sa cour, son gouvernement, son académie, ses écoles, et ses amis littérateurs et philosophes; par *Dieudonné Thiébault*, de l'Académie royale de Berlin, etc. Cinq volumes in-8°. Prix : 18 fr., et 24 fr. par la poste. A Paris, chez *Buisson*, imprimeur-libraire, rue Hautefeuille, n°. 20 ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

M. Thiébault a été pendant vingt ans professeur de grammaire et de style à Berlin, dans une maison d'éducation élevée sur un plan tracé de la main de Frédéric, plan mal conçu, et qui prouve que ce roi n'entendait rien à l'éducation, quoiqu'il eût autant d'esprit que ceux qui ont fait des romans sur ce sujet; mais, à cet égard, l'esprit ne remplace point l'expérience, et l'on ne peut compter à Frédéric, comme un noviciat suffisant, le temps qu'il consacra à l'instruction d'un de ses neveux dont il voulait être l'ami, le confident, auquel il prétendait apprendre à faire des vers, et qu'il congédia au bout de huit jours un peu plus brusquement qu'il n'appartient à un ami et à un instituteur.

Sous le titre de *Souvenirs*, M. Thiébault a réuni toutes les anecdotes qu'il a entendu raconter, tous les faits dont il a été témoin pendant son séjour à Berlin, ce qui forme cinq volumes in-8°. qui ne sont pas amusans; c'est la faute de l'auteur dont les idées sont épaisses, le style extrêmement lourd, et qui n'ayant jamais pu savoir lui-même quel genre d'ouvrage il composait, semble n'avoir pris

que les défauts de tous les genres qu'il a confondus.
Pour qu'on ne nous accuse pas d'être trop positifs dans nos assertions, nous examinerons le discours préliminaire qu'on peut regarder comme la poétique de M. Thiébault.

Sans avoir l'intention de déprécier l'histoire, il lui préfère les Mémoires qui font connaître les grands hommes dans leur vie privée; et même des Mémoires historiques lui paraissent exiger encore une méthode sévère, un ton mesuré, une marche régulière qui l'effrayent : aussi veut-il qu'on regarde son ouvrage comme de simples *Souvenirs*, et il définit des souvenirs *une suite de conversation*. On a donc le droit d'exiger que rien ne soit approfondi, et sur-tout que rien ne soit apprêté, car la conversation exclut tout apprêt. Cependant l'auteur avoue qu'il a lui-même donné la forme aux discours que tiennent les personnages qu'il met en scène; et quand il ne l'aurait pas avoué, on le sentirait, puisqu'ils s'expriment tous de la même manière : que ce soit Frédéric II ou l'un de ses académiciens, l'impératrice Marie-Thérèse ou l'un des garçons de sa chambre qui parlent, c'est toujours M. Thiébault qu'on entend. Il ne veut point qu'on l'accuse d'infidélité pour cela, parce qu'il suit, dit-il, l'exemple des historiens grecs et latins, et particulièrement de Salluste et de Tite-Live; mais Salluste et Tite - Live ne prétendaient pas écrire de simples *Souvenirs*, et ce n'est encore aujourd'hui qu'à titre d'historien qu'on pardonne au dernier d'être si souvent un grand orateur. Certes, je suis bien éloigné de reprocher à M. Thiébault d'être éloquent; mais je le prierai d'examiner s'il est loyal de s'appuyer sur Tite-Live, quand on s'annonce pour ne donner que des anecdotes sans liaison et sans ordre chronologique.

Dans un autre endroit, M. Thiébault dit : « J'ai

» vivement desiré que nous eussions à léguer à la » postérité des *mémoires* particuliers, très-détaillés » ou vraiment complets sur Frédéric-le-Grand : » j'ai vu avec peine que personne ne s'en occu- » pait; et, à défaut de tout autre, j'ai osé m'en » occuper moi-même il y a plus de vingt-cinq » ans. Depuis cette époque, cette idée ne m'a » jamais abandonné ; elle m'a poursuivi partout; » *tous les jours* je m'en suis occupé autant que » j'en ai eu le loisir ; j'ai successivement recueilli, » conservé, augmenté mes notes ; et enfin *j'ai* » *rédigé* l'ouvrage que je me résous à publier » aujourd'hui. » Ne résulte-t-il pas positivement de cet alinéa que M. Thiébault nous offre des mémoires complets sur Frédéric II, que ces mémoires sont le fruit de vingt-cinq ans de travaux, qu'il s'en est occupé tous les jours ? Et alors pourquoi donc résume-t-il sa préface en affirmant qu'il ne donne que des *Souvenirs ?* Il faut chercher la cause de pareilles inconséquences, non dans le dessein de chagriner l'auteur, mais pour rappeler aux jeunes gens qui cultivent les lettres combien il est difficile de bien faire un livre, même lorsque l'on sait écrire correctement.

M. Thiébault voulait faire parler ses personnages, il a réclamé ce droit comme appartenant à l'histoire, et il a cité Salluste et Tite-Live ; il voulait entrer dans beaucoup de discussions, et il s'est appuyé de l'autorité de mémoires historiques ; mais comme il voulait aussi se mettre en scène, et qu'il ne pouvait lier sa personne aux faits principaux qu'il raconte, il a tout confondu, et il a justifié ce désordre par l'exemple des *Souvenirs* : de sorte que son ouvrage manque de dignité, d'intérêt et d'ensemble si on le considère comme une histoire ; d'ordre si on le regarde comme des mémoires historiques ; et qu'il est beaucoup trop

lourd pour des *Souvenirs*. Je suis très-persuadé que M. Thiébault, professeur de style, n'aurait pas oublié de présenter de pareilles observations à ses élèves, s'il avait voulu exercer leur jugement sur un livre composé comme le sien.

Au reste, on ne peut qu'applaudir à la modestie avec laquelle il avoue ne s'être décidé à publier son recueil d'anecdotes sur la cour de Frédéric, que par le regret de voir que personne ne s'occupait de nous donner des mémoires sur la vie privée de ce souverain. Pour moi, je n'aime pas à scruter l'intimité des rois, même lorsqu'ils sont morts : s'ils ont été grands, et qu'on veuille qu'ils paraissent tels à la postérité, il faut ne les montrer que dans l'histoire, parce qu'ils y sont entourés de personnages éclatans sur lesquels ils dominent, ce qui ajoute à leur majesté ; mais le plus grand des rois qu'on ne pourrait faire voir qu'au milieu de philosophes et de beaux esprits, risquerait de paraître un homme bien médiocre, et c'est l'effet que produit Frédéric II dans l'ouvrage de M. Thiébault. Le libelle sanglant de Voltaire contre *le Salomon du Nord*, n'a point nui à l'idée qu'on peut vouloir se former de ses qualités héroïques; les *Souvenirs* de M. Thiébault au contraire seront mortels pour la réputation de ce souverain, parce que M. Thiébault va toujours faisant l'apologie de son héros, et qu'il n'y a peut-être rien de plus fâcheux pour un homme qui a dominé en Europe que d'avoir toujours besoin d'être défendu par un professeur de grammaire. Qu'un simple particulier écrive l'histoire, il en a le droit s'il possède le talent nécessaire; comme elle ne repose que sur des actions publiques, comme les objets qui sont de son ressort emportent avec eux un grand intérêt, l'écrivain le plus solitaire, s'il a du génie, s'élève naturellement au niveau des faits sur lesquels il appelle

le jugement de la postérité ; mais des mémoires particuliers sur des souverains ne peuvent être écrits noblement que par des hommes qui ont vécu dans leur intimité, que par des hommes assez élevés par leur naissance ou les places qu'ils ont occupées pour ne point mettre d'importance à de petites choses, et d'emphase dans la manière de les raconter. M. Thiébault n'était point dans cette position : l'anecdote suivante expliquera notre pensée à cet égard.

Lorsque Frédéric composait des discours pour son académie, il chargeait M. Thiébault de les lire, et avant la lecture de lui indiquer les fautes qu'il aurait pu faire contre la langue. Un jour M. Thiébault lui en indiqua une qui était, dit-il, un bon solécisme, bien conditionné, très-frappant, et placé positivement dans l'endroit destiné à produire de l'effet ; le roi voulut soutenir sa manière, l'appuyer par des exemples ; M. Thiébault eut réponse à tout ; Frédéric prit de l'humeur, saisit une plume *avec avidité*, raya la phrase, en refit une autre dans laquelle il y avait encore un solécisme, d'un genre différent, il est vrai ; mais enfin c'était un solécisme. « Je vis le *danger* qui me » menaçait, dit l'auteur, et je résolus de le *braver*, » par cette seule raison que c'eût été me rendre » trop *coupable* envers lui que de l'exposer à la » critique de *toute* l'Europe, pour n'avoir pas eu » le *courage* de faire mon devoir et de lui dire la » vérité..... Cette nouvelle critique le mit aux » champs : je le vis devenir subitement rouge de » colère, les yeux enflammés, l'air dur et mena- » çant, et *toute* la physionomie annonçant un » homme disposé à prendre un parti violent..... » Je suis persuadé qu'il n'a jamais été plus hors de » lui, lorsqu'il lui est arrivé de s'oublier jusqu'à » donner des coups de bottes dans les jambes : je

» ne craignais pas qu'il m'en donnât; ma qualité
» d'étranger me rassurait, vu qu'il ne s'est jamais
» abandonné à cette vivacité qu'envers quelques-
» uns de ses sujets. Mais je m'attendais à être brus-
» quement renvoyé, pour ne jamais plus être
» rappelé auprès de lui. » Que fit M. Thiébault, car il faut bien que j'abrège sa narration, et je n'en suis qu'à la cinquième page ? Il prit un air attristé et non abattu, sa voix fut celle d'un homme pénétré, mais inflexible, et ce fut en parlant lentement, d'un ton bas et concentré, les yeux fixés sur le parquet *devant ses pieds*, et tout le corps dans une attitude simple, modeste et immobile, qu'il dit au roi....... Ce qu'il lui dit est bien long; mais, on doit en convenir, il est impossible de montrer un plus entier dévouement pour la gloire d'un souverain qui fait des solécismes dans un discours pour son académie. Frédéric se calma, *sa main alla reprendre sa plume*, et sans aucune répugnance, il écrivit la phrase telle que M. le professeur de grammaire l'avait proposée dans ses remarques. « J'ai toujours regardé la conduite de
» Frédéric en ce moment, dit M. Thiébault,
» comme l'un des traits qui lui font le plus d'hon-
» neur. En effet, roi tout-puissant, ayant pour
» principe de ne jamais donner aucune marque
» de faiblesse (1) ou de versatilité, ayant, outre la
» fermeté de son caractère, *la maladie des rois*,
» je veux dire le malheur de ne pouvoir supporter
» la contradiction, dans laquelle leur amour-
» propre ne leur permet guère de voir autre chose
» qu'une *irrévérence* et un manque de respect, il
» sut néanmoins, dans l'accès même d'une très-

(1) Quelle plus grande marque de faiblesse que de s'emporter quand on fait des fautes, et des fautes de grammaire encore !

» forte colère, entendre le langage de la vérité et » de la raison; il eut assez de *force dans l'ame* » pour s'y soumettre à l'instant même. » M. le professeur ne peut s'offenser si je m'arrête quoiqu'il n'ait pas fini, puisqu'il convient lui-même que tout autre qu'un roi aurait pu lui dire : *taisez-vous*. Dix pages pour une anecdote aussi puérile ! un discours dans le genre de Tite-Live pour un solécisme ! la colère d'un souverain auteur et philosophe ! l'admiration d'un grammairien qui voit dans le dénouement de cette scène ridicule un des traits qui font le plus d'honneur à son élève ! tout cela me paraît si petit, si peu instructif, si mal raconté, que je me crois autorisé à répéter que des mémoires historiques sur des hommes qui appartiennent à la postérité, ne peuvent être dignement écrits que par ceux que leur naissance ou les places qu'ils ont occupées garantissent de l'engouement et de l'emphase. Si Sully n'avait pas été aussi grand, il n'aurait point parlé d'Henri IV avec tant de naturel et de simplicité. On sait d'ailleurs que ce prince trouvait fort bon que Malherbe le reprît lorsqu'il se servait d'une expression qui rappelait plutôt le roi de Navarre que le roi de France; il riait quelquefois de la gravité du poète, et suivait toujours ses conseils. De tous les souverains qui appartiennent à l'histoire, Frédéric II me paraît celui qui pouvait le plus gagner à ne point être vu dans son intimité; on sentira facilement la vérité de cette assertion par l'analyse rapide que je vais faire des anecdotes rassemblées dans cet ouvrage : je n'en admets, ni n'en conteste l'authenticité; et je crois devoir prévenir que je ne parle pas ici du roi de Prusse qui fut un grand homme de guerre, mais du roi de Prusse dont il est question dans les *Souvenirs* de M. Thiébault.

Frédéric ne fut jamais un jeune homme; il est

même permis de douter s'il fut homme : les accusations portées contre ses mœurs sont absolument sans preuves, et l'on pourrait croire, au cynisme de ses discours, qu'il mettait un certain amour-propre à se laisser accuser de goûts bizarres, pour qu'on ne pût le soupçonner d'être absolument sans passions. Le plaisir de faire de la musique le lia dans sa jeunesse avec la fille d'un simple bourgeois de Postdam, que le gros roi Guillaume fit fouetter publiquement par le bourreau, et qui, déshonorée, fut réduite à épouser un voiturier de Berlin. Frédéric fit à cette infortunée une pension très-économique. Ayant voulu voyager, son père le fit mettre en prison avec le dessein très-prononcé de lui faire couper la tête ; il y serait parvenu si le ministre de l'empereur n'eût pris sur lui d'intervenir au nom de son maître ; et comme alors la Prusse n'avait pas secoué le joug de l'empire, Guillaume eut le regret de ne pouvoir faire périr son fils; mais il le retint prisonnier, et avec une sévérité si outrée qu'il fut mal obéi. Le commandant de la forteresse de Custrin permit à Frédéric d'aller se dissiper à un château voisin, où il trouva une famille qui lui fut dévouée, qui mit tout en usage pour adoucir son sort, et lui prêta de l'argent pour ses besoins les plus urgens. Quand il monta sur le trône, il ne fit rien pour cette famille, ne remboursa point l'argent reçu, parce qu'il y a en Prusse une loi qui défend de prêter aux princes de la famille royale et aux comédiens. Il y avait en France une loi qui défendait aux tribunaux d'appuyer la poursuite des créances formées au jeu, et c'est depuis ce temps que les dettes du jeu sont devenues *des dettes d'honneur*, dénomination qui a excité de bien mauvaises plaisanteries philosophiques, mais qui est juste cependant, car plus la loi renonce à nous contraindre, plus la probité

doit nous engager à devenir rigoureux envers nous mêmes. Au reste, M. Thiébault donne de grandes raisons pour justifier la conduite de Frédéric : ainsi que je l'ai déjà remarqué, le grammairien défend toujours le roi, et c'est en quoi cet ouvrage ne ressemble à nul autre.

De deux amis qui devaient accompagner le prince royal dans ses voyages, l'un fut décapité sous ses yeux, l'autre s'enfuit, et l'on ignore à Berlin ce que Frédéric roi fit pour lui : la reconnaissance de ce souverain est toujours couverte de nuages. Pour connaître combien il lui était facile de s'en dégager, il faut lire le chapitre sur le baron de Pirch, ce jeune page qui ne l'avait pas quitté un seul instant pendant la guerre de sept ans, et qui lui sauva la vie à la suite d'une bataille perdue ; un peu de franchise de la part de ce souverain eût suffi pour conserver cet infortuné ; on peut en dire autant du baron de Trenck ; mais Frédéric qui croyait toujours qu'on le trompait ou qu'on voulait le tromper, n'aimait pas les explications franches ; et ce n'est pas en lisant son histoire qu'on pensera que le langage d'un roi n'est souvent que celui d'un père.

Une de ses sœurs, soupçonnée d'avoir connu son projet de fuite, reçut du roi Guillaume des coups de canne sur les épaules, et des coups de pied dans le ventre ; excepté les coups de botte dans les jambes, dont M. Thiébault parle plusieurs fois, il n'y a rien de pareil à reprocher à Frédéric. Au bout d'une année il sortit de prison ; à force de raison, de douceur et de prières, sa sœur la duchesse de Brunswick le fit consentir à épouser une princesse de dix-sept ans, belle et bonne, qu'il ne traita jamais comme sa femme ; il n'allait chez elle qu'une fois par an, pendant une demi-heure, et comme c'était en grande cérémonie, il avait une

paire de bas de soie noire qu'il réservait pour ce jour mémorable.

Sans entrer dans de plus grands détails, on doit sentir maintenant pourquoi nous avons dit que Frédéric était, de tous les souverains qui appartiennent à l'histoire, celui qui pouvait le plus gagner à ne pas être vu dans son intimité; il ne fut ni époux, ni père; il n'aimait pas la vie de famille, et se montra toujours roi avec ses plus proches parens; estimant peu sa nation, il affectait de n'être pas Allemand, s'occupait sans cesse des Français qu'il faisait semblant de mépriser, avait adopté leur langue, et ne put jamais saisir leur esprit. Quand il n'était pas guerrier, il n'offrait plus qu'un philosophe célibataire enseveli dans sa maison de Sans-Souci, où les invités se regardaient comme de malheureux prisonniers toujours contrariés, toujours surveillés; aussi soupiraient-ils sans cesse après le bonheur d'échapper à leur hôte royal. Toutes ses conversations étaient un piége tendu à la bonne foi, de sorte qu'il se mettait en colère contre ceux qui n'étaient pas de son avis, et méprisait souvent ceux qui abondaient dans son sens. Sa grande manie était de railler les personnes qu'il admettait dans son intimité, défaut insupportable dans un souverain : quand on est au-dessus des autres, il doit en coûter si peu pour ménager tous les amours propres ! et c'est trop de vouloir dominer par son esprit ceux auxquels on interdit toute réplique par son autorité. Il n'est pas un seul de ses amis, de ses courtisans, de ses savans, de ses philosophes que Frédéric n'ait cherché à humilier; ses plaisanteries sont d'une longueur assommante; elles ressemblent à des argumens : peut-être est-ce la faute de M. Thiébault qui les a écrites; mais cet auteur qui fait à la fin de son premier volume un parallèle très-faux entre Louis XIV et Frédéric II,

Frédéric II, aurait pu remarquer du moins que Louis XIV n'a jamais dit un mot offensant sur personne. Il craignait tant de blesser, même dans les choses les plus légères, qu'il ne parlait pas de la figure d'une femme lorsqu'il ne pouvait la louer; aussi s'écria-t-il un jour en apprenant la mort d'une demoiselle de sa cour : « A présent qu'elle n'existe » plus, je puis dire qu'elle était bien laide. » On sait qu'un soir, faisant à ses courtisans un conte très-gai, et se rappelant que la fin pourrait fournir une application désagréable à l'un deux, il termina son récit de la manière la plus commune, aimant mieux laisser douter de son esprit que de sa bonté.

Les conversations familières de Frédéric au contraire avaient toujours pour but de montrer son esprit; elles roulaient ordinairement sur Dieu, sur la morale religieuse, sur les opinions philosophiques à la mode de son temps, comme, par exemple, la mort du chevalier d'Assas qu'il attribuait à *l'amour-propre;* il excitait ses auditeurs à la combattre avec franchise, et lorsqu'il se sentait pressé, *la foudre*, remarque M. Thiébault, *partait aussi subite qu'imprévue :* « Cette façon de » juger, dit le roi, est bonne pour vous, ame » de boue et de fange ! » Je ne citerai que cet échantillon de l'aménité qui régnait dans ces discussions ; elles ne paraissent jamais intéressantes, parce qu'on voit toujours l'autorité du maître arriver au secours de la faiblesse du raisonneur. La seule chose qui soit vraiment divertissante, c'est lorsque le roi, entouré de son cortège d'académiciens, a le bonheur de s'endormir : les philosophes et les savans restent là, les bras croisés, la bouche béante, n'osant remuer; à quatre heures du matin, le roi s'éveille, leur dit : *bon soir, messieurs;* et ils s'en retournent chacun chez eux, en répétant

sans doute comme ces deux vieillards qui se visitaient chaque après-dînée pour dormir ensemble au coin du feu : nous avons passé une bonne petite soirée! Mais les philosophes qui ont daté à la cour de Berlin feront un article à part : en ce moment, il faut continuer de suivre Frédéric dans ses relations domestiques.

En apprenant la mort de son père, il arrive à Postdam, et charge un de ses favoris, le baron de Poëlnitz, de diriger les obsèques du roi Guillaume : après lui avoir donné des instructions détaillées, il court après lui sur l'escalier, *ses souliers en pantoufles*, et crie au baron : « Du reste point de » friponnerie, je vous prie; point de tours d'escrocs » ou de filoux ; je ne le pardonnerais pas, je vous » en avertis. » Le lendemain, il aperçoit le jeune comte de Wartensleben, le prend par le bras, s'écarte de la foule pour causer amicalement avec lui, lui parle du trésor immense qu'il a à sa disposition, et termine la conversation par ces mots: « Vous qui êtes riche et ladre, ne vous flattez pas » d'y avoir part..... comptez que je choisirai plus » sagement ceux à qui j'adresserai mes faveurs. » M. Thiébault qui a toujours craint Frédéric, et qui veut se persuader qu'il l'aime et qu'il l'admire, fait à ce sujet les réflexions suivantes : « C'est ainsi » que ce monarque *extraordinaire* débuta; il mortifiait *tout* à la fois *tout* le monde, et éveillait » *toutes* les passions déchirantes en même temps : » il accablait celui à qui il parlait par la perspective la plus désespérante, et excitait contre ce » malheureux dans l'ame de *tous* les autres *tous* les » serpens de l'envie. On peut regarder ce fait comme » le premier essai de Frédéric dans l'art de jouer » les hommes. » Je ne conçois pas le plaisir que peut avoir un monarque extraordinaire à éveiller autour de lui toutes les passions déchirantes et à

exciter tous les serpens de l'envie, ni quel motif il avait pour faire son premier essai dans l'art de jouer les hommes; peut-être cela est-il d'usage en Allemagne, et je ne dois pas me permettre de juger des mœurs que je ne connais pas. Je me contenterai de faire remarquer comment on peut être parfait grammairien, et avoir un style correctement lourd: j'abrégerai l'anecdote suivante :

Frédéric prenait les eaux pendant les mois de juillet et d'août, et comme il avait alors besoin d'exercice, il allait volontiers de l'un de ses châteaux de Sans-Souci à l'autre; la distance était assez grande, et la marche lui faisant du bien, il revenait naturellement à son ton railleur; aussi, dit M. Thiébault, n'aimait-on pas à être choisi pour l'accompagner. Une année il y appela presque tous les jours le général grand écuyer comte de Schwenin, âgé de soixante-dix ans, petit et replet: il le faisait suer à grosses gouttes et le plaisantait. Une fois que le monarque le conduisit encore plus loin que de coutume, ils aperçurent une chaise à porteur; et Frédéric, tout en raillant son grand écuyer, le força d'en profiter; mais aussitôt qu'ils furent en marche, le roi l'accabla de questions, passant continuellement de gauche à droite, de droite à gauche, et forçant ainsi ce malheureux vieillard à se jeter successivement d'une portière à l'autre, ce qui le fatigua plus que s'il eût continué de marcher. Comme il ne put cacher son chagrin, le roi le bouda pendant quelques jours.

A quoi donc sert la philosophie si elle n'apprend pas que de pareilles plaisanteries peuvent être mortelles pour un vieillard? Je ne sais s'il est bien nécessaire que de semblables traits soient conservés pour la postérité; mais il est possible que sous l'apparence d'une farce les Français découvrent une grande dureté de caractère, car cette anecdote

leur rappellera Henri IV promenant le duc de Mayenne dans le parc de Monceaux. « Le roi, » dit Sully, marchait à si grands pas que le duc » de Mayenne, également incommodé de la sciatique, de sa graisse et de la grande chaleur qu'il » faisait, souffrait cruellement sans oser rien dire. » Le roi s'en aperçut, voyant le duc rouge et tout » en sueur; il me dit en se penchant vers mon » oreille : Si je promène encore long-temps ce » gros corps-ci, me voilà vengé sans grande peine » de tous les maux qu'il nous a faits. Dites le vrai, » mon cousin, poursuivit-il en se tournant vers le » duc de Mayenne, je vais un peu vîte pour vous. » Le duc lui répondit qu'il était prêt à étouffer, » et que pour peu que sa majesté eût continué, » elle l'aurait tué sans y penser. Touchez-là, mon » cousin, reprit le roi d'un air riant, en l'embras- » sant encore et lui frappant sur l'épaule; car, » pardieu ! voilà toute la vengeance que vous rece- » vrez de moi........ » Quelle bonhomie ! et quelle manière de raconter !

Je ne voudrais pas terminer ce premier article sans citer quelques traits qui réhabilitent la mémoire de Frédéric auprès de ceux qui pensent qu'il n'y a point de vraie grandeur sans bonté; mais les *Souvenirs* de M. Thiébault ne m'offrent rien dans ce genre, et l'on se rappellera que ne voulant point me permettre de juger les rois, je me suis imposé la loi de ne prendre des faits que dans son livre, faits dont je n'admets ni ne conteste la vérité. Il me paraît au reste que la mémoire de Frédéric a été attaquée par des historiens qui ne sont pas venus à ma connaissance, et que M. Thiébault a cru devoir se faire l'apologiste du grand homme dont il corrigeait la prose, et dont Voltaire s'ennuyait *de blanchir le linge sale*, c'est-à-dire de corriger les vers : Frédéric

n'aimait pas La Fontaine, ce qui n'est pas étonnant, puisqu'il faut être tout-à-fait Français pour sentir le charme de sa narration; mais si ce prince revenait au monde, et qu'il lût tout ce qu'on a écrit pour et contre lui, je pense qu'il ne pourrait refuser d'admirer le fabuliste qui a dit avec sa simplicité ordinaire :

Rien n'est si dangereux qu'un mal-adroit ami;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

FIÉVÉE.

Essai sur Boileau Despréaux, par *Portiez* (de l'Oise); tribun, auteur du *Code Diplomatique*. Brochure in-8°. Prix : 60 cent., et 75 cent. par la poste. A Paris, chez *Goujon*, libraire, rue Taranne; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

L'ÉLOGE de Boileau, proposé par l'Institut national, est l'hommage le plus singulier et peut-être le plus flatteur qu'ait jamais reçu la mémoire de ce grand poète ; il semble fermer la bouche à ces déclamateurs fanatiques de l'école de Diderot, qui traitaient Boileau avec le dernier mépris, sous prétexte qu'il n'était pas philosophe à leur manière, et qu'*il n'eût pu faire une page de l'Encyclopédie* : ils pouvaient bien ajouter qu'il n'aurait pu la lire; il avait assurément trop de goût pour en être soupçonné.

L'éloge d'un homme qui haïssait mortellement tout ce qui est faux, doit être un scandale très-alarmant pour la philosophie de ces pauvres gens. Mais elle peut se rassurer par les difficultés presqu'insurmontables que le sujet pa-

raît offrir. Si l'on considère que depuis plusieurs années, toutes les plumes qui l'ont essayé y ont échoué avec la même disgrace, et que, dans un temps où les écrivains ne sont pas rares, l'Institut n'a encore trouvé personne qui pût louer à son gré un homme aussi connu que Boileau, il y a bien de quoi désespérer ceux qui seraient assez hardis pour l'entreprendre. Ce prix, toujours offert et toujours manqué, est un piège bien subtil pour l'amour-propre des jeunes auteurs.

Le cit. Portiez (de l'Oise), qui n'est pas jeune, mais qui est auteur d'un Code Diplomatique, et qui, en cette qualité, ne doit pas être étranger à toute finesse, vient d'adresser à l'Institut un petit écrit qui renferme un grand mérite : ce sera l'*Eloge de Boileau*, s'il remporte le prix; et s'il ne l'obtient pas, ce ne sera qu'un *Essai sur Boileau Despréaux* ; titre que la prudence a suggéré à l'auteur, pour répondre à tous les événemens :

« Je suis oiseau, voyez mes ailes. »

L'auteur diplomate, aussi modeste que prudent, se présente moins en littérateur, que comme ami de la littérature; et, guidé seulement par la reconnoissance, *il vient jeter* quelques fleurs au pied de la statue de Boileau, *pour les mêler* à la couronne brillante que la patrie lui prépare. Le motif est louable quoiqu'assez léger ; n'importe, on ne saurait trouver mauvais qu'un écrivain politique exerce quelquefois sa plume sur des sujets moins sérieux. L'auteur de l'Esprit des Lois en a donné l'exemple, et il faut au moins lui ressembler en quelque chose.

Le cit. Portiez a divisé son travail en deux parties. Dans la première, il jette un coup d'œil rapide sur l'état de la langue et de la littérature françaises sous François I[er] et ses successeurs, jusqu'à Henri IV, que l'on citerait lui-même pour littérateur, dit-il, *s'il n'eût été roi*. Il

examine ensuite les progrès du goût, lorsque Boileau parut au milieu des beaux-esprits qui ont créé le siècle de Louis XIV. Il remarque dans ses Epîtres et ses Satires une clarté peu connue jusqu'alors; il avoue que le poète français lance le trait avec plus d'adresse que Juvenal, et que ses écrits sont assaisonnés de ce sel attique répandu dans les Satires d'Horace. Il dit un mot des quatre poétiques, et il reconnaît que Boileau s'est montré plus sage que le philosophe grec, moins vétilleux que Vida, plus poète que l'auteur romain. Il l'absout du reproche de monotonie, et le Lutrin, dit-il, atteste qu'il ne manquait pas d'imagination, puisque ses ennemis les plus acharnés ne peuvent s'empêcher d'y reconnaître un chef-d'œuvre.

Tel est le plan de cette première partie, dans laquelle les hommes médiocrement lettrés ne trouveront rien dont ils ne fussent bien instruits avant que le cit. Portiez eût pris la peine de le leur dire. Nous n'aurions pas pris celle de le répéter, si dans la suite de ce petit ouvrage nous n'avions rencontré la question la plus étrangère au sujet, qu'il soit possible d'imaginer, et des principes qu'il peut être important de relever. L'auteur, après avoir, dans sa première partie, consacré huit ou dix pages à l'éloge du poète, juge qu'il ne lui en faudra pas moins de vingt dans la seconde, pour prouver que ce poète était *philosophe*; et là-dessus il fait un plaidoyer dans toutes les formes, rapportant à chaque mot ses autorités et les pièces du procès. « *Boileau était-il philosophe?* Plus d'une fois, dit » le défenseur, en entendant faire cette demande, mon » imagination bercée d'une douce illusion, s'est représenté » Boileau quittant pour un instant l'Elysée des immortels, » pour apparaître tout-à-coup au milieu de l'assemblée » des sages qui ont proposé son éloge. »

« Oui, lui fait-il répondre, je fus philosophe......

» philosophe à la raison soumis...... Le bonheur ne se
» tire point des veines du Potose....... Patru indigent,
» fut à mes yeux plus estimable qu'un commis engraissé
» des malheurs de la France...... A l'ombre du trône je
» combattis les tyrans du Parnasse,...... Vous, nos
» descendans, qui jouissez paisiblement du fruit de nos
» efforts *nous ferez-vous un crime d'avoir brûlé un grain*
» *d'encens en l'honneur d'un prince* protecteur des savans,
» des sciences et des arts? Il étoit nécessaire à la cause
» du goût et de la vérité.

» Ainsi s'exprimeroit Boileau, jaloux des suffrages et
» de l'estime de l'Institut national de France. »

Ne semble-t-il pas, à entendre le cit. Portiez, que son client soit dénoncé et traduit devant quelque bon tribunal du temps passé, pour y répondre sur une accusation capitale? Quel rôle de Jocrisse ne lui fait-il pas jouer dans son discours? et comment a-t-il pu supposer qu'une assemblée de *sages*, qui propose son éloge, pouvait le mettre dans la nécessité de se défendre sur un reproche aussi odieux qu'absurde ?

« Oui, conclud-il, Boileau était philosophe. »

Belle réponse, et bien digne de la question! J'aimerais autant qu'il eût demandé, en parlant du mérite d'Aristote, s'il était chrétien; car enfin, si l'établissement du christianisme est postérieur à l'existence du philosophe grec, la philosophie du cit. Portiez n'est venue également qu'après Boileau.

Mais voici quelque chose de plus admirable : il ne suffisait pas d'avoir demontré que notre poète était philosophe, il fallait encore l'excuser de ce qu'il avait été religieux; car prouver qu'il ne l'avait pas été, toute la logique du cit. Portiez n'aurait pu suffire à cet effort : il se restreint

donc; il se borne à des excuses qu'il croit suffisantes devant des juges qui, après tout, savent qu'on peut être chrét en à la manière de Boileau et de Racine, et n'être pas un sot. Voici comme il s'exprime :

« Que, dans un temps où toute l'Europe était soumise » à l'empire d'une religion vénérable *par son antiquité*, » étonnante *par sa perpétuité*, défendue par des plumes » éloquentes; une religion devant laquelle se courbaient » des fronts couronnés; que dans ce temps, dis-je, Boi- » leau ait cru devoir faire hommage de son talent à cette » même religion, *sans croire déroger à sa réputation* » d'homme de génie, et sans perdre ses titres à la philo- » sophie; on ne voit rien là d'extraordinaire : avant » lui, etc. » Viennent les exemples des hommes célèbres, tels que le Tasse, Milton, Pascal, Fénélon, *J. J. Rousseau*, Corneille, Racine, et ce pauvre Vincent de Paule que la nouvelle philosophie ne veut pas absolument *sanctifier*, tant elle est humaine, et tant son mépris est profond pour tout ce qui est saint et sacré; tous personnages de mérite à la vérité, mais qui n'ont pas laissé de soutenir et de défendre la religion dans leurs écrits.

J'aurais d'abord une petite question à proposer. Je serais curieux de savoir, dans le cas où il y aurait quelque différence de principes et de philosophie entre ces grands hommes que le cit. Portiez vient de nommer et l'Institut, si ce serait à ces grands hommes à s'excuser de n'avoir pas pensé comme l'Institut, ou à l'Institut de se justifier de ne pas penser comme eux.

Mais, pour qui prenez-vous vos juges, cit. Portiez, lorsque vous leur voulez prouver que Boileau a pu croire dans son temps à la religion des Pascal, des Racine, des Fénélon, des Bossuet, *sans déroger à sa réputation d'homme de génie* ? Les supposez-vous assez stupides pour le nier ?

Croyez-vous qu'ils veulent mettre en question si ces hommes admirés de toute l'Europe, ont pu avoir du génie et être chrétiens ? Quoi ! vous ne sentez pas tout le ridicule dont cette question vous couvrirait ? vous ne sentez pas combien il est extravagant que des hommes sans génie et d'une réputation médiocre, prennent leurs petits préjugés pour la mesure du génie et de la réputation !

Mais, lorsque vous dites que Boileau a pu obéir à sa conscience et suivre la religion de ses ancêtres *sans perdre ses titres à la philosophie*, de quelle philosophie nous parlez-vous ? Ce n'est pas apparemment de celle de l'Evangile ; car il y aurait aussi trop de simplicité à venir nous apprendre qu'on peut être chrétien sans renoncer à la philosophie chrétienne. C'est donc de la philosophie moderne ; en ce cas vous serez bien adroit si vous faites comprendre à votre assemblée de sages, que ces grands défenseurs du christianisme, dont vous parlez, n'en sont pas moins les partisans d'une philosophie qui attaque tous leurs principes, et qu'ils n'ont pas connue.

C'est pourtant ce que le cit. Portiez dit naïvement à l'Institut : *Tous ces hommes illustres*, observe-t-il, *en sont-ils moins réclamés par la philosophie, pour avoir voulu donner à l'homme la double garantie de la morale et de la religion ?* Si ce faible écrivain avait la moindre justesse dans les idées, il sentirait que c'est précisément en cela que consiste la vraie philosophie, et que du moment qu'il en conçoit une autre qui en soit séparée, telle que celle de son siècle, c'est le comble de l'absurdité de vouloir confondre les sectateurs de deux doctrines si opposées, et de prétendre qu'un Pascal et un Bossuet soient réclamés par cette philosophie comme un Voltaire et un Diderot. De bonne foi, citoyen Portiez, vous imaginez-vous que *le philosophe Vincent de Paule*, qui fonda l'hospice des

Enfans trouvés, appartienne à la même école que *le philosophe Jean Jacques* qui mit ses enfans dans cet hôpital ? Recueillir ces petits infortunés, ou les jeter sur le pavé, est-ce un titre égal à la philosophie ? L'un a préparé l'asile, et l'autre l'a peuplé ; l'un a fait les malheureux, l'autre les a sauvés, et cependant la philosophie les réclame tous deux. Quelle admirable égalité que celle qui range dans un même ordre des êtres si différens ! Le religieux, l'impie, le libérateur, le parricide, tout y entre.

Après avoir prouvé aussi fortement qu'on vient de le voir que Boileau était philosophe, le cit. Portiez cherche à l'excuser d'avoir donné des éloges à Louis XIV ; *mais*, dit-il, *lorsqu'on lui fait ce reproche, se rappelle-t-on bien dans quel temps ces éloges furent donnés ?* C'est là une bien pauvre question ; car assurément tout le monde se rappelle très-bien dans quel temps et dans quelles circonstances vivaient Louis XIV et Boileau. Il eût été un peu plus piquant de demander par qui ce reproche était fait ; on aurait eu du plaisir à reconnaître parmi ces rigides censeurs, parmi ces grands apôtres de la liberté, quelques-uns de ces hommes qui ont fait tout doucement leur fortune, et qui ont trouvé le secret de s'élever en rampant.

Mais le cit. Portiez n'y entend pas finesse. « Quelle est » donc, s'écrie-t-il, la destinée de Boileau, et à nous-» mêmes, quelle est notre position, si, lorsque nous » croyons n'avoir qu'à présenter son éloge, nous avons à » défendre sans cesse sa mémoire et ses écrits ? »

La destinée de Boileau, citoyen Portiez, est fixée depuis long-temps : vos éloges, ni les miens, ni les suffrages de l'Institut, n'ajouteront rien à son mérite ni à sa réputation. Je pense avec vous qu'il eût souhaité l'estime de cette savante compagnie ; mais je doute qu'il eût voulu l'acquérir au prix que vous y mettez, et consentir à présenter une

justification qui dégraderait à la fois et ceux qui l'exigeraient, et celui qui aurait la bassesse de se prêter à cette fantaisie. Quant à notre position, elle serait trop pénible, s'il était vrai que le réformateur du goût, que le défenseur de la saine morale, que l'honnête homme, en un mot, eût besoin de venir justifier ses principes devant une assemblée publique pour obtenir ses suffrages et son estime. Nous ne pensons donc pas que telle soit la condition, même tacite, imposée par l'Institut aux écrivains qui se présenteront pour mériter le prix, et nous aimons mieux croire que vous vous êtes trompé, et que vous avez eu tort de faire un plaidoyer, lorsqu'il n'était question que de composer un éloge.

G.

Traduction nouvelle des Traités de la Vieillesse et de l'Amitié, et des Paradoxes de Cicéron; par M. *Gallon la Bastide*, avec le texte latin de l'édition de M. l'abbé *d'Olivet*. Un volume in-12. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste. A Paris, chez *Gilbert* et compagnie, quai Malaquais, n°. 2; rue Hautefeuille, n°. 19; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Nous parlerons d'abord du *Traité de l'Amitié*, parce que cet ouvrage peut nous fournir des rapprochemens curieux; le *Traité de la Vieillesse*, qui lui est supérieur, sera l'objet d'un article séparé.

Les partisans du système de la *perfectibilité* ont souvent soutenu que les idées morales s'étaient épurées de siècle en siècle, et qu'à l'époque des triomphes de la philosophie moderne, on avait des notions beaucoup plus

précises du juste et de l'injuste que dans les temps antérieurs. Il eût été facile de leur répondre que les découvertes dans les sciences n'ont aucune analogie avec la morale, et que quelques progrès, dus presque toujours au hasard, ne prouvaient rien en faveur du système universel de *perfectibilité*. Les sociétés pouvaient exister sans les travaux, d'ailleurs utiles, qui ont été faits en mathématiques et en physique; mais elles n'auraient eu aucune base solide, si elles eussent été privées de ces grandes notions du bien et du mal que Dieu grava dans les cœurs des premiers hommes. Leur bonheur eût-il été abandonné au hasard d'une découverte que mille causes différentes pouvaient retarder de plusieurs siècles ? La paix des familles, l'harmonie des états devaient-elles dépendre des spéculations de quelques philosophes ? L'erreur dont nous parlons était sur-tout répandue dans un siècle célèbre par ses découvertes dans les sciences; mais tristement fameux par les systèmes monstrueux de politique et de morale qu'il eut l'imprudence d'accueillir. Tandis qu'on faisait des pas immenses dans les connaissances naturelles, on s'aveuglait sur ses devoirs, on adoptait le scepticisme le plus funeste; et la réunion des théories de matérialisme, avec la doctrine de l'intérêt personnel si avidement reçue, ouvrait un champ libre à toutes les passions. De grands excès et de grands malheurs ont éclairé presque tout le monde sur cette perfection imaginaire qu'annonçait avec tant d'emphase la philosophie moderne. Il ne reste plus au petit nombre que quelques doutes qui se dissiperont insensiblement par la comparaison toujours facile à faire des théories morales les plus anciennes, avec celles qui ont paru dans le dix-huitième siècle.

Le Traité dont nous allons parler nous fournit l'occasion de présenter un rapprochement de ce genre. L'amitié tient

le premier rang parmi les relations de l'homme en société. Source des plus douces jouissances dans toutes les circonstances de la vie, elle tire son plus beau lustre de la vertu et de la bonté de ceux qu'elle unit. Les liaisons passagères formées par l'intérêt, les caprices et les plaisirs, ne méritent pas ce nom; il n'appartient qu'à celles que des épreuves ont consacrées, dont la durée est garantie par l'accomplissement des devoirs réciproques, et qui sont cimentées par les qualités morales les plus épurées et les plus nobles. Personne, plus que Cicéron, n'était capable d'éprouver et de peindre ce sentiment : doué de toutes les vertus publiques et privées, mais ressentant peut-être trop vivement, et les hommages de ses concitoyens et les persécutions qui devaient en être la suite, il trouvait dans l'amitié un charme qui embellissait ses triomphes, et un appui qui le soutenait dans ses revers. C'est ainsi qu'il disait à Atticus : *Vidi, enim vidi, penitusque perspexi in meis variis temporibus, et sollicitudines et lætitias tuas : fuit mihi sæpe et laudis nostræ gratulatio tua jucunda, et timoris consolatio grata.* Cette liaison est célèbre ; et la correspondance à laquelle elle donna lieu est un des monumens les plus précieux de l'antiquité. Les discordes civiles ne la troublèrent pas ; on voit même, dans les reproches peut-être injustes, que Cicéron, aigri par le malheur, fait quelquefois à son ami, on voit que l'amitié un peu blessée ne s'éloigne jamais du ton de douceur et de confiance qui doit la caractériser. On reconnaît, dans le *Traité de l'Amitié*, l'homme qui a écrit les *Lettres à Atticus* ; et (chose rare) on remarque que Cicéron, philosophe, pratiquait avec scrupule les principes qu'il avait développés dans ses théories. Pour donner une idée des progrès que la morale a faits sous ce rapport dans le dix-huitième siècle, nous allons, comme nous l'avons promis, comparer la

doctrine du *Traité de l'Amitié* avec celle qu'Helvétius a enseignée dans le livre *de l'Esprit*.

Cicéron commence par un éloge de Scipion qu'il met dans la bouche de Lœlius. On y chercherait en vain cette douleur apprêtée et cette sensibilité minutieuse qui font briller les talens de l'orateur aux dépens de celui qu'il loue. Tout y est simple et naturel. La mort de Scipion n'étant pas récente, la vivacité des regrets ne domine pas dans cet éloge ; c'est un recueillement tendre et profond qui touche l'ame sans la déchirer. Il suffit presque à Lœlius de rappeler les principaux traits de la vie de son ami, pour donner la plus haute idée de ses vertus. C'est dans la manière de les présenter et de les faire ressortir, que consiste l'art de l'orateur; art d'autant plus parfait qu'il est toujours caché avec soin.

Après avoir montré dans Lœlius le modèle des amis, Cicéron lui fait développer sa doctrine. L'amitié ne peut exister qu'entre les hommes vertueux et les sages : on pourrait croire, d'après ce principe fondamental, que cette liaison doit être rare; mais Cicéron ne cherche point, comme les philosophes stoïciens, une perfection imaginaire. Celui-là est un honnête homme et un homme sage, qui suit, autant que la faiblesse humaine le permet, la meilleure règle pour bien vivre. L'amitié est nécessaire au bonheur : si l'on n'a point d'amis, avec qui se réjouira-t-on de ses prospérités, à qui confiera-t-on ses souffrances ? Cicéron exprime ce sentiment avec toute l'effusion d'une ame qui en est pénétrée : un grand homme dont l'unique défaut était de se laisser quelquefois enivrer par ses triomphes, et de ne pas opposer au malheur assez de fermeté, devait, comme nous l'avons déjà observé, desirer un ami qui pût mettre quelque frein à des sensations trop promptes et trop expansives. Cependant il observe bien-

tôt que l'amitié ne vient pas de notre faiblesse ; elle prend sa source dans le goût que nous avons pour la vertu et pour la bonté ; goût d'autant plus naturel que nous chérissons les hommes qui ont possédé ces dons précieux, même quand nous ne les avons jamais vus. L'effet que l'histoire produit sur nous en est la preuve. Ceux qui croient que l'amitié dérive de notre faiblesse et du desir de trouver dans un ami des ressources qui nous manquent, lui donnent une origine bien ignoble : s'il en était ainsi, plus un homme serait faible, plus il serait capable d'amitié ; ce qui est bien loin d'être vrai.

Souvent les nœuds de l'amitié sont rompus par l'ambition, la cupidité et les rivalités d'amour ; souvent aussi parce que l'on exige indiscrètement de son ami des services contraires au devoir. Cette dernière observation amène naturellement la solution de la grande question morale, qui consiste à savoir jusqu'où peut aller le zèle de l'amitié ? ce zèle doit se borner à ce qui est honnête. Si votre ami a des desseins coupables, vous devenez criminel en les secondant. L'amitié ne sera pour vous d'aucune excuse. Cependant Cicéron ne met pas trop de rigueur dans ce principe. Votre ami a-t-il eu le malheur d'être compromis dans une mauvaise affaire ? vous devez vous relâcher un peu, pourvu que les démarches que vous ferez pour lui ne soient pas honteuses. Après une liaison un peu longue, découvrez-vous dans votre ami des vices qui jusqu'alors vous avaient été inconnus ? il faut, comme le disait Caton, vous éloigner insensiblement d'un pareil ami, et délier plutôt que trancher le nœud qui vous unissait. *Dissuendæ magis quam discindendæ sunt.* La délicatesse est, si l'on peut s'exprimer ainsi, la conservatrice de l'amitié. Rien de plus contraire aux devoirs qu'elle impose, que les reproches qui suivent trop souvent les bienfaits.

RÉP. FRA. 5.

faits. Cicéron ne garde aucun ménagement avec ceux qui dégradent ainsi les bons offices qu'ils ont pu rendre. « C'est » une espèce de gens bien fâcheux, dit-il, que ceux qui » reprochent leurs services. Celui qui les a reçus doit s'en » souvenir, celui qui les a rendus ne pas les rappeler. » *Odiosum sanè genus hominum officia exprobrantium : quem meminisse debet is in quem collata sunt, non commemorare qui contulit.*

Les précautions qu'il faut apporter dans le choix des amis, fournissent un texte très-fécond ; et Cicéron indique les épreuves que nous devons faire avant de contracter une liaison de ce genre. Malheureusement cette doctrine est plus facile à établir qu'à pratiquer : la vie humaine est si courte, ce passage est si rapide, que nous n'avons ordinairement que le temps de prendre des amis, et non de les choisir. Heureux ceux que le hasard favorise ! Cette réflexion, qui ne doit pas nous empêcher de mettre dans le choix de nos amis tout le soin dont nous sommes capables, nous dispose naturellement à l'indulgence pour les défauts que nous pouvons découvrir dans les personnes que nous aimons.

Cicéron termine ce Traité par un second éloge que Lælius fait de Scipion : ce morceau est beaucoup plus pathétique que le premier. Lælius rappelle qu'il habitait le même toit que son ami, et qu'ils ne se sont jamais séparés. De quel bonheur ne jouissaient-ils pas lorsqu'ils s'occupaient ensemble à orner leur esprit, et qu'ils élevaient leurs ames vers les spéculations les plus sublimes ? Si le souvenir des vertus de Scipion avait péri avec lui, Lælius ne pourrait supporter sa perte ; mais non, ajoute-t-il, il n'a point péri dans mon cœur, ce souvenir, il s'y nourrit, il s'y augmente par la pensée. *Sed nec illa extincta sunt, aluntur que potius et augentur cogitatione et memoriâ.*

Ce qui répand un charme inexprimable sur tout cet ouvrage, c'est l'idée de l'immortalité de l'ame que l'auteur y rappelle souvent, et qu'il appuie de toutes les raisons que l'homme vertueux peut trouver sans le secours de la révélation. Dans le temps de Cicéron, de petits philosophes, *minuti philosophi*, comme il les appelle dans un autre Traité, avaient soutenu l'opinion opposée; l'orateur les réfute en peu de mots, et ne s'arrête qu'un moment sur une doctrine aussi dangereuse qu'absurde.

Plusieurs grands moralistes ont parlé de l'amitié dans le même sens que Cicéron: Plutarque qui lui a consacré un Traité, pense qu'il faut restreindre le nombre de ses amis, et fait, à cette occasion, une comparaison ingénieuse et juste. « Quelle est, dit-il, la monnoie d'amitié? » c'est bénévolence et plaisir conjoint avec vertu; chose » si rare qu'il n'y en a point de plus en toute la nature, » de manière qu'il n'est possible ni d'aimer, ni d'être aimé » en perfection de plusieurs; ains comme les rivières di- » visées en plusieurs canaux et plusieurs ruisseaux, en » demeurent basses et faibles; ainsi notre ame qui est » fortunée à aimer, son affection étant départie en plu- » sieurs, s'en affaiblit et revient presque toujours à néant.»

Montaigne, dont la liaison avec la Boétie est si célèbre, parle de l'amitié en homme qui était digne de l'inspirer et de la sentir. On ne voit pas, lorsqu'il traite cette matière, l'espèce d'insouciance qui se fait remarquer quand il écrit sur d'autres objets. Ici, c'est son ame qui se montre toute entière; il n'y a plus ni scepticisme, ni incertitude. Le philosophe qui avait beaucoup aimé les femmes, met l'amitié bien au-dessus de l'amour. « C'est, dit-il, » un feu téméraire et volage, ondoyant et divers, feu » de fièvre, sujet à accès et remises, et qui ne tient qu'à » un coin. En l'amitié, c'est une chaleur générale et uni-

» verselle, tempérée au demeurant et égal, une chaleur » constante et rassise, toute douceur et polissure qui n'a » rien d'âpre et de poignant. » Quand Montaigne parle de la Boétie, il s'exprime avec la simplicité la plus touchante : « Si on me presse de dire pourquoi je l'aimais, je » sens que cela ne se peut exprimer qu'en répondant : » Parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

Après s'être arrêté quelque temps sur les extraits que nous venons de faire de ces grands écrivains, on sera frappé de la sécheresse qui règne dans la doctrine d'Helvétius ; et l'on pourra juger par soi-même si la morale s'est perfectionnée, sous ce rapport, dans le 18e siècle.

« Aimer, c'est avoir besoin, dit Helvétius. Les uns ont » besoin de plaisir ou d'argent, les autres de crédit ; ceux-» ci de converser, ceux-là de confier leurs peines : en » conséquence, il est des amis de plaisir, d'argent, d'in-» trigue, d'esprit et de malheur.

» On s'est tué jusqu'à présent à répéter qu'on ne doit » pas compter parmi ses amis ceux dont l'amitié intéres-» sée ne nous aime que pour notre argent. Cette sorte » d'amitié n'est pas sans doute la plus flatteuse ; mais ce » n'en est pas moins une amitié réelle. Les hommes » aiment, par exemple, dans un contrôleur général, la » puissance qu'il a d'obliger ; dans la plupart d'entr'eux, » l'amour de la personne s'identifie avec l'amour de l'ar-» gent. Pourquoi refuserait-on le nom d'amitié à cette es-» pèce de sentiment ? Un contrôleur-général, poursuit » Helvétius, est-il disgracié ? on ne l'aime plus. Il n'en » est pas moins vrai que l'homme avide d'argent n'ait eu » beaucoup de tendresse pour celui qui pouvait lui en » procurer. Quiconque a ce besoin d'argent, est ami né » du contrôle général, et de celui qui l'occupe. Les scé-» lérats sont susceptibles d'amitié. Si, comme l'on est forcé

» d'en convenir, l'amitié n'est autre chose que le senti-
» ment qui unit deux hommes, soutenir qu'il n'est point
» d'amitié entre les méchans c'est nier les faits les plus
» authentiques. »

Il suffirait de rappeler la doctrine de Cicéron pour réfuter ces étranges paradoxes. Comment l'auteur du livre de l'Esprit, qui avait des amis vrais, et qui remplissait avec eux les devoirs de l'amitié, a-t-il pu s'égarer à ce point? Cela prouve qu'il ne faut pas toujours juger les hommes par leurs principes.

M. de Voltaire, lorsqu'il n'était pas aveuglé par ses passions, ou par les sophismes nouveaux, avait des idées très-justes sur les relations sociales, et les exprimait avec une élégance et une précision qui n'appartenaient qu'à lui. Voici comment il définit l'amitié : « L'amitié est un
» contrat tacite entre deux personnes sensibles et ver-
» tueuses ; je dis vertueuses, car les méchans n'ont que
» des complices ; les voluptueux ont des compagnons de
» débauches ; les intéressés ont des associés ; les politiques
» assemblent des factieux ; le commun des hommes oisifs
» a des liaisons ; les princes ont des courtisans ; les
» hommes vertueux ont seuls des amis. Cœthegus était
» le complice de Catilina, et Mécène le courtisan d'Octave ;
» mais Cicéron était l'ami d'Atticus. »

On ne peut rien ajouter à cette définition qui est un résumé excellent de la doctrine de Cicéron. Cette parfaite conformité entre M. de Voltaire et le philosophe romain sert à prouver ce que nous avons avancé. Si l'on ne parvient à donner des idées justes en morale qu'en développant, ou en mettant dans un nouveau jour les principes qui sont de tous les temps et de tous les lieux, que penser de ce système d'innovation qui a été appliqué à des

objets qu'on ne peut que dénaturer ou corrompre, en voulant les perfectionner !

Le but principal de cet article nous a empêchés de parler de la manière dont M. Gallon de la Bastide a traduit le Traité de l'Amitié. Nous reviendrons sur cette traduction, lorsque nous nous occuperons du Traité de la Vieillesse. Tout ce que nous pouvons dire aujourd'hui, c'est qu'elle est en général claire et fidelle : on pourrait seulement desirer plus de nombre et d'harmonie dans les périodes, et une imitation plus parfaite du style de Cicéron. Nous motiverons cette opinion dans le second article.

P.

SPECTACLES.

Théatre Français.

Molière avec ses Amis, ou *la Soirée d'Auteuil*, en un acte et en vers libres, de M. *Andrieux*.

Voltaire qui, en général, affectait un pyrrhonisme outré pour tout ce qui était extraordinaire ou singulier, quoiqu'il ne permît pas le doute sur les anecdotes, souvent plus que suspectes, qu'il lui plaisait d'adopter et d'écrire, Voltaire a nié celle qui fait le sujet de cette pièce. Mais Racine le fils, qui a vécu dans un temps plus voisin de celui où elle s'est passée, la garantit véritable : au reste, rien n'est plus indifférent. Déjà elle avait fourni le sujet d'un vaudeville ; M. Andrieux en a fait une petite comédie.

Chapelle arrive le premier à six heures, et prie la cuisinière, Laforêt, qu'on ne tarde pas à le faire souper, car il n'a pas dîné. Pas dîné à six heures ! dit Laforêt; mais vous devez mourir de faim ? Pas tout à fait, répond Chapelle; mon déjeûné n'a fini qu'à cinq. Il lui apprend qu'il amène la jeune Béjart, déguisée, avec laquelle Molière était un peu brouillé. Il veut les raccommoder On croit d'abord que ce raccommodement sera le fond de la pièce : ce n'en est qu'un épisode, assez froid et assez déplacé. Après Chapelle, viennent Lulli et Mignard : ils sont suivis de Despréaux, qui annonce qu'il arrive de la Cour. On lui dit qu'il y a sans doute été pour solliciter quelque grace. — Oui, une très-grande. — Qu'est-ce ? — Qu'on m'ôtât 2000 fr. de rente.—Comment?—Un commis ignorant avait rayé la pension de Corneille; je me suis écrié que je n'en pouvais conserver sans honte, si un homme d'un génie cent fois plus élevé que le mien était privé de celle qu'il avait si bien méritée. — Et qu'a dit le roi ? — Ce qu'il a dit ! la pension a été rétablie à l'instant. Damas a rendu ce morceau avec chaleur. C'est celui qui a produit le plus d'impression. Tout le monde sait que ce trait, qui fait tant d'honneur à Boileau, est historique. Un des interlocuteurs observe que ce fameux satirique, quoiqu'ami de Racine, rendait justice à Corneille Dans le siècle suivant, où la probité devint presque un ridicule, on a vu les amis de Voltaire s'acharner sur ceux dont il était l'ennemi, qu'il avait persécutés vivans, et, à son exemple, les déchirer, même après leur mort.

On attend le bon Lafontaine ; on s'étonne qu'il ne soit pas encore venu. Laforêt annonce qu'il rêve dans les allées du jardin. On va le chercher tandis qu'elle dresse la table : on ne le rencontre pas ; et il paraît seul sur la scène, plongé dans la tristesse, encore plein de l'élégie

qu'il vient d'achever sur la catastrophe de Fouquet son bienfaiteur.

> N'ayant rien à donner, je lui donne des vers,

dit le bon homme.

C'est une heureuse idée d'avoir ainsi rappelé le souvenir des actions les plus honorables à la littérature. De nos jours, un ministre envers lequel le premier littérateur de son siècle avait manqué de reconnaissance dans sa disgrace, après l'avoir encensé dans sa prospérité, fit, dit-on, peindre l'ingrat sur sa girouette. Ces contrastes sont affligeans. Il y a eu, sans contredit, quoi qu'on en dise, de très-grands talens dans le siècle qui a suivi celui de Louis XIV ; mais il serait bien triste que M. Déprémesnil eût eu raison en affirmant que « dans l'écrivain de ce » temps le plus vanté, la postérité chercherait vainement » un homme de bien. »

On revient du jardin où l'on étoit allé chercher Lafontaine : on se met à table. La petite Béjart se présente : le cœur de Molière la reconnaît sans peine malgré son travestissement ; ils s'expliquent, se réconcilient. Mlle Béjart dit que sa mère est dans une pièce voisine : Molière sort pour l'aller joindre ; ses amis continuent à souper et s'enivrent. Grande dissertation sur les misères de la vie humaine. Chapelle dit : « Quel est mon sort ! je n'ai » d'autre occupation que de boire, de faire des vers, ou » de faire l'amour. J'ai une jolie maîtresse, vingt mille » livres de rente. Y a-t-il rien de plus triste ? il faut finir » cette vie-là : A cent pas est la Seine, allons nous y » jeter. Sans doute, répond un autre ; l'envie persécute » les vivans :

> » Soyons tous morts demain matin,
> » Demain nous sommes de grands hommes. »

Ils allaient partir. Laforêt, qui les servait, court avertir

Molière. « Je veux, dit celui-ci, partager l'honneur » d'une si belle mort; mais il ne faut pas qu'il soit obs» curci par les ténèbres : la calomnie publierait que » l'ivresse nous a plus inspirés que la philosophie. Que le » soleil éclaire une action si courageuse! Allons nous cou» cher; nous nous noierons demain. » Tout le monde se retire, excepté Lafontaine et lui. Lafontaine s'endort, se réveille un moment après, se sent inspiré, et compose, sur la mort du sage, ces vers que tout le monde connoît :

Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour ?
Rien ne trouble sa fin ; c'est le soir d'un beau jour.

Molière, de son côté, en fait d'assez médiocres sur le Val-de-Grace; mais c'est l'amitié qui les inspire; c'est l'envie d'être utile à Mignard. J'aurais autant aimé voir à ce souper le comédien Baron, qui en fut réellement un des acteurs, que le peintre Mignard.

Molière a recueilli les vers que laissait tomber Lafontaine : il les a écrits, les lui montre, et lui apprend qu'il en est l'auteur. Ils ne sont pas mauvais, dit le bon homme. Molière lui demande s'il ne se souvient plus qu'il doit se jeter dans la Seine. — Non, en vérité. — C'est pourtant bien certain. Hâtez-vous de rédiger votre volonté dernière. — Quand on n'a plus rien, il n'est pas besoin de testament ;

Il me suffit de faire dire
Qu'on ne m'attende point chez moi.

Les convives se relèvent. Molière propose d'exécuter le grand projet. Chapelle s'écrie :

Qui ? moi, finir mes jours dans l'eau !
Je l'eus toujours trop en horreur.

Lulli admire la profonde sagesse de Molière.

Ah ! sans lui la musique allait faire naufrage.

Pour finir, car il faut finir, Molière épouse mademoiselle Béjart. On voit que l'action est double. Elle est aussi un peu traînante sur la fin. Mais une foule de jolis vers, de mots ingénieux, un style aisé, agréable, justifient le succès de cette bluette, dont l'auteur a été demandé. La pièce a été bien jouée par les premiers sujets de ce théâtre. Le rôle de Molière, rendu par Fleury d'une manière satisfaisante, n'est pas très-brillant. Michot a fait rire dans celui de Lulli, et Baptiste s'est fort bien acquitté de celui de Chapelle. Ceux de mademoiselle Béjart et de Laforêt, confiés à mesdemoiselles Volnais et Devienne, sont peu de chose.

On a joué d'abord le *Tartufe*. Fleury met beaucoup d'art dans ce rôle ; mais il n'a pas le masque d'Ogé, qui semblait né pour le jouer. Grandmesnil a trop crié, et mis trop de volubilité dans son débit. Un jeune acteur, nommé Gontier, a paru bien jeune dans son art, et a excité quelques murmures. Saint-Fal ne l'est plus assez pour les *petits* amoureux. On a été assez content de Mlle Volnais. Mlle Contat, dont le tems ne paraît pas avoir même effleuré les graces, et Mlle Devienne, malgré son rhume, qu'elle a annoncé tout haut, et dont on s'est peu aperçu, n'ont rien laissé à desirer. Madame Préville avait peut-être plus de dignité encore que Mlle Contat, mais moins d'agrément; madame Belcour autant de gaieté que Mlle Devienne, mais pas plus d'aisance ni de finesse.

Théâtre Feydeau.

Rentrée de madame *Rolandeau*.

Depuis long-temps cette actrice était annoncée, et desirée avec la plus vive impatience. Quatre ans d'absence

de ce théâtre ne l'y avaient point fait oublier ; elle y était devenue nécessaire depuis qu'on avait perdu Mlle Philis. Enfin elle a reparu le 16 messidor, dans le rôle de Lucette de la Fausse Magie, et dans celui d'Alexis, de la pièce du même nom.

La Fausse Magie est en vérité un drame bien indigne d'un écrivain comme Marmontel. On y voit le plus sot des tuteurs berné par le plus sot des moyens. Sous prétexte que sa signature est nécessaire pour une opération magique, on la lui fait donner au bas d'une feuille qu'on remplit ensuite par le contrat de mariage de sa pupille, qu'il voulait épouser, avec un autre que lui. Ce fond glacial est réchauffé par une musique délicieuse.

Madame Rolandeau, en ouvrant la scène, a été si bien accueillie, qu'elle a cru devoir en témoigner sa reconnaissance par une inclination. Un peu de timidité lui a d'abord causé une émotion sensible, qui altérait la pureté de sa voix. Cet incident n'a pas déplu. Le public ressemble à ce monarque qui n'était pas fâché, dit-on, de voir ses sujets intimidés par sa présence. Bientôt madame Rolandeau a fait entendre les sons les plus brillans et les plus mélodieux. On disait de tous côtés : « C'est un rossignol. » Dans un air ou deux des premières scènes, on eût desiré que les paroles eûssent été articulées plus distinctement. On a trouvé que madame Rolandeau avait trop retenu des habitudes italiennes qu'elle a dû contracter à l'Opéra Buffa. Ce sujet de regret n'a cependant pas tardé à disparaître, et rien n'a diminué alors le plaisir qu'on prenait à l'écouter.

Il y a dans la Fausse Magie une courte scène entre deux vieillards, qui a été si bien rendue par Chenard et Saint-Aubin, sur-tout par le premier, qu'on l'a redemandée. Les acteurs l'ont recommencée. Chenard a rappelé son cama-

rade, qui était déjà dans la coulisse. Qu'on fasse répéter un couplet, ou une ariette, à la bonne heure; mais une scène, c'est un peu fort.

Alexis est un petit drame assez intéressant; et sa représentation était analogue à la circonstance; car madame Rolandeau, chargée du rôle du jeune homme, rentrait, ainsi que lui, dans la maison paternelle ou maternelle, comme on voudra. Cette seconde pièce a été jouée avec un charmant ensemble. Mademoiselle Pingenet cadette y a obtenu de justes applaudissemens, et Juliette s'est surpassé.

Dans le rôle très-froid, il est vrai, de Lucette, et dans les premières scènes même de celui d'Alexis, en admirant la cantatrice, on était quelquefois tenté de demander où était l'actrice. On a été ravi de la trouver dans la romance chantée par Alexis. Dans toute sa grande scène avec son père, madame Rolandeau a ému et attendri; des larmes même ont coulé. Le public qui exige aujourd'hui la réunion des deux talens, a été pleinement satisfait. Madame Rolandeau a été redemandée avec empressement. Elle a eu, avant de reparaître, la modestie d'attendre que ce vœu fût si fortement et si unanimement prononcé, qu'il y eût eu une sorte d'ingratitude à ne pas s'y rendre. La restitution de madame Rolandeau à ce théâtre, et l'acquisition de Mlle Saint-Aubin, ne laissent plus rien à desirer aux amateurs. Aucun autre ne présente un plus grand concours de talens agréables.

ANNONCES.

Élémens de la Grammaire française; par M. Jacques, ancien professeur. Un vol in-12. Prix: 1 fr. 35 cent., et 1 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris, chez l'Auteur, rue du Paon Saint-André-des-Arcs, n°. 2; madame Imbault, rue Froidmanteau, n°. 17; Nyon, jeune, place Conti, n°. 5.

L'auteur de cette Grammaire française a aussi donné *le moyen de*

doubler, au moins, les progrès dans la Langue latine. Prix : 1 fr. 25 cent, et 1 fr. 40 cent. par la diligence. Le même Auteur vend aussi *la Démonstration simple et directe des propriétés des Parallèles rencontrées par une sécante,* démonstration en effet très simple et très-clair. Prix : 50 cent., et 60 cent. dans les départemens. Il est facile de juger, à la netteté, à la précision, à l'ordre qui règnent dans ces deux ouvrages, que M. Jacques a une longue habitude de l'enseignement public. Sa théorie des participes, neuve dans plusieurs parties, lève bien des difficultés que les meilleurs grammairiens n'ont pu vaincre. Cette théorie annonce un homme qui connaît à fond sa langue, qui sait l'analyser et la démontrer avec beaucoup de sagacité. Sa méthode pour apprendre la langue latine, simplifie singulièrement cette étude; la démonstration en est claire et à la portée de tous les jeunes gens.

Oberman, lettres publiées par M. de Senancour, auteur de *Rêveries sur la nature de l'homme,* avec cette épigraphe :

Etudie l'homme et non les hommes.

PYTHAGORE.

Deux vol. in-8°. Prix, papier ordinaire ; 9 fr., et 11 fr. 50 c. par la poste ; papier fin, carré double d'Angoulême, 11 fr., et 13 fr. 50 c. On en a tiré quelques exemplaires sur papier vélin. Prix : 18 fr. cartonné à la Bradel, et 20 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Cérioux, libraire, quai Voltaire, n°. 9;

Piron aveugle, comédie anecdotique, en un acte et en vaudeville; par MM. Jacquelin et Rigaud. Prix : 1 fr. 20 cent., et 1 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris, chez Hugelet, rue des Fossés-Saint-Jacques.

Cette petite pièce jouée récemment chez la Montansier, ne doit pas être confondue avec celle du même nom qui a également réussi au théâtre du Vaudeville. Il y a dans la première une jolie scène et des couplets agréables.

Les Elémens de Géométrie d'Euclide, traduits littéralement, et suivis d'un Traité du cercle, du cylindre, du cône et de la sphère; de la mesure des surfaces et des solides; avec des notes. Par F. Peyrard, bibliothécaire de l'Ecole Polytechnique. Ouvrage approuvé par l'Institut national. Un volume *in*-8°. de près de 600 pages, avec 8 planches. Prix : broché, 6 fr., et 8 francs par la poste.

A Paris, chez F. Louis, libraire, rue de Savoie, n. 12.

Les Trois Hommes Illustres, ou Dissertations sur les institutions politiques de César-Auguste, de Charlemagne et de Napoléon Bonaparte. Ouvrage dédié à S. M. I. l'empereur de toutes les Russies. Par M. B******, auteur de la Loge Centrale des Véritables Francs-Maçons, dont ce dernier ouvrage est le développement. Nouvelle édition. Un volume *in*-12. Prix : 2 fr. 50 cent., et 3 fr. par la poste.

A Paris, chez Michelet, imprimeur-libraire, rue Française, n. 3.

La Pucelle d'Orléans, poëme héroïque en trois chants et en vers, dédié aux habitans d'Orléans. Un volume *in*-12, petit-texte, grande justification, papier coquille fine d'Angoulême. A Orléans, de l'imprimerie de Guyot aîné et Beaufort. Prix : 60 cent. par la poste.

A Paris, chez Marechal, rue des Deux-Boulles, n. 1, au coin de celle des Lavandières.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

NOUVELLES DIVERSES.

Londres. Un seigneur russe, venant de Pétersbourg par la France, est arrivé à Londres, et s'est rendu sur-le-champ chez le comte Woronzow, ambassadeur de Russie; on le dit porteur de dépêches importantes, et quelques personnes pensent que ces dépêches portent au comte Woronzow l'ordre de rester en Angleterre, au lieu de se rendre à Pétersbourg, comme on l'avait annoncé.

Après une longue discussion qui a eu lieu à la chambre des communes, le 18 juin, et qui a duré jusqu'à cinq heures du matin, le bill de M. Pitt, sur le recrutement de l'armée, a été adopté à une majorité de 42 voix: 265 membres ont voté en faveur du bill, et 223 contre. Ainsi les vœux et l'espoir des deux oppositions coalisées se trouvent entièrement déçus. M. Pitt s'est montré le défenseur des priviléges de la couronne. Il a déclaré ouvertement à ses adversaires qu'il comptait fermement sur l'adhésion de la chambre, et que quand bien même le bill serait rejeté, les chefs de l'opposition n'en seraient pas moins trompés dans leurs projets; qu'ils pouvaient faire tous leurs efforts pour faire rejeter le bill; mais qu'il conserverait sa place en dépit d'eux, tant qu'il aurait le suffrage de sa majesté et de ses loyaux sujets. Il s'était montré depuis long-temps le défenseur de la prérogative royale, et c'était vouloir renverser un des principes fondamentaux de la constitution *encore* monarchique de l'Angleterre, que de contester le droit qu'avait le roi de nommer ses ministres. M. Pitt a donné de grands éloges à la famille Grenville. Il se rappelait avec satisfaction, avec quel désintéressement ils avaient parlé de sa rentrée au ministère, en disant qu'il aurait seul toute leur confiance. Quant à la nouvelle administration de M. Fox, M. Pitt a déclaré qu'elle n'aurait pas lieu aussitôt que cet honorable membre et ses partisans se l'imaginaient. On aurait desiré, dit-il, voir M. Fox entrer dans celle-ci; mais à en juger par l'opposition qu'il montre à la première mesure importante que je propose, il est évident qu'une semblable réunion d'élémens discordans, au lieu d'imprimer de la force au gouvernement, aurait été la cause de sa faiblesse, et n'aurait fait que l'entraver dans sa marche.

Les partisans de M. Pitt se retranchent sur les droits

constitutionnels de la couronne pour défendre son administration. Ils feront peut-être bien de préparer de nouveaux argumens pour prouver que la prérogative de la couronne conserve toute sa force, *même dans le cas où l'autorité exécutive ne pourrait l'exercer légalement.* C'est là une question qui doit bientôt être soumise à la considération du parlement. *(Morning-Chronicle.)*

Le bill militaire de M. Pitt a été lu, le 20, pour la première fois à la chambre des lords. Les coalisés n'ont pas fait d'objections. Ils en auraient agi différemment s'ils avaient pu concevoir des espérances; mais la dernière division de la chambre des communes les a déconcertés pour le moment et privés de tout courage. Ils ne manqueront pas de faire de longs discours dans la chambre haute; on peut apercevoir cependant qu'ils n'ont ni l'espérance de faire rejeter le bill, ni celle d'embarrasser l'administration.

(The Courrier.)

Les dernières lettres de Londres donnent peu d'espoir que la raison de S. M. puisse se rétablir. Ces jours derniers, se promenant à cheval, elle s'échappa ventre à terre, du milieu des personnes qui l'entouraient, et ne put être ramenée qu'après plusieurs heures de course. Le *recorder* étant venu proposer à sa signature les jugemens des condamnés à mort, le roi refusa de signer. Le docteur Simonds, un des médecins, ayant voulu l'y engager par des menaces, il prit la plume, et ajouta à la liste des condamnés, le nom du docteur Simonds. *(J. de Paris.)*

Des lettres d'Espagne annoncent que S. M. C a reconnu le nouveau titre et la dignité héréditaire du chef du gouvernement français, et que par conséquent la même reconnaissance a dû s'effectuer de la part des cours de Portugal et de Naples.

On écrit de Berlin : M. le marquis de Luchesini, ambassadeur de S. M. à Paris, a reçu ses nouvelles lettres de créance. M. le comte de Tauenzien (et non le prince de Hatzfeld, comme on l'avait dit) se dispose à partir pour Paris, avec l'honorable mission de féliciter l'empereur des Français sur son élévation à la dignité impériale.

De Vienne : La chancellerie d'état a déjà expédié les nouvelles lettres de créance pour M. le comte de Cobentzel, notre ambassadeur près la cour impériale de France. On apprend aussi qu'un envoyé extraordinaire doit se rendre à Paris pour féliciter, au nom de notre monarque, S. M. l'empereur des Français, et pour assister à son couronnement.

Des bords du Mein : On parle dans le public d'une correspondance particulière fort suivie entre l'empereur des Français, l'empereur d'Allemagne, le roi de Prusse et l'empereur de Russie, dont le but principal est d'arranger à l'amiable toutes les contestations qui se sont élevées sur le continent de l'Europe. Toutes les nouvelles s'accordent à dire que la paix continentale ne sera point troublée, et il paraît très-avéré que quelques-unes des grandes puissances travaillent sans relâche au prompt rétablissement de la paix entre la France et l'Angleterre.

On lit dans les journaux des nouvelles de Francfort et des bords du Mein, qui ne paraissent pas s'accorder.

Les dernières lettres de Ratisbonne (dit le *Publiciste*) portent qu'on y a reçu la déclaration de S. A. l'électeur de Bade, attendue depuis long-temps, et que des conférences particulières ont eu lieu à ce sujet entre le comte de Goertz, remplissant provisoirement les fonctions de ministre de l'électeur de Bade, le baron de Hugel, commissaire impérial, et le baron d'Albini, ministre directorial. On s'attend que cette déclaration ne tardera pas à être portée à la diète.

—On prétend (dit le journal des Débats) que tous les objets dont la diète de l'Empire avait encore à s'occuper, sont ajournés pour un temps illimité. Le concordat, que l'on disait très-avancé, n'a pas même encore reçu ses principales bases. Enfin, tout est en ce moment dans une stagnation absolue.

PARIS.

On écrit d'Ostende, 11 messidor : Aujourd'hui, vers les 6 heures du matin, nous avons été témoins d'un événement des plus déplorables. Le ponton de cette ville, qui sert au passage des troupes et passagers, a coulé bas avec deux cents militaires environ qui s'y trouvaient; il ne s'en est sauvé qu'un très-petit nombre. Au moment où j'écris, on compte cent hommes retirés noyés; ce malheur a été occasionné par l'imprudence des militaires eux-mêmes qui ont voulu passer malgré les pontonniers, qui leur représentaient qu'avec une si grande quantité de monde, il était impossible de traverser le chenal sans courir de très-grands risques.

— La fête du 14 juillet, dont l'époque arrive le samedi, 23 messidor, est remise au lendemain.

— D'après une circulaire de son excellence le ministre

de la guerre aux préfets des départemens, datée du 1er germinal dernier, tous les militaires qui jouissent d'un traitement de réforme ou d'une solde de retraite, doivent fournir, avant la fin de cet exercice, un extrait de leur naissance. Ceux qui, à cette époque, n'auraient point exhibé cette pièce, seront privés de leur solde de retraite, à dater du premier trimestre de l'an 13.

— Le *Journal Officiel* rejette, comme controuvé et insinué par les agens de l'Angleterre, dans l'espoir d'exciter de nouveaux troubles, ce que quelques journaux ont annoncé de *prétendus* changemens qui se préparaient en Italie, dans lesquels, ajoutaient-ils, le cardinal Fesch devait prendre une grande part.

— On assure qu'un décret impérial autorise une association sous le titre de *prêtres des missions étrangères*, destinés à des missions hors de France. Le directeur de ces missions sera nommé par l'empereur. On admettra dans la maison des missions à Paris, des élèves qui y recevront des instructions relatives au but de cet établissement et y apprendront les langues étrangères.

— Voici, dit le *Moniteur*, les propres expressions de l'étrange protestation du comte de Lille, contre tout ce qui se fait et s'est fait en France, depuis la réunion des Etats-généraux.

Varsovie, 6 juin 1804.

« En prenant le titre d'empereur, en voulant le rendre héréditaire dans sa famille, Bonaparte vient de mettre le sceau à son usurpation. Ce nouvel acte d'une révolution où tout, dès l'origine, a été nul, ne peut sans doute infirmer mes droits. Mais comptable de ma conduite à tous les souverains, dont les droits ne sont pas moins lésés que les miens, et dont les trônes sont tous ébranlés par les principes dangereux que le sénat de Paris a osé mettre en avant; comptable à la France, à ma famille, à mon propre honneur, je croirais trahir la cause commune en gardant le silence en cette occasion. Je déclare donc (après avoir, au besoin, renouvelé mes protestations contre tous les actes illégaux qui, depuis l'ouverture des Etats-généraux de France, ont amené la crise effrayante dans laquelle se trouvent et la France et l'Europe); je déclare, en présence de tous les souverains, que loin de reconnaître le titre impérial que Bonaparte vient de se faire déférer par un corps qui n'a pas même d'existence légitime, je proteste et contre ce titre et contre tous les actes subséquens auxquels il pourrait donner lieu ».

(N°. CLX.) 2 Thermidor an 12
(Samedi 21 Juillet 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ATALANTE ET HIPPOMÈNE.

Ovide, Métamorph.

Vénus brûlait d'amour pour le jeune Adonis.
Un jour qu'entre ses bras elle tenait son fils,
Ce dieu décoche un trait dans le sein de sa mère ;
Elle avait cru d'abord sa blessure légère :
Jusqu'au fond de son cœur le trait avait porté.
Les graces d'Adonis, sa fraîcheur, sa beauté,
Entretiennent les feux dont elle est consumée ;
Elle fait son bonheur d'aimer et d'être aimée.
Entière à son amour, pour lui, pour ses beaux yeux,
Elle oublie et Cythère, et Paphos et les Cieux.
A son nouvel amant pour paraître plus belle,
Elle prend chaque jour une forme nouvelle.
Par fois, livrant la guerre aux hôtes des forêts,
De la chaste Diane elle emprunte les traits ;

N

Elle anime les chiens jappant dans les campagnes,
Et parcourt avec lui les bois et les montagnes.
Mais elle ne poursuit que le lièvre craintif,
Le cerf aux pieds légers, et le daim fugitif.
Elle évite avec soin, dans son ardeur guerrière,
Le sanglier farouche (1), à la dent meurtrière,
Et les loups ravisseurs, et les ours menaçans,
Et les lions toujours de carnage fumans.
Elle exhorte Adonis à fuir avec prudence
Ces animaux cruels qu'enflamme la vengeance,
Que la nature arma de force et de fureur,
Et dont la voix horrible inspire la terreur.
Modérez, lui dit-elle, un courage funeste;
Par vous, par mon amour, par le ciel que j'atteste,
Prenez soin de ma vie en ménageant vos jours;
Craignez que leur fureur n'en abrège le cours.
Les fleurs de votre teint, votre grâce, votre âge,
Ne désarmeraient point le naturel sauvage
Des affreux sangliers, d'affreuses dents armés,
Ni des lions cruels de colère enflammés:
Je hais d'ailleurs, je hais cette race inhumaine,
Et je vais vous conter le sujet de ma haine;
Mais ces verts peupliers, la fraîcheur de ces eaux,
Et ce riant gazon invitent au repos:
Sur l'herbe au même instant tous les deux se placèrent;
Sur les yeux d'Adonis ses beaux yeux s'attachèrent;
Et bientôt reprenant le fil de ses discours,
Dont souvent ses baisers interrompaient le cours,
Elle commence ainsi cette histoire effrayante:
« Peut-être vous savez que la belle Atalante
Fut célèbre autrefois par sa légèreté;

(1) La Fontaine a eu tort de ne donner que deux syllabes au mot sanglier. Le *bon homme* ne se piquait pas, comme on sait, d'une scrupuleuse exactitude. Le mot *lié* a deux syllabes. Sanglier en a donc trois; l'oreille le dit assez. *Note de l'Editeur, adressée à l'Auteur.*

À la course en effet cette jeune beauté,
Déployant à la fois sa grace et son adresse,
Des plus légers coureurs surpassait la vîtesse,
Et rendait tous les cœurs de sa gloire jaloux;
Quand consultant les dieux sur le choix d'un époux,
« Fuyez, lui dirent-ils, un fatal hyménée :
» Vous céderez pourtant à votre destinée;
» Vous serez Atalante et ne la serez plus. »
Son esprit fut frappé de ces mots ambigus.
Pour éviter le sort dont elle est menacée,
Elle perd de l'hymen la funeste pensée,
Et vivant solitaire au milieu des forêts,
Repousse les amans qu'attirent ses attraits:
« Votre obstination, dit-elle, est superflue;
» On ne peut m'obtenir qu'après m'avoir vaincue.
» À ces conditions l'espoir vous est permis.
» Du vainqueur cependant ma main sera le prix,
» Et la mort des vaincus sera la juste peine. »
Sans doute cette loi dut paraître inhumaine;
Mais Atalante aux yeux brille d'un tel éclat,
Que chacun veut courir les hasards du combat.

Parmi les spectateurs qu'attirait cette fête,
Hippomène blâmait leur amour indiscrète,
Condamnait Atalante, et paraissait surpris
Qu'on daignât rechercher sa conquête à ce prix.
Mais quand cette beauté, sans voile et demi-nue,
Avec tous ses attraits vint s'offrir à sa vue :
Je me trompais, dit-il; pardonnez mon erreur.
J'ignorais qu'un tel prix fût offert au vainqueur.
En louant Atalante, il s'enflamme pour elle;
Plus il la voit, et plus ses yeux la trouvent belle;
Bientôt il porte envie à ses rivaux heureux,
Et pour elle en secret, son cœur forme des vœux.
Pourquoi, dit-il enfin, n'entré-je point en lice?
Souvent aux cœurs hardis la Fortune est propice.

Cependant, comme un trait que le Scythe a lancé,
Atalante avançait vers le but proposé :
Sa course à sa beauté prêtait de nouveaux charmes ;
Son rival devancé se livre à ses alarmes.
Hippomène l'admire, et n'est point rebuté.
Son voile, par les vents, loin d'elle est écarté,
Et d'un doux vermillon sa robe voltigeante
Colorait de son teint la blancheur ravissante :
Tels nos voiles de pourpre, autour de nos palais,
Teignent les murs voisins de leurs brillans reflets.
Tandis que ses regards sont attachés sur elle,
Atalante a fourni sa carrière nouvelle ;
De guirlandes de fleurs son front est couronné,
Et le vaincu plaintif à la mort est traîné.
Le sort de ces amans, et sa perte certaine,
N'ont point découragé l'intrépide Hippomène.
Dans l'arène à l'instant il s'avance en héros :
Choisissez, lui dit-il, de plus dignes rivaux ;
C'est ainsi qu'il est beau d'obtenir la victoire :
En me vainquant du moins vous vaincrez avec gloire.
Apprenez qu'Hippomène, au rang de ses aïeux,
Compte, sans se vanter, des héros et des dieux.
Neptune fut l'auteur de ma famille illustre ;
Mon courage à mon sang ajoute un nouveau lustre.
Si le sort du combat vous soumet à ma loi,
Vous ne rougirez point d'un vainqueur tel que moi.

Atalante, à ces mots, sur lui portant sa vue,
Soudain en sa faveur se sentit prévenue,
Et trembla pour les jours de ce nouveau rival :
Quel dieu, s'écria-t-elle, ou quel destin fatal
Lui fait pour m'obtenir renoncer à la vie ?
Mon hymen à ce prix, peut-il lui faire envie ?
Je ne mérite point un tel excès d'amour.
Il paraît, je l'avoue, aussi beau que le jour ;
Mais plus que sa beauté son âge m'intéresse,
Je cède aux sentimens qu'inspire sa jeunesse ;

Je chéris son courage et les Dieux dont il sort;
Je chéris son amour qui l'expose à la mort.
Profitez, croyez-moi, du moment qui vous reste,
Jeune étranger, fuyez un hymen trop funeste.
Il n'est point de beauté qui, moins fière que moi,
Avec empressement n'acceptât votre foi.
Mais cependant pour lui quel intérêt m'anime ?
Tant d'autres de leur zèle ont été la victime,
Sans que leur sort ait pu m'arracher un soupir.
Qu'il périsse après tout s'il s'obstine à périr.....
Quoi ! parce qu'à m'aimer il consacre sa vie;
De lui ravir le jour j'aurais la barbarie !
De son amour pour moi sa mort serait l'effet !
Mais en suis-je la cause ? et quel est mon forfait ?
J'ai fait pour le sauver tout ce que j'ai dû faire.
Ah ! puisses-tu bannir un espoir téméraire;
Ou du moins, si ton sort t'entraîne malgré toi,
Puisses-tu te montrer plus agile que moi !
Que je te plains, hélas ! malheureux Hippomène !
Si des Dieux tout-puissans la rigueur inhumaine
Ne m'avait interdit les douceurs de l'hymen,
J'eusse fait mon bonheur d'unir mon sort au tien.
En achevant ces mots, son cœur, novice encore,
Brûle pour son rival d'un amour qu'elle ignore.
Cependant, autour d'eux le peuple répandu,
Demandait le signal trop long-temps suspendu;
Déjà la trompe sonne, et la course commence.
Hippomène en secret implore ma puissance :
Belle Vénus, dit-il, je t'adresse mes vœux,
D'un cœur qui t'est soumis favorise les feux;
Couronne mon amour, n'est-il pas ton ouvrage ?
J'accueillis aussitôt ses vœux et son hommage,
Je n'avais qu'un instant pour protéger ses jours;
J'en profite, et soudain je vole à son secours.

Dans l'île de Cythère une fertile plaine
Offre un champ fortuné qu'on nomme d'Amazène,

Et qui, par les colons en tout temps révéré,
A mon culte divin s'est jadis consacré.
Au milieu de ce champ, un arbre antique et sombre
Répand aux lieux voisins la fraîcheur de son ombre;
De ses rameaux brillans pendaient des pommes d'or.
Par un heureux hasard, je conservais encor
Trois pommes, que la veille à ses branches fleuries,
Par curiosité ma main avait cueillies.
Je me rends invisible à ce peuple nombreux;
J'approche d'Hippomène, et m'offrant à ses yeux,
De ces fruits séduisans je lui prescris l'usage,
Et ma voix dans son cœur ranime son courage.
Cependant, au signal, la course a commencé;
Aussi vite qu'un trait, l'un et l'autre élancé,
Au gré des spectateurs a franchi la barrière.
Leur pied, sans la presser, semble effleurer la terre:
D'abord d'un pas égal ils s'avancent tous deux;
Le peuple impatient fait éclater ses vœux,
Par ses cris redoublés il excite Hippomène;
Tous les yeux attentifs le suivent dans l'arène.
Courage, lui dit-on, soutenez votre ardeur,
Faites tous vos efforts, et vous êtes vainqueur.
De ces cris, de ces vœux la faveur éclatante,
Non moins que son rival, réjouit Atalante.
Combien de fois, hélas! pouvant le devancer,
A ralentir sa course on la vit balancer!
Après elle à regret elle laisse Hippomène.
Son rival fatigué la suivait hors d'haleine,
Et le but à ses yeux paraissait loin encor;
Il jette au même instant une des pommes d'or:
Atalante l'admire et détourne la tête;
Mais pour la ramasser, tandis qu'elle s'arrête,
Hippomène enflammé d'espérance et d'amour,
La devance, et bientôt est rejoint à son tour.
Une seconde pomme à ses pieds est lancée;
Une seconde fois, elle fut devancée.

Du terme de la course on approchait enfin :
« C'est de toi, me dit-il, que dépend mon destin ;
» Ne m'aurais-tu donné qu'une espérance vaine ?
» En ce péril pressant souviens-toi d'Hippomène. »
Atalante pourtant le devançait toujours :
A sa dernière pomme il eut enfin recours ;
Et pour mieux retarder les pas de cette belle,
D'une main vigoureuse il la lance loin d'elle.
A la prendre un instant je la vis hésiter,
Moi-même en l'y forçant j'eus soin de l'arrêter.
Pour abréger enfin une si longue histoire,
Hippomène sur elle emporta la victoire,
Et la main d'Atalante en fut le digne prix.
Après de tels bienfaits, croiriez-vous, Adonis,
Que je vis ces ingrats refuser de me rendre
Les soins et les honneurs que j'en devais attendre ;
Que leur main dédaigna d'encenser mes autels ?
Soudain, pour effrayer les superbes mortels,
Et prévenir l'affront d'une nouvelle offense,
Je vouai ces amans à toute ma vengeance.

Dans la sombre épaisseur d'un bois religieux,
Échion autrefois, pour acquitter ses vœux,
Fit élever un temple en l'honneur de Cybèle.
A côté de ce temple était une chapelle,
Simple, sans ornement, où des prêtres sacrés
Conservaient de leurs dieux les bustes révérés.
Nos deux jeunes amans, dans ce lieu solitaire,
Conçurent en passant un desir téméraire ;
Et bientôt (j'excitais moi-même leur amour)
Par leurs embrassemens souillèrent ce séjour.
Tous les dieux indignés changèrent de visage ;
Cybèle, non moins qu'eux, ressentit cet outrage,
Et soudain pour punir ce couple audacieux,
En lions rugissans les transforma tous deux.
Leurs yeux au même instant de fureur s'enflammèrent ;
En crins longs et flottans leurs cheveux se changèrent ;

Et leur bouche alongée, au défaut de la voix,
De leurs rugissemens fit retentir les bois (1).

ENIGME.

Doit-on compter mon être au nombre des merveilles ?
Je suis, lecteur, et sans tête et sans cou ;
J'ai pourtant une bouche, ainsi que deux oreilles ;
Je suis dur en naissant, bientôt je deviens mou.
Mon corps n'a pas de pieds ; mais toute la journée
Je marche autant que toi ; telle est ma destinée.
Le blanc, le noir, le vert, le rose, le lilas,
Toute couleur est propre à ma nature.
Je ne vais jamais seul, un frère suit mes pas,
Et quand je bois, c'est de mauvais augure.

LOGOGRIPHE.

Lecteur, mon règne est désastreux
Et j'ai causé bien des alarmes ;
En transportant mes pieds, quel changement heureux !
De la jeune Aglaé souvent j'orne les charmes.

Lagache (d'Amiens).

CHARADE.

L'habit du malheureux nous offre mon premier ;
Nous avons tous le corps couvert de mon dernier ;
Promenez-vous aux champs, vous verrez mon entier.

Le mot de l'Énigme du dernier numéro est la lettre *A*.
Celui du Logogriphe est *Rêve*.
Celui de la Charade est *Chat-eau*.

---

(1) Cette excellente pièce, ainsi que celle de *Cynire* et *Myrra*, et celle de *Céix* et *Alcioné*, dont un très-grand nombre d'abonnés ont desiré connaître l'auteur, est de M. Issautier (de Manosque), ancien capitaine d'artillerie.

L'Enéide, traduite en vers français par *J. Delille*. Quatre volumes in-8º., figures, avec le texte. Prix : 14 fr., et 18 fr. 50 cent. par la poste. Et quatre volumes, *idem*, in-18, 10 fr., et 12 fr. par la poste. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, nº. 42.

(*Quatrième extrait.*)

Ce même Virgile qui nous paraît si inférieur à Homère pour l'abondance de la verve et la force des caractères, a cependant effacé tous ses rivaux et tous ses modèles dans la peinture de la passion la plus brûlante, et du caractère le plus tragique que l'antiquité ait pu concevoir. Jamais, avant que Racine eût créé *Phèdre*, on n'avait décrit avec une si vive énergie les combats et les malheurs de l'amour. Jamais on n'avait traité cette passion dans un goût plus convenable à l'épopée. Saint Augustin, qui se reprochait les larmes que Didon lui avait fait répandre, pouvait remarquer que si l'amour de cette malheureuse princesse laisse dans le cœur un profond attendrissement, sa mort y grave une leçon terrible; et cette leçon est d'autant mieux appropriée à la nature du cœur humain, que le poète a peint dans tout son charme, l'innocence d'une flamme naissante et la douceur timide de ses progrès, jusqu'à la catastrophe qui en découvre l'illusion et le danger. Le caractère de Didon ajoute encore à la terreur et à l'instruction. On n'est pas tenté de se faire un jeu de ses passions, lorsqu'on voit cette reine pleine de génie et de grandeur, qui fonde un état, qui en dirige

les travaux, et qui en dicte les lois, réduite, par les peines de l'amour, à abandonner la vie et sa gloire.

Le rôle d'Enée, dans cette occasion, me paraît indigne d'un héros. Sa froideur est un crime qui ne saurait trouver grace devant la plus belle moitié du genre humain ; et les critiques qui l'ont voulu justifier sont aussi dépourvus de raison que d'entrailles. Toute la force des motifs qu'ils allèguent est détruite par une seule circonstance qu'ils n'ont pas remarquée. Enée, disent-ils, sacrifie une femme à l'empire du monde et à l'ordre des dieux. Oui ; mais quand la sacrifie-t-il ? lorsqu'il a été comblé de ses bienfaits et de ses faveurs. Ces faveurs étaient un lieu formé par lui-même, qu'il ne pouvait plus rompre avec violence. Ce n'est pas ainsi que Titus se sépare de Bérénice. Celui-ci sacrifie ce qu'il desire ; l'autre abandonne ce dont il a joui. Le premier fait un acte de vertu ; le second peut être soupçonné d'inconstance. Il n'y a point d'héroïsme sans effort sur soi-même. Enée devait au moins paraître plus affligé de son départ ; on aurait pu croire qu'il lui coûtait quelque chose. Mais il montre un sang-froid cruel qui arrache à Didon des reproches aussi justes que déchirans. Qu'a-t-il à répondre? Il fait sonner bien haut les raisons politiques qui l'appellent en Italie, et les intérêts de son fils qu'il est chargé de défendre. Mais ces raisons et ces intérêts n'existaient-ils pas auparavant ? Avaient-ils moins de force à son entrée dans Carthage ? Que ne les faisait-il valoir, lorsque Didon lui offrait des plaisirs qui devaient l'engager si loin ? Fallait-il attendre qu'il les eût épuisés, pour se montrer inébranlable dans son devoir ? Cette austérité ne convenait plus à ses mœurs. Il faut n'avoir jamais été faible, pour avoir le droit d'être inflexible.

On peut déduire de là ce principe, que le héros du poème épique devant être un homme vertueux, on ne doit lui donner que des passions dont il triomphe; autrement ce serait l'exposer à paraître inconséquent. Ce défaut est plus sensible dans Enée que dans tout autre; car qui pouvait justifier la faiblesse qui le retenait à Carthage? Il avait consulté assez d'oracles, pour savoir où la volonté des dieux l'appelait; l'amour l'avait donc fait sortir du caractère d'une vertu rigoureuse : mais alors pourquoi se démentir une seconde fois, et paraître insensible au désespoir d'une femme qu'il avait aimée, et qu'il laissait sans consolation? Je sais que les paroles les plus tendres n'auraient pas satisfait Didon; mais elles auraient satisfait le lecteur. Ce qui choque, ce n'est pas de voir partir Enée, mais de le voir partir sans peine et sans regrets.

Il n'appartient qu'aux grands maîtres de tirer de leurs fautes des beautés nouvelles. La conduite d'Enée rend les larmes de Didon plus touchantes, et sa situation plus tragique. Elle précipite sa catastrophe, seul dénouement que l'amour puisse avoir dans le poëme héroïque, où il ne doit jamais être représenté comme un passe-temps. C'est dans les beautés dramatiques du quatrième livre qu'on peut étudier les mouvemens de la nature, et l'éloquence de la passion. Le talent de Virgile et celui de son traducteur pourront être considérés dans un jour nouveau.

Au moment où Didon est instruite des projets de son amant, elle entre dans un violent transport de fureur; elle parcourt toute la ville comme une bacchante. Au même instant elle rencontre Enée, et lui adresse le discours le plus tendre. C'est une bizarrerie touchante, qui marque bien la vérité de la passion, et qui annonce dans Virgile une grande connoissance du cœur. M. Delille n'y a pas fait

assez d'attention, et il a commis en cet endroit une méprise très-singulière. Il traduit :

Enfin, dans ses transports, Didon rencontre Enée,
Et livre ainsi passage à *sa rage effrénée.*

On s'attend à un furieux torrent d'imprécations. Cependant, à l'exception des deux premiers vers qui se ressentent de l'agitation dans laquelle elle a commencé de parler, tout son discours ne respire que tendresse et que douleur :

Nec te noster amor, nec te data dextera quondàm,
Nec moritura tenet crudeli funere Dido?

La méprise de M. Delille a d'autant plus lieu de surprendre, qu'il a traduit tout ce morceau avec une sensibilité digne d'éloges.

Quoi! notre amour! la foi que tu m'avais donnée!
Quoi! la triste Didon, à mourir condamnée!
Rien ne t'arrête! Hélas! si tu fuis pour toujours,
Fais-moi mourir, ingrat, sans exposer tes jours.
Vois ce ciel orageux, cette mer menaçante,
Perfide! est-ce le temps de quitter ton amante?
Ah! quand tu n'irais point, dans de lointains climats,
Chercher un triste exil et de sanglans combats,
Quand Troie encor du Xante ornerait les rivages,
Irais-tu chercher Troie à travers les naufrages?
Est-ce moi que tu fuis? Par ces pleurs, par ta foi
(Puisque je n'ai plus rien qui te parle pour moi),
Par l'amour dont mon cœur épuisa les supplices,
Par l'hymen dont à peine il goûtait les délices,
Si par quelques bienfaits j'adoucis ton malheur,
Si par quelques attraits j'intéressai ton cœur,
Songe, ingrat, songe aux maux où ta fuite me laisse;
Et par pitié du moins, au défaut de tendresse,
Si pourtant la pitié peut encor t'émouvoir,
Romps cet affreux projet, et vois mon désespoir.
Pour toi de mes sujets j'ai soulevé la haine,
J'ai bravé tous les rois de la rive africaine;
J'ai perdu la pudeur, ce trésor précieux
Qui me rendait si fière, et m'égalait aux dieux.
Ah! prince, puisqu'enfin la fortune jalouse
Défend un nom plus tendre à la plus tendre épouse,
A qui vas-tu livrer la mourante Didon?
Malheureuse! Eh! qu'attendre en ce triste abandon?
Que mon frère en courroux mette en cendres Carthage,
Qu'Iarbe triomphant m'entraîne en esclavage :
Encor si je voyais, se jouant dans ma cour,
Croître un petit Enée, enfant de notre amour,

Qui, charmant comme toi, tendre comme sa mère,
Par ses traits seulement me rappelât son père;
Si, trompant mes ennuis, je pouvais quelquefois
Dire : Voilà son air, sa démarche, sa voix,
Je ne me croirais pas entièrement trahie,
Et ton image au moins consolerait ma vie.

On peut observer que le mot *perfide* au sixième vers forme un double contre-sens. Enée n'est pas perfide, parce qu'il part l'hiver; ensuite cette expression change le caractère du style, car c'est avec attendrissement que Didon fait cette remarque,

Cruel, est-ce le temps de quitter ton amante?

Cette épithète, qui est celle de Virgile, est vraie. C'est une cruauté de plus que la précipitation qu'Enée met à son départ, dans un temps où la mer n'est pas favorable : et ce terme de *cruel* ajoute une nouvelle énergie à l'accent de la tendresse qui règne dans tout le morceau.

Est-ce moi que tu fuis? Par ces pleurs, par ta foi,

Ta foi ne rend point *dextramque tuam*. Cette expression fait image. Elle montre Didon serrant la main qu'elle implore ; et les larmes qui coulent sur cette main achèvent le tableau. Il faut toujours préférer en poesie ce qui est pittoresque et sensible, à ce qui n'est que moral et intellectuel. Ce sont de petits traits, dira-t-on. Oui, mais ils peignent la nature.

Puisque je n'ai plus rien qui te parle pour moi,

est un vers charmant et digne de Racine.

Par l'amour dont mon cœur épuisa les supplices :

Didon n'avait encore éprouvé que les douceurs de l'amour, et ce sont ces douceurs qu'elle rappelle à Enée pour l'attendrir.

Per connubia nostra....
Par l'hymen dont à peine il goûtait les délices.

Par l'hymen dont à peine est un hémistiche bien dur.

Si par quelques bienfaits j'adoucis ton malheur,
Si par quelques attraits j'intéressai ton cœur.

Ces deux vers, dont le tour est trop uniforme, n'ont pas la délicatesse de ceux de Virgile. Didon n'a garde de parler de ses bienfaits. Seulement elle en réveille la mémoire d'une manière enveloppée, et avec une modestie bien touchante: *si bene quid de te merui.* Elle ne parle pas davantage de ses attraits, elle n'y a pas assez de confiance; elle doute même de sa beauté. Il n'y a rien de plus tendre, de plus délicat, de plus insinuant, que la manière dont elle rappelle des faveurs sur le pouvoir desquelles elle ne compte plus. *Fuit aut tibi quidquam.... dulce meum.* Elle met en question si Enée a pu trouver en elle quelque douceur et quelqu'agrément. Il n'y a pas d'humiliation comparable à celle où l'amour se réduit.

Songe, ingrat, songe...

Ce ton de reproche ne s'accorde plus avec l'original. Il ferait penser que M. Delille n'a pas parfaitement saisi l'esprit de ce morceau; et ce qu'il en dit dans ses remarques achèverait de me le persuader. Il prétend que, dans cette première explication, « l'amour met quelque mesure à la fureur » de Didon, et que les sentimens tendres et pas- » sionnés y reviennent plus souvent que les accens » de la colère. » La vérité est que, passé les deux premiers vers, Didon est purement suppliante dans tout ce discours. Il n'y a pas un mot d'emportement, ni même d'aigreur; toutes ses expressions peignent l'abattement le plus profond; et par un des raffinemens les plus inconcevables de la passion, cette femme qui tout à l'heure s'indignait de la seule idée qu'Enée pût manquer d'amour pour elle, ne demande plus à ce même Enée que de la compassion. Mais M. Delille n'a pas traduit

cette prière, *miserere domûs labentis.....* « Prends pitié d'un état qui tombe en ruines. » Prière bien étrange dans la bouche d'une reine qui voyait avec tant d'orgueil son empire s'élever par ses soins, et qui maintenant le voit tombé, parce que son amant l'abandonne. C'est la suite de cette peinture si expressive des ravages de l'amour, que Virgile nous a mise sous les yeux. Il semble que Carthage soit frappée du même coup que sa reine. Tout périt avec elle ; tout s'énerve, tout languit. Ce génie qui soutenait l'état ne se reconnaît plus ; les ressorts qu'il faisait mouvoir, les travaux dont il était l'ame, demeurent suspendus :

. . . Pendent opera interrupta, ruinæque
Murorum ingentes. . . .

Après tant d'amour, il est difficile que la réponse d'Enée ne révolte pas. Il ne suffit pas de dire, comme M. Delille, qu'elle pouvait être *plus douce et plus galante*. Il s'agit bien de galanterie! il fallait être juste. Comment Enée peut-il avancer que Didon ne s'oppose à son départ, que parce qu'elle est jalouse de son établissement en Italie? Comment ose-t-il lui faire ce mauvais raisonnement, que puisqu'elle a fondé un empire sur les côtes d'Afrique, il peut bien en aller fonder un autre sur les côtes d'Hespérie? Qu'est-ce que cela a de commun avec les motifs d'attachement et de fidélité dont elle le presse si tendrement? Didon songe-t-elle à son empire, elle qui ne veut que mourir, si Enée est inconstant? Quel coup de poignard pour une femme sensible! C'est ici qu'elle a lieu de s'abandonner à toute la fureur de l'amour outragé. L'explosion est si bien amenée, elle éclate avec tant de justesse, qu'elle est un besoin pour le lecteur même qui est plein de la passion de Didon. Quel accent énergique et vrai dans toutes ses paroles!

Nec tibi diva parens, generis nec Dardanus auctor,
Perfide. . . .

Non, cruel, tu n'es pas le sang de Dardanus;
Non, tu n'es pas le fils de la belle Vénus. . .

On sent que *la belle Vénus* est ici très-déplacée. Ces expressions molles énervent toute la vigueur du style, et affaiblissent la situation. La diction de Virgile, dans ces morceaux dramatiques, a des caractères remarquables que M. Delille doit avoir étudiés, qu'il connaît sans doute, et qu'on est étonné de ne pas retrouver dans la sienne. Pourquoi, par exemple, s'appesantir sur ce premier vers, qui n'est qu'un trait de fureur et de dépit? Après avoir dit à Enée qu'il n'est pas le fils d'une déesse, ni le sang de Dardanus, pourquoi retourner la même injure en d'autres termes, et délayer en quatre vers ce que le poète latin met en un? Virgile touche fortement une idée, et ne s'y arrête point; ou s'il lui arrive de reproduire le même sentiment, c'est avec des mouvemens de style, qui peignent les élans de l'ame, et qui ajoutent une nouvelle force à chaque retour de la même pensée, comme on le voit dans la suite de ce morceau:

Num fletu ingemuit nostro? Num lumina flexit?
Num lacrymas victus dedit? Aut miseratus amantem est?

Cette coupe de phrase qui marque si bien l'agitation, M. Delille ne l'a pas conservée; ce qui semble annoncer de la négligence dans un homme qui a poussé si loin l'artifice de la versification.

Didon trahie ne voit plus dans le monde que des traîtres; elle ne croit plus à la vertu; elle prend même le ciel à partie, et l'accuse de laisser le crime impuni: sentimens naturels, mais violens, qui échappent à une ame profondément blessée. Aussi Virgile les a-t-il resserrés dans le tour le plus vif et le plus précis.

. . . . . *Jam jam nec maxima Juno,*

Nec

Nec Saturnius hæc oculis pater aspicit æquis;
Nusquàm tuta fides.

Comment l'habile traducteur n'a-t-il pas senti que ces formes de style, si vives et si tranchantes, convenoient admirablement à l'indignation? Comment a-t-il pu substituer à cette brièveté sentencieuse des exclamations, des apostrophes qui sentent le déclamateur?

O! de l'hymen trahi vengeresse équitable,
Junon, qu'attends-tu donc? Ton époux n'est-il plus
Et la terreur du crime et l'appui des vertus?
Des vertus! A quel signe, ô dieux! les reconnaître?
A qui se confier, quand Énée est un traître?

Virgile dit : « Les Dieux ne voient plus ceci d'un œil juste. La bonne foi n'a plus d'asile ni de protecteurs. » Il décide ce que M. Delille tourne en question. Lequel est le plus véhément?

Après ces grands éclats de fureur, qui semblent devoir détruire tout sentiment de tendresse, la marche naturelle du cœur humain est d'en revenir encore aux larmes. L'amour qui menace est tout près de pleurer.

Ire iterùm in lacrymas, iterùm tentare precando
Cogitur . . . . .

Didon députe sa sœur vers Enée; mais que lui fera-t-elle dire qu'elle n'ait pas dit elle-même? Elle sent bien qu'elle n'a rien à ajouter, que tous les motifs de persuasion sont épuisés. Cependant il faut parler, il faut émouvoir; et au défaut de raisons, la passion trouve dans sa propre extravagance quelque chose encore de plus touchant. Didon envoie dire à son amant qu'elle n'est pas son ennemie; elle n'a pas contribué à renverser Troie; elle n'était pas avec les Grecs en Aulide; elle n'a pas outragé les cendres d'Anchise. Pourquoi donc la quitte-t-il? Quelle admirable folie! L'amour ne saurait aller plus loin, c'est son dernier effort; il faut qu'il triomphe ou qu'il meure.

Aussi, dès que la reine s'aperçoit qu'il est sans succès, elle tombe dans le désespoir :

Tùm verò infelix fatis exterrita Dido
Mortem orat, tædet cœli convexa tueri.

Le caractère de cette reine paraît bien étonnant dans les apprêts de sa mort. Elle décore elle-même son bûcher de tout ce qui peut en rendre l'appareil plus lugubre. Elle y fait placer la dépouille d'Enée, ses présens, et le lit nuptial; *lectumque jugalem... quo perii, superimponas.* Ensuite elle se consacre à la mort par une cérémonie religieuse plus terrible que la mort même. Toutes les couleurs de l'épopée et de la tragédie sont réunies dans ce tableau de la plus sombre magnificence. Après cette description, vient celle du calme de la nuit, et du sommeil de toute la nature, qui semble n'être troublé que par les gémissemens de Didon. C'est une idée que Virgile a empruntée d'Apollonius, mais qu'il a traitée avec bien plus de goût, et qu'il s'est même appropriée par les embellissemens supérieurs qu'il y a mis. Le poète grec, pour peindre le silence de la ville, dit que les chiens avaient cessé d'aboyer dans les rues. Cela peut être vrai; mais Virgile peint la même chose avec des couleurs un peu différentes:

. . . . Pecudes, pictæque volucres,
Quæque lacus latè liquidos, quæque asperà dumis
Rura tenent, somno positæ sub nocte silenti
Lenibant curas, et corda oblita laborum.

Aucun des poètes qui se sont essayés sur ces différens morceaux, ne les a traduits aussi bien que M. Delille; mais M. Delille pouvait les traduire mieux qu'il ne l'a fait. Quand on a surpassé tous les autres, il reste une grande difficulté, c'est de se surpasser soi-même.

Pendant que Didon s'apprête à mourir, que fait Enée? Il dort, dit Virgile.

Carpebat somnos, rebus jam ritè paratis.

Qui ne voudrait effacer ce vers de l'*Enéide* ? Et comment concevoir ce qui a pu déterminer un si grand poète à donner ce caractère à son héros ? Il se peut que le sommeil d'Enée fasse encore ressortir la douleur de Didon, qui veille seule dans les larmes, comme abandonnée de tout l'univers; mais c'est sacrifier à la beauté d'un contraste le premier personnage du poëme; et, pour l'achever de peindre, Virgile feint qu'il a peur d'un songe, qui le décide à précipiter sa fuite. Il part au premier rayon du jour, et Didon, qui du haut de son palais a les yeux fixés sur la mer, voit la flotte abandonner le port ! Cette situation est si terrible, que l'idée de la mort, qui faisait trembler auparavant, ne se présente plus que comme une consolation et un terme desirable. C'est le dernier degré de la passion et du malheur. L'infortunée Didon s'arrache les cheveux, se meurtrit le sein, et finit par ce morceau d'imprécations, le plus éloquent peut-être qu'il y ait dans aucune langue :

. . . . . Proh Jupiter! ibit
Hic, ait, et nostris illuserit advena regnis!

. . . . O dieux ! quoi ! ce parjure,
Quoi ! ce lâche étranger aura trahi mes feux !
Aura bravé mon sceptre ! il fuira de ces lieux !
Il fuit! et mes sujets ne s'arment pas encore !
Ils ne poursuivent pas un traître que j'abhorre !
Partez, courez, volez, montez sur ces vaisseaux ;
Des voiles, des rameurs, des armes, des flambeaux !
Que dis-je ? où suis-je ? Hélas ! et quel transport m'égare ?
Malheureuse Didon ! tu le hais, le barbare !
Il falloit le haïr, quand ce monstre imposteur
Vint partager ton trône et séduire ton cœur.
Voilà donc cette foi, cette vertu sévère,
Ce fils qui se courba noblement sous son père,
Cet appui des Troyens, ce sauveur de ses dieux !
Ah ciel ! lorsque l'ingrat s'échappait de ces lieux,
Ne pouvais-je saisir, déchirer le parjure ;
Donner à ses lambeaux la mer pour sépulture,
Ou massacrer son peuple, ou, de ma propre main,
Lui faire de son fils un horrible festin ?
Mais le danger devait arrêter ma furie.
Le danger ! En est-il alors qu'on hait la vie ?

J'aurais saisi le fer, allumé les flambeaux,
Ravagé tout son camp, brûlé tous ses vaisseaux,
Submergé ses sujets, égorgé l'infidèle,
Et son fils, et sa race, et moi-même après elle.
Soleil, dont les regards embrassent l'univers,
Reine des dieux, témoin de mes affreux revers,
Triple Hécate, pour qui, dans l'horreur des ténèbres,
Retentissent les airs de hurlemens funèbres,
Pâles filles du Styx, vous tous, lugubres dieux,
Dieux de Didon mourante, écoutez tous mes vœux:
S'il faut qu'enfin ce monstre, échappant au naufrage,
Soit poussé dans le port, jeté sur le rivage,
Si c'est l'arrêt du sort, la volonté des cieux,
Que du moins assailli d'un peuple audacieux,
Errant dans les climats où son destin l'exile,
Implorant des secours, mendiant un asile,
Redemandant son fils arraché de ses bras,
De ses plus chers amis il pleure le trépas!
Qu'une honteuse paix suive une guerre affreuse!
Qu'au moment de régner, une mort malheureuse
L'enlève avant le temps! qu'il meure sans secours!
Et que son corps sanglant reste en proie aux vautours!
Voilà mon dernier vœu. Du courroux qui m'enflamme,
Ainsi le dernier cri s'exhale avec mon ame.
Et toi, mon peuple, et toi, prends son peuple en horreur;
Didon, au lit de mort, te lègue sa fureur.
En tribut à ta reine offre un sang qu'elle abhorre.
C'est ainsi que mon ombre exige qu'on l'honore.
Sors de ma cendre, sors, prends la flamme et le fer,
Toi qui dois me venger des enfans de Teucer;
Que le peuple latin, que les fils de Carthage
Opposés par les lieux, le soient plus par leur rage.
Que de leurs ports jaloux, que de leurs murs rivaux,
Soldats contre soldats, vaisseaux contre vaisseaux,
Courent ensanglanter et la mer et la terre.
Qu'une haine éternelle éternise la guerre;
Que l'épuisement seul accorde le pardon!
Enée est à jamais l'ennemi de Didon;
Entre son peuple et vous, point d'accord, point de grace;
Que la guerre détruise, et que la paix menace;
Que ses derniers neveux s'arment contre les miens,
Que mes derniers neveux s'acharnent sur les siens!

Ce morceau plein de feu fait peut-être plus d'honneur au talent de M. Delille, comme poète, qu'à sa fidélité comme traducteur. Les connaisseurs observeront avec regret que la précision de l'original a été sacrifiée en bien des endroits, tels que ceux-ci:

Infelix Dido! nunc te facta impia tangunt;
Tùm decuit, cùm sceptra dabas.
Verùm anceps pugnæ fuerat fortuna. Fuisset.
Quem metui moritura?

Ils remarqueront que les mêmes rimes sont sou-

vent répétées ; qu'un grand nombre est en épithètes, et en épithètes quelquefois insignifiantes, comme dans ce vers :

> Qu'au moment de régner, une mort *malheureuse*
> L'enlève avant le temps.

Une mort prématurée peut-elle jamais être heureuse ? Ils sentiront que *sors de ma cendre*, *sors.....* est bien loin de rendre l'harmonieuse beauté du vers latin :

> *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor.*

Mais la plupart des lecteurs, entraînés par la force du sentiment et l'impétueuse abondance du style, fermeront les yeux sur les fautes.

Il y a des personnes qui préfèrent à ce tableau de Virgile les traits dont Catulle a peint Ariane, dans une situation assez semblable à celle de Didon. L'amante de Thésée n'a ni fureur ni emportement ; elle demeure immobile sur le rivage, les yeux attachés sur le vaisseau qui emporte sa vie et ses espérances ; et le poète exprime tout à-la-fois la stupeur de la crainte et l'indignation de l'amour, en la comparant à la statue d'une Bacchante :

> *Quem procul ex algâ mœstis Minois ocellis*
> *Saxea ut effigies Bacchantis prospicit. . . .*

Cette image est belle ; mais elle n'aurait pas convenu à Didon, parce que son état n'est pas le même. En effet, Ariane se trouve abandonnée à son réveil, sans que rien l'ait préparée à cet événement ; c'est un coup de foudre qui l'atterre et qui bouleverse tous ses esprits. Dans ce premier saisissement, il est naturel qu'elle paraisse comme stupide, et qu'elle garde le silence, puisqu'elle n'a pas même le pouvoir de penser : mais lorsque Didon voit partir la flotte d'Enée, elle est prévenue depuis long-temps ; ce malheur ne peut ni la surprendre ni l'abattre ; il ne fait que l'indigner ; il met le comble à sa fureur, comme à son infortune.

Le discours et les mouvemens que Virgile lui prête sont donc pris dans la situation, aussi bien que l'immobilité et la stupeur d'Ariane; et pour ce qui est des beautés d'expression et de sentiment, il faut avouer qu'il n'y a aucune comparaison à faire, et qu'il s'en faut bien que Catulle manie le vers héroïque comme l'auteur de l'*Enéide*.

C'est un grand art à Virgile d'avoir adouci le désespoir de Didon et l'horreur de ses derniers momens, par des souvenirs de gloire et de bonheur. Avant de se frapper, elle jette un dernier regard sur le lit fatal et sur les vêtemens d'Enée, qui couvrent son bûcher. Sa fureur s'attendrit à cette vue; ces images de son bonheur passé lui arrachent des larmes:

Dulces exuviæ! dùm fata Deusque sinebant.

Ensuite elle se rappelle les actions glorieuses qui recommanderont sa mémoire à la postérité:

Urbem præclaram statui; mea mœnia vidi:
Et nunc magna mei sub terras ibit imago.

Une idée terrible vient tout-à-coup réveiller sa passion et flatter son désespoir. Du milieu de la mer, le Troyen verra les flammes de son bûcher; il se repaîtra du spectacle de sa mort; c'est sa dernière consolation c'est la dernière jouissance de l'amour:

Hauriat hunc oculis ignem crudelis ab alto
Dardanus, et nostræ secum ferat omina mortis.

C'est dans cette pensée qu'elle se donne le coup de la mort; et Virgile termine cette scène de deuil par le spectacle de la désolation de Carthage. Il la représente comme une ville prise d'assaut, que l'ennemi renverse sur ses fondemens, et finit par cette grande idée, que les feux qui consument Didon semblent avoir réduit en cendres les maisons des citoyens et les temples des dieux:

. . . . Flammæque furentes
Culmina perque hominum volvantur perque Deorum.

CH. D.

Genèse philosophique, précédée d'une dissertation sur les pierres tombées du ciel. Broch. in-8°. Prix : 60 cent., et 75 cent. par la poste. A Paris, chez *Chaignieau*, rue de la Monnaie; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

« L'admiration est fondement de toute philosophie ; l'inquisition le progrès ; l'ignorance le bout. »
(Essais de Mont.)

Le siècle dernier, qui était le siècle des enthousiastes, a vu jeter les fondemens de la philosophie moderne : le nôtre peut se flatter d'en avoir vu les progrès, qui n'étaient pas timides, et nous sommes peut-être à la veille d'en voir le bout. Encore deux ou trois pas de géant, comme disait le philosophe Thomas, et nous y arrivons. Il est vrai que les philosophes prennent souvent des pas de clerc pour des pas de géant; et c'est ce qui est arrivé à l'auteur de la *Genèse philosophique*, qui a essayé, le pauvre homme, d'expliquer ce qu'il n'entend pas. Je vais essayer, à mon tour, d'exposer sa furieuse diatribe contre le sens commun. Il y a des prodiges de folie et d'ignorance aussi curieux dans leur genre que des prodiges de savoir. On allait autrefois aux Petites-Maisons par passe-temps, pour y voir une espèce de foux qui prêtait à rire; nous n'aurons pas autant de chemin à faire pour trouver le même divertissement.

Avant d'arriver à la *Genèse*, il est bon de dire un mot de la dissertation qui la précède. Quoique la plupart des connaissances physiques ne soient pas d'un grand prix ni d'une importance bien réelle, il n'est pas mal cepen-

dant qu'un homme bien né en ait quelques justes notions, ne fût-ce que pour les apprécier avec plus de discernement.

On a rendu compte, dans le N°. CXXXIV du *Mercure*, sous la date du 21 janvier dernier, de l'opinion de M. Izarn, professeur de physique, sur la manière dont les pierres peuvent se former dans l'atmosphère, par l'effet d'un mouvement attractif, qui, réunissant les particules de matières dispersées dans l'air, en compose des corps que leur poids précipite. Cette opinion, développée dans sa *Lithologie atmosphérique*, explique parfaitement un phénomène sur lequel les naturalistes anciens avaient fait différentes versions, au moins aussi sensées que celles de quelques savans modernes, qui font lancer ces pierres par nos volcans à cinq cents lieues de distance, ou qui les font sortir de la lune, contre toutes les lois de la gravitation. L'opinion de l'auteur de la *Genèse philosophique* est exactement la même que celle de M. Izarn, et ces deux physiciens se ressemblent parfaitement en ce point; mais quelle prodigieuse différence on remarque entr'eux, lorsqu'on prend la peine de lire tout l'ouvrage du premier! et qu'on reconnaît bien la supériorité de son génie dans les conséquences sublimes qu'il tire de cette explication! Gloire immortelle à ce grand philosophe, qui vient de trouver dans un nuage pétrifié tout le secret de la formation de l'univers! Il faut l'entendre lui-même; je n'ai garde de rien ajouter à son style, que ce qui sera peut-être nécessaire pour le rendre intelligible à des Français. Il n'en faut pas douter, *la nature a voulu nous présenter dans cette pluie de pierres, une parfaite image de ce qui se passa à l'origine des choses.* Ajoutez qu'elle a eu soin de la faire tomber dans un pays où il se trouvât un philosophe qui pût nous en révéler le mystère.

On dit souvent que ce sont les occasions qui développent

les grandes qualités dans les hommes. Pareilles à ces germes dont notre auteur nous apprend que la lune est remplie, ces qualités restent ensevelies sous une poussière inerte, jusqu'au moment où l'occasion, comme un rayon bienfaisant du soleil, vient les féconder. Jusqu'ici notre célèbre physicien avoue qu'il avait erré dans l'espace, sans y rencontrer le rayon favorable qui devait faire éclore son génie. Quel malheur ! Il était menacé d'un *refroidissement total* avant que toutes ses facultés eussent germé. L'ignorance la plus profonde couvrait pour jamais les épaisses ténèbres du chaos, lorsqu'enfin la nature, attentive à satisfaire tous nos besoins, et honteuse sans doute de voir tant de physiciens chercher inutilement son secret, résolut, *après mille milliers de siècles d'attente,* de le leur révéler. Mais quels moyens employer pour un objet d'une si haute importance ? Quel pays choisir pour le manifester ? Et à quel esprit relevé le confiera-t-elle ? Les moyens de la nature sont simples; un météore enflammé, renfermant dans son sein une grêle de pierres atmosphériques, lui suffit. Les lancera-t-elle sur la capitale des philosophes ? A Dieu ne plaise ! Elle est trop soigneuse des jours de ses enfans chéris, elle a trop de bon sens pour hasarder de faire la moindre égratignure à l'illustre auteur de la *Genèse philosophique,* qu'elle a désigné, dans un mouvement de tendresse, pour être son interprète. Elle les répand donc dans les champs voisins d'une petite ville de province, où nul philosophe ne peut être écrasé. Le bruit de cette chute étonne les pauvres habitans des campagnes; leurs clameurs se font entendre jusque dans la grande ville, et la commotion se communique à l'oreille de notre philosophe; son esprit en est ébranlé. « La lumière de la » *science* (écoutez ceci), dissolvant général de *l'igno-* » *rance,* ne peut contenir plus long-temps dans son sein

» un si grand mystère ; elle s'épuise en efforts superflus ;
» l'attraction l'emporte : (suivez-moi bien) des atômes
» *d'idées* s'unissent entr'elles, ces nouveaux composés se
» précipitent vers un centre commun ; une idée immense
» se forme, se presse dans son cerveau. (Il n'y a rien de
» plus clair.)

» Victorieuse momentanée de l'expansibilité, cette idée
» primitive renferme dans ses cavités tout le mystère de la
» création (vous comprenez), qui, diminuant de volume,
» et redoublant d'énergie, soulève avec effort la masse de
» l'ignorance, dont le poids le comprime.

» Mais la lumière (saisissez ce raisonnement), sem-
» blable à ces vapeurs converties en gaz, et dont le calo-
» rique augmente incessamment les forces, devenue mille
» fois plus terrible, contre une résistance mille fois plus
» forte, triomphe enfin. (Dieu soit loué !) Une énorme
» détonation trouble pour la première fois la cervelle du
» grand philosophe, et les lambeaux épars d'une idée fou-
» droyée sont lancés jusqu'aux extrêmités de son apparte-
» ment. » *Et voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.*

De la même manière que s'est formé le globe éclatant que l'on a vu, le 6 floréal de l'année dernière, se résoudre en une pluie de pierres et tomber dans les champs de la ville d'Aigle, de même l'univers s'est formé dans les profondeurs du chaos et de l'éternité ; de même l'idée de l'explication de ce grand mystère s'est composée dans les cavités du cerveau de notre philosophe, et de même enfin se formera désormais tout ce qui paraîtra de nouveau dans la nature.

Ebloui par les éclats étincelans de cette vaste idée, le philosophe reste un moment dans l'admiration et dans l'étonnement ; il se recueille enfin ; il se lève, il en ras-

semble les fragmens dispersés, et de leur réunion il compose une nouvelle *Genèse*, qu'il propose à la méditation des sages.

Or accourez, petits et grands, et tâchez une bonne fois de comprendre ce que la philosophie va vous annoncer sur votre origine.

« Dieu voulut, et la matière reçut ses caractères in» destructibles. »

Et la matière existait avant que Dieu lui eût donné ces caractères, et la matière, sans les caractères de la matière, était cependant matière.

« Il la divisa en lumière, en élémens et en germes. »

Et dans la matière il n'y avait ni lumière, ni élémens, ni germes; et ils ne furent pas créés, mais ils furent divisés; et le grand philosophe ne nous dit pas ce que c'était que cette matière.

« La lumière, mélange harmonieux de sept globes co» lorés, reçut l'expansibilité. »

Et la lumière, qui n'existait pas tout-à-l'heure, existait cependant; mais elle n'avait pas la faculté de se répandre, puisqu'elle la reçoit; et il ne nous dit pas ce que c'est que la lumière sans expansibilité.

« Les élémens, distingués entr'eux par la variété des » formes, conservèrent leur inertie. »

Et les élémens, qui n'étaient point créés, conservèrent une inertie qu'ils n'avaient pas; et l'auteur ne nous explique pas comment un objet qui n'existe pas peut se reposer.

« Les germes renfermèrent dans leur sein le dévelop» pement infini de la chaîne des êtres qui devaient vivre » et végéter. »

Et ce grand prophète ne daigne pas nous instruire comment ces germes qui n'existaient pas, et qui ne furent point

créés, existèrent sans avoir été créés; et il ne nous dit pas pourquoi, s'ils ont été créés, Dieu préféra répandre dans l'espace cette multitude de semences qui pouvaient se gâter; ces fœtus qui pouvaient se corrompre au feu du soleil, et cette immense quantité d'œufs frais, qui pouvaient se casser dans la détonation des mondes, au lieu d'y mettre tout de suite les êtres qui devaient sortir de tous ces germes.

« Toute la matière fut douée d'attraction, le mouve- » ment reçut ses lois, et la création fut achevée. »

Et il n'y avait point d'attraction dans la matière, et elle en fut douée; et le physicien ne nous dit pas ce que c'était que cette matière sans attraction, et cette attraction sans matière. Et cependant il conçoit tout ce qu'il dit, car il ne dit rien dont il ne soit bien assuré.

« Du choc des forces opposées devait naître l'universa- » lité des choses, et déjà les atômes ont commencé la lutte » qui ne doit avoir de terme que celui de la durée (1). »

Et ce choc, qui met tout en feu, qui foudroye tout, comme on va le voir, loin de rien détruire, fait naître l'universalité des choses.

« La lumière se modifie en magnétisme, en galva- » nisme, en calorique, en électricité. »

Et celui qui nous en assure, et qui sait apparemment comment cela se fait, ne daigne pas nous l'expliquer : il n'éclaircit pas davantage ce que c'est que le magnétisme, le galvanisme, le calorique et l'électricité.

« Toute la matière dissoute n'est plus qu'une atmos- » phère unique, séjour tumultueux d'un désordre appa- » rent, où l'amour et l'inconstance exercent l'empire qui » doit développer l'univers. »

---

(1) Système de Moschus phénicien, de Leucippe, de Démocrite et des Epicuriens.

On sent bien qu'ici *l'amour* et *l'inconstance* sont mis à la place de *l'attraction* et de la *répulsion*. Et notre auteur, dont le germe étoit incontestablement dans cette atmosphère unique, a vu tout ce qui s'y est passé, et il l'a observé, et il s'en souvient puisqu'il le dit.

Mille choses plus merveilleuses les unes que les autres, et toutes aussi bien expliquées et prouvées que les précédentes, s'opèrent dans le cours des siècles; des convulsions énormes, des soulèvemens épouvantables, des efforts terribles se succèdent : la vapeur impétueuse renfermée, comprimée dans le sein de la matière devenue solide, en soulève péniblement le poids effroyable; elle retombe sur elle-même : la force du gaz augmente, et, comme l'avait déjà soupçonné M. de Buffon, vainqueur d'une résistance inconcevable, il s'échappe avec impétuosité, et disperse dans les abymes de l'infini la masse des élémens et des germes : les éclats font entendre à leur tour des détonations plus faibles et moins fréquentes, qui lancent jusque dans les profondeurs les plus reculées de l'espace, de nouveaux fragmens du soleil primitif. Enfin le silence succède à tant de secousses et de vacarme, et tous les astres commencent leur course joyeuse dans les plaines du ciel.

Telle fut l'origine des choses, et l'enfantement de l'univers.

Ce système dissipe, comme on voit, toutes les obscurités. Il prouve clairement que Moïse n'y entendait rien, et qu'on ne peut pas s'appuyer sur son récit. En ce sens il complète le travail de tous les philosophes du siècle dernier, qui n'ont hasardé différentes conjectures que pour arriver à cette fin. C'est ainsi que M. de Buffon avance que la terre était une croûte du soleil détachée par la chute d'une comète. Il est sensible qu'il a fallu du temps pour que cette croûte se refroidît. Or, Moïse n'en parle pas.

Donc son récit est faux ; donc Dieu n'a pas fait la terre. Cela est évident. D'autres y sont arrivés par une voie plus détournée, et voici comme ils raisonnent : Moïse nous représente l'homme parlant, cultivant la terre et mangeant du pain. Or il n'y a rien de si difficile que de parler et de faire du pain ; donc l'homme a vécu quelques millions d'années dans les bois, en criant *ish*, *ish* ; donc il a mangé du gland ; donc il étoit velu comme un ours et marchait à quatre pattes, comme l'a démontré le philosophe Jean Jacques ; donc la terre est plus ancienne que Moïse ne le prétend.

L'auteur de la *Genèse philosophique* coupe court à toutes ces difficultés en vous disant : Voilà précisément comme le monde s'est fait.

Mais si quelque chose peut paraître surprenant dans cette formation des mondes, le développement des germes et la naissance des êtres qui les peuplent, n'en paraîtront pas moins admirables.

Plusieurs philosophes de l'antiquité avaient déjà pensé que tout ce qui existe sur la terre était né de son limon échauffé par les rayons du soleil. Archelaus, dont Socrate fut le disciple, prétendait que les hommes et les animaux étaient nés d'un limon laiteux, exprimé par la chaleur de la terre ; d'autres les faisaient sortir des rivages bourbeux du Nil : quelques-uns voulaient que nous fussions les descendans des poissons ; ce qui prouve que la philosophie n'avait pas des idées bien fixes. M. Barruel avait pris la peine de composer un ouvrage appelé *les Helviennes*, pour montrer le ridicule de ces différens systèmes ; mais l'auteur de la nouvelle Genèse nous assure très-positivement que nos premiers pères se sont levés de la bourbe humectée et couvée par l'astre qui nous échauffe et nous éclaire. Voici comme il explique une chose si vraisemblable :

« Le sol humecté, que les eaux abandonnèrent, fut » réchauffé par le soleil, et les germes de la végétation s'y » développèrent ; » comme des glands, qui n'avaient point été créés, et qui se trouvaient là, sans que jamais il eût existé aucun arbre.

« Cependant la nature en travail accomplit au fond des » eaux le grand mystère de la génération. Le limon s'é» lève, il fermente, il échauffe de nouveaux germes ; » comme, par exemple, des maquereaux et des huîtres, dont les atômes primitifs renfermaient cette prodigieuse consommation qui s'en fait tous les ans, sans qu'il y ait rien là qui soit au-dessus de la conception du grand philosophe ; autrement il n'en parlerait pas.

« L'homme parut enfin, comme qui dirait notre auteur, » animal superbe, et dont l'intelligence fut le phénomène » le plus étonnant de la création ; l'homme interprète des » êtres muets, et qui dut porter au *créateur* l'hommage » de toute la nature. »

Mais comment cela se fit-il ? comment cet être éclos dans la fange put-il s'élever ?.... il n'y a rien de plus aisé à concevoir.

Un germe d'homme se développe dans la boue ; rien de plus naturel. Il se remue, il se nourrit comme le fœtus d'une grenouille ; cela est admirable ! Il grossit, le marais s'enfle et accouche d'un charmant petit enfant : il barbotte dans la fange, et, au lieu de lait, il boit la vase croupie du marais ; quelles délices ! Il couche au milieu des crocodiles, des serpens, des tigres, des lions et des hippopotames, qui naissent en foule autour de lui : toutes ces bêtes féroces sont déjà grandes, et il peut à peine remuer sa tête : elles crèvent toutes de faim, elles voient cet enfant et elles le respectent ; quel miracle ! Il marche long-temps à quatre pattes, et il commence à brouter quelques tendres roseaux ;

plûs habile que le grand Linnœus, il démêle tout-à-coup les herbes bienfaisantes des nuisibles, et il ne se trompe jamais; quel prodige! Il grandit cependant, et la pensée se forme peu à peu dans son cerveau. Un Orang-outang, plus habile que lui, marchant sur ses deux pieds, tenant un bâton d'une main, madame sa femme sous le bras, et suivi de messieurs ses enfans, passe là par hasard. Ce spectacle étrange étonne le petit humain: il s'avise de se dresser à son exemple, et le voilà debout; il essaye de marcher, et bientôt il se met à courir. Devenu raisonnable sans autre secours que le grand livre de la nature, il lève enfin les yeux vers le ciel, et il remercie le créateur *qui n'a rien créé*, et dont il n'a puisé l'idée nulle part: c'est égal; il le remercie tant pour lui que pour ses confrères les poissons, les reptiles, les insectes, les oiseaux et les quadrupèdes, qui tous ont bien comme lui l'idée du créateur, mais qui, manquant de parole, ne peuvent exprimer leur reconnoissance. Il lui parle donc en leur nom, dans une langue qui ne lui a point été donnée, qu'il n'a point apprise, et qu'il sait cependant: il parle, et son discours ne peut manquer d'être fort beau, car il est inspiré par le plus noble sentiment; et il n'est pas surprenant qu'il ait ce sentiment profondément gravé dans son cœur, lui qui n'a jamais entendu parler de Dieu ni de reconnoissance; car les *vrais philosophes*, dont les oreilles sont sans cesse rebattues du nom de leur auteur, et de ce qu'ils doivent à sa bonté, non-seulement ne lui rendent hommage de rien, mais même nient son existence: il ne faut pas cependant s'arrêter à d'aussi minces difficultés.

Notre homme vit, et cela suffit: la vertu, fruit tardif de la civilisation, effort sublime de l'ame sur l'empire des sens, est pratiquée par cette espèce de Babouin, et elle lui fait connoître la dignité de son ame dont il ne soupçonne

pas

pas l'existence ; cela n'y fait rien : il desire le bonheur, et il meurt avec l'espoir de renaître.

Voilà l'histoire du passé, et si vous en voulez savoir davantage sur l'avenir, avançons. C'est dans le reste de son ouvrage qu'il faut entendre le philosophe devenu prophête, expliquer et l'Apocalypse et l'opinion des stoïciens, touchant la destruction de l'univers par le feu. Tout sera détruit et repeuplé, dit-il ; incendié, habité de nouveau, puis encore refroidi : tous les mondes seront réunis au soleil central, qui les brûlera peut-être pour la millième fois ; mais elle sera bonne, car il se brûlera lui-même ; il se refroidira, et l'immuable éternité aura vu le temps commencer et finir.

Et cependant rien ne sera fini, car le prophête nous apprend que les germes sont indestructibles ; c'est-à-dire que les marrons de Lyon n'auront pas même été rôtis dans cet incendie universel. En vérité, je m'y perds ; cela est par trop admirable. G.

Poésies de *J. C. Grancher*, professeur de langues anciennes aux Ecoles centrales. Prix : 1 fr. 25 cent., et 1 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Capelle*, libr., rue J. J. Rousseau ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Ce petit recueil contient des fables, des épigrammes, des poésies diverses, quelques vers latins même. L'auteur ne se dissimule pas que ces opuscules ont besoin d'indulgence ; mais il ose croire qu'ils n'en sont pas tout-à-fait indignes. On s'en doute bien, puisqu'il les publie. Peut-être eût-il tout aussi bien fait de ne pas le dire. On est assez fâché d'y trouver plusieurs traits de satire contre

une femme, et contre un poète qui a fait de meilleurs vers que ceux de son critique. L'indulgence sied au talent. Elle est un devoir pour la médiocrité. Nous sommes fâchés d'être contraints de dire que la plupart des pièces que M. Grancher vient d'extraire de son porte-feuille, sont marquées du cachet de cette désolante médiocrité. S'il nous a donné ce qu'il a de mieux, le reste doit être bien faible.

Le stylè qui fait ordinairement le principal mérite de ces petites pièces, est fort négligé dans celles-ci.

Je voudrais bien savoir pourquoi *l'on les* protège.

Ce *l'on les* n'est pas supportable. Je ne pousserai pas plus loin l'examen, et ne m'amuserai pas à éplucher des hémistiches. Dans les poésies des grands maîtres, il peut être utile de remarquer les mauvais vers; dans celles des autres, il vaut mieux chercher les BONS. Je vois ici un conte anacréontique, intitulé *l'Amour chez Fanny*, qui est assez agréablement tourné. Il a été imprimé dans le Mercure du 18 février de cette année.

J'en dirai autant des vers à Md°. de B.... qui demandait un congé définitif pour l'auteur.

B.... c'est de toi que j'espère
Le repos, si cher aux beaux arts :
Dérobe un ami de Voltaire
Aux luttes sanglantes de Mars.

Tu peux dissiper les alarmes
Où s'abandonnaient mes esprits.
Dis un seul mot; le dieu des armes
Cédera sans peine à Cypris.

Dis-lui que j'admire ses ruses,
Et ses périls et ses travaux;
Mais que le commerce des Muses
Est peu propre à faire un héros.

Dis-lui que ma sage vaillance
Voit tous ces jeux avec effroi,
Et que, s'il faut rompre une lance,
Je ne le saurais que pour toi.

Enfin, dis-lui que la victoire
Dans ce cas seul peut me tenter,
Et que s'il est né pour la gloire,
Moi, je suis né pour la chanter.

Ce madrigal à des dames qui demandaient des vers à l'auteur, est galant et facile :

Vainement les neuf Immortelles
M'appelleraient à leurs genoux ;
Il faudrait vous quitter pour elles,
Et je les quitterais pour vous.

Il y a encore quelques pièces passables. Il en est dix ou douze que l'auteur pourrait conserver. Il fera très-bien de sacrifier le reste. Toutes ces bagatelles de soc été doivent être achevées, pour paraître supportables hors du cercle où elles ont pris naissance. L'impression tua Coulange, qui était le héros de toutes les ruelles, qui était goûté par les femmes qui avaient le plus d'esprit, et pour tout dire en un seul mot, par les La Fayette et les Sévigné.

Œuvres d'Homère, avec des Remarques par P. J. Bitaubé, membre de l'Institut national. Quatrième édition de *l'Iliade*, et troisième édition de *l'Odyssée*. *L'Iliade* est précédée de Réflexions sur Homère et sur la Traduction des Poètes, ornée d'un beau portrait d'Homère, et du bouclier d'Achille, gravés par Saint-Aubin. *L'Odyssée* est précédée d'Observations sur ce Poëme, et de Réflexions sur la Traduction des Poètes. Six vol. in-8°, imprimés avec le plus grand soin et sur très-beau papier. Prix : 30 fr., et 36 fr. par la poste. A Paris, chez *le Normant*, impr.-libr., rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois ; n° 42 ; et chez *Dentu*, impr.-libr., palais du Tribunat, n° 240 ; et quai des Augustins, n° 22.

Cette traduction, que nous ne pouvons aujourd'hui annoncer que sommairement, et dont il sera rendu un

compte plus ample, a eu, à l'instant où elle a paru, un succès qu'atteste suffisamment la multiplicité de ses éditions, et que justifie son mérite. C'est un des présens les plus utiles qu'on ait faits à la littérature dans le dernier siècle. Tous ceux qui cultivent les arts, tous ceux qui les aiment doivent connaître, doivent étudier Homère: sa poésie est, avec celle des livres saints, ce qu'on a jamais écrit de plus élevé. Cet auteur a ouvert la carrière, et il l'a franchie; ou du moins, s'il a eu des prédécesseurs, comme on n'en peut douter, il les a fait oublier. Presque toutes les beautés de l'original étaient disparues dans la traduction de madame Dacier; M. Bitaubé nous les a rendues, autant que la différence des langues et la hauteur du génie d'Homère ont pu le permettre.

Dans toutes les écoles, sa traduction a été substituée à celle de madame Dacier. On peut dire que c'est un ouvrage de première nécessité pour ceux qui n'ont pas l'avantage de savoir le grec, ou qui ne le savent que médiocrement. Les femmes et les gens du monde qui ne cherchent que de l'amusement dans la lecture, en trouveront dans les deux poëmes d'Homère: l'antiquité n'a rien de plus attachant ni de plus agréable que l'*Illiade* et l'*Odyssée*.

Cette nouvelle édition a été revue en entier par l'auteur d'après le texte; et cet examen l'a déterminé à faire plusieurs corrections importantes, ainsi que des additions, à ses Remarques. Les Réflexions sur la Traduction des Poëtes sont divisées en deux parties: la première précède *l'Iliade*; la seconde, *l'Odyssée*.

On a long-temps disputé sur la manière de traduire les poëtes; on combattit avec vivacité l'opinion de M. l'abbé Delille, qui soutint autrefois le commode système des *équivalens*: dans la préface de sa traduction de *l'Énéide*, il a eu la modestie de convenir qu'il s'était trompé, et

qu'un monceau de billon ne serait pas tout à fait la même chose qu'une somme égale en bon or.

M. Bitaubé veut qu'on évite tous les extrêmes. « Si une » traduction est servile, dit-il, elle ne ressemble pas à » l'original : si l'on se plie trop aux mœurs de son siècle, » c'est un autre excès ; il n'y a plus de fidélité. » Le traducteur s'est efforcé d'être à la fois élégant et fidèle, sans servilité. Après de mûres réflexions, il a pris le parti de représenter le poëte tel qu'il est, avec ses beautés et ses négligences.

Il serait à souhaiter qu'on eût, pour des auteurs comme Homère, Sophocle, Euripide, Aristophane, Anacréon, etc., deux espèces de traductions ; les unes, comme celle de M. Bitaubé ; les autres, littérales et même serviles. Il est vrai que celles-ci ne plairaient qu'à un petit nombre d'amateurs, mais elles n'en seraient pas moins curieuses ; elles mettraient ceux qui ne savent pas la langue d'Homère, en état d'apprécier les anciens, dont presque tout le monde juge sur parole. Le P. Brumoi a *francisé* et enjolivé le *Théâtre des Grecs*, ensorte qu'il n'en donne qu'une idée inexacte et superficielle. On objectera qu'on ne compose pas des ouvrages pour quelques curieux : on pourrait tout concilier en rejetant dans des notes ce que la délicatesse de notre langue, de notre goût, n'aurait pas permis de laisser dans le texte ; il n'y aurait personne alors qui ne pût prononcer, avec une connaissance de cause à-peu-près entière, sur la fameuse question agitée dans les deux derniers siècles, touchant la prééminence entre les anciens et les modernes.

La traduction de M. Bitaubé est devenue un ouvrage classique ; c'est la seule qu'on lira désormais : aussi n'a-t-on rien omis dans cette édition de ce qui pouvait la rendre digne du plus ancien et du plus grand des poëtes ; elle est, sous tous les rapports, parfaitement exécutée.

3

SPECTACLES.

Théatre de l'Impératrice.
(Rue de Louvois.)

Le Complaisant, comédie en cinq actes et en prose, de *Pont-de-Veyle*.

Le mot *complaisant*, dans notre langue, a deux sens opposés, et peut se prendre en bonne et en mauvaise part. La complaisance est une aimable qualité; son excès seul est un défaut. On doit être complaisant pour tout le monde, et n'être le complaisant de personne. Adjectif, ce mot est une louange; substantif, une injure. On recherche un homme complaisant, et l'on méprise le complaisant; le premier est poli, l'autre flatteur: le complaisant et le flatteur ont donc entr'eux une grande analogie et de grands rapports.

Rousseau a mis ce dernier caractère sur le théâtre, et a fait de son Flatteur un personnage vil, odieux, exécrable, et nullement ridicule. Il lui fait dire :

> Je n'ai ni fonds, ni rente. . . . .
> Mais mille sots en ont, et je sais les louer;
> Voilà ma terre.

C'est un vrai Tartufe ; il est démasqué comme lui.

Le Complaisant de Pont-de-Veyle est un homme doux, poli, pensant et disant toujours comme le dernier qui lui parle, une vraie girouette; mais il est complaisant par caractère, et non par intérêt ; il est faible, et n'est point vicieux.

Orgon a un procès de la plus haute importance, qui l'intrigue fort, tandis que sa femme ne s'occupe que de

plaisirs et de bagatelles. Il veut marier sa fille Angélique le jour même où ce procès se juge, et avant que la décision soit connue, de crainte que sa perte ne soit un obstacle à cet établissement. Madame Orgon est absolument la maîtresse au logis. Toujours en querelle avec son mari, elle s'accorde cependant avec lui sur un point; c'est qu'elle veut donner Angélique à Damis, parce qu'il est, dit-elle, d'une humeur vive, folâtre, et ne songe jamais aux affaires. Orgon le préfère aussi, parce qu'il s'y applique, et qu'il est sage, froid et sérieux; ce qui annonce le Complaisant d'une manière très-ingénieuse. Il a un rival dans Eraste, qui déplaît par sa franchise à M. et à mad. Orgon. « Dieu me pardonne! dit le premier à sa femme, je crois » que nous serons pour la première fois de même avis. » — Damis n'a qu'un défaut, répond madame; c'est votre » approbation. — Sans la vôtre, réplique monsieur, je » n'aurais pas hésité si long-temps. »

Peu après, madame Orgon annonce cette bonne nouvelle à Damis: « Vos affaires sont en bon train; vous avez » ma voix; ma fille y joindra la sienne; celle de mon » mari, qui n'est pas grand'chose, ne tient plus à rien. » Ils se promettent de mener la vie la plus délicieuse dans un perpétuel amusement, de former les plus charmantes sociétés. Madame Orgon veut que le *petit* marquis en soit: « Toujours vif, toujours léger, il badine sans cesse; les » nouveautés, les modes, rien ne lui échappe; il sait tout: » c'est le mérite *le plus superficiel, le plus accompli....* » Dans la scène suivante avec M. Orgon, Damis change de langage, et demeure d'accord qu'on ne peut attendre que du travail la considération et le bonheur.

Cléante, frère d'Orgon, vient l'avertir que tout le monde juge son procès mauvais, et qu'il faut l'accommoder à tout prix: Orgon n'en convient pas, ne veut point d'ar-

rangement. Ces deux frères prennent pour arbitre de leur opinion diverse Damis, qui donne raison à tous deux.

Angélique penche pour Damis, mais craint que sa complaisance extrême ne soit un symptôme de légèreté : elle estime Eraste, qu'elle voudrait aimer.

Cependant Orgon conjure Damis qui est lié avec son rapporteur, de l'aller voir pour l'engager à différer le rapport, parce qu'il attend quelques pièces décisives qu'il n'a pu encore produire : Damis le promet, et rencontre en chemin madame Orgon, qui le prie au contraire de presser le rapporteur, afin qu'elle n'entende plus parler de ce maudit procès. Il va trouver le rapporteur, sans savoir quelle prière il lui fera, et finit par l'engager à terminer promptement. L'affaire se juge ; Orgon la perd ; il est au désespoir, Damis aussi ; ils se lamentent à l'envi. Ce dernier est si affligé, que l'autre se croit obligé de le consoler, de l'exhorter à modérer l'expression de sa douleur : Orgon sort, et madame Orgon entre rayonnante de joie. Elle est ravie de la perte du procès, parce qu'elle a pris pour sujet d'un ballet de sa composition *le Triomphe de la Chicane*, et que l'événement du jour y cadre à merveille : elle répète avec Damis le rôle qu'ils doivent jouer tous deux ; ils chantent et dansent ensemble. Orgon, qui survient, est ébahi de cette gaieté : Damis, en lui parlant, reprend une contenance fort triste, et un visage très-gai en s'adressant à sa femme, riant d'un œil, pleurant de l'autre. Ces deux scènes ont beaucoup réussi.

Malgré le changement que la perte du procès apporte à la fortune d'Angélique, Damis n'en est pas moins empressé de conclure son mariage : mais le marquis, qui est de ses amis, vient lui dire qu'il aime Célimène, et qu'il a quelques doutes sur sa constance ; il le prie de courir chez elle, de feindre, pour l'éprouver, d'en être amoureux.

Damis répond que cela lui est impossible : il est au moment de se marier, il faut qu'il voie Angélique. Le marquis insiste ; ce sera l'affaire d'une heure : le Complaisant cède, après une courte résistance.

Tandis qu'il joue auprès de Célimène le rôle qui lui est prescrit, son rival va payer cinquante mille écus à la partie adverse d'Orgon. Il ne s'est point fait connaître, mais on devine l'auteur du bienfait. Angélique, instruite d'un autre côté, par Celimène, que Damis lui fait la cour, se donne avec joie à son rival. Damis arrive au moment où celui-ci baise la main d'Angélique ; il ne sait ce que cela signifie. « Célimène, lui dit-on, vous a-t-elle congé-» dié ? — Célimène ! à peine la connais-je. Les importu-» nités d'un ami m'ont obligé de feindre un amour qu'An-» gélique seule a su m'inspirer. » On lui répond : « Eh bien ! » tandis que vous faites l'amour pour un autre, on épouse » ici pour vous. » On lui demande si lui qui approuve tout, approuvera aussi cette préférence : il avoue qu'il y est contraint, et que la générosité d'Eraste la méritait. Un M. Argant, qui, pour contraster avec Damis, contredit à tort et à travers, s'écrie : « Le bourreau ne sortira jamais » de son maudit caractère. »

Cette comédie est assez froide. L'extravagance de madame Orgon, se réjouissant, pour l'intérêt de son ballet, de la perte d'un procès considérable, est une charge un peu trop forte. Argant est aussi un personnage plus fou que ridicule : il contredit les gens avant qu'ils aient parlé, et nie ce qu'ils ne disent point.

Le marquis est un fat et un roué, tracé sur d'anciens modèles, tels que l'*Homme à bonnes fortunes*, le *Chevalier à la mode*, etc. Cette espèce méprisable était fort en vogue du temps de l'auteur ; il vivait du temps de la régence et dans la meilleure compagnie. Le censeur, en

donnant son approbation, loue *la connaissance du monde* dont cet ouvrage fait preuve. Ce monde, à en juger par madame Orgon et le marquis, était frivole jusqu'à la folie, et, sous d'élégantes surfaces, cachait une bien profonde corruption.

Toutes ces *roueries* demanderaient à être supérieurement jouées. Les acteurs de Picard, accoutumés à la grosse gaieté de Dancourt, sont un peu dépaysés quand ils se trouvent dans une autre sphère. Valcour a cependant bien rendu le marquis, et Vigni le Complaisant; mais le talent de mademoiselle Molière, qui joue avec tant d'esprit, de finesse et de vivacité les rôles de soubrette, n'est pas tout-à-fait celui qui convient à celui d'une petite-maîtresse écervelée.

ANNONCES.

Essai sur Boileau-Despréaux, etc.; par Portiez (de l'Oise). Prix : 60 cent., et 75 cent. par la poste. A Paris, chez Goujon fils, libraire, rue Taranne.

Isaure et Dorigni, ou *la Religieuse d'Alençon*, histoire véritable; par Madame L. V...... Auteur de *Betzi*, etc., avec figures. Prix : 3 fr. 60 c. et 4 fr. 60 c. par la poste.

A Paris, chez Duponcet, libraire, quai de la Grève, n°. 34.

Cette nouvelle production de madame L. V. a plus d'intérêt encore que ses autres romans. On ne dira pas de celui-là qu'il fait venir la *chair de poule*, effet que produisent souvent les romans à Cavernes et à Mystères; on y trouvera des caractères soutenus, de grandes passions, mais rien qui puisse blesser les mœurs et faire rougir une mère de le surprendre entre les mains de sa fille.

L'Amant rival de sa maîtresse, opéra en un acte; paroles de M. Henrion, musique de M. Alex. Piccinni. Représenté, pour les premières fois, à Paris, sur le Théâtre de la Porte Saint-Martin, les 22 23 et 24 brumaire an 12. Prix : 1 fr. 20 c., et 1 fr. 50 c. par la poste. — A Paris, chez madame Cavanagh, ci-devant Barba, libraire, sous le nouveau passage du Panorama, n°. 5, entre le Boulevard Montmartre et la rue Saint-Marc.

Catalogue systématique des livres nouveaux en tous genres, cartes géographiques, estampes et œuvres de musique, publiés en France dans le courant de 1803. Brochure *in-8°*. de 48 pages. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 cent. par la poste.

A Paris et à Strasbourg, chez Treuttel et Würtz, quai Voltaire, n. 2.

Traduction nouvelle des Traités de la vieillesse, de l'amitié, et des paradoxes de Cicéron, par M. Gallon la Bartide; avec le texte latin de l'édition de M. l'abbé d'Olivet. Un vol. in-12. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez Gilbert et compagnie, libraires, quai Malaquais, n. 2; et rue Hautefeuille, n. 19.

Le Sixième livre de l'Enéide de Virgile ; traduction nouvelle en vers français, par L. D., format in-8°. Prix : 2 fr. 25 c., et 3 fr. par la poste.

A Paris, chez Laurens jeune, imp.-lib., rue S. Jacques, n°. 32.

L'Univers, narration épique, suivie de notes et d'observations sur le système de Newton, la théorie physique de la terre, etc. Par P. C. V. Boiste, auteur du *Dictionnaire universel de la langue française,* avec le latin. Deuxième édition, avec figures, et cette épigraphe :

L'univers est une pensée de l'Eternel.

Deux vol. in-8°. brochés. Prix : 12 fr., et 15 fr. par la poste; papier vélin 24 fr., et 27 fr. par la poste.

A Paris, chez l'Auteur, à l'imprimerie, rue Hautefeuille, n°. 21.

La Découverte de l'Amérique, par Campe; ouvrage propre à l'instruction et à l'amusement de la Jeunesse, revu et corrigé par Blanchard. Trois vol. in-12. Prix : 6 fr., et 8 fr. par la poste.

A Paris, chez Le Prieur, libraire, rue Saint-Jacques, n°. 278.

Conciones poeticæ, ou Discours choisis des poètes latins anciens, Virgile, Ovide, Lucain, etc.; avec des argumens analytiques et notes en français, à l'usage des Lycées et des écoles secondaires, pour la classe de littérature et celle de la troisième année des langues anciennes; par MM. Noël et Delaplace. Prix : 3 fr. broché, et 4 fr. par la poste.

A Paris, chez les deux auteurs, faubourg Saint-Germain, rues Jacob, n°. 17, et Pot-de-Fer, n°. 955, en face du portail Saint-Sulpice.

Cet ouvrage, vraiment classique, composé avec méthode et avec goût, dans le dessein de rendre le travail des maîtres et des élèves plus aisé, plus agréable et plus utile, a *justement* obtenu le suffrage de la commission des *livres classiques*, l'estime des gens de lettres, et les éloges de tous les journaux. Les progrès et les succès des jeunes gens dans l'analyse et le développement des discours, rendent ce recueil de plus en plus recommandable.

(Suite de la nouvelle collection des classiques anglais, publiée par Théophile Barrois fils, libraire pour les livres étrangers, quai Voltaire, n. 3, à Paris. — Chaque volume du prix de 1 fr. 50 c., et 2 fr. par la poste.)

The History of Rasselas, Prince of Abissinia; a tale by d^r Johnson : a new édition. (An XII, 1804.)

Loisirs littéraires de J. J. Regnault-Warin: contenant : le Monastère abandonné; Ruines; la Peinture, poëme; Adamastor, ou le Géant des tempêtes; Fontenelle et son Ecole; l'Eloge de Berquin; Portrait; Démonstration philosophique des bases de la foi.

Un fort volume in-12. Prix : 2 fr. 50 c., et 3 fr. 25 c. par la poste.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.*

NOUVELLES DIVERSES.

On écrit de Baltimore, 28 mai : Nous avons reçu de Saint-Domingue l'arrêté suivant de Dessalines, en date du 22 février :

« Le gouverneur-genéral d'Hayti, considérant qu'il reste encore dans cette isle des personnes qui ont contribué, soit par leurs écrits, soit par leurs accusations, à faire noyer, suffoquer, assassiner, pendre ou fusiller plus de soixante mille de nos frères; que ces individus doivent être mis dans la classe des assassins et livrés au glaive de la justice, décrète ce qui suit :

» Les commandans de division feront arrêter, dans l'étendue de leurs divisions respectives, toutes les personnes qui seront connues pour avoir pris une part active aux divers massacres et assassinats qui ont eu lieu pendant le cours de la dernière guerre. Avant de procéder à l'arrestation d'aucuns individus, les commandans feront les recherches nécessaires pour se procurer des preuves, et auront soin de ne pas confondre des dénonciations trop souvent suggérées par la haine et l'envie, avec des rapports juridiques. Les noms et surnoms des personnes exécutées par suite du présent décret, seront portés sur une liste qui sera de suite adressée au général en chef, et qui sera par lui rendue publique.

» Cette mesure a pour objet d'apprendre à toutes les nations que, tout en accordant asile et protection à ceux qui en usent à notre égard avec franchise et amitié, nous ne serons déterminés par aucune considération à détourner notre vengeance de dessus ces meurtriers qui se sont baignés dans le sang innocent des enfans d'Hayti.

» Tout chef militaire qui, au mépris des ordres et de l'invariable volonté du gouvernement, se permettra de sacrifier à son ambition, à sa haine personnelle ou à toute autre passion, une personne dont le crime n'aura pas été préalablement vérifié et constaté, subira la même peine qu'il aura fait infliger, et les propriétés du susdit officier seront confisquées; savoir : moitié au profit du gouvernement, et l'autre moitié au profit des parens de l'innocent sacrifié, s'il s'en trouve aucuns dans l'île.

» Fait au quartier-général des Gonaïves, le 22 février. »

Signé, DESSALINES.

(On est frappé, en lisant de pareils actes, de leur ressemblance avec ceux du gouvernement révolutionnaire. C'est ici, comme dans ceux dont il sort l'imitation, même scélératesse, même barbarie dans les dispositions et dans le fond, avec la même perfidie dans les formes et dans les précautions dérisoires de justice qu'on y remarque.)

Ratisbonne : Voici le texte de la déclaration que les ministres de Bohême et d'Autriche ont faite dans la séance de la diète du 2 juillet, à la suite de celle du ministre électoral de Bade, que nous avons rapportée dans notre dernier numéro :

« La légation impériale et royale a laissé passer l'époque fixée pour l'émission des votes sur la note impériale russe, sans renouveler la déclaration préalable qu'elle avait faite, *in circulo*, sous la date du 14 mai, dans l'attente où elle était d'une ouverture satisfaisante sur l'événement connu. Elle ne manquera pas maintenant de porter aussitôt à la connaissance de sa cour le vœu manifesté par la légation électorale de Bade, et des raisons et motifs sur lesquels il est appuyé, dans l'espoir assuré que S. M. I. acccueillera la demande de S. A. S. E. de Bade, et les éclaircissemens donnés par le gouvernement français sur le susdit événement, avec cet intérêt et ces égards qu'elle a coutume de vouer à toutes les affaires par lesquelles la tranquillité, la sûreté et le bien-être de l'Empire germanique pourraient être troublés. »

La déclaration du ministre de Brandebourg est de la teneur suivante :

« La légation s'empressera de faire aussitôt un rapport sur la déclaration verbale qui vient d'être faite par le ministre de Bade, à cause de l'importance de son contenu et de l'objet qu'elle concerne. Elle croit, d'après les sentimens connus de son auguste souverain, pouvoir attendre avec confiance que S. M. trouvera dans les éclaircissemens mentionnés dans la déclaration de S. A. S. E. sur l'événement en question, des raisons propres à tranquilliser l'Empire germanique, vu que ces éclaircissemens sont, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, conformes aux sentimens et bonnes dispositions du gouvernement français et de son illustre chef envers l'empire, dont on a eu la preuve lors des dernières négociations de paix et dans d'autres occasions ; et qu'en conséquence, S. M. donnera son approbation au desir manifesté par S. A. S. E. de Bade, et appuyé sur des motis si importans. »

Londres : Le bill pour l'entretient des troupes étrangères dans l'intérieur du royaume, a passé à la chambre des communes, malgré de fortes réclamations.

Celui qui est relatif à l'abolition de la traite des nègres, après avoir passé à la chambre des communes, a été renvoyé à la chambre des pairs, qui, après une courte délibération, en a ajourné l'examen à trois mois. C'est une manière de rejeter le bill que cette chambre a déjà employée dans une occasion précédente.

C'était autrefois la politique des nations européennes de tenir autant secrets que possible les préparatifs qu'elles faisaient pour de grandes expéditions; mais le secret ne pouvait s'allier avec l'étendue des préparatifs; il était connu des ennemis avant qu'on fût prêt à les attaquer. La France agit aujourd'hui suivant des principes diamétralement opposés à cette politique; elle n'affecte plus de tenir secret ce qu'il lui serait impossible de cacher; elle publie tout; et par des menaces réitérrés, elle essaie de dissiper les craintes de ses ennemis.

C'est ainsi que lorsque le gouvernement français a voulu former une armée de réserve sur les frontières de l'Italie, il a fait connaître ses intentions quelques mois avant que l'armée fût prête à marcher. Des menaces, chaque jour réitérées, et des bruits sans cesse répandus, annonçaient que les Français allaient passer les Alpes. Le général Melas, fatigué de ces vains bruits, a cessé de leur donner croyance; l'armée française a passé les Alpes, et les Autrichiens n'étaient pas prêts à combattre lorsque la fatale bataille de Marengo s'est donnée.

Faisons aujourd'hui l'application de cet exemple. Il serait ridicule de supposer que, sans avoir projeté sérieusement d'envahir l'Angleterre, le gouvernement français eût accumulé des forces aussi considérables dans ses ports et sur ses côtes, et qu'il eût dépensé tant de millions sterlings à construire des bâtimens qui, vu leur forme, ne peuvent être employés qu'à une semblable expédition. Si le gouvernement français a fait ses menaces, et les a fait adroitement insérer dans les gazettes étrangères, à une époque où il lui fallait encore un certain laps de temps pour achever ses préparatifs, cette politique est bonne; elle a même réussi, puisque plusieurs personnes commencent à croire que Bonaparte n'a jamais eu sérieusement le dessein de nous attaquer.

(*The Times.*)

Les avis que nous recevons de tous côtés s'accordent à annoncer que l'ennemi a fait tous ses préparatifs, et qu'on doit s'attendre à une invasion prochaine. (*Morning-Post.*)

PARIS.

Leurs majestés impériales se sont rendues aux Invalides, dimanche 15 juillet, un peu après midi. L'impératrice a été conduite à la tribune qui lui avait été préparée en face du trône. Elle y a pris place avec les princesses et les dames qui l'accompagnaient.

S. E. M. le cardinal archevêque de Paris, avec le chapitre de Notre-Dame, est allé à la porte principale de l'église, recevoir l'empereur. S. M. I. a été conduite sous un dais jusqu'à son trône. Elle était en simple uniforme de sa garde. De vives acclamations s'étaient fait entendre à son passage. Toutes les tribunes et la nef étaient remplies des différens ordres de l'Etat, des personnes appelées à la légion d'honneur, et de spectateurs choisis.

Lorsque S. M. I. a été placée sur son trône, S. E. M. le cardinal légat a commencé la messe jusqu'à l'Evangile. Alors M. de Lacépède, grand chancelier de la légion d'honneur, après avoir pris les ordres de S. M. I., a prononcé, des marches du trône, un discours sur l'institution de cette légion, son but, la régénération de la France, etc.

Ce discours fini, le grand chancelier a fait l'appel des grands officiers de la légion. A mesure que leurs noms ont été prononcés, tous se sont approchés successivement de S. M, et, debout sur les marches du trône, ont chacun prêté le serment, en levant la main. Le grand chancelier a ensuite interpellé ceux qui avaient été nommés officiers et légionnaires, lesquels ont tous ensemble prêté leur serment, de la même manière, des places qu'ils occupaient. Ce serment a été accompagné de vifs applaudissemens.

Cette cérémonie achevée, la messe a été continuée au milieu d'une musique religieuse qu'interrompaient de temps à autre des cris répétés de *vive l'empereur*.

Après la messe, il a été procédé à la distribution de la décoration que S. M. I. s'est fait attacher la première. Tous les membres de la légion l'ont ensuite reçue de sa main.

L'empereur allait sortir, lorsqu'un jeune homme de 17 à 18 ans est venu se jeter à genoux au pied du trône en

criant : *Grace! grace!* L'empereur l'a interrogé ; à peine a-t-il pu s'expliquer et dire qu'il demandait la grace de son père, dont le nom a été assez connu dans la révolution. Ce nom est Destrem. L'air de candeur de ce jeune homme, et l'extrême émotion dont il paraissait pénétré, ont touché S. M. I., qui lui a accordé la grace qu'il demandait.

— Tous les tribuns et tous les maires de Paris sont membres de la légion d'honneur, et le nombre de ceux qui ont assisté à la cérémonie dont on vient de parler, passait 1,900. Le cardinal légat y reçut aussi la décoration de cette légion, de la main de l'empereur.

M. de Rohan-Guéméné, ancien archevêque de Cambrai, est nommé premier aumônier de S. M. l'impératrice, et grand-aumônier en survivance.

— On dit que la maison de S. M. l'impératrice est presque entièrement composée ; que madame de la Rochefoucault est sa dame d'honneur; madame de Lavalette est sa dame d'atour ; que mesdames les maréchales Lasnes et Ney, et mesdames de Vaudé, d'Arberg, Savary et Duchâtel, sont nommées dames du palais.

— M. Cadet-de-Vaux vient d'inventer un *pèse-lait*, au moyen duquel on peut s'assurer sur le champ si le lait est falsifié, et à quel degré il est mélangé. Il se trouve chez M. Chevallier, opticien, quai de l'Horloge du Palais.

— Il est incroyable combien de travaux publics sont entrepris, en ce moment, dans Paris. On se contentera d'en faire la simple énonciation. On élève une fontaine sur la place de l'école de Médecine. On continue les quais Bonaparte et Désaix. A la suite de ce dernier, on abat des maisons et on prépare le terrain pour en commencer un nouveau, qui sera nommé *Quai Napoléon*. On a repris les travaux du pont que l'on construit vis-à-vis le jardin des Plantes. On poursuit ceux du Louvre, du Palais du sénat, de la nouvelle rue qui doit border le jardin des Tuileries, de la terrasse du même jardin, de la fontaine des Innocens. On abat toujours les maisons placées derrière la galerie du Louvre. Dans peu d'années, lorsque le gouvernement aura terminé toutes les réparations et les constructions projetées, les beaux quartiers de Paris seront ce qu'il y aura de plus beau dans toutes les villes de l'Europe.

— L'empereur est parti, le 29 messidor, de Saint-Cloud. L'objet de son voyage est de faire manœuvrer les différens camps. *(Journal Officiel.)*

(N°. CLXI.) 9 Thermidor an 12.
(Samedi 28 Juillet 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ÉPITRE

A M. Lânier.

Eh ! croyez-moi, monsieur Lânier,
Laissez-là les vers et la prose.
Pour vous c'est un mauvais métier,
Et pour les autres peu de chose.
On risque de mourir de faim
A vouloir vivre pour la gloire.
J'entends la gloire d'écrivain,
Et son indigence est notoire :
Du moins l'autre gagne son pain.
Eh bien ! aux champs de la victoire
Que celle-ci guide vos pas.
Signalez-vous dans les combats.
Plus on vous lit, plus on peut croire
Qu'il serait puissant votre bras ;
Allons, laissez-là l'écritoire.

Quand vous aurez mis bout-à-bout
Le nom, le pronom et le verbe;
Quand on vous citera partout
Pour avoir fait un vers SUPERBE,
Et comme un garçon plein de goût;
Aurez-vous de votre importance
Cette joyeuse conscience,
Que Dieu n'accorde aux grands esprits
Qu'en y mêlant cette indulgence
Si chère à nous pauvres petits?
Satisfait de votre partage,
Plus conséquent, enfin plus sage,
Parlerez-vous d'un ton plus doux
De tous ceux qui ne sont pas vous?
Sans allumer votre colère,
Moi, supposons, moi dont l'orgueil
Serait content d'une chimère,
Pourrai-je aller, en demi-deuil,
Au Louvre étaler ma misère
Dans un quarantième fauteuil?
Verrez-vous avec moins d'envie
Siéger aux conseils, au sénat,
Un malheureux homme d'état
Qui n'aura rimé de sa vie?
En serez-vous moins étonné
De voir prospérer en finance
Ce calculateur si borné,
Qui, dans sa froide insouciance,
Ne lit rien de ce qu'on écrit,
Et ne connaît de votre esprit
La recette ni la dépense;
Quand vous, pour qui serait un jeu
De mettre un édit en proverbes,
Restez au coin de votre feu
A compasser des vers superbes?
Monsieur Lânier! l'étonnement

Est toujours marque de sotise;
Sotise au moins pour le moment;
Eh oui, c'est un instant de crise
En l'absence du jugement:
Or je vous vois journellement
Tomber de surprise en surprise.
C'est trop, je le dis franchement.
Pauvre nature qu'est la nôtre!
Dans la plus étroite union
Offrant ce qui s'exclut l'un l'autre,
Jalousie et présomption!
Quoi! vous pensez être un génie,
Et vous me prendrez pour l'objet
D'une jalouse antipathie,
Moi, malheureux esprit follet!
Mais, songez-y donc, je vous prie!
Nous sommes, vous roi, moi sujet,
Et c'est, permettez qu'on en rie,
La couronne qui porte envie
Au ruban bleu de mon bonnet.
Mais, après tout, parlons plus net:
Croyez-vous donc si difficile
De tricoter de ces beaux vers
Souvent cousus tout de travers
A votre texte puérile?
Prenez garde, je sais vos tours.
Si votre muse me défie,
J'en défile une litanie:
Bien mourir c'est vivre toujours;
Bientôt déplaît qui trop veut plaire;
Les belles nuits font les beaux jours;
Et cétéra: j'en pourrais faire
De plus ronflans et de moins courts;
De ceux-là dont tel est si riche,
Et dont le plus mince écolier
Souffle le second hémistiche

Sitôt qu'il entend le premier :
Mais ce n'est pas là mon métier.
Eh ! sans vous creuser la cervelle
Pour en tirer quelque beau son,
Que votre étude n'y fait-elle
Entrer quelque peu de raison !
La sagesse vaut bien la gloire.
Vous êtes, m'a-t-on dit tout bas,
Plein d'esprit, et je le veux croire;
Toujours il ne déborde pas.
L'esprit! eh ! qu'est-il dans la vie
Si l'heureuse philosophie
Ne l'assujettit à ses lois ?
Un feu follet courant les bois.
— Comment ! je suis rempli d'Horace;
Je l'ai lu, relu, digéré.
— Nenni, mon cher; sauf votre grace,
Vous vous en êtes empiffré.
Elle n'est point tête de mule
La tête que je vous vois là;
Rien n'est plus certain que cela,
Elle n'est point tête de mule.
Jadis à grands coups de férule
On aura fait passer par-là
Virgile, Horace, et cétéra ;
Même ils ont dans votre mémoire,
Pour vous tenir lieu de propos,
Laissé des phrases et des mots;
Vous les citez d'un air de gloire,
Et même les citez sans fin :
Eh ! mon ami, sotte jactance;
Vent tout pur qui souffle en latin.
Science n'est pas conscience;
C'est ce que jadis un régent
Vous a donné pour votre argent.
Car enfin vous dont l'éloquence

S'épanouit sur un beau trait,
Quel bien jamais avez-vous fait ?
Lorsque dans vos transports sublimes
Vous poursuivez les envieux ;
Pourquoi nous montrer dans vos rimes
Ce que vous détestez en eux ?
D'une planturcuse lecture,
Que nous sert-il de nous pourvoir ?
Si nous n'en faisons nourriture,
Nous restons à notre savoir
Ce qu'au livre est la couverture.
Vous savez agencer des mots.
Ces mots débités en cadence,
En prenant un air de sentence,
Font fortune parmi les sots :
Mais votre prétendu génie,
Je vous le déclare tout franc,
N'est vraiment que la maladie
Qu'on nomme *horreur du papier blanc* ;
Vous n'écrivez que pour écrire.
Ainsi se tourmente et s'admire
Ce grand contemplateur des cieux
Qui de la nuit perce les voiles,
Non pour s'instruire et plus et mieux,
Mais pour fournir vingt mille étoiles
A ses frères nécessiteux.
Encor cette ardeur sans pareille
D'accroître un si frivole avoir,
Fait-elle de Brest à Marseille
Circuler un certain espoir :
Voyez s'alonger les lunettes
Au bruit flatteur de son argent :
Vient-il de déclarer urgent
Le besoin d'avoir des comètes ?
Bientôt il a notifié
Aux explorateurs du domaine

Qu'il prend comètes sur le pié
De douze cents francs la douzaine.
Mettriez-vous un pareil prix
A ces vers que pour vous j'écris ?
Pourtant ils en valent bien d'autres.
Ils sont dans le genre des vôtres,
Entortillés, plats et diffus,
Mal sonnans et plus mal cousus;
Mais, excusez-moi, je vous prie :
Je n'en avais fait de ma vie,
Et, grace à Dieu, n'en ferai plus.
Que voulez-vous ? par ce beau style
Il fallait bien montrer un peu
Que des arts le plus difficile
Pour gens comme nous n'est qu'un jeu.

CHANSON

envoyée de Boulogne.

SUR L'AIR D'ORPHÉE ET EURYDICE :

« *Objet de mon amour,*
» *Je te demande au jour.* »

Près du rivage assis,
C'est d'un camp que j'écris
A Victorine,
Tandis que l'aquilon
S'élève en tourbillon
Sur ma chaumine.

J'entends mugir les flots;
Les cris des matelots
Se font entendre.
J'aperçois dans le port
La barque avec effort
Qui vient se rendre.

Bientôt tous nos guerriers
Cueilleront des lauriers
Malgré Neptune.
Qu'il cède son trident
Au courage, au talent,
A la fortune.

Ah! bannis de ton cœur
Une injuste frayeur
De mort cruelle.
Au milieu du danger,
Mars aime à protéger
L'amant fidèle.

Partout, devant ses pas,
Ce dieu dans les combats
Tend son égide:
En vain de rang en rang
La mort teindroit de sang
Son dard perfide;

Je dois revoir un jour
Objet de mon amour,
Gente bergère,
Les danses sous l'ormeau,
Notre riant hameau,
Ma sœur, ma mère.

On dit que le soldat
Trouve en chaque climat
Une maîtresse:
Oui, dans tous les séjours,
L'objet de mes amours
Me suit sans cesse.

Le matin dans les bois,
Seul je vais quelquefois
Loin du rivage:
A l'écho du vallon
Je répète ton nom
En ton langage.

O ma Victorina,
Le ciel couronnera
Notre constance ;
Et ce penser flatteur
Adoucit la rigueur
De ton absence.

DORDRE, *fils*.

ENIGME.

J'ÉTAIS jadis un dieu de morale équivoque;
On trouve qu'à présent je vaux bien mieux que lui
Quand avec grace je me moque
Des philosophes d'aujourd'hui.
Tu ne devines pas encore ?
Voyons si je pourrai te tirer d'embarras :
Tu me tiens. A ce mot tu me reconnaîtras,
Si tu n'es pas une pécore.

LOGOGRIPHE.

JE fais bien mal avec ma tête ;
Que de mal je fais faire en supprimant ma tête !
Je suis bruyant avec ma tête ;
Je suis dur, transposant et ma queue et ma tête,
Et j'ouvre par-tout sans ma tête.

CHARADE.

LORSQUE le bélier vient ranimer la nature,
Et que l'orme et le chêne ont repris leur parure,
J'offre alors à ta vue un aspect enchanteur,
Et tu trouves chez moi le calme et la fraîcheur.
Mon premier peut encor te flatter et te plaire,
C'est un des mille attraits de l'aimable Glycère;
Mais lorsque dans nos bois tout n'est plus mon dernier,
Je languis, et bientôt disparaît mon entier.

LE mot de l'Enigme du dernier numéro est *Soulier*.
Celui du Logogriphe est *Lèpre*, où l'on trouve *perle*.
Celui de la Charade est *Trou-peau*.

De la Philosophie de la Nature, ou *Traité de Morale pour le genre humain, tiré de la Philosophie et fondé sur la Nature.* Septième édition. Dix vol. in-8°., avec treize figures. Prix : 60 fr., et sur papier vélin satiné, 120 fr. Il faut ajouter 15 fr. pour recevoir franc de port par la poste. A Paris, chez *Gide*, libraire, rue Christine, n°. 3; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

CET ouvrage a eu beaucoup de succès puisqu'il est à sa septième édition ; doit-on en conclure qu'il soit bon ? Sur le titre, j'en aurais douté même avant de l'avoir lu ; à présent je puis affirmer que ce n'est qu'un recueil informe de toutes les erreurs de la philosophie moderne, erreurs entassées, réfutées, commentées, adoptées sans goût, sans raison et sans ordre. L'auteur, M. de Sales, sait si peu classer ses idées, enchaîner ses raisonnemens et ses preuves, que ce qui servait d'épître dédicatoire à la première édition forme le chapitre 8 du sixième volume de celle-ci : il est vrai que ce morceau d'éloquence ambitieuse et de sensibilité niaise peut être mis partout ou n'être mis nulle part, sans nuire à l'arrangement d'un ouvrage qui n'a ni commencement, ni milieu, ni fin, qui ne prouve rien, ne peut rien prouver, sinon qu'il est possible d'accumuler volume sur volume sans se douter comment on fait un livre.

Pour écrire sur tous les sujets possibles, il ne faut que de l'esprit, un peu de mémoire, et beaucoup de présomption; aussi n'a-t-on jamais tant imprimé que pendant le règne de la philosophie : mais pour faire un livre, il faut du bon sens, le

courage de se renfermer dans le sujet que l'on traite, et assez de génie pour en calculer d'avance toutes les ressources ; il faut sur-tout savoir conformer son style au genre que l'on annonce, principe de goût trop négligé aujourd'hui, et sans lequel il n'est pas d'ouvrage qui ne soit fatigant pour les véritables amis des lettres. Certainement rien n'est plus grave que le projet de composer un traité de morale obligatoire pour le genre humain : jamais entreprise n'exigea autant de méditation, de clarté, d'unité dans les argumens et dans leurs conséquences : mais M. de Sales n'en a point jugé ainsi. Ses discussions philosophiques sont entremêlées de contes assez drôles ; tantôt Platon vient causer avec M. de Malsherbes dans les prisons du comité de salut public ; tantôt une huître soutient une thèse contre un homme de la nature ; ici ce sont des lettres Persannes qui feraient honte à Montesquieu par la ressemblance qu'elles ont avec les siennes ; là se rencontrent de bonnes facéties dans le genre de celles que faisait M. de Voltaire dans sa vieillesse ; l'énergie dévorante de Diderot s'unit avec grace à la sensibilité brûlante de J. J. Rousseau ; partout les formes du drame sont substituées aux formes du raisonnement ; et lorsque l'auteur tombe de fatigue à la fin de son dernier volume, il avoue naïvement qu'il n'est encore qu'aux deux tiers de son entreprise, mais qu'il est au-dessus de ses forces de l'achever, en donnant au genre humain un traité de morale tiré de la Philosophie et fondé sur la Nature. Ainsi, de l'aveu même de l'auteur, son livre n'est point un livre, puisqu'il le termine après dix volumes sans avoir pu aborder le sujet annoncé dans le titre. N'est-ce point se jouer de ses lecteurs et du bon sens ? Eh ! quoi, j'aurai eu la patience de lire quatre mille pages pour apprendre enfin jusqu'où

peut aller l'orgueil dans le projet de fonder une morale qui convienne à tous les peuples, et dans ces quatre mille pages la question ne sera pas même posée! Sur l'étiquette d'un livre, je chercherai des folies, et je ne trouverai que des sotises! Oh ! non, cela ne se passera point ainsi; et puisque M. de Sales s'est moqué de moi, je prendrai ma revanche.

Qu'est-ce que la philosophie ? qu'est-ce que la nature ? Pour la philosophie, je n'en sais rien; mais pour la nature, je le sais à présent, M. de Sales ayant eu la bonté de donner la valeur de ce mot qu'il explique ainsi : *la matière en mouvement.* Quoiqu'il paraisse d'abord assez difficile de deviner ce qu'on peut vouloir faire entendre par la philosophie de la matière en mouvement, j'aime autant cette définition qu'une autre; et pourvu que l'auteur ne s'en écarte pas, je m'arrangerai pour le comprendre. Aussi, dans la crainte d'être trompé par ma mémoire, j'ai cru nécessaire de rayer le mot *nature* toutes les fois que je l'ai rencontré dans cet ouvrage, et j'ai écrit au-dessus *la matière en mouvement*, bien persuadé que la définition, si elle était juste, me donnerait dans toutes les occasions la valeur du mot défini. Voici le produit net que j'ai tiré de cette opération.

« Le philosophe reste soumis aux lois de sa » patrie quand elles n'intervertissent pas l'ordre » éternel de la matière en mouvement. »

Bon ! me suis-je dit; comme un ordre éternel est un ordre invariable, et que les lois de la patrie ne peuvent rien contre la matière en mouvement, les philosophes resteront soumis aux lois de la patrie, ce qui ne laissera pas de procurer quelque repos à l'Europe.

« La morale n'est point un art conjectural » comme l'ontologie, et voilà ce qui caractérise » l'intelligence de la matière en mouvement. »

Jusqu'à présent les philosophes n'avaient pas osé accorder l'intelligence à la matière, soit qu'ils la vissent en repos, soit qu'ils la considérassent en mouvement; M. de Sales est plus hardi : il déclare même que de cette intelligence matérielle il résulte pour nous une morale positive. Comment ne l'a-t-on point connue jusqu'ici? comment sur-tout M. de Sales n'a-t-il pas eu la force de nous donner, ainsi que son titre le promettait, le code de cette morale qui n'est point un art conjectural comme l'ontologie ?

« O pudeur ! sentiment pur et sublime que je » tiens de la matière en mouvement..... Mes enfans » seront élevés dans ces principes heureux; on ne » prononcera pas même devant eux le nom de la » pudeur; mais ils suivront, sans le savoir, l'exemple » de leur mère et l'instinct de la matière en mou- » vement. Pour pratiquer la morale de la matière » en mouvement, il faut être bien avec soi-même. »

Pour pratiquer la morale de la matière ou de la nature, il faut la connaître, personne ne pouvant remplir des devoirs qui lui sont étrangers. Ces devoirs sont-ils les mêmes que nous impose la société ? sont-ils différens ? S'ils sont les mêmes, M. de Sales devait nous le dire; et alors nous aurions su que ses enfans seront élevés comme tous les enfans qui reçoivent une bonne éducation : si ces devoirs sont différens, il fallait encore le dire, afin du moins que l'on sût d'avance que les enfans de M. de Sales seront élevés dans des principes qui ne sont pas ceux de la société.

« De quoi s'agit-il en ce moment ? d'épurer » tous les cultes, et de faire un premier pas vers la » religion de la matière en mouvement.... dont le » fanatisme sacerdotal semble avoir étouffé presque » partout les germes. »

De la morale de la matière nous voici arrivés à la religion de la matière; c'est aller en sens inverse;

mais il y a quelque chose de si philosophique dans cette marche irrégulière, qu'on ne peut s'empêcher de l'admirer. Tout ce qui m'embarrasse, ce sont les germes que M. de Sales accuse le despotisme sacerdotal d'avoir étouffés, après avoir dit formellement qu'il n'y avait pas de germes dans la nature, ou que tout était germe : s'il n'y a point de germes, on ne peut pas les étouffer; et si tout est germe, on aura beau étouffer, comprimer, arracher, tout restera toujours germe, même la religion de la matière en mouvement.

« Chez les premiers Perses la vertu était, non » un fardeau, mais un besoin de l'ame; ils croyaient » obéir à leurs législateurs, et ils ne faisaient que » suivre l'impulsion de la matière en mouvement. »

Il n'est pas besoin de citer davantage pour prouver que l'auteur ne s'est jamais compris lui-même, qu'il s'est constamment écarté du sens qu'il avait attaché au mot *nature*, et qu'il a déraisonné aussi complétement qu'il soit possible de le faire. Il accorde à la matière l'éternité, l'intelligence, le pouvoir d'inspirer des sentimens moraux et religieux, ce qu'aucun matérialiste ne consentira à admettre, car, en ce cas, la matière serait la divinité; il n'y aurait de changé que le nom. Mais ce n'est point du tout la pensée de M. de Salès; il reconnaît un Dieu : il est vrai qu'il ne sait encore ce qu'il en fera; aussi propose-t-il d'assembler un congrès de tous les hommes éclairés qui n'ont point de religion, et de les charger de faire une religion si raisonnable qu'elle convienne à tous les peuples. Jamais, il faut le dire, on n'a entendu débiter autant de folies que depuis que l'on a élevé des autels à la Raison : les moralistes qui commencent par nous mettre très à l'aise avec nos passions, et qui nous exhortent ensuite à être sages, ressemblent beaucoup à Arlequin apportant à ses enfans un tambour et des trom-

pettes, et leur disant : « Allez, mes petits amis, » amusez-vous bien ; et sur-tout ne faites pas de » bruit. » Qu'entend-on par cette Raison prise dans un sens absolu ? M. de Sales, par exemple, veut planter l'arbre de la raison, et personne ne connaît d'arbre qui porte ce nom ; il prétend soumettre le passé, le présent et l'avenir à la raison : est-ce à la sienne à la mienne, à celle de Pierre ou de Paul, car nous avons chacun la nôtre ? Combien d'espèces de raisons il y a dans le monde, sans compter celle du plus fort que l'on dit la meilleure! La multiplicité et la diversité des systèmes philosophiques ne prouvent-elles pas d'une manière irrécusable qu'il n'y a point une Raison une, définie, reconnue, générale, absolue, qui puisse servir à confondre les siècles. Appeler raison la fureur de raisonner est une erreur bien grossière sur laquelle l'orgueil seul peut faire illusion; cependant tout philosophe qui attaque les cultes, les institutions sociales, ne fait que préférer ses présomptueux raisonnemens à l'expérience; de sa propre autorité il se crée juge de tous les temps, et se présente avec confiance comme le seul sage de l'univers : n'est-ce pas, au nom de la raison, pousser la vanité jusqu'à la folie ? C'est dans les lois, dans les institutions sociales qu'il faut chercher l'expression de la raison des peuples ; mais les philosophes politiques n'agissent point ainsi : ils ne tiennent aucun compte de ce qui existe, et paroissent persuadés que si la société n'était pas, ils l'inventeraient. Les philosophes prétendus religieux ont la même manie, et s'imaginent qu'ils ont appris d'eux-mêmes ce qu'ils ne sauraient certainement pas si les religions étaient encore à naître. C'est ainsi que M. de Sales, qui rejette toute révélation, prétend avoir la conviction d'un Dieu rémunérateur et vengeur : il oublie d'expliquer comment il serait possible que

l'homme connût les attributs de la Divinité, si ces attributs divins n'avaient pas été révélés au monde d'une manière surnaturelle. Il y a, dans la philosophie, un fond de crédulité si ridicule qu'il est probable qu'avant peu les hommes qui se piquent de bon sens renieront à la fois toutes les doctrines modernes : pour celle de M. de Sales, il y a déjà long-temps que personne n'en veut plus, puisque son unique résultat serait de faire exécuter dans les quatre parties du monde les mêmes farces dont les frères et amis nous ont donné quelques représentations à Paris, sous le nom de Théophilantropes.

Pour mettre nos lecteurs en état d'apprécier la manière de l'auteur, nous citerons de lui un chapitre tout entier dont voici le titre : *Jugement de la Nature sur les religions de la terre.*

« Les principes sont posés; et c'est au lecteur » à faire ce chapitre. »

Jamais Montesquieu, qui se piquait de concision, n'a rien dit de si précis. Combien de finesse, de profondeur et d'esprit il y a dans cette manière d'écrire! *Les principes sont posés;* cela est clair; chacun sait qu'avec des principes posés on ne peut se tromper, témoins les constitutions éternelles qu'on nous a données, et qui toutes commençaient par des principes. *C'est au lecteur à faire ce chapitre* : qui se permettrait d'en douter puisque l'auteur le dit? en effet, rien n'est plus facile que de dicter le jugement de la Nature sur les religions de la terre : dans le système de la matière en mouvement à quoi servent les religions? à rien : ainsi le jugement de la Nature est qu'il faut les détruire. On assure que les premières éditions de cet ouvrage ont contribué aux tentatives qui ont été faites à cet égard en 1793; l'auteur s'en défend, et j'aurais été de son avis s'il eût réimprimé ses

volumes tels qu'ils étaient en 1789; mais puisqu'il y a fait des changemens considérables, qu'il a cru lui-même avoir besoin d'adoucir l'âcreté de ses vieilles déclamations, il s'est condamné; et la postérité (s'il était possible qu'il y allât) le mettrait au nombre des hommes qui ont coopéré aux désastres de la France. Mais M. de Sales, malgré l'assurance qu'il montre sur ce sujet, n'aura rien de commun avec les siècles à venir; et c'est moins parce que son ouvrage est fou, que parce qu'il ne contient pas des folies nouvelles.

Il se vante d'être honnête homme, bon époux et bon père, ce qui est possible, et ne fait rien aux lecteurs : il est certain qu'il faut avoir beaucoup de bonhomie dans le caractère pour se croire capable de faire un traité de morale propre à tout le genre humain, et pour composer dix volumes sans aborder la question. Mais quand M. de Sales aurait toutes les vertus qu'il s'accorde, et tout l'esprit qu'il croit avoir, qu'en conclurait-on ? sinon qu'un homme qui ne veut reconnaître que sa raison pour guide, doit se trouver sans cesse en contradiction avec le bon sens et l'expérience. Le vrai philosophe est plus modeste; lorsque ses réflexions se portent sur les institutions sociales, il sent que la raison humaine ne suffirait pas pour maintenir l'ordre, si Dieu, unique fondateur de la société, ne veillait sur son ouvrage.

Seul je puis savoir combien il m'en coûte pour juger d'une manière aussi tranchante un ouvrage qui, tout informe qu'il soit, a dû exiger quelques soins de son auteur; j'aurais eu plus de plaisir à l'analyser, et à essayer de le réfuter dans les passages qui m'auraient paru faux et dangereux : mais comment analyser dix volumes sans liaison ? comment réfuter un écrivain qui se contredit à chaque page, et qui semble n'avoir donné la définition

nition d'un de ses mots favoris que pour prouver qu'il ne se comprenait pas lui-même ? De pareilles productions ne peuvent être jugées que d'autorité, car si vous entrez en discussion sur quelques parties, l'auteur vous répondra que vous ne l'avez pas entendu, et il ne manquera pas de le prouver par des citations, avantage toujours à la portée d'un écrivain qui dit à la fois le pour et le contre, et qui vient de faire des chapitres nouveaux pour amortir la violence des anciens qu'il n'a pas eu le courage de supprimer. Par exemple, M. de Sales dit qu'il n'approuve pas le suicide; mais il présente de la manière la plus honorable celui du ministre Roland, et il blâme tous les législateurs qui ont voulu attacher l'infamie aux cadavres de ceux qui se donnent la mort : de sorte que si l'honnête homme reproche à cet écrivain d'autoriser par son admiration des actes de lâcheté et de désespoir, il prouvera par ses raisonnemens qu'il les condamne; et si les philosophes l'accusent d'avoir blâmé par ses raisonnemens un acte sublime de courage, il prouvera par son admiration qu'il est loin de les condamner. Au reste, ce n'est point par finesse que M. de Sales paroît toujours dans cette position équivoque; mais parce que sa philosophie est quelquefois la dupe de son bon sens, et que son amour-propre cède involontairement à l'horreur que lui inspirent les excès de notre révolution : il ressemble au docteur Sangrado que Gil-Blas retrouve buvant du vin, et qui ne veut pas convenir que le vin soit bon, parce qu'il a fait un livre dans lequel il a prouvé le contraire. Il est vrai que la position de M. de Sales est plus avantageuse que celle du docteur Sangrado, la Philosophie de la Nature ne pouvant jamais passer pour un livre, quoique les dix volumes que nous annonçons soient imprimés avec soin, et qu'on les

REP. FRA. 5. cen.

ait ornés d'images qui mettent en évidence ce que l'on cache dans l'état social ; mais ce qu'il est sans doute permis de montrer quand on ne suit que la pudeur de la matière en mouvement.

Aimez-vous la nature ? on en a mis partout.

FIÉVÉE.

Sur la Doctrine de Sénèque et d'Helvétius, relativement au Bonheur. Article faisant suite aux extraits des *Traités de la Vieillesse et de l'Amitié*. Un volume in-12. Prix : 3 fr., et 4 fr. par la poste. A Paris, chez *Gilbert* et compagnie, quai Malaquais, n°. 2, et rue Hautefeuille, n°. 19 ; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42, en face du petit portail de l'Eglise.

En parlant de ces traités, nous avons fait quelques rapprochemens entre la doctrine de Cicéron et celle des deux auteurs dont nous allons nous occuper ; mais les bornes que nous avons dû nous prescrire dans nos articles nous ont empêchés de donner à cette matière les développemens moraux dont elle est susceptible. Les dialogues de Cicéron ont l'un et l'autre pour objet de désigner l'espèce de bonheur dont les hommes peuvent jouir sur la terre. Dans le *Traité de la Vieillesse*, l'auteur montre que ce n'est qu'après avoir accompli tous les devoirs, que l'on peut se promettre des jours heureux dans l'âge avancé ; le *Traité de l'Amitié* prouve que la tranquillité de l'ame, une conduite irréprochable, sont seules capables d'honorer et d'embellir des liens qui sont de tous les états et de tous les âges. Si l'on examine les théories que Senèque et Helvétius ont imaginées sur la vie heureuse, on verra que

les moyens qu'ils proposent conduisent à des résultats bien différens. L'un s'est principalement occupé du bonheur dont peuvent jouir les vieillards; l'autre n'a parlé que des plaisirs qui conviennent à la jeunesse : cette diversité dans leur dessein facilite les rapprochemens qu'on peut faire de leurs doctrines avec celle des *Traités de la Vieillesse et de l'Amitié.*

On a vu que Cicéron ne montre le bonheur aux hommes que dans l'accomplissement de ce qui est beau et honnête : Sénèque et Helvétius l'indiquent dans les jouissances passagères que peuvent donner les passions. Insensés, qui ne s'aperçoivent pas que les passions portent avec elles leurs tourmens, et que la satiété qui suit nécessairement les plus grands succès qu'elles puissent se promettre, est le supplice le plus insupportable pour l'homme satisfait en apparence ! L'ennui et un vide affreux succèdent à ces desirs ardens que l'on n'a pas eu la sagesse de réprimer.

Sénèque était vieux lorsqu'il composa son *Traité de la vie heureuse;* affaibli par l'âge et les infirmités, il avait perdu une grande partie de ses goûts. Les femmes, aux charmes desquelles il n'avait pas toujours été insensible; les délicatesses du luxe et des festins auxquelles il s'était autrefois livré, n'avaient plus aucun attrait pour lui. Il ne faut donc pas s'étonner s'il s'élève avec tant d'austérité contre ces sortes de plaisirs. L'avarice, défaut si commun chez les vieillards, était alors le vice dominant du prétendu sage. Il fallait faire un tour de force en philosophie pour concilier ce goût avec la vertu. Sénèque, ainsi que les philosophes modernes, n'était pas embarrassé quand il s'agissait d'accorder les extrêmes les plus opposés Il est assez curieux de le voir faire l'apologie de sa passion favorite avec le ton grave et dogmatique qui lui est particulier.

Voici d'abord les objections qu'il se propose : « Pour-

» quoi votre conduite ne répond-elle pas à vos discours ? » pourquoi ce ton humble avec vos supérieurs ? pourquoi » regardez-vous l'argent comme une chose nécessaire, et » sa perte comme un malheur ?..... Pourquoi vos repas » ne sont-ils pas conformes à vos préceptes ? pourquoi ces » meubles éclatans, ces vins plus vieux que vous-même ? » pourquoi votre femme porte-t-elle à ses oreilles la for- » tune d'une maison opulente ? etc. » Ces objections sont un peu pressantes ; Sénèque répond sans se déconcerter : « Le sage ne se regarde pas comme indigne des biens de » la fortune ; il n'aime pas les richesses, mais il les pré- » fère ; il ne leur ouvre pas son cœur, mais sa maison ; il » n'est pas fâché qu'il se présente une occasion de plus » d'exercer sa vertu. » On sent le ridicule de ces misérables antithèses, et l'on reconnaît l'orgueil philosophique qui se vante de s'exposer aux tentations, dans le fol espoir de n'y pas succomber. Mais bientôt Sénèque dévoile son caractère ; l'*Avare* de Molière ne s'exprimerait pas autrement. « Cessez, continue le prétendu sage, d'interdire les » richesses aux philosophes ; on n'a jamais condamné la » philosophie à la pauvreté. Accumulez les richesses tant » que vous voudrez. On pourra les convoiter, mais on ne » pourra les réclamer. »

Ensuite il revient au devoir qu'il prescrit, d'offrir un asile aux richesses. La passion du philosophe s'exprime sans contrainte, et devient vraiment comique. « Eh ! pour- » quoi, s'écrie-t-il, le sage refuserait-il de loger les ri- » chesses ? Qu'elles viennent, il leur donnera l'hospitalité. » Il ne les prodiguera pas, il ne les enfouira pas non plus. » Il donnera ..... vous ouvrez les oreilles, déjà vous » tendez les mains. ... » Sénèque, effrayé, s'empresse de déclarer que le sage ne placera pas ses richesses d'une manière infructueuse. « Quoi, me dira-t-on, ajoute-t-il,

» vous donnez donc pour recevoir ? non ; c'est pour ne » pas perdre. » Il n'y a presque aucune différence entre ce langage et celui d'Harpagon. Même chaleur, même inquiétude, même précaution pour tirer de l'argent le meilleur parti possible. On sait d'ailleurs à quels immenses trésors Sénèque donnait charitablement l'hospitalité dans sa maison.

Helvétius était un jeune et beau philosophe ; il avait placé le bonheur dans les triomphes de l'orgueil, et dans les avantages dont un homme aimable peut jouir auprès des femmes. Philosopher et multiplier les jouissances de cette espèce étaient pour lui la perspective la plus desirable. On peut voir le développement de cette doctrine dans les chapitres du livre de l'Esprit, où l'auteur parle du but secret que se proposent l'ambitieux, le glorieux et l'avare. Les plaisirs des sens étant les plus vifs, tout homme, selon Helvétius, tend à en jouir ; ainsi les hommes qui, dans le commencement de leur carrière, ont l'air de sacrifier les voluptés sensuelles à d'autres passions, se méprennent eux-mêmes sur leurs véritables intentions. Quand ils ont consumé l'âge de la jeunesse à la poursuite de l'objet qu'ils ont cru desirer, leurs forces se sont affaiblies, ils ne jouissent point des plaisirs pour lesquels ils ont travaillé, et l'habitude les maintient seule dans la route qu'ils ont d'abord suivie. Il n'est pas besoin de faire sentir toute l'absurdité de cette doctrine. Helvétius l'a reproduite dans un Traité sur le bonheur, écrit en vers durs et prosaïques, et divisé en quatre chapitres sous le nom de chants. Voici comment, dans ce prétendu poëme, la Sagesse parle à son élève qui s'étonne d'apercevoir

Plusieurs d'entre les sages
Qui mêlent en riant, sous des épais feuillages,
Les voluptés des sens aux plaisirs de l'esprit.

Ils sont, dit la Sagesse,

Ils sont dans l'âge heureux
Où le dieu de l'amour les brûle de ses flammes;
Doivent-ils, *chastes fous*, les éteindre en leurs ames?

L'auteur craint la puissance de l'Amour, et il interroge la Sagesse sur les moyens d'en alléger les chaînes. La Sagesse qui n'a pas une morale bien sévère, lui répond ainsi :

L'ennui qui, dans tous lieux, poursuit le sibarite,
N'entre point, reprit-elle, au séjour que j'habite;
Et quand la jouissance attiédit les desirs,
Le sage, en d'autres lieux, cherche d'autres plaisirs.
Apprends de moi *qu'un goût, alors qu'il est unique,*
Se change en passion, et devient tyrannique;
Que la variété rend vif un plaisir doux.
Un homme a-t-il en soi rassemblé plusieurs goûts?
S'il en perd un, sa perte est pour lui moins sensible.

On s'est aperçu de l'extrême dureté de ces vers; mais sans nous arrêter à ce défaut, ne devons-nous pas convenir que la Sagesse parle ici un assez singulier langage? Les jeunes gens dûrent alors trouver cette morale très-commode; les femmes seulement pouvaient se plaindre de cette espèce de fatuité philosophique, qui érigeait en dogme le mépris de leur sexe; mais du vivant d'Helvétius, sa figure et ses qualités aimables excusaient tout auprès d'elles.

L'amitié entrait aussi pour quelque chose dans les calculs de bonheur d'Helvétius; mais de même qu'il avait regardé les femmes comme des êtres dévoués aux plaisirs de nos sens, et pour lesquelles nous ne devons avoir aucun égard, il traitait ses amis comme des animaux dont l'instinct peut nous être utile ou agréable : en un mot, il les comparait à des chiens. « Il y a des chiens, dit-il, bons à » une chasse, d'autres à d'autres chasses; pourquoi ne » prendrait-on pas des amis dont on se servirait, des uns » pour rire, d'autres pour raisonner; enfin, d'autres pour

» pleurer avec eux? » (*Pensées philosophiques d'Helvétius*, tome XIV, page 117; édition de Didot.)

A quoi conduisent toutes ces rêveries sur la vie heureuse? elles ne peuvent servir qu'à concentrer les hommes en eux-mêmes, et qu'à leur faire tout sacrifier au système qu'ils ont adopté; système qui les trompe toujours, puisque d'abord aucune théorie de ce genre n'a fait le bonheur de celui même qui l'a inventée, et qu'ensuite, quand elle conviendrait à tel ou tel individu, elle ne pourrait s'appliquer à tous, à raison de la différence des caractères et des situations.

Les vrais philosophes, tant anciens que modernes, n'ont point cherché à isoler ainsi l'homme dans l'espoir d'une félicité idéale; ils se sont attachés à lui inspirer des vertus qui pussent le soutenir dans les peines inséparables de la vie humaine : leur doctrine, d'accord avec la saine morale, s'est presque toujours bornée à prémunir ceux que l'on croit heureux, contre une trop grande confiance dans une fortune qu'un instant peut renverser, et à soutenir le foible, soit par l'espoir d'un meilleur sort, soit en lui faisant apprécier les charmes et la tranquillité d'un état qui n'excite ni la haine, ni l'envie. La philosophie chrétienne, beaucoup plus élevée, a placé dans une autre vie, et le dédommagement qui est dû à l'infortuné, et le juste abaissement de celui qui a abusé du bonheur. « Heureux ceux qui pleurent, » a dit Jésus-Christ dans le premier discours qu'il a pro» noncé; heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront » consolés. » Cette ressource vraiment divine, ouverte aux malheureux, a étendu sur l'humanité entière le bienfait de l'espérance et de la consolation. Désormais la sagesse humaine n'a plus été seulement le partage de quelques initiés. Epurée par la doctrine divine, elle a pu se répandre sur les hommes de tous les états, les suivre

dans toutes les situations, et les préserver également du désespoir que les grands malheurs peuvent faire naître, et de l'oubli auquel de grands succès peuvent entraîner.

Si l'on consent pour un moment à ne point s'appuyer sur les bases inébranlables de la religion chrétienne, on trouvera que notre raison peut suffire pour reconnoître une Providence qui a réparti entre tous les hommes, à-peu-près dans une proportion égale, le bonheur et l'infortune, les dégoûts et les consolations. Cette idée, que l'expérience peut rendre familière aux personnes les moins exercées, ramène naturellement à la doctrine de l'Evangile; ce qui prouve que les grandes vérités morales n'ont pas besoin, pour être développées, des subtilités de la philosophie moderne.

L'habitude des jouissances en détruit le charme; l'habitude des souffrances les rend moins douloureuses : voilà en peu de mots l'idée de la balance que la Providence a établie entre les hommes qui, par leur naissance et par leur état, semblent au premier coup d'œil placés sur la terre dans des situations si différentes. En ne prenant pour objet de comparaison aucun de ces êtres dégradés par leurs vices, et qui portent avec eux les tourmens d'une conscience agitée, on conviendra facilement que nul homme, quelque riche et quelque puissant qu'il soit, n'est parfaitement heureux, et que nul homme, quelles que soient ses infortunes, n'est tout-à-fait misérable. La médiocrité dont parle Horace, jouit et souffre comme la pauvreté et l'opulence; et, dans ces différentes positions, mille circonstances particulières à chaque individu, telles que les relations de famille, d'amitié et de devoir, l'organisation physique et les passions, influent plus ou moins sur le bonheur. Pourquoi cet homme, si heureux en apparence, comblé d'honneurs et de richesses, entouré de flatteurs qui

lisent dans ses yeux ses moindres desirs, trouve-t-il l'ennui au milieu de toutes les jouissances que peut inventer la délicatesse du luxe ? c'est que l'habitude lui a rendu ces plaisirs insipides. Pourquoi tel autre qui, par un travail excessif, peut à peine soutenir sa famille, et tremble à chaque instant de perdre ses foibles ressources, ne succombe-t-il pas à son malheur? c'est de même que l'habitude l'a fortifié contre l'infortune, et que les plus légers adoucissemens, d'autant plus agréables qu'ils sont plus rares, entretiennent son espoir et l'aident à supporter son sort. Mais où la main bienfaisante de la Providence se fait sur-tout remarquer, c'est dans ces personnes que les révolutions des empires précipitent quelquefois du faîte de la grandeur dans les plus affreuses infortunes : il est rare que leur courage n'égale pas leur malheur. On a vu des hommes, des femmes même, qui, par leur délicatesse excessive, faisaient penser qu'ils seraient incapables de supporter les moindres revers; on les a vus, dis-je, supporter avec calme les peines les plus cruelles : une fermeté qu'ils n'auraient jamais cru trouver en eux-mêmes, s'est développée au moment où ils en ont eu besoin. L'histoire est pleine de ces exemples de résignation et de constance.

Il résulte de ce que nous venons de dire, que le bonheur parfait n'existe pas sur la terre; mais que le malheur n'y est pas aussi grand que le soutiennent quelques philosophes chagrins. Dans quelque état que l'on soit, le bonheur de l'homme ne se trouve pas dans les jouissances que peuvent donner les passions ; mais il se trouve, ainsi que le pense le chancelier d'Aguesseau, dans l'accomplissement des devoirs et dans le calme d'une conscience pure. De ce principe incontestable une fois admis, découle une morale absolument conforme à l'esprit de la religion chrétienne : si l'on y joint l'espoir d'une autre vie, et les

idées de perfection répandues dans les livres saints, toutes les exceptions disparaîtront, toutes les objections seront levées, et il sera démontré que dans quelque situation que se trouve l'homme vertueux, il ne manquera jamais d'appui, ni de consolation.

Les siècles d'Auguste et de Senèque ont, comme on l'a dit souvent, plus d'un rapport avec le siècle de Louis XIV et celui d'Helvétius. De même que l'on vit à Rome la littérature s'élever à son plus haut degré de perfection, la philosophie se concentrer dans les principes éternels de la saine morale, pour tomber ensuite l'une et l'autre dans le mauvais goût et dans les erreurs de l'esprit sophistique; ainsi nous avons vu les préceptes de nos grands maîtres oubliés, leurs chefs-d'œuvre abaissés, et une secte orgueilleuse s'élevant sur leurs ruines, établir de nouveaux systèmes en littérature et en philosophie. A Rome, un grand critique arrêta pour quelque temps cette dégradation; en France, nous avons eu le même exemple : un moderne Quintilien a paru parmi nous, et la plus belle partie de sa vie a été consacrée à la défense du goût et des bons principes. Puissent ses préceptes se graver dans l'esprit des jeunes gens! Nous pensons qu'on ne peut mieux les répandre et les développer, qu'en multipliant les parallèles du genre de ceux que nous avons esquissés. Il résulte de ces rapprochemens une opinion que tout esprit juste ne peut rejeter, et qui se dirige naturellement contre tout ce qui est faux en littérature, en philosophie et en morale.

P.

Dictionnaire historique, littéraire et bibliographique des Françaises et des Étrangères naturalisées en France. Un vol. in-8°. Prix : 6 fr., et 7 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez *Treutell* et *Würtz*, libraires, quai Voltaire; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Madame Fortunée Briquet a conçu le beau dessein d'élever un monument à la gloire de son sexe. Je tremble que son ouvrage ne serve à un dessein tout contraire. Des gens malins, qui n'aiment pas que les femmes soient si célèbres, tourneront contre elles-mêmes ce Dictionnaire fait pour les illustrer, et ils en tireront la preuve qu'elles ne sont pas propres à l'étude et à la gloire des lettres. Ils diront que presque toutes celles dont madame Briquet a pris la peine de déterrer les noms et les ouvrages, n'ont pu, avec tout leur esprit, se tirer de l'obscurité, et que dans le petit nombre de femmes qui ont eu des succès plus marqués et plus durables, on a la douleur d'en trouver très-peu qui aient possédé les vertus et le mérite propre de leur sexe ; d'où il suit que les unes se sont tourmentées inutilement pour se rendre illustres, et que les autres eussent mieux fait de ne pas le devenir. Voilà comme ces critiques mal intentionnés retourneront tout ce bel ouvrage. Il est bon d'examiner un peu la force de ces assertions, ne fût-ce que pour prévenir madame Fortunée Briquet contre de si dangereux ennemis de sa gloire littéraire.

De toutes les femmes, celle à qui la postérité a reconnu le talent le plus vrai, le plus brillant, le plus original, la seule qui ait atteint la perfection dans un genre difficile,

est Sapho, et Sapho est l'exemple le plus terrible du délire que la poésie, jointe à l'amour, peut allumer dans un jeune cerveau. Ce qui fait la beauté de ses odes, c'est que la passion toute seule semble les avoir dictées, et cette passion fit tous ses malheurs. Il eût sans doute été à souhaiter pour elle de n'avoir ni ce talent, ni cette gloire, et il paraît difficile de nier que son sort ne soit plus propre à détourner les femmes de la carrière des lettres qu'à les y engager. Mais Sapho fut un être à part; Sapho était Grecque, et il nous faut des exemples plus rapprochés de nos yeux.

Nos critiques ne manqueront pas de citer celui d'Héloïse, et ils feront remarquer que madame Briquet parle avec un enthousiasme dangereux des talens de cette belle fille, et de l'usage qu'elle en fit. Il faut se garantir de cette séduction, et ne pas s'imaginer qu'elle ait fait honneur aux lettres ni à la France, parce qu'elle a écrit à son amant trois épîtres dans une langue que les femmes ne connaissent pas ordinairement, et dans un style qu'elles ne doivent pas connaître. Madame Briquet assure qu'à dix-sept ans Héloïse savait parfaitement l'hébreu, le grec et le latin. Il fallait peut-être se contenter de dire qu'elle avait quelque teinture de ces langues, et il faut la plaindre d'avoir eu tant d'esprit inutile, et tant de connaissances dangereuses. Son exemple ne peut servir qu'à détourner les parens de donner des précepteurs à leurs filles. Tout le monde sait comment le chanoine Fulbert fut trompé, pendant qu'il disait son bréviaire, par le grand savoir de sa nièce; et la manière dont il s'en vengea fait frémir. Les études et les connaissances d'Héloïse, que madame Briquet admire tant, n'aboutirent qu'à lui faire perdre son honneur, à ravir à son oncle tous ses biens, et quelque chose de mieux à Abailard. Ne voilà-t-il pas une bonne preuve de l'utilité de

la littérature pour les dames ? Et le Dictionnaire de madame Briquet, qui rappelle ces circonstances, ne fournira-t-il pas un malin plaisir aux ennemis du beau sexe ?

Mais que sera-ce si l'on attaque madame Briquet elle-même, et si on lui fait voir qu'elle calomnie l'abbé Suger, en l'accusant d'avoir ôté le prieuré d'Argenteuil à Héloïse par ambition ? Comment voulez-vous, madame, que cet abbé, à qui tous les historiens, jusqu'à l'abbé Raynal, donnent un caractère de modération et de justice, et qui fut intègre, même à la cour et dans la place de premier ministre, soit allé chasser des religieuses de leur monastère pour s'en emparer ? Vous n'en faites pas seulement un ambitieux, mais un fourbe et un calomniateur. Vous dites qu'il s'autorisa de vieux titres du VII^e^ siècle pour consacrer cette spoliation, et vous ajoutez qu'il accusa les religieuses de vivre scandaleusement. Cela est affreux ! mais le premier de ces moyens excluait la nécessité de l'autre. Aimez-vous mieux croire qu'avec de bons titres dans les mains, il ait encore calomnié à plaisir et par surabondance de précautions ? L'aimable supposition ! autre bonne fortune pour nos critiques.

De toutes les femmes françaises, celle qui a eu la réputation la plus étendue, comme bel-esprit, est madame Deshoulières. Elle avait une extrême et dangereuse facilité de faire des vers, qui l'entraîna dans le métier d'auteur. Je ne sais si son génie l'y portait, mais ses poésies ont plus d'art que de naturel, et plus d'esprit que de sentiment. Sa versification est généralement faible et prosaïque. Ses ouvrages, à tout prendre, ne sont guères au-dessus du médiocre, et lorsqu'elle voulut sortir de la pastorale pour s'élever au tragique, le public l'avertit de revenir à ses moutons. Quoique les connaisseurs sentent très-bien cette médiocrité, cela n'empêchera pas que chez une nation

aussi polie et aussi galante que la nôtre, on ne se fasse un devoir de porter très-haut le talent de madame Deshoulières. Il ne faut pas que cette admiration enivre madame Fortunée Briquet. Les femmes sont comme les princes, on les adore et on les trompe. Il est triste de penser que si madame Deshoulières eût résisté au penchant d'écrire qui l'a rendue celèbre, elle eût vécu plus heureuse et plus estimée. On ne lui reprocherait pas d'avoir cabalé pour mettre Pradon au-dessus de Racine, et d'avoir fait un sonnet aussi indigne de la pureté de son goût que de la bonté de son cœur.

Madame Briquet fait ici un rapprochement singulier. « Si madame Deshoulières se déclara contre la *Phèdre* de » Racine, cette conduite rappelle le jugement que Boileau » porta de *Rhadamiste.* » Ah ! madame Briquet, à quoi pensez-vous, et que diront nos critiques ? D'abord ils vous observeront qu'il est très-incertain que Boileau ait pu juger *Rhadamiste,* attendu qu'il était mort neuf mois avant que *Rhadamiste* parût (1). Ils vous diront que ce conte n'a d'autre fondement qu'une anecdote rapportée par M. de Monchesnai, dans le *Boléana,* et qu'une anecdote n'est pas une preuve. Mais, en le prenant pour vrai, Boileau, à la rigueur, aurait pu trouver *Rhadamiste* mal écrit, sans que cela justifiât madame Deshoulières d'avoir préféré la *Phèdre* de Pradon à celle de Racine. Enfin Boileau n'a pas cabalé contre Crébillon, il n'a pas fait de sonnet pour décréditer *Rhadamiste,* il n'a pas insulté l'actrice qui représentait Zénobie, pour faire tomber la pièce plus sûrement. Cela fait une terrible différence. Madame Briquet le sent bien, mais son cœur souffre de voir la gloire

(1) Boileau est mort le 13 mars 1711, et *Rhadamiste* fut représenté pour la première fois le 14 décembre de la même année.

littéraire de son sexe obscurcie par de telles ombres. Je lui cite cependant les plus illustres. Essayons de la consoler en lui parlant de madame de Sévigné, qui joue un si grand rôle dans son Dictionnaire.

Malheureusement les critiques vous observeront encore que madame de Sévigné ne peut pas être regardée comme femme de lettres ni comme auteur. C'est une femme de beaucoup d'esprit qui laisse courir sa plume dans un commerce d'amitié, où la liberté, l'enjouement et l'effusion font toute son éloquence. Quoiqu'elle écrive d'une manière charmante, ce n'est pas un modèle dans l'art d'écrire, ce n'est pas même, comme on le dit souvent, un modèle de style épistolaire; et quiconque, en écrivant des lettres, voudrait former son style sur le sien, se rendrait ridicule. Bien loin de chercher à écrire comme elle, la perfection, dans ce genre, consiste à s'abandonner à son cœur et à son tour d'esprit naturel. En un mot, madame de Sévigné n'a pas écrit pour le public. Cependant elle n'est pas exempte des petites prétentions et de la vanité caustique du bel-esprit. Il y a quelquefois bien de la malignité dans ses railleries. Nicole et Pascal, qu'elle lisait tant, n'auraient sûrement pas approuvé qu'elle exerçât la légéreté de sa plume aux dépens de la charité; et ce qui pourrait faire croire que son goût et son caractère n'étaient pas solides, c'est qu'après avoir décrié avec entêtement les meilleures pièces de Racine, elle porta *Esther* aux nues, pour faire sa cour à madame de Maintenon. N'est-il pas bien étrange que les femmes les plus sensées et les plus spirituelles n'aient pu hasarder quelque jugement en littérature, sans s'exposer à commettre une injustice ou une erreur qu'elles ont presque toujours eu le mérite de soutenir avec une constance opiniâtre ? Cela est désolant! Tournons-nous d'un autre côté.

Madame Briquet veut-elle que nous examinions si la science nous réussira mieux que le bel-esprit ? Quel critique oserait ne pas respecter madame Dacier ? qui ne sent, en la lisant, tout le poids de son érudition ? Ce qui prouve qu'elle avait autant de jugement que de savoir, c'est qu'elle avait fait sa devise d'une maxime de Sophocle, qui dit que *le silence est l'ornement d'une femme*; et c'est en vertu de cette maxime, que madame Dacier publia cette foule d'ouvrages grecs et latins qu'elle a traduits et enrichis de ses commentaires. Son respect pour l'antiquité était si grand, qu'elle voulut faire l'expérience d'un ragoût dont elle avait trouvé la recette dans un auteur grec du deuxième siècle. Ce fut le plus beau jour de la vie de M. et de madame Dacier : tous deux faillirent en crever; il fallut suspendre ce petit dîner à l'antique, mais leur vénération pour les anciens n'en fut point ébranlée. Avec ces grandes qualités, dont madame Briquet ne dit rien, le malheur voulut que, par une sorte de fatalité attachée à l'érudition, madame Dacier ne put acquérir les qualités d'un homme, sans prendre, s'il est permis de le dire, les travers du pédant. Elle défendit Homère avec l'emportement et la dureté d'un maître d'école. Madame Briquet dit que cette *intrépidité* était peut-être nécessaire à la cause du bon goût. Je ne sais s'il était nécessaire que, pour justifier un poète grec d'avoir fait dire des injures à ses héros, madame Dacier en dît elle-même; mais je sais bien que La Motte eut de bonnes raisons pour ne pas goûter cette justification. Tout le grec que savait madame Dacier lui fit moins d'honneur que l'ignorance ne fit de tort à son adversaire. Chose étrange ! ce fut une femme qui perdit la cause du savoir et du goût, faute de politesse; et ce fut un homme qui rendit l'ignorance aimable à force

d'aménité

d'aménité et de bon ton. Quel triomphe pour nos critiques ! Il semble qu'il n'y ait pas d'exemple plus propre à convaincre les femmes entêtées du bel esprit ou de la science, qu'elles ne sauraient y faire de progrès, sans s'exposer à perdre les qualités qui conviennent à leur sexe.

On aurait trop d'avantage si on voulait descendre dans les rangs inférieurs, et fouiller dans les passions obscures du cœur humain. Mais tout le monde connaît mademoiselle Barbier, qui vint à Paris faire des comédies et des tragédies si excellentes, qu'on les mit sur le compte de l'abbé Pellegrin, celui dont on disait : *Qu'il dînait de l'Autel et soupait du Théâtre.* Mademoiselle Barbier se mit dans la tête que Pellegrin travaillait à lui ravir la gloire de ses ouvrages. Pellegrin avait besoin de pain et non pas de gloire. Elle lui écrivit une lettre foudroyante; elle y mit même quelques injures, quoiqu'elle ne sût pas le grec et qu'elle n'eût pas lu Homère. Pellegrin répondit avec la même politesse que La Motte. Sa lettre est la meilleure et la plus douce leçon qu'on puisse donner à une femme tourmentée par son amour-propre. Elle produisit tout l'effet qu'on devait en attendre. Mademoiselle Barbier n'en écrivit que davantage. Elle poursuivit jusqu'à la fin de ses jours cette gloire qu'elle aimait, et qu'elle n'a pas obtenue. C'est le sort de presque toutes les femmes qui ont sacrifié leur repos à la célébrité littéraire; et la meilleure preuve, à ce qu'il paraît, qu'elles ne sont pas faites pour ce genre d'illustration, c'est qu'elles n'y sont point arrivées.

Voilà la dernière conclusion que nos critiques tireront du Dictionnaire de madame Briquet ; c'est un grand avantage qu'elle leur donne, d'avoir réuni sous leurs yeux cette multitude de femmes auteurs qui sont plongées dans l'oubli depuis des siècles. Peut-on se flatter que

madame Briquet les en tirera ? Elle a bien pu ramasser leurs noms dans son livre; elle a pu enfler leurs talens et dissimuler leurs fautes, mais fera-t-elle lire leurs ouvrages? Ah ! madame, chacun a assez de peine à faire lire les siens, sans s'embarrasser de ceux des autres. Songeons d'abord à faire lire votre Dictionnaire, c'est le plus pressant. Vous entrevoyez déjà une seconde édition, et vous promettez de la reconnaissance à ceux qui vous indiqueront des corrections à faire : ce prix réveille toute mon attention.

J'observerai donc à madame Briquet que le verbe *regarder* n'est pas un verbe neutre, et qu'elle ne doit pas dire, en parlant des auteurs qu'elle a consultés : « Je n'ai » cependant pas regardé qu'ils fussent toujours exempts » d'erreurs. » Et plus loin. « On regarde que, etc. » Elle ne doit pas non plus supprimer les articles dans les phrases suivantes: « Madame *** a publié *les* odes d'Anacréon. » Madame a fait l'apologie des dames. » Elle écrit : « On » doit à madame *** Saisons de Thompson, Madame » a composé Epître à etc. Entretiens de etc. Œuvres » poétiques, etc. » Elle dit, en parlant de la Cantate d'*Héro et Léandre* par madame Andréini : « *Elle n'est point caractérisée, comme celle de Marini, par un style sec et ampoulé.* Le mot *caractérisé* est là mal employé, parce qu'il se prend toujours en bonne part, et qu'il est synonyme d'*expressif*.

Je conseille également à madame Briquet d'éviter les longues phrases dans lesquelles le sens s'évanouit sous la multitude des mots, telles que celle-ci : « Ce roman qui » respire une saine morale, ne ressemble point à la plu- » part des productions de ce genre qui, en flattant les » passions, n'ont d'autre résultat que celui d'égarer le » cœur en séduisant l'imagination, et qui n'ont d'autre » mérite que la fécondité des écrits des Troubadours du

» XIe siècle. » Il est bien sûr qu'un ouvrage qui respire une saine morale, ne ressemble pas à des écrits sans morale.

Mon plus grand étonnement est que madame Fortunée Briquet ait laissé dans l'oubli une personne qui pouvait donner un grand lustre à son Dictionnaire. Cette personne est mademoiselle Aïssé, en l'honneur de qui on a fait les vers suivans :

> Aïssé de la Grèce épuisa la beauté.
> Elle a de la France emprunté
> Les charmes de l'esprit, de l'air et du langage.
> Pour le cœur, je n'y comprens rien ;
> Dans quel lieu s'est-elle adressée ?
> Il n'en est plus comme le sien,
> Depuis l'âge d'Or ou d'Astrée.

Ces vers sont très-médiocres, mais ils ont le mérite de la vérité. Mademoiselle Aïssé fit le charme des plus brillantes sociétés de Paris. C'était une jeune Circassienne qui fut prise à quatre ans par les Turcs, et amenée en France par un de nos ambassadeurs, qui lui fit donner l'éducation la plus distinguée. Nous avons de cette beauté un recueil de lettres, dont le style ne sent pas l'écrivain, mais qui annonce un esprit orné et une ame pleine de candeur. Par quelle raison les productions de cette charmante personne seraient-elles exclues du glorieux Dictionnaire de madame Fortunée Briquet, lorsqu'on y trouve les lettres philosophiques de madame Suard, et même les œuvres de Marie à la coque ?

G.

SPECTACLES.

Théatre de l'Impératrice.

(Rue de Louvois.)

C'est le Même, ou *la Prévention vaincue*, comédie en un acte et en prose de M. *Justin*.

On donne aujourd'hui, sur plusieurs théâtres, des

pièces qui, en vérité, ne sont guère plus achevées que les canevas dont les acteurs de la comédie italienne improvisaient autrefois le dialogue, et qui sont souvent bien moins piquantes. Telle est celle dont nous allons tâcher de rendre compte, et dans laquelle nous n'avons pu découvrir ni plan, ni conduite, ni intérêt, ni une situation comique, ni un mot saillant. Nous dirons plutôt ce que nous avons deviné, que ce que nous avons compris de l'intrigue.

Araminte, qui a la manie du bel-esprit, qui broche des romans, des comédies, des épîtres à son *carlin*, etc., est mère d'une jolie fille de Julie, dont le poete Célicourt et Lysimon, autre rimeur, sont amoureux. Le premier est reçu dans la maison sous le nom de Dorval, parce que celui de Célicourt (qu'on a mis à la tête d'un libelle où la mère est outragée) y est odieux. La jeune personne est seule dans le secret. Il est assez étonnant que Lysimon ignore le nom d'un homme qui est son rival en poésie et en amour, et qu'Araminte ne connaisse pas davantage l'amant de sa fille.

Quoi qu'il en soit, ce Dorval plaît assez à la mère. Une autre femme, des amies d'Araminte, et qui a quelque prétention sur le cœur du faux Dorval, annonce, dans la conversation, qu'on a joué, la veille, une pièce qui a réussi. Araminte est désolée quand on lui ajoute qu'elle est de Célicourt. Ces deux femmes s'amusent à faire la satire du siècle, et sur-tout celle de Paris. C'est une très-faible copie de l'excellent tableau qu'on trouve dans *le Méchant*, sur le même sujet.

Dans ce moment, arrive de la campagne Mondor, frère d'Araminte, qui vient lui proposer de marier Julie à Célicourt. Pour se débarrasser des importunités qu'elle essuye à cet égard, elle n'imagine rien de mieux que de donner sur-le-champ sa fille à Dorval; mais elle ignore

s'il a du goût pour Julie. Pour s'en assurer, elle lui déclare qu'elle est revenue de ses préventions contre Célicourt, et qu'elle en va faire son gendre. Le faux Dorval, croyant qu'il est reconnu, et ne pouvant soupçonner la feinte, se jette à ses genoux pour la remercier. Elle s'imagine qu'il veut la prier de ne pas donner sa fille à Célicourt, et lui déclare que ce n'était qu'un moyen employé pour découvrir s'il aimait Julie. Voilà le poète replongé dans une fâcheuse anxiété. Celle des spectateurs n'était pas moindre. On commençait à s'ennuyer de toutes ces invraisemblances, de tous ces misérables quiproquo ; on en desirait la fin, lorsqu'on a heureusement vu arriver le notaire. Il connaissait le prétendu Dorval. Le contrat est signé par tout le monde, et Araminte seule ignore que c'est Célicourt qui vient d'y figurer. Elle en est instruite par son amie et l'autre poète, qui arrivent à propos pour la désabuser, et ressortent à l'instant. « Nous n'avons » plus rien à faire ici, dit cette amie à Lysimon nous » avons tous deux notre congé. » Après qu'ils sont partis, Célicourt s'explique avec sa belle-mère, se défend d'être l'auteur du libelle qui l'a choquée, et assure que c'est l'ouvrage de son rival, qui le lui a méchamment imputé ; elle se laisse persuader, et finit en disant : « Qu'elle a trop aimé Dorval pour haïr Célicour. »

Ce mauvais roman a été très-bien joué. Tout le monde savait ses rôles ; ce qui n'arrive pas toujours à ce théâtre, et ce dont il faut tenir compte à des acteurs qui jouent toutes les semaines quelque nouveauté. Ils peuvent s'attribuer tout le succès de celle-ci, dont le sort a été quelque temps incertain. Elle a même essuyé quelques coups de sifflets au milieu des applaudissemens et des cris qui demandaient l'auteur, qu'on a nommé. Picard a eu soin d'annoncer que c'était son coup d'essai. C'est un titre à l'indulgence.

Théatre de l'Opéra-Comique.
(Ci-devant Feydeau.)

Les Trois Hussards, ou les Espiégleries de Garnison, en deux actes.

Ce titre ne promettait pas beaucoup, et ne promettait même rien au grand nombre des spectateurs qui se soucient très-peu de voir des *hussarderies* sur la scène. Il se joint à ce nom de hussards des idées qui ne sont pas analogues à celles qu'on aime à voir dominer sur le Théâtre de l'Opéra-Comique; et ces militaires inspirent communément moins de gaieté que de crainte et de respect. L'auteur n'a pas tenu plus que ne promettait son titre.

Le valet d'un des hussards annonce qu'ils viennent de commettre trois espiégleries. Son maître, qui est le boute-en-train, est sorti d'un rendez vous, en brisant la croisée Un autre, amoureux d'une jeune fille qui va se marier, afin de n'être pas troublé par son futur époux, a mis à la porte de celui-ci un écriteau pour annoncer que la maison est à louer, ce qui ayant attiré vingt importunités au propriétaire, l'a retenu chez lui. Enfin, tous trois revenant à heure indue, ont été arrêtés par une patrouille bourgeoise, qui a exigé qu'ils payassent la fenêtre cassée: ils se sont tirés d'affaire en se donnant pour les trois chefs de la troupe qui est en garnison; ils ont prié le caporal national de porter le mémoire du dommage causé, à l'un d'eux qui s'est dit le commandant.

Le caporal veint avec son mémoire trouver le véritable commandant. Celui-ci, qui est un homme de 60 ans, répond qu'il ne casse plus de vitres, et devine quels sont les jeunes gens qui ont usurpé trois noms qu'ils devoient

respecter. Il prescrit les arrêts à tous trois. Mais on est en carnaval : il se donne un bal superbe ; on apprend l'arrivée d'une femme à laquelle Linval fait la cour. Ils se promettent de *brûler* les arrêts, en dépit de la sentinelle mise à leur porte. Tous trois sont dans la même maison : l'un se sauve par une fenêtre ; il étoit naturel que les deux autres prissent le même chemin ; cependant, le second se fait emporter dans une valise, et le troisième s'évade par la cheminée.

Celui-ci revient par où il étoit parti, et fait grand peur au valet, qui lui demande s'il est brouillé avec les escaliers ; plaisanterie qu'on a trouvée fort mauvaise et qu'on a sifflée.

Linval a été au bal, travesti en femme : il ressemble extrêmement à sa sœur ; le commandant l'a pris pour elle, lui a dit des douceurs, et a ramené cette prétendue sœur chez son frère. Elle demande sa grâce et l'obtient aisément. Le commandant en est amoureux ; et tandis qu'elle va, dit-elle, voir son frère qui est couché, il délibère s'il doit demander sa main : il a cru remarquer qu'elle l'avoit regardé avec intérêt.

Cependant Linval, débarrassé de ses habits de femme, revient, remercie le commandant des attentions qu'il a marquées à sa sœur, de la bonté qu'il a eue de la reconduire dans sa voiture. Sur l'entrefaite, on apporte la valise : le domestique, en voyant le commandant qu'il ne savoit pas là, s'enfuit au plus vîte. Comme le porte-manteau est fort enflé et demeure debout, le commandant qui ne voit d'ailleurs que deux de ses hussards, soupçonne ce qu'il renferme, s'en approche, le déboutonne, et y trouve le troisième espiègle. Il lui dit qu'il sait très-bien qu'il a été au bal, en masque, avec ses deux camarades ; qu'il les a tous reconnus. Quoi ! répond le hus-

sard, vous avez deviné Linval sous ses habits de femme? — Ah! je suis pris pour dupe, dit à part le commandant; mais le tour est bon. — Les jeunes gens le prient de mettre fin à leurs arrêts. Il résiste, on lui fait observer que lui-même avoit fait un tour semblable. — Moi? — Vous. — Allons, vous voulez rire. — Vous nous l'avez raconté vous-même. — Ma foi, ils ont raison; il y a quarante ans....., et il leur pardonne.

On n'a demandé ni l'auteur des paroles, ni celui de la musique. Au reste il y a peu de musique dans cette pièce; c'est presque une comédie ordinaire. Je suis persuadé qu'elle eût réussi aux boulevards, chez la Montensier, et peut-être même à Louvois. La scène où le commandant en conte à Linval qu'il prend pour la sœur de ce jeune homme, est très-plaisante. Gavaudan était très-bien sous ses habits de femme, et a joué parfaitement; ce qui rendait l'illusion complète. Il y a encore une autre scène très-bien rendue par M. Lesage, qui fait le rôle d'un niais dont on avait affiché la maison à louer, et qui vient se plaindre du tour qu'on lui a joué, et de ce qu'on voulait lui souffler sa maîtresse, qu'il prétend être *une vestule*.

Linval est un petit roué assez gai; il a *une brigade* de créanciers. Il leur donne à tous *pour hypothèque* une tante fort riche dont il doit hériter, et dont il a mangé d'avance la succession. *Sa dette est mauvaise, mais son cœur est fort bon*; c'est-là le refrain d'une ariette; on est obligé de deviner ce qu'il veut dire. L'auteur, comme les gens du peuple, emploie quelquefois le mot de *créance* pour celui de *dette*; ce qui forme des équivoques, ou des contre-sens. Les paroles chantées sont de la plus grande faiblesse.

Ce qui a nui principalement au succès de cet opéra, ce qui contribue à l'assombrir, c'est qu'au milieu de sept à huit hommes, on ne voit qu'une seule femme; encore

n'est-ce qu'une soubrette qui ne fait qu'une courte apparition pour dire à Linval que sa tante se plaint de ce qu'elle ne le voit plus. Néanmoins on a tout écouté sans ennui, et si la pièce n'a pas réussi, on ne peut pas dire aussi qu'elle soit tombée. De plus médiocres se soutiennent sur plus d'un théâtre. C'est quelque chose que deux jolies scènes dans un petit opéra.

ANNONCES.

Nouveau Dictionnaire Français-Latin, à l'usage des commençans, enrichi des meilleures expressions en l'une et l'autre langues, et mis dans un ordre très-facile et très-méthodique. Un vol in-8° de 14 pag. Prix : 5 fr., et 7 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Calixte Volland, libraire, quai des Augustins, n. 25.

Trois ans de la Vie et des Voyages du valaisan Bernard, ou les plus courtes Folies sont les meilleures. Prix : 2 fr., et 2 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Jusserand, libraire, rue de la Vieille-Bouclerie, n. 130, près le pont Saint-Michel.

Traité de la Propriété exclusivement stimulante de l'Opium, contenant de nouvelles idées sur la nature de l'Inflammation, des Convulsions, de la Veille et du Sommeil, etc. Par J. F. Chortet, l'un des rédacteurs du journal de la Vraie Théorie Médicale, et auteur de plusieurs ouvrages sur le système de Brown. Un vol. in-8°. Prix : 2 fr. 25 c., et 2 fr. 75 c. par la poste.

A Paris, chez Allut, imp.-lib. et prop. de l'ouvrage, rue Saint-Jacques, n. 611, vis-à-vis le Prytanée, et rue de l'Ecole de Médecine, n. 30; et chez Levrault et Schœll, libr., rue de Seine, hôtel de Larochefoucault; et à Strasbourg.

Pomponius Mela, traduit en français sur l'édition d'Abraham Gronovius, le texte en regard de la traduction; avec des notes critiques, géographiques et historiques, qui ont pour objet de faciliter l'intelligence du texte, et de justifier la traduction; de mettre en parallèle les opinions des anciens sur les principaux points de géographie, de chronologie et d'histoire, et de présenter un système complet de géographie comparée. Par C. P. Fradin. Trois vol. in-8° de plus de 1,600 pag.; caractères cicéro, petit romain et petit-texte, avec deux cartes géographiques. Prix, papier carré fin, 16 fr. 50 c., et [illegible] fr. 50 c. par la poste; papier coquille superfine, 20 fr., et 25 fr. par la poste.

A Paris, chez Catineau, rue de la Commune.

A Paris, chez Charles Pougens, quai Voltaire, n. 10;

Code civil des Français, avec les Discours des orateurs du gouvernement. Edition très-soignée en petit-texte, format petit in 8°., imprimée sur l'édition officielle du Bulletin, en 2,281 articles. Le texte est précédé de la constitution de l'an 8. des Sénatus-consultes organiques des 16 thermidor an 10 et 28 floréal an 12, de la loi

sur le notariat; de celle sur le rétablissement des écoles de droit; de la loi sur les commissaires-priseurs et de toutes les loix transitoires. Le tout est terminé par la loi relative à la classification des articles du code civil des Français, par une table des matières et par un tableau qui indique combien de jours après la promulgation d'une loi à Paris, cette promulgation est aussi censée faite dans chaque chef-lieu de département, et par la liste des fautes qui se trouvent dans l'édition officielle. Cette édition, dont on garantit l'exactitude, est d'un quart plus considérable que toutes celles qui existent. Le texte, en 2 vol. réunis en un seul, forme 548 pages d'impression. Les Discours, en 3 vol. réunis en deux, forment 816 pages d'impression. Prix: *Broché à Paris*, Savoir: le Texte, en beau papier collé, 3 francs; les Discours, *id.* 5 francs. *Franc de port pour les départemens.* Savoir: le Texte, 4 fr., les Discours, 6 fr. 50 c., et les Discours avec le Texte, 10 fr.

A Paris, chez Everat, impr.-libr., rue du Bout-du-Monde, n°. 142.

Abrégé de la Nouvelle Géographie universelle, descriptive, historique, industrielle et commerciale, de William Guthrie. Quatrième édition, soigneusement revue, corrigée et considérablement augmentée; avec les derniers changemens survenus en France, en Europe et dans les autres parties du monde; ornée de onze cartes enluminées; ouvrage à l'usage des lycées et écoles secondaires. Un fort vol. in-8°. de 715 pages, imprimé en petit-romain et petit-texte; avec un grand nombre de tableaux qui offrent au premier coup-d'œil les divisions de chaque pays. Prix, broché: 7 fr. 50 c., et 9 fr. franc par la poste.

A Paris, chez Hyacinthe Langlois, libraire pour la géographie, l'histoire, les belles-lettres, quai des Augustins, n°. 67, près le Pont-Neuf.

On trouve, chez le même libraire, la troisième édition de *la Géographie complète*, du même auteur. Neuf vol. in-8°., et un atlas in-f°. Prix, broch.: 39 fr., et 45 fr. par la poste.

Le Buffon de la Jeunesse, ou Abrégé de l'Histoire des trois règnes de la nature; ouvrage élémentaire, à l'usage des jeunes gens de l'un et l'autre sexes, et des personnes qui veulent prendre des notions d'histoire naturelle; orné de 67 planches représentant beaucoup de figures. Rédigé par Pierre Blanchard. Troisième et jolie édition. Cinq vol. in-12. Prix: 12 fr., et 16 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez le Prieur, libraire, rue des Noyers, n°. 22.

Voyage à la Chaussée d'Antin; par un habitant du faubourg Saint-Marcel; avec cette épigraphe:

Quid vetat frontem solvere magis.

Prix: 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Marchand, libraire, palais du Tribunat, galerie de bois, n°. 188, et passage Feydeau, n°. 24.

Les Bouquets de Famille, ou les Hommages de l'Amour, de l'Hymen et de l'Amitié; recueil de chansons pour fêtes, mariages, anniversaires, etc. Un vol. in-18, fig. Prix: 1 fr., et 1 fr. 25 c. par la poste.

A Paris, chez Pillot aîné, libraire, sur le Pont-Neuf, n. 5.

N. B. On trouve à la même adresse *le Chansonnier des Dames*. Un vol. in-18; fig., même prix.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois*, n°. 42.

NOUVELLES DIVERSES.

Constantinople, 19 *juin* : Il est encore passé depuis quelque jours par le canal plusieurs bâtimens russes ayant des troupes à bord ; ils se rendent dans les Sept-Isles unies où il règne, dit-on, une fermentation qui fait craindre une insurrection générale.

Cette apparition d'un si grand nombre de vaisseaux de guerre russes a fait aussi beaucoup de sensation dans cette capitale. Elle a donné lieu à plusieurs conférences entre les ministres de quelques cours étrangères et le reiss-effendi. On n'a pas oublié les projets de l'impératrice Catherine ; et l'on sait que s'ils n'ont pas été mis à exécution, c'est moins la volonté qui a manqué que l'impossibité de concilier ce plan avec le système d'équilibre général, et la crainte d'éprouver une opposition énergique de la part des puissances intéressées au maintien de la balance de l'Europe.

Au reste, lorsque l'ambassadeur russe a demandé le libre passage de plusieurs vaisseaux de guerre par le détroit des Dardanelles, la Porte a répondu que comme l'empereur de Russie étoit en paix avec toutes les puissances, ce passage ne pouvoit lui être refusé ; mais que si ce monarque se trouvoit en guerre avec l'une ou l'autre de ces puissances, sa hautesse ne pourroit permettre que les vaisseaux de guerre russes passassent le canal ; que ce seroit violer la neutralité que la sublime Porte étoit résolue d'observer religieusement.

On mande de Pétersbourg : Les grandes manœuvres commenceront un mois plutôt qu'il n'avoit d'abord été décidé. Le 6 août, les régimens seront rassemblés au camp entre Peterhoff et Oranienbaum ; les généraux qui commanderont les différentes divisions ne sont pas encore nommés, ou du moins ne sont pas connus.

Le 27 de ce mois, S. M. l'empereur est allé à Oranienbaum, d'où il a dû se rendre à Cronstadt pour inspecter la flotte, ainsi que les bataillons de la marine.

Suivant les nouvelles de Suède, le roi ne retournera pas encore l'hiver prochain dans cette résidence, et passera, dit-on, une partie de cette saison à Stralsund.

On lit dans la dernière gazette de Bamberg l'article suivant de Berlin, en date du 8 juillet :

« Nous avons enfin assuré notre système de neutralité, qui a été reconnu par la Russie ; aussi remarque-t-on que l'arrivée et le départ des courriers n'est plus si fréquent qu'il l'a été il y a quelque temps. Quels que soient donc les événemens qui pourraient se préparer, nous en resterons toujours tranquilles spectateurs. On prétend, au reste, savoir ici que l'Angleterre montre quelques dispositions pacifiques, etc. »

Londres : Le message suivant de S. M. a été porté à la chambre des communes, le 6 juillet.

« S. M. se reposant sur le zèle et l'affection de ses fidelles communes, et considérant qu'il est de la plus haute importance de pourvoir aux besoins qui n'auraient pas été prévus, desire que cette chambre la mette à même de prendre toutes les mesures qui pourront être jugées nécessaires pour combattre et faire échouer les entreprises et les desseins de ses ennemis, ou pour faire face aux besoins que des circonstanees imprévues pourraient faire naître. »

Ce message n'est autre chose que la demande d'un crédit que S. M. avait coutume de faire à la fin de chaque session pour les besoins du service pendant la vacance du parlement. M. Pitt a proposé d'ouvrir, à cet effet, un crédit de 2,500,000 liv. sterlings pour les besoins qui n'avaient pas été prévus et qui pourraient survenir. Cette proposition a été adoptée.

Un autre membre a fait, dans la même séance, la motion d'ouvrir au roi un semblable credit de 800,000 livres sterlings pour le compte de l'Irlande. Cette nouvelle proposition a passé également dans la chambre.

Une lettre de Lisbonne porte que l'amiral Linois a brûlé sept bâtimens des Indes orientales, et en a pris deux autres près de l'Isle du prince de Galles.

Le *Morning-Post* annonce que M. Pitt ne jouit pas d'une bonne santé.

La hausse des fonds avait réveillé depuis quelques jours les bruits de paix ; mais comme ces bruits ne sont appuyés sur aucune donnée positive, on ignorait s'ils devaient être attribués à la hausse des fonds, ou la hausse des fonds aux bruits de paix. En même temps, ceux d'une prochaine invasion se renouvelaient plus que jamais ; toutes les lettres de la côte annonçaient que les préparatifs de l'ennemi

étaient achevés. Le nombre des volontaires en activité de service était de 160 à 170 mille.

Les nouvelles de Dublin annoncent que de nouveaux troubles se sont manifestés en Irlande, et que les mécontens ont formé une nouvelle réunion dans le comté de Kildare. On lit dans un Journal de Dublin, que plusieurs personnes y ont été arrêtées comme espions, et on nomme parmi elles un certain Patrik Dayle, qui a joué un grand rôle dans la rebellion de 1798 : on a aussi répandu plusieurs écrits séditieux.

Un papier de NewYorck annonce que tous les blancs qui se trouvaient au Cap-Français, y ont été impitoyablement massacrés, le 20 avril dernier, sans distinction d'âge ni de sexe ; que le massacre a duré trois jours et trois nuits ; qu'avant cette horrible catastrophe, Dessalines avait fait mettre l'embargo sur tous les bâtimens américains qui se trouvaient dans le port, et qu'au départ des derniers avis, partis le 29 avril, cet embargo n'étoit point encore levé.... Les frégates française *la Didon* et la *Cybèle*, de 44 canons, sont arrivée en Amérique, venant de la Guadeloupe.

Une querelle s'est élevée entre le prince de la Paix et M. Frère, notre ambassadeur ; elle a été poussée au point que le secrétaire de la légation anglaise à Lisbonne a été chargé de porter à Madrid un message qui probablement fera revenir M. Frère.

Les lettres de la Jamaïque annoncent que le gouvernement espagnol a donné aux vaisseaux de toutes les nations, la permission, pendant six ans, d'importer des nègres dans l'île de Cuba. Les mêmes lettres parlent des remontrances très-vives que l'amiral Duckworth a faites auprès du gouverneur de l'île de Cuba, sur la permission qu'il avoit donnée aux corsaires français de conduire leurs prises dans cette colonie espagnole.

De Ratisbonne. A la séance de la diète du 13 juillet, les ministres de S. M. I. et R. ont fait verbalement une déclaration ainsi conçue :

« Les légations impériale et royale ont reçu ordre de déclarer à MM. les ministres, leurs collègues, ce qui suit :

» S. M. I. et R. partage entièrement la confiance de S. A. S. E. de Bade dans les sentimens et dispositions amicales de la France envers le corps germanique. C'est sur cette confiance qu'étoit fondé l'espoir que S. M. avoit conçu d'abord, que la cour de France seroit disposée à satisfaire à la demande amicale qui lui avoit été faite par

l'Empire, en donnant des éclaircissemens tranquillisans sur les événemens d'Ettenheim et d'Offenbourg, d'autant plus que ces événemens peuvent être rangés dans la classe de ceux sur lesquels les grandes puissances liées par l'amitié la plus étroite, n'ont jamais fait difficulté de donner des explications.

» Comme, en considérant la chose sous son véritable point de vue, S. M. ne peut craindre que la démarche proposée, au lieu de faire cesser les inquiétudes, entraîne après elle des suites fâcheuses, elle est d'avis, en ce qui la concerne, que les délibérations sur cet objet peuvent être entamées sans difficulté à la diète, conformément à la demande qui en a été faite. En conséquence, les ministres de S. M. I. et R. ont ordre d'émettre leurs votes, conformément aux déclarations qu'ils ont faites le 14; mais seulement en cas que les nouvelles instructions parvenues aux autres ministres, soient d'une nature telle que la délibération puisse être ouverte sur cet objet.

PARIS.

— L'empereur a rendu, le 14 messidor, un décret concernant les *Monts-de-Piété* et les *Maisons-de Prêt*; à l'avenir, le Mont-de-Piété de Paris sera régi au profit des pauvres; quant aux Monts-de-Piété et Maisons-de-Prêt des départemens, les préfets adresseront le plutôt possible au ministre de l'intérieur, pour être soumis à S. M., en conseil d'état, les propositions d'établir et d'organiser ces sortes d'établissemens au profit des pauvres, dans les lieux où il pourra convenir d'en former.

— Les 11 et 18 prairial dernier, le conseil d'état a rendu l'avis suivant, sur le renvoi qui lui a été fait de la question de savoir si les émigrés ou absens rentrés peuvent attaquer les actes de divorce faits pendant leur disparition: vu les dispositions des lois du 20 septembre 1792, celle de la loi du 26 germinal an 11, relatives aux divorces faits, et aux demandes formées antérieurement à la publication de la loi du 30 ventose précédent sur les divorces; vu pareillement les dispositions du sénatus-consulte du 6 floréal an 10, « est d'avis que les émigrés ou absens ne peuvent attaquer les actes de divorce faits pendant leur disparition; Les actions qu'ils intenteraient à ce sujet seraient égale-

ment contraires au texte et à l'esprit des lois précitées, et elles tendraient à perpétuel une agitation et des souvenirs qu'il faut au contraire éteindre le plutôt possible. Les émigrés et absens ne peuvent examiner que le point de fait, s'il existe un acte de divorce revêtu de sa forme extérieure et matérielle; mais ils ne peuvent jamais être recevables à remettre en question l'affaire, et à discuter les causes de divorce. Il n'est pas à présumer que les tribunaux méconnoissent cette intention précise de notre législation; et s'ils s'en écartaient, le tribunal de cassation ne balancerait pas à les y rappeler. »

— L'empereur est à Boulogne; l'impératrice aux eaux d'Aix-la-Chapelle. Le général Coulincour est un des huit officiers de la maison de S. M. désignés pour l'accompagner dans ce voyage.

— On mande de Boulogne, le 5 thermidor: « L'ouragan que nous avons éprouvé dans la nuit du 1er au 2 de ce mois, a dû se faire sentir très-loin. Plus de cent bâtimens de la flottille étaient en rade; les accidens ont été très-peu considérables en comparaison de ce qu'on avait à craindre d'un coup de vent aussi subit et aussi inattendu dans la saison. Nous avons cependant perdu deux chaloupes canonnières et deux péniches, c'est-à-dire, qu'elles ont été mises hors de service; elles ont échoué sur les sables et entre les roches, de manière qu'il n'a pas été possible de les relever. On a sauvé l'équipage, les agrêts, les munitions et l'artillerie.

— Les gabarres de la république *la Joie et la Charente*, expédiées de Bordeaux à Bayonne, ont été rencontrées à la hauteur de *la Texte*, par une frégate anglaise et un vaisseau rasé. Malgré l'extrême disproportion de force, il s'est engagé un combat qui a duré trois quarts-d'heure, et dans lequel l'ennemi a été fort maltraité. Les com-

— Les anglais ayant, la semaine dernière, bombardé le Havre sans succès, avaient pris le large; mais le 4 thermidor, vers 11 heures du soir, ils ont reparu devant cette ville, et, profitant de l'avantage du temps qui avait forcé momentanément la division de la flottille, en rade, à rentrer dans le port, s'en sont approchés, et ont échangé des bombes et des obus avec des batteries de la place qui ont vivement riposté. L'action a commencé à onze heures un quart et a fini à minuit et demi. La tentative de l'ennemi a encore été sans succès; cependant il y a eu, dit-on, quelques maisons endommagées. Le ministre de la marine est à présent dans cette ville.

mandans des deux gabarres ne pouvant tenir plus long-temps, et décidés à ne se point rendre, ont fait échouer leurs navires.

— On écrit *d'Angers*, le 4 thermidor : L'avis suivant est imprimé par autorité :

« Un individu qui a été inscrit sur la liste des émigrés (quelque soit sa position actuelle), ne peut circuler dans l'intérieur de son département, sans l'agrément du préfet; il ne peut pénétrer dans aucun département, et sur-tout dans celui de la Seine, sans l'autorisation du ministre de la police générale. Cette autorisation donnée, le préfet du département où le voyageur doit se rendre, en est prévenu, soit par le ministre de la police générale, soit par le préfet du domicile; d'où il suit l'obligation aux personnes qui se trouvent dans ce cas (au moins pour leur tranquillité), de se présenter aux principales autorités »

(*Affiches d'Angers*)

— Du Mans : Les frères Alletons, Husset dit Brise-Feu, condamnés à mort pour différens crimes, portent par-tout l'effroi, et les menaces qu'ils font aux crédules habitans des campagnes, retiennent ceux-ci dans un état de silence qu'aucune objection ne peut vaincre. La gendarmerie, ni les nombreux agens détachés, n'ont pu obtenir le plus léger renseignement sur la retraite de ces monstres errans qui, armés jusqu'aux dents, en imposent par leur audace.

Le premier de ce mois, sur les midi et une heure, entre Chantenay et Vallon, ils ont attaqué le maréchal-de-logis de gendarmerie Girard et le gendarme Lesourd. Embusqués dans un chemin étroit, derrière des haies, ces brigands ont fait une décharge à bout portant sur ces deux militaires, qui sont tombés criblés; leurs bravoure et leur sang-froid ont triomphé de la surprise et de la douleur de leurs blesures; ayant pu se mettre en leur séant, ils ont riposté de leurs carabines au moment où les brigands se disposaient à venir leur porter, sur place, les derniers coups. Alletons l'aîné a été couché par terre, les autres épouvantés par ce trait de courage, ont prit la fuite : on les a poursuivis; mais jusqu'à présent on n'a pu les rejoindre.

On a trouvé aux côtés d'Allestons l'aîné, un mouchoir noir au bras, et un chapelet attaché au côté droit. Son fusil à deux coups n'y était plus, ce qui fait soupçonner que les complices sont revenus sur leurs pas, et s'en sont emparés.

(N°. CLXII.) 16 THERMIDOR an 12.
(Samedi 4 Août 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

ÉPITRE

A UN JEUNE AUTEUR TRAGIQUE.

O TOI, qui, t'élevant sur le cothurne antique,
Veux braver les écueils de la scène tragique;
Qui dès tes jeunes ans de Melpomène épris,
Cours arracher la palme à tes rivaux surpris;
Souffre que dans ces vers ma muse te retrace
Les devoirs que jadis nous prescrivit Horace.
   N'attends pas toutefois que, rhéteur ennuyeux,
D'un savoir emprunté je me pare à tes yeux;
Que du lourd Vadius, adoptant les maximes,
J'aille dans mes écrits mettre Aristote en rimes;
A ce génie étroit laissons de tels ébats.
Que le goût, la raison dirigent seuls tes pas.
   Le premier de tes soins est d'instruire et de plaire.
Sache créer un plan, tracer un caractère;

Peins-nous des nations les vertus et les mœurs,
Conserve à tes héros leurs penchans, leurs humeurs.
Que j'aime à voir César, dès l'âge le plus tendre,
S'animer au récit des exploits d'Alexandre !
Le seul nom de Sylla réveille sa fureur,
Et déjà dans l'enfant, j'observe l'empereur.
Tel qu'un nocher, soustrait à l'onde menaçante,
Entend toujours sous lui mugir la vague absente,
Que par les Dieux vengeurs Oreste tourmenté,
Sans cesse voye ouverts les flancs qui l'ont porté.
Mais non moins qu'au travail, c'est à l'expérience,
Qu'on doit du cœur humain la juste connaissance.
Je me ris d'un auteur qui, dans un vers forcé,
Vient me parler d'amour, le cœur toujours glacé.
Qu'au fond de son collége, un jeune téméraire
Fasse une tragédie et se croye un Voltaire,
Je plains le temps perdu qu'il employe à rimer :
Soi-même il faut sentir ce qu'on veut exprimer.
Sur-tout qu'à tes écrits le vrai toujours préside ;
C'est Boileau qui le dit. Suis ce fidèle guide.
Du théâtre en tout temps le vrai seul est l'appui ;
Rien n'est beau, rien n'émeut, rien ne plaît que par lui.
D'où vient qu'en cette enceinte une foule attendrie,
Reçoit en gémissant l'arrêt d'Iphigénie?
C'est que la vérité de son sage pinceau
Anima tous les traits de ce vivant tableau.
Pour mieux nous émouvoir, rapproche les contraires.
Dans tous les sentimens les extrêmes sont frères.
Vois ce fier Orosmane, étouffant sa fureur,
Faire aux yeux d'une amante éclater sa froideur.
O miracle soudain !..... Tout son courroux expire ;
Quel Dieu l'a pu changer !.... Un regard de Zaïre.
Crains les écarts fougueux ; que tes expressions
Peignent sans les outrer les sombres passions.
Des tragiques fameux, imitant la justesse,
Sois noble sans enflure, et simple sans bassesse.

Ne vas point, tour-à-tour Alexandre et Pasquin,
Ravaler le cothurne à l'humble brodequin;
Et par des jeux grossiers, avilissant la scène,
Du sabre d'Arlequin n'arme pas Melpomène.
Dans tes écrits, toujours respectant la pudeur,
Couvre tes nudités d'un voile protecteur.
Vois la coupable Phèdre, éperdue, égarée,
Révéler le secret d'une flamme abhorrée;
Un tel tableau, sans doute, eût partout révolté;
Il me plaît dans Racine, et je reste enchanté.
De nos mœurs dès long-temps la pudeur rejetée,
Pour nous charmer encore au théâtre est restée.
Des règles de ton art sache te pénétrer;
La raison les dicta, tu dois les respecter.
Le public, il est vrai, juste autant que sévère,
Aperçoit des écarts qu'aisément il tolère.
Comme au fort d'un beau jour un nuage léger
N'obscurcit point les airs dans son cours passager;
De même les défauts, épars dans un ouvrage,
Aux sublimes beautés sont un léger ombrage.
Eh! dans quel temps d'ailleurs fut-on moins exigeant!
Que de succès ravis, et qu'Apollon dément!
Les beaux arts insultés ont déserté la France,
Au talent qui n'est plus succède l'impudence.
Après un siècle entier de succès éclatans
Melpomène avait vu s'éclipser ses amans.
Corneille descendu dans les royaumes sombres,
D'Auguste et de Pompée entretenait les ombres.
Un frère, qui parfois partagea ses transports,
D'un pas moins assuré le suivait chez les morts.
Dans la force des ans l'auteur d'Iphigénie
Descendait dans la tombe en nommant Athalie.
La déesse déjà croyait voir pour toujours
Succéder le veuvage à ses premiers amours;
Mais enfin Crébillon, nouveau dieu de la scène,
Adoucit pour un temps les maux de Melpomène.

Hélas ! il vit trop tôt, p r un rival heureux,
Son infidèle amante enlevée à ses feux.
Car, tout en admirant son mâle caractère,
En secret dès long-temps elle adorait Voltaire.
Près de ce favori l'altière déité
Recouvre tout-à-coup sa force et sa fierté.
Dans les nobles transports de son ardeur divine,
Il lui rendit lui seul et Corneille et Racine (1).
Hélas! depuis sa mort, en proie à ses douleurs,
Elle est sourde aux soupirs de ses adorateurs.
Mais de nouveaux amans sur leur noble jeunesse
Semblent fixer enfin les yeux de la déesse.
Puissent-ils sur les pas de leurs premiers rivaux,
Faire à l'auguste veuve oublier tous ses maux!
Jusqu'où m'emporte, ami, mon trop aveugle zèle ?
Je ne te retiens plus quand la gloire t'appelle.
Des souverains du Pinde émule ambitieux,
Tu brûles d'égaler ces mortels généreux.
Vole ; au goût des beaux arts ramène ta patrie ;
Nos grands hommes sont morts, mais non pas leur génie.
Pour moi qui, jusqu'ici, peu connu des neuf sœurs,
Du mont que tu parcours ignore les hauteurs,
Bornant enfin l'essor d'une verve indiscrète,
Quand la raison le veut, souffre que je m'arrête.
Au fond de sa masure un hibou retiré,
Et dans son gîte obscur des oiseaux ignoré,
A l'aigle son voisin un jour tint ce langage :
« J'ai fait sur la lumière un excellent ouvrage,
» Et qu'entre nous dans peu je prétends mettre au jour.
» J'y pèse savamment et le contre et le pour ;
» Des causes, des effets, j'y résous le problème.
» Là du fameux Anglais j'explique le système.
» Je prouve clairement par quels secrets ressorts
» Les couleurs à la vue agissent sur les corps ;

---

(1) Exagération poétique. *Note de l'Éditeur.*

» Sondant la profondeur de la voûte étoilée,
» Je rectifie Huygens, Lalande et Galilée. »
Sans doute, de long-temps il n'eût encor cessé;
Mais l'altier confident, justement courroucé,
Lui dit : « C'est bien à toi, vil enfant des ténèbres,
» D'insulter aux clartés de ces auteurs célèbres !
» Fuis un éclat funeste à tes débiles yeux,
» Et ne te mêle plus de lire dans les cieux. »
A ce trait imprévu d'une brusque franchise,
Le docteur resta court et sentit sa sottise.
Je sens aussi la mienne, et, comme un vrai hibou,
Pour n'en sortir jamais je rentre dans mon trou.

C. A. Chaudruc, *de diverses soc. litt.*

LA CRÉATION DE LA FEMME.

Fragment d'un poëme intitulé : La Création (1).

Femme, vis pour aimer; respire, objet charmant;
De la création forme l'enchantement !
Que ta seule présence à jamais fasse naître
Le même sentiment qui va te donner l'être !
Image en tes beaux jours du pouvoir créateur,
De l'homme ton regard animera le cœur :
Vis pour être à jamais sa compagne chérie,
L'espoir consolateur, le soutien de sa vie;
Pour mêler à ses maux un charme attendrissant,
Des roses du plaisir parer son front naissant,
Des attraits de l'amour embellir sa jeunesse,
Des mains de l'amitié soulager sa vieillesse !
Du bonheur dont le ciel te confia le soin,
Que son ame sans cesse éprouve le besoin !
De la tendre pitié deviens le sanctuaire;
Au règne des vertus fais servir l'art de plaire,

(1) Ce poëme épique, qui roule principalement sur l'origine des merveilles de la création, va incessamment paraître.

Et que leur noble culte, aidé de ta beauté,
T'approche mieux encor de la divinité.
La voix des passions bravera leur puissance;
Mais pour soumettre l'homme à ta douce éloquence,
L'amour va te donner son regard et ses pleurs,
Et joindra son accent à celui des douleurs.
Bientôt épouse et mère, il remplira ton ame
Des plaisirs les plus purs attachés à sa flamme;
Le ciel devait à l'homme un cœur formé d'amour;
O moitié de lui-même! *Ali*, nais donc au jour!
Ouvre cet œil charmant où seront retracées
D'un esprit délicat les mobiles pensées;
Glace pure et fidelle où de tes sentimens
En rapides éclairs brilleront les élans!
Que ta bouche animée offre ce doux sourire
Où la grace va naître, et que l'amour inspire
Pour faire triompher ses innocens desirs,
Etre à la fois le signe et l'attrait des plaisirs!
Qu'en un doux incarnat sur tes traits répandue
La pudeur t'embellisse, et de ton ame émue
Dans ses moindres reflets montrant la pureté,
En fasse rayonner la touchante beauté!
Meus ces bras arrondis, ces mains dont *la caresse* (1)
D'un époux, d'un enfant flattera la tendresse,
Saura guider leurs pas aux routes du bonheur,
Essuyer et tarir les larmes du malheur!
Qu'il palpite d'amour ce sein où la nature
Prépare à tes enfans leur douce nourriture;
Ce sein, asile sûr de l'amour maternel,
Et de la volupté l'ornement et l'autel!
Sans forces devant l'homme, *Ali*, nais pour séduire;
Que ton premier regard commence ton empire!

Par VERNES (de Genève).

---

(1) *La caresse* : ce mot sans grace et sans harmonie doit être changé. *Note de l'Editeur.*

ENIGME.

Bien ou mal je fais sur la terre,
Travaux de Mars, travaux des champs,
Traités de paix, traités de guerre,
Bisque à Paris, gamelle aux camps.
Je tiens le sceptre et la charrue;
Ici je guéris, là je tue:
C'est moi qui donne, moi qui prends;
C'est moi qui retiens, moi qui rends.
De l'humble cabane et du Louvre
Je ferme la porte et je l'ouvre.
Par moi les palais sont bâtis;
C'est par moi qu'ils sont démolis.
Par moi la vigne fécondée,
Se voit par moi dépossédée
Des trésors dont je l'embellis.
Trop souvent je commets des crimes,
Je fais de très-grands biens aussi;
Je trace les plus belles rimes,
Je broche les vers que voici.

LOGOGRIPHE.

Lecteur, quand j'ai ma tête,
Je peux coiffer plus d'une tête.
Flore, me souriant quand je m'offre sans tête,
Dans la froide saison m'accorde ses faveurs,
Me confie un instant son empire et ses fleurs.
Recouvré-je ma tête?
Ennemi du travail, fait pour l'oisiveté,
Dans mon sein tu places ta tête
Pour goûter le repos et la tranquillité.
Suis-je sans tête?
Par moi le vorace faucon

Saisit le roitelet d'un vol rapide et prompt.
Quel doux partage avec ma tête !
Des ébats les plus vifs, du langage secret
De deux époux je suis témoin discret.
Lorsque je suis sans tête,
Pour le riche mon fruit a de piquans attraits;
Sur sa table l'orgueil m'introduit à grands frais.
Si, possédant ma tête,
Je renferme ta tête,
Ton esprit, assiégé de mille visions,
Se nourrit de mensonge, et vit d'illusions.
J'ai, quand je perds la tête,
Sous ma protection le mirte et le laurier,
Et je conserve à Mars plus d'un beau grenadier.
Enfin, pour ménager et ta peine et ta tête,
Je te dirai, lecteur, qu'à ma queue est ma tête.

Par le C. J.-M. R.

CHARADE.

Entendez mon premier résonner dans les bois,
Lorsque la bête est aux abois;
Voyez, par mon second, la bonne ménagère
Aiguiser l'appétit du pauvre villageois,
Qui fait toujours mauvaise chère;
Quand à mon tout, on le trouve parfois,
Et sur la mer et sur la terre.

Par M. Verlhac (de Brives).

Mots de l'Enigme, du Logogriphe et de la Charade insérés dans le dernier Numéro.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Mercure*.

Celui du Logogriphe est *Cor*, où l'on trouve *cor* (durillon), *cor* (de chasse), *or* et *roc*.

Celui de la Charade est le *Couvert* (que donnent les arbres.)

AVERTISSEMENT.

PARMI les jolis contes de madame Daulnoy, il en est un fort agréable intitulé *Béline*, ou *la Jeune Vieille*. Je n'en ai pris que le titre et la *métamorphose* qui en produit les incidens, et j'ai tiré de cette idée des résultats non-seulement différens, mais absolument opposés à ceux que madame Daulnoy a présentés. Mon conte, d'ailleurs, sur tous les autres points (personnages; intrigue, caractères, dénouement), n'a pas le moindre rapport avec le sien.

ZUMELINDE, OU LA JEUNE VIEILLE.

Conte de Fée.

MURZILIE, la plus spirituelle des fées, et Théagène, le plus savant des génies, étaient unis ensemble par une tendre amitié. Murzilie avait élevé une jeune princesse nommée Zumelinde, destinée à épouser Nelphis, un prince charmant, disciple du génie.

Les fées et les génies avaient de grandes facilités pour remplir avec succès l'emploi difficile d'instituteurs; ils pouvaient douer leurs élèves, et les préparer dès le herceau à recevoir une excellente éducation : ils leur donnoient, outre les agrémens extérieurs, toutes les facultés de l'esprit, l'intelligence, la mémoire; mais il est constaté par l'histoire la plus approfondie de ces temps merveilleux, qu'ils n'avaient aucune influence sur les qualités de

l'ame; ils ne préservaient leurs protégés ni des passions, ni de l'orgueil, car ils ne pouvaient changer leur nature.

On se doute bien que la jeune Zumelinde était l'une des plus belles princesses de l'univers, et qu'elle possédait autant de graces, d'esprit et de talens que de charmes; la nature lui avait donné une ame généreuse et sensible; elle avait reçu l'éducation la plus brillante, et comme les fées n'ont pas besoin de charlatanerie, on doit convenir que la princesse avait véritablement beaucoup d'instruction : ses dessins et ses tableaux n'étaient point retouchés; elle savait parfaitement l'histoire et la géographie, et elle écrivait avec beaucoup d'agrément et de pureté; enfin elle était bonne, affable, bienfaisante, accessible, toujours disposée à secourir les infortunés, et ce qui est plus rare et plus méritoire dans une princesse, elle était toujours prête à les écouter : jamais les plaintes du malheur ne l'importunèrent, jamais elle n'eut l'air de les trouver fatigantes; les malheureux l'abordèrent toujours avec confiance, et ne la quittèrent jamais sans consolation. Zumelinde était orpheline et l'héritière d'un royaume florissant. Aussitôt qu'elle eut atteint sa dix-huitième année, la fée la plaça sur le trône, et le génie lui présenta son élève le prince Nelphis, que la princesse et la fée ne connaissaient point. Il fut décidé entre le génie et la fée que Nelphis passerait un an à la cour de la jeune reine, et qu'au bout de ce temps on les unirait ensemble s'ils se convenaient mutuellement, et si le génie et la fée y consentaient. Dès le premier jour le prince devint amoureux de la reine, qui, de son côté, parut touchée de l'effet qu'elle produisait sur lui. Vers ce même temps parut à la cour un autre prince nommé Zorame, âgé de 28 ans. Il était un peu moins

jeune, et beaucoup moins brillant que Nelphis. La reine s'aperçut bientôt qu'il était en secret le rival de Nelphis; mais quoiqu'il eût un extérieur agréable et des manières douces et nobles, elle le trouva froid et silencieux, et elle dédaigna cette conquête.

Zumelinde était sur le trône depuis trois mois, lorsqu'un jour, le génie et la fée se trouvant tête-à-tête, parlèrent de leurs élèves, et commencèrent par se faire beaucoup de complimens mutuels; ensuite la conversation tomba sur l'éducation en général, et Théagène prétendit qu'il fallait beaucoup plus de talens pour bien élever un homme que pour former une femme aimable et vertueuse. On imagine bien que Murzilie ne fut pas de cette opinion. C'est précisément tout le contraire, s'écria-t-elle, rien de plus simple que l'éducation d'un homme; s'il est instruit, humain, courageux, s'il joint la probité à ces qualités, voilà une excellente éducation : mais l'éducation d'une femme peut se comparer à une machine compliquée, toute composée de contre-poids; si les ressorts en sont trop délicats ou trop forts, les contre-poids se rompent, ou deviennent inutiles; il faut la combinaison la plus ingénieuse et la plus savante pour que tout se maintienne dans un équilibre parfait. On veut qu'une femme ait de la grace, de l'instruction et des talens, et l'on veut qu'avec tous les moyens de séduire et de subjuguer, elle n'ait qu'un desir modéré de plaire, et qu'elle ne se livre jamais à celui de dominer. Il faut qu'elle soit douée d'une extrême douceur, d'une grande sensibilité, et qu'elle sache surmonter l'attendrissement et la pitié; l'orgueil la rend odieuse, et il faut cependant qu'elle ait de la fierté; on exige qu'elle soit docile, qu'elle ait toutes les graces légères de la frivolité, et la raison lui prescrit aussi de penser

solidement, et, dans mille occasions, de *résister* avec force et persévérance. Enfin, malgré sa faiblesse physique, destinée à devenir mère, de quel courage n'a-t-elle pas besoin ? Voyez donc que de nuances, que de difficultés dans l'éducation d'une femme ! Il faut réunir tous les contraires, peser les vertus, les tempérer l'une par l'autre, les réduire avec précision au degré nécessaire. Quel travail ! tandis qu'un instituteur n'a qu'une route unie et facile à suivre. Il ne saurait rendre son élève trop courageux, trop sensible, trop humain. Si l'élève devient pédant, on l'excusera s'il est instruit; s'il n'a point de grace, il pourra s'en passer; s'il prend un esprit dominateur, n'est-il pas fait pour dominer ? A-t-il de l'ambition ? tant mieux, s'il a du mérite. Ces réflexions blessèrent un peu l'amour-propre du génie. Eh bien, dit-il, vous avez employé dans l'éducation de Zumelinde *un contre-poids* beaucoup trop léger pour balancer sa vanité... — Comment ? — Oui, Zumelinde est charmante, j'en conviens, mais elle est d'une coquetterie !.... — Point du tout.... — Allons, soyez de bonne foi. — Non, elle n'est point coquette; j'avoue cependant qu'elle a un défaut, elle aime trop les louanges. — Oui, la flatterie peut tout sur elle. — Mais la flatte-t-on quand on l'admire ? — Ainsi l'orgueil n'est donc pas un vice pour elle ? — Comme vous êtes sévère ! Et votre prince est-il sans défaut ? il me paraît bien léger, et je le crois peu sensible. — Moi je le trouve un prince accompli ; mais nous pouvons nous abuser sur nos élèves, mettons-les à l'épreuve. — Je n'ai pas besoin d'éprouver Zumelinde. Je reconnais en elle un défaut. Il s'agit d'imaginer un moyen de la corriger, qui puisse en même temps servir à dévoiler le caractère de votre prince. Il faut pour cela composer un roman ingénieux et

vraisemblable. Ce n'est pas une chose difficile pour une fée. — Et même pour une femme ordinaire.

En effet, Murzilie imagina promptement la fable qui pouvait servir à ses desseins; le génie approuva son plan; desirant lui-même s'éclairer sur les sentimens de Nelphis, il promit sans effort un secret inviolable, et il tint parole. Quand la fée se trouva seule avec la jeune reine, elle mit la conversation sur la flatterie et sur les courtisans, et elle tâcha d'éclairer Zumelinde sur l'extrême exagération des louanges qu'on lui donnait; elle voulut lui faire sentir que la dignité même ne permet pas aux souverains de tolérer une flatterie si grossière, et qu'oser les louer en face c'est leur manquer de respect. La reine écoutait ce discours avec un dépit assez visible. Murzilie s'y prenait un peu tard pour donner de tels conseils à une élève placée depuis quelques mois sur le trône; et sans le pouvoir imposant d'une fée, les droits d'une gouvernante n'eussent peut-être pas suffi pour faire supporter un langage si sévère. Mais Zumelinde, faisant un puissant effort sur elle-même, se contenta de répondre qu'elle ne savait pas réprimer la vérité. La vérité ! reprit la fée; quoi! de bonne foi, Zumelinde, vous ne rabattez rien des éloges inouïs qu'on vous donne en vers et en prose ? — Il m'est permis de les croire sincères, sans me flatter de les mériter entièrement. — Comment ! lorsqu'on vous compare aux fées, vous croyez qu'on est sincère ? — Je sens, madame, combien alors on est injuste pour les fées, combien cette comparaison doit les blesser; mais je vois qu'on a la simplicité de penser une chose si extravagante. — Vous ne trouvez que de la *simplicité* dans les courtisans ! Vous avez fait là une observation bien profonde ! Du moins elle est très-neuve. Ah ! croyez le peuple quand il vous

applaudit. croyez les infortunés qui vous bénissent; croyez à l'attachement de ceux qui vous donnent d'utiles conseils, au risque même de vous déplaire. Voilà ce qui ne trompe jamais; en même temps méfiez-vous des courtisans qui ne peuvent vous approcher un moment sans vous louer ouvertement; ou d'une manière indirecte : éprouvez-les, et vous connaîtrez qu'ils ne sont dirigés que par l'ambition, ou par la vanité. Vous êtes persuadée que Nelphis vous adore, parce qu'il a toujours l'air de vous admirer; et moi je vous déclare qu'il est incapable d'aimer, tandis que Zoram, que vous dédaignez, ce Zoram, timide et silencieux, a pour vous une véritable passion. — Cela peut être; mais Nelphis a pour moi le sentiment le plus vrai, le plus passionné!.... Que ne puis-je le mettre à l'épreuve, non pour m'assurer de lui, je n'ai pas le moindre doute, mais pour vous convaincre!... — Le voulez-vous? il ne tient qu'à vous de me donner cette certitude. — Ah! de tout mon cœur; parlez, je ferai tout ce que vous me prescrirez. — Ecoutez-moi avec attention. Vous savez que vous aviez une tante qui, dès sa première jeunesse, se fit un parti puissant dans ce royaume, excita de grands troubles, et fut au moment de s'emparer du trône. Je protégeai votre père; Mélide, votre tante, fut chassée; je la reléguai dans une autre partie du monde : elle était ambitieuse et belle; elle épousa un grand roi, elle régna vingt-cinq ans, et elle mourut, sans laisser d'enfans, il y a peu de mois. Elle aurait aujourd'hui cinquante ans. Si vous y consentez, je déclarerai publiquement que non-seulement elle existe, mais qu'elle vient à la tête d'une formidable armée pour faire valoir ses anciennes prétentions; que néanmoins elle se contentera de partager le trône avec sa nièce; qu'elle vous offre de régner alterna-

tivement avec elle six mois de l'année. Vous accepterez cette proposition. Alors je dirai que par le pouvoir de mon art, je transporterai Mélide dans ce palais, et que je vous emmènerai dans le mien, pour y passer les six mois du règne de votre tante. Je vous donnerai les traits et toute la figure d'une femme de cinquante ans; sous cette forme et sous le nom de Mélide, vous pourrez savoir au vrai ce qu'on pense de vous. Ce projet est parfait, s'écria Zumelinde, et je brûle de l'exécuter. Je jouirai du bonheur de vous ôter des préventions qui m'affligent ; vous verrez, madame, comme je suis aimée, comme on me regrettera, comme on sera froid pour cette vieille Mélide ! Cependant il est un peu fâcheux d'être revêtue pendant six mois de la forme d'une femme de cinquante ans : c'est une triste métamorphose. — Qu'est-ce que six mois à dix-huit ans ? Cela sera bientôt passé. — Laide et vieille, le temps ne passe pas si vîte. N'importe, je m'y soumets. Du moins, ne me donnez pas une figure ignoble. — Non, je vous donnerai exactement la figure que vous aurez à cinquante ans, ne craignez pas qu'on vous reconnaisse. D'ailleurs, si par hasard on vous trouvait avec ce que vous êtes maintenant quelque trait de ressemblance, on n'en serait pas étonné; il n'est pas extraordinaire qu'une nièce ressemble à sa tante. — Est-il possible d'avoir encore quelques restes de beauté à cinquante ans ? — Toutes les femmes de quarante vous assureront qu'on peut encore être fort belle à cet âge, elles vous en citeront mille exemples........ — Mais, madame, croyez-vous que je ne sois pas tout-à-fait défigurée dans trente-deux ans ? — Non, point du tout, vous ne serez plus jolie, vous serez même méconnaissable, mais vous n'aurez rien de choquant, et vous conserverez toujours une physionomie agréable. — Allons, mon parti est pris.

D'après cette décision de la reine, tout fut exécuté comme la fée l'avait proposé; et le jour suivant la fée entrant à huit heures du matin dans l'appartement de la reine, et s'enfermant avec elle : Maintenant, lui dit-elle, je n'ai plus à faire que votre métamorphose. A ces mots, Zumelinde pâlit. Au moins, madame, répondit-elle, êtes-vous bien sûre de pouvoir me rendre ma première forme ? Comment, reprit Murzilie, vous avez ce doute injurieux sur un prodige qui n'est qu'une bagatelle pour la fée la plus vulgaire? vous à qui j'ai vu jusqu'ici une si haute idée de mon pouvoir! Non, non, reprit Zumelinde, ma confiance en votre art, ainsi qu'en vous, est sans bornes..... Allons, interrompit la fée, ne différons plus, car j'ai annoncé que votre tante paraîtrait à midi, et qu'à cette heure je la placerais moi-même sur le trône. En disant ces paroles, la fée lève en l'air sa redoutable baguette, et la tremblante Zumelinde tombe dans un fauteuil. La fée, sans avoir l'air de remarquer son trouble, poursuit gravement son opération magique, et en moins de trois minutes Zumelinde, dépouillée de tous ses charmes, n'offrit plus aux regards de Murzilie que la figure d'une femme majestueuse âgée de cinquante ans. C'en est fait, dit la fée, vous voilà pour six mois privée de la jeunesse, et par conséquent de la beauté. Songez toujours, durant l'épreuve que vous allez faire, que Nelphis et tous les courtisans ont naturellement plus d'intérêt de s'attacher à la jeune reine de dix-huit ans, qu'à celle de cinquante, et que cette idée influera beaucoup sur les regrets qu'on montrera pendant les premiers jours. Mais, malgré cette considération, vous verrez avec quelle facilité on vous oubliera, et avec quelle souplesse on se tournera vers la reine régnante : vous pouvez, dans ce premier moment, faire d'utiles réflexions sur les

agrémens

agrémens frivoles auxquels vous attachez tant de prix : je ne veux point troubler cette méditation ; levez les yeux, et regardez-vous dans cette glace, vous n'êtes point encore habillée suivant l'âge que vous paroissez avoir ; mais vous trouverez dans une corbeille que je vous laisse, des vêtemens magnifiques et convenables à votre nouvelle situation. Adieu, ma chère Zumelinde ; je reviendrai dans trois heures. A ces mots, la fée disparut, et la reine fut effrayée de se trouver seule devant ce terrible miroir, que pour la première fois de sa vie elle craignait de consulter..... Elle avait toujours les yeux baissés, et elle aperçut, en tressaillant, deux mains sèches d'un blanc jaunâtre..... Grand Dieu, dit-elle, ce sont là mes mains ! ces mains auxquelles on a prodigué tant d'éloges !.... O quel visage ces mains décrépites annoncent !.... En disant ces paroles, la reine, rassemblant toutes ses forces, jette enfin les yeux sur la glace, et reste pétrifiée en apercevant son image. Non-seulement elle ne retrouvait plus sur ce visage flétri la moindre trace de fraîcheur, mais le temps et la maigreur en avaient changé tous les traits ; au lieu de ces yeux d'une si jolie coupe, elle ne voyait plus que des yeux caves cerclés de noir, et devenus presque ronds ; ce nez si délicat avait perdu sa forme ; celles du menton et du visage étaient alongées ; enfin la bouche agrandie, les dents ternies et en désordre, les joues enfoncées, les cheveux blanchis, le cou ridé, la gorge effacée et brunie, le dos un peu voûté, achevaient de rendre cette triste figure absolument méconnaissable ; et ce qui contribuait à l'enlaidir encore, était le costume devenu si ridicule, fait pour parer une taille et une tête de dix-huit ans. Zumelinde, arrachant la guirlande de fleurs entrelassée dans ses cheveux gris : Juste ciel, dit-elle, voilà donc ce que je serai un jour, et cet

affreux changement se fera par gradation; il commencera à s'opérer insensiblement dans dix ans, et plus tôt peut-être, si ma santé s'altère!... Ah! combien il est nécessaire de se préparer d'honorables ressources pour cet âge où tous les agrémens sont évanouis!..... La fée ne pouvait rien imaginer de mieux pour me guérir d'une vanité puérile, et pour m'apprendre à connaître le prix des dons acquis ou naturels que le temps ne saurait nous ravir: du moins mon esprit me reste; grace aux soins de la fée, il est cultivé. Cet avantage n'est-il pas mille fois plus précieux que celui d'une jolie figure?.... Oui, je sens que je commence à mépriser la beauté..... Durant les six mois que je suis forcée de passer sous cette forme, que de lectures solides je vais faire! On peut encore plaire et charmer par l'esprit; jusqu'ici j'ai trop négligé le mien.... Oh! comme je vais perfectionner mon instruction! Et puis alors je reprendrai ma figure, et avec un esprit tout-à-fait mûri par l'étude; car il est si facile de méditer avec un semblable visage!.... Après avoir fait toutes ces réflexions morales, la reine s'habilla; elle se coiffa négligemment, et mit un voile qui cachait tous ses cheveux et une partie de son visage; ensuite, elle chercha un livre. Un roman lui tomba sous la main, elle le rejeta avec dédain, et, fière de se trouver si subitement tant de raison, elle se mit à lire un gros volume divisé savamment par chapitres et par *sections*. A midi, la fée vint la chercher. Zumelinde, qui jusqu'alors avait éprouvé tant de plaisir à se montrer, n'avait aucun empressement de se produire en public sous une forme si peu agréable; mais il fallut suivre la fée. Zumelinde remarqua avec satisfaction que tous les courtisans, et même les plus brillans et les plus légers, avaient un air grave et composé qu'elle prit pour de la consternation. Elle monta sur son

trône, et elle fit un très-long discours; car elle y mit une prétention qu'elle n'avait jamais eue, et (si l'on ose le dire) une pédanterie qui surprit beaucoup la fée. Mais en sortant de la salle d'audience, Zumelinde entendit tous les courtisans se récrier sur son éloquence: « Assurément, se dit-elle, ces louanges-là ne sont pas suspectes; ce n'est pas l'amour qui les donne, ou la séduction qui les arrache; c'est la vérité qui s'exprime, en dépit du chagrin et de la prévention la plus défavorable: enfin, voilà un succès flatteur et glorieux. »

Le lendemain matin une de ses femmes, âgée de 52 ans, présida à sa toilette, qui fut plus longue et plus soignée que celle de la veille; la reine remarqua que cette femme avait les cheveux d'un très-beau noir, et s'en étonnant, la femme de chambre lui avoua qu'elle se les teignait avec une eau dont elle possédait le secret. La reine fut enchantée de cette découverte, et voulut en profiter sur-le-champ; on lui peignit les cheveux, elle mit un peu de rouge, et quand sa toilette fut achevée, elle trouva avec autant de surprise que de plaisir, que cette figure-là pouvait fort bien plaire encore; elle pensa même que sa maigreur embellissait sa taille en la rendant plus mince: elle demanda à ses femmes si elles lui trouvaient quelque ressemblance avec la jeune reine sa nièce, et elles répondirent que sa majesté avait beaucoup plus de noblesse dans la figure, et une taille infiniment plus dégagée. Et la reine intérieurement fut de leur avis. Le soir à son cercle elle montra la plus grande affabilité, on la regarda beaucoup; toutes les femmes sont disposées à confondre la curiosité avec l'admiration; et cette méprise était plus naturelle encore dans une personne qui, deux jours auparavant, était la plus charmante princesse de l'univers. Zu-

melinde, enchantée de ces succès inattendus, s'accoutuma chaque jour davantage à sa figure, à laquelle, malgré la sagesse de ses premières réflexions, elle s'attachait infiniment, et parce qu'elle la portait (et le moment présent est tout pour les coquettes), et parce qu'elle devait l'avoir véritablement un jour. « Il est certain, se disait-elle, que j'ai si peu l'air d'avoir 50 ans, que je ne m'en donnerais que 43; et même, avec un peu plus d'art, si l'on ne savait pas que la reine Mélide doit avoir au moins quarante et quelques années, je pourrais ne m'en donner que trente-cinq. En effet, la reine, en assurant qu'elle ne concevait pas qu'on eût la manie de cacher son âge, confia à tout ce qui l'entourait qu'elle avait quarante-trois ans. Tout le monde montra le même étonnement; chacun protesta, avec une égale candeur, qu'aux lumières, quand la reine avait passé une bonne nuit, qu'elle était parée, et qu'elle avait de la gaieté, il était impossible de lui donner plus de vingt-cinq ou vingt-huit ans, et qu'elle effaçait toutes les jeunes personnes. D'après cette opinion si générale, la reine rajeunit prodigieusement sa parure, et elle finit par orner sa tête d'une guirlande de fleurs, pareille à celle qui lui avait paru rendre sa figure si ridicule dans les premiers instans de sa métamorphose.

Le prince Zoram, en voyant disparaître Zumelinde, se promit de ne rester à la cour qu'une huitaine de jours tout au plus. La reine était infiniment plus sensible aux hommages, et plus obligeante depuis sa métamorphose; elle pensait qu'elle avait plus de frais à faire : c'était au vrai tout l'effet que sa nouvelle situation avait produit sur son caractère. Elle voulut engager Zoram à ne point quitter la cour; elle tâcha de l'y déterminer par toutes les graces qu'elle put mettre en usage.

Zoram lui dit, sans détour, que l'absence de Zumelinde lui rendait la cour insupportable, et il partit. La reine, loin de lui savoir gré de cette conduite, en fut très-choquée. Je vois, se dit-elle, qu'il n'aimait en moi que la jeunesse et la fraîcheur passagère de cet âge; il est insensible aux charmes de l'esprit; jamais le sien ne me conviendra, il est trop frivole pour moi. Cette idée frappa vivement la reine, car depuis qu'elle avait un visage de cinquante ans, elle ne trouvait d'hommes *solides* et d'un mérite *superieur*, que ceux qui paraissaient compter pour rien dans les femmes ce méprisable avantage de la jeunesse.

La reine fut très-satisfaite de ses favorites, et elle dut l'être. On ne voulait pas hasarder un crédit assuré pour une faveur incertaine : Zumelinde devait remonter sur le trône, et elle était dans toute la fleur de la première jeunesse ! Ainsi les favorites, par intérêt et par vanité, affichèrent de grands regrets, et un extrême attachement. Elles ne parlaient que de Zumelinde et de leur reconnaissance, elles étaient sûres de recevoir dans peu de mois le prix de toutes ces démonstrations. Néanmoins elles ne négligèrent pas les occasions de flatter la vieille Mélide, dont elles connurent facilement les faiblesses et la vanité, et par cette conduite elles charmèrent la reine sous tous les rapports.

Le génie avait ordonné à Nelphis de rester à la cour jusqu'au retour de Zumelinde, et le jeune prince se promit de se conduire durant ce temps de manière à ne pas s'ennuyer. Il noua secrètement une intrigue avec une jeune et jolie femme de la cour ; mais s'apercevant que la reine l'observait avec soin, connaissant d'ailleurs par sa conversation qu'elle avait de grandes prétentions à l'esprit, et voyant à sa parure qu'elle conservait encore celle de plaire, il résolut d'échapper à sa pénétra-

tion, en la séduisant par la flatterie, bien certain qu'en feignant de devenir amoureux d'elle, Zumelinde, à son retour, ne prendrait point d'ombrage de ce qu'elle en entendrait dire, et qu'elle ne le soupçonnerait pas d'une infidélité si ridicule. Il eut donc l'air de s'attacher à la reine, et sur-tout d'être enivré du charme de sa conversation ; la reine le fut véritablement, en croyant produire une telle séduction; elle pensait que ce n'était point de l'inconstance, que le prince ne pouvait être enchaîné que par son ame et par son esprit, et que, retrouvant dans la prétendue Mélide ce charme irrésistible, il était forcé d'y céder. Cependant elle lui parla de Zumelinde. Ah ! s'écria le prince, peut-on comparer son esprit au vôtre ! Elle a du naturel, de l'agrément, mais vous avez du génie et une éloquence !..... La reine ne vit aucune exagération dans cette comparaison, car parlant beaucoup plus, dissertant continuellement, et ne s'exprimant qu'avec une extrême recherche, elle imaginait avoir gagné en profondeur tout ce qu'elle avait perdu en simplicité; elle jugeait des progrès de son esprit par ses nouvelles prétentions; et c'est depuis son règne ce qu'on a vu plus d'une fois. Zumelinde voulut compléter son triomphe par l'attrait séduisant des talens. La fée avait eu la précaution de changer le son de sa voix, mais seulement lorsqu'elle parlait, certaine qu'on ne reconnaîtrait pas, en chantant, celle qu'elle devrait avoir à cinquante ans. La reine se remit à jouer du clavecin et à chanter. Elle se trouva les doigts roides et lourds, mais elle renonça à l'exécution, elle mit beaucoup d'affectation dans son jeu, et l'on s'extasia sur son expression. Elle fut d'abord effrayée de l'aigreur et de la fausseté de sa voix; elle prit le sage parti de ne plus filer de sons, de ne chanter que de la tête des petits airs chargés de brode-

ries, et Nelphis loua avec emphase sa méthode parfaite et la grace de son chant. Enfin, s'écriait la reine quand elle était seule dans sa chambre, je puis donc envisager l'avenir avec moins de crainte! voilà donc ce que je serai dans trente-deux ans! Tout ce que le temps m'aura ravi sera remplacé par d'autres avantages, tout sera compensé, je n'aurai rien perdu. Je tournerai toujours toutes les têtes, j'inspirerai toujours de grandes passions, je serai adorée!.... Quelle heureuse découverte!.....

Tandis que toutes ces choses se passaient à la cour, la fée voyageait, et elle ne revint que vingt-quatre heures avant l'expiration des six mois de règne de la fausse Mélide. Elle voulut d'abord interroger le génie sur la conduite de Zumelinde et de Nelphis; le génie avoit beaucoup de science et d'esprit, et cependant il était hors d'état de bien répondre aux questions de la fée; une femme seule aurait pu instruire Murzilie à cet égard. J'avoue, dit bonnement le génie, que vous l'emportez sur moi; mon jeune prince n'est qu'un fat et qu'un étourdi, et Zumelinde, pour le démasquer, s'est conduite avec une adresse admirable. Elle a joué le rôle d'une vieille coquette; Nelphis, comme un sot, donnant dans ce piége, lui a prodigué les flatteries les plus ridicules; il a poussé l'effronterie jusqu'à vouloir lui persuader qu'il est amoureux d'elle. Il ne faut pas beaucoup de pénétration pour juger qu'il s'est perdu sans retour dans son esprit. Ce récit ne satisfit pas pleinement Murzilie; une inquiétude vague lui fit pressentir la vérité: elle courut chez la reine, qui, sachant son retour, l'attendait seule dans son cabinet. La fée, en apercevant Zumelinde, ne put s'empêcher de rire de sa parure. Quoi! lui dit-elle, des rubans couleur de rose et des fleurs? Vous allez reprendre vôtre première forme; vous êtes-vous donc déjà

habillée pour demain? Vous voyez, madame, dit Zumelinde, qu'avec un peu d'art j'ai pu braver la métamorphose. Ah! que ne vous dois-je pas pour m'avoir éclairée sur mon avenir, et pour m'avoir fait connoître à quel point, avec de l'esprit et des talens, on peut prolonger la jeunesse. Sous cette figure de cinquante ans, j'ai su plaire autant qu'avec la mienne... — Quoi! Zumelinde, vous croyez avoir inspiré de l'amour avec cette figure — J'ai bouleversé l'ame et toutes les résolutions de Nelphis; il aime Mélide avec passion.... — Pouvez-vous croire une semblable folie; et quand cela seroit, que penseriez-vous de la légèreté extravagante de ce prince? — C'est la sympathie qui l'égare; il n'en chérira que plus Zumelinde, quand il saura qu'elle a pu le charmer sous une telle forme.— Avez-vous la même illusion sur les courtisans, sur vos amis? — Que parlez-vous d'illusion, après une épreuve qui a dû me les ôter toutes?... Oui, madame, on ne m'a jamais flatté; tous mes admirateurs étaient sincères, tous mes amis sont fidèles. Je vois, dit la fée en soupirant, que la vanité est incorrigible sur le trône. L'épreuve du malheur est la seule qui puisse vous ouvrir les yeux. Je vous propose encore une feinte, et ce sera la dernière: voulez-vous paraître déchue du trône et privée de ma protection? cette épreuve ne durera que deux heures. J'y consens avec transport, s'écria la reine; c'est me préparer un triomphe éclatant. Le lendemain, toute la cour, par ordre de la fée, fut assemblée dans une salle immense; un fantôme produit par la fée, y parut sous les traits de Mélide, et sur un trône; et un instant après, la fée survint. Elle étoit suivie de Zumelinde, qui avoit repris sa véritable forme; et s'adressant aux grands du royaume: Je viens vous déclarer, dit la fée, qu'après avoir mûrement examiné dans le conseil su-

prême des génies, les droits des deux reines, j'ai reconnu que le trône appartient sans partage à la reine Mélide; cette princesse a une fille de dix-sept ans qui doit lui succéder. Quant à Zumelinde, j'ai à me plaindre d'elle; je la relègue pour toujours à six cents lieues de cette contrée, dans une solitude, et je veux qu'elle y vive dans une éternelle obscurité. Cependant, je laisse à tous ceux de ses anciens sujets qui pourront le desirer, la liberté de la suivre. A ces mots, un silence morne n'annonça que trop à la triste Zumelinde que ce discours venait de glacer pour elle tous les cœurs. Nelphis, sans lui dire une parole, sortit précipitamment de la salle; tous les courtisans, toutes les dames de la cour restèrent immobiles, les yeux baissés et avec un air consterné. Allons, dit Zumelinde, il faut subir son sort... Elle fit quelques pas pour sortir : dans cet instant, une jeune personne, l'une de ses amies, mais non la plus intime, s'élança vers elle en s'écriant : Je vous suivrai, fût-ce au bout du monde! Zumelinde la reçut dans ses bras; elle la serrait contre son sein en versant un déluge de larmes; elle apprenait à connaître le prix d'une amie!... Allez, Zumelinde, dit la fée d'un ton sévère; allez, vous trouverez dans la dernière cour du palais mon char qui vous transportera en très-peu de minutes aux lieux sauvages où vous devez finir vos jours.

Zumelinde obéissait lentement, espérant, mais en vain, que d'autres personnes la suivraient, lorsque tout-à-coup on vit entrer précipitamment dans la salle le prince Zoram. Que viens-je d'apprendre, s'écria-t-il; vous êtes détrônée; on vous exile dans un désert! Ah! vous y régnerez encore, j'y veux vivre et mourir avec vous!..... Généreux Zoram, dit Zumelinde, j'accepte cet empire, et je sens qu'il fera mon bonheur. A ces

mots, la princesse donnant le bras à son amie, et s'appuyant sur celui de Zoram, sortit de la salle. En traversant les cours, elle vit un peuple immense forcer les portes du palais, et se précipiter vers elle; une foule d'infortunés, de vieillards et d'orphelins lui tendaient les bras en pleurant, et tous s'écriaient : *Nous ne voulons point d'autre reine que Zumelinde!* Ah! dit la reine attendrie, voilà ceux dont il faut s'occuper!.... Heureuse que mon cœur me l'ait appris avant ce jour!.... Au milieu de ce tumulte on vit paraître Murzilie sur un balcon; elle demanda la parole, l'obtint, et s'adressant à la reine : Zumelinde, dit-elle, quand on est aimée ainsi on ne peut quitter le trône; l'amour et la reconnaissance du peuple sont les plus beaux droits pour y monter, et peuvent seuls donner la parfaite assurance de s'y maintenir. Venez, vous n'aurez plus de rivale, Mélide a disparu pour jamais. Ce discours fut applaudi avec tous les transports de la joie et de l'enthousiasme; on reporta, en triomphe, Zumelinde sur le trône. Elle épousa Zoram, elle combla d'honneurs et de bienfaits sa fidèle amie, elle diminua encore les impôts, elle fit d'utiles fondations, elle ne se laissa plus séduire par la flatterie. Enfin, elle apprit par cette dernière épreuve, que l'amour du peuple est tout pour les souverains; qu'on est sûr de l'obtenir en le méritant; qu'il faut se défier des louanges données autour du trône; et que néanmoins, sous l'éclat de la pourpre, on peut encore être aimée pour soi-même, et trouver à la cour une véritable amie.

D. Genlis.

Pensieri di Metastasio, *owero Sentenze*, *e massime*, estratte dalle sue opere, ad usó de' *Giovani* studiosi della lingua italiana. Prix: 1 fr. 50 cent. pour Paris, et 2 fr. par la poste. Parigi, presso *Vergani*, quai de l'Horloge du Palais, n°. 28; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Ce recueil n'est pas nouveau; il a déjà été inséré dans quelques éditions des œuvres de l'auteur : on ne le considéra alors que comme le fruit de ces spéculations de librairie qui ont pour objet de multiplier les volumes. En effet, à quoi peuvent servir les pensées choisies d'un poète dont on a en même temps les œuvres? Si ces pensées ne sont belles et saillantes que par la manière dont elles sont placées, l'inconvénient de les extraire pour en former un recueil ne se fait-il pas plus fortement sentir? Enfin, si, comme les idées qui composent ordinairement un ouvrage dramatique, et principalement un opéra, elles n'ont rien de profond, ni de vraiment juste; si elles sont presque toujours l'expression des passions des personnages que l'auteur met en scène, ne doit-on pas convenir que ce recueil n'a aucun but, et que l'intention d'en faire une espèce de code de morale est tout-à-fait manquée? Dans le cas où les pensées dont il s'agit porteraient le caractère de sagesse et de modération qu'avait Métastase, il en résulterait que ce poète n'a pas connu l'art théâtral qui consiste à faire parler les personnages selon leurs caractères; ainsi, l'on trouverait dans la justesse même de ces pensées, la critique la plus forte des talens dramatiques de l'auteur italien.

Le nouvel éditeur paraît avoir un autre but; son recueil

est destiné aux jeunes gens qui apprennent l'italien. Avant d'examiner jusqu'à quel point ce recueil peut leur être utile, nous nous étendrons un peu sur l'auteur qui a servi à le former. Ce que nous dirons de lui ne sortira point de notre sujet, et offrira plus d'intérêt que l'examen sérieux de ses pensées détachées. Comme poète, Métastase a été trop admiré par ses compatriotes, et trop rabaissé par les étrangers ; ce qui arrive toujours aux écrivains dont le style fait le principal mérite : comme homme privé, il n'est presque pas connu ; sa vie douce et tranquille fut exempte des orages qui s'attachent trop souvent aux talens supérieurs ; ses qualités estimables avaient plus de solidité que d'éclat : avec un pareil caractère, on fait peu de bruit, mais on est heureux. En considérant Métastase sous ce rapport, nous nous trouverons involontairement entraînés à des contrastes peu favorables aux gens de lettres qui, par leur orgueil et leur esprit turbulent, se sont attiré des disgraces et des reproches qu'ils n'ont que trop mérités.

Les opéra de Métastase composent la plus grande partie de ses œuvres. Obligé de se conformer à toutes les règles que l'usage et le mauvais goût avaient introduites dans ce genre, il dénature presque toujours les caractères de ses héros ; leurs passions ont une couleur trop uniforme, les intrigues sont mal tissues, les unités ne sont pas observées ; une symétrie absolument contraire aux principes de l'art se fait remarquer dans les combinaisons dont elle affaiblit l'effet ; et la nécessité de faire briller le musicien et l'acteur, multiplie les morceaux parasites. Sous le rapport du plan, les opéra de Métastase, quoique très-supérieurs aux autres productions du même genre, ne méritent donc aucun éloge, et ne peuvent être comparés à nos tragédies même les plus médiocres. Il

n'est pas étonnant que ces défauts essentiels aient frappé les étrangers, peu capables, pour la plupart, de sentir les beautés du style de l'auteur. De là ces jugemens un peu sévères qui ont été portés sur lui. Métastase est avec raison considéré par ses compatriotes, comme l'un des poëtes les plus purs qu'ait produits l'Italie; sous ce rapport, ses ouvrages sont vraiment classiques. L'élégance, la douce harmonie, ne peuvent guères être portées plus loin; le choix des expressions est toujours parfait; et les sentimens les plus tendres et les plus délicats prennent, sous la plume de l'auteur, un nouveau charme qui n'est dû qu'à la manière dont ils sont rendus. Cependant, ceux qui savent apprécier la diction inimitable de Virgile et de Racine, desireraient que l'auteur italien eût un style moins coupé, et qu'il recherchât moins les petites oppositions de mots et de pensées. Ce léger défaut tient au genre de l'opéra : de longues périodes, l'absence des antithèses, eussent peut-être nui à l'effet musical.

M. de Voltaire, dans sa préface de *Sémiramis*, exprime son admiration pour Métastase; mais il nous paraît qu'il va un peu trop loin. En parlant de deux scènes de Titus, il s'exprime ainsi : « Ces deux scènes, comparables à tout ce » que la Grèce a de plus beau, si elles ne sont pas supé- » rieures; ces deux scènes, dignes de Corneille *quand* » *il n'est pas déclamateur*, et de Racine *quand il n'est pas* » *faible*; ces deux scènes qui ne sont pas fondées sur un » amour d'opéra, mais sur les plus nobles sentimens du » cœur humain, ont une durée trois fois plus longue au » moins que les scènes les plus étendues de nos tragédies » lyriques. » Ces scènes que M. de Voltaire met au-dessus de ce que la Grèce a produit de plus beau, et à l'occasion desquelles il dit que Corneille est quelquefois *déclamateur*, et Racine quelquefois *faible*; ces scènes si vantées

ont été mises sur le Théâtre français par M. de Belloy, et n'y ont obtenu aucun succès. Elles sont très-belles de diction; mais le caractère de Titus est beaucoup trop doux, et par cela même n'a rien de tragique. Quel risque peuvent courir des conjurés avec un prince aussi débonnaire? C'est une observation qui paraît avoir échappé à M. de Voltaire.

Les ouvrages de Métastase qui présentent les plus grandes beautés de style, et dont M. de Voltaire n'a point parlé, sont les pièces tirées de l'Ecriture sainte qu'il a composées pour la chapelle de l'empereur. Nous en citerons un morceau qui, en supposant le charme des vers, peut être comparé à une tirade d'*Esther* ou d'*Athalie*. Isaac a passé la nuit à entendre le récit qu'Abraham lui a fait de sa vie; il lui parle ainsi:

« O mon père, quand vous me racontez la suite merveilleuse de vos actions, un charme si grand s'empare de mon ame, que je ne sens aucune fatigue, que je ne desire aucun repos, et que je m'oublie moi-même. Vous me transportez parmi les événemens dont vous me faites le récit, et je crois y être avec vous. Si, fidèle au Seigneur, vous abandonnez votre pays natal, je quitte avec vous ces campagnes chéries, et je vous suis sur les montagnes et dans les forêts de la Palestine. Si je vous vois aller chercher au loin une subsistance qui vous manque, je vous accompagne en Egypte, et je frémis aux dangers que vous courez ainsi que ma mère. Vous élevez-vous en vainqueur sur les rois soumis? près des sources du Jourdain, je partage votre gloire. Mais quand vous me rappelez les promesses de Dieu, quand vous me racontez l'alliance durable qu'il a formée avec vous, je crois être en sa présence, j'entends ses décrets éternels, et la crainte s'empare de mon cœur. Ah! mon père,

» quelles leçons je trouve dans le cours vertueux de votre » vie! Je vois dans vos actions la règle des miennes : dans » les événemens merveilleux et extraordinaires que je » vous entends raconter, j'aperçois les voies secrètes des » desseins de Dieu : dans les miracles, dans les faveurs » dont il a été si prodigue envers vous, je reconnais sa » grandeur, et je vois combien vous lui êtes cher, etc. »

Métastase étoit aussi savant littérateur que grand poète. On a de lui un extrait de la poétique d'Aristote et une traduction de l'Art poétique d'Horace. On a trouvé après sa mort des réflexions sur toutes les tragédies grecques et sur les comédies d'Aristophane. Ces petites dissertations sont infiniment précieuses pour les auteurs dramatiques, et pour les amateurs de l'antiquité. On voit que Métastase avait approfondi son art; et que les circonstances auxquelles il a été forcé de se soumettre purent seules l'empêcher de réformer l'Opéra italien.

Ce dernier ouvrage, fruit des méditations solitaires de l'auteur, nous amène naturellement à donner, comme nous l'avons promis, quelques détails sur sa vie privée. Elle ne présente pas des événemens bien importans. Comme celle d'un homme de lettres qui n'eut ni jalousie, ni intrigue, elle n'offre guère que l'histoire des travaux de l'auteur. Il possédoit toutes les vertus qui caractérisent le vrai philosophe : bon fils, bon frère, il soutenait sa famille; son père n'existait que par ses secours; son frère moins âgé que lui était l'objet de ses plus tendres sollicitudes : non-seulement il l'aidait par ses libéralités, mais il le dirigeait par ses conseils. Les lettres de Métastase qui ont été rendues publiques malgré lui, prouvent tout ce que nous venons de dire. On aime à voir un poète justifier ainsi par sa conduite l'opinion, trop souvent démentie, de la douce influence que les lettres devraient avoir sur les

mœurs de ceux qui les cultivent. Comme cette correspondance est très-peu connue en France où elle n'a jamais été imprimée, nous en traduirons quelques fragmens qui suffiront pour donner une idée du caractère de l'auteur: on verra quelle sagesse, quelle réserve règnent dans ses relations intimes; et si l'on compare sa correspondance avec celles des philosophes modernes, on sentira la différence qui existe entre le véritable homme de lettres, et les écrivains séditieux dont les maximes ont eu des applications si fun stes.

Métastase, après avoir été élevé par le célèbre Gravina, fut appelé à la cour de Vienne sur la recommandation d'Apostolo Zeno, qui le fit connaître à l'empereur Charles VI. Ses qualités aimables ne tardèrent pas à lui attirer une faveur dont il n'abusa jamais. Souvent le monarque, tourmenté de la maladie qui le conduisit au tombeau, faisait appeler le poète, et l'admettait à l'honneur de dîner tête à tête avec lui: la gaieté douce et agréable de Métastase dissipait la mélancolie du prince, et l'aidait à supporter ses maux. Au milieu des applaudissemens de cette cour, Métastase, ainsi que les bons poètes, n'était jamais content de ses ouvrages; des inquiétudes, des doutes presque toujours mal fondés le tourmentaient sans cesse. Voici comment il s'exprime à ce sujet; ses réflexions peuvent s'appliquer aux défauts de la plus grande partie des hommes:

« Je me connais, et cependant je ne me corrige pas. » Cette obstination dans un défaut qui me tourmente, sans » me donner aucun plaisir, me fait quelquefois réfléchir » à l'influence que notre corps exerce sur notre ame. Si, » par de sages méditations, mon ame parvient à se convaincre que cet excès d'inquiétude est un défaut incom» mode, douloureux, inutile, et devient un obstacle à

» mes

» mes travaux, pourquoi donc ne peut-elle pas s'en cor-
» riger? pourquoi n'exécute-t-elle pas la résolution si sou-
» vent prise de secouer ces doutes ridicules?.... Il est cer-
» tain que la plus grande partie des hommes n'agissent
» point par l'impulsion de leur raison, mais par celle des
» leurs sens.... Si cela n'était pas ainsi, tous ceux qui
» pensent bien agiraient de même; nous voyons cependant
» le contraire le plus souvent. Qui mieux qu'Aristote a
» parlé de la vertu, et qui a été plus ingrat que lui?
» Qui mieux que Sénèque a enseigné à mépriser la mort,
» et qui l'a redoutée plus que lui? Qui a mieux parlé d'é-
» conomie que notre Paul Doria, et qui a jamais dissipé
» son patrimoine plus misérablement? Au total, ces ob-
» servations sont vraies; je ne les considérerai pas sous
» leurs divers rapports, parce qu'elles me mèneraient trop
» loin. »

Métastase abandonnait à sa famille les rentes qu'il possédait en Italie: il paraît que le recouvrement en fut incertain pendant quelque temps; c'est ce qu'exprime la lettre suivante, que le poète écrivit à son frère: « Qui sait
» comment s'arrangera l'affaire de mes rentes dans le
» royaume de Naples? Cette pensée m'a un peu troublé,
» non pas pour moi, mais pour vous et pour notre fa-
» mille. Je me sens assez de constance pour n'être pas ému
» de leur perte; mais je ne puis attendre d'autrui la même
» fermeté. Cependant, la pièce n'étant pas terminée, qui
» peut prévoir la catastrophe? Je me suis tant de fois at-
» tristé de choses qui m'ont été ensuite profitables, et je
» me suis si souvent réjoui de celles qui me sont deve-
» nues nuisibles, que je ne sais plus de quoi me féliciter
» ou me plaindre. En définitif, quand l'événement serait
» au nombre de ceux que l'on peut appeler des malheurs,
» satisfait de ne l'avoir pas mérité, persuadé que je n'ai

» pu m'y soustraire, je le souffrirai comme on souffre les » intempéries des saisons, ou les maladies qu'on ne s'est » pas attirées par des excès. »

Métastase, regardé de son temps comme le meilleur poète de l'Italie, devait avoir beaucoup d'envieux; par un bonheur sans exemple, il n'eut pas d'ennemis : son indulgence pour tous ceux qui couraient la même carrière que lui, les accoutumait à son immense supériorité; il recommandait la même indulgence à sa famille et à ses amis. Les conseils suivans, qu'il donne à son frère, sont pleins de raison et de modestie :

« Vous faites très-bien si, comme vous me l'assurez, et » comme je le crois, vous vous montrez très-indulgent » pour les poésies qui paraissent, de quelque genre qu'elles » soient. Les liens de parenté et d'amitié qui nous unis» sent rendent vos jugemens suspects; et, s'ils ne sont » pas plus que modérés, ils serviront moins à montrer les » fautes d'autrui que votre prévention. Nous sommes na» turellement tous portés à nous opposer à la violence et » à l'injustice : ainsi, tout ce qui pourrait vous faire con» sidérer comme jaloux des autres, au lieu de me faire » des partisans, soulèverait contre moi beaucoup d'enne» mis. Quand vous ne pourrez, sans honte, applaudir à » un ouvrage, gardez le silence; laissez le public décider. » Ne me croyez pas si faible que je regarde comme un » outrage les louanges qu'on donne aux autres, si or» gueilleux que je ne veuille pas avoir de rivaux, et si » lâche que je puisse vouloir augmenter ma gloire en » abaissant celle d'autrui. » Que l'on compare cette manière de parler de ses rivaux avec celle de M. de Voltaire, dans sa vieillesse, lorsqu'il jugeait ceux dont il croyait avoir à craindre la concurrence !

Le frère de Métastase exerçait à Rome l'état d'avocat;

Il paraît qu'il n'était pas aussi sage que lui. Une maladie de langueur, suite de quelques excès, l'avait dérobé à ses travaux : Métastase, en le félicitant de sa convalescence, lui donne les conseils les plus sages et les plus tendres. Cette lettre peut être considérée comme un modèle de raison, sans pédanterie.

« Je croirai mes inquiétudes bien payées, si au moins, » après cette maladie, vous avez plus soin de votre santé » dont je crains bien que vous n'ayez abusé. Votre constitution, les travaux de votre état ne peuvent s'accorder » avec certaines irrégularités, qui seraient sans conséquence pour tout autre. Je trouve, dans la philosophie, » d'excellens argumens pour me fortifier contre l'idée de » ma fin, mais n'en trouve pas contre un état de santé plus » terrible qu'elle, puisqu'il nous prive et du plaisir de la » vie, et du repos de la mort. Ayez soin, je vous prie, » autant qu'il dépendra de vous, d'éviter une situation » si déplorable, qui n'est jamais plus douloureuse que » lorsqu'on se reproche de l'avoir méritée. J'espère que » vous aurez ce soin : à notre âge, et avec votre expérience, il serait honteux de moins consulter sa raison » que ses passions ; mais mon espoir le plus certain est que » vous céderez aux instances d'un frère auquel votre amitié » ne vous permet pas de rien refuser. Ne vous effrayez pas, » comme si je voulais exiger de vous des extravagances, » il n'y a personne au monde qui désapprouve plus que moi » ces malheureux qui, par une crainte immodérée de la » mort, se privent de tout ce qui peut rendre la vie agréable. » Je ne desire pas que vous soyez, sur ce point, ou janséniste ou pélagien. Je demande que vous fassiez de la » santé l'usage que les hommes prudens font de l'argent : » il faut mesurer les dépenses au capital, de manière que » ni l'avarice, ni la prodigalité ne nous privent de ce dont

» nous avons besoin. Prenez cet avis en bonne part; faites-» en usage, et rendez-moi le même service quand je vous » paraîtrai en avoir besoin. Qui nous avertira de nos défauts, » si nous ne nous en avertissons pas l'un et l'autre? »

Le desir de faire connaître Métastase sous de nouveaux rapports nous a peut-être menés trop loin. Notre excuse se trouve dans l'intérêt que ses lettres nous ont paru devoir inspirer.

L'éditeur des Pensées extraites des opéras de Métastase est loin d'avoir mis le lecteur en état d'apprécier les talens de ce poète : ce recueil, ainsi que nous l'avons déjà observé, n'est qu'un composé de matériaux informes qui n'ont aucune étendue, ni aucune suite. Quelle idée pourrait-on se former du meilleur poète, de Racine même, si l'on mettait dans la forme alphabétique ses pensées sur divers sujets, et si l'on en faisait une espèce de dictionnaire ? Il reste à savoir si ce recueil peut être utile aux jeunes gens qui apprennent l'italien.

Depuis quelque temps, on ne néglige rien pour diminuer le travail de ceux qui étudient; on veut leur procurer un plaisir plutôt qu'une occupation sérieuse. En écartant en apparence les difficultés, on éteint en eux le desir de les vaincre; et il en résulte que les étudians ne font qu'effleurer les objets sur lesquels on les exerce : ils n'acquièrent que des connaissances superficielles, ce qui équivaut à un peu moins que rien. Cette observation peut s'appliquer à presque tous les nouveaux systèmes d'éducation. Les prétendus philosophes qui les ont conçus n'ont pas remarqué que la Providence, en assujétissant les hommes au travail, ne leur a promis le succès et les douceurs du repos qu'à la condition expresse qu'ils les mériteraient par leur application et par leurs fatigues; l'enfance doit être habituée de bonne heure à cette loi, qui

ne souffre pas d'exception. Sans travail, dans quelque état que l'on soit, nulle instruction, nul talent, et nul véritable plaisir: ainsi tous les projets qui promettent d'élever l'enfance sans lui faire éprouver aucune peine, ne sont qu'un pur charlatanisme.

On peut mettre au nombre des résultats de cette nouvelle doctrine, cette multitude d'abrégés qui ne peuvent donner qu'une fausse idée des auteurs d'où ils ont été tirés. Ceux qui veulent cultiver la littérature italienne doivent lire les chefs-d'œuvre dans leur entier; ils n'en connaîtront toutes les beautés qu'en examinant leur ensemble, en suivant la marche de l'auteur dans les détails, et sur-tout en remarquant l'art qu'il emploie à varier son style, à lui faire prendre tous les tons, et à lier, par d'heureuses transitions, les objets qui, au premier coup-d'œil, paraissent les plus opposés. Ce n'est sûrement pas ce qu'on peut attendre d'un dictionnaire alphabétique des pensées de Métastase.

P.

Essais d'un jeune Barde, par Charles Nodier. Prix: 1 fr. 50 c. A Paris, chez madame *Cavanach*, libraire, nouveau passage du Panorama; et chez le Normant, rue des Prêtres S. Germain-l'Auxerrois, n° 42.

M. Nodier sollicite l'indulgence des critiques; tout ce qui s'appelle *essai* y a des droits en général: ceux-ci en ont besoin, et n'en sont pas aussi tout-à-fait indignes. Il est trop facile de prouver la première proposition; et je desire qu'en lisant les citations que je ferai on soit convaincu de la seconde.

Il est fâcheux pour un auteur qu'on soit obligé de chercher le sens de sa pensée; il l'est encore bien davantage

qu'on ne le trouve point après l'avoir cherché. L'auteur de ce petit livre dit que « c'est un monument qu'il élève entre » ses essais et ses forces. » Je confesse qu'il m'est impossible de deviner le mot de cette énigme.

Le jeune barde débute par quelques imitations d'Ossian, qui ne manquent pas de verve ; on est fâché d'y trouver des tournures prosaïques, telles que celle-ci :

Il fait froid, je suis mal.

ou des vers incompréhensibles, comme lorsqu'il dit, en parlant d'un roi mort :

Il ne rêvera plus le poignard de l'esclave,
Par la peur affermi.

Si Œdipe avait été condamné à démêler des choses aussi embrouillées, il est probable qu'il ne fût jamais monté sur le trône des Thébains.

On regrette que l'auteur ait employé son talent à excuser le suicide, que les plus éclairés d'entre les païens condamnaient, et sur-tout à traduire une partie du *Cantique des Cantiques,* dont Voltaire nous avait déjà donné une traduction dans des vues très-peu orthodoxes · il faut croire que M. Nodier n'en a eu d'autre que de lutter contre ce grand maître; c'est une tentative qu'il a risquée sans consulter ses forces. Il y a plus de patriotisme que de poésie dans la *Prophétie contre Albion.*

Sur ses murs abattus Carthage désolée,
Expia les succès de ses murs triomphans.

Les murs de Carthage ne furent jamais triomphans : quand les Romains les assiégèrent, ils les prirent. Le prophète a-t-il voulu, par ces murs triomphans, désigner les vaisseaux de Carthage ? On appelle quelquefois, en langage poétique, les vaisseaux des citadelles flottantes, mais non des murs tout crûment.

Et de ta grandeur qui *s'écoule*,
Tu n'as pas *différé* l'écueil.

Une grandeur qui *s'écoule*, et un écueil *différé*, sont des expressions bien impropres.

Le Tasse aux loisirs du génie
Dédiant sa captivité,

ne vaut guère mieux; il faut encore un commentaire pour entendre cette *dédicace*.

Cependant M. Nodier sait, quand il veut s'en donner la peine, être clair, naturel, et même élégant et facile: telle m'a paru du moins la romance qu'on va lire, et dont il a puisé l'idée dans cette phrase de l'auteur célèbre du *Génie du Christianisme*: « Le peuple était persuadé que » nul ne commet une méchante action sans se condamner » à avoir le reste de sa vie d'effroyables apparitions à ses » côtés. » Cette romance est intitulée *le Rendez-vous de la Trépassée*:

Claire et Paulin avec simplesse
Coulaient leurs jours,
Et voyaient fleurir leur jeunesse
Et leurs amours.
Rien ne pouvait en apparence
Les désunir.
Le temps cher à leur espérance
Allait venir.

Ils ne rêvaient qu'hymen et joie;
Loisirs heureux,
Qu'un Dieu consolateur envoie
Aux amoureux.
Mais de Paulin voici le père:
« Il faut partir;
» Et de la main de votre Claire
» Vous départir. »

Il s'en alla vers sa future,
En grand émoi:
« Déplorable mésaventure!
» C'est fait de moi!

» Mon père veut que je le suive,
» Et dès ce soir.
» Mais jurons-nous, quoi qu'il arrive,
» De nous revoir.

» Si quelqu'un, d'un amour coupable
» Veut te lier,
» Tu répondras : suis-je capable
» De l'oublier ?
» Bientôt mon ami va me dire :
» Eveillez-vous;
» C'est enfin l'heure de sourire
» A votre époux.

» Mais si l'un de nous dans l'attente
» Est trépassé,
» Que son ame reste constante
» Au délaissé !
» Qu'avec doux regard, doux visage,
» Et doux parler,
» Elle vienne du noir rivage
» Le consoler. »

Paulin partit. Un cœur novice
Est si léger !
Un rien, un desir, un caprice
Le fait changer.
Claire est bien loin; Rose est jolie....
Un trait l'atteint.
Le temps fuit, le serment s'oublie,
L'amour s'éteint.

Claire apprenant par renommée
Ses nouveaux feux,
Lui mande : « Une autre bien-aimée
» Obtient tes vœux.
» Celui qui m'occupe à toute heure,
» M'a pu trahir.
» Claire lui pardonne, le pleure,
» Et va mourir. »

D'abord à de grandes alarmes
Il se livra.
Mais Rose d'un air plein de charmes
Le rassura.

« Pourrais-tu croire à la nouvelle
» De ce trépas ?
» On se lamente, on se querelle,
» On ne meurt pas.

» La joie est si vîte ravie
» A nos desirs !
» Faut-il consumer notre vie
» En déplaisirs ?
» Viens à la fête qu'on dispose
» Finir le jour ;
» Et tu recevras de ta Rose
» Doux lots d'amour. »

Il vole au bal, et fend la presse
Pour la chercher.
Il lui semble que tout s'empresse
A la cacher.
Il croit l'entendre dans la foule,
Au moindre bruit ;
Et voit son espoir qui s'écoule
Avec la nuit.

Mais voilà bien de son amante
Le domino,
Son cou de lis, sa main charmante,
Et son anneau :
« Rose, un heureux projet t'appelle ;
Il t'en souvient :
» Tu me diras trop tôt, cruelle!
» Que le jour vient.

» Disparaissez, forme empruntée,
» Masque envieux ! »
Il dit ; et Claire ensanglantée
S'offre à ses yeux,
Le bras armé d'un glaive humide,
L'œil égaré,
Le teint meurtri, le sein livide
Et déchiré.

Sans le délivrer de cette ombre
L'aurore a lui ;
Claire promène un regard sombre
Autour de lui.

Dès que ses sens, chargés de veilles,
Vont s'assoupir,
Elle murmure à ses oreilles
Un long soupir.

Mais quand sa peine fut comblée,
Il eut merci,
Et rendit son ame accablée
D'un noir souci.
Puisse, comme lui, tout parjure
A son serment,
Subir de sa lâche imposture
Le châtiment.

Je ne vois, dans cette romance, aucun des défauts que j'ai relevés dans quelques autres vers; c'est une des plus jolies qui depuis long-temps me soient tombées sous la main. D'où vient cette différence? c'est qu'ici l'auteur n'a imité ni copié personne; c'est qu'il a rencontré le genre qui convient à son talent.

Son recueil finit par quelques morceaux de prose; il offre quelques pensées de Shakespeare, parmi lesquelles il me semble qu'il y en a de fausses, de communes et de justes.

Dans la première classe, je placerai celle-ci: « La gloire » est comme un cercle tracé dans l'onde; il croît et s'étend, » jusqu'à ce qu'à force de s'étendre il s'évanouisse. » C'est ce qu'on pourrait dire de nos affections, qui ne sont fortes et durables que lorsqu'elles se concentrent: mais la gloire ne s'évanouit pas en s'étendant; au contraire, elle s'accroît.

Je mettrai cet autre dans la seconde: « Il est, dans les » affaires des hommes, une marée qui, prise à son heure, » les conduit à la fortune: s'ils manquent le moment, tout » le voyage de leur vie tourne misérablement dans les » écueils et la détresse. » C'est comme si l'on disait qu'il faut *prendre l'occasion au toupet*, ou *ne pas manquer le coche*.

Enfin, dans la troisième, celle-ci, qui décèle un observateur, et qui est exprimée avec énergie : « Souvent les » caractères indécis et flottans s'enfoncent plus avant dans » un projet, par l'effet même de leur crainte et le poids de » leur indolence. »

Il est encore vrai de dire que « le puissant qui est tombé, » lit sa chute dans les yeux des autres. »

SPECTACLES.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

Ossian cadet, ou *les Guimbardes*, parodie *des Bardes*, en 3 petits actes qui n'en font qu'un, *bardés* de couplets ; par MM. *Dupaty*, *Chazet* et *Moreau*.

TEL est le titre de cette parodie, titre plus long que plusieurs scènes d'opéra, et dans lequel on a cherché à mettre de l'esprit, afin qu'il y en eût partout.

La première représentation de cette espièglerie fut précédée d'un assommant vaudeville, intitulé *la Succession*, et dont l'auteur a très-sagement gardé l'anonyme. Quoique les spectateurs à ce théâtre soient communément portés à l'indulgence, ils ont témoigné qu'ils étoient excédés de *la Succession*. On avoit d'ailleurs lâché tous les doubles pour la jouer. Le parterre a fait entendre quelques sifflets. L'actrice chargée du couplet d'annonce de la nouvelle pièce, a été si décontenancée qu'elle a craint que sa mémoire ne l'abandonnât ; elle a tiré un papier sur lequel était son couplet ; elle l'a chanté en tremblant ; mais il a été accueilli, répété, et l'actrice rassurée est rentrée dans les coulisses au bruit des applaudissemens. Ce couplet finit assez bien :

Lorsqu'un fameux lyrique
Vous donna l'opéra nouveau,
Vous fîtes tous pour *sa musique*
Le doux unisson des bravo..
Si nous sommes trop loin des *Bardes*
Pour un tel accompagnement,
N'accompagnez pas nos *Guimbardes*
Avec des instrumens à vent.

L'éloge exclusif de la musique est la juste critique des paroles. En général, cette critique est douce et légère; les parodistes ont préféré le ton de la gaieté à celui de la satire. La plaisanterie qu'ils ont faite sur l'exposition des Bardes, est très-applicable à bien d'autres expositions.

Vous savez tous, mes chers amis,
Ce que je vais vous dire;
Mais. . . . .
Je veux vous le redire.

L'amante d'Ossian, la sensible Rossemalade (Rosmala), prétend que la gloire des femmes est d'être fidèles. Sa confidente lui répond « qu'il y a bien des femmes qui ne » sont pas glorieuses. » Un premier mouvement a fait applaudir à ce trait, et la réflexion ou la galanterie française a empêché de redoubler les applaudissemens.

Matamore (Duntalmo) invite Ossian cadet à la fête des bonnes gens, où il s'apprête à le bien rosser. Cadet demande où elle se donne. — Dans la prairie, au pont de bois. — Il ne faut pas, s'écrie Cadet, que ce soit un pont comme celui de *Misantropie*. (On sait que ce pont s'écroule sous les pieds d'un des personnages).

Rossemalade se plaint de ce que son père la laisse-là depuis quinze ans; sans doute, ajoute-t-elle, il a des affaires. Elle le trouve sans le reconnaître; ils se battent. Puis après la reconnaissance, elle dit: « Voilà ce qui s'ap- » pelle un combat singulier. »

On propose à Rossemalade de la tirer de captivité; elle accepte l'offre, et reste néanmoins bavarder sur la scène. « Mais pourquoi donc, se demande-t-elle, ne » m'en vais-je pas au plus vîte? Qu'est-ce qui me re- » tient? j'ai l'air de faire ici un monologue d'opéra. »

Ossian cadet, enfermé par Matamore dans une cave, goûte de tous les vins qui s'y trouvent, du Bourgogne, du Champagne, du Tokai: c'est ce qu'il appelle voyager sans sortir de sa place. Il se félicite de ce qu'au lieu de faire le tour du monde, c'est le monde qui tourne autour de lui. Après avoir bien bu, il éprouve une envie de dormir, comme s'il était à l'Opéra. Son sommeil est agité par des rêves; il voit les Ombres chinoises; son ami Qui-va-là (Hydala) vient le trouver. Ossian cadet s'étonne avec raison, que Matamore l'ait laissé pénétrer dans cette cave. Qui-va-là offre ses habits à Ossian cadet, pour se sauver, et veut rester à sa place. Cadet convient que c'est beau,

mais il observe que cela n'est pas neuf. Il a déjà vu quelque chose de semblable ; et dans ce temps-ci les Pylades ne sont pas communs. Au dénouement, lorsque Qui-va-là délivre son ami, il lui dit : Le plus heureux, crois que c'est Qui-va-là. Tu m'as déjà chanté ça, répond Ossian.

Il y a, dans le cours de la pièce, un couplet à la gloire de Le Sueur, qui est comparé au soleil, plus brillant lorsqu'il a percé le nuage ; allusion au talent du musicien, que l'envie s'est efforcée d'obscurcir. Ossian cadet finit par une éloge de Laisné. Il voudrait que le cadet eût le charmant talent de l'aîné.

Cette parodie a eu un succès non contesté. On en a demandé les auteurs. Peut-être est-elle un peu trop longue. Ces bagatelles ne doivent jamais l'être. Les parodistes doivent se rappeler que les plus courtes folies sont les meilleures.

ANNONCES.

Le Livret des prodiges, ou histoires et aventures merveilleuses et remarquables de spectres, revenans, esprits, fantômes, démons, etc. ; dont les faits et événemens sont rapportés par des personnes dignes de foi. Un vol. in-18 avec fig. Prix : 1 fr., et 1 fr. 25 cent. par la poste.

A Paris, chez Pillot aîné, libraires sur le Pont-Neuf, n. 5,

Œuvres complètes de Démosthène et d'Eschine, traduites en français, avec des remarques sur les harangues et plaidoyers de ces deux orateurs, précédés d'un discours préliminaire sur l'éloquence et autres objets intéressans ; d'un précis historique sur la constitution de la Grèce, sur le gouvernement d'Athènes, et sur la vie de Philippe, roi de Macédoine ; d'un traité de la juridiction et des lois d'Athènes ; d'un dictionnaire géographique, etc ; par M. l'abbé Auger, de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, de celle de Rouen, etc. Nouvelle édition, 6 vol. in-8°., sur beau papier et belle impression, ornés du portrait de Démosthène et d'une carte de l'ancienne Grèce. Prix : brochés, 24 fr., et 33 fr. par la poste.

A Paris, chez Belin, libraire, rue Saint-Jacques, n. 22 ; Déterville, libraire, rue du Battoir, n. 16, près celle de l'Eperon ; et à Angers, chez Mame, père et fils, imprimeurs-libraires.

Ces ouvrages, des deux plus grands orateurs de l'antiquité, manquoient depuis long-temps à la littérature, et doivent être favorablement accueillis du public.

Voyage dans le département des Alpes maritimes, avec la description de la ville et du terroir de Nice, de Menton, de Monaco, etc ; par S. Papon. Prix : 1 fr. 50 cent., et 2 fr. par la poste.

A Paris, chez Barreau, libraire, quai des Augustins, n. 55 ; et Lebour, palais du Tribunat, galeries de bois.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois*, n°. 42.

NOUVELLES DIVERSES.

Constantinople : On assure que, d'après les représentations d'une cour étrangère, la Porte qui desire conserver le système de neutralité qu'elle a adopté, fait difficulté de laisser passer dorénavant des vaisseaux de guerre et des troupes de la Mer-Noire dans la Méditerranée.

Les nouvelles de Saint-Domingue, du commencement de mai, confirment les détails qu'on avait déjà reçus, relativement à la situation où se trouvent tous ceux qui ont montré de l'attachement pour les intérêts du gouvernement françois, dans l'île, avant la capitulation. Le massacre est devenu général; il l'a été particulièrement au Port-de-Paix et à Jérémie. Tous les blancs y ont été égorgés, à l'exception d'un petit nombre de femmes qui ont consenti à vivre avec des officiers noirs.

Voici l'acte par lequel ses généraux ont déféré l'autorité à Dessalines :

« Nous, généraux et chef de l'armée de Haïti, reconnaissant les bienfaits qui nous ont été apportés par le général en chef Jacques Dessalines, le protecteur de la liberté dont le peuple jouit, le déclarons, au nom de la liberté, au nom de l'indépendance, au nom du peuple qu'il a rendu heureux, *gouverneur-général de Haïti pour toute la durée de sa vie*, et nous jurons sans contrainte que nous obéirons aux lois qu'il nous donnera de son autorité, comme étant la première et suprême autorité que nous reconnaissons. Nous lui conférons le pouvoir de faire la paix, de déclarer et soutenir la guerre, et de nommer son successeur. »

En conséquence de cette délation du pouvoir suprême, qui une fois décernée par les chefs de la force militaire, a fait loi pour toutes les autres classes des habitans de l'île, Dessalines a continué de faire peser tout le poids de son autorité vindicative sur les planteurs qui n'ont pas été favorables aux gens de couleur.

On mande de la Jamaïque que de 562 blancs qui étaient à Saint-Domingue, il n'en reste que deux échappés aux derniers massacres. Toutefois il a été permis aux Américains de sortir et d'emporter avec eux leurs effets.

Il se confirme aussi que le 21 avril il y a eu au Cap-François un massacre général de tous les blancs. Jusqu'à-

lors on avait quelquefois épargné les femmes et les enfans; cette fois, les assassins n'ont épargné ni sexe ni âge; le massacre a duré trois jours et trois nuits. Avant que cette horrible scène commençât, il avait été mis un embargo général sur tous les navires américains qui se trouvaient dans le port; cet embargo n'a été levé que le 1er mai.

De Vienne, le 21 juillet: Différens courriers échangés récemment entre cette ville et Paris, étaient porteurs de dépêches relatives à la nouvelle dignité impériale adoptée par les Français pour leur premier magistrat. Ces négociations ont retardé l'envoi des nouvelles lettres de créance à notre ambassadeur à Paris. On ne croit pas cependant que cette correspondance se borne au nouveau titre du chef de la France, et au rang qu'il occupera parmi les souverains; il paraît qu'elle concerne des dispositions qui doivent assurer pour long-temps le repos des états de l'Europe.

De Francfort, le 25 juillet: Le silence des ambassadeurs à la diète de Ratisbonne, après le vote émis dans les deux colléges par le ministre de l'électeur d'Hanovre, sur la note présentée le 7 mai par le ministre de Russie, et une autre circonstance, font présumer qu'il ne sera plus parlé à la diète de l'affaire dont traitait cette note. La circonstance dont il s'agit, c'est que la formule ordinaire dont on se sert pour aller aux voix, n'a point été ajoutée au protocole de la séance d'avant-hier; ce qui donne beaucoup de vraisemblance à la conjecture en question.

PARIS.

On écrit de Boulogne les 6 et 12 thermidor: La tempête a fait du mal à une division de notre flottille; on ne manquera pas d'exagérer ce mal à Paris; on dira que les Anglais se sont mêlés à la tempête: je puis vous assurer qu'il n'y a eu que quelques coups de canon échangés entre les Français et les Anglais. Le véritable vainqueur de cette affaire est le vent d'ouest. L'empereur a travaillé toute la nuit à diminuer ou à réparer les ravages; il paraissait être dans plusieurs endroits à la fois.

— On ne paraît pas avoir ici le moindre doute sur la descente et sur son plein succès. Il ne peut y avoir d'obstacle que la tempête; mais le trajet est si court! et quand les vents auront été bien choisis, ce serait une si grande fatalité qu'ils changeassent dans un petit nombre d'heures.

Enfin, cette grande partie va se jouer, et c'est dans l'étroit canal de la Manche que se décidera le sort de l'Angleterre et de la liberté des mers.

— On lit dans le *Moniteur:* Les seize bâtimens de la flottille de Boulogne, qui, lors de l'ouragan du 2 de ce mois, avaient filé le long de la côte, et mouillé à Etaples et même à Dieppe, sont de retour dans le port de Boulogne. Il paraît qu'on a exagéré cet événement, qui a été fort peu considérable. L'empereur n'a couru aucun danger, puisqu'il était à terre lorsque le coup de vent est survenu pendant la nuit, et presque subitement. Les équipages de quatre bâtimens qui ont échoué, ont été sauvés; une peniche s'est perdue à l'entrée d'Etaples. Ainsi notre perte, en matériel, est fort peu de chose. Celle que nous avons faits en hommes, s'élève à vingt personnes. Quant au bombardement du Havre, il n'a eu d'autre résultat que de tuer une vieille femme et une jeune fille de dix-neuf ans, et de faire à quelques maisons des dommages dont l'empereur a ordonné l'estimation, afin d'indemniser les propriétaires. On ne croit pas que ces dommages s'élèvent au-delà de 20,000 fr.

— Des lettres de Coblentz contiennent des détails fort affligeans sur les dégâts causés dans cette contrée par les orages du 2 thermidor. Plusieurs villages ont entièrement disparu; on cite, entr'autres, Ersenach et Bruch. Dans ce dernier, il ne reste plus que deux maisons. L'inondation ayant surpris les malheureux habitans pendant la nuit, ils n'ont pu échapper à ce désastre. Les bâtimens les plus élevés furent même pour eux un asile inutile; l'église, qui était bâtie en pierres de taille, et le clocher, ont été emportés par les eaux. Les recherches que l'on a faites jusqu'ici pour reconnaître les individus qui ont péri, en font monter le nombre à plus de 200.

— On vient de nétoyer, par les ordres du préfet du département de la Seine, les belles sculptures de la fontaine de Grenelle. MM. Quatremère de Quincy, Molinos et Legrand, chargés de cette opération, y ont employé le procédé décrit par Vitruve et par Pline, pour passer les sculptures antiques à l'encaustique. Ce moyen, qui consiste à boucher tous les pores du marbre par une mixtion d'huile d'œillet et de cire vierge, appliquée à chaud sur le marbre échauffé lui-même, le préserve dans la suite de ces taches noires que l'humidité y produit, et qui ne sont autre chose qu'une végétation de *lichen*, espèce de mousse très-fine dont les racines s'implantent dans les pores du marbre, les écartent à la longue et en corrodent la surface.

(N°. CLXIII.) 23 THERMIDOR an 12.
(Samedi 11 Août 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

LA CRÉATION DE L'ASTRE DES NUITS, ET LE LEVER DU SOLEIL.

(*Second fragment du poëme de* La Création.)

LA nuit régnait encore, et de l'or des étoiles,
Sur le monde assoupi faisait briller ses voiles,
Quand Ali, dans le sein de son obscurité,
S'éveille.... De terreur son cœur est agité.
« Où suis-je, cher époux ? J'ouvre en vain ma paupière ;
Le ciel a-t-il à lui retiré la lumière ?

. . . .

Ah ! sans chasser la nuit, ne peux-tu par tes vœux
Dissiper les horreurs de son front ténébreux ?
D'un astre trop brillant, une image adoucie,
Ne peut-elle verser sur la terre assoupie
D'un disque pâlissant la paisible clarté,
Qui, sans la revêtir de toute sa beauté;

Même en la rappelant, fasse aimer son absence;
Qui loin de le troubler, nous montre son silence,
Attire tes regards jusque sur mon sommeil,
Et te présente aux miens à l'instant du réveil? »

« Chère Ali, l'amour même inspire tes prières;
A la main qui suspend ces brillans luminaires
Dans les champs infinis de la création,
Ils n'ont pas plus coûté que leur moindre rayon:
Exauce donc mes vœux, ô puissance éternelle!
Des ombres de la nuit ma faible voix t'appelle;
Quand notre œil fatigué des pompes du soleil,
N'en peut plus soutenir le brillant appareil:
Et comme la nature au repos s'abandonne,
Fais qu'un astre nouveau plus doucement rayonne,
Qu'il nous laisse entrevoir tes chefs-d'œuvre divers,
Et sans être le jour, colore l'univers. »

Il dit: Un nouvel astre a commencé de luire,
La lune de la nuit vient éclairer l'empire;
A l'éclat doux et pur de son disque argenté,
Plus que les yeux encor le cœur sent sa beauté;
La terre en revêtant son crêpe léthargique,
Offre la majesté, l'attrait mélancolique
D'un palais du sommeil, où l'ame, loin du jour,
Rêve, et vit d'amitié, d'espérance et d'amour,
La nature dormait, et maintenant repose;
De traits mystérieux sa beauté se compose;
L'étoile sans pâlir scintille au haut des cieux,
Le disque de la lune en est plus radieux;
Et le regard de l'homme en plongeant dans l'espace,
Agrandit l'univers de ces cieux qu'il embrasse.

Omen et sa compagne, avec ravissement,
Ont vu l'astre nouveau monter au firmament,
Et composer sa cour, son trône et sa couronne,
Des globes lumineux dont l'éclat l'environne.

. . . .

Le nouvel astre fuit au retour de l'aurore,
Et de feux plus brillans l'univers se colore;
Des monts leur premier jet frappe les cimes, luit,
Et les enflamme au sein des ombres de la nuit;
Dans l'air une vapeur purpurine et blanchâtre
Du père du matin voile encore le théâtre;
Bientôt de sa couronne un rapide rayon
Part, et de tout l'espace a touché l'horizon.
O toi, qui chaque jour d'un torrent de lumière,
Sans t'épuiser jamais, inondes ta carrière;
Qui dans le même éclat, la même majesté,
Triomphas de la nuit et de l'éternité;
Soleil, je te salue! avec Dieu tu partages
De l'univers charmé l'encens et les hommages;
Tant sur ton front l'auteur de la création
Fit resplendir le sceau de la perfection!
De la hauteur des cieux tu répands sur le monde,
De bienfaits et de vie une source féconde;
Emblême ravissant de la divinité
Qui dans tes rayons purs épanche sa bonté:
Pour vivre de tes feux, des mondes te suivirent
Quand tes premiers regards sur eux se répandirent:
En monarque, dès-lors, ta force a dirigé
De ces mondes le peuple autour de toi rangé;
A ton lever fidèle, heureux de ta présence,
Dans un ordre constant il décrit l'orbe immense
Où ceint de tes clartés, vêtu d'azur et d'or,
Si tu fuis, il n'est plus; tu luis, il est encor.
Roi des cieux, de ton roi rappelle la mémoire,
Annonce à tous les yeux sa grandeur et sa gloire!

Par Vernes (de Genève).

LA SENSITIVE.

« D'une bergère de ton âge,
» La Sensitive dans nos champs,

Souviens-toi que, tremblant sous le fouet redoutable,
De ton pardon, un jour, tu me fus redevable.
Ce que de ta maîtresse alors j'obtins pour toi,
Ne pourrais-je aujourd'hui le réclamer pour moi ?
C'est ici le moment de la reconnaissance.
« Ouvre-moi donc, portier ! déjà la nuit s'avance. »
Puisses-tu de tes fers ainsi te dégager,
Et voir l'eau que tu bois en vin pur se changer !
Vainement à crier je m'épuise et m'enroue ;
La porte sur ses gonds s'affermit et se cloue.
Qu'une ville en péril résiste aux ennemis ;
Mais faut-il repousser l'amant tendre et soumis ?
Faut-il en pleine paix, toujours être en défense ?
« Ouvre-moi donc, portier ! déjà la nuit s'avance. »
Je ne viens point armé, ni suivi de soldats ;
Je suis seul, hors l'Amour qui s'attache à mes pas :
Aussi de l'éloigner pourrais-je être capable ?
De ses membres, mon corps est moins inséparable.
En tête un peu de vin, beaucoup d'amour au cœur,
La couronne en désordre.... Et cela te fait peur ?
Voilà de quoi vraiment redouter ma présence !
« Ouvre plutôt, portier ! ouvre, la nuit s'avance. »
Es-tu sourd ? ou Morphée, inconnu des amans,
Aurait-il engourdi ton oreille et tes sens ?
Cependant je n'ai pu tromper ta vigilance,
Quand j'ai voulu, la nuit, m'introduire en silence ;
Peut-être ton amante est-elle entre tes bras !
Que ton sort et le mien diffèrent en ce cas !
Que j'envie, à tel prix, ta servile existence !
« Ouvre-moi donc, portier ! ouvre, la nuit s'avance.
Me trompé-je ? est-il vrai ? sur ses gonds gémissans
La porte frémit-elle ? et qu'est-ce que j'entends ?
Hélas ! de l'aquilon la brusque violence
Seule a causé l'erreur et ma courte espérance.
De la nymphe Orythie, ô fougueux ravisseur !
Accours ! sur ces battans exerce ta fureur !

Mais tout dort ; jusqu'au vent, tout garde le silence.
« Ouvre donc, ô portier ! la nuit, la nuit s'avance. »
Ouvre ! ou de tes mépris, bientôt sur la maison,
Et la flamme et le fer vont me faire raison.
La Nuit, l'Amour, Bacchus, sont de terribles guides :
Ils ignorent la honte, et ne sont pas timides.
Les menaces, les vœux, j'épuise tout en vain :
On ne peut amollir ni le fer, ni l'airain.
Indigne de l'honneur de garder une belle,
Tu n'es que le geolier d'une prison cruelle.
Déjà le frais matin, et le chant du réveil,
Arrachent l'ouvrier aux douceurs du sommeil ;
Toi qui ceignis mon front, malheureuse couronne,
Sur ce seuil trop ingrat Ovide t'abandonne !
Que de mon désespoir, près de Corinne au moins,
Tes fleurons sans honneur soient les tristes témoins !
Adieu, portier maudit, fléau des cœurs sensibles,
Immobiles verroux, barrières inflexibles ;
Seuil qu'on ne peut franchir, et vous, murs odieux,
D'un amant désolé recevez les adieux !

KÉRIVALANT.

ENIGME.

A mon pouvoir divin tout mortel rend hommage :
Je suis vainqueur du temps, des hommes et des Dieux ;
Je console l'absent, j'adoucis l'esclavage ;
Je règne sur la terre, ainsi que dans les cieux.

Par M. VERGNAUD (de Brives).

LOGOGRIPHE.

Je me tiens dans les champs, on me trouve à la ville ;
Je puis nuire partout, partout je suis utile.
Quel calme autour de moi ! quelle aimable fraîcheur ;
Et près de moi, souvent, quel fracas ! quelle odeur !

Le repos m'est funeste, et l'on a vu mon être
Disparaître en un temps, dans l'autre reparaître.
On vante mes bienfaits, on m'évite, on me fuit;
Si je plais, quelquefois, lecteur, c'est par mon bruit.
Enfin, quoique toujours dans la fange et l'ordure,
Mon corps n'en est pas moins une chose très-pure.
Outre ces attributs de mes pieds réunis,
Mon sein pourrait t'offrir des objets infinis;
Mais je ne veux ici qu'un moment te distraire;
Et qui gazouille trop, fatigue au lieu de plaire.
Deux mots te suffiront pour me connaître bien:
Prends mes trois derniers pieds, sans eux je ne suis rien,
Et toi-même, lecteur, tu serais fort à plaindre.
Saisis-toi de mon tout, divise-le sans craindre:
L'une de mes deux parts fait paraître à tes yeux
Ce qui sert aux trois pieds, du moins en plusieurs lieux;
Avec deux pieds nouveaux, précédés de ma tête,
C'est là que trop souvent malgré moi je m'arrête,
Que peut-être cent fois tu maudis mon séjour.
Je suis arbre, poisson, ville et jeu tour-à-tour;
Je marque le plaisir, j'annonce la tristesse;
Tantôt.... Non, non, c'est trop; fidèle à ma promesse,
Evitons un détail pénible, hors de saison;
Toutefois si quelqu'un n'a pu trouver mon nom,
Qu'il lise les Jardins du moderne Virgile,
Ou plutôt se rappelle une élégante idylle.

Par P. Roque (de Brives).

CHARADE.

La Chine, l'Helvétie produisent mon premier;
Un malade parfois guérit par mon dernier;
Et dans l'antique Grèce on trouvait mon entier.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Main*.
Celui du Logogriphe est *Serre-tête*, où l'on trouve *serre*.
Celui de la Charade est *Cor-ail*.

L'Enéide, traduite en vers français par *J. Delille*. Quatre volumes in-8°., figures, avec le texte. Prix : 24 fr., et 30 fr.; grand in-18, 14 fr., et 17 fr.; *idem* quatre vol., petit in-18, 10 fr., et 12 fr. par la poste. A Paris, chez *Giguet* et *Michaud*, imprimeurs-libraires, rue des Bons-Enfans; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

(Cinquième extrait.)

Après les grandes émotions du quatrième livre, il était difficile que le cinquième pût intéresser, et je doute même que personne les ait jamais lus de suite, sans souffrir un refroidissement très-sensible. M. Delille blâme ceux qui éprouvent cette impression, comme s'il dépendait du lecteur d'être échauffé ou refroidi par les diverses situations d'un poëme. Je crois que c'est à Virgile lui-même qu'il faut s'en prendre, si l'Enéide n'offre pas cet enchaînement d'aventures, de passions et de caractères, par lequel Homère et le Tasse soutiennent si habilement la curiosité. Pourquoi, en effet, l'intérêt semble-t-il mourir avec Didon? C'est qu'aucun autre personnage n'attire l'attention de son côté; c'est qu'Enée n'attache pas, c'est qu'on s'inquiète peu de savoir ce qu'il devient dans sa fuite; c'est qu'on n'a d'autre perspective que l'arrivée des Troyens en Italie, événement peu intéressant par lui-même, et qui le devient encore moins par la lenteur avec laquelle il est conduit. Enfin, si j'ose le dire, le sujet même du cinquième livre a quelque chose qui blesse les convenances. La mort de Didon laisse dans l'ame des impressions de douleur

assez fortes, pour qu'on ne puisse passer aussi vîte que le fait Enée, du bûcher de cette reine au spectacle des jeux qu'il fait célébrer en l'honneur d'Anchise. Les jeux, dans l'Iliade, sont amenés avec plus d'art et de bienséance. Ils offrent un délassement agréable au lecteur fatigué d'une longue suite de batailles, et ils l'intéressent bien davantage, parce qu'il y retrouve les principaux personnages qu'il a vus en action dans tout le cours du poëme; au lieu que, dans l'Enéide, on ne s'embarrasse guères, à dire vrai, que ce soit *le fort Gyas*, ou *le fort Cloanthe* qui emporte le prix. Ce cinquième livre, tout brillant qu'il est de poésie, me paraît donc un épisode inutile, un ornement déplacé qui ne sert qu'à ralentir le poète dans sa marche; et ce défaut est d'autant plus sensible, que le sixième livre est lui-même tout épisodique, mais mieux lié au sujet, plus attachant par le fonds, et d'une couleur qui eût paru plus décente après le quatrième livre. Ceux qui veulent absolument justifier les divertissemens du cinquième, donnent pour excuse le motif de piété filiale qui porte Enée à les instituer. Mais ils ne voient pas que le sixième satisfaisait beaucoup mieux à ce motif, puisqu'Enée y fait un acte de piété bien plus héroïque, en descendant aux Enfers. Au reste, Virgile paraît s'être piqué de surpasser Homère dans la description de ces jeux, et il faut convenir que sa versification est plus travaillée, plus savante et plus harmonieuse que celle du poète Grec. Le vers d'Homère manque quelquefois de césure, et il se termine assez souvent par un mot de quatre ou cinq syllabes, ce qui en rend la chute pesante et désagréable. Virgile, au contraire, ne conserve pas seulement dans la césure le repos de l'oreille, mais il a poussé le goût et le soin de l'harmonie à un degré de perfection si rare, il a varié la coupe de

ses vers avec un art si heureux, qu'ils n'offrent jamais le retour des mêmes sons, des mêmes formes, ni des mêmes mouvemens; et c'est ce qui fait que ce poète, dans les endroits mêmes qui paraissent languir, vous enchante encore par la seule beauté de la mélodie.

M. Delille a fait, dans notre langue, une étude particulière de l'harmonie imitative, et il a quelquefois égalé Virgile dans les belles descriptions du cinquième livre. On doit ajouter à sa louange, que le mélange harmonieux des longues et des brèves semble donner à la poésie latine un grand avantage sur la nôtre, ou du moins des ressources d'un usage plus facile; ainsi, dans ces vers, qui sont si riches en sons imitatifs,

Ast ubi clara dedit sonitum tuba, finibus omnes
Haud mora, prosiluere suis; ferit æthera clamor
Nauticus, adductis spumant freta versa lacertis.
Infindunt pariter sulcos, totumque dehiscit
Convulsum remis rostrisque tridentibus æquor,

ceux qui sentent combien il est difficile de trouver un équivalent à cette suite rapide de dactyles, et à ce choix de syllabes pittoresques, ne reprocheront pas à M. Delille d'avoir affoibli, peut-être, le mouvement et l'énergie de quelques vers; ils le loueront d'avoir rendu l'effet général de cette peinture.

Le signal est donné : la troupe impétueuse
Part; leurs cris fendent l'air; l'onde tumultueuse
Sous leurs coups cadencés écume à gros bouillons;
Tous déchirent son sein par de larges sillons :
L'eau frémit sous leur proue, et l'humide carrière
Sous leurs rames s'ébranle, et s'ouvre toute entière.

Il ne faut cependant pas attacher à ces beautés d'harmonie imitative, plus de prix qu'elles n'en ont. Ce serait un défaut de les prodiguer, et un goût puéril de les rechercher avec un art pénible. Elles doivent naître du sujet et de la disposition naturelle des mots. Ceux qui ne les produisent que par

des constructions forcées, ou par un assemblage de mots bizarres, changent la poésie en un art mécanique. La véritable mélodie ne tourmente pas le style, pour rendre des effets matériels. Elle peint les sentimens de l'ame avec une expression vraie et naturelle; elle met l'accent du cœur dans les paroles. C'est ainsi que Virgile peint la tristesse de ces femmes troyennes, qui pleurent au bord de la mer, en pensant à leur patrie :

> . . . . *Cunctæque profundum*
> *Pontum aspectabant flentes.*

Il n'y a personne qui ne sente que cette harmonie est faite pour l'ame, encore plus que pour l'oreille; et ce qui est admirable, c'est qu'elle ne laisse apercevoir aucun travail, aucune recherche dans l'expression. On trouve au contraire, dans la traduction, ce double caractère de prolixité et d'enflure, que j'ai déjà fait remarquer tant de fois.

> Les Troyennes en pleurs, des noirs gouffres de l'onde
> Contemplaient tristement l'immensité profonde;
> Elles pleuraient Anchise, et leurs chagrins amers
> Semblaient s'accroître encore au sombre aspect des mers.

Quand Virgile me dit que ces femmes pleuraient en regardant la mer, je n'ai sûrement pas besoin qu'on m'ajoute que l'aspect des flots augmentait leur tristesse. C'est toujours la même manière d'épuiser le fonds d'un sentiment ou d'une idée. Apprenons donc, une bonne fois, le mérite de la brièveté, mérite si difficile et si rare, quoiqu'il dût paraître plus aisé de dire moins que de dire plus. Pindare, qu'on ne soupçonneroit pas de donner des leçons de goût dans ses odes, dit dans la première Pythique :

> . . . . . . πολλων
> Πεὶρατα συντανύσαισ
> Ἐν βραχεῖ, μείων ἕπεται
> Μῶμοσ αὐθρώπων.

« Celui qui sait dire beaucoup en peu de mots, est moins exposé à la » critique. »

M. Delille reconnaîtra mieux que personne la vérité de cette sentence. Dans le genre descriptif où il excelle, j'oserai lui reprocher, comme un défaut considérable, de s'abandonner à un goût de détails minutieux qui empêchent les grands traits de paraître. Que *Nisus*, par exemple, au moment d'emporter le prix de la course, vienne à tomber, et que, dans sa chute, il s'occupe de procurer la victoire à son ami *Euryale*, ce sont des circonstances qui peuvent être intéressantes ; mais où est la nécessité de décrire dans cette action, la manière dont le pied de *Nisus* a glissé, et les mouvemens qu'il exécute en tombant ? C'est pourtant ce que fait le traducteur. *Nisus*, dit-il,

Glisse, et, se débattant sur son pied qui chancelle,
Tombe, et roule étendu dans le sang qui ruisselle.

Un homme qui glisse se débat-il sur un pied? Je n'en sais rien ; mais, sans entrer dans ce détail qui n'est ni agréable ni peut-être bien exact, Virgile décrit cette même chute avec autant de poésie et plus de précision :

Hic juvenis, jàm victor ovans, vestigia presso
Haud tenuit titubata solo, sed pronus in ipso
Concidit.

Le sixième livre de l'Enéide est peut-être ce que la poésie antique nous a laissé de plus parfait et de plus majestueux. Si Homère a eu le premier l'idée hardie de faire entrer l'Enfer dans ses tableaux, il faut l'admirer comme un homme de génie qui a étendu le domaine de son art ; mais il faut avouer que le onzième livre de l'Odyssée n'est qu'une ébauche grossière de la magnifique peinture de Virgile. Ici, la supériorité du poète latin est, en grande partie, l'ouvrage de son siècle, et le fruit des idées que la société avait acquises en

autant ou plus que les autres. Il y a, dans ce monde, plus de foi qu'on ne l'imagine. Les incrédules sont ceux qui en ont plus qu'ils n'en voudraient avoir. L'athée nie Dieu, parce qu'il tremble qu'il n'existe. Il n'a d'autre moyen pour le détruire que de le nier ; il le nie avec fureur : mais l'homme de bonne foi ne s'emporte pas contre une erreur, il la méprise. Si les honnêtes gens du siècle d'Auguste avaient méprisé la croyance de la vie future et de ses peines, je doute que Virgile eût eu le courage de la soutenir et de la développer dans de si beaux vers, pour le seul plaisir d'avancer une opinion méprisable. Ses arrêts, d'ailleurs, pouvaient offenser bien des gens puissans qui s'étaient élevés par des crimes, qu'il condamne à d'éternels supplices. C'était un terrible casuiste que Virgile. Il y avait à Rome des oppresseurs redoutables, des juges mercenaires, des soldats enrichis des dépouilles du monde, qui ne devaient pas trouver fort agréable de se reconnaître dans ses descriptions, sous la figure qu'il leur y fait faire. Il faut supposer qu'il était soutenu par la croyance publique, et peut-être aussi par la conscience de ceux qu'il damnait si hardiment.

Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem
Imposuit, fixit leges pretio atque refixit.
Ausi omnes immane nefas, ausoque potiti.

M. Delille a trouvé apparemment que dans ce tableau, Virgile avait trop ménagé les gens de justice. Il a substitué au demi vers qui les regarde une longue tirade, dont la véhémence est malheureusement refroidie par des répétitions :

Il sont jugés ici tous ces juges sans foi,
Qui de l'intérêt seul reconnaissaient la loi ;
Qui, mettant la justice à d'infâmes enchères,
Dictaient et rétractaient leurs arrêts mercenaires,
Et de qui la balance, inclinée à leur choix,
Corrompit la justice, et fit mentir les lois.

Ce

Saxum ingens volvunt alii. . . .

Cè vers rappelle celui d'Homère, qui peint si énergiquement les efforts de Sisyphe roulant son rocher,

Λαᾶν βαστάζοντα πελώριον ἀμφοτέρῃσιν.

(Odyss., l. XI.)

Je ne sais si le repos interminable de Thésée n'a pas quelque chose qui effraie encore plus l'imagination,

. . . . *Sedet æternùmque sedebit*
Infelix Theseus.

M. Delille traduit admirablement :

Sur sa pierre immobile il s'assied pour jamais.

Mais il gâte ce beau vers, en ajoutant,

C'est là son dernier trône :

réflexion bien fausse, si on la prend sérieusement, et bien déplacée, si c'est une ironie.

Enée rencontre Didon dans le champ des pleurs, (*lugentes campi*) où se réunissent les amans malheureux. On sait gré à Virgile d'avoir ménagé cette situation, et cependant elle est si embarrassante, qu'il aurait dû l'éviter. Que pouvait dire Enée, dans une telle circonstance, qui fût même supportable ? Il est bien temps de consoler Didon, lorsqu'elle est morte, et de s'excuser auprès d'elle d'une faute qui ne peut plus se réparer ! Une telle situation déconcerte toute l'éloquence humaine. Que sert à Enée d'étaler de grands sentimens, de montrer de l'amour, de la pitié ? Tout cela est froid, tout cela arrive trop tard ; mais y a-t-il rien de plus choquant que la raison qu'il allègue pour son excuse ? Il ose dire à Didon qu'il n'a pas prévu sa mort, qu'il n'a pas pu imaginer qu'elle prendrait son départ d'une manière si tragique ; car c'est exactement là le sens de ce vers :

. . . . *Nec credere quivi*
Hunc tantum tibi me discessu ferre dolorem.

Eh quoi! ses larmes, son désespoir, ne lui disaient-ils rien? Il avait donc bien peu de douleur, s'il n'entendait pas ce langage. Quelle réponse foudroyante cela fournissait à Didon! Mais le poète s'est bien gardé d'approfondir une scène si délicate et si peu favorable à son héros.

Il serait superflu de s'étendre sur toutes les beautés poétiques de ce sixième livre, qui ouvre un champ si vaste à l'admiration. Le tableau prophétique des destins de Rome est peut-être ce qui fait le plus d'honneur au génie de Virgile. C'est un nouveau genre de fiction qu'il a su tirer de la doctrine de la métempsycose; et l'on ne sait ce qu'on doit y admirer le plus, de la hardiesse de l'invention, ou de la beauté du style. Rien n'égale la précision rapide avec laquelle il caractérise cette foule de Romains qu'il passe en revue. M. Delille, traduisant le poète latin dans un morceau si vif, ressemble au duc de Mayenne suivant Henri IV, ou bien au *Ganimède* de Virgile, qui paraît tout à-la-fois plein d'ardeur, et prêt à perdre haleine : *acer, anhelanti similis.* Il traduit singulièrement cette apostrophe aux Fabius :

Quò fessum rapitis, Fabii?
Race des Fabius, souffrez que je respire.

Le tour de ce vers est admirable pour peindre un homme qui tombe de fatigue. Le mot *fessum* a fait illusion à M. Delille. Virgile veut dire que son admiration épuisée par tant d'objets qu'il vient de parcourir, se ranime à la vue des Fabius; c'est ce que le mouvement de son style indique assez, *Quò fessum rapitis*... et la suite le montre encore mieux,

. . . . Tu, Maximus ille es,
Unus qui nobis cunctando restituis rem.

Tout le monde sait par cœur les beaux vers qui firent pleurer Octavie.

. . . . *Si quà fata aspera rumpas,*
Tu Marcellus eris. . . . .

Je ne sais si ces vers valurent à Virgile près de quarante mille francs; mais une telle générosité est encore plus rare que la belle poésie.

CH. D.

Œuvres choisies de Fénélon ; par *M. Jauffret*. Dix vol. in-12. Prix : 15 fr., et 20 fr. par la poste. A Paris, chez *Leclere,* libraire, quai des Augustins; et chez *le Normant,* imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

DANS le temps que la religion et ses ministres étaient persécutés par la philosophie, avec ce système savant de cruauté et de dérision, qui avait le mérite de rappeler les premiers jours du christianisme, Fénélon, archevêque et prince du Saint-Empire, Fénélon, modèle de piété et de vertu, était loué par les philosophes, et M. Chénier le célébrait dans ses vers en plein théâtre. D'où venait cette contradiction ? Etait-ce un hommage forcé que leur arrachait la vertu de ce prélat ? ou bien espéraient-ils le flétrir plus sûrement par leurs éloges, qu'ils ne l'auraient pu faire par leurs injures ? Il n'est pas impossible que ces deux sentimens, qui paraissent contradictoires, se soient mêlés dans leur ame. Fénélon avait rendu la religion si aimable, son nom était si chéri et si populaire, qu'il paraissait difficile d'outrager sa mémoire. Ils prirent le parti plus dangereux de le louer. Ils crurent, avec raison, que le meilleur moyen de souiller sa réputation et de décréditer son génie, était d'en faire un homme de leur parti, et de vanter partout, comme philosophe, un prince

de l'Eglise, qui n'aurait pu être philosophe sans avoir été un hypocrite et un traître. Mais une petite circonstance, qui peint mieux que toutes les réflexions, la sincérité de leurs louanges, c'est que, dans le même temps, ces grands apôtres du culte de la raison, faisaient rechercher à Cambray la poussière de l'illustre archevêque pour la déshonorer : leur zèle ne s'est trompé que d'objet, les restes de M. de Fleury furent profanés, et ceux de Fénélon échappèrent à leurs mains. La découverte vient d'en être faite sous de meilleurs auspices, et on propose aujourd'hui une souscription pour fonder un monument digne de recevoir cette précieuse dépouille. Heureux ceux à qui la philosophie et la révolution n'ont pas ôté les moyens de concourir à l'exécution d'un si beau dessein !

Mais le plus beau et le plus solide monument de la gloire de Fénélon, est dans ses ouvrages. M. Jauffret (ce n'est pas celui qui se promène dans les environs de Paris), en a publié un choix assez étendu pour faire connaître ce qu'ils contiennent de plus important, et assez court pour les mettre à la portée de ceux qui ne pourraient atteindre au prix de l'édition *in-4°*. Il a ajouté aux livres classiques qui ont porté le nom de Fénélon dans toute l'Europe, ses ouvrages religieux, qui font encore mieux connaître le fond de son ame.

Les six premiers volumes renferment :

1°. La vie de ce grand homme, où l'on trouve plus de simplicité et de brièveté que dans celle dont on a surchargé la grande édition.

2°. *Le Traité de l'Existence de Dieu*, excellente démonstration, sur-tout dans la première partie, qui ne touche qu'aux preuves tirées de la nature et de l'ordre physique. Ce sujet, fécond en riches développemens, convenait à l'imagination abondante de Fénélon. On ne

peut s'empêcher d'y admirer le luxe de son style, et cette harmonie si naturelle et si facile qu'il ne paraît jamais chercher, et qui orne d'elle-même tout ce qu'il écrit. La seconde partie, qui est toute métaphysique, demandait un style plus fort et des argumens plus serrés; mais Fénélon n'avait pas la force de Pascal, ni le génie de Bossuet.

3°. *Les Dialogues des Morts; les Contes et Fables; et des Mélanges de Littérature et de Morale.* Tous ces petits ouvrages sont écrits avec l'agrément d'un très-bel esprit. Les dialogues ne sont point vides d'idées, comme l'ont prétendu quelques critiques du siècle dernier, qui ne trouvaient d'ouvrages pensés que ceux qui s'élevaient contre les idées et les coutumes de leur pays. Ils sont, au contraire, pleins de finesse et de connaissance du monde. On y trouve des jugemens sur l'histoire, qui sont bien malins, et qui semblent justifier ce qu'une personne à la cour disait de Fénélon, qu'il avait de l'esprit à faire trembler.

4°. Le *Télémaque*, ce livre de tous les âges, de toutes les conditions, inspiré par l'amour des hommes, et fait pour les rendre heureux, si on pouvait l'être dans cette vie. Accordons à Voltaire que ce ne soit pas un poëme, quoiqu'il en ait tous les caractères, hormis un seul; contentons-nous que ce soit un ouvrage immortel. Pardonnons à ce même Voltaire d'en avoir tourné en ridicule plusieurs endroits : ce devoit être un besoin pour lui, lorsqu'il relisait sa Henriade. Le Télémaque est comparable aux premiers poëmes épiques pour la richesse de l'invention, l'art de la conduite, la beauté des caractères, la variété des épisodes; enfin, pour la poésie et l'intérêt du style, qui est l'âme de toute composition littéraire : il ne lui manque que d'être écrit en lignes rimées. C'est le seul avantage qu'ait sur lui la Henriade, et on ne veut pas que ce soit un

poëme épique : à la bonne heure. Le Télémaque ne sera qu'un livre, mais on le lira éternellement.

5°. *Les Dialogues et la Lettre sur l'Eloquence.* Fénélon était encore jeune lorsqu'il écrivit ces dialogues, où il propose ses idées sur l'éloquence de la chaire. Il aurait voulu introduire la méthode de prêcher d'effusion ou d'inspiration ; ce qui ne pouvait être praticable que pour un homme comme lui, que la nature avait fait éloquent. Il soutient ce système avec une vivacité admirable, et une fécondité d'expressions qui enchante. C'est dans ces dialogues qu'on peut juger ce qu'était Fénélon missionnaire, lorsqu'il s'abandonnait au torrent de ses idées, avec cette éloquence du cœur à laquelle rien ne résiste. La lettre sur l'éloquence est un modèle du style qui convient aux sujets purement littéraires, et, à bien des égards, un modèle de goût. Voltaire lui-même, qui écrivait si bien en littérature, n'avait pas une manière aussi parfaite : outre que Fénélon a plus de probité dans ses jugemens et de droiture dans ses vues, il a plus de force et de suite dans les idées, plus de chaleur dans le style, et une fleur d'imagination plus agréable. Voltaire décriait trop les anciens, et peut-être Fénélon les estimait-il avec une passion qui n'était pas favorable à ses contemporains. Il me semble qu'il traite Corneille et Racine avec bien de la sévérité. Il a l'air de les regarder comme de petits garçons auprès de Sophocle et des autres grands poètes de l'antiquité. Il ne leur pardonnait pas d'avoir mis tant d'amour dans leurs pièces ; et il avait conçu, à ce qu'il paraît, un genre de tragédie si austère, qu'il dit lui-même que *la religion la plus pure n'en pourrait être alarmée.* Il y a une foule d'autres opinions dignes de remarque dans cette lettre sur l'éloquence. Les littérateurs qui sont venus depuis n'ont fait que développer et soutenir bien des idées qu'ils y ont

trouvées répandues. Fénélon était un grand maître en fait de goût et de critique.

6°. Tout ce qui regarde l'éducation du duc de Bourgogne, et *des Lettres familières*.

Les quatre derniers volumes contiennent des Lettres sur la Religion et l'Eglise, qui sont plutôt des Traités que des Lettres, et qu'on a coutume de réunir au *Traité de l'Existence de Dieu*, parce que Fénélon y achève cette matière, et qu'il en déduit les conséquences. Ce sont des morceaux composés pour l'instruction du duc d'Orléans, qui fut régent, et qui en profita peu. Ils sont suivis des *Directions pour la Conscience d'un Roi*; matière délicate et que Fénélon a traitée sans aucun adoucissement. Il y a même mis une sorte de rudesse, comme dans cet endroit : « Quelque lâche et corrompu flatteur ne vous a-» t-il point dit, et n'avez-vous point été bien aise de » croire que les rois ont besoin de se gouverner, pour » leurs états, par certaines maximes de hauteur, de dureté, » de dissimulation, en s'élevant au-dessus des règles com-» munes de la justice et de l'humanité ? » Voilà pourtant comme parlaient ces ministres d'une religion que les philosophes accusaient de prêcher la servitude; mais cette liberté fait moins d'honneur à Fénélon, qui l'osait employer, qu'au prince qui la savait souffrir. On trouve ensuite des *Sermons*, des *Réflexions* sur chaque jour du mois, des *Méditations* sur divers sujets de piété, et des *Lettres spirituelles*. Ceux qui liront ces différens écrits n'y verront pas sans étonnement, que Fénélon, qu'on nous peint si tolérant, prend toujours la religion par son côté le plus sévère. J'ai lu avec attention ses Lettres familières et spirituelles; (de tous les ouvrages celui où le cœur se voit le plus à fond); j'ai lu également celles de Bossuet, et je crois pouvoir me flatter de connaître le secret de leur

direction. Je puis assurer que Bossuet est infiniment plus aisé, plus naturel, plus doux que Fénélon. Les philosophes qui les ont jugés différemment ne les connaissaient point, et comment pouvaient-ils les apprécier, étrangers comme ils l'étaient à la partie la plus importante de leurs ouvrages ? Ils étaient si éloignés de s'en instruire, qu'ils méprisaient l'instruction qu'ils auraient dû en tirer.

Parmi les ouvrages que Fénélon a composés pour l'éducation, le petit *Traité de l'Education des Filles* mérite une attention particulière. C'est un ouvrage que les femmes ne goûtent point assez, peut-être parce qu'il prouve trop bien que l'étude des belles-lettres ne leur convient pas. C'est une question que j'ai eu occasion de toucher bien légèrement, en parlant du *Dictionnaire des Femmes célèbres*, et sur laquelle je reviendrai aujourd'hui, sans daigner faire attention aux injures qu'un petit philosophe sans nom me fait, dit-on, l'honneur de m'adresser à ce sujet dans une feuille inconnue. Je n'ai garde de prétendre occuper le public d'un journal que le public s'obstine à ne point lire. C'est peut-être là ce qui m'attire les petites attentions de ces messieurs; ils cherchent quelqu'un qu'ils puissent offenser, et ils n'en peuvent venir à bout. Pour moi, je puis leur certifier que je trouve très-plaisant qu'un homme qui me jette des pierres du haut de sa lucarne, prétende me donner des leçons de politesse et de savoir-vivre. Cet homme me fait rire; il veut que je lui aie manqué.

Eh ! l'ami, qui te savait là ?

Ce n'est sûrement pas écrire contre les femmes, comme le prétend ce badin, que de soutenir que la nature les a destinées à toute autre chose qu'à faire des livres. Ce n'est pas leur interdire la culture de l'esprit; à Dieu ne plaise ! L'esprit est une partie de leur empire, je dirais

presque une partie de la beauté. Non, il n'y a pas de beauté complète où l'immobilité de l'ignorance est empreinte; de même il n'y a pas de laideur absolue où brille l'éclat d'un esprit cultivé. La perfection se rencontre ici comme en mille autres choses, dans un juste milieu, et les personnes du sexe qui voudront y atteindre, auront encore une tâche assez forte à remplir; mais c'est Fénélon lui-même qu'il faut entendre ici, et tâcher de faire goûter à ces dames. « Venons, dit-il, au détail des choses dont une » femme doit être instruite : Quels sont ses emplois ? elle » est chargée de l'éducation de ses enfans : des garçons, » jusqu'à un certain âge; des filles, jusqu'à ce qu'elles se » marient : de la conduite des domestiques, du détail de la » dépense ; d'ordinaire même, de faire les fermes et de » recevoir les revenus. » (Cet emploi n'a certainement rien de désagréable; et tant que Fénélon ne dira que de ces choses-là, il est sûr de ne pas déplaire.) « Mais une femme » curieuse trouvera que c'est donner des bornes bien » étroites à sa curiosité; elle se trompe, c'est qu'elle ne » connaît pas l'importance et l'étendue des choses dont je » lui propose de s'instruire. » Et plus bas : « Joignez à ce » gouvernement l'économie. » Fénélon veut parler ici de l'économie rurale, parce qu'il regarde comme important que les femmes habitent la campagne; mais il prétend « qu'elles ne font pas grande différence entre la vie cham- » pêtre et celle des sauvages du Canada. Si vous leur par- » lez de vente de blé, de culture de terres, des différentes » natures de revenus, de la levée des rentes, de la meilleure » manière de faire des fermes ou d'établir des receveurs; » elles croient que vous voulez les réduire à des occupations » indignes d'elles. »

Ce n'est pourtant que par ignorance qu'on méprise cette science de l'économie.

« Apprenez à une fille à lire et à écrire correctement. Il faudrait aussi qu'elle sût la grammaire pour sa langue naturelle. Je ne vois rien de moins utile que l'étude des langues vivantes ; celle du latin serait plus raisonnable, mais je ne voudrais le faire apprendre qu'aux filles d'un jugement ferme et d'une conduite modeste, qui sauraient ne prendre cette étude que pour ce qu'elle vaut, qui renonceraient à la vaine curiosité, qui cacheraient ce qu'elles auraient appris, et qui n'y chercheraient que leur édification. »

Lorsque Fénélon tourne ses yeux perçans sur les faiblesses du beau sexe, il voit loin. Je crains bien que les femmes qui se piquent de bel-esprit ne lui pardonnent pas de les avoir dépeintes comme on va le voir :

« Les femmes, dit-il, sont d'ordinaire encore plus passionnées pour la parure de l'esprit que pour celle du corps. Celles qui sont capables d'études, et qui espèrent de se distinguer par-là, ont encore plus d'empressement pour leurs livres que pour leurs ajustemens. Elles cachent un peu leur science, mais elles ne la cachent qu'à demi, pour avoir le mérite de la modestie avec celui de la capacité. D'autres vanités plus grossières se corrigent plus facilement, parce qu'on les aperçoit, qu'on se les reproche, et qu'elles marquent un caractère frivole. Mais une femme curieuse, et qui se pique de savoir beaucoup, se flatte d'être un génie supérieur dans son sexe ; elle se sait bon gré de mépriser les amusemens et les vanités des autres femmes ; elle se croit solide en tout, et rien ne la guérit de son entêtement ; elle ne peut d'ordinaire rien savoir qu'à demi ; elle est plus éblouie qu'éclairée par ce qu'elle sait ; elle décide, elle se passionne pour un parti contre un autre dans toutes les disputes qui la surpassent, même en matière de religion : de là vient que toutes les sectes naissantes ont

en tant de progrès par des femmes qui les ont insinuées et soutenues. Les femmes sont éloquentes en conversation, et vives pour mener une cabale. Les vanités grossières des femmes déclarées vaines, sont beaucoup moins à craindre que ces vanités sérieuses et raffinées qui se tournent vers le bel-esprit pour briller par une apparence de mérite solide. La femme forte file (1), se renferme dans son ménage, se tait, croit et obéit. »

Ce dernier trait est bien sévère, je l'avoue ; mais aussi quel tableau achevé en trois mots ! c'est un traité complet d'éducation. On y trouve tout ce qu'il faut pour arriver à ce précieux état qui ne laisse point aux femmes la crainte d'avoir à rougir de leur ignorance, et qui ne permet pas à l'orgueil de la science de s'exalter.

Et quel orgueil, en effet, de prétendre remplir tout à-la-fois les devoirs des deux sexes ! Quel temps une femme peut-elle donner à l'étude approfondie des belles-lettres qu'elle ne dérobe aux occupations plus importantes de son état ? Fera-t-elle en même temps un enfant et un livre ? Tant pis : le livre et l'enfant ne vivront guères.

Lorsqu'un homme d'un talent supérieur peut à peine, après d'immenses études, devenir l'arbitre du bon goût, comment une femme proposera-t-elle ses décisions en littérature ? quelle confiance aura-t-elle dans son goût lorsqu'elle voit madame Deshoulières préférer Pradon à l'auteur d'Athalie, lorsqu'elle voit madame de Sévigné se méprendre si étrangement sur Racine, répéter sans cesse que Racine n'ira pas loin, que ses tragédies passeront, que *Bajazet* n'est qu'une *tuerie* où l'on ne comprend rien ? Je demande si l'exemple de deux femmes, l'une si lettrée, l'autre si spirituelle, ne prouve pas que celles qui s'érigent en juges du mérite littéraire, s'exposent à commettre des

(1) Prov., ch. 13.

erreurs et des injustices? A cela on me répond que madame de Sévigné commettait donc *une erreur et une injustice* en admirant Corneille, Bossuet, Molière, Boileau, etc. Quelle niaiserie! Quoi! de ce qu'une femme s'expose à juger mal, s'ensuit-il qu'elle juge mal toujours? et ne suffit-il pas qu'elle commette une seule injustice, pour se faire un devoir de ne plus s'y exposer? Quelle misérable critique que celle de ces gens qui croient pouvoir vous instruire, lorsqu'ils ne savent pas même vous entendre!

C'est sur-tout pour les mœurs et pour l'intérêt de la vie domestique, que Fénélon interdit au beau sexe les études et la célébrité littéraire; mais il n'a pas eu comme nous l'avantage de connaître cette espèce de femmes sentimentales qui font des révolutions et des romans, qui poursuivent un divorce, et qui tournent un couplet sur le bonheur conjugal. Je ne vois pas une femme briller dans un cercle par le bel-esprit, que je n'aie pitié de celui qui s'appelle son mari: après avoir fait les délices de la société, madame rentre dans son ménage pour en être le fléau. C'est le revers des décorations de l'Opéra, et le pauvre mari n'est plus qu'un garçon de théâtre qui voit, d'un œil triste, monter et démonter les machines qui font mouvoir les ressorts de la vanité.

Au reste, on sent assez que tout ceci ne peut être dit et pris que dans un sens général; c'est ce qui distingue la critique de la satire. Je consens que toute femme lettrée qui pourra s'inscrire contre ces réflexions fasse exception à la règle, mais non pas que son exemple fasse loi.

« Retenez leur esprit le plus que vous pourrez dans les » bornes communes, et apprenez-leur qu'il doit y avoir » pour leur sexe une pudeur sur la science, presque aussi » délicate que celle qui inspire l'horreur du vice. » FÉNÉL.

G.

Le Bonheur, poëme en quatre chants; par *L. A. F. Marchangy*. Un vol. in-8°., papier fin, jolie gravure et beau caractère. Prix : 4 francs, et 5 francs par la poste. A Paris, chez *Ragouneau*, éditeur, rue de la Harpe, n°. 117, ancien Collége d'Harcourt; *Obré*, libraire, rue Mignon Saint-André, n°. 1, et quai des Augustins, n°. 66; *Mongie*, libraire, Cour-des-Fontaines, n°. 1; *Debray*, libraire, rue S. Honoré, Barrière des Sergens; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Le bonheur est la pierre philosophale. Plusieurs le cherchent; personne ne le trouve. Je parle d'un bonheur durable et parfait. Il y en a une très-bonne raison, c'est que cette espèce de bonheur n'existe pas. Voltaire a dit de celui qu'il nous est permis de goûter, ce qu'on peut dire de plus sensé :

Il est un peu partout; nulle part tout entier.

Les anciens philosophes en ont donné des définitions diverses, et quelquefois opposées. Quelques-unes sont sublimes. Telle est, par exemple, celle de la secte Ionique. Socrate, qui en était, regardait la *justice*, la *vertu* et le *bonheur* comme une même chose. Platon, fondateur de la secte Académique, ajoutait à la justice et à la vertu, la science du premier bien; et ce premier bien était Dieu. Il prétendait que lorsqu'on avait acquis cette science, on ne devait pas la communiquer à tous. Il soutenait que les richesses, la santé, les honneurs, n'étaient que de faux biens qui ne suffisaient pas pour procurer le bonheur; que l'exil, la douleur et la mort ne sont des maux que pour le vulgaire, et ne sont point un obstacle à la félicité.

La secte Cynique, avant qu'elle eut dégénéré, et la Stoïque, professaient la même doctrine. « Les choses » honnêtes sont les seuls biens, et les déshonnêtes les » seuls maux, disait Antisthène, fondateur de la pre- » mière. » Zénon, qui créa la seconde, établissait aussi que » la douleur n'était pas un mal, parce qu'il n'y a de mal » que ce qui est honteux. »

Le fond de ces principes est vrai. Ces philosophes ont peint la vertu et le vice d'un seul trait, en disant qu'ils sont le seul bien et le seul mal. Il y a sans doute un peu d'exagération dans cette maxime; je ne voudrais pas dire, de fausseté. Il est certain que le plus grand des malheurs, c'est le crime; c'est le seul qui soit irréparable, qui n'admette aucune consolation, qu'on ne puisse jamais oublier ni faire oublier, que le temps ne saurait atténuer.

Tout le monde sait aujourd'hui que la doctrine d'Epicure fut d'abord calomniée, puis dénaturée par ses disciples. S'il plaçait le souverain bien, c'est ainsi que les anciens appelaient le bonheur; s'il le plaçait, dis-je, dans les plaisirs, il avait soin d'avertir que ces plaisirs n'étaient aucuns des excès qui traînent après eux les regrets et le dégoût.

Cé fut le père de la secte Cyrénaïque, ce fut Aristippe qui fit consister le bonheur dans la volupté que donnent les sens; philosophie très-digne de l'amant de la voluptueuse Laïs. Cette secte produisit le matérialisme et l'athéisme, qui l'empêchèrent de subsister long-temps.

Helvétius, parmi nous, a reproduit ce système avec un cynisme qui a paru indiscret, même à ses partisans. On sait qu'il a laissé des fragmens d'un poëme sur le bonheur, qui ne font nullement regretter que cette production n'ait pas été achevée.

Crantor, de l'académie ancienne, exigeait, pour le

bonheur, la réunion de la vertu, de la santé, de la volupté, de la richesse. Ce système, très-accommodé à la faiblesse humaine, ne dut pas trouver beaucoup de contradicteurs.

Horace, qui avait embrassé les dogmes d'Epicure, avouait franchement qu'il ne trouvait le bonheur nulle part. A la campagne, il souhaitait la ville, et à la ville, la campagne.

M. de Marchangy, dans un discours préliminaire où il annonce son système, avoue que le bonheur varie suivant le goût des hommes; que chacun compose le sien à sa fantaisie : mais il croit qu'il en est un général, et le place au sein de la nature, comme un rendez-vous facile à ceux qui voudront le rencontrer. Dieu, dit-il, la fit belle et abondante; il planta des bocages, et ne bâtit point de palais. On pourrait contester que Dieu ait planté des bocages; ce fut sa créature qui les arrangea. Partout la main de l'homme embellit la nature, et corrigea ses erreurs. Quoi qu'il en soit, l'auteur pose dans les champs le siége du bonheur. Telle est, suivant lui, la différence de la ville et des champs, que celle-là plaît d'abord, et finit par ennuyer; et que ceux-ci ennuient d'abord, et finissent par plaire.

Il est très-vrai que Dieu créa l'homme au milieu des campagnes, qu'il lui montra des fleurs et lui cacha l'or. L'auteur observe qu'il savait mieux que l'homme ce qu'il lui fallait pour être heureux. D'où il conclut que tout ce qu'il ne lui fit pas connaître, et qu'il connut depuis, est superflu, et que plus il s'abstiendra de ce superflu, plus il se rapprochera du bonheur. Il ne veut pas néanmoins en induire que l'homme est fait uniquement pour l'état de nature. Cet état et l'état social apportent de grands avantages et de grands inconvéniens. Il faudrait pouvoir saisir les uns dégagés des autres; jouir de la nature en homme

civilisé, et de la société, comme un homme de la nature.

M. de Marchangy, sans adopter la rigidité des principes du Portique, fait, comme lui, consister le bonheur dans l'exercice de toutes les vertus. Il le peint, il en parle comme un homme digne d'en jouir, ou plutôt qui en jouit ; comme un homme vertueux. Sa préface, ses vers, les notes dont ils sont accompagnés, son livre tout entier, en un mot, ne mérite que des éloges sous ce rapport, n'offre que les sentimens les plus honnêtes, les plus touchans et les plus purs. On peut l'ouvrir au hasard, on est sûr d'en trouver la preuve à chaque page, à chaque phrase, à chaque mot pour ainsi dire. Il observe avec justesse que le bonheur n'est point égoïste ; il se répand au-dehors, et l'on se sent du voisinage des personnes heureuses, comme de celui des plantes aromatiques, qui parfument les lieux où elles fleurissent. Partout où il habite, habitent aussi la bienfaisance, l'amitié véritable, la piété, la joie innocente, les innocens plaisirs. Quand vous verrez un homme dont la porte est muette aux cris de la détresse, quelle que soit sa fortune, dites : « Celui-là n'est pas heureux. »

Lorsqu'on l'est véritablement, on n'a point d'ambition, pas même de desirs; on n'est occupé qu'à jouir. Souvent nous disons : « Il est heureux comme un enfant; » on pourrait dire aussi : « Il est enfant comme un heureux. »

« Tandis que le sage sait trouver des délices, même au » sein de l'infortune, le méchant, de ses richesses et de » ses voluptés, ne retire que des jouissances empoisonnées. » Ainsi l'abeille compose son miel des sucs les plus amers, » tandis que des sucs les plus doux le serpent ne tire qu'un » venin mortel. »

On pourrait, dit ailleurs M. Marchangy, définir le bonheur la continuation des plaisirs véritables. Il nomme ainsi ceux qui ne sont jamais suivis de remords. C'est le

système

système d'Epicure dans sa pureté primitive, ou, comme je l'ai déjà observé, celui du Portique un peu adouci. L'auteur avertit qu'il s'est plutôt attaché à peindre le bonheur qu'à l'enseigner; mais c'est l'enseigner que de le peindre, comme lui, avec des couleurs aimables et vraies.

Les différens âges de l'homme, excepté l'enfance, ont fourni la division des chants du poëme. On est surpris que le poëte trouve encore quatre âges, en retranchant celui de l'enfance. Il en suppose deux entre l'enfance et l'âge viril: l'adolescence et la jeunesse; mais ces mots sont synonymes; l'une et l'autre commencent à la puberté, et finissent à l'âge viril, depuis quatorze ans jusqu'à vingt-cinq. (*Dict. de l'Acad.*)

A cette confusion dans les titres, s'en joint une autre dans l'annonce du sujet, que contiennent les six premiers vers:

Je chante le bonheur; et l'homme vertueux
Apprendra dans mes vers le secret d'être heureux.
Je dépeins de ses jours *l'aurore* fortunée;
J'allume à son *midi* le flambeau d'hyménée,
Je lui montre ses fils en chantant son *déclin*,
Et j'offre à son *coucher* l'espoir du lendemain.

On dirait que quatre âges sont désignés dans ces vers, mais il n'y en a encore que trois. Si, dans les titres des chants, la jeunesse se trouve deux fois sous deux noms différens, ici l'on reproduit deux fois la vieillesse, sous les noms de *déclin* et de *coucher*. Il eût fallu ne faire que trois chants, ou en consacrer un à l'enfance.

Ce poëme ne contient guère qu'une suite de tableaux où sont exprimées les douceurs de la vie champêtre. On y a mis cependant deux épisodes à la fin du premier et du quatrième chant, mais tous deux si ressemblans que le dernier peut passer pour un pléonasme. Dans l'un, c'est une jeune personne, dans l'autre un père de famille, qui,

contraints par un revers de fortune de se retirer à la campagne, y goûtent le bonheur dont ils n'avaient aperçu qu'une vaine ombre à la ville.

Le style de l'auteur est clair, facile, et ne manque pas d'agrément : quelquefois il lui échappe des fautes, même saillantes ; il y en a peu cependant de ce genre. J'en citerai deux ou trois qui m'ont choqué : « Ce qui con» tribue encore à l'indifférence que *l'on* témoigne pour les » ouvrages qui traitent du bonheur, c'est que la plupart » *ne veut* plus y croire. » Le *plupart* exige le pluriel toutes les fois qu'il est seul ou suivi d'un génitif pluriel. C'est encore, suivant le judicieux Wailly, une petite inexactitude d'écrire, *que l'on* témoigne, pour *qu'on* témoigne. *L'on* est une syllabe peu harmonieuse, et qu'on ne doit employer que dans certains cas indiqués par cet habile grammairien. Je remarque cette très-légère faute, parce qu'elle est extrêmement commune.

Notre langue n'a pas d'épithète pour rendre l'*umbrosus* du latin ; elle n'a point adopté *ombreux* dont l'auteur se sert. Je ne sais si cette hardiesse peut être excusée par la nécessité ; mais rien ne peut faire pardonner *démentissant* pour démentant. Quand on fait imprimer un poëme, on devrait au moins consulter un ami ; il ne laisserait pas échapper de telles inadvertances ; un prote passable même ne manquerait pas de les faire observer.

Je ne releverai pas tous les vers qui demanderaient plus d'harmonie, de grâce, de correction ou d'élégance ; j'en indiquerai cependant quelques-uns, moins pour les faire remarquer que pour inviter le poète à retoucher son ouvrage, pour lui en faire sentir la nécessité.

Et sur sa table encor sont les fruits odorans
Qu'hier du jardinier il reçut en *présens*.

Le pluriel est là pour la rime ; et indépendamment de

cette irrégularité, la tournure est trop commune et trop prosaïque.

Des innocens oiseaux il reçoit les cantiques,
Et des fleurs il reçoit *les encens* balsamiques.

Je ne dis rien de la monotonie de ce style; j'observerai seulement que l'encens n'a pas de pluriel.

Le bronze *en annonça* l'imposant appareil.

Il ne faut qu'essayer de prononcer *en annonça* pour sentir *des mauvais sons le concours odieux*. J'ai rencontré quelques vers qui sont trop longs; ceux, par exemple, où l'on ne donne qu'une syllabe à *grouin*, deux à *monstruel*, et trois à *Emanuel*. *Echangez-le en encens* est un terrible hemistiche: Voltaire est, je crois, le seul de nos grands poètes qui se soit permis la dure élision de ce monosyllabe *le*.

Il serait fastidieux et injuste de s'arrêter plus longtems sur ces faciles critiques de détail; ces taches disparaîtront quand le poète reverra son travail avec un œil sévère: il reconnaîtra sans peine que tous ses vers ne sont pas suffisamment travaillés. Sa prose est plus soignée. Je crois qu'il ferait bien de faire disparaître les raisins qu'il fait mûrir; le miel et le lait qu'il fait couler par torrens dans le séjour de l'éternelle félicité. Malgré ces observations, et quelques autres encore auxquelles ce poëme pourrait donner lieu, il est écrit avec une simplicité et un intérêt qui attachent. On y a su, comme dit M. Delille, *teindre le langage des couleurs du sujet*. On y fait aimer la vertu et la campagne. On aurait dû peut-être l'intituler *le Bonheur de la Campagne*, car il n'y est question que de celui de ses habitans: l'auteur met leurs plaisirs en opposition avec ceux de la ville. Ce contraste m'a paru bien saisi et bien écrit.

Que l'opulent jamais n'excite votre envie;
De ses vaines grandeurs ne soyez point jaloux.
Ses biens ont plus d'éclat, les vôtres sont plus doux;
Le marbre aux veines d'or enrichit ses portiques;
Le pampre et le lierre ornent vos toits rustiques.
Il foule avec orgueil de superbes tapis;
Vous courez en jouant sur des gazons fleuris.
Chez lui fume l'encens, la lyre enchanteresse
Résonne, et dans ses sens fait couler la mollesse;
Vous des amis de l'air vous écoutez les champs,
Et le parfum des fleurs est le plus doux encens.
De lustres lumineux sa salle est éclairée;
Vous avez les flambeaux de la voûte azurée.
Les dômes, les sophas, l'argent, l'or incrustés,
Dans le sein des cristaux cent fois sont répétés:
Eh bien! n'avez-vous pas le cristal d'une eau pure,
Des sophas de gazon, des dômes de verdure?
A son goût émoussé trente mets sont servis;
Vous savourez le lait, le doux miel et les fruits.
Sur ses beaux vêtemens la broderie éclate,
L'or en tissus de fleurs brille sur l'écarlate;
Mais ce pompeux éclat effarouche les ris,
Et l'on est plus joyeux sous de légers habits.

Tel est, en général, le style de ce poëme. Les notes rejetées à la fin de chacun des chants sont instructives. L'auteur les a enrichies d'une ode très-poétique de M. Gaston, et de deux fragmens du *Génie du Christianisme*. C'est le privilège des bons ouvrages, d'être cités au sortir de la presse.

Idylles; par *Jacques Raillon*. Un vol. *in*-12. Prix: 1 fr. 25 cent., et 1 fr. 50 cent. par la poste. A Paris, chez la veuve *Nyon*, libraire, rue du Jardinet, n°. 2; et chez *le Normant*, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

L'AUTEUR dit, dans sa préface, que l'on aime si peu les idylles, que le titre seul de cet ouvrage suffira pour

faire rejeter le livre sans qu'on soit tenté d'en voir davantage. Ce dégoût existe en effet, et en général il est assez fondé. Les auteurs anciens qui ont créé ce genre ont fait des descriptions champêtres, ont présenté des images gracieuses, des détails charmans où se trouve réuni le beau idéal de la vie rustique, à tout ce que la nature peut offrir de plus doux et de plus intéressant. Mais ces peintures délicieuses tracées par de grands maîtres sont épuisées; on ne nous en donne depuis long-temps que de faibles copies : il faut donc, pour les rajeunir, y joindre, ainsi que l'a fait Gessner, un intérêt nouveau, celui des situations. Chacune des idylles de Gessner est un petit roman pastoral, et M. Raillon a composé avec succès les siennes dans ce genre. Quand on aura commencé cette lecture, on ne *rejetera* sûrement point le livre. Ces idylles sont écrites dans le goût antique, avec la simplicité la plus aimable; les sentimens qu'elles expriment sont toujours vertueux, touchans et naturels : on distinguera sur-tout dans cet agréable recueil les idylles intitulées *Théocle* ou *l'Autel de la Reconnaissance*, et *Lycidas*.

Cet ouvrage doit plaire à tous ceux qui ont du goût et de la sensibilité; il est à desirer que les instituteurs en prescrivent la lecture à leurs élèves.

D. GENLIS.

SPECTACLES.

THÉATRE FRANÇAIS.

Rentrée de M. *Lafond*.

CE que les théâtres ont offert de plus nouveau ces jours derniers, c'est la rentrée d'un acteur cher à celui des Fran-

çais. Il a reparu dans le terrible rôle de Vendôme d'Adélaïde du Guesclin.

On a beaucoup disputé sur le mérite de cette pièce. Voltaire lui-même l'avait d'abord condamnée. Il avait pensé qu'il n'était pas tolérable de prêter à un prince du sang un crime atroce qu'il n'avait pas commis, et que la maison qui régnait dans le pays même où il faisait jouer son drame avait droit de s'offenser de ce qu'il la chargeât d'un forfait qui lui était étranger, et dont le vrai coupable était un duc de Bretagne. Cette réflexion tardive était juste. Mais c'est une de celles qu'on ne fait guère que dans le cabinet. Elle ne vint peut être pas à l'esprit d'un seul des spectateurs de la première représentation ; et quand elle eût été faite alors par deux ou trois connaisseurs, ils n'eussent pu la faire circuler assez rapidement dans l'assemblée pour opérer la chute bruyante qu'essuya ce drame, sifflé, dit le Kain, sans interruption depuis trois heures jusqu'à six (1).

Ce qui atténue un peu le reproche qu'on a fait à Voltaire, et qu'il s'était fait le premier sans aucun ménagement, c'est que le Vendôme de sa pièce n'a jamais existé. Quoi qu'il en soit il faut chercher ailleurs que dans cette inconvenance la cause de la disgrace qu'éprouva d'abord son drame. On ne la trouvera pas non plus, en faisant abstration de la qualité du coupable, dans l'assassinat qu'il ordonne. Il est commandé dans le transport d'une passion effrénée, au moment où Nemours a voulu soustraire Adélaïde au pouvoir de Vendôme ; il est accompagné, suivi de remords ; enfin il n'est pas consommé.

(1) Cette pièce fut jouée en 1734. On voit par ce passage des *Mémoires de le Kain*, qu'alors le spectacle commençait quatre heures plutôt que de nos jours.

Etéocle, Polinice, Atrée sont plus odieux. On souffre Mithridate, Pharasmane, Cléopâtre, Médée qui égorgent ou sont prêts à égorger leurs enfans. On souffre les Narcisses, les Nérons, les Amans, les Mathans, et une foule d'autres monstres. On les souffre par la raison que dit Boileau. On sait que tous les personnages de tragédie ne peuvent ni ne doivent être des Socrates. Non-seulement on supporte Vendôme, on le plaint, on s'intéresse à lui, on finit par l'aimer.

Linguet qui avait un grand talent, mais peu de goût, a fait une longue dissertation pour établir qu'Adélaïde est la meilleure pièce de Voltaire; en quoi il s'est beaucoup mépris. Adélaïde n'a ni la pompe de Brutus, de Mahomet ou de Mérope, ni le charme de Zaïre; elle n'est pas même écrite aussi bien qu'Œdipe ou Marianne; mais elle réunit à un plus grand intérêt le plus heureux dénoument. D'où vient donc qu'elle tomba dans sa nouveauté, et qu'elle n'est encore mise aujourd'hui que dans le second rang des bonnes tragédies de Voltaire? C'est que l'intérêt commence trop tard, et qu'après qu'il est commencé, il y a encore des momens de langueur, des épisodes, des lacunes, ce qui est plus insupportable qu'un intérêt qui se fait trop attendre. Quand on a une fois échauffé le spectateur, il n'est plus permis de le laisser refroidir.

La première scène est d'une longueur fatigante. Coucy dit à la nièce de du Guesclin qu'il a eu pour elle quelque goût, quelque léger commencement d'inclination; mais qu'il l'a étouffé dès qu'il a vu que Vendôme préparoit à Adélaïde une plus brillante destinée. Adélaïde le prie d'annoncer poliment à Vendôme qu'elle ne l'aime point. Coucy refuse de se charger de ce triste compliment, et veut qu'elle le fasse elle-même, si bon lui semble. Elle s'en acquitte avec tous les ménagemens qu'elle peut imaginer;

et ses discours rappellent le beau rôle de Monime, dont Adélaïde n'est souvent qu'une pâle copie. Monime reproche à Pharnace l'alliance des Romains; Adélaïde à Vendôme, celle des Anglais; et les deux amans rebutés répondent à-peu-près la même chose, la situation étant toute semblable.

On est arrivé à la fin du second acte, et on n'a vu encore que poindre l'intérêt long-temps arrêté dans sa marche, par les soupçons de Vendôme, qui veut s'imaginer que Coucy lui est préféré. Ce Coucy est encore une imitation de Burrhus. Il y a bien quelques beaux vers dans son rôle, rendu par Baptiste aîné d'une manière très satisfaisante; mais il n'y a que de beaux vers dans celui de Burrhus; et qui peut approcher de Racine? Voltaire même n'a jamais su lutter contre lui avec succès.

Au troisième acte, quand on devrait courir vers le dénouement, on est encore arrêté par un misérable quiproquo. Nemours, comme son frère, croit aussi qu'Adélaïde aime un autre que lui, qu'elle épouse Vendôme; et pendant un espace de temps beaucoup trop long, ne lui donne pas le temps de s'expliquer. La répétition de ce même moyen employé dans l'acte précédent, jette en cet endroit une froideur mortelle. Il y a une scène à-peu-près pareille entre Britannicus et Julie; mais elle est motivée, nécessaire: l'amant désabusé se jette aux genoux de sa maîtresse, le farouche Néron l'y surprend, et le spectateur frissonne. L'explication et le raccommodement des jeunes amans de Voltaire n'ont aucune suite, ne produisent rien.

Enfin au milieu du troisième acte commence l'intérêt; mais par une grande invraisemblance. Vendôme à qui Adélaïde n'a témoigné que de l'indifférence, affecte de penser que pour obtenir sa main, il n'a qu'à se réunir

sous les drapeaux de son roi, et lui en fait la proposition. Qu'il ait conçu cet espoir, à la bonne heure. L'amour se flatte aisément. Mais devoit-il sur la foi d'une si légère esperance, proposer à sa maîtresse de le suivre à l'autel, et s'exposer à un affront en présence de son frère? de telles offres ne veulent pas de témoins. Cette réflexion se présente d'elle-même à l'ouverture de cette grande scène; mais la situation devient si pathétique qu'on ne voit bientôt que le péril de Nemours. Après un moment si chaud, le troisième acte finit par une scène vide entre Nemours et Coucy.

Le quatrième commence par une autre entre Nemours et Adélaïde, semblable à celle d'Hypolite et d'Aricie au cinquième acte de Phèdre. Et quoique cette scène paraisse un peu froide dans Racine, elle est encore bien supérieure à celle de Voltaire, et bien mieux motivée. Aricie dit à son amant,

Dans quels ravissemens, à votre sort liée,
Du reste des humains je vivrais oubliée!
Mais n'étant point unis par des liens si doux,
Me puis-je avec honneur dérober avec vous?

Hyppolite, répond que l'*hymen n'est pas toujours entouré de flambeaux;* néanmoins il propose à son amante de confirmer les sermens par lesquels ils vont s'unir, *dans un temple sacré formidable aux parjures*, et d'en prendre tous les dieux à témoins. Adélaïde veut aussi partir avec le nom de l'épouse de Nemours. Elle n'a pas les mêmes raisons qu'Aricie, puisqu'elle ne part pas comme elle avec son amant, et elle prend fort mal son temps pour cette fantaisie, quand on tremble de les voir *dévorés* tous deux par Vendôme, qui ne les connaît plus. Nemours lui fait cette réponse très-philosophique. *Partez*, dit-il, *avec ce nom*, (le nom de son épouse.)

La pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins solennels,
Inutiles garans (1) d'une foi si sacrée,
La rendront plus connue, et non plus assurée.

Nemours à genoux (c'est peut-être Damas qui a imaginé cette posture ou cette pantomime), le philosophe Nemours atteste les mânes de ses ancêtres, et ne fait aucune mention du ciel dans cet hymen inpromptu, après lequel Adelaïde dit que son cœur n'a plus d'alarmes. Il y a une foule d'imitations et de réminiscences dans cette pièce : le rôle de Vendôme lui-même n'est guère qu'une réminiscence ; c'est un autre Orosmane, et même un second Oreste.

Le cinquième acte est vraiment tragique. On doit trouver cependant assez déplacée la mort de ce pauvre Dangeste, confident de Nemours. Personne n'a pris garde à lui, et il ne faut pas faire mourir les personnages indifférens, sur-tout sans nécessité.

Il y a encore une petite méprise au commencement de ce cinquième acte. Vendôme annonce qu'il ne veut pas se fier à la promesse que Coucy lui a faite de le débarrasser de son frère ; il interroge un officier :

Ce soldat qu'en secret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné ?
— Oui, Seigneur, et déjà vers la tour il s'avance.

Vendôme dit ensuite :

Sur l'incertain Coucy mon cœur a trop compté,
. . . .
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.

On serait tenté de lui répondre : « Vous venez de nous » apprendre que c'est fait. » Il devait dire : « Il *fallait* que

---

(1) Ennemi de toute cérémonie religieuse, Voltaire a répété cette idée dans une des dernières éditions de sa *Henriade*.

Les prêtres, l'huile sainte et le sacre des rois,
Sont la pompe du trône et n'en font point les droits.

» ma vengeance *fût* mise en d'autres mains. » Il y a, dans le monologue du cinquième acte, une imitation très-marquée de quelques vers de la *Phèdre* de Racine. Il se trouve aussi sur la fin un pléonasme en quelque sorte odieux. Vendôme dit :

> Je n'ai point entendu le signal homicide,
> *L'organe du forfait, la voix du parricide.*

Cette périphrase, pour exprimer le coup de canon qu'on craint, qu'on frémit d'entendre à chaque seconde, est assurément bien mal imaginée ; ce n'est pas le moment des répétitions : du reste, le monologue est beau, et fait oublier l'horreur du crime. La scène qui suit est admirable : c'est une belle idée d'amener Adelaïde sur la scène offrant la main à Vendôme, pour prix de la vie de Nemours, qu'il croit avoir tué. *Madame, il n'est plus tems !* est un mot de situation des plus déchirans que je connaisse. La dernière scène est aussi touchante qu'elle devait l'être.

Il y a des négligences dans le style de cette tragédie ; on sent néanmoins qu'elle a été composée dans le bon temps de Voltaire ; et hors de son théâtre, on en chercherait vainement une aussi bonne depuis qu'elle a été écrite, si ce n'est peut-être la *Didon* de Pompignan, qui fut jouée la même année, je ne sais si c'est avant ou après.

Le rôle de Vendôme est bien fort pour les moyens de Lafond, qui se tire bien de tout ce qui ne demande que de la grâce, de la noblesse, de la sensibilité. Talma y a l'air trop *agonisant* ; on dirait toujours qu'il étouffe : cependant, il faut convenir qu'il a des choses d'un grand effet ; qu'il est quelquefois vraiment tragique. Il est impossible de peindre l'impression qu'il fait, lorsqu'il s'écrie :

> Eh ! pourquoi vous, mon frère, osez-vous l'excuser ?

On a été si content de Baptiste à la première représen-

tation de cette pièce, qui en a eu deux ou trois de suite, qu'on l'a demandé. Mademoiselle Fleury a eu quelques beaux momens, et Damas a montré sa sensibilité ordinaire.

ANNONCES.

Le Bon Jardinier, almanach pour l'an treizième ; contenant ce qui concerne la culture générale de toutes les plantes potagères, des arbres fruitiers de toute espèce, des oignons et plantes à fleurs, même les plus rares, et des arbres et arbrisseaux d'ornement. Dédié et présenté à sa majesté l'impératrice ; par M. D. L. Prix : 3 fr. 50 cent. broché, 4 fr. 20 c. relié, et 4 fr. 50 cent. par la poste.

A Paris, chez Onfroy, libraire, rue Saint-Victor, n. 3 ;

Abrégé de la Religion Chrétienne-Catholique, en vers. Se trouve à Paris, chez L.-F. Longuet, imprimeur, rue des Fossés-Saint-Jacques, n. 2 ; et chez Mad. Dupréz, cour de l'Abbaye-Saint-Germain, près l'église, n°. 918.

Vraie Théorie Médicale, ou exposé périodique et développemens de la Théorie de Brown, dite de l'incitation, d'après les plus célèbres médecins étrangers, avec la critique des traitemens institués selon les théories adoptées et suivies en France, par les médecins de ce pays les plus famés ; par une société de médecins français et étrangers.

Cet ouvrage paraît le premier de chaque mois, à dater du premier vendémiaire an XII. Chaque numéro est composé de cinq à six feuilles in-8°., avec figures, lorsque les matières l'exigent.

Chez Allut, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, n. 611, vis-à-vis le Prytanée, et rue de l'Ecole-de-Médecine, n. 36.

Le prix de l'abonnement, pour six mois, est de 7 fr., et 9 fr. par la poste ; et pour l'année, de 12 fr., et de 16 fr. par la poste.

Les trois numéros réunis formeront un vol. de 250 à 300 pages. Les 9 premiers numéros, complétant 3 vol., se vendent 10 fr., et 12 fr. 50 cent. par la poste.

Ce neuvième numéro complète le troisième vol. Le bureau du Journal est chez Allut, rue Saint-Jacques, n. 611.

Moyen abrégé d'apprendre et de retenir les vers français, appliqué à trois poèmes choisis, l'Art poétique, le Lutrin et la Henriade ; par M. Br..., instituteur. Prix : broché, 90 cent., et 1 fr. par la poste.

Le même moyen appliqué à trois livres choisis de l'Enéide, traduction de M. Delille, par le même auteur. Prix : broché, 75 c., et 85 cent. par la poste.

A Paris, chez madame Imbault, rue Froidmanteau, n. 17 ; Nyon, jeune, place Conti, n. 5.

On ne peut que féliciter les étudians de la découverte de l'auteur modeste de ces deux ouvrages. Que de peine elle leur épargnera ! Qu'il leur sera facile de meubler utilement et d'orner leur mémoire ! Nous avons à regretter que les maîtres n'aient pas fait plus tôt une découverte si simple et si utile.

Ces différens ouvrages se trouvent aussi chez le Normant, *rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°.* 42.

NOUVELLES DIVERSES.

Voici quelques réflexions d'un de nos journalistes sur les détails affligeans qui nous viennent d'outre-mer. Les gazettes anglaises des Etats-Unis d'Amérique publient si régulièrement des nouvelles de Saint-Domingue, font succéder les unes aux autres les proclamations de Dessalines avec une telle fréquence, les allongent si démesurément, les enflent d'un pathos révolutionnaire et démoniaque si horrible, renouvellent les massacres et annoncent si souvent, et presque à chaque ordinaire, la destruction toujours entière des blancs, qu'elles inspirent, sur toutes ces circonstances, une défiance qui devient une sorte de consolation, par l'espoir que tant d'horribles nouvelles, parmi lesquelles il en est évidemment de ridicules et d'absurdes, s'atténueront beaucoup à l'examen et d'après des informations plus exactes. Aujourd'hui on publie, et toujours d'après les gazettes de New-Yorck, sous la date du 18 juin, une nouvelle proclamation de Dessalines, que nous ne transcrirons point, à cause de son étendue, de la révoltante férocité de son contenu, dont, au reste, on a une idée complette quand on a lu une seule de ces pièces, et nous en avons donné plusieurs ; enfin, à cause du doute même sur l'authenticité de ces actes et de ces nouvelles que nous avons énoncés. Voici un seul paragraphe de la nouvelle proclamation, réelle ou supposée, qui suffira pour donner une idée de la pièce entière. « Oui, s'y écrie Dessalines, nous avons rendu à ces vrais cannibales guerre pour guerre, crime pour crime, outrage pour outrage ; oui, j'ai sauvé mon pays ; j'ai vengé l'Amérique. Je fais consister mon orgueil et ma gloire à en faire l'aveu en face du ciel et de la terre. Eh! que m'importent les conséquences de l'opinion qu'auront de ma conduite et mes contemporains et les générations futures ? J'ai fait mon devoir, je jouis de mon approbation, cela me suffit. Mais que dis-je ? le salut de mes infortunés frères, le témoignage de ma conscience ne sont pas ma seule récompense ; j'ai eu la satisfaction de voir deux classes d'hommes (les nègres et les mulâtres) nés pour se chérir, s'aider et se secourir les uns les autres, mêlées et confondues ensemble, et se disputant l'honneur de frapper le premier coup. » Viennent ensuite les détails des massacres opérés en conséquence de

la proclamation, qui aurait eu tout son effet : 2,500 Français, 40 Anglo-Américains, 6 Irlandais, 12 Espagnols, 2 Danois. Enfin, on annonce une monnaie d'or et d'argent frappée à l'effigie de Dessalines, et l'institution, par ce chef, d'une *légion d'honneur*.

Vienne, le 19 *juillet*. L'empereur vient de joindre à ses domaines d'Autriche la ville de Lindau, qu'il a achetée avec un territoire assez considérable, et notre gouvernement est actuellement en marché pour l'acquisition de Kempten. Ces arrangemens donnent lieu à beaucoup de raisonnemens en Allemagne. Les uns disent qu'il est contraire à la constitution de l'Empire qu'on puisse, par des traités particuliers, déranger l'équilibre de l'Allemagne ; qu'en se procurant ainsi des principautés particulières, on parvient à contraindre les possesseurs voisins de traiter à leur tour. Il arriverait ainsi que l'Allemagne se réduirait insensiblement à un petit nombre de puissances, et qu'un jour elle serait partagée entre deux ou trois. Cependant le véritable souverain de l'Allemagne est le corps germanique. Il est contraire à tous les principes qu'on puisse augmenter ou détruire le nombre des parties indépendantes sans le concours du souverain.

Lindau est une très-bonne acquisition ; elle est située au milieu du lac de Constance, et elle serait très-utile aux armées autrichiennes. En considérant cette acquisition sous ce point de vue, on craint qu'elle ne donne à la France des inquiétudes qui ne pourraient que s'accroître si, comme on le dit, l'Autriche était sur le point d'acquérir d'autres possessions, et de conclure des traités pour augmenter celles qu'elle a en Souabe d'une population d'une quarantaine de mille hommes. Plusieurs personnes sont disposées à penser que l'Autriche et la France avaient également gagné en éloignant leurs frontières réciproques, et que l'Autriche a politiquement tort de vouloir les rapprocher. (*Moniteur.*)

— A la séance de la diète de Ratisbonne du 27 juillet, M. le baron de Bildt, ministre de S. M. suédoise, a demandé que le protocole fût ouvert dans le collége des princes, pour qu'il pût émettre son vote sur la note impériale russe du 7 mai dernier. Le ministre directorial de Salzbourg a fait cette ouverture de la même manière qu'elle avait eu lieu pour le ministre de Brunswick-Lunebourg. Le vote émis par M. le baron de Bildt, porte en substance, « que le gouvernement français soit prié de donner à l'em-

pereur et à l'empire, sur les événemens mentionnés, des éclaircissemens satisfaisans, etc. »

Le ministre de Brandebourg, et celui de Hesse-Darmstadt, sont partis d'ici, il y a quelques jours. Les ministres de Salzbourg et de Mecklembourg-Schwerin doivent aussi quitter incessamment Ratisbonne.

— On écrit des bords du Mein, 4 août : On sait que M. Paget, ministre de l'Angleterre à Vienne, avait reçu de sa cour une permission de retourner dans sa patrie ; il faisait déjà ses préparatifs de départ pour le Holstein, où il devait s'embarquer, lorsqu'un nouveau courrier, chargé, dit-on, de dépêches importantes, lui a porté l'ordre de prolonger encore son séjour à Vienne. On remarque que, depuis l'arrivée de ce courrier, il a de fréquentes entrevues avec le ministère de Vienne ; mais on en ignore absolument l'objet dans le public.

La nouvelle de la retraite de M. le comte de Haugwitz du ministère des affaires étrangères de Prusse est certaine ; il est remplacé par M. le baron de Hardenberg.

On assure que le roi de Suède est arrivé à Troplitz en Bohême, où il a loué un hôtel pour un mois. On ignore absolument où S. M. se rendra ; mais on se flatte toujours à Vienne qu'elle y viendra sous peu.

PARIS.

La flottille de Boulogne, disent les journaux anglais du 23 juillet, vient d'essuyer un dommage considérable. Ils ont été surpris à l'ancre dans la tempête de vendredi et samedi. Plusieurs chaloupes cannonières chassèrent sur leurs ancres, et cinq bricks canonniers échouèrent sur le rivage. Tout le monde a dû périr. La flottille entière a été obligée de faire voile pour Etaples, et elle a été attaquée vigoureusement dans sa route par *l'Autumn*, capitaine Jackson, qui lui a fait un mal considérable, étant pendant deux heures à la portée du mousquet (1).

Les coups de vent qui ont soufflé dernièrement, ont forcé notre escadre à quitter la station, et nos vaisseaux

---

(1) Cette relation est fausse dans tous ses détails ; la plus grande partie de la flottille est rentrée à Boulogne ; le reste a mouillé à Etaples, et dans les ports plus éloignés ; une peniche seule a péri. L'attaque prétendue du capitaine Jackson est une gasconnade tout-à-fait anglaise ; le contre-amiral Lacrosse était à Etaples lorsque les cannonnières y sont arrivées ; le capitaine Jackson leur envoya de loin quelques bor-

sont actuellement à l'ancre dans les dunes. Depuis quelques semaines, l'immense flottille qui se rassemble à Boulogne, s'exerce à la manœuvre en se partageant en plusieurs divisions. La nuit du vendredi au samedi, il s'est présenté une occasion favorable pour déranger leurs manœuvres. On ne perdit pas un instant. Nos chaloupes canonnières et notre escadre légère ayant reçu le signal du capitaine Owen, s'approchèrent à la haute mer, et les *invincibles* ont été tellement maltraités, qu'à la pointe du jour quatre gros bricks canonniers et six lougres ont été jetés sur le rivage, où ils ont péri entièrement. Le reste de la flottille est rentré en désordre dans le port intérieur, étant très-endommagé (1).

— Nous sommes fort étonnés, écrit-on de Boulogne, d'apprendre qu'on s'est persuadé à Paris qu'il y a eu, le jour de l'ouragan, une affaire générale entre les Anglais et la flottille, dans laquelle celle-ci aurait éprouvé de grands désastres. Le fait est que les Anglais considèrent la côte de Boulogne avec respect; ils l'appellent *la Côte de fer*, et ils se gardent d'en approcher. Lorsqu'on peut craindre quelques coups de vent, les Anglais sont toujours les premiers à se retirer. C'est ce qu'ils avaient fait lors de l'ouragan du 1er au 2 thermidor. Si la gauche de la flottille qui se replia sur Etaples, rencontra le bâtiment de M. Jackson, c'est que ce bâtiment n'avait pu faire autrement; il avoit été affalé vers cette côte: il tira quelques bordées sur nos canonnières, à de très-grandes distances. L'amiral Lacrosse, qui se trouvoit à Etapes, ordonna de tenir la mer et de l'attendre. Mais cet Anglais n'eut pas plutôt reçu quelques décharges de nos bâtimens, qu'il prit le large. (*Moniteur.*)

---

dées; il fit mine ensuite de s'approcher, mais il fut aussi-tôt forcé de reprendre le large. Il faut que la peur diminue considérablement les distances, et que le capitaine anglais ait eu une grande peur, puisqu'il s'est cru pendant *deux heures à la portée du mousquet*, tandis qu'il n'a jamais approché les canonnières à plus de 800 toises.

(*Moniteur.*)

(1) Si la flottille est rentrée dans ses ports, elle a été déterminée par les mêmes motifs qui vous ont fait rentrer dans les vôtres; et l'ouragan d'ouest en a toute la gloire. Vous n'avez pas tiré devant Boulogne un seul coup de canon; vous avez au contraire pris le large de très-bonne heure. Depuis cette journée, la flottille a été constamment en rade. Vous êtes venus mouiller à une très-grande distance, avec vingt ou trente voiles, et des vaisseaux à deux ponts. Pourquoi donc n'approchez-vous pas davantage? La flottille desire vivement de vous voir de près; elle vous prouverait qu'elle est, comme vous le dites, *invincible*. (*Idem.*)

(N°. CLXIV.) 30 Thermidor an 12.
(Samedi 18 Août 1804.)

RÉP. FRA. 5. cen

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

IMITATION

DE L'ODE D'HORACE : *Vixi puellis*, etc.

Chaque fois du combat rapportant la victoire,
Amour, sous tes drapeaux j'ai passé mes beaux ans;
Au temple de ta mère, aujourd'hui je suspends
La lyre qui faisait mes plaisirs et ma gloire.
Ces torches, ces leviers ignorés des jaloux,
Et dont ma main s'armait pour forcer les verroux,
Ici je les dépose.... O toi ! que l'on révère
A Paphos, Idalie, et même dans Memphis,
Vénus! pour me venger des rigueurs de Glycère,
Epuise tous les traits du carquois de ton fils.

Par M. Geouffre de Lapradelle, *abonné*.

ENIGME.

A t'obéir si je n'étais docile,
Planté là comme un imbécile,
Ton corps ne bougerait jamais.

Suis-je mignon, bien fait, agile ?
Sur les théâtres je te plais.
Devant les bataillons français,
Souvent à fuir je fus agile.

LOGOGRIPHE.

D'un Dieu cruel, par moi seul triomphant,
Je suis, avec mon chef, l'instrument et l'organe ;
Sans ma tête, je suis l'enfant
Qui menace le plus de devenir un âne.
Otez-moi tête et cou, dans la bouche des rois,
Comme sur les lèvres des belles,
Je suis un mot bien dur, révoqué toutefois
Moins souvent par eux que par elles.

Par M. Lombard l'aîné (de Berlin.)

CHARADE.

Lecteur sensible et généreux,
Les temps sont durs, bien rigoureux ;
Par-tout on voit des malheureux ;
Et quelquefois plusieurs d'entr'eux
A mon premier bornent leurs vœux.
De mon second, si tu le peux,
Retranche-le, faute de mieux,
Pour soulager leurs maux affreux ;
Et fais qu'un mortel plus heureux,
Par d'autres secours plus nombreux,
Soit leur entier dans tous les lieux.

Par P. Roque (de Brives).

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Amour.*

Celui du Logogriphe est *Ruisseau*, où l'on trouve *eau*, *seau*, *rue*, *sureau*, *raie*, *Aire* et *Eu* (villes), *as*, *ris*, *aise*, *suaire.*

Celui de la Charade est *Thé-bain.*

Notice historique sur le comte DE CORKE, *surnommé* LE GRAND, *et sur sa famille.*

CETTE Notice sera beaucoup plus intéressante que ma *Nouvelle*. Elle contient des faits peu connus en France, sur des personnages célèbres en Angleterre, et dignes de l'être à tous égards. Ne pouvant offrir au public qu'un conte bien médiocre, j'ai voulu du moins y joindre quelques anecdotes historiques, et dédommager, par l'intérêt de la vérité, du peu de charme de la fiction. Richard Boyle (le héros de ma Nouvelle), surnommé *the great earl of Corke* (le grand comte de Corke), fut le premier personnage connu, et le plus fameux de cette famille illustre, dont l'extraction n'eut rien de noble, mais dont tous les individus furent, pendant deux siècles, éminemment distingués par leurs vertus, leur esprit, leurs talens, et le succès qui couronna constamment toutes leurs entreprises. Ils furent également célèbres par leur mérite et par leur bonheur : c'est un exemple rare; il semble que la Providence permette quelquefois cet heureux triomphe de la persévérance et du génie, afin d'entretenir le goût de la véritable gloire, et pour encourager la noble ambition des grandes ames.

Richard Boyle naquit en 1566; il perdit ses parens dès son enfance, et n'ayant ni naissance, ni fortune, il entra, en qualité de secrétaire, au service de sir Charles Manwood, et ensuite le quitta, et vécut du métier de copiste. Il épousa une femme très-riche qui lui assura toute sa fortune, et qui mourut en accouchant d'un enfant mort; elle laissa à Richard Boyle de belles terres en Irlande, qu'il améliora beaucoup par son industrie. Il eut des liaisons intimes avec le fameux comte d'Essex, mais sans entrer dans ses projets de révolte. Des voisins, envieux de sa prospérité, l'accusèrent faussement à la cour d'avoir des intelligences avec l'Espagne; il fut arrêté, envoyé à Londres, et mis en prison : on instruisit son procès, il demanda à répondre en présence de la reine Elisabeth. La conduite de cette princesse à son égard, et tous les détails relatifs à sa justification, sont fidèlement rapportés dans ma Nouvelle. Boyle épousa en secondes noces l'héritière d'une fortune considérable, et on le fit chevalier. Par la suite,

il fut créé lord et comte de Corke par Charles Ier, il acquit des richesses immenses en conservant la réputation de la plus parfaite intégrité. Il mourut en 1643. Roger Boyle, comte d'Orrery, baron de Broghill, son fils, passa pour l'homme de son temps le plus fidèle à sa parole et à ses engagemens. Cette honorable réputation fit sa sûreté ainsi que sa gloire.

Du temps de Cromwell, le baron de Broghill noua une intrigue pour remettre Charles II sur le trône; il avait des obligations à ce prince. Pour le rejoindre, il demanda un congé sous prétexte d'aller aux eaux. Cromwell, qui ne le connaissait pas personnellement, le fit venir chez lui, et lui dit qu'on l'accusait de former des complots en faveur de Charles. Le baron le nia; alors Cromwell lui montra des lettres interceptées qui le prouvaient, en ajoutant : Je n'ai qu'à livrer ces lettres, votre procès sera fait et vous êtes perdu; mais je sais que vous êtes un honnête homme, un excellent officier, et que l'on peut compter sur votre parole. Je vous offre le commandement général de l'Irlande; allez soumettre les rebelles de ce pays; je ne desire de vous aucun serment particulier, et je vous promets de ne point exiger que vous tiriez l'épée contre Charles; mais je vous demande votre parole de vous conduire comme le devoir vous y obligera si vous acceptez. Le baron accepta, promit et remplit cet engagement avec une fidélité scrupuleuse. Par la suite, le baron s'attacha véritablement à Cromwell, et devint un de ses plus intimes confidens. Après la mort de Cromwell, il voulut conserver au fils de ce dernier la suprême puissance, il la lui offrit en lui répondant du succès; mais Richard s'obstinant à la refuser, le baron de Broghill ne songea plus qu'à rétablir Charles II; il y contribua infiniment, et Charles II, placé sur le trône, le combla de bienfaits (1). Le baron mourut en 1679; il fut bon général, grand homme d'état et homme de lettres distingué. Il a laissé plusieurs écrits politiques et beaucoup d'ouvrages littéraires, des poëmes, des tragédies, et un roman en trois volumes, intitulé *Parthénissa* (2).

Robert Boyle, frère cadet du précédent, savant célèbre,

---

(1) Tous ces détails se trouvent dans un excellent ouvrage anglais, intitulé : *A new and general biographical Dictionnary*, etc. In 8°., douze gros volumes.

(2) J'ai supposé, dans ma Nouvelle, que ce roman fut composé par le père du baron de Broghill, ce comte de Corke que j'ai choisi, parmi ces illustres personnages, pour mon héros.

vrai philosophe, homme vertueux et bienfaisant, fut l'inventeur de plusieurs machines utiles. Il a fait des expériences curieuses sur l'air ; il fit, sur la lumière et sur les couleurs, un ouvrage fameux, plein d'observations intéressantes, qui eut la gloire d'ouvrir depuis au grand Newton ce champ immense de découvertes qu'il parcourut avec tant d'éclat. Il y a de Robert Boyle un écrit très-remarquable, intitulé : *An experimental discourse of quick silver growing hot with gold.* Dans un autre discours joint à celui-ci, et qui en formait la suite, il rendait compte d'expériences si singulières, qu'elles firent penser à Newton qu'il avait trouvé le secret de faire de l'or, et il existe une lettre de Newton écrite à un savant, ami de Boyle, dans laquelle il lui dit formellement que Boyle a découvert ce grand secret; il suppose que Boyle n'a pas tout dit, et il ajoute que cette découverte produirait une telle révolution et tant de maux, qu'il espère que *le noble auteur* ne s'expliquera jamais davantage, et qu'il ne dévoilera jamais ce dangereux secret. Les discours en question avaient été communiqués à la Société royale naissante alors, et n'ont point été rendus publics (1).

Robert Boyle fut extrêmement pieux ; il fit traduire à ses frais l'Evangile dans toutes les langues des pays idolâtres, pour l'envoyer en Turquie, en Perse, à la Chine, au Japon, etc. Il fut un des premiers membres de cette petite société de savans qui, durant les guerres civiles, s'assemblaient secrètement pour s'occuper des sciences, dans un temps où toutes les études étaient interrompues : cette société avait pris le titre de Collége philosophique, et après la restauration elle devint la *Société royale* qui existe aujourd'hui ; alors elle voulut élire Boyle pour son président, mais il refusa cet honneur. Cet illustre savant eut la plus tendre amitié pour sa sœur, lady Ranelagh, avec laquelle il demeurait; la douleur qu'il éprouva en voyant le dépérissement de sa santé, et enfin sa mort, le conduisit lui-même au tombeau. Il mourut huit jours après elle en 1691. Il a laissé une grande quantité d'excellens écrits. Charles Boyle, comte d'Orrery, son neveu, et fils de Roger Boyle, eut beaucoup d'esprit et d'érudition ; il a inventé un instrument astronomique, qui porte son nom ; on a de lui quelques ouvrages de littérature : il est mort en 1731.

---

(1) Ce fait singulier est très-détaillé dans le Dictionnaire Anglais.

LE COMTE DE CORKE,

SURNOMMÉ LE GRAND,

OU LA SÉDUCTION SANS ARTIFICE.

Nouvelle historique (1).

DANS un lieu nommé Blacrock, à quatre milles de Dublin, vivait le vénérable et vertueux Mulcroon; il habitait une jolie maison détachée du village, et voisine d'une petite chaumière. Mulcroon avait connu le malheur, et le plus amer de tous, l'ingratitude et l'injustice des hommes; il était désabusé sans être aigri; on est sage alors: et avec de l'indépendance et une fortune honnête, on peut encore être heureux. Ce vieillard était bienfaisant, il prenait soin de la famille qui habitait la chaumière, il la faisait vivre dans l'aisance; mais il n'avait pu la préserver d'infortunes mille fois plus cruelles que la misère. La jeune paysanne, dans l'espace de trois ans, perdit ses deux enfans et son mari; elle resta veuve à vingt-cinq ans, seule, et grosse de sept mois: elle mourut en donnant le jour à un garçon que Mulcroon reçut dans ses bras au moment de sa naissance, et qu'il promit d'élever. Après la mort de la mère, le vieillard emporta chez lui l'enfant, dont il fut le parrain, et qui s'appela Richard Boyle. Mulcroon ne voulut ni vendre ni donner la chaumière; il se plut à l'orner avec une élégante simplicité; il en

(1) Toutes les descriptions topographiques de cette Nouvelle, à l'exception de celle de *la Chaumière*, sont réelles et parfaitement exactes

embellit l'intérieur, il en augmenta les petites dépendances. Cet enclos renfermait, outre la maison et les étables, un jardin, un verger, un petit bois et un pré; et la nourrice du jeune Richard devint la concierge de cette habitation champêtre. Mulcroon avait de l'esprit et de l'instruction : il fut le seul instituteur de Richard ; il lui enseigna le latin, la géométrie; il s'appliqua sur-tout à lui donner des idées justes, et il y parvint sur tous les points essentiels, en lui donnant de bons principes. La morale, qui doit régler nos mœurs, peut seule encore former et perfectionner notre esprit; toute erreur non-seulement l'égare, mais l'obscurcit et le borne: on ne creuse point profondément sur un sable mouvant et léger, il faut une base solide aux grandes pensées ; on peut faire des fautes irréparables avec des sentimens vertueux, mais celui qui pense mal n'aura jamais de génie.

Le jeune Richard, né avec une ame noble et sensible, une mémoire heureuse et une intelligence supérieure, répondit parfaitement aux soins de son généreux protecteur. Aussi modeste, aussi simple qu'aimable, il était à quinze ans beau comme un ange, sans avoir jamais songé à sa figure ; et rempli d'esprit et d'imagination, il croyait n'avoir que du bon sens. Il allait souvent visiter la jolie chaumière, son unique héritage. Depuis sa première enfance, il y passait toutes les heures de ses récréations ; cultiver son jardin était son plus grand plaisir après celui d'y recevoir son bienfaiteur, et de lui en offrir des fleurs et des fruits. Un matin, au point du jour, Mulcroon entrant dans la chaumière avec Richard : Cette petite maison, lui dit-il, n'est couverte que de chaume, mais on peut y trouver le bonheur ; l'orner et l'agrandir est tout ce que j'ai pu faire pour toi. Il m'est permis de disposer à mon gré de mes revenus; le bien

que j'ai reçu de mes pères appartient à ma famille. Voilà donc, mon cher Richard, ta seule possession sur la terre ! — O mon pere ! s'écria Richard, comment ne me suffirait-elle pas ? j'ai de si beaux cerisiers ! et mes fleurs !.... et cette charmante bibliothèque, dont vous avez vous-même choisi tous les livres ! Six cents volumes !.... Mon jardin et mon verger, quelles richesses !.... — Ah ! dit le vieillard, puisses-tu, mon enfant, n'en jamais desirer d'autres !

Richard, quoique élevé dans la solitude, n'avait rien de sauvage. Mulcroon le menait quelquefois à Dublin ; et d'ailleurs les eaux minérales qui se trouvent dans ce canton, rendaient Blacrock très-brillant tous les étés.

Richard touchait à sa seizième année, lorsque le comte d'Essex vint pour la première fois à ces eaux. Un grand seigneur, distingué par l'extérieur le plus séduisant, par la réputation militaire, et par la faveur d'une reine admirée des Anglais et de l'Europe, un héros et un favori d'Elisabeth, produisit à Dublin une telle sensation, que le jeune Richard, ébloui par tout cet éclat de grandeur et de gloire, crut découvrir qu'il existait un genre de bonheur bien préférable à celui dont son père adoptif faisait tant de cas. Le comte d'Essex vint se promener à Blacrock. La chaumière de Richard était célèbre dans les environs ; le comte voulut la voir, et Richard en fit les honneurs avec une franchise de joie et d'enthousiasme, à laquelle son âge donnait autant de prix que de grace. Le comte fut vivement touché de cet hommage si naïf ; il revint dans la chaumière, et en partant il combla le jeune Richard des marques les plus flatteuses de bienveillance et d'amitié, et il lui donna de belles tablettes, sur lesquelles il écrivit ces mots : *Je prédis que Richard Boyle illustrera son nom.*

Ces paroles, tracées de la main d'un héros, achevèrent d'enflammer Richard: il les relut avec transport; c'était un oracle qu'il jura d'accomplir, et qui jeta dans son jeune cœur les premiers germes de l'ambition et de l'amour de la gloire. Depuis ce jour, Richard ne retrouva plus le même charme dans ses occupations accoutumées; son imagination lui représentait sans cesse le comte d'Essex avec toute la pompe éblouissante qui l'environnait; il relisait ses tablettes, et la chaumière désenchantée n'était plus pour lui qu'un asile obscur qu'il brûlait de quitter. Cependant la reconnaissance le retenait auprès de son bienfaiteur; il le chérissait; et jamais il ne conçut le projet de s'échapper et de s'éloigner furtivement de Blacrock; mais il ne cacha point à Mulcroon qu'il avait un extrême desir de voyager en Angleterre, et sur-tout de voir Londres et la reine; et le bon vieillard, malgré son grand âge, consentit à faire ce voyage et à conduire lui-même son élève dans cette fameuse capitale. Richard, au comble de ses vœux, embrassa les genoux du vieillard, qui, fidèle à sa parole, partit peu de jours après avec Richard.

Au bout de trois semaines de marche, les voyageurs se trouvèrent au déclin du jour dans la belle forêt de Fékenham (1). C'est du nom de cette forêt, dit Mulcroon, que le célèbre et malheureux John Fékenham a pris son nom. Il naquit de parens pauvres, et dans une chaumière. . . . . — Dans une chaumière! . . . . . , — Il fit une grande fortune dans l'église; il a d'éminentes vertus, une réputation irréprochable: et pour n'avoir pas voulu adopter les nouvelles opinions religieuses, il est aujourd'hui dépouillé de tout, et privé pour jamais de sa liberté (2)! — O mon père! s'écria Richard,

(1) Comté de Worcester.
(2) Il fut le dernier abbé de Westminster.

il est tard ; si nous pouvions coucher dans cette chaumière ! j'aurais tant d'envie de la voir ! . . . . — Beaucoup de voyageurs ont eu la curiosité de la visiter ; elle est fort connue, et je crois qu'elle n'est pas loin du lieu où nous sommes.

En effet, la chaumière de Fékenham n'était qu'à cinq cents pas de là. On s'y rendit sur-le-champ, et il fut décidé qu'on y passerait la nuit. En y entrant, Richard remarqua que la sienne était plus grande et sans comparaison plus belle et plus ornée. Roger Peterson, le maître actuel de la maison, était un bon vieillard, qui accueillit les voyageurs avec la politesse et la cordialité d'un homme accoutumé à recevoir des visites, et flatté de la curiosité qu'excitait toujours la chaumière de John Fékenham. Tout, dans ce lieu solitaire, annonçait l'aisance et la tranquillité ; cependant une nuance de tristesse obscurcissait la physionomie vénérable de Roger : on entra en conversation, et Mulcroon demandant à Roger s'il était parent de l'illustre et pieux Fékenham : Non, monsieur, répondit-il, je n'ai pas cet honneur ; je fus dans ma première enfance recueilli par charité dans cette ferme ; j'en devins avec l'âge l'un des serviteurs. Mon jeune maître John, fils unique, la quitta à 14 ans, il alla faire des études ; et quand sa fortune commença, il revint voir son père pour l'emmener avec lui ; mais le vieillard, attaché à sa femme, refusa de la quitter. Peu d'années après il tomba malade ; son fils accourut, et il pleura en voyant son père à l'agonie. Le vieillard lui dit : Console-toi, mon fils ; j'ai 80 ans ; j'ai toujours vécu paisible dans ces forêts ; et l'on meurt si doucement dans une chaumière ! . . . . . Fasse le ciel que tes derniers momens soient aussi tranquilles ! . . . . . Il était inspiré mon vieux maître, lorsqu'il prononça ces paroles ! . . . . . Ici Roger s'arrêta pour essuyer quel-

ques larmes qui s'échappèrent de ses yeux. Ensuite, reprenant son recit; hélas! dit-il, ce respectable vieillard mourut! .... Alors mon jeune maître me fit don de cette ferme et de ses dépendances, et me proposa de plus, de m'emmener avec lui et de faire ma fortune. C'est une assez grande fortune pour moi, lui répondis-je, de commander où j'ai servi, et de posséder cette belle ferme où je n'ai été reçu que par charité; j'y veux recueillir aussi l'orphelin abandonné, j'y veux mourir aussi! ..... Je restai ..... rien n'a jamais troublé mon repos; je finirai mes jours ici au sein de ma famille, et mon pauvre maître terminera les siens dans une prison!... — Oui, s'écria Richard, mais le nom de John Fékenham ne périra jamais!..... — Ah! reprit Mulcroon, quelle funeste célébrité que celle qui a coûté le repos, la liberté, et par conséquent le bonheur! et combien le sort de Roger est préférable à celui du malheureux John Fékenham!....— Ce dernier a fait tant de bien! — Roger a fait tout celui qu'il a pu faire : ses souvenirs sont aussi doux, et sa conscience est satisfaite.

Richard soupira et ne répondit rien. Mulcroon crut lui avoir donné une leçon morale bien utile : ce n'était pas sans dessein qu'il l'avait amené dans la chaumière de Fékenham; il s'était flatté de lui laisser un souvenir qui pourrait lui faire sentir tous les dangers de l'ambition. Mais Richard ne fut frappé que d'une seule chose, c'est qu'il était possible de faire une grande fortune, et d'immortaliser son nom, quoique l'on fût né dans une chaumière. Trop souvent la passion se fortifie par les exemples mêmes qu'on lui présente pour la modérer; elle ne voit dans les résultats moraux les plus frappans, que des lieux communs qu'elle dédaigne de méditer : elle ne reçoit que les impressions qui peuvent la flatter, ou qui l'exaltent.

Les deux voyageurs continuèrent leur route, et ils arrivèrent à Chatam. Ils virent un grand mouvement dans la ville; on se portait en foule vers le port, et ils apprirent que le peuple s'y précipitait afin de voir sa souveraine, venue exprès de Londres pour honorer d'une visite le célèbre François Drake, et pour dîner à bord du vaisseau qui, le premier, fit le tour du monde (1). Ce fameux navire qui après avoir parcouru avec audace tant de mers jusqu'alors inconnues, placé depuis dans le paisible sanctuaire des Muses, est devenu de nos jours le trône glorieux de la science et de la sagesse (1).

Richard fut transporté de joie, en apprenant qu'il allait apercevoir la reine; il perça la foule qui formait deux haies épaisses au milieu desquelles Elisabeth devait passer. Richard se trouva au premier rang, et peu d'instans après, les acclamations du peuple annoncèrent l'arrivée de la reine. Richard respirant à peine, avança la tête pour regarder aussi loin que sa vue pouvait s'étendre : le vif coloris de ses joues, sa bouche entr'ouverte, le feu qui brillait dans ses yeux, peignaient naïvement son extrême émotion, qui en effet fut au comble lorsqu'il aperçut le comte d'Essex à côté de la reine! . . . . Dans ce moment toutes les chimériques espérances de l'ambition et de la vanité, vinrent à la fois s'offrir à son imagination. Il supposait que le comte d'Essex qui s'avançait de son côté éprouverait une agréable surprise en le voyant; que ce mouvement serait très-marqué, qu'il lui dirait en passant quelque mots remplis de bonté, que la reine les entendrait et demanderait son nom ; qu'elle-même lui parlerait peut-être et lui

(1) Fait historique.

(2) On a fait des débris de ce vaisseau une chaire de professeur, placée à l'université d'Oxford.

ordonnerait de la suivre sur le vaisseau..... Quels succès, quelle gloire! et devant des courtisans étonnés, des troupes, et tant de peuple!.... Déjà Richard, loin de souffrir de se voir pressé, coudoyé, confondu dans la foule, jouissait en quelque sorte de cette situation; il en allait sortir d'une manière si brillante! Déjà il préparait ses réponses, lorsqu'il vit enfin la reine et le comte s'approcher; il n'était plus qu'à dix pas d'eux, hors de lui-même; il dépasse tout-à-fait la haie, deux soldats étendant horizontalement leurs fusils devant lui, forment une barrière qu'il ne peut franchir; mais la moitié de son corps inclinée en avant, par-dessus les fusils, s'allonge et s'avance vers le comte de manière à le toucher presque au moment où il passe près de lui. Le comte le voit, le regarde d'un air distrait, et marque par un léger sourire qu'il le reconnaît; mais aussitôt ses yeux se portent sur d'autres objets, il passe, ne tourne point la tête, et la reine n'a point aperçu Richard qui reste anéanti!.... Il répétait intérieurement: Quoi! pas un mot! pas une syllabe!.... O qu'il était différent a Blacrock!.... Ce changement parut à Richard si extraordinaire, et tellement incompréhensible, qu'après de profondes réflexions, il imagina qu'on l'avait desservi auprès du comte. Les gens qui ne connoissent pas la cour attribuent souvent à la *cabale* et à la calomnie les simples effets du caprice et de l'oubli; ils ont constamment ce respect pour les grands et pour les princes de ne jamais les soupçonner d'inconséquence et de légereté; une vanité novice leur persuade que les moindres marques de bienveillance de la part des souverains et des ministres suffisent pour armer contr'eux une cour toute entière; ils supposent sans cesse des complots ridicules qui n'existent que dans leur imagination; enfin ils pren-

nent la grace et l'affabilité pour les présages certains d'une grande faveur; l'expérience préserve les courtisans de cette illusion.

Richard, dans sa naïve ignorance, forma le projet de s'introduire chez le comte d'Essex et d'avoir *une explication* avec lui; mais en arrivant à Londres il apprit que le comte venait d'en partir pour quelques mois. Il fallut retourner à Blacrock sans avoir revu le comte d'Essex! et Richard se retrouva dans cette solitude beaucoup plus inquiet, et moins heureux encore qu'avant son voyage; néanmoins il prit un parti très-raisonnable, celui de se livrer sans relâche à l'étude, afin de se mettre véritablement en état de vérifier un jour la prédiction du comte d'Essex. En effet, Mulcroon fut surpris et charmé du redoublement d'application qu'il remarqua bientôt en lui. Le vieillard seconda cette ardeur avec tout le zèle de la plus tendre amitié, et Richard à dix-huit ans étonnait tous les littérateurs et même les savans de Dublin par l'étendue et la variété de ses connaissances. On lui supposait une passion exclusive pour l'étude, et cette réputation préserve communément un jeune homme de toutes les séductions des femmes. Car un homme de cet âge qui préfère des livres à la conversation et son cabinet aux bals, aux fêtes et aux brillantes assemblées, ne paraît aux femmes qu'un misantrhope attrabilaire et qu'un véritable sauvage. Ainsi Richard, malgré ses agrémens naturels et sa jolie figure, était à peine remarqué par les jeunes personnes des environs et par celles qui venaient aux eaux. Il était devenu sérieux, distrait et rêveur; il se montrait rarement; il ne dansait point; les mères et leurs filles parlaient de lui comme d'un homme sans conséquence, et toutes les coquettes tâchaient de le tourner en ridicule; elles avaient même une sorte d'antipathie pour lui; car rien

n'inspire l'aversion comme de grandes prétentions sans aucun encouragement.

Un matin, sur la fin du mois de mai, Richard, qui aimait toujours l'agriculture et le jardinage, travaillait à son parterre; il avait le vêtement grossier d'un jardinier, et la bonne paysanne, sa nourrice, filant en silence sa quenouille, était assise à quelques pas de lui. On avait laissé la porte de la chaumière ouverte, et tout-à-coup Richard vit paraître une dame, qui en entrant s'écria : Ah ! les belles fleurs !.... Cette dame n'était pas jolie, mais elle avait l'air noble et doux; elle s'avança vers la paysanne, et lui demanda si ce jardin était à elle. — Parlez à mon fils que voilà, répondit la bonne femme en montrant Richard. La dame se retourne, et s'approchant de Richard : Voudriez-vous, lui dit-elle, me vendre des fleurs ? — Je n'en vends point. — Cela me fâche ; je n'en puis trouver de belles, et les vôtres sont superbes. Si vous vouliez mettre un prix à ces roses et à ces anémones, quel qu'il fût je vous le donnerais..... C'est aujourd'hui le jour de naissance de mon amie..... — Aujourd'hui 29 mai, s'écria la nourrice ! — Oui, répondit la dame; aujourd'hui 29 mai, lady Fanny Ranelor a dix-huit ans. — Ah ! c'est singulier, reprit la paysanne, c'est justement le jour de naissance et l'âge de mon garçon. Oh ! Richard, poursuivit-elle, donne des fleurs à cette dame, je t'en prie. — Non, dit la dame, je les enverrai chercher ce soir; lady Ranelor est venue avec moi, je l'ai laissée sur la grande pelouse à deux pas d'ici, je ne veux pas qu'elle voie les fleurs que je lui destine....— Sans doute, madame, vous êtes venue prendre les eaux ? — Oui, nous sommes arrivées avant-hier.... — Mais paix ; lady Ranelor m'a suivie : tenez, la voilà ; ne lui parlez point de la surprise que je lui prépare.... A ces

mots Richard lève les yeux, et il voit une jeune personne d'une taille élégante, vêtue de deuil, le visage caché par un grand voile noir, marchant lentement. et donnant le bras à une femme de chambre. Elle demande la permission de se reposer un moment, et elle va s'asseoir à côté de la nourrice. Les graces répandues sur toute sa personne et la douceur extrême du son de sa voix, intéressent Richard, et lui inspirent une vive curiosité de voir son visage. — Comment vous trouvez-vous, ma chère Fanny, lui demanda son amie? — Bien faible, répondit lady Ranelor, mais beaucoup moins souffrante : cette promenade m'a fait du bien. — Madame est malade, dit la nourrice. — Ma mère, interrompit Richard, ces dames accepteraient peut-être des fraises et de la crême. A ces mots la nourrice se leva précipitamment, et courut vers la chaumière. Lady Ranelor remercia Richard, en ajoutant : Ce jardin est délicieux ! En prononçant ces paroles elle leva son voile, et découvrit un visage enchanteur; son regard modeste et languissant, et sa douce pâleur, rendaient sa beauté aussi intéressante qu'elle était frappante et régulière. Richard immobile la considérait en silence, et lady Ranelor, de son côté, regardait avec surprise ce jeune et beau jardinier, qui avait l'air si noble. Cultiver ces belles fleurs, lui dit-elle, a sans doute toujours fait votre bonheur? — Oui, madame, jusqu'ici.... Ces mots, *jusqu'ici*, ne furent point insignifians pour lady Ranelor. Une intention délicate est toujours promptement saisie par une femme, sur-tout lorsqu'elle en est l'objet. Mais elle veut alors faire expliquer bien clairement ce qu'elle a compris à demi-mot. *Jusqu'ici*, reprit lady Ranelor! c'est-à-dire, que *maintenant* encore votre plus grand plaisir est de cultiver vos fleurs? — Pardonnez-

moi,

moi, madame, il en est un pour moi beaucoup plus doux. — Et lequel donc? — Celui de vous les offrir.... A ces mots les deux amies étonnées se regardèrent; elles ne comprenaient pas qu'un paysan s'exprimât ainsi. Richard, durant ce moment de silence, cueillait ses plus belles fleurs; il en forma une superbe gerbe; ensuite la partageant en deux parts inegales, il présenta la plus belle à lady Ranelor, et l'autre à son amie. Dans cet instant la nourrice de Richard accourut, en annonçant que le dejeûné était servi dans la chaumière. La bonne femme n'était pas fâchée de faire voir aux deux étrangères l'interieur elégant de la maison. Leur surprise fut extrême en entrant dans le salon; c'était une belle bibliothèque en bois d'acajou, et elle était ornée de vases d'albâtre, de porphire, et de bustes antiques posés sur le haut des armoires. Cette pièce, en rotonde, recevait le jour du plafond, à travers de beaux vitraux de diverses couleurs. Sur une grande table de marbre blanc, placée au milieu du salon, on trouva des fruits et de la crême. Cependant Richard avait disparu, mais il revint un instant après. Il avait passé un habit; et ce vêtement, quoique très-simple, n'était pas celui d'un paysan. On l'invita à se mettre à table; il répondit qu'il avait déjeûné, mais il s'assit à quelque distance des deux dames. Madame Brown (l'amie de lady Ranelor) le questionna sur sa bibliothèque, et ses réponses prouvèrent qu'il avait reçu l'éducation la plus distinguée. La nourrice interrompit cette conversation, pour montrer un beau volume d'estampes, que le comte d'Essex avait donné à Richard; car, ajouta-t-elle, ce bon seigneur est venu trois fois chez nous, et il a donné encore à Richard un beau petit livre tout encadré de dorures, et il a écrit dedans la bonne aventure de Richard. Pendant ce récit, lady

Ranelor examinait alternativement la nourrice et Richard, et elle dit à la paysanne : Et c'est là votre fils?.... N'est-ce pas tout comme, répondit-elle? je suis sa nourrice.... Ah!.... s'écria lady Ranelor, tout est expliqué. Cette charmante chaumière n'est qu'une maison de fantaisie, et... — Non, madame, interrompit Richard, vous êtes véritablement chez un paysan; orphelin dès le berceau, je fus recueilli par M. Mulcroon, et tout ce que vous voyez ici qui vous étonne, est l'ouvrage de cet homme bienfaisant, auquel je dois mon existence et mon éducation. — Ah! reprit lady Ranelor avec attendrissement, les sentimens et l'esprit que vous montrez, valent mille fois mieux que la fortune et la naissance. Après le déjeûner, lady Ranelor se leva pour s'en aller, et, en remerciant Richard, elle reprit le gros bouquet qu'elle avait reçu de lui, en lui disant : Vous ne savez pas que c'est aujourd'hui mon jour de naissance? et j'aime mieux ces fleurs et cette matinée qu'une fête.... Eh bien! s'écria la nourrice, c'est aussi comme une fête pour nous, et c'est aussi le jour de naissance de Richard.... — Et quel âge a-t-il? — Dix-huit ans. Cette petite circonstance parut frapper lady Ranelor : elle soupira. — Il y a aussi *dix-huit ans* que j'existe, dit-elle, mais j'ai déjà beaucoup souffert; je suis bien plus vieille que M. Richard!

Lady Ranelor sortit, laissant à Richard un souvenir ineffaçable, et une émotion d'autant plus vive, qu'il n'avait jamais rien éprouvé de semblable.

Le soir même, il envoya une grande corbeille pleine de fleurs à madame Brown, l'amie de lady Ranelor; il joignit à cet envoi des vers charmans sur le jour de naissance de lady Ranelor et sur la visite dont elle avait honoré la chaumière. Lady

Ranelor relut plusieurs fois ces vers ; elle les loua beaucoup, elle les garda, ne voulut point les montrer, et ne parla plus de Richard ; mais elle questionna tout le monde sur Mulcroon, et elle témoigna un grand desir de connaître ce respectable vieillard.

Richard, de son côté, prit beaucoup d'informations sur lady Ranelor ; il apprit qu'elle était veuve depuis six mois d'un vieillard qu'elle avait épousé à quinze ans, pour lequel elle avait pris tout l'attachement qu'on peut avoir pour le meilleur des pères, et qu'elle avait soigné durant une longue maladie avec la tendresse la plus touchante. Tous ces détails produisirent une profonde impression sur le cœur de Richard ; il allait très-rarement aux assemblées des buveurs d'eau ; mais le surlendemain il ne manqua pas d'y suivre Mulcroon ; il n'y vit point celle qu'il cherchait ; lady Ranelor encore en deuil ne voulait pas se trouver dans des lieux où l'on dansait. Dans son absence, Richard n'aperçut pas sans émotion madame Brown qui vint à lui, fit connaissance avec Mulcroon, et l'invita, ainsi que son jeune élève, à venir prendre du thé chez elle le lendemain matin.

Ce fut un beau jour pour Richard que celui où il revit lady Ranelor, qu'il trouva plus charmante encore que la première fois ; elle lui parla très-peu, mais elle s'occupa beaucoup de Mulcroon, et elle charma ce bon vieillard par sa grace et par la bienveillance affectueuse qu'elle lui montra. Encouragé par cet accueil, il conjura les deux amies de venir passer chez lui le reste de la journée : l'on y consentit, et l'on partit ensemble dans une calèche à quatre places. Après le dîner on se promena longtemps dans le beau parc de Mulcroon, et sur le soir on se rendit à la chaumière. Lady Ranelor, toujours froide et silencieuse avec Richard, parut

charmée de revoir la bonne nourrice, et fut remplie d'affabilité pour elle. Tandis que madame Brown et Mulcroon s'amusaient à considérer une volière, lady Ranelor prit le bras de la paysanne pour se promener dans le parterre, et Richard n'osa la suivre! Lady Ranelor, après avoir fait quelques pas, se plaignit d'une extrême lassitude, et cherchant des yeux le banc de gazon sur lequel elle s'était reposée peu de jours auparavant, elle remarqua qu'il étoit à moitié caché par un beau rosier blanc nouvellement planté à la place même qu'elle avait occupée. Alors, pour éloigner la paysanne, elle lui ordonna une commission; ensuite elle s'approche du rosier, elle en écarte les branches, et elle découvre à travers le feuillage une plaque de marbre blanc incrustée dans le gazon, et sur laquelle ces mots étaient écrits : *Le 29 mai ! premier jour de ma vie !* . . . . . Lady Ranelor, surprise et touchée, resta quelques instans immobile, les yeux fixés sur ce marbre, et tenant toujours écartées les branches de l'arbuste qui le couvraient. Tout-à-coup elle entend un léger bruit, elle tourne la tête, et elle aperçoit Richard à côté d'elle!.... A cette vue elle tressaille, et se relève en rougissant et en affectant de prendre un air sévère. Richard tremblait; cependant prenant la parole d'une voix basse : Daignez songer, madame, dit-il, que j'avais caché ce marbre . . . . A cette espèce de reproche lady Ranelor n'eut rien à répondre, elle baissa les yeux . . . Mais, reprit Richard, dois-je être embarrassé que vous ayez lu cette inscription? elle ne contient rien que de simple et de vrai . . . *Le 29 de mai* fut le premier jour de ma vie! avant cette époque, je n'avais rien vu ; je ne sentais point, je n'existais pas ! . . . Je le sais, ma vie ne sera pas heureuse. Ah! qu'importe, je souffrirai avec constance..... Allons rejoindre M. Mulcroon, interrom-

pit sèchement lady Ranelor. En disant ces mots, elle s'éloigna précipitamment.

Depuis ce jour lady Ranelor évita Richard avec un soin extrême; elle ne retourna plus à Blacrock, elle n'allait point aux assemblées. Richard la rencontra deux ou trois fois chez madame Brown, mais il n'osa lui parler, et il n'en obtint jamais un regard. Au bout de deux mois elle partit pour se rendre à Londres. Elle laissa Richard le plus amoureux de tous les hommes, et cependant il n'était pas aussi à plaindre que l'on pourrait l'imaginer. Malgré son peu d'expérience, il sentait que la conduite de lady Ranelor n'annonçait ni du mépris pour sa personne, ni même une parfaite indifférence; il avait raison : toujours un peu de plaisanterie ou même d'ironie piquante se mêle au dédain véritable; on ne fuit point avec tant de soin l'amant qu'on méprise; on ne s'arme point avec lui d'une fierté si solennelle et d'une rigueur si sérieuse; cette espèce d'emphase, cette grave importance, ne sont jamais d'un mauvais augure; l'insensibilité ne prend point toutes ces grandes précautions, elle se laisse voir en tout sans presque songer à se montrer. Enfin Richard savait que lady Ranelor connaissait tout son amour, et cette idée, dans une passion malheureuse, est une grande consolation. A dix-huit ans, avec beaucoup d'amour, manque-t-on jamais d'espérance? . . . . L'absence afflige, mais elle n'effraye pas; le champ de la vie paraît si vaste! les obstacles ne découragent point, au contraire ils animent : on a une telle idée de ses forces! Avec quelle facilité, avec quelle confiance on forme des projets chimériques! Âge heureux où l'on jouit de tout ce qu'on desire, où tous les rêves de l'imagination sont des enchantemens! Ah! comment la jeunesse ne serait-elle pas aimable, sensible et généreuse? Rayonnante d'es-

poir, elle attend tout, elle se promet tout et du sort et des hommes; elle compte sur la bienveillance universelle et sur l'inviolable fidélité de l'amour et de l'amitié....

Le jour du départ de lady Ranelor, Richard étant dans son jardin, s'assit sur le siége de gazon; et regardant la moitié du banc couverte par le rosier: Je l'ai vue là, dit-il, pour la première fois! je l'ai vue là!.... Nulle autre désormais n'occupera cette place!.... Elle est partie!... J'aime sa fierté, qui ne s'est point démentie!.... Ce grand caractère répond de sa constance. Si jamais son cœur s'attache véritablement, elle ne changera point; elle aimera toujours!... La veille de son départ, quand je la rencontrai chez madame Brown, je la vis pâlir en m'apercevant ..... Elle ne m'oubliera point!.... Son rang, sa naissance, tous les préjugés nous séparent.... Je bénis la Providence, qui mit entre nous tant de barrières; elle me préparait la gloire et le bonheur de les franchir; elle offre un but à cette ambition vague qui me consumait en secret. Non, je ne voudrais pas devoir celle que j'aime à de froides convenances: pour la mériter, il faut la conquérir; il faut triompher d'elle, ainsi que de tous les autres obstacles; elle doit se donner au plus vertueux, au plus digne; je forcerai son choix....

Ces pensées redoublèrent l'ardeur de Richard pour l'étude; une application si constante faisait les délices de Mulcroon. Ce vieillard, âgé de 80 ans, touchait au terme de sa longue et vertueuse carrière: il vécut encore 18 mois; au bout de ce temps, il s'affaissa tout-à-coup, et, après une maladie de quelques jours, il expira doucement dans les bras de Richard.

L'affligé Richard rendit avec solennité les derniers devoirs à son bienfaiteur; ensuite il se renferma

dans sa chaumière, et il y passa l'hiver entier dans la plus profonde retraite. Aux premiers jours du printemps, il reçut la visite d'un ancien ami de Mulcroon, venu de Dublin pour prendre les eaux qui se trouvaient dans le voisinage de Blacrock. Cet ami, nommé Blumer, s'intéressait vivement à Richard; il lui apprit que l'un des plus grands seigneurs de l'Irlande par sa naissance et sa fortune, sir Charles Manwood, était cette année, pour la première fois, aux eaux. « Je sais, continua Blumer, qu'il a besoin d'un secrétaire; je vous ai proposé; plusieurs autres personnes lui ont parlé de vous avec éloge; il est favorablement disposé; il ne veut que vous voir pour se décider, et il viendra aujourd'hui visiter votre chaumière. »

Richard ne vit d'abord, dans cette proposition, que l'humiliation de se mettre aux gages d'un particulier; mais Blumer l'assura que sir Charles Manwood passait la plus grande partie de sa vie à la cour; qu'il avait un immense crédit; qu'il était rempli de mérite et d'esprit, et qu'il lui serait facile de faire la fortune d'un secrétaire qui saura gagner son amitié. Il y a dans le gouvernement tant de places honorables et lucratives auxquelles vous pourriez prétendre par la suite! continua-t-il; mais vous n'êtes que dans votre vingt-deuxième année; vous avez perdu votre père adoptif, il vous faut un protecteur qui puisse vous procurer les moyens de faire connaître vos talens. Sir Charles Manwood jouit d'une grande faveur et d'une fortune immense; il est magnifique, aimable, plein de grace et de bonté. Si Mulcroon vivait, il vous presserait de saisir avec empressement cette heureuse occasion de sortir de l'obscurité, et de vous introduire dans le grand monde sous des auspices si favorables.

Richard, en soupirant, se rendit à ces raisons, mais en regrettant avec amertume que son nou-

veau protecteur ne fût pas le comte d'Essex.

Le même jour, Manwood vint à la chaumière; il en loua l'élégance ; il causa beaucoup avec Richard; il parut charmé de lui, et lui montra la plus grande affabilité. Richard ne lui trouva ni la grace, ni les manières à la fois nobles, simples et naturelles du comte d'Essex; mais il fut satisfait de son esprit et de son accueil.

Deux jours après, Manwood envoya chercher Richard, et lui offrit la place vacante de son secrétaire. Manwood lui fit un éloge séduisant de son propre caractère; il n'oublia pas d'y mêler de grandes promesses pour l'avenir, et d'insinuer en même temps qu'il avait un puissant crédit à la cour; il fit entendre qu'il était considéré de la reine et des ministres, et l'ami du comte d'Essex. Richard, ébloui par ce pompeux étalage, accepta la place avec reconnaissance; et il fut décidé qu'il partirait, sous quinze jours, avec sir Charles Manwood, qui comptait passer toute la belle saison dans une superbe terre qu'il possédait en Irlande, à soixante milles de Dublin.

Richard laissa la bonne Marie, sa nourrice, dans sa chaumière, en lui recommandant sa bibliothèque, ses oiseaux et ses fleurs. Il fut prendre congé, à Dublin, des amis de Mulcroon, tous devenus les siens. Revenu à Blacrock, il alla verser de pieuses larmes sur la tombe de son bienfaiteur; ensuite il fit ses adieux à sa nourrice, qui lui dit en pleurant : Si tu n'es pas content des grands seigneurs, reviens ici; tu y retrouveras tes livres, ton jardin et Maria..... Richard, vivement attendri, s'arracha des bras de Maria, fut rejoindre Manwood, et partit avec lui.

Sir Charles Manwood, âgé alors de 39 ans, avait une figure commune, une physionomie sombre; un regard équivoque et faux, des manières

affectées, un ton grave et sentencieux ; il se composait quelquefois un sourire forcé d'*affabilité*, mais il ne riait jamais ; et quand il se permettait par hasard quelques plaisanteries, c'était avec un air de condescendance aussi ridicule qu'impertinent. Il n'avait qu'un vice, mais celui qui, pour se satisfaire, peut donner tous les autres et anéantir les sentimens les plus naturels, un orgueil démesuré ; il était parvenu à ne voir, dans la vie, qu'une carrière dont on ne pouvait atteindre le véritable but que par la force ou par l'artifice ; le génie, pour lui, consistait dans la dissimulation et la profonde duplicité, et l'homme le plus heureux à ses yeux était le plus puissant ou celui qui brillait le plus. Les gens qui le connaissaient sans l'avoir étudié, s'étonnaient de l'espèce de contrariété qu'ils remarquaient dans son caractère ; ils le voyaient tour-à-tour avare, magnifique, prodigue, affable, insolent, souple, doux, inflexible, indiscret, défiant ; mais ces différentes manières d'être venaient toutes du même principe, la seule vanité les inspirait. Quand elle se trouvait satisfaite, il était confiant avec ses partisans et ses inférieurs ; il ne savait pas garder le secret d'un succès, ou même cacher une espérance flatteuse. Quand son orgueil était blessé, tous ceux qu'il ne craignait pas éprouvaient les effets de sa mauvaise humeur ; les sujets les plus légers lui servaient alors de prétexte pour se plaindre avec hauteur, et souvent avec emportement. Les ambitieux sans génie, les fats et les coquettes, paraissent avoir les plus étranges caprices, et n'en ont point ; leurs triomphes ou leurs revers produisent seuls l'étonnante variation que l'on remarque dans leur humeur. Manwood aurait possédé parfaitement l'art de se faire valoir, s'il eût eu assez d'empire sur lui-même pour parler moins de lui et pour se moins

vanter; mais l'égoïsme et l'orgueil sont mille fois plus imprudens que l'amour. Manwood qui, sur tout autre point, avait le tact et la mesure que donnent l'usage du monde, en manquait absolument lorsqu'il s'agissait de lui. Dans l'homme de la cour, le caractère de l'*important* se confond naturellement avec celui de l'orgueilleux : aussi Manwood offrait-il sa protection à tous ceux qui l'approchaient, quoiqu'il fût très-décidé à n'agir que pour son intérêt direct ou relatif. Lui contait-on simplement une affaire, sans penser à lui demander son appui, il répondait machinalement : *Donnez-moi une note là-dessus.* Il ne parlait jamais des opérations publiques du gouvernement qu'avec un ton ministériel et mystérieux, qui faisait entendre qu'il ne lui était pas permis d'en dire davantage. Il était impossible de lui apprendre une nouvelle politique; il répondait toujours : *je le savois.* N'ayant aucune place importante, et vivant dans un grand désœuvrement, il paraissait toujours surchargé d'affaires; il n'avait point de correspondance nécessaire ou suivie, et quoiqu'il fût très-fastueux et qu'il eût un grand état de maison, il aurait mieux aimé se passer de cuisinier que de secrétaire; il ne cultivait que les gens en place, et, quelque peu satisfait qu'il en fût, il se louait toujours d'eux et de *la grace* qu'ils avaient avec lui. Les rencontrait-il ? aussitôt il les tirait à l'écart pour leur parler tout bas; il avait constamment quelque secret à leur dire, ou quelque chose à citer d'eux. Toujours mécontent de la reine, non-seulement il n'osait fronder son gouvernement, mais il approuvait même ce qu'elle faisait de blâmable, pour se donner l'air partial d'un courtisan bien traité. Il haïssait le comte d'Essex, parce qu'il l'enviait. Le comte d'Essex était un grand général; Manwood n'avait

eu à la guerre ni commandement considérable, ni succès, et, au fond de l'ame, il trouvait fort étrange qu'on ne le préférât pas au comte d'Essex pour le mettre à la tête des armées; néanmoins il ne parlait de lui qu'avec le ton de l'amitié. Après beaucoup d'intrigues obtenait-il une grace? il en paraissait surpris et peu touché; il disait nonchalamment qu'il ne l'avait ni desirée ni sollicitée; on avait pensé à lui sans qu'il s'en doutât; ou bien, s'il ne pouvait nier des démarches publiques, il assurait qu'il n'avait agi que par complaisance pour sa famille et pour ses amis. Loin d'avoir les goûts simples qui font aimer la campagne, il méprisait l'agriculture: cependant, possédant une magnifique terre en Irlande, il y venait presque tous les ans passer au moins une partie de l'été; il ne s'y ennuyait pas, il y régnait, et il pouvait là se vanter avec moins de ménagement qu'à Londres. Il ne connaissait dans la société qu'un moyen de réussir, la flatterie; il la prodiguait pourvu qu'on la lui rendît, et malgré la fausseté de ses louanges, il était toujours la dupe de celles qu'on lui donnait; il ne croyait à la sincérité des autres que lorsqu'on faisait son éloge.

Durant la route, Richard fut tête à tête dans la même voiture avec Manwood; ce dernier annonça à son jeune secrétaire qu'ayant naturellement un caractère plein de franchise, il allait dès cet instant lui parler avec une confiance qu'il lui conserverait toujours, si d'après ce qu'on lui avoit dit, et comme il le croyait, il s'en rendait digne par sa parfaite discrétion. Après ce préambule, Manwood se mit a conter toutes ses *belles actions*, et ce qu'il avait fait, et ce qu'il aurait fait s'il n'eût pas été traversé par des envieux; il détailla toutes les conversations qu'il avait eues avec les ministres et avec la reine, dans lesquelles il avait conseillé tout

ce qui s'était fait de bon, et prévu toutes les conséquences fâcheuses des fautes politiques commises depuis dix ans ; enfin il prouva que s'il n'occupait pas les premières places de l'état, c'est qu'il ne s'en était pas soucié, et qu'il avait trop de philosophie pour être ambitieux. Richard émerveillé de tous ces récits, était bien fier intérieurement de se trouver initié tout-à-coup dans des secrets de cette importance ; il se félicitait d'obtenir si promptement une confiance si flatteuse ; il crut même devoir la payer par la sienne ; et il aurait ouvert son cœur à Manwood, il lui aurait fait l'aveu de sa passion pour lady Ranelor, toujours présente à son souvenir, si Manwood lui eût témoigné la moindre curiosité sur ce qui le regardait. Mais il n'en pouvait trouver l'occasion ; les entretiens particuliers de Manwood avec ses inférieurs n'étaient jamais des dialogues, il y parlait toujours. Si, par hasard, on essayait aussi de l'entretenir de soi, il ne faisait pas une seule question, il rêvait à autre chose ; il n'imposait pas silence par un air impérieux. Manwood, tête à tête, avait toujours l'air d'un bon homme ; il était même alors très-affectueux ; il voulait être écouté avec intérêt : il ressemblait, dans ce cas, à presque tous les princes, qui ne repoussent pas la confiance par le dédain, mais qui l'anéantissent par l'insouciance et la distraction.

Le château de Manwood, situé dans un beau pays, était vaste et magnifique, et son parc passait pour le plus beau de l'Irlande. Dès le lendemain de l'arrivée de Manwood, on vit accourir chez lui tous les petits propriétaires des environs, c'est-a-dire, ses courtisans. *La cour* se forma et devint très-nombreuse les jours suivans, et Richard ne put s'empêcher d'être désagreablement frappé de l'espèce d'affabilité protectrice que Manwood

affectait en recevant toutes ces personnes. Il eut un autre sujet de surprise, qui lui fit plus de peine encore : en causant avec plusieurs gentilshommes voisins, il s'aperçut qu'ils tenaient aussi de Manwood tous les *secrets d'état* qu'il lui avait confiés ; il commença à soupçonner qu'il y avait trop de fatuité dans le caractère de Manwood, pour que l'on pût raisonnablement compter sur sa franchise. Cette découverte le refroidit beaucoup et l'affligea.

Au bout de quelques jours, Richard fut invité par un des voisins à dîner dans une maison dont la singularité attirait beaucoup de curieux; elle était située parmi les montagnes de Wicklow, dans un lieu pittoresque nommé *Dargle.* On voyait près de là un rocher aussi fameux dans la contrée que le fut jadis, dans la Grèce, le promontoire de Leucade; on l'appelait *le Saut de l'Amante* (1). Ce rocher est d'une prodigieuse élévation, et domine un affreux précipice. On conte que jadis une jeune personne, victime d'une séduction, conduisit son amant sur la cime de ce rocher, et que là, ne pouvant obtenir de lui la promesse de l'épouser, elle se leva, lui dit un éternel adieu, et s'élança dans le précipice. Un orme et quelques cyprès plantés au pied du rocher, sur le bord de l'abyme, offrent un ombrage épais aux voyageurs que la curiosité conduit dans ce lieu.

Richard, après le dîner, sortit seul de la maison, au déclin du jour, pour aller visiter le rocher. Comme il était tard, il n'entreprit point de gravir jusqu'au sommet. Il monta du côté opposé à celui des arbres, et trouvant un endroit commode pour se reposer, il s'assit auprès d'une fontaine; cette eau limpide et pure sortant de la roche, coulait d'abord molle-

(1) *The lover's leap*, que l'on montre en effet à Dargle, en contant la romanesque tradition que l'on rapporte ici.

ment et sans bruit sur une mousse légère, et tombant ensuite dans le gouffre, elle produisait un murmure sourd et plaintif qui semblait partir du fond de cet abyme. Richard crut entendre les gémissemens de la malheureuse victime de l'amour, dont ce précipice effrayant fut le tombeau! Ces idées romanesques et le souvenir de lady Ranelor, le plongèrent dans une profonde rêverie. Au bout d'une demi-heure, s'apercevant que la lune commençait à paraître, il se leva pour retourner à Dargle : il descendit le rocher du côté des arbres; et comme il touchait aux cyprès, il entendit soupirer sous ces ombrages; son émotion le força de s'arrêter pour écouter mieux. Dans ce moment une voix un peu voilée, mais d'une douceur enchanteresse, chanta les paroles suivantes :

Déjà la nuit couvre la cime
Du rocher fatal de l'Amour;
Fuyez amans : que mon ombre à son tour
Puisse gémir du malheur et du crime
Qui me coûta l'innocence et le jour.

Quand la nature appésantie,
Du repos goûte la douceur,
Je souffre encor dans ce lieu plein d'horreur
Le vrai tourment du cœur et de la vie :
Le repentir et le remords vengeur!

Rocher menaçant et terrible,
Qui fut jadis teint de mon sang,
Sois de l'amour un emblême effrayant;
Et que l'amante et crédule et sensible,
A ton aspect recule en frémissant.

Mille fleurs décorent ta cime
Qui va se perdre dans les cieux;
On y respire un air délicieux,
Mais à tes pieds est un profond abyme!
Tels sont, Amour, tes charmes dangereux.

Ici la voix se tut; et Richard, toujours immobile, aperçut un rayon de la lune à travers les arbres; il porta ses regards de ce côté, et il vit distinctement entre deux cyprès, une figure blanche et svelte, qui paraissait s'élever du fond du préci-

pice..... Aussitôt Richard s'avança précipitamment vers cet objet, en s'écriant: Qui êtes-vous? daignez me le dire; je vous en conjure. A ces mots la figure prit la fuite avec la légéreté d'une ombre. Richard la poursuivit; il tendit les bras pour l'atteindre; il saisit un voile qui se détacha et qui resta dans ses mains; mais la figure se perdit dans les rochers, et elle disparut. Richard, craignant de s'égarer la nuit dans ces lieux sauvages, revint sur ses pas, emportant avec lui, le voile de la mystérieuse inconnue. De retour chez son hôte, il se contenta de dire qu'il avait trouvé dans sa promenade un superbe voile de dentelle. Afin de découvrir à qui ce voile appartenait, il se décida à coucher dans cette maison quoiqu'il eût promis à Manwood de retourner le soir même au château. Le lendemain matin il se rendit seul au rocher; comme il allait le gravir, il remarqua sur le roc de gros caractères nouvellement gravés, et il lut avec une extrême émotion ces paroles:

« *En vain vous auriez l'audace de me poursuivre,*
» *vous ne m'atteindriez jamais.* »

Richard devina bien que c'était l'ombre qu'il avait poursuivie la veille qui venait d'écrire cette inscription qui s'adressoit sûrement au téméraire qui avait voulu *l'atteindre*. Un langage si fier le frappa vivement, et redoubla sa curiosité. Il dîna avec beaucoup de monde: il reparla du voile de dentelle; on voulut le voir, et l'une des personnes de la société assura qu'il appartenait à une jeune dame arrivée depuis peu de jours dans un château voisin. Et quel est le nom de cette dame? demanda Richard. — Elle s'appelle lady Ranelor. A cette réponse, Richard éperdu resta pétrifié. Il se rappela l'inscription qu'il avait lue le matin, et qui s'accordait si bien avec le caractère de lady Ranelor; mais il n'imagina pas

qu'elle l'eût reconnu au son de sa voix, lorsqu'il lui avait parlé; il pensa qu'elle n'avait écrit ces paroles que pour un inconnu. La joie de retrouver lady Ranelor le plongea dans une rêverie dont il ne sortit qu'après le dîner, lorsqu'une jeune personne chanta la romance *du fantôme de l'amante abusée;* et c'était celle qu'il avait entendu chanter la veille au pied du rocher par lady Ranelor. Cette romance, composée depuis long-temps, était connue de tous les habitans de ces montagnes. Richard s'échappa de cette nombreuse assemblée pour voler au château de lady Ranelor, heureux de penser qu'il allait la revoir après quatre ans d'absence; qu'il la retrouvait libre encore, et qu'elle possédait une terre dans ce voisinage. Il arrive plein de trouble, de crainte, d'amour et d'espérance: il se nomme, et on lui dit que milady vient de partir, et qu'elle ne reviendra que dans huit jours. Richard remit tristement le voile à un valet de chambre; ensuite il fut à Dargle faire ses adieux, et il retourna chez Manwood. Il descendit de cheval au haut de l'avenue du château, et traversant les cours à pied, il entra dans le salon au moment où tout le monde revenait de la promenade. Manwood, impérieux et despote, avait trouvé fort mauvais que son jeune secrétaire eût prolongé d'un jour son absence sans en avoir demandé la permission. Cependant, comme Manwood voulait faire ce soir même une confidence, il ne jugea pas à propos de montrer de l'humeur dans cette occasion, se réservant d'en saisir une autre pour faire sentir à Richard toute sa dépendance. A peine Richard eut-il mis le pied dans le salon, qu'il n'y vit au milieu de vingt personnes, qu'un seul objet : c'était lady Ranelor plus charmante que jamais, et que dans cet instant la plus vive rougeur embellissoit encore........

Richard,

Richard, troublé jusqu'au fond de l'ame, chancelle, et s'avance en tremblant. Manwood crut bonnement (car l'orgueil a quelquefois aussi sa bonhomie) qu'il n'osait l'aborder dans la crainte d'être réprimandé sur son séjour à Dargle; et se décidant pour ce soir à la clémence, il sourit d'un air protecteur, l'appela et tâcha de le rassurer en lui faisant plusieurs plaisanteries sur sa *longue absence*. Richard balbutia avec distraction quelques mots entrecoupés, et Manwood, charmé de paraître aussi imposant, lui sut un gré infini de cet excès de timidité. L'arrivée de Richard mit la conversation sur les montagnes de Wicklow : on questionna Richard, qui répondit qu'il n'avait vu que le rocher *du Saut de l'Amante*, et qu'il en conserverait un souvenir ineffaçable.

Un instant avant le souper, Richard s'approcha de lady Ranelor, et lui dit, d'une voix basse et mal assurée, qu'il avait eu l'honneur de se rendre chez elle pour lui faire *une restitution*. Je savais, répondit froidement lady Ranelor, que vous aviez ce voile : quand vous me demandâtes qui j'étais, je vous reconnus au son de voix. Lady Ranelor, par cet aveu, voulait prouver à Richard que l'inscription du rocher s'adressait personnellement à lui. Elle crut, par cette franchise, ôter toute espérance à l'amant dont sa fierté rejetait l'hommage; mais il n'y a rien de si mal-adroit que le dédain affecté d'une femme sensible. Quand on aime on ne réfléchit guère aux moyens qu'on emploie pour le cacher; on se pardonnerait si facilement une imprudence ! Une intention rigoureuse suffit à l'orgueil, le cœur qui la combat empêche d'en examiner toutes les conséquences ; enfin on peut avoir de la force, mais on n'a point de présence d'esprit quand on résiste à son penchant.

Richard, dans la réponse de lady Ranelor, ne

fut frappé que d'une chose, c'est qu'après quatre ans d'absence elle eût sur-le-champ reconnu sa voix, quoiqu'il n'eût dit qu'une seule phrase!.... et aussitôt elle avait pris la fuite!..... Pourquoi donc cette espèce de frayeur, si prompte, si involontaire? Aurait-elle fui pour tout autre homme de sa connaissance? non sans doute..... Si Richard eût mieux connu les femmes, il aurait caché la joie que ces rapides réflexions lui causèrent; il n'aurait pas irrité l'amour-propre qui s'opposait au sentiment dont il était l'objet. Lady Ranelor s'attendrissait en secret en pensant qu'elle allait accabler Richard; et de tous les effets qu'une femme peut produire, il n'en est point qui soit plus flatteur à ses yeux. L'amour est comme tous les tyrans; il pense que le pouvoir et l'empire se montrent mieux en imprimant la crainte et en plongeant dans l'abattement, qu'en inspirant l'espérance et la joie.

La surprise de lady Ranelor fut extrême en voyant le visage de Richard s'épanouir. Quoi! madame, lui dit-il, vous m'aviez reconnu, vous n'aviez point oublié le son de ma voix?.... Cette remarque embarrassante qui n'était qu'une naïveté d'un jeune homme sans art, et qui n'avait aucun usage du monde, parut à lady Ranelor d'une telle présomption, qu'elle ne trouva point de termes pour exprimer son dépit et sa colère. Et moi aussi je vous aurais reconnue, poursuivit Richard, si avant cette époque j'avais pu vous entendre chanter un seul instant; mais j'aurais dû vous deviner; quelle autre voix pouvait produire sur mon cœur une semblable impression!.... Ce fut par instinct que je volai sur vos traces..... Que m'importerait *d'atteindre* une autre.....

A ces mots lady Ranelor se leva brusquement en disant: *Je vous défends de me suivre et de me*

parler désormais, et elle s'éloigna. Pendant le souper elle ne put s'empêcher de jeter les yeux sur Richard, placé à l'autre bout de la table vis-à-vis d'elle; elle lui trouva l'air préoccupé; mais elle ne vit sur sa physionomie aucune impression de tristesse. En sortant de table, Richard courut s'enfermer dans sa chambre; au bout d'un quart-d'heure il reparut dans le salon : dans ce moment, lady Ranelor, assise à une table de jeu, laissa tomber une de ses cartes; elle se penchait, un bras tendu sous la table pour la ramasser, Richard s'y précipite, et saisissant avec ses deux mains, la main de lady Ranelor, il ouvre cette main tremblante que roidissait en vain la colère; il y place un billet, la referme, et la lâchant aussitôt, il se relève précipitamment en disant, *voici la carte;* et en effet, il jette la carte sur la table. Alors s'éloignant des joueurs, il fut s'asseoir à l'autre extrémité du salon. Que pouvait faire lady Ranelor malgré son dépit et sa fierté ? elle n'aurait pu se soustraire à cette espèce de violence sans faire une scène éclatante et ridicule : elle prit donc le parti de glisser le billet dans sa poche et de garder le silence. Elle se plaignit de la migraine, c'était un prétexte pour se coucher de bonne heure. Dès qu'elle fut dans sa chambre, elle chercha dans sa poche ce billet, qui lui semblait peser cent livres, tant il la gênait là, et tant elle avait d'envie de l'en tirer. Il était cacheté; elle l'ouvrit de premier mouvement, et elle y lut ce qui suit :

« Quel est mon bonheur ! vous connaissez tout » votre pouvoir sur moi, et vous daignez l'exercer !..... Compter sur un dévouement sans » bornes, c'est l'autoriser. Eh ! sans l'empire » suprême du sentiment, aurait-on le droit de » donner des ordres absolus ? Commander avec » tant d'autorité, c'est faire un aveu...... Il me

» suffit. Ah ! régnez toujours; et toujours j'o-
» béirai. Vous devez m'éprouver long-temps ;
» avec quelle joie je m'y soumets !...... Je ne
» vous suivrai plus, je me tairai. Qu'ordonnez-
» vous encore ?...... »

Ce singulier billet mit le comble à l'étonnement de lady Ranelor. Comment ! dit-elle, ce jeune audacieux, qui n'a l'idée ni du monde, ni des convenances, prend les rigueurs et la fierté pour des faveurs..... Il ose me déclarer sa passion, me forcer à recevoir une lettre d'amour, et concevoir l'espérance la plus extravagante !.... Comment le désabuser ? Si je tolère une telle insolence, il m'écrira sans cesse ; si je lui défends de m'écrire, il croira que je confirme cet *aveu* prétendu qui se trouve pour lui dans *l'autorité*. Ne dit-il pas que sans le *pouvoir suprême du sentiment, on n'aurait pas le droit de donner des ordres absolus ?* Je l'avouerai, il y a dans cette idée une fierté d'ame qui me plaît.... Mais il est trop dangereux de lui donner des ordres, il a une manière si étrange de les interpréter !... Je ne lui prescrirai plus rien. Je lui rendrai ses lettres sans les lire. Du moins il ne me suivra plus, ne me parlera plus; je ne dois rester ici que huit jours; ainsi sa folie ne m'importunera pas et ne sera point remarquée.

Tandis que lady Ranelor s'étonnait, se fâchait, et qu'elle prenait son agitation, son trouble et son embarras pour de l'indignation, Richard veillait très-désagréablement dans le cabinet de Manwood. Ce dernier l'avait fait appeler pour lui faire une grande confidence, celle de ses desseins sur lady Ranelor. Il ne dit pas qu'il eût de la passion pour elle. Sir Charles Manwood ne se déclarait jamais amoureux d'une femme que lorsqu'il était sûr de réussir. Il conta seulement que ses amis lui conseillaient ce mariage. Il ajouta qu'il y pensait, mais

qu'il ne s'y déciderait pas légèrement, quoiqu'il eût lieu de croire qu'il n'éprouverait aucun obstacle de la part de lady Ranelor. Il prétendit que la reine, qui aimait beaucoup lady Ranelor, desirait vivement cette union, et là-dessus il nomma toutes les personnes qu'il aurait pu épouser s'il eût eu moins de nonchalance dans le caractère, et plus d'ambition; ce qui le conduisit à faire le détail de toutes ses bonnes fortunes. Il parla deux heures; et sans lacunes, car il parla toujours de lui. Enfin, à trois heures après minuit, il permit à son confident de s'aller coucher. Cette conversation ne fit d'autre impression sur l'esprit de Richard, que de lui inspirer le plus profond mépris pour Manwood; il vit à découvert toute sa fatuité; il admirait trop lady Ranelor pour craindre un tel rival; et, de cet instant, il se promit de quitter un homme qu'il ne pouvait plus estimer; mais il vouloit passer chez lui les huit jours que lady Ranelor devait y rester.

Le lendemain matin, Richard eut un grand mouvement de joie; il vit arriver au château madame Brown, cette amie de lady Ranelor, dont il avait été si bien traité, quatre ans auparavant, à Blacrock. Madame Brown fut charmée de le revoir, et l'accueillit avec une grace qui toucha vivement Richard. Dans le cours de cette journée, Richard, en traversant une galerie, rencontra lady Ranelor. Se trouvant seul avec elle, il jeta à ses pieds une lettre, et il poursuivit son chemin avec une telle rapidité, que lady Ranelor le perdit presque aussitôt de vue. Il fallut bien ramasser la lettre, afin qu'elle ne tombât point en d'autres mains : elle n'était point cachetée; comment résister à la tentation de la lire? Elle était conçue en ces termes :

« Sir Charles Manwood a des prétentions sur » vous; je vous connais assez pour être assuré que

» vous ne l'épouserez jamais : cependant, après » cette découverte, je ferais une lâcheté si je re» cevais ses confidences et si je restais chez lui. » Je viens donc de lui déclarer que j'ai des affai» res qui me forcent de le quitter; je lui ai offert » de finir un ouvrage qui l'intéresse, et que je » n'achèverai tout-à-fait que le lendemain de votre » départ. Ainsi, je n'aurai été et je ne suis qu'*en* » *visite* dans ce château; car j'ai annoncé ce matin » que je n'accepterais aucune espèce d'appointe» mens pour le peu de temps que j'y aurai passé. » Je devais ce détail à celle qui dispose souverai» nement de moi, à celle qui peut seule me don» ner des ordres absolus. Daignez me dire pour» quoi vous paraissez ne vouloir pas recevoir mes » lettres? Vous ne m'avez point ordonné de ne » pas vous écrire, et ne pas me défendre une » chose c'est la permettre. Vous voulez voir, sans » doute, si mon amour est aussi ingénieux qu'il » est tendre; ah! n'en doutez pas, puisque vous » ne m'avez laissé que ce moyen de vous parler, » vous aurez, quelle que soit votre résistance, une » lettre de moi chaque jour. Pourrais-je manquer » d'invention, quand il s'agit de vous exprimer » ce que je sens?.... »

Lady Ranclor trouva cette dernière lettre si originale, et la conduite de Richard si inconcevable et si embarrassante pour elle, qu'elle crut avoir besoin de conseil, et elle se décida à tout confier à madame Brown. Malgré sa colère contre Richard, elle lui savait bien bon gré de quitter Manwood. Outre qu'elle estimait ses motifs, elle aimait à penser qu'il n'aurait jamais été *secrétaire* d'un particulier. Elle l'avait vu avec beaucoup moins de répugnance dans une chaumière, que *placé* près de Manwood. Les idées de domesticité n'ont rien de romanesque, et la vie pastorale s'accorde si

bien avec celles qu'inspire un premier amour! Des cabanes, des champs et des fleurs plaisent toujours à l'imagination; il semble que la véritable forme d'un amant dût être celle d'un jeune et beau berger.

Lady Ranelor, en se plaignant hautement de la folie et de l'impertinence de Richard, conta tout à son amie. Madame Brown ne put s'empêcher de rire et de s'attendrir. Ce pauvre jeune homme, dit-elle, qu'il est noble, sensible et candide! sans parler de sa constance, car il était amoureux de vous à Blacrock. — Du moins alors il se taisait. — Il s'est formé depuis. — Joliment! il ne sait réellement pas vivre. — Il sait aimer; il saurait plaire, si on le laissait faire... — Plaire!... — Oui, il aurait cette insolence; mais nous y mettrons bon ordre. — J'avoue que sur tout autre point il est bien élevé : il a de l'instruction, de l'esprit, des graces naturelles, mais il n'a pas d'idée de ce qu'on doit à une femme, et sa présomption est insoutenable. — Vous appelez *présomption* une sincérité touchante? — Comment, de la sincérité! — Il est sans expérience; il juge de votre cœur par le sien : certainement, nul sacrifice au monde ne lui coûterait pour vous, et il pense qu'un tel amour doit toucher. Dès qu'on aime ainsi, et qu'on n'est point haï, on espère tout, on attend tout. — *Qu'on n'est point haï!* cette expression est étonnante. — Eh bien, quoi! vous le haïssez? — Je ne le hais point; mais je n'imagine pas que vous me soupçonniez d'avoir du penchant pour M. *Boyle*, pour le fils d'un paysan. — Non, certainement; mais je crois que s'il avait la naissance de sir Charles Manwood, vous l'épouseriez. — Point du tout, je le trouverais trop jeune, nous sommes nés le même jour...... — Vous n'avez pas oublié cette circonstance. Enfin, je pense que vous

lui pardonneriez sa jeunesse. Dites-moi si, malgré son étrange manière d'interpréter vos rigueurs et vos défenses, vous ne le trouvez pas plus aimable que sir Charles Manwood, qui cependant connaît si bien les femmes, et qui a tant de galanterie et d'usage du monde?.... — Tous les hommes du monde me paraissent plus aimables que sir Charles Manwood. Mais il ne s'agit pas de cela; je vous demande comment je dois m'y prendre pour me débarrasser de ce jeune extravagant? — Cela est difficile; il prend tout en si bonne part! Au reste, vous quittez ce château dans cinq ou six jours; d'ici là ne faites point de scène, puisqu'il n'ose ni vous parler ni vous suivre.... — Et ses lettres? — Nous les lirons, elles nous amuseront; il sera curieux de voir les moyens qu'il employera pour vous les faire recevoir. — Tout ceci m'excède; je voudrais être partie.

Voilà tout ce qui fut décidé dans cette première conférence; c'est-à dire qu'on ne forma aucun plan contre Richard. La bonne madame Brown, qui le trouvait charmant, n'éprouvait que de l'intérêt pour lui, et de la curiosité; lady Ranelor avait des idées très-confuses, une extrême agitation, et un redoublement d'aversion pour Manwood, que toute sa politesse suffisait à peine pour dissimuler.

Richard avait l'air si occupé de madame Brown, qu'on aurait dû l'en croire amoureux. Il pouvait, en s'attachant à ses pas, se rapprocher sans cesse de lady Ranelor, et sans manquer à sa parole. Cependant il ne laissait pas passer un jour sans écrire a lady Ranelor; elle trouvait des billets dans son sac à ouvrage, dans ses gants, si elle les laissait un moment sur une table; elle en recevait de timbrées par la poste. Elle avait, à côté de sa chambre, un cabinet de toilette, dont la fenêtre, à quarante

pieds d'élévation, donnait sur une cour; un soir on oublia de fermer cette fenêtre qui resta ouverte toute la nuit; le lendemain matin, lady Ranelor trouva une lettre sur sa toilette. Richard, au risque de se tuer, était entré durant la nuit dans ce cabinet pour y déposer un billet. Cette imprudence, qui pouvait d'ailleurs compromettre cruellement la réputation de lady Ranelor, l'irrita véritablement; Richard fut grondé par madame Brown, et voyant qu'elle était dans la confidence de lady Ranelor, il lui donna une lettre qu'elle n'eut pas le courage de refuser, et qui contenait l'aveu de son tort et l'expression du plus vif repentir; il terminait son billet en la *remerciant* d'avoir mis madame Brown dans *sa confidence*, et il *l'assurait que désormais il ne ferait plus d'imprudences*, parce qu'il lui remettrait toutes ses lettres. Lady Ranelor, plus choquée que jamais, voulut enfin répondre. Richard reçut d'elle un billet, où il lut ces mots :

« Je ne me connais aucun *droit* sur vous, » monsieur, mais j'ai celui d'être offensée d'une » conduite extravagante dont je suis l'objet. Je » vous prie donc très-sérieusement de ne plus » m'écrire, et de renoncer entièrement à une » folie qui ne peut exciter que ma surprise et » mon indignation. » Une heure après avoir envoyé ce billet, lady Ranelor, encore dans sa chambre, reçut comme à l'ordinaire la fille du jardinier, enfant âgée de quatre ans, qui lui apporta une grosse botte de fleurs, et lady Ranelor trouva dans une touffe de myrte, cette réponse de Richard. « Pour une faute irréfléchie on n'ab» dique point un empire souverain accepté volon» tairement. Souvenez-vous que de vous-même » vous m'avez dit : *Je vous défends de me parler* » *et de me suivre*. Vous ne m'avez pas seulement

» interdit de vous parler d'amour. Vous m'avez
» défendu tout langage avec vous. Paroles sévères,
» mais charmantes pour moi, par le sens qu'elles
» renferment ! Je vous l'ai déjà dit, l'amour seul
» peut vous donner sur moi cette autorité suprême;
» en disposant ainsi de moi, vous vous êtes
» solennellement engagée, et vous le serez tant que
» je serai soumis; j'ai fait une imprudence, mais
» je ne vous ai point désobéi.

» Je hais vos *prières*, je respecte et j'adore vos
» ordres. Les plus rigoureux me sont chers; ils me
» prouvent l'opinion que vous avez de mes sen-
» timens. Commandez, ou n'attendez plus de moi
» que de véritables folies, et toutes les révoltes
» impétueuses du désespoir. »

Ce billet plongea lady Ranelor dans le plus cruel embarras; madame Brown fut appelée, et elle jugea que maintenant il était également dangereux de faire à ce singulier amant les défenses les plus rigoureuses, ou de le laisser agir, en affectant un profond mépris; et l'on convint que, quoiqu'il n'eût aucun artifice, l'homme le plus consommé dans l'art de séduire les femmes, n'aurait pu se conduire avec une adresse plus utile à ses vues. Madame Brown conseillait, pour gagner du temps, de prendre le parti de commander; lady Ranelor soutenait, avec raison, que, sur-tout après ce dernier billet, c'était véritablement s'engager. Que faire donc ? On se promit d'y réfléchir.

D. GENLIS.

(La suite dans le prochain numéro.)

SPECTACLES.

Théatre Français.

Le Sujet de Comédie, ou *les Deux Figaro*, comédie en cinq actes et en prose, de M. *Martelli*.

Les Français ont cru devoir remettre cette pièce, peu digne de leur théâtre, mais qu'on a supportée dans un temps de disette, parce que le dialogue en est facile et rapide, et qu'elle a du mouvement et de l'intrigue. De tous les Figaro de Beaumarchais, le premier seul est agréable, et le serait davantage sans ses bribes de morale, et ses longues phrases à prétention. Celui de Martelli, non content de copier ses aînés, est encore le vil plagiaire du Crispin de Lesage.

Il serait difficile de dire lequel de ces deux derniers personnages est le plus scélérat; car si, d'un côté, Crispin veut épouser une fille bien née, destinée à son maître; de l'autre, Figaro veut donner la fille de son maître à un laquais de ses amis. Les deux prétendans se produisent sous des noms supposés. M. Martelli est moins immoral que Lesage; car son Figaro est chassé, tandis que les parties intéressées ne font que rire de la déconvenue de Crispin, et le gardent même à leur service. Des espiègleries dignes tout au moins des galères, sont assurément de bien mauvais canevas de comédies. C'est dépasser Regnard qui avait déjà été trop loin dans son Légataire. On n'exige pas, à la vérité, des auteurs comiques, une morale aussi sévère que celle des Jansénistes; mais ils ne doivent pas espérer de gagner les suffrages d'un public éclairé, en mettant sur la scène des malheureux qui, comme le Figaro

de M. Martelli et son camarade, se traitent réciproquement de coquins, et se rendent justice. Il y a pourtant dans les confessions du premier, quelques traits vifs et plaisans. « Ces demi-fripons, dit-il en parlant de son » camarade, ne font jamais rien qui vaille. Heureusement » celui-ci se laisse guider par mes conseils. » Don Alvare proteste à son ami qu'une fois son mariage fait, il va être le plus timoré des hommes. « Oui, répond Figaro, j'en » connais bien comme toi qui sont honnêtes gens dès qu'il » n'y a plus d'intérêt à être fripons. »

Le comte Almaviva est d'une ineptie qui n'a pas d'exemple : un premier venu se pare d'un grand nom, et sans examiner si ce nom lui appartient réellement, il veut contraindre sa fille à l'épouser. Il est vrai que l'intention de l'auteur étoit de parodier Beaumarchais, et que Figaro dit en parlant de son maître : « Ah! le bon homme! » on n'en fait plus comme ça. » Mais l'Almaviva de Beaumarchais n'est pas non plus *comme ça*, il ressemble très-peu à celui de M. Martelli.

Il n'y a pour ainsi dire qu'un personnage dans cette pièce, c'est celui de Figaro. Michot qui en est chargé, le rend avec le plus grand succès ; mais avec un air trop enjoué, à mon avis. Il oublie que c'est le role d'un méchant, et que les méchans ne sont pas gais. Armand ne s'acquitte pas mal du petit rôle de Figaro cadet ; et mademoiselle Devienne trouve le moyen de faire plaisir dans celui de Suzanne, qui est très-peu de chose, tant elle y met de naturel et de finesse tout ensemble.

ANNONCE.

Abécédaire utile, ou petit tableau des arts et métiers ; ouvrage où les enfans peuvent, en apprenant à lire, puiser quelques idées de la société ; orné de 26 figures gravées ; sixième édition. Prix 75 c., et 1 fr. par la poste.

A Paris, chez LE NORMANT, imprimeur-libraire, rue des Prêtres Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

NOUVELLES DIVERSES.

Londres : Le 13 juillet le roi s'est rendu à la chambre des pairs pour proroger le parlement jusqu'au 4 septembre. Après avoir adressé a chacune des deux chambres un discours qui n'a rien de remarquable, parlant à toutes deux à la fois, il a dit qu'il ne doutait pas que l'ennemi ne tentât l'invasion de son royaume, et qu'il attendait avec confiance l'issue de cette grande lutte ; qu'il espérait repousser le danger, et de plus que cet avantage ne se bornerait pas à des résultats intérieurs ; mais que par leur exemple et leurs conséquences ils pourront contribuer à délivrer l'Europe de l'état précaire où elle se trouve réduite, en élevant une barrière contre les projets d'agrandissement dont sont menacées toutes les nations indépendantes qui se trouvent encore sur le continent.

On s'attend à une réconciliation du roi avec le prince de Galles. Le dernier s'est déjà présenté à son père avec des témoignages d'une piété filiale, et en a été accueilli avec bonté.

Les manuscrits laissés par Pichegru à son ami Couchery vont être imprimés.

Dumouriez appelé par l'ancien ministère pour concerter avec des moyens de défense contre une invasion, vient d'être remercié sous prétexte que toutes les mesures défensives sont prises. Il s'est retiré à la campagne. Sa pension lui est conservée.

Pétersbourg : On écrit le 15 juillet qu'il y a été tenu un grand conseil d'état sur la situation politique des choses. Que la majorité est d'avis de la paix, et qu'on ignore la décision de l'empereur. D'un autre côté on dit (mais c'est le *Times*, journal anglais ministériel, qui rapporte cet *on dit*), que l'envoyé russe en France a reçu l'ordre de présenter l'*ultimatum* de son maître, et que si S. M. I. n'y souscrit point, l'envoyé doit immédiatement quitter la France.

Berlin : Une lettre du 28 juillet annonce que le roi de Prusse ayant deux armées russes sur ses frontières est et nord, et trois armées françaises sud et ouest, S. M. a déclaré aux cours de Pétersbourg et de Saint-Cloud, qu'elle prétendait maintenir la plus stricte neutralité, et qu'elle

regarderait comme ennemie la puissance qui prétendrait se frayer un passage sur son territoire (*Moniteur*).

Ratisbonne, 30 juillet : La cour de Vienne a publié une déclaration d'où il résulte qu'elle entre en possession de tous les biens existans dans les pays héréditaires de S. M. I., qui ont appartenu à divers chapitres et couvens. Si tous les autres états d'empire qui ont été indemnisés en Souabe subissent la même loi, cette cour aura obtenu beaucoup plus qu'on ne lui a accordé ; c'est là un véritable retour sur le passé.

PARIS.

Après avoir rapporté trois notes du roi de Suède, présentées en différens temps à la diète de Ratisbonne, dont les deux dernières surtout sont dirigées contre le gouvernement français, et dont la première tendait à élever une statue au prince Charles pour avoir préservé deux fois l'Allemagne méridionale des armes françaises, le *Moniteur* dit en substance, au monarque suédois : « Rien ne serait plus frappant que l'inconséquence de ces démarches, si le ridicule dont elles sont empreintes ne frappait encore davantage.

» Vous êtes jeune encore ; mais lorsque vous aurez atteint l'âge de maturité, si vous lisez les notes que vous improvisez en courant la poste, vous vous repentirez assurément de n'avoir pas suivi les conseils de vos ministres expérimentés et fidèles. Vous ne tenterez que ce que vous pourrez, et vous ne pousserez pas le corps germanique à la guerre, ne pouvant rien faire pour le succès de la guerre, de cette guerre dans laquelle votre beau-père et votre beau-frère feraient probablement cause commune avec la France.

» Et alors si l'intérêt de la Baltique vous conduit à vous réunir au Danemarck, vous sentirez que cet intérêt est véritablement le vôtre. Vous aurez pris vos précautions de manière que vos côtes ne seront point dégarnies, et que des flottes ne passeront pas impunément à demi-portée de canon de vos rivages pour aller bombarder Copenhague. Enfin vous ne ferez point, pour l'appât d'un médiocre subside, ce qu'aucune nation de l'Europe n'a encore fait, un traité tellement indigne de votre rang, qu'il est en quelque sorte une première abdication de la souveraineté.

» Nous pensons bien que si vous lisez ces conseils, ils seront perdus pour vous ; mais nous croyons en même temps que vous ne recevrez pas d'autre leçon de la France. Elle est fort indifférente à toutes vos démarches : elle ne vous demande assurément point raison, parce qu'elle ne peut confondre une nation loyale et brave, et des hommes qui, pendant des siècles ses alliés fidèles, furent appelés, à juste titre, les Français du Nord; elle ne les confond point avec un jeune homme que de fausses idées égarent, et que la réflexion ne vient pas éclairer. »

— On lit dans un de nos journaux la lettre suivante (dont nous retranchons le préambule insignifiant), sur une brochure intitulée : *Naturel et Légitime, Lettre du Solitaire des Pyrénées à M. D.....* brochure attribuée, dit un autre journal, à un homme célèbre. « J'avoue que ce titre vague de *Naturel et Légitime* ne me promettait qu'une de ces productions abstraites dont le goût de l'idéologie a parmi nous multiplié les rejettons. Les premières pages de la brochure en question, semées d'un esprit subtil, pouvaient me confirmer dans cette opinion. Mais bientôt ce léger nuage fait place à une lumière très-vive. Le but et la marche de l'auteur se dessinent d'une manière claire et hardie qui ébranle et captive le lecteur.

Il ne s'agit de rien moins que d'examiner comment la *légitimité* des droits à une couronne s'acquiert, se conserve et se perd. Question élevée et intéressante, qui flatte l'orgueil du citoyen, et qu'heureusement les esprits sages ne peuvent agiter qu'une fois dans plusieurs siècles.

Au lieu de s'égarer dans d'obscures théories, l'auteur s'attache aux grands resultats de l'expérience. Il trace d'un pinceau brillant et rapide l'élévation et la chute des trois dynasties qui ont régné sur la France. Il parle de la dernière révolution comme en parlera la postérité. En général, tout ce morceau historique m'a paru un modèle de force et de précision. J'y ai quelquefois reconnu cette puissance de tête avec laquelle Bossuet enferma dans un petit volume l'histoire de tous les peuples.

L'auteur de cette brochure se qualifie de *Solitaire des Pyrénées*, et je ne doute pas qu'il ne dise la vérité. En effet, sa pensée a toute la profondeur et toute l'indépendance que donne la solitude. On sent que l'écrivain n'est ni l'esclave de la faveur, ni l'instrument d'un parti, et que jamais il ne sacrifie l'intérêt de son pays à l'intérêt d'une famille. L'éclat de son style sort tout entier de la chaleur

de son ame. Au milieu des événemens dont nous avons été témoins, et des doutes qui troublent peut-être encore quelques cœurs honnêtes, je regarde comme un heureux secours l'apparition de ce casuiste politique, dont la candeur est aussi évidente que sa logique est invincible. Je lui remets volontiers la direction de ma conscience civique.

On a dit que les révolutions hâtaient la maturité des esprits, et je suis bien tenté de le croire. Depuis long-temps une brochure de 40 pages n'avait rassemblé autant d'idées saines, de souvenirs précieux et de résultats tranquillisans. Je pourrais appuyer cet éloge par de nombreuses citations; mais ce serait morceler un ouvrage aussi court. J'aime mieux laisser la curiosité entreprendre cette lecture, qui a été pour moi douce et salutaire.

Signé, MEYRET DE SAINT-PAUL.

— Le jour de la naissance de Napoléon Bonaparte, a été célébrée par la fête que la 1re division militaire a donnée à Paris le 27, à huit heures de soir, à l'église des Invalides, en actions de graces de son avénement à l'empire des Français. Tout a concouru à rendre cette fête auguste, touchante et digne de celui qui en était l'objet : la présence des princesses, des grands dignitaires, des ministres, des maréchaux de l'empire, des membres du corps diplomatique; des premières autorités, en un mot, la réunion de tout ce qui se trouvait de grand en hommes et en femmes dans cette capitale, joint aux braves invalides accompagnés de la jeunesse, quatorze corps avec leurs drapeaux; un orchestre de trois cents musiciens et deux musiques guerrières qui se répétoient, donnaient à cette solennité un éclat imposant, et présentaient un ensemble majestueux. Jamais fête n'a été plus brillante, et n'a réuni plus de suffrages. (*Journal des Débats.*)

— Le même jour, 27, l'empereur a dû faire, au camp de Boulogne, la distribution des décorations de la légion d'honneur, au milieu d'un bataillon carré de cent mille hommes, et un bruit de deux mille canons.

— Le lendemain a été faite l'inauguration de l'arsenal maritime d'Anvers, et de la digue de Cherbourg. L'arsenal maritime d'Anvers a été tracé par l'empereur le 9 thermidor an 11. Cette ville ne sera ni un port d'armement, ni une ville forte et frontière : mais elle est destinée à devenir un port de construction et de commerce de première ligne.

(N°. CLXV.) 7 Fructidor an 12.
(Samedi 25 Août 1804.)

MERCURE DE FRANCE.

LITTÉRATURE.

POÉSIE.

DISTIQUES

SUR LES MUSES.

Uranie, embrassant mille mondes divers,
De son hardi compas mesure l'univers.
Dans son essor divin, un sublime génie
Monte sa lyre d'or aux sons de Polymnie.
Calliope, prenant un vol audacieux,
Redit les fiers combats de la terre et des cieux.
Clio, des noms connus au Temple de Mémoire,
Sillonne en traits de feu le livre de l'histoire.
Le sceptre en main, et l'œil trempé d'augustes pleurs,
Melpomène des rois soupire les douleurs.
Pour corriger les mœurs, la légère Thalie
Prend le masque enjoué de l'aimable Folie.
En vers gais ou plaintifs, Erato des amans
Célèbre les plaisirs, ou pleure les tourmens.
Terpsichore, réglant les pas et la cadence,
Suit l'art de marier la musique à la danse.

Euterpe, modulant des sons harmonieux,
Enchante, par sa voix, les mortels et les Dieux.

AUGUSTE DE LABOUÏSSE.

ENIGME.

Au pays du bon sens, à celui des folies
J'habite, et vois sous moi les superbes humains.
Parfois le compagnon des plus vastes génies,
Et du pauvre toujours partageant les destins;
Dédaignant les grandeurs et les pompes mondaines,
Je suis, dans leurs courses lointaines,
Ces bons et dévots pélerins
Qui visitent des saints les pieuses retraites.
Eh bien! ami lecteur, tu te frottes la tête.....
Mon sort, dans ce moment, est peut être en tes mains.

LOGOGRIPHE.

De mon entier ôtes la tête,
Je perds alors toute raison;
Et souvent, quoiqu'avec ma tête,
Je n'ai ni rime, ni raison.

A. V. F.

CHARADE.

Trois lettres forment mon premier,
Et d'un dieu puissant c'est l'empire;
Quatre lettres font mon dernier,
Et le malade le desire;
Sept lettres forment mon entier,
Et le goût se forme à le lire.

Par un Abonné.

Le mot de l'Enigme du dernier numéro est *Pied.*
Celui du Logogriphe est *Canon,* où l'on trouve *ânon* et *non.*
Celui de la Charade est *Sou-tien.*

LE COMTE DE CORKE,

SURNOMMÉ LE GRAND,

OU LA SÉDUCTION SANS ARTIFICE.

Nouvelle historique. (Suite.)

LADY Ranelor et madame Brown avaient beau réfléchir sur les moyens de réprimer la hardiesse de Richard et de lui ôter l'espérance ; après beaucoup d'entretiens sur le même sujet, elles furent obligées de convenir qu'un tel caractère rendait inutiles toutes leurs combinaisons et le plan de rigueur le mieux concerté. Comment arrêter un jeune homme plein d'audace et d'amour, qui, sûr d'être aimé, ne connaît aucune des convenances de la société ; qui n'a de finesse que pour lire dans le cœur de ce qu'il aime, qui n'en a point pour cacher ce qu'il espère ; qui ne sait pas qu'on offense la fierté d'une femme en paraissant voir ce qu'elle veut dissimuler ; qu'en général on ne l'engage qu'en cherchant à l'abuser elle-même sur ses propres sentimens ? Richard ignorait tous ces raffinemens ; son inexpérience excusait son audace ; ce n'était point de la fatuité, c'était de la franchise ; et sa bonne foi, sa rustique naïveté, déconcertaient entièrement tout l'artifice de la rigueur. Les plus adroits, les plus grands politiques sont souvent déjoués par la simple droiture ; telle était la situation de lady Ranelor. Sa conduite sévère en eût imposé sans doute à un courtisan d'Elisabeth, tandis qu'elle n'était pour Richard qu'une épreuve dont il se promettait le prix le plus doux et le plus glorieux. . . . .

Un soir, au retour d'une longue promenade, madame Brown se plaignit du froid, et demanda du feu. Manwood n'était point entré dans le salon; il ne s'y trouva, pendant un quart d'heure, que lady Ranelor, son amie et Richard. Madame Brown se chauffait debout, le dos tourné à la cheminée; lady Ranelor, voulant s'éloigner du feu, était à quelques pas, assise sur un canapé; et l'audacieux, mais soumis Richard, après avoir soufflé le feu, s'éloignait lentement en soupirant, ne pensant pas qu'il dût rester en tiers avec les deux amies. Il sortait du salon, lorsqu'il entendit lady Ranelor pousser un cri perçant : il se retourne, il vole, et il voit madame Brown toute en feu, et lady Ranelor courir à son secours. Le feu ayant pris à la robe flottante de madame Brown, elle avait perdu la tête, et s'était élancée au milieu du salon; sa robe et ses jupes étaient en flammes; le feu gagnait déjà sa coiffure. Richard repousse lady Ranelor; il saisit madame Brown dans ses bras, éteint le feu avec ses mains, ses habits, et en la pressant contre sa poitrine: elle ne se débattait plus, car elle était évanouie. Elle n'eut que de légères brûlures, mais Richard en eut d'affreuses aux poignets et dans les paulmes des mains. Il n'y fit pas la moindre attention, jusqu'au moment où madame Brown reprit l'usage de ses sens. Alors tout le monde était rentré dans le salon: madame Brown embrassa Richard en l'appelant son libérateur: lady Ranelor pleurait, et remarqua la première que M. *Boyle avait les mains horriblement brulées;* elle ajouta qu'elle voulait les panser: Toute cette scène donna de l'humeur à Manwood, non qu'il eut pénétré les sentimens de Richard ou ceux de lady Ranelor, mais cette aventure était un succès pour Richard, et Manwood avait la tentation de penser que, d'occuper et d'intéresser ainsi tout le

monde et dans son propre château, c'était lui manquer de respect et violer les droits de l'hospitalité. Il opposa à l'action de Richard deux ou trois superbes histoires de brûlures et d'incendies, dont il était le héros, et dans lesquelles il avait montré autant d'intrépidité que d'humanité et de présence d'esprit. Pendant qu'il faisait ces récits, lady Ranelor répandait avec profusion du miel et du lait sur les blessures de Richard : elle pouvait se flatter d'y verser le baume le plus salutaire. Richard gardait un profond silence; mais ses regards exprimaient assez combien de tels soins le soulageaient. Depuis cet instant, la reconnaissante madame Brown se déclara ouvertement auprès de son amie la protectrice de Richard. Cet incident fit oublier la querelle qui s'était élevée entre Richard et lady Ranelor. Le lendemain Richard parut dans le salon avec ses mains emmaillotées : on lui demanda s'il avait levé le premier appareil; il répondit, en regardant lady Ranelor, qu'il lui avait fait tant de bien qu'il s'était bien gardé de l'ôter. Madame Brown voulut voir l'état de ses mains; les brûlures en étaient toujours effrayantes. Quoi! s'écria Richard en y jetant les yeux, elles ne sont pas guéries!..... Ce mot fut recueilli; on y répondit par un soupir.

Richard profita de l'ascendant qu'il avait pris sur madame Brown, pour l'engager encore à se charger de ses lettres : celle de ce jour n'exprima que l'attendrissement et la reconnoissance des soins de lady Ranelor. Cette dernière devait partir le surlendemain; mais Manwood apprit que le comte d'Essex, arrivé en Irlande depuis huit jours, devait passer devant son château. Il lui écrivit par un exprès pour l'inviter à s'arrêter quelques jours chez lui. Le comte accepta l'invitation, et Manwood conjura lady Ranelor et madame Brown de ne le

quitter qu'après le départ du comte. On se fit un peu prier; mais Manwood obtint sans beaucoup de peine le consentement qu'il sollicitait. Très-flatté de recevoir le favori d'Elisabeth, il prépara tout pour lui faire une réception magnifique et brillante, et pour se donner l'air, aux yeux de ses voisins et surtout à ceux de lady Ranelor, d'être l'ami intime du comte d'Essex. Richard aurait éprouvé une grande joie de revoir son héros, s'il ne s'était pas rappelé avec un peu de rancune l'accueil insouciant qu'il en avait reçu à Chatam.

Le comte arriva de bon matin, et quelques heures plus tôt qu'on ne l'attendait. Les dames dormaient encore, et Manwood était dans une forêt voisine, à deux milles du château, occupé à donner des ordres pour une chasse qui devait avoir lieu le lendemain. Ce fut Richard qui reçut le comte d'Essex, qui malgré sept ans d'absence, reconnut sur-le-champ dans ce jeune homme l'enfant qui lui avait inspiré tant d'intérêt. Il l'embrassa, le prit par le bras, et fut se promener avec lui dans le parc. Richard fut d'autant plus touché de ces marques de bonté, qu'il n'avait rien espéré de semblable : confiant, naturel et sensible, il exprima ce qu'il éprouvait, avec un charme qui lui était particulier, et qu'on ne trouvera jamais dans les hommes que le monde a façonnés. Quand il était affecté, tout en lui était vrai et persuasif : quoique ses manières fussent nobles et remplies de graces, elles avaient une sorte d'originalité, parce qu'il ignorait qu'il y en a de générales que l'on doit adopter. Son bon goût naturel suppléait à cet égard à son ignorance dans toutes les choses essentielles, et il manquait aux autres sans embarras et par conséquent sans gaucherie, car il ne se doutait pas qu'il fût possible de n'être pas poli dans la société, quand on était constamment respectueux avec les femmes, et obligeant, modeste et réservé

avec tout le monde. Il parlait peu avec les indifférens ; mais dès qu'il aimait, son ame s'ouvrait toute entière. Le comte d'Essex fut charmé de lui ; il le questionna sur-tout sur l'éducation qu'il avait reçue. Il lui trouva autant d'instruction que d'esprit, et sachant déjà par lui qu'il n'était point attaché à Manwood, il lui dit formellement qu'il se chargeait de sa fortune, et qu'il lui procurerait un emploi honorable et lucratif, qui le mettrait dans une carrière où il pourrait, avec autant de talent et une bonne conduite, faire un chemin rapide. A ces mots, Richard attendri tira de sa poche les tablettes qu'il avait jadis reçues du comte, et lui montrant ces paroles tracées de sa main : *Je prédis que Richard Boyle illustrera son nom*, oui, oui, dit-il, avec cet horoscope on doit sortir de l'obscurité. Le comte, vivement touché, serra la main de Richard en lui disant : Comptez sur moi, mon cher Richard ; vous aurez une place très-distinguée sous deux mois.

Cette conversation qui durait depuis trois heures, fut interrompue par un valet de chambre, qui vint avertir que Manwood entrait dans l'avenue. Le comte se rendit avec Richard dans le salon ; il y trouva lady Ranelor, madame Brown et une nombreuse société. Un instant après Manwood survint ; il fit des excuses au comte sur ce qu'il ne l'avait pas reçu à son arrivée. Le comte répondit qu'il avait passé trois heures très-agréables avec une ancienne connoissance, qu'il était charmé de retrouver, et il montra Richard ; ce qui surprit beaucoup Manwood, qui se hâta de changer de conversation : mais le comte y revint un quart-d'heure après. Richard étant sorti du salon, le comte fit tout haut l'éloge le plus flatteur de ce jeune homme, en ajoutant ce qu'il avait prédit autrefois, et combien il était touché qu'il eût conservé ses tablettes.

et qu'il les portât toujours. Lady Ranelor se taisait, mais elle écoutait avec avidité. Madame Brown applaudit franchement à cet éloge, en contant que Richard *lui avait sauvé la vie.* Manwood voulut tourner en ridicule cette expression ; on ne lui répondit pas, et le comte d'Essex continua de louer Richard ; il ne s'arrêta que lorsqu'il le vit rentrer dans le salon. Durant tout le reste de la journée le comte traita Richard avec la distinction la plus marquée, et Manwood n'obtint de lui qu'une politesse très-exacte, mais extrêmement froide. Richard aurait donné sa vie pour le comte d'Essex ; quel prix il attachait à de telles faveurs ! il en avait pour témoin lady Ranelor ! .... La surprise et l'humeur de Manwood étaient inexprimables ; quoiqu'il ne manquât ni d'esprit ni de tact, il n'était pas capable de remarquer la supériorité qui n'avait encore procuré ni la réputation ni la fortune ; il n'observait que les gens en place, ou, pour mieux dire, il les épiait afin de profiter de leurs faibles ; et d'ailleurs le mérite ne le frappait que dans les personnages déjà célèbres. Son attention intéressée ou dédaigneuse ne s'arrêtait jamais sur les subalternes obscurs. Ainsi son étonnement égala son dépit en voyant les succès de Richard, et ces marques éclatantes de faveur que lui prodiguait le favori tout-puissant de la reine, et dans un moment où l'on croyait généralement que cette fière princesse, qui avait dédaigné l'alliance de tant de souverains, venait de s'unir secrètement par un nœud légitime à cet amant ambitieux qui, malgré la disproportion de leurs âges, avait su prendre sur elle un ascendant si extraordinaire.

La matinée du jour suivant fut consacrée à la belle chasse que Manwood avait préparée. Le comte d'Essex, qui avait voulu faire une course particulière dans les environs, était sorti du châ-

teau à la pointe du jour, mais en convenant de se trouver à midi dans un endroit indiqué de la forêt.

A dix heures, tout le monde étant rassemblé dans le salon, au moment de partir pour la chasse, on vint dire à Richard qu'on ne pourrait lui donner le cheval que Manwood avait promis de lui prêter, parce que ce cheval était malade. Nul incident ne pouvait être plus fâcheux pour Richard : tous les autres chevaux étaient donnés, toutes les calèches exactement remplies; d'ailleurs Manwood n'annonçait aucune intention obligeante. Richard demanda humblement le cheval d'un palfrenier; Manwood répondit sèchement qu'il avait besoin de tous ses gens : il ne reste pas dans mon écurie un seul cheval, ajouta-t-il, à l'exception de ce cheval vicieux dont vous savez que je veux me défaire, parce qu'il est impossible de le monter sans exposer sa vie.... Eh bien ! interrompit Richard, permettez-moi de le monter ? A ces mots, Manwood haussa les épaules; vous croyez donc, dit-il, être plus habile que Burman, que ce cheval a jeté à terre en se cabrant ? Ce Burman, écuyer de Manwood, passait pour monter supérieurement à cheval; il était encore malade de cette chute, dans laquelle il s'était cassé le bras. Donnez-moi ce cheval, répéta Richard. Voilà une étrange présomption, reprit Manwood. Richard réitéra ses instances, et Manwood prenant le ton le plus amer et le plus dédaigneux : M. Boyle, répondit-il, vous êtes assez jeune pour qu'une bonne leçon vous soit profitable; vous pouvez monter ce cheval. Après avoir dit ces paroles, Manwood invita la compagnie à partir pour la chasse; Richard, enchanté, s'écria qu'il allait seller son cheval, et tout le monde sortit confusément du salon. Quand on fut dans la cour,

lady Ranelor resta un peu en arrière ; et passant à côté de Richard, elle lui dit tout bas, sans le regarder : *Je vous défends de venir à la chasse.* Richard devint immobile de surprise et de saisissement : lady Ranelor, pâle et tremblante, s'éloigna de lui, et monta dans une petite voiture, seule avec madame Brown. On partit. Lady Ranelor était accablée de tristesse : elle venait de faire une démarche qui, indépendamment des idées de Richard, était un aveu très-formel du plus tendre intérêt ; d'un autre côté elle pensait avec raison que l'obéissance de Richard exposerait ce jeune homme aux moqueries insultantes du malveillant et jaloux Manwood. On allait accuser Richard de fanfaronnade, on allait croire qu'il manquait de courage ! Cette idée était affreuse !.... Lady Ranelor, plongée dans le plus profond abattement, gardait un morne silence ; madame Brown, qui avait pour Richard une amitié sincère, éprouvait une vive inquiétude en songeant au danger où l'exposait sa témérité ; enfin prenant la parole, ma chère Fanny, dit-elle en répondant à sa pensée, il est jeune, adroit, intrépide ; espérons qu'il n'arrivera point d'accident..... Il monte peut-être parfaitement à cheval..... Il est si leste, si fort ; il a tant de présence d'esprit !.... Et s'il parvient à dompter ce cheval, ce sera un véritable triomphe, et le comte d'Essex, qui aime tant l'audace et le courage, sera charmé de cette action !....... Lady Ranelor, au lieu de répondre, mit ses deux mains sur son visage pour cacher des pleurs qu'elle ne pouvait retenir. Madame Brown cessa de parler ; mais de temps en temps elle regardait derrière la voiture, et elle s'inquiétait de ne point voir arriver Richard. On entra dans la forêt, et madame Brown soupira en disant : Mon Dieu, il ne vient point !.... — Ah ! répondit enfin lady Ranelor

en fondant en larmes, il ne viendra pas !..., — Comment ? — Je le lui ai défendu ? — O ciel, s'écria madame Brown, qu'avez-vous fait !..... Vous vous êtes engagée, et vous portez, par cette défense, le coup le plus funeste à sa réputation ! Que pensera-t-on de lui ?.... Mais, essuyez vos pleurs, j'aperçois le comte d'Essex, sir Charles Manwood va le joindre, et sans doute ils viendront nous parler....... En effet, un moment après, le comte s'approcha des calèches, et s'arrêta près de celle des deux amies, qui, par leur ordre, allait plus lentement que les autres, afin d'en être éloignée. Après quelques discours indifférens, le comte demanda où était Richard, et Manwood conta ce qui s'était passé entre Richard et lui. Le comte pensa que puisqu'il n'était pas arrivé, il n'avait pu dompter ce cheval, et il ajouta : je lui sais toujours gré de l'avoir entrepris; non-seulement je pardonne, mais j'aime la présomption dans les choses périlleuses, sur-tout à cet âge.

Une heure après, le comte voyant que Richard ne paraissait point, jugea qu'il avait fait une chute dangereuse, et il envoya un de ses gens au château, avec ordre de lui en rapporter des nouvelles. Quand les deux amies se retrouvèrent éloignées de tout le monde, ah Dieu ! dit lady Ranelor, que dira le comte d'Essex quand il apprendra que Richard n'a pas tenté de venir nous rejoindre ?... —Vous perdez ce malheureux jeune homme auprès de son seul protecteur ! Le comte d'Essex aurait tout fait pour lui, et il peut tout ! maintenant il le méprisera; car en effet, il paraît inexcusable d'avoir demandé avec tant d'ardeur de monter ce cheval, et ensuite de n'oser l'essayer... — Non, je ne souffrirai point qu'il perde, par ma faute, un tel protecteur; je dirai tout au comte d'Essex. — Par cette nouvelle imprudence, vous

flétrirez votre réputation sans lui rendre l'estime du comte. Ce dernier pensera sûrement qu'un homme ne doit pas sacrifier un point d'honneur à l'amour. — Ainsi donc, à vos yeux, cet infortuné jeune homme est avili ? — Une femme ne juge pas comme un héros ; mais j'avoue que j'aimerais mieux que Richard vous eût désobéi. — Ah! plût au ciel, en effet......

La chasse ne dura que deux heures; toutes les dames et les chasseurs se rendirent ensuite dans une feuillée ornée de festons de fleurs, dans laquelle on trouva des tables magnifiquement servies. On était à six milles du château. Tandis qu'on achevait de servir le dîner, on parla encore de Richard. J'en suis très-inquiet, dit malignement Manwood, car je ne suppose pas qu'il se soit rebuté pour un léger essai, et qu'il se soit contenté d'essayer de monter ce cheval dans la cour du château; une chute même sans blessures graves n'aurait pas [illegible] le faire renoncer à une entreprise annoncée avec un courage si ferme et si opiniâtre; je me souviens qu'à l'âge de M. Boyle je fis une folie de ce genre, mais avec une obstination que rien ne put vaincre. Là-dessus, Manwood conta une ennuyeuse histoire à sa louange, et on se mit à table. La feuillée était soutenue par des colonnes de verdure, et ouverte de tous côtés. La triste lady Ranelor était assise entre le comte d'Essex et Manwood; tout-à-coup elle tressaille, et s'écrie : Voilà M. Boyle à cheval ! On regarde, on n'aperçoit rien d'abord; bientôt on distingue un homme à cheval; le comte d'Essex dit : C'est mon postillon qui revient du château. Non, non, reprit lady Ranelor, c'est M. Boyle. Une minute après, on convient qu'elle a raison, et Manwood lui dit avec un sourire amer : Il faut avouer, madame, que vous avez de bons yeux. C'était en effet Richard qui avait accordé l'amour

et l'honneur, en n'allant point à la chasse, e en venant au rendez-vous indiqué pour le dîner. Lady Ranelor et madame Brown, préoccupées du vrai sens de la défense, qui n'avait pour motif que l'intention de l'empêcher de monter à cheval, n'avaient pas songé qu'il pouvait éluder d'obéir en s'en tenant littéralement aux termes de la loi prescrite : *Je vous défends d'aller à la chasse.* Lady Ranelor, heureusement, n'avait pas dit : *Je vous défends de monter à cheval.* Si elle eût exprimé sa pensée plus exactement, qu'aurait fait Richard ? C'est ce que je n'oserais décider. Tout ce qu'un historien impartial peut penser, c'est que Richard était si ingénieux, qu'il aurait peut-être encore alors trouvé le moyen de concilier ensemble les intérêts de sa gloire, et ceux de sa passion.

Tout le monde, à l'exception de Manwood, fut enchanté de revoir Richard arrivant à toute bride sur ce cheval jusqu'alors indomptable. Mais qui pourrait peindre l'émotion et la joie de lady Ranelor ? Richard avait respecté ses ordres, et elle le revoyait triomphant ! Dans ce moment enchanteur de surprise et de ravissement, elle s'honorait de son amour, et elle aurait déclaré le sien à la face de l'univers. Le comte demanda à Richard pourquoi il n'était pas venu à la chasse? Richard répondit qu'ayant eu beaucoup de peine à monter le cheval, il avait passé près d'une heure à le résoudre à sortir de la cour du château; que de là il l'avait fait galoper long-temps dans une terre labourée, afin de modérer son ardeur; qu'ensuite, sachant que la chasse ne serait pas longue, il s'était décidé à se rendre au rendez-vous. Après ce récit, le comte dit à Richard qu'il lui donnerait un de ses chevaux pour retourner au château, ajoutant que l'épreuve déjà faite suffisait. Richard ne répondit que par un geste qui exprimait un remer-

cîment. Alors madame Brown, s'adressant à Manwood : Ainsi, dit-elle, pour cette fois M. Boyle ne sera pas corrigé de sa *présomption*; il va croire à jamais qu'il monte mieux à cheval que *M. Burman*........ Je persiste encore à croire, répondit Manwood, que si M. Boyle eût exigé du cheval tout ce que M. Burman en voulait obtenir, il n'aurait pas été plus heureux. Il me semble, dit le comte, que Richard a pu se contenter de ce qu'il a obtenu; que voulait donc de plus cet *exigeant* M. Burman? Mais, répondit Manwood en rougissant de dépit, il voulait sauter des barrières...... Et ce fut alors que le cheval, en se cabrant, le renversa.

Après le dîner, on se leva; Richard s'aperçut que lady Ranelor voulait s'approcher de lui; il devina qu'elle avait l'intention de lui donner un nouvel ordre, et il l'évita avec tant de soin qu'elle ne put lui dire un seul mot. On fit avancer les calèches et les chevaux; et Richard, au lieu de prendre le cheval que lui avait offert le comte d'Essex, s'élança sur celui qu'il avait déjà monté. Je ne m'en doutais que trop, dit tout bas lady Ranelor à son amie. Laissons-le faire, répondit madame Brown, il le fallait bien. Comment modérer l'ardeur d'un jeune homme plein de courage et d'amour, qui veut briller aux yeux de sa maîtresse?

Tout le monde partit, et le comte fit un sourire d'approbation en voyant que Richard avait préféré son premier cheval. Richard se fit admirer universellement par sa bonne grace et l'adresse avec laquelle il conduisait son cheval. Au bout d'un quart d'heure on aperçut une barrière très-haute et fermée; aussitôt Richard pousse son cheval, et lady Ranelor, qui ne le perdait pas de vue, se jette sur madame Brown, en disant d'une voix

étouffée : Il va franchir cette barrière !.... Elle ne se trompait pas, en effet Richard avoit ce dessein ; mais le cheval se cabra d'une manière effrayante ; il faut avoir alors autant de souplesse que de force pour n'être pas renversé. Richard se prête avec flexibilité au mouvement du cheval ; en même temps il se cramponne fortement, il lâche doucement la main, le cheval reprend son attitude naturelle ; Richard le laisse respirer un moment, ensuite il le décide par un coup d'éperon, il l'enlève et saute la barrière. Manwood pâlit de rage ; tout le monde applaudit avec tranasport, et lady Ranelor respire... Aussitôt Richard ouvre la barrière pour laisser passer les autres chevaux et les voitures, et madame Brown, se tournant du côté de Manwood : Eh bien ! s'écria-t-elle, M. Burman a-t-il *exigé* davantage ?... Manwood, pour éviter de répondre, feignit de n'avoir pas entendu, et durant tout le reste du jour, il ne put dissimuler l'excès de son humeur, quoiqu'il affectât beaucoup de gaieté ; mais ses plaisanteries étaient aigres et désobligeantes, et il traita Richard avec une extrême hauteur. Richard était si occupé de lady Ranelor et du comte d'Essex, qu'il ne fit pas la moindre attention à Manwood, qui prit sa distraction pour de la crainte et de la timidité.

Le comte d'Essex partit après avoir renouvelé à Richard toutes les promesses qu'il avait déjà reçues de lui. Lady Ranelor et madame Brown avaient annoncé qu'elles partiraient le lendemain ; et Richard, ce soir même, en présence des deux amies, voulut prendre congé de Manwood ; mais ce dernier le regardant avec des yeux étincelans de fureur : Non, monsieur, lui dit-il, vous ne partirez point, vous attendrez que j'aie trouvé un autre secrétaire. A ces mots, Richard examinant

fixement Manwood, fut un moment sans répondre; ensuite, prenant la parole du ton le plus calme et le plus froid: Graces au ciel, monsieur, lui dit-il, n'ayant rien reçu de vous, je ne vous ai rendu que des services purement gratuits, et j'ai eu l'honneur de vous prévenir de mon départ il y a plus de quinze jours. Je ne comptais partir que demain matin, et présentement je partirai sans aucun délai; je vais aller passer trois jours dans un lieu très-près de votre château, je serai tout ce temps à Dargle; si vous avez quelque chose à me dire, vous me trouverez là à toute heure, je n'en sortirai point. A ces mots, sans attendre de réponse, Richard fit une profonde révérence, et s'éloigna sur-le-champ.

Pendant cette scène, lady Ranelor, pénétrée d'effroi, fut toujours au moment de se trouver mal: elle éprouva un grand soulagement en voyant disparaître Richard; mais elle reprit bientôt toutes ses frayeurs en pensant aux suites que cette querelle pouvait avoir.

La colère rendit Manwood stupéfait; ensuite il éclata. Madame Brown prit nettement le parti de Richard. Manwood sentit bien qu'elle exprimait tout ce que lady Ranelor pensait; cependant il était loin d'imaginer que l'espèce de goût qu'il lui voyait pour Richard pût influer sur sa destinée: il se flattait toujours que, par ambition et par vanité, lady Ranelor consentirait a l'épouser; il le desirait vivement, comme un moyen de succès auprès de la reine, et il n'était pas assez délicat pour s'effrayer de l'inclination qu'elle avait pour le fils d'un paysan qu'elle ne reverrait jamais. Ainsi, il feignit de se radoucir, affectant cette espèce d'insouciance qui naît d'une extrême supériorité. Lady Ranelor, craignant mortellement de l'aigrir, se contraignit à l'excès pour le traiter avec

douceur

douceur et politesse. Alors Manwood voulut la faire expliquer positivement sur les espérances qu'il avait conçues, et lady Ranelor fut obligée de les lui ôter toutes. Manwood éprouva un dépit mortel ; mais, suivant sa coutume, il dissimula. Lady Ranelor, au lieu d'aller directement à Dublin, où des affaires l'obligeaient à passer l'hiver, se rendit d'abord avec madame Brown dans le château qu'elle possédait à quelques milles de Dargle ; elle y resta *trois jours*, et elle sut que Manwood ne s'était point rendu dans ces environs, malgré l'espèce de défi de Richard, qui, sans sortir du lieu qu'il habitait, s'y montrait seul tous les matins et tous les soirs, dans une longue avenue qui aboutissait au grand chemin. Le quatrième jour, les deux amies partirent pour Dublin ; et Richard, après avoir été rêver encore sur le Rocher de l'Amante, suivit de loin les traces de lady Ranelor, et se rendit à Blacrock, dans sa chaumière, où il retrouva la bonne Marie, qui fut transportée de joie en le revoyant.

Cependant madame Brown, qui aimait encore plus lady Ranelor que Richard, commença à s'inquiéter vivement de la situation et sur-tout des sentimens de son amie. Parlons sans détour, lui dit-elle, vous l'aimez, ce jeune insensé : avec ses idées romanesques, ses étourderies, ses folles interprétations, il a su vous tourner la tête et (ce qui est bien pis) vous engager. Il faut pourtant se tirer de là ; car véritablement lady Ranelor, qui depuis deux ans a refusé les plus grands partis de la cour, ne peut pas épouser Richard Boyle...... — Non, non, s'écria lady Ranelor, l'idée d'un tel abaissement me fait horreur.... Il est vrai que je l'aime, mais je saurai vaincre un penchant si déraisonnable.... — Il n'en est qu'un seul moyen ; c'est de faire un choix digne de vous, et de vous rema-

rier..... — Je le désespérerais..... — C'est ce qu'il faudrait faire..... — Je n'en ai pas le courage. — Tant pis; il vous poursuivra tant qu'il vous verra libre. — Je lui ai défendu de me suivre, de me parler et de m'écrire : il ne peut plus, sans me donner un prétexte de rompre entièrement, avoir la moindre correspondance avec moi. — Il ne s'écartera point de son système d'obéissance, je le sais; il convient que vous devez l'éprouver long-temps, il s'y soumet : il est violent; mais il est patient, et si ingénieux.... D'ailleurs, il m'écrira, et ce ne sera que pour m'entretenir de vous : j'aurai beau lui soutenir que je ne vous montre pas ses lettres, il n'en croira rien. — Eh bien, mandez-lui de ma part que je lui défends de vous parler de moi et de son amour. — Encore des défenses! elles ne vous réussissent guères ! — Celle-ci finira tout : que pourra-t-il faire? — Que sais-je ? rien ne l'embarrasse. Enfin, essayons cela, j'y consens.

Madame Brown écrivit à Richard pour lui signifier ce nouvel ordre; il répondit sur-le-champ, et promit une obéissance parfaite : sa lettre, d'ailleurs très-longue et assez gaie, ne contenait pas un mot qui eût rapport à lady Ranelor. Ni surprise, ni plaintes, ni tristesse, dit madame Brown, cela est étrange ! — Point du tout, répondit lady Ranelor avec un souris forcé, il prend enfin son parti.... — En effet, reprit madame Brown, il ne nous reste plus qu'à lui défendre de penser à vous.... — Oh! je crois qu'à présent cette défense n'est nullement nécessaire. Madame Brown s'aperçut bien du dépit secret qu'éprouvait son amie; elle crut elle-même que Richard se lassait enfin de porter un joug si impérieux ; elle en fut charmée pour la gloire de son amie : néanmoins cet amour la touchoit, en dépit de sa raison; il n'y a point de femme qui ne soit fâchée de voir finir brus-

quement un joli roman qui l'intéresse, alors même qu'elle n'en est pas l'héroïne.

Pendant plus de six semaines, Richard ne mit pas le pied à Dublin. Il écrivait souvent à madame Brown; mais toute la finesse de la vanité, toute la pénétration de l'amour ne pouvoient trouver dans ces lettres une seule phrase que l'on pût interpréter à son gré. Une telle soumission devait paraître bien suspecte à deux femmes de la cour; et le bon Richard était loin de se douter du dépit mortel, de la colère qu'il causait. Elle voit à présent comme je l'aime! se disait-il; elle voit que, malgré ma pétulance, rien ne m'est impossible, quand il s'agit d'exécuter ses ordres. Et lady Ranelor, remplie de trouble et de douleur, répetait : C'en est fait, il ne m'aime plus!..... On donna un grand bal à Dublin, chez une parente de lady Ranelor, et cette dernière ne put se dispenser d'y aller. Elle y était depuis un quart d'heure, lorsqu'elle vit arriver Richard, donnant le bras à la jeune et jolie Molly Blumer, la fille de l'ancien ami du bienfaiteur de Richard. Lady Ranelor entendait répéter autour d'elle que le beau Richard et l'aimable Molly s'adoraient, et que Blumer consentait à leur union. Elle n'en douta pas, et elle fut prête à se trouver mal : cependant elle dansait, et Richard et Molly se joignant aux danseurs, Richard se trouva vis-à-vis de lady Ranelor. Quand la figure de la danse l'exigea, Richard s'élança vers elle, et saisit sa main d'un air de triomphe qui parut insultant à lady Ranelor; elle pâlit, ses forces l'abandonnèrent, et elle tomba presque sans connaissance dans les bras de Richard, qui aussi-tôt l'enlève du cercle des danseurs, et la transporte dans un cabinet voisin : là il la pose dans un fauteuil, il repousse tout ce qui l'approche, ne laisse entrer que madame Brown, ferme la porte du cabinet, et met-

tant un genou en terre, il fait respirer des sels à lady Ranelor, qui enfin ouvre les yeux et tressaille d'indignation en voyant Richard à ses pieds. Richard la contemple avec des yeux baignés de larmes, et en s'écriant : Adorable sensibilité !... — Quoi ! monsieur, interrompit lady Ranelor, vous osez penser.... — Ah ! reprit Richard, après une absence de six mortelles semaines, combien aussi j'étais ému ! mais la joie dominait tous les autres sentimens de mon cœur !... — Sortez, monsieur, s'écria lady Ranelor du ton le plus impérieux. Richard crut qu'elle se fâchait de ce qu'il osait lui adresser la parole : je parlais à madame Brown, reprit-il d'un air soumis. A ces mots il se leva, il s'avança vers madame Brown, lui baisa la main et sortit. Lady Ranelor, toujours préoccupée de sa jalousie, éclata ; madame Brown ne put s'empêcher de prendre le parti de Richard : les deux amies se querellèrent, et ne voulant point rentrer dans le bal, elles furent se coucher de très-mauvaise humeur.

Le lendemain, madame Brown étant seule avec lady Ranelor, reçut de Richard un énorme paquet, que l'on s'empressa de décacheter. On y trouva une lettre, dans laquelle Richard disoit que, depuis *six semaines*, pour charmer les loisirs de sa solitude, il s'était amusé à faire un roman, mais qu'il ne savait comment le terminer ; qu'il était bien tenté d'en brusquer le dénouement ; néanmoins que se défiant de lui-même, et rempli de docilité, il s'en rapporterait à ce que lui conseillerait madame Brown; qu'il la suppliait de lire l'ouvrage, et de lui mander quelle conclusion, à son avis, devait avoir l'histoire de *Parthénice ?* (C'était le titre du roman.) On déploya sur-le-champ le manuscrit; on le lut avec avidité. *Parthénice*, comme on l'imagine bien, était lady Ranelor ; l'au-

teur avait tracé son portrait avec tout le charme que l'amour peut donner à l'esprit, et il contait sa propre histoire ; il se représentait, sous un autre nom, comme l'amant le plus tendre et le plus passionné; il faisait parler et penser Parthénice d'après ses propres idées et son cœur; elle s'exprimait naïvement avec son amie. Lady Ranelor ne reconnut pas son langage, mais elle retrouva tous ses sentimens. Souvent, durant cette dangereuse lecture, elle s'interrompit pour se récrier sur ce que l'auteur lui faisait dire. En effet, reprenait en riant madame Brown, ces expressions si franches vous ne les avez jamais employées; mais il me semble que c'est *une traduction* très-fidelle de nos entretiens; c'est une autre langue qui rend les idées avec beaucoup plus de clarté que la nôtre. Enfin, poursuivit-elle, ce charmant roman, écrit avec tant de sensibilité, n'est point fini ; il me demande quel en sera le dénouement, que lui dirai-je ?— Qu'il a manqué à toutes nos conventions; que vous pouvez penser qu'il a voulu parler de moi sous le nom de Parthénice. — Il est vrai, je le soupçonne. — Que je n'ai aucun des sentimens qu'il a l'audace de me supposer. — Je ferai là un terrible mensonge. — Et que, puisqu'il m'a désobéi..... — Il ne vous a point désobéi. Vous lui avez défendu de me parler de vous dans ses lettres ; il a été parfaitement soumis à cette volonté. Que ne lui défendiez-vous de composer un roman ? — Mais, chère amie, que ferons-nous ? — Je lui manderai qu'un *dénouement* est une grande affaire ; qu'il me faut beaucoup de temps pour réfléchir au conseil qu'il attend de moi. — Ajoutez qu'il vous paraît impossible que son héros puisse prétendre à la main de *Parthénice*. — Il m'assurera que son héros non-seulement y prétend, mais se croit sûr de l'obtenir, s'il s'en rend digne. — Cependant n'augmentez pas ses folles

espérances. — Je ne le puis, car il a mieux que des *espérances.* — En cela certainement il s'abuse; rien dans le monde ne me fera faire une folie si honteuse; je n'ai pas varié un moment dans cette résolution, je sens que je n'aurai jamais un autre penchant, mais je n'insulterai point à la mémoire révérée de mon premier mari, je ne me brouillerai point avec ma famille, je ne me rendrai pas la fable de la cour et de la ville, je ne saurais renoncer aux bontés de la reine, je n'épouserai jamais Richard Boyle; d'ailleurs je ne crois pas du tout que sa passion pour moi soit aussi parfaite qu'il l'exprime dans son roman..... — Je vous entends, vous voulez parler de cette jeune Molly Blumer. — Tout le monde est persuadé qu'ils s'aiment, et ils ont l'air d'être parfaitement d'accord. Madame Brown eut bien envie de combattre cette idée, et lady Ranelor s'y attendait; mais madame Brown sentit malgré elle qu'il valoit mieux laisser ce soupçon à son amie, et elle se contenta de répondre: Cela peut être. Lady Ranelor, choquée de ce consentement, garda un moment le silence, ensuite reprenant la parole: Si cela est, dit-elle, comme vous le pensez, et comme apparemment vous en avez la certitude, vous conviendrez que votre protégé Richard est un monstre....... Séduire une jeune fille innocente, en feignant une grande passion pour moi!..... c'est une scélératesse!.... et puisque vous en êtes certaine, il est inoui que vous ayez l'air de vous intéresser encore à un jeune homme d'une telle perversité..... Ici lady Ranelor s'arrêta; elle était presque suffoquée par la colère que lui causait le silence de son amie. Eh, mon Dieu! s'écria enfin madame Brown, où prenez-vous tout ce que vous dites? Tout-à-l'heure vous conveniez que vous aviez un penchant indomptable pour ce même Richard qui vous paraît un *monstre* main-

tenant ; qu'a-t-il donc fait depuis deux minutes ? — Mais votre silence l'accuse. — Je ne veux ni l'accuser ni le servir auprès de vous...... — Ainsi donc, si vous saviez qu'il me trompe, vous vous tairiez ? — Que vous êtes insidieuse ! comme vous repassez adroitement à votre première question !.... Eh bien ! si je le croyois capable de perfidie, je le détesterais, et je m'empresserais avec joie de vous éclairer, certaine de vous guérir. — Cependant cette Molly ?... — Cette jalousie me paraît si ridicule que je ne la conçois pas.... — *Jalousie* ! quelle étrange expression ! — Oui, je parle comme Richard ; ce langage si sincère conviendrait encore mieux à l'amitié qu'à l'amour.

Six jours après cet entretien, mad. Brown, un matin, dit à lady Ranelor qu'elle irait passer la journée à la campagne, et en effet elle partit de Dublin, mais en cachant à son amie le motif de cette course : on venait de lui dire, comme une chose certaine, que Richard épousait miss Blumer, que la noce se ferait le lendemain à Blacrock, dans la chaumière de Richard ; que ce dernier était parti de Dublin, avec son futur beau-père ; et mad. Brown, qui, depuis l'envoi du roman, n'avait pas entendu parler de Richard, voulait absolument éclaircir un fait si extraordinaire : elle se rendit à Blacrock, dans la chaumière de Richard ; elle voulait lui parler, mais elle ne trouva que Maria ; elle vit cependant de grands apprêts dans la maison ; le jardin était préparé pour une brillante illumination, et Maria décorait l'intérieur de la chaumière. Que signifient donc tous ces préparatifs ? dit mad. Brown. — Oh ! répondit Maria, c'est encore un mystère, mais cela sera déclaré demain, Dieu merci !.... Pourtant Richard ne m'a pas défendu de le dire.... — Eh bien ! ma chère dame, nous aurons une noce... — Une noce ? — Jugez de

ma joie,.... mon garçon, mon Richard épouse miss Blumer!.... Vous v'la bien surprise, c'est sûr, pas moins, et miss Blumer est si jolie et si riche!... Mad. Brown, pénétrée d'indignation, interrompit Maria, pour lui demander la permission de se promener dans son jardin, et sans écouter sa réponse, elle sortit brusquement de la chaumière. Elle fut s'asseoir un quart d'heure dans le parterre; ensuite elle remonta en voiture, et retourna à Dublin. Elle alla rejoindre son amie qu'elle trouva seule dans sa chambre, et se jettant dans un fauteuil : Oubliez, s'écria-t-elle, oubliez cet indigne Richard.... Félicitez-vous, mon amie, de ne lui avoir pas dit un mot que vous puissiez vous reprocher.... il ne mérite de vous que le plus profond mépris.... Je viens de Blacrock où tout se prépare pour son mariage avec la fille de Blumer.... A ces mots, lady Ranelor resta pétrifiée, sans avoir la force de proférer une parole. Dans ce moment un valet de chambre de mad. Brown entra (car les deux amies logeaient ensemble). Cet homme présenta à mad. Brown une lettre de Richard, qu'elle jeta avec dédain sur une table; le valet de chambre sortit. Lady Ranelor rompant enfin le silence, assura d'une voix entrecoupée, que cet événement était heureux pour elle, qu'il la débarrassait d'un sentiment pénible et d'une inquiétude insupportable. Mais voyons donc, dit mad. Brown, ce que peut m'écrire cet homme aussi vil qu'il est inconséquent et téméraire! Alors elle prend la lettre. elle l'ouvre, la parcourt des yeux, et fait un cri perçant en disant : Pauvre Richard, comme je l'ai calomnié!... Quoi donc? demanda la tremblante lady Ranelor, en rougissant. — Ah! reprit mad. Brown, il n'est que le confident de Molly Blumer, elle épouse le jeune Thornill; c'est Richard qui a décidé M. Blumer à donner son consente-

ment : la noce se fera demain, dans la chaumière de Richard. La bonne Maria qui n'était point dans le secret, a partagé l'erreur publique..... Mais moi, comment ai-je pu soupçonner ce pauvre Richard d'une telle duplicité !.... Ah ! dit lady Ranelor, que je suis heureuse de n'être pas forcée de le mépriser ! En parlant ainsi, elle pleurait, la joie faisait couler doucement les larmes que le dépit et la fierté venaient de dérober à la douleur....

Mad. Brown, malgré les instances de Richard, n'avait pas voulu, jusqu'à ce moment, recevoir ses visites, parce qu'elle logeait avec lady Ranelor ; mais en expiation du faux jugement qu'elle avait porté, elle déclara qu'elle le verrait la première fois qu'il viendrait à Dublin. Le soir même elle apprit une étrange nouvelle qui lui donna plus de desir encore de voir Richard ; on sut que le comte d'Essex était non-seulement disgracié, mais enfermé dans la tour de Londres, que l'on instruisait son procès, et que toutes les personnes, soit en Angleterre, soit en Irlande, qui avaient eu des liaisons avec lui, étaient arrêtées, ou craignaient de l'être. Lady Ranelor espéra que l'obscurité de Richard le mettrait à l'abri de ce malheur ; cependant elle n'était pas sans inquiétude. Mad. Brown écrivit le surlendemain à Richard, pour l'inviter à venir la voir. Il répondit qu'il se rendrait à ses ordres ; son billet exprimait la profonde tristesse que lui causait la détention du comte d'Essex, et il ajoutait qu'il avait des sujets particuliers de chagrin, qu'il confierait à mad. Brown. Ce billet redoubla les inquiétudes de lady Ranelor, et elle témoigna la plus vive impatience de savoir ce que Richard avait à dire à mad. Brown ; cependant elle ne voulut point se trouver à cette entrevue. Eh bien ! dit mad. Brown, comme je ne reçois les confidences de Richard que parce qu'il ne peut

vous les faire directement, je puis assurément, sans le trahir, vous faire écouter notre conversation; restez dans mon cabinet, et vous entendrez tout ce que nous dirons. Lady Ranclor y consentit, et lorsque Richard vint, elle s'établit dans le cabinet. Mad. Brown s'assit contre la cloison, et lady Ranelor, prêtant une oreille attentive, ne perdit pas un mot de l'entretien. Richard était profondément affecté; il prit affectueusement la main de mad. Brown, et la serrant dans les siennes, c'est un adieu, lui dit-il. — Comment, un adieu? — Oui, je sais que sir Charles Manwood, qui est à Londres, m'a dénoncé, et je serai arrêté dans quelques jours... — Grand Dieu! et de quoi peut-on vous accuser? — D'être instruit de tous les secrets du malheureux comte d'Essex, et d'avoir des intelligences avec l'Espagne (1). — Il faut vous sauver; embarquez-vous sans délai, je vous offre tout l'argent dont vous aurez besoin. — Non, je suis innocent, parfaitement innocent; la fuite serait pour moi une imprudence et une lâcheté. — Et comment vous défendrez-vous contre un ennemi si puissant et capable de tout? — Je le méprise trop pour le craindre. Je ne redoute point les préventions qu'on a pu donner à une reine remplie d'esprit et de lumières: les souverains éclairés savent discerner la vérité. Je me justifierai; mais je n'en serai pas moins le plus infortuné de tous les hommes!.... Je regretterai toute ma vie le héros que j'aimais.... Je perds en lui mon unique protecteur, et toutes mes espérances sont anéanties!..... Ici Richard s'arrêta; sa voix étoit tremblante, et ses yeux se remplissaient de larmes. Madame Brown pleurait; il y eut un moment de silence: ensuite Richard, reprenant la parole: Le favori d'Elisabeth, dit-il,

(1) Historique.

m'eût ouvert la carrière de la fortune s'il eût conservé son crédit...... Dans trois mois, j'allais le rejoindre, je me sentais capable de profiter dignement de ses bienfaits, et, dans quelques années, placé dans le sentier qui conduit aux honneurs, j'aurais pu justifier l'amour ainsi que l'amitié..... Vains projets...... Hélas! ils sont renversés sans retour!..... — Mon cher Richard, dit madame Brown, trop d'obstacles (même dans cette heureuse supposition) vous séparoient de lady Ranelor. — Des obstacles!... — Elle m'aime, elle est libre!..... Ah! si je pensais avec moins d'élévation et de délicatesse, elle serait à moi!.... Mais je ne veux pas qu'elle se donne à celui qui n'aura pu la mériter; le ciel réprouve cette union, puisqu'il me condamne à l'obscurité.... Ne lui rendez point compte de cet entretien. — Pourquoi? — Je crains sa générosité, je connais son cœur..... Dites-lui que j'ai passé sur le continent...... Je serai arrêté avec plusieurs autres personnages obscurs; on nous conduira à Londres; je me perdrai dans la foule des accusés; on m'acquittera, et je m'exilerai pour toujours de ma patrie: que du moins, jusqu'à cette époque, *elle* ignore ma détention.... — Je ne puis la priver de la satisfaction de vous servir, de solliciter pour vous. — Ne faites point cette imprudence, vous ne savez pas de quoi votre amie est capable........ Que ne pourrais-je pas en ce moment sur elle, avec tous les droits réunis de l'amour et du malheur...... Adieu, madame, n'oubliez point l'infortuné Richard!.... Consolez votre amie, dites-lui que le courage n'abandonnnera point celui qu'elle daigna préférer!..... Je suis forcé de renoncer à la gloire, au bonheur, mais du moins, jusqu'à mon dernier soupir, je vivrai pour la vertu: ce sera conserver le souvenir de lady Ranelor....... Adieu.......

A ces mots, Richard se levait pour sortir, quand tout-à-coup la porte du cabinet s'ouvrit, et lady Ranelor parut; son visage était baigné de larmes. Arrêtez, Richard! s'écria-t-elle. En disant ces paroles, elle tomba sur une chaise : Richard resta immobile..... Richard, reprit lady Ranelor, je suis la cause innocente de la persécution dont vous êtes l'objet; c'est le sentiment que j'ai pour vous qui produit la haine du monstre qui vous a dénoncé.... Mon cœur est à vous depuis long-temps, je vous offre ma main.... — Vous ne m'étonnez point, interrompit Richard en se jetant à ses pieds. — Ah! Richard, dit lady Ranelor, votre grande ame m'a dévoilé le secret entier de la mienne!.... Dès ce soir, un lien sacré nous unira.... — Non, non, je serais indigne de tant de bonté, si j'osais en profiter dans la situation où je suis. — C'est à moi de vous défendre et de vous justifier; mais je veux avoir le droit de vous suivre.... — Et moi, je ne veux devoir ni mon bonheur à la pitié, ni ma justification à la faveur. Si ma liberté m'est ravie, il s'agira sur-tout pour moi de prouver mon innocence; vos soins et votre crédit ne pourraient que la rendre suspecte. — Votre honneur m'est trop cher pour employer l'intrigue; je ne ferai parler que la simple vérité...... — Votre voix lui prêterait un charme qui la ferait confondre avec la séduction. Enfin, celui qui recevra votre foi doit être irréprochable à tous les yeux, et je suis accusé! .... Cette discussion généreuse fut interrompue par un message des amis de Richard, Blumer et Thornill, qui lui annonçaient qu'il serait arrêté la nuit prochaine à Blacrock, et qui le conjuraient de n'y pas revenir. Richard ne montra point ce billet, et cacha ce qu'il contenoit : il se sépara de lady Ranelor avec un extrême attendrissement, et en la quittant il partit sur-le-champ pour Blacrock;

comme on l'en avait prévenu, il fut arrêté au point du jour ; et malgré les pleurs de l'inconsolable Maria, on emmena Richard ; on le fit embarquer ; il arriva à Londres, et fut mis à la Tour. Lady Ranelor n'apprit cet événement que le lendemain ; sa passion pour Richard était devenue de l'enthousiasme ; et son horreur pour le lâche Manwood lui faisait goûter tout le plaisir de la vengeance dans le bonheur d'épouser son amant. Madame Brown voyant que désormais il étoit inutile de combattre les sentimens de son amie, se livra à tout l'intérêt que lui inspirait un amour si tendre et si généreux de part et d'autre.

Aussitôt que lady Ranelor apprit le malheur de Richard, elle voulut voler sur ses traces ; sa fidelle amie la suivit ; elles passèrent en Angleterre. Lady Ranelor trouva le moyen de pénétrer dans la prison de Richard qui, au nom de l'honneur et de l'amour, lui renouvela l'instante prière de le laisser agir seul. Je ne desire qu'une seule chose, ajouta-t-il, c'est de parler en présence de la reine ; obtenez-moi cette faveur inestimable, et soyez sans inquiétude sur le reste. Si je me justifie avec éclat, j'aurai fait un premier pas vers la gloire ; ce sera rapprocher la distance qui nous sépare : cette idée m'élèvera au-dessus de moi-même ; elle me donnera toute la force, toute la persuasion dont j'aurai besoin. Lady Ranelor promit de se borner à solliciter la grace extraordinaire à laquelle Richard attachoit tant de prix, et elle l'obtint (1). Ce grand jour attendu avec tant d'impatience par Richard arriva enfin. Richard, au milieu de la plus imposante assemblée, ne vit que la reine placée vis-à-vis de lui ; et avant qu'il eut ouvert la bouche, sa jeunesse, sa grace et sa belle figure prévinrent tout

(1) Historique.

le monde en sa faveur. Sir Charles Manwood qui avait eu la bassesse et la noirceur de le dénoncer, fut obligé de comparaître ; confondu que la reine daignât honorer de sa présence la discussion d'une cause aussi peu importante, il étoit dévoré d'inquiétude, et malgré tous ses efforts, son maintien et sa physionomie décelaient son mortel embarras et le trouble affreux de son esprit. Richard s'inclina profondément devant la reine : sa contenance étoit modeste, mais assurée. Qui m'accuse ? dit-il. — Moi, répondit Manwood. — Je pourrais vous récuser, reprit Richard, vous étiez mon ennemi avant la disgrace du comte d'Essex..... cependant, parlez ; quel crime m'imputez-vous ? — D'être complice de ceux du comte d'Essex. — Le comte n'est point encore jugé ; il n'est permis à personne de le déclarer coupable. — Déjà ce langage vous trahit ; il fait assez connaître vos sentimens. — Pouvez-vous présumer que j'aie l'intention de les cacher quand la reine me voit et m'écoute, quand j'ai sollicité le bonheur et la gloire d'être entendu par elle ? Desirer sa présence, c'était desirer la lumière ; son génie sait découvrir les artifices des courtisans les plus consommés ; elle aura moins de peine encore à lire au fond du cœur d'un simple villageois. Après ce préambule, Richard entra dans le détail de sa justification, qu'il fonda uniquement sur son éducation, ses principes, la simplicité et la pureté de sa vie ; sur son admiration passionnée pour sa souveraine, et enfin sur le témoignage des personnes de Dublin et de Blacrock, les plus distinguées par leurs vertus et leur mérite : il produisit des attestations et des lettres qui prouvaient la vérité de tout ce qu'il avançait ; il ne daigna pas faire mention de Manwood ; mais loin de dissimuler son attachement pour le comte d'Essex, il se glorifia d'avoir pu intéresser le héros que la reine honorait alors de son estime et de sa confiance ; il

montra avec attendrissement les tablettes qu'il avait jadis reçues de lui ; il ajouta que de toutes les manières de vérifier la prédiction du comte d'Essex, celle qui lui paraîtrait la plus glorieuse serait d'être chargé de le défendre, et de parvenir à le justifier. Son discours dura près d'une heure, et il fut écouté avec une extrême attention et le plus vif intérêt. Quand il eut cessé de parler, la reine, qui avait toujours eu les yeux attachés sur lui en gardant un profond silence, se leva, s'approcha de Richard, et lui tendit la main en disant : *Que ceci vous justifie. Je reconnais votre innocence ; je veux que vous restiez à Londres, je me charge de votre fortune, et votre accusateur sera puni* (1). Ces paroles furent un coup de foudre pour Manwood qui, dès le même jour, fut exilé, et qui perdit pour jamais toute l'estime d'Elisabeth. Cet événement donna une grande célébrité à Richard. La reine sur-le-champ le revêtit d'un emploi considérable qui l'approchait de sa personne. Lady Ranelor mit le comble au bonheur de Richard en lui donnant sa main. Peu de temps après ce mariage l'heureux Richard fut créé chevalier, et fit en quelques années cette rapide et brillante fortune, justifiée par tant de talens, de vertus et un si beau caractère, qu'elle lui mérita le surnom de *Grand*, et avec justice ; car auprès des souverains d'un esprit supérieur, le bonheur et les succès sont en effet des titres éclatans de gloire.

D. GENLIS.

Ce conte a un moment interrompu la variété qui caractérise *le Mercure ;* mais en le morcelant davantage, on en eût diminué l'intérêt. Ce qui sort de la plume de madame de Genlis en excite un si vif, que cette considération a fait déroger à l'usage ordinaire. A peine on a lu dans ce Journal (N°. du 2 juin), *ses Amans sans Amour*, qu'on s'en est emparé pour les accommoder au théâtre, où on les verra incessamment. *(Note de l'Éditeur.)*

---

(1) Propres paroles de la reine.

Histoire des Gaulois, depuis leur origine jusqu'à leur mélange avec les Francs, et jusqu'aux commencemens de la Monarchie française; par Jean *Picot*, de Genève, professeur d'histoire et de statistique dans l'académie de cette ville. 3 vol. in-8°. prix : 12 fr., et 16 fr. par la poste. A Genève, chez *Paschoud*, libraire; et à Paris, chez *le Normant*, rue Saint-Germain-l'Auxerrois, n°. 42.

Cet ouvrage est divisé en deux parties à peu près égales; la première contient l'histoire des Gaulois depuis leur origine jusqu'au règne de Clovis; la seconde, un tableau de leurs mœurs, de leurs usages, de leurs lois et de leurs relations politiques, militaires et commerciales avec les autres peuples. Il eût été à desirer que ces deux parties ne fussent pas séparées; l'auteur aurait mis beaucoup plus d'ensemble dans sa narration, s'il avait eu l'art de fondre le récit des événemens avec les peintures morales. L'attention aurait été agréablement reposée par ce mélange de faits et d'observations; et les différentes parties qui composent cette histoire, rangées dans la mémoire du lecteur suivant leur ordre naturel, s'y seraient d'autant plus facilement gravées, que, liées entre elles par les rapports continuels des mœurs des hommes avec leurs actions, elles auraient acquis plus d'intérêt et de vraisemblance. On ne peut guères espérer ce résultat d'un ouvrage historique où l'on sépare des objets qui devraient toujours être unis. C'est en cela que les historiens modernes diffèrent essentiellement des anciens. Sous le prétexte d'un ordre apparent, les premiers ont presque toujours interverti l'ordre réel de la narration : comment en effet suivre un récit, lorsque l'esprit est distrait par une multitude de divisions

et

et de subdivisions ? Tel chapitre vous offre la suite des faits, tel autre les mœurs, tel autre les cérémonies religieuses, etc. Pour pouvoir fondre ensemble tous ces élémens, il faut que le lecteur passe sans cesse d'un chapitre à l'autre, et compose lui-même avec ces matériaux informes l'histoire qu'il veut apprendre. Les bons historiens de l'antiquité n'ont jamais suivi cette méthode défectueuse ; leurs ouvrages offrent les dimensions vastes et régulières d'un bel ensemble. On n'y trouve point cette multitude de chapitres dont les titres dispensent les auteurs de l'embarras des transitions ; le génie de ces grands écrivains embrasse toutes les parties du sujet qu'ils veulent traiter, et passe avec facilité des objets les plus graves aux détails les plus minutieux des mœurs privées. Aucune interruption, aucune lacune dans leurs narrations ; un fil qui ne se brise jamais conduit le lecteur dans ce labyrinthe d'événemens extraordinaires ; et toutes les contradictions sont expliquées par les égaremens des passions humaines. La négligence des auteurs et celle des lecteurs paraissent être la principale cause de cette méthode adoptée par un grand nombre de modernes. Il est beaucoup plus facile de composer des chapitres détachés sur différens points historiques, que de concevoir et d'exécuter le plan d'un ouvrage suivi ; d'un autre côté, les lecteurs ne cherchent plus à s'instruire, mais à paraître instruits ; peu leur importe d'ignorer les objets qu'il leur est utile de savoir, pourvu qu'ils les trouvent au besoin sans faire de longues recherches : or, quel livre peut mieux soulager leur paresse et satisfaire en même temps leur vanité, que celui où il suffit de parcourir la table des chapitres pour se procurer à l'instant les renseignemens qu'on desire ?

Ces dernières réflexions, qui ont pour objet la plupart des

histoires nouvelles, ne peuvent s'appliquer entièrement au livre que nous annonçons. Comme nous l'avons dit, il ne s'y trouve que deux grandes divisions qui, chacune dans leur genre, sont régulières et complètes. Si l'auteur a cru devoir faire ce sacrifice au goût actuel, il a du moins racheté ce défaut par l'ensemble qu'il a su mettre dans la partie historique de son ouvrage, et sur-tout par l'intérêt qu'il a eu l'art de répandre sur des traditions obscures et souvent contradictoires.

Les époques reculées de l'histoire des Gaulois sont enveloppées d'une nuit profonde; aucun monument historique ne nous les a conservées. On sait que ces peuples ne furent bien connus que lorsque les Romains pénétrèrent dans l'intérieur du pays, et par conséquent dans un temps de décadence où les mœurs devaient être altérées, les anciens usages oubliés; où enfin l'abaissement d'une nation jusqu'alors constamment victorieuse avait dû changer sa physionomie distinctive. Quelques remarques des historiens qui précédèrent César pouvaient jeter une faible lumière dans cette espèce de chaos; mais ces remarques faites en différens temps, amenées suivant le besoin des écrivains, appliquées à diverses colonies de Gaulois, présentaient nécessairement des lacunes immenses et de nombreuses contradictions. M. Picot n'a rien négligé pour réunir ces témoignages épars, pour les concilier et pour en faire un ensemble régulier. On est étonné de la netteté qui règne dans son travail: les événemens s'y succèdent avec rapidité; ils se lient presque toujours par des transitions heureuses, et les principaux faits sont groupés de manière à se graver facilement dans la mémoire du lecteur.

La fondation de Marseille est la première époque brillante de l'histoire des Gaulois. Quelques Phocéens partent de l'Asie mineure, parcourent la Méditerranée, s'arrêtent

à l'embouchure du Tibre où ils font alliance avec les Romains, et s'avancent enfin jusque sur les côtes de la Gaule, près du lieu où le Rhône se jette dans la mer. Ils se lient avec les naturels du pays ; l'un de ces aventuriers épouse la fille d'un roi Gaulois ; ils obtiennent la permission de bâtir une ville, et bientôt cet établissement devient célèbre sous le double rapport des arts et du commerce. Dans un pays absolument sauvage, on voit s'élever une colonie qui se livre aux sciences, et qui porte par la suite au même degré qu'Athènes tous les raffinemens de la civilisation. L'existence de cette colonie qui ne participe en rien des mœurs du peuple dont elle est entourée, et qui n'exerce sur lui aucune influence, offre une particularité presque unique dans l'histoire, et peut donner lieu à d'utiles réflexions sur le caractère des deux nations. M. Picot, sans se livrer aux conjectures que ce contraste peut suggérer, s'abandonne à un enthousiasme qui doit toujours être rare dans un historien. « Quel beau et singulier spectacle, s'écrie-t-il, ne présentaient pas les » Phocéens à l'observateur ! C'est dans la voûte azurée » une plage étroite, pure et sereine vers l'horizon, tandis » que des nuages épais couvrent le reste du ciel ; c'est un » bosquet de palmiers au milieu des déserts de l'Arabie : » l'œil s'y repose avec complaisance. » Cette double comparaison n'est pas du ton de l'histoire ; elle rappelle les amplifications de Raynal, qui souvent prodiguait toutes les fleurs de rhétorique au moment où il venait de parler des calculs d'un comptoir et des spéculations d'une compagnie. Au reste, ce défaut doit être excusé dans l'ouvrage de M. Picot, parce qu'il y est extrêmement rare.

Les expéditions célèbres de Sigovèse et de Bellovèse inspirent cette sorte d'intérêt que l'on a pour des voyages de long cours et pour des conquêtes extraordinaires et ra-

pides. L'auteur suit leur marche avec beaucoup de méthode; il ne perd aucune occasion de faire ressortir leurs caractères et de peindre les mœurs de leurs farouches soldats. L'invasion de la Grèce sur-tout est très-bien décrite : on y voit développée avec beaucoup de clarté et de vraisemblance l'origine des établissemens durables que les Gaulois formèrent ensuite dans la Thrace et dans l'Asie. L'inondation subite des Cimbres et des Teutons entrait naturellement dans le plan de M. Picot, puisque la province Narbonnaise fut le théâtre de leurs défaites. Cette guerre dont le résultat devint si favorable à l'agrandissement des Romains, conduit à la conquête des Gaules par César.

Cette partie de l'histoire des Gaules, très-connue, puisque les Commentaires de César sont un livre classique, était difficile à traiter d'une manière intéressante. Soit qu'on voulût abréger les récits du général romain, soit qu'on cherchât à leur donner de nouveaux développemens, on ne pouvait guère se flatter d'exciter plus de confiance et d'attention que le grand homme qui, au milieu des combats, ne négligea rien pour connaître les mœurs des peuples qu'il soumettait. M. Picot a senti cette difficulté dans toute son étendue; aussi a-t-il employé tous ses efforts pour la surmonter. Son récit est court et substantiel; il peint à grands traits les événemens de cette époque mémorable; et quoique l'on en connaisse presque tous les détails, on lit avec plaisir cet excellent résumé. A cette occasion, M. Picot rend hommage à l'historien français auquel nous devons les tableaux les plus complets et les mieux faits de l'antiquité grecque et romaine. Voici ce qu'il dit de Rollin en parlant de la partie de son histoire qui traite des conquêtes de César : « Il règne un ordre et » une clarté admirables dans les récits de cet historien; » sa modestie pourrait servir de modèle à plus d'un écrivain.»

Dans cette dernière réflexion, M. Picot paraît avoir en vue quelques historiens modernes, dont les conjectures audacieuses ont presque dénaturé les traditions anciennes, pour les faire servir ensuite à appuyer des système, absurdes.

La Gaule conquise par César et réunie à l'Empire romain fut civilisée par les soins des premiers empereurs. Peu à peu les coutumes barbares furent anéanties; on commença à sentir les douceurs de la société; à une ardeur féroce succéda un courage soumis aux loix de la discipline, qui fit de la jeunesse gauloise la meilleure milice des armées romaines. Les lettres fleurirent bientôt; l'école de Marseille devint aussi célèbre que celle d'Athènes : le goût de l'étude se propagea, et les villes d'Autun, de Lyon, de Toulouse et de Bordeaux eurent des établissemens où l'on enseignait toutes les sciences alors connues. Ces détails sont très-bien rendus par M. Picot : on voit l'empressement d'un peuple sauvage à s'enrichir des connaissances dont il a été jusqu'alors privé. Cette première ferveur, s'il est permis de se servir de ce terme, explique les étonnans progrès que l'on fit, et qui furent si rapides que, sous le règne de Néron, la Gaule possédoit déjà un grand nombre d'hommes de lettres et de littérateurs distingués. Ce peuple prit souvent part aux dissentions de l'empire; quelquefois il nomma des empereurs, et il éprouva les calamités des guerres civiles ainsi que les désastres qui suivirent la chute ou le triomphe de ceux par qui elles avaient été allumées. Mais ces malheurs, qui n'étaient que passagers, n'approchent pas de ceux dont la Gaule fut accablée lors de l'inondation générale des Barbares sur les provinces romaines; elle eût plus à souffrir que toutes les autres. Voisine de la Germanie, abandonnée d'une métropole qui ne pouvoit elle-même se défendre, elle fut la proie des hordes dévastatrices qui se précipitaient

en foule dans ses champs fertiles. Cette époque du plus grand des malheurs qu'ait éprouvé une société civilisée, est parfaitement peinte par l'auteur. Nous citerons ce morceau, qui donnera en même temps une idée du style de M. Picot.

« Les poètes et les écrivains contemporains ont décrit, » de la manière la plus énergique, les maux sous lesquels » la Gaule gémit dans cette cruelle circonstance. Il faut » les lire pour se faire une idée de cet état affreux qui » dura pendant dix ans : témoins eux-mêmes des faits qu'ils » racontent, ils en expriment toute l'horreur; ils peignent » le spectacle d'une contrée florissante, abandonnée au » pillage, à la désolation, et fumante sous ses ruines; » vingt peuples, plus féroces les uns que les autres, se » succèdent dans son sein, et le déchirent tour-à-tour; » les sciences et les arts chassés d'un sol où ils brillaient » encore d'un vif éclat, et l'ignorance étendant ses voiles » obscurs. Quelle position que celle où les hommes avaient » tous les jours à attendre l'esclavage ou la mort; où les » femmes devenaient la proie d'un féroce vainqueur; où » tous les âges, tous les rangs étaient confondus dans la » même extermination ! Le bonheur et la douce paix » fuyaient loin de ces terres inhospitalières. Le découragement et le désespoir restaient seuls à leur place, car on » n'osait pas même espérer un remède à tant de maux; la » fuite était presque impossible, la mort était le seul refuge qui s'offrît aux infortunés. »

L'auteur suit les conquêtes des Francs jusqu'à la fin du règne de Clovis. Il combat très bien toutes les conjectures qui ont été hasardées sur l'origine de ce peuple, principalement celle qui le fait descendre des Gaulois eux-mêmes. Le système qu'il adopte est fondé en raison et en vraisemblance. Peut-être ne parle-t-il pas assez de l'influence que

dut avoir la religion chrétienne sur ces peuples barbares ; cependant il est loin de partager les doutes de M. de Voltaire à l'égard de la conversion des Francs, et de tourner en ridicule cet effet miraculeux de la puissance divine. « Ce fut, dit-il, un beau spectacle que celui d'un » prince barbare qui, éclairé d'une lumière nouvelle, ve- » nait avec son armée victorieuse, abjurer les erreurs de » ses ancêtres ; d'un prince qui, au milieu de ses triom- » phes, adoptait le culte des peuples qu'il avait vaincus ; » avouant ainsi en quelque sorte leur supériorité sur lui. » Il ajoute plus bas : « Trois mille hommes de son armée » et un grand nombre de femmes et d'enfans reçurent après » lui le baptême ; ses deux sœurs Alboflède et Lantechilde » se convertirent aussi ; bientôt toute la nation des Francs » imita cet exemple, et le paganisme fut banni pour jamais » de la Gaule. » . . . . «

On a vu, par ce court exposé de l'histoire des Gaulois, que l'auteur a su en réunir les parties séparées, qu'il les a liées ensemble avec beaucoup d'art, et qu'elles forment un tout assez complet. Le sujet présentait de grandes difficultés sous ce rapport ; M. Picot mérite donc des éloges, pour avoir su y mettre cette unité et cet ensemble sans lesquels une histoire ne peut intéresser.

Souvent il anime son récit par des anecdotes singulières ; presque toutes tendent à peindre les mœurs et les opinions du temps. Le seul reproche que l'on pourrait lui faire, c'est d'avoir quelquefois témoigné trop d'admiration pour des traits qui ne peuvent tout au plus exciter que l'étonnement ; tel est celui d'une femme gauloise qu'un centurion romain voulait séduire :

« Cette femme, nommée Chiomara, était d'une beauté » rare ; elle fut faite prisonnière par un centurion romain » qui, profitant de sa victoire, voulut attenter à l'honneur

» de sa captive. Chiomara, qui était l'épouse d'un des chefs » des Gaulois, et qui était aussi distinguée par l'énergie » de son caractère que par sa beauté, ne put supporter une » pareille indignité; elle réussit à s'échapper : s'aidant en- » suite d'un esclave fidèle qui avait été fait captif avec » elle, elle ôta la vie au centurion; puis, lui coupant la tête, » elle la prit dans ses mains, et la porta encore toute san- » glante à son mari. *Tiens,* lui dit-elle en l'embrassant, » *que le spectacle que je vais mettre sous tes yeux, soit* » *pour toi une preuve certaine de ma tendresse.* Alors, » jetant cette tête à ses pieds, elle lui raconta l'injure » qu'elle avait reçue, et la manière dont elle s'en était ven- » gée. Ce trait mémorable rappelle l'histoire de Lucrèce et » la chute des rois de Rome. De quoi n'est pas capable » une femme vertueuse dans de grandes occasions, et lors- » qu'une éducation mâle ne lui a pas appris à *comprimer* » les premiers élans du *sentiment!* »

L'action de Chiomara n'est pas aussi admirable que le prétend l'auteur. Elle n'a d'abord aucun rapport avec celle de Lucrèce, ni avec les rois de Rome; ensuite il ne nous paraît pas que les premiers élans du *sentiment* dans une femme, lorsqu'ils ne sont pas *comprimés,* consistent à tuer un séducteur, sur-tout quand il est possible de le fuir. La douce vertu et la pudeur qui doivent caractériser les femmes, résistent bien mieux à la séduction qu'un courage mâle et féroce, tel que celui de Chiomara.

Il nous a paru, comme nous l'avons déjà fait observer, que l'auteur ne s'étendait pas assez sur les effets de la religion chrétienne, relativement à la civilisation des Gaulois et des Francs. Sous une apparence d'impartialité philosophique, il ne fait que très-peu de réflexions à ce sujet; il a du moins, sur les philosophes modernes,

l'avantage de ne presque rien avancer qui puisse flatter les préjugés des incrédules : cependant nous avons remarqué une erreur qu'il est important de relever. L'auteur parle de la vénération des Gaulois pour les bois sombres et touffus ; et il cite à cette occasion la description que fait Lucain de la forêt de Marseille. « La » plupart des peuples anciens, ajoute-t-il, ont partagé » cette espèce d'idolâtrie ; presque partout les chênes, » les bocages, les bois touffus ont été considérés avec » vénération : la Genèse elle-même dans l'histoire des » patriarches, et les autres livres des Juifs, fournissent » des exemples de *ce culte.* »

L'auteur indique, à l'appui de son opinion, le verset sixième du chapitre XII, la fin du chapitre XIII, et le verset 33ᵉ du chapitre XXI de la Genèse. Ayant vérifié si une assertion si étrange était dans la Bible, nous avons trouvé que dans les chapitres XIIᵉ. et XIIIᵉ, il n'était nullement question d'un culte pour les forêts ; il est dit dans le premier (verset 6) qu'Abraham passa au travers du pays appelé Sichem, jusqu'à la plaine de Moré ; et à la fin du second, qu'Abraham ayant transporté sa tente, alla demeurer dans la plaine de Membré, et qu'il y dressa un autel au Seigneur. Le verset 33 du chap. XXI n'offre pas des renseignemens plus positifs sur ce *culte* prétendu ; il y est dit qu'*Abraham planta un bois à Bersabée, et qu'il invoqua en ce lieu le nom du Seigneur, le Dieu éternel.* De ce qu'Abraham a invoqué le Seigneur dans des forêts, il ne s'en suit pas que ces forêts aient été pour lui des objets de culte. Au reste, M. Picot ne donne cette opinion que comme une conjecture, dont il ne tire aucune conséquence contre les vérités consignées dans les livres saints.

L'histoire des Gaulois peut être considérée comme un

ouvrage qui manquait à notre littérature; l'analyse rapide que nous en avons donnée a sufi pour indiquer toutes les parties qu'elle embrasse. Mézerai s'était exercé sur ce sujet; mais il était tombé dans un grand nombre d'erreurs; Pelloutier, dans son histoire des Celtes, ne s'était pas plus étendu sur les mœurs des Gaulois que sur celles des autres peuples anciens de l'Europe : ainsi cette matière était encore à traiter. Quelques défauts, faciles à corriger, n'empêchent pas que M. Picot, sous plusieurs rapports, n'ait atteint le but qu'il s'est proposé. Son livre servira d'introduction à l'histoire de France, sur les commencemens de laquelle il répand beaucoup d'intérêt et de clarté.

P.

SPECTACLES.

Théatre de l'Opéra-Comique.
(Ci-devant Feydeau.)

Continuation des débuts de madame *Rolandeau*.

Madame Rolandeau avoit à peine commencé ses débuts, lorsque sa santé, altérée par l'excès de son zèle et de ses efforts pour répondre à la bienveillance du public, la força de les interrompre. On venoit de recouvrer cette charmante actrice, lorsqu'on s'est vu privé de nouveau du plaisir de l'entendre. Enfin, elle a reparu avec tout l'éclat de son talent et tous ses moyens. Elle rend à la scène des pièces qui, comme elle, en avoient disparu depuis quelque temps; celles de Marmontel et de Grétry. Avant-hier, on en joua deux, *Lucile* et *Zémire et Azor*.

Les opéras comiques de Marmontel naisirent d'abord,

plutôt qu'ils n'ajoutèrent à sa gloire On trouva étrange qu'après s'être exercé dans les genres les plus élevés, un grave académicien s'abaissât presque jusqu'à la farce, et qu'après avoir peint des héros et des tyrans, il fît des contes de nourrice comme *Lucile*, et de Peau d'Âne comme *Zémire et Azor*. On trouva que ses vers ressembloient quelquefois trop à de mauvaise prose, témoins les premiers de *Zémire* :

Quelle étrange avanture ! Un palais éclairé,
Meublé, richement décoré,
Où je ne rencontre personne !

Ou bien le premier air de *Lucile* :

Qu'il est *doux de dire*, en aimant :
Je suis sûre de plaire,
De faire
Un époux d'un amant !

Ou enfin le troisième du même opéra, qui commence ainsi :

Autour de moi, j'entends, je veux
Que tout le monde soit heureux.

Ce qui est une mauvaise et plate parodie de ce sentiment si bien exprimé par Orosmane :

Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie.

Cependant, quoique ces petits drames soient écrits foiblement, ils le sont avec facilité, quelquefois avec grâce ; ils sont tous versifiés, tandis que la plupart des nouvelles pièces de ce genre sont en prose, et en prose très-commune ; on doit donc savoir gré au théâtre de l'Opéra-Comique de les avoir ressuscités, et avec eux la charmante musique de Grétry.

On sait que Lucile est une petite paysanne qu'on a substituée à une fille de condition morte en nourrice, et que son amant et son futur beau-père, philosophes tous deux comme le comte d'Olban, ne sont aucunement ar-

rêtés par l'extrême inégalité des conditions. « Blaise, s'écrie » le dernier, est honnête, et sa probité l'ennoblit; moi, » j'honore, quoiqu'on en dise, l'homme de bien qui me » nourrit: » c'est tout le dénouement et la morale de *Nanine*. Blaise est calqué aussi sur le Philippe Humbert de Voltaire. J'ai été choqué d'entendre Timante qui se croit le père de Lucile, demander au futur s'il la trouve *appétissante*. Je suis surpris que cette inconvenance soit échappée à Marmontel. Au reste, ce personnage de Lucile, joué avec ame par madame Aubert-Lesage, a fait plaisir.

Les quatre actes de *Zémire et Azor* ont été trouvés un peu longs. La pièce n'a pas été très-bien jouée. Je ne sais pourquoi Gavaudan, qui représente Azor, emprunte une forme aussi dégoûtante, contre l'intention de l'auteur, qui veut qu'elle soit effrayante sans être hideuse. Rien, ce me semble, n'est plus hideux qu'une peau de tigre sur le visage. Marmontel avait averti d'en couvrir seulement les jambes et les bras. Gavaudan d'ailleurs a été emphatique et froid, même en disant ce joli vers:

Ne me regardez pas, Zémire, écoutez-moi.

Je ne sais si c'est lui qui a glacé sa Zémire; mais elle n'avait ni la même sensibilité, ni la même expression qu'on lui avait vu dans le rôle d'Alexis, et quand elle a apperçu Azor sur son trône dans toute sa pompe et dans toute sa beauté, elle n'a été ni surprise, ni émue. Elle était peut-être fatiguée par la longeur de son rôle. Quoi qu'il en soit, toute cette féerie qui auroit besoin d'être soutenue par le jeu des acteurs pour faire quelqu'illusion, n'en a produit aucune; et rien n'est plus froid quand l'imagination des spectateurs n'est pas un peu aidée. Aussi, y en avait-il qui faisaient comme Ali, et qui n'ont été réveillés que par le fracas du dernier coup de théâtre.

Madame Rolandeau, du reste, n'a jamais déployé une

voix plus brillante, plus mélodieuse ; quelques roulemens qu'elle a risqués, mais avec une prudente économie, et dans des endroits où ils sembloient sinon indiqués, du moins convenables ou permis, n'ont aucunement déplu ; il s'en faut bien. On a saisi avec transport une allusion très-juste au talent principal de madame Rolandeau. Quand Azor lui a dit : *Vous chantez à merveille*, l'assemblée a répondu par des applaudissemens unanimes et prolongés. Elle n'oubliera pas que le public veut aujourd'hui impérieusement qu'on soit actrice autant que cantatrice. Mesdames Dugazon, Saint-Aubin, Scio, l'ont accoutumé à la réunion de l'un et l'autre talent : il est d'autant plus en droit d'exiger de madame Rolandeau cette double jouissance, qu'elle a prouvé que les moyens de la procurer ne lui manquent pas.

ANNONCE.

Le voyageur de la Jeunesse dans les quatre parties du monde ; ouvrage élémentaire, contenant la description pittoresque des divers pays, le tableau des mœurs, religions et gouvernemens de tous les peuples, et des notices sur ce que la nature et les arts ont de plus curieux ; orné de 64 figures très-soignées, et faites d'après les dessins les plus authentiques, représentant les principaux peuples dans leurs costumes. Rédigé par Pierre Blanchard, 6 vol. in-12 de près de 2600 pages. Prix : 18 fr., et 24 fr. par la poste.

A Paris, chez Le Prieur, libraire, rue des Noyers, n°. 22.

Et chez le Normant, rue des Prêtres-S. Germain-l'Auxer., n°. 42.

Cet ouvrage est une espèce d'histoire abrégée des voyages, dans le genre de l'abrégé fait par la Harpe. L'auteur y peint les mœurs des différens peuples qui couvrent le globe, fait connaître leur industrie, leurs ressources, décrit leur figure, leur costume, et présente tous les traits qui les caractérisent : sans s'astreindre à faire des descriptions géographiques, il donne une idée des principales villes du monde, trace l'aspect des pays, marque la diversité des climats, des plantes et des animaux particuliers aux différentes régions, fait connaître les lieux que les arts, quelques événemens, ou la nature, ont rendu célèbres ; et rappelle, en même temps et à propos, quelques aventures intéressantes des *voyageurs* qui lui fournissent ses matériaux. Ces *voyageurs*, dont il a fait ses guides, sont ordinairement les plus modernes et les plus estimés pour la véracité de leurs observations. Il est facile, d'après ce rapide exposé, de se former une idée de l'ouvrage que nous annonçons, et de concevoir l'agrément et l'utilité que les jeunes gens peuvent retirer de sa lecture ; il manquait, en quelque sorte, parmi les livres d'éducation, et doit être regardé comme un complément aux *géographies* qu'on met entre les mains de la jeunesse.

NOUVELLES DIVERSES.

L'empereur de Russie a fait, depuis peu, deux voyages à Cronstadt, et le roi de Suède continue à courir l'Allemagne. On dit que le premier de ces souverains a fait notifier à l'autre qu'il desirait son prompt retour à Stockholm; mais on ignore quand ce retour s'effectuera.

Le comte de Lille est parti de Varsovie, pour se rendre, dit-on, à Grodno, où il va résider avec sa famille.

(Publiciste.)

La flottille russe, écrit-on de Copenhague, le 11 août, composée de neuf vaisseaux de ligne et de plusieurs frégates, continue de croiser dans les parages de Bornholm. On s'attend qu'une division de trois ou quatre vaisseaux, et autant de frégates, passera le Sund la semaine prochaine, pour entrer dans la mer du Nord, et de-là, dit-on, dans la Méditerranée. Il n'y a point, comme on l'avait annoncé, de troupes de débarquement à bord de cette escadre. *(Idem.)*

On vient d'arrêter, à Trieste, trois embaucheurs anglais qui travaillaient pour le compte de l'Angleterre, et qui avaient déjà débauché 300 soldats autrichiens. On a aussi arrêté une corvette sur laquelle étaient trente militaires enlevés par les mêmes agens. M. Gardner dirige cet embauchage; il a des agens à Padoue et à Vicence. C'est ainsi que les Anglais remplissent les devoirs de l'hospitalité dans les ports où on veut bien les admettre. *(Moniteur.)*

PARIS.

— On lit dans le *Journal des Débats*, cet extrait d'une lettre de Boulogne, 28 thermidor: J'ai assisté aujourd'hui au spectacle guerrier le plus magnifique peut-être qu'un peuple ait offert: c'étoit la plus belle armée du monde, réunie sous les yeux du grand homme qui l'avoit si souvent conduite à la victoire, et qui lui distribuoit les prix d'honneur. Près de Boulogne, à l'extrémité du camp de droite, la surface du sol se courbe en bassin, dont les berges s'élèvent en pente douce, et forment naturellement un cirque qui s'ouvre vers la falaise. Au centre, et sur le diamètre du cirque, s'élevoit un trône, tel qu'il convenoit au chef des braves, simple, découvert, ayant pour trophée les armes et les drapeaux, gages de ses exploits, et pour couronne celle que donne la victoire.

Assis sur le siége d'un des rois de la première race, l'empereur avoit à sa droite le prince Joseph ; derrière lui les grands-officiers de la couronne, et à ses côtés, sur une estrade inférieure, les ministres, les maréchaux de l'empire, les colonels-généraux et les sénateurs ; en avant et sur les marches, étoient les aides-de-camp de S. M. ; et au pied du trône, sur des bancs, étoient à droite les conseillers d'état, les généraux venus de l'intérieur et les officiers étrangers ; à gauche, les fonctionnaires civils et religieux. Le reste du diamètre étoit occupé par la garde impériale, par la musique d'un côté, et par 2,000 tambours de l'autre : à ses extrémités étoient le grand état-major de l'armée, et les états-major généraux des camps. L'empereur découvrait à sa droite les deux camps et les batteries, l'entrée du port et une partie de la rade ; il avait à gauche le port de Vimereux et les côtes d'Angleterre ; devant lui s'avançoient en vingt colonnes soixante bataillons dont les têtes occupaient la demi-circonférence du cirque ; en avant et dans l'intérieur, étoient plus près du trône, les pelotons de légionnaires de tous les grades et de toutes les armes. L'extrémité des colonnes allait s'élevant sur les hauteurs que couronnoient vingt escadrons en bataille, et qu'achevoient de couvrir et d'orner une foule immense, et les tentes réservées aux dames.

Jamais ordonnance ne fut plus simple et n'offrit un aspect plus imposant. Mais tout annonçoit que la tempête qui régnait depuis quarante-huit heures sur ces côtes, troubleroit encore ce beau jour. Le vent du sud-ouest amoncelait de sombres nuages, et soulevait les flots ; la croisière anglaise s'était éloignée, et ne paraissait plus que dans les brumes de l'horizon. A midi l'empereur sort de sa baraque, et une salve de toutes les batteries de la côte annonce son arrivée. Dès ce moment le soleil a éclairé la fête, et il n'a fait de vent que pour agiter les drapeaux.

A la vue de l'empereur, les tambours ont battu aux champs, et les cris de joie de l'armée et du peuple ont signalé sa présence, en exprimant l'enthousiasme qu'elle excitait. Les tambours ont ensuite battu le pas de charge, et à l'instant toutes les colonnes se sont ébranlées pour serrer leurs rangs. Ce beau mouvement a fait tressaillir tous les braves d'une ardeur guerrière.

Le grand chancelier de la légion d'honneur a prononcé un discours, et après un roulement de tambours, S. M. a prononcé le serment ; les légionnaires se sont écriés : *Nous*

le jurons! D'un mouvement spontané, toute l'armée a répété ce serment de fidélité et de dévouement, et des cris de *vive l'Empereur!* ont retenti dans tous les rangs, où le soldat brandissait ses armes et élevait ses drapeaux en signe d'alégresse. Les grands officiers, les commandans, les officiers et les légionnaires se sont alors approchés du trône, où, présentés par le ministre de la guerre, ils ont individuellement reçu des mains de S. M. la décoration de l'aigle.

Il était beau de voir des maréchaux de l'empire, des généraux, des conseillers d'état, des préfets, des évêques, des officiers, des soldats et des matelots, recevoir alternativement le prix d'honneur des mains de *Bonaparte*, qui les connoissant tous, les accueillait comme les compagnons de ses travaux et de sa gloire. Des officiers tenaient les décorations dans des casques et sur des boucliers de l'armure de du Guesclin et de Bayard.

L'aspect de cette armée brillante et brave, de ces camps, de ces ports qui sont son ouvrage; ces falaises retentissantes du bruit des vagues et du canon; la vue des côtes blanchâtres de l'Angleterre; ces rayons du soleil échappés des nuages pour éclairer cette scène auguste; ces vaisseaux ennemis battus par la tempête, s'enfonçant dans les brumes de l'horizon; tous ces objets réunis donnoient aux sentimens et aux pensées qu'éveille la présence de l'empereur sur ce sol que foula César, une grandeur, un charme indéfinis qu'il est impossible d'exprimer.

Il manquoit un trait à ce magnifique tableau. La flottille n'avait pu sortir; mais l'étoile de l'empereur en amena une tout exprès du Havre. Au moment où les colonnes se déployaient en se prolongeant sur les côteaux voisins, pour ne former qu'une colonne d'attaque, dont les diverses brigades venaient défiler successivement devant le trône, parut à la pointe de cap d'Alpreck une flottille de cinquante voiles, l'avant-garde de celle du Havre. Tous les regards se portèrent sur la mer, et la joie la plus vive se manifesta en voyant l'Océan payer son tribut à la fête de l'empereur, et ce convoi attendu depuis six mois, arriver au moment de la solennité.

Il était quatre heures; le vent fraîchissait, la lame était forte. Lorsque la flottille est entrée, quatre chaloupes et cinq péniches qui avaient dépassé le chenal, se sont échouées sur le sable, à côté du fort en bois; elles ont fait cette manœuvre sans accident, et remises à flot par la prochaine marée, elles resteront dans le port.

UNIVERSITY OF MICHIGAN

3 9015 06545 [redacted]

A 496063

le jurons ! D
pété ce ser
de *vive l'*
soldat b
signe d
les of
trôn
ind
l'

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06545 1